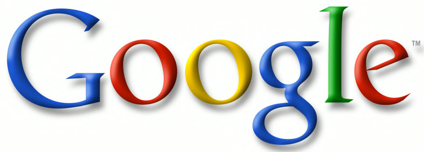



Google


Revue hispanique
Sylvanus Griswold Morley, Hispanic Society of America


Harvard University Library
VE RI
TAS
LOWELL MEMORIAL
LIBRARY of ROMANCE
LITERATURE

REVUE HISPANIQUE

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

REVUE HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais

DIRIGÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

TOME XXIX



NEW YORK
THE HISPANIC SOCIETY OF AMERICA
AUDUBON PARK, WEST 156 th STREET

PARIS
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK, 11, RUE DE LILLE

1913

A partir de 1914 la *Revue Hispanique* paraîtra six fois par an, en fascicules de trois cents pages, soit :

DIX-HUIT CENTS PAGES PAR AN

Chaque année formera trois volumes.

Le prix de l'abonnement à une année reste fixé à vingt francs.

SOMMAIRE

Entered as Second Class Matter at the New York, N. Y. Post Office June 17, 1908, under act of March 3, 1879.

LE TURC DANS LE JUDÉO-ESPAGNOL[1]

La langue castillane importée en Turquie par les Israélites d'Espagne en 1492 s'est laissée pénétrer de bonne heure par maint élément étranger, surtout par des éléments provenant du turc, dont un Glossaire (sous le titre *Essai sur les vocables turcs dans le judéo-espagnol*) a été publié par moi, avec son historique et sa linguistique, dans la *Keleti-szemle* (*Revue Orientale*) de Budapest (1904).

Au Congrès des Orientalistes d'Athènes je me suis proposé d'en explorer le domaine phonétique, morphologique et sémantique, avec quelques remarques sur sa syntaxe, sa lexicologie et sa rhétorique.

I. Phonétique.

Dans un pareil amalgame d'éléments si disparates, il faut toujours s'attendre à des irrégularités et à des incorrections de toute sorte. Le voisinage de vocables turcs et de termes d'autre provenance dans des bouches vulgaires, devait fatalement altérer l'articulation des premiers. Dans cette perversion phonétique, c'est l'influence de la langue espagnole qui se fait le plus sentir. On verra plus loin que la rudesse de certaines lettres aspirées est constamment adoucie et que la prononciation de certaines autres ne s'est point conservée; les sons ont été souvent confondus, allongés, doublés, abrégés, remplacés par d'autres. On

---

1. Résumé d'une communication faite au Congrès des Orientalistes d'Athènes, XVIe session, 11 avril 1912.

remarquera aisément que, pour la plupart de ces transmutations, on ne peut donner d'autre explication qu'une raison d'euphonie, exigée par une oreille habituée à l'espagnol.

A. *Consonnes.*

Permutations. — Les principales substitutions d'une consonne douce à une consonne dure, et inversement, sont les suivantes :

B remplace parfois		V.	Exemple : *Chadirban*=...*van* (=jet d'eau).
'C (= tch)	—	'G (= dj)	— Tch*eyzliq* = Dj... (= dot).
δ (grec)	—	D	— *Radar* =... d*ar* (= autant).
D	—	T	— D*angüa* = T*am*... (= empreinte, cachet).
F	—	H	— *Meqrouf* =..*ou*h (détestable).
	—	H (ح)	— *Métaftchiliq* = ..*da*h.. (racontar comique).
	—	P	— *Tefsin* = *Te*p.. (= disque, plat).
	—	V	— F*esfesé*= v*esvesé* (= soupçon).
G (y)	—	G	— *Djiyer* =.. *guer* (= poumon).
	—	V	— *Saragüel*= *Seravil* (=caleçon).
H	—	A' (ع)	— *Mata*h = ..*ta*' (= objet, marchandise).
	—	G (غ)	— *Yá*h*ma* =*yag*.. (= butin).
	—	Q	— *I*h*tiza* = *I*q... (= besoin).
	—	Ch	— *A*h*tchy* = *A*ch... (= cuisinier).
Le	—	G	— *Sa*l-*salem* = *Sa*g... (= sain et sauf).
	—	N	— *Dolanma* = *Do*n.. (=illumination).
	—	R	— *Belyuzar* = *be*n... (= souvenir, présent).

M	—	N	— *Djambaz* = *djan*... (= maquignon).
N	—	A'	— *Témétun* = ... *tu*' (= bénéfice).
	—	H	— *Menk-tachy* = *Mehk*... (= pierre de touche).
	—	M	— *Tépéné* = ...*mé* (= ruade).
P	—	B	— *Garip* = *rib* (étranger) ; *Chahpaz* = ... *baz* (= tapageur).
R	—	H (خ)	— *Masqaraliq* = ... h*a* (= risée).
	—	K	— *Bureqa* = ..*rek* (= gâteau).
	—	M	— *Muchqola* = ... mo.. (= nèfle).
	—	N	— *Chaynichiq* = ... *chin* (= balcon).
R	—	L	— *Ververé* = ...*lé* (= tapage).
(Š) Ch	—	Tch	— *Ich-dunu* = *Itch* (= caleçon).
	—	S	— *Mechlich* = ...*lis* (= conseil, séance).
S	—	Š	— *Eskendje* = *eš*... (= torture).
T	—	D	— *Térégé* = *Der*... (= degré) ; *Mezat* =...*zad* (= enchère).
V	—	B	— *Pazvant* = ...*ban* (= gardien).
	—	G	— *Tugla* = *tug*... (= brique).
	—	G	— *Yuvetch* =...*guelch* (= marmelade).
	—	R	— *Kavguir* = *Kar* (= bâtisse en pierre).

Absorption. — La lettre *n* est absorbée par *k* (*Tufek* = fusil), *t* par *g* (*Raskélé* = *Rast-gelé* = par hasard).

Métathèse : ex. *Intam* = *Imtihan* (= examen), *Nalet* = *lamet* (= malédiction, maudit), *Tevzirat* = *tevzirat* (= calomnies).

Épenthèse. — Les lettres parasites qui affectent le plus certains mots, sont : I (*qunduriagy* = cordonnier), N (*anfirun* =

bravo !) R (*Varchaq* = fourrure de lynx) T (*mastraf* = frais : *Machtrapatasse* et D (*Ijdra* = exécution).

Paragoge. — Sont ajoutées comme telles les lettres N (*pervan* = égard), Q (*Ramgyq* = fouet), R (*Mujder* = bonne nouvelle) et la syllabe *gy* dans les noms d'agent (*Batchavangy*= jardinier).

Apocope. — A l'inverse du phénomène précédent, le N est parfois retranché à la fin d'un mot (*yasimy*= jasmin).

B. *Voyelles.*

En dehors de la fluctuation inhérente à la prononciation du vulgaire, ce qui fait d'un côté confondre *o* avec *u*, *e* avec *i*, et d'un autre côté modifier un son voyelle bref en un son long, et réciproquement, voici d'autres particularités relevées au sujet des voyelles turques dans le judéo-espagnol :

Perte des aspirées — A' (*dava* = procès), H (*Agy* = pèlerin, *San* = assiettes), G (*da'* = montagne).

Inversion — Ex. : *Antiry* (au lieu de *Entary* = veste), *Pišman* (= *Peschiman* = repentant), *Zimen* (= *zemin* = terrain).

Aphérèse et élision. — *Lidja* (= bain minéral), *dolandrigy* (= escroc).

Contraction de deux sons pour former une diphtongue : *Djoap* = (réponse).

II. Le nom.

Formation du pluriel. — Bien que, généralement, ce soit la désinence espagnole qui serve à pluraliser les mots d'emprunt, l'attraction du pluriel d'un vocable hébreu fait affecter de la même terminaison un mot turc qui l'avoisine dans une phrase hybride, telle que : *De Aliold y de Aftirod que nos guadre el Dio*.

Distinction des genres. — La mise au féminin des substantifs

turcs se fait, comme en espagnol, par l'attraction d'un *a* qui, dans certains mots, y reste constamment et intimement lié. Ex. *Buréqa* = (tourte), *tchanaka* (= terrine), *maymona* = (singe), *qisraqa* (jument).

III. Adjectifs.

Degrés de comparaison. — Les mots turcs : *Yibi* et *Beter* servent, concurremment avec leurs correspondants espagnols : *Como* et *Mas*, à exprimer le comparatif.

Pour le superlatif simple, on emploie le mot *Gayet* comme succédané de l'espagnol *Muy*.

Des adjectifs numéraux, les cardinaux turcs n'entrent dans le jargon espagnol qu'enchâssés dans la locution turque, empruntée telle quelle, tandis qu'un ordinal, le mot *Biringy*, y est employé comme terme d'excellence.

IV. Pronoms.

Dans mon *Glossaire* susindiqué, on trouvera des exemples des pronoms personnels, possessifs, démonstratifs, interrogatifs, indéfinis, suffixes turcs, d'emprunt, inséparables des phrases qui les contiennent et qui ont été admises en bloc par le judéo-espagnol.

Une particularité que l'on remarque dans les propositions turques, rapportées par les ouvrages rabbiniques (v. mon *Essai* dans le *Kéléti-szemle*, p. 2), c'est que les pronoms relatifs turcs *Ki* et *Any* (= lequel) y sont fréquemment employés pour éviter l'inversion turque (avec ses gérondifs) qui répugne à la syntaxe espagnole.

V. Le verbe.

L'infinitif, comme point de départ de la conjugaison judéo-espagnole, est souvent formée : 1° par la simple postposition de

la particule *ar* ou *ear* au radical verbal, pris soit directement à l'infinitif turc (ex. *qan-ear* = se convaincre ; *qarišbr-ear* = mêler), ou indirectement au prétérit (ex. *agid-ear* = plaindre) ; 2° par l'incorporation d'un substantif entre le préfixe *em* ou *en* et le suffixe *ar* (ex. *En-tchul-ar* = salir ; *Em-balaq-ar* = barbouiller).

VI. Mots invariables et syntaxe.

Prépositions. — Le judéo-espagnol n'en a pas emprunté de simples : il en compose d'hybrides, telle que *por sebep de* (= à cause de...), *al dolayi de* (= autour de).

Conjonctions. — Voici les principales qui ont été empruntées : *ama*, *anjaq* (mais), *féquat* (= cependant), *yà*, *yaot*, (= ou), *yiby* (= comme), *lakin*, *vélakin* (= néanmoins).

Interjections. — Celles-ci, entrées dans le judéo-espagnol, suffiront comme exemples : *Adjaip!* ou *Adjaba* (= c'est étonnant !), *Aris* (= en avant !), *Anfirun !* (bravo !), *Sus !* (chut !), *Tamam ?* (= est-ce possible ?).

Adverbes. — Voici la liste des principaux :

1° de circonstance : *por Zorlan* (= par force), *maqsus* (= expressément), *barabar* (= ensemble);

2° de lieu : *alt-ust* (= sens dessus dessous);

3° de quantité : *az-tchoq* (= plus ou moins), *itch* (= pas, point), *tekmil* (= entièrement);

4° d'affirmation : *elbet* (= certes), *évet* (= oui) ;

5° de négation : *hair* (= non, nullement) ;

6° de temps : *dáyma* (toujours), *sabálayin* (de bonne heure), *nihayet* (enfin), *atchan* (lorsque), d'un emploi fréquent dans l'entretien familier en turc des Séfardim qui, jadis, connaissant imparfaitement le turc, évitaient par là la métathèse incompatible, avec la syntaxe espagnole à laquelle ils étaient habitués. D'ailleurs, ce jargon se sert du même adverbe, pour former des phrases hybrides dont il est coutumier, telle que : *atchan mazal* (mot hébreu) *yoq*, *ventura* (espagnol) *ne arar* (= quand il n'y a pas de chance, où trouver le bonheur ?).

VII. Lexicologie et rhétorique.

L'emploi de mots turcs au sens propre, dans le judéo-espagnol a lieu : 1° pour les noms des végétaux, animaux, ustensiles, instruments etc. dont les correspondants espagnols ont dû être oubliés de bonne heure dans le ghetto; 2° par voie de métonymie ou synecdoche, ex. *Geivez* (dans le sens spécial de bois de noyer); 3° par euphémisme : *kémur* (pour ne pas prononcer le mot malsonnant *carbon* =ch arbon); 4° pour les faits et objets des non-israélites, les succédanés espagnols et hébraïques en étant réservés à leurs correspondants juifs, ex. *Bayram* (= fête musulmane, tandis que la fête mosaïque se dit *Moëd*); *yashmaq* (voile des femmes turques; celui des dames juives s'appelle *dimalo* ou *loumar*); *namar* (Téfilah), *Tabout* (= Aron, Mitzva), etc.; 5° pour les imprécations et les protestations en vue de leur donner plus d'intensité, et les rendre plus énergiques, ex. *Af-edérsin* ! *arta-qalasin* ! *halt-etsin, qaruà (gir) sin* ! C'est probablement pour la même raison que le turc est usité en s'adressant aux enfants (*Iś* ! ! pour les faire uriner) et, surtout aux animaux : *Tchiis !* (Halte !), *yel yel !* (= Viens !) *Ośt !* (silence ! spécial aux chiens), *Pist* ! (pour repousser un chat), *qutchu qutchu* ! (pour appeler ou exciter un chien), etc.

Il y en a qui ne s'emploient qu'au figuré, en réservant leurs remplaçants espagnols pour le sens propre ; ex. *Barut* (poudre à canon, pour dire pétulant), *Tcharśy* (Bazar, pour dire Affaire, ainsi : *es otro Tcharśy* : c'est différent), *Domuz* (Cochon ! sale individu !). *Méché-udunu* (bois de chêne = idiot ! homme entêté !), *Chalspaz* (faucon : ironiquement Bravache), *Chaïn* (= id.), *Vezné* (balance = fin, subtil). De ce genre sont aussi les vocables, complètement ou partiellement détournés de leurs significations primitives, tels que : *Espendja* (= impôt en turc, mais = tache sur la peau, en judéo-espagnol).

Les mots et les locutions turcs sont pris de préférence quand

il s'agit de choisir une expression sarcastique, ex. *Hortuur* (= trompe, pour dire glouton), *Kirtyq* (= entaille, susceptible, irascible), *quara quich qapiya yeldy* (= l'hiver noir est à nos portes ! pour se moquer des frileux).

C'est également avec une pointe d'ironie que se font les travestissements suivants:

Chamur (= boue), employé par plaisanterie pour *Samur* (= zibeline).

Yeni-denguil (= nouvel essieu) employé pour *G. Zenguin* (= parvenu). *Yériz* (= bourbier), employé pour *Reys* (= président), *Kénef* (=latrines) employé pour *Kief* (bonne humeur).

L'esprit du judéo-espagnol se fait voir aussi : 1° En prenant un mot turc comme calembour. Ex. *Andalavizo* (v. notre *Glossaire*) *zenbil* (= corbeille) que l'on sépare par fantaisie, en *Senbil* (c.-à-d. qui cache ce qu'il contient à des yeux indiscrets).

2° En forgeant des composés factices pour se jouer des enfants, ou se débarrasser de leur présence importune et obséquieuse (v. notre *Glossaire*, s. v. *Aliqó-beny*, *durda-baq*, *soran-eśeq*).

Il arrive parfois que l'on fasse précéder ou suivre le mot turc de sa traduction espagnole, grecque, etc. ce qui produit un pléonasme. Ex. *edjat* nuevo, demaûana, *Sabalaïn*, *Itch* nada, mas *better*, nuavo *djedit*, ὠάχι *yené*.

Voilà comment l'admirable souplesse de l'espagnol a amolli la langue turque et quelle a été l'action exercée sur les vocables annexés.

A. Danon.

EL MAESTRO
ELIO ANTONIO DE LEBRIXA

II

NOTAS BIBLIOGRÁFICAS

Abreviaturas

B. N. = Biblioteca Nacional.
B. F. L. = Biblioteca de Filosofía y Letras.
B. F. D. = Biblioteca de la Facultad de Derecho.
Bibl. de la R. Acad. de la Hist. = Biblioteca de la Real Academia de la Historia.
Perg. ó pergam° = encuadernación en pergamino.
Hol. = encuadernación á la holandesa.
Pta. = encuadernado á la española.

APOLOGIA

S. Æ.

Antonij nebrissen̄ grāmatici *Apologia* earum rerum q̄ illi obijciuntur : q3 in quosdā sacrę scripturę locos commētationes grāmatices edidit.

S. l—s. i—s. ae. En 4° let. got. sin recl. ni fol : sign. a-bij.

(B. N. — R : 14217.)

S. Æ.

Antonij nebrissen̄ grāmatici | *Apologia* cū quibusda3 Sacrae

| Scripturae locis non vulgarit. | expositis. | Cū p̄vilegio ne alius excudat. |

S. l—s. i—s. a. En 4° perg.

(B. N. — R : 2212.)

1535

AElii | Antonii Nebriss | Ex grammatico rhetoris in conplutēsi | Gymnasio : atq3 proinde Historici | Regij *Apologia* | earum rerum quae illi obijciuntur. | Eiusdem | in Quinquaginta Sacrae Scripturae locos non vulgariter enarratos | Tertia Quinquagena. | Eivsdem... | ..dedigitorum compvtatione. Apud Inclitam Garnatam (M)DXXXV. En 4° pergamino. s. i.

(B. N. —R: 1357 ; R: 9507; R: 142; U: 1332; 1: 60770; 2: 26996 y 2: 30255.)

BREVISSIMA COMMENDATIO

1493

Brevissima commendatio s. lectio. Salamanca, segundo grupo gótico, 1493, 4 de noviembre. En 4° 42 hojas no fols. — sign : a-d[8] e[10] á linea tirada, 30-34 líneas en cada plana, letra gótica.

(Ejemplar de la Biblioteca Colombina, citado por Haebler, nº 466, pág. 219 de su *Bibliografia Ibérica del siglo XV*.)

CATONIS DISTICHA

1553

Catonis | Disticha moralia | Annotationibus quibus|dam Antonii Ne|brissensis illus|trata. | Dicta Sapientum | Mimi Publiani. | Isocratis Parenaesis. | Christiani Militis institutum. | Per Erasmū Roterodamum. | Anno M.D.L.III. Imperiali cum privilegio. |

Al fin : Apvd inclytam Granatam Anno M.D.LIII (sine typ). En 4° con fol° A-C.VI.

En el mismo volúmen se hallan tambien: Contemptus mundi. Doctrina mensae Io. Sup. Verulami Carmen. Floretus libellus. Quinque claves. Aesopus fabulae. Hymnorum recognitio (Granada 1567).

(B. F. L. 105-9, nº 35.799.)

COSMOGRAPHIA

1485

Aelij Antonij nebrissensis... in cosmographiae... Venetiae, 1485.

(Bibl. Colombina, citado por Gallardo, nº 2648.)

S. A.

Idem... Cosmographiae libros introductorium, s. l—s. ae [1].

(Bibl. Colombina.)

1498

Aelij Antonij nebrissensis... in cosmographiae libros (of Pomponius Mela) introductoriū incipitur, etc., 1498, en 4° [2].

(Museo Británico, *c. 32, h. 3.*)

1. Gracias al Ilmo Sr. D. Joaquin Hazañas he podido tener nota de las obras del Mtro. Lebrixa, existentes en las bibliotecas de Sevilla. Sirvanle estas líneas de testimonio de mi agradecimiento.

2. Esta edición debe ser la misma de Salamanca 1498, citada por Haebler en su *Bibliografía Ibérica del siglo XV*, y por Mayans *Specimen Bibliothecae*, pág. 11.

1533

Aelii An|tonii Nebrissensis | Grammatici in cosmographiae— libros introductorium, multo q̄ antea castigatius. | Parisiis. | Ex officina Simoni Colinaei | 1533.

En 8° encuadernado con otras obras.

(B.N. — 1 : 30741, en Julio de 1908.)

CHRONICA

1565

Chronica de los muy altos y esclarecidos reyes Catholicos don Fernando y doña Isabel de gloriosa memoria compuesta por el Maestro Antonio de Nebrixa, chronista de los Reyes Católicos. — Valladolid, en casa de Sebastian Martinez. M.DLXV.

Dos volúmenes en folio pasta, con 2 hojas de preliminares, más 313 fol. + 5 de tabla.

(B. N. — R : 10790-91.)

Este ejemplar, que perteneció á la biblioteca de D. Pascual de Gayangos, lleva intercaladas hojas en blanco en las que hay manuscritas numerosas notas y enmiendas, preparadas para la impresión. Según Gayangos este ejemplar perteneció á Llaguno.

En la misma B. N. hay otros dos ejemplares de ese mismo año, R : 5595 y R : 6478, este último con la portada y dos hojas manuscritas.

1567

Al pié de un escudo imperial: Chronica de los mvy | altos y esclarecidos Reyes Catholicos don | Fernando y doña Isabel de glo| riosa memoria. | Dirigida á la catholica Real Magestad del Rey don | Philipe nuestro señor. | Compvesta por el Maestro An-

tonio de Nebrixa, | Chronista que fue de los dichos Reyes Catholicos. | Impressa en Çaragoça. Por Miguel de Suelues al'as Çapila Infan|çon mercader de libros. | Año M.D.LXVII.

Al reverso la súplica del nieto de Nebrija pidiendo acoja el Rey la obra bajo su protección, y al final de la misma dice : « No procede esta Chronica mas de hasta la toma de Granada : | porque prevenido el maestro mi abuelo de la muerte, no pudo escriuir el | descubrimiento de Indias ni la recuperacion del reyno de Napoles, ni | otras cosas que despues sucedieron en tiempo destos muy altos y podero|sos reyes. | Antonio de Nebrixa. |

Al folio II : Breve y compendio-|sa Adicion, hecha por el maestro Valles | a la Chronica de los Catholicos, y esclarecidos Reyes, dõ | Hernãdo, y doña Isabel de felice memoria, que fue | por Hernàndo del Pulgàr recopilada : y | compuesta en latin por el Maestro | Antonio de Nebrissa : y ago=|ra en Romance tradu=|zida por su nieto. | Capitulo primero. El qual breuemente | trata la causa, que mouio hazer estas Adiciones. | Porque esta Chronica que el diligente y | sabio escriptor de sus tiempos Hernando del Pulgar escriuio en romãce, y el docto maestro Antonio de Nebrixa compuso en latin, | se remata, y concluye en la nombrada presa de Granada : despues | de la qual sucedieron en tiempo destos muy altos y poderosos | Reyes el descubrimiento de Indias, la recuperación del reyno de | Napoles, y otros grandes y varios acaecimientos, que los dichos Chronistas de | sus magestades (como se cree) si no fueran por la muerte preuenidos, escriuieran cõ | su elegante estilo : parescio, por darle entero cumplimiento, enxerirlos aqui por bre=|ues capitulos, cogiendo solamente de diuersos libros ya estampados la substancia | dellos. El que dessea ver y leer los mas particulares, y estendidos, lea las obras ya | dellos impressas, de donde los cogimos, y quedará su animo contento.....

En folio, 6 hojas + 248 fol. + 4 de tabla, con grabados, encuadernado en pergamino, letra gótica á linea tendida.

(B. F. D, 143-z-56.)

DICTIONARIA

1492

Esta tassado este vocabulario..... *Al fin* : Aleii Antonii nebrissensis grammatici *Lexicon* ex sermone latino in hispanien|sem impressum Salmanticę Anno ana |tali christiano M.CCCCXCIJ.

En fol. let. got. á 2 col., pasta pergamino.

(B. N. — I : 1269.)

1492

Esta tassado este vocabulario por los muy altos | ꝛ muy poderosos principes el Rey ꝛ la Reyna | nuestros señores ꝛ por los del su muy alto con | sejo en dozientos ꝛ diez marauedis.

Folio a i. *A dos columnas. En la 1ª* : Ad magnificentissimum ac perinde illu|strem D. Ioannem stunicam magistruz | militiae dalcātara ordinis cisterciensis. | Aelii Antonii Nebrissensis grammatici | praefatio in interpretationem dictionum | ex sermone latino in hispaniensem. | Lege foeliciter. |

En la segunda columna la traducción castellana.

Al fin de la obra : Aelii Antonii nebrissensis grammàtici | Lexicon ex sermone latino in hispanien|sem impressum Salmanticę Anno a na|tali christiano. M.CCCC.XC.IJ.

En el mismo volúmen á continuación se halla el vocabulario español latino, que comienza : Esta tassado este vocabulario por los muy altos | ꝛ muy poderosos principes el Rey ꝛ la Reyna | nuestros señores ꝛ por los del su muy alto con | sejo en cinco reales de plata. |

Folio a.ij : Al muy ilustre señor Don | Juan de estuñiga maestre de la caualleria | de àlcantara de la orden de cister. Comien-|ça el prologo del maestro Antonio de Lebri|xa grāmatico en la interpretacion de las pa|labras castellanas en lengua latina. | Leelo en buen hora. |

(A dos columnas. En la siguiente la trascripción latina.)

Al fin: Aelij Antonij Nebrisseñ. grammatici dictio=|num hispanarum in latinum sermonem trans=|latio explicita est : atq3 impressa Salmanticę (s. i—s. ae.). *En folio, letra gótica.*

(B. N. — I : 1281.)

1495

Interpretación de las palabras castellanas en latin.

Salamanca, segundo grupo gótico, ca, 1495, fol. 106, hjs. no fols. sign : a^{10} $b\text{-}n^{8}$.

(Citada por Haebler, nº 469.)

Esta obra debe ser la misma últimamente citada, y respecto á la fecha de la edición será solamente una conjetura, dado lo que Nebrija dice en el prólogo.

1503

Vocabularium... Sevilla, 1503. Impressum per Stanislaum Polonum et J. K.

(Bibl. Colombina. Sevilla.)

1506

Vocabularius Anthonii Nebrissensis (*Al fin* : Aelii Antonii Nebrissensis grammatici lexicon, ex sermone latino in hispaniensem. Hispali impressum per Iacobum Kromberger alemanum, anno M.D.VI, *Sevilla*, 1506. In-folio, car. goth. sign. a-n. aa-tt, 2 col.

(Bibliothèque Nationale. Paris. *Rés. g. X, 15.*)

1511

Vocabularius Nebrissensis. Aelii A. Nebrissensis grāmatici Lexicon i dictionariū nuprime ex hispaniēse in gallicū traductū

eloquiū : cuȝ q̄m plurimis additiōibus a papa ꝛ hugone exceptis G. L. *Lugduni*, 1511, fol.

(Museo Británico, *625*, *h. 1.*)

1512

Con tinta roja : Dictionariū aelij Antonij Nebris|=sensis nūc demū auctū ꝛ recogni|tū : in quo adiecta sunt pluq̄s de|cē mille vocabula : ꝛ ex sup̄iori | editione plusq̄, sexcente di|ctiōes in verum idioma | hispanū cōuerse. Ex | priuilegio princi=|pū ne q̄s alius | escudat aut vendat.

Al reverso el epigrama de Arias Barbosa, que comienza : Cur opus Antoni clarum atqȝ insigne recondis.

Al folio siguiente : Ad splendidissimū equestris atqȝ senatorij ordinis vi|rum Michaelē almazanū a libellis, ab aure, a secretis | Ferdinandi Tarraconensis ꝛ vtriusqȝ Sicilie atqȝ in|sularū maris nostri regis clarissimi : atqȝ proinde toti' | orbis hispani moderatoris aelij Antonij nebrissēsis re|gij historiographi prefatio in secundā editionem lexi=|ci sui incipitur foeliciter. | .....

Al reverso del folio : Ad magnificentissimum ac perinde illustrem uirum D. Ioannem stunicam..... *Al fin de la obra, fol. CXXXVIII* : Aelij. Antonij. Nebrissensis. Histo|riographi. Regii. Lexicon Finis. | Fabianus Antonii nebrissensis, F. Ad lectorem (*sigue la composición de 16 disticos*)... *En el mismo volúmen al folio siguiente.* Fo. I. *comienza el* Oppidorum, ciuitatum montium, fontium, etc., *y al fin de la obra, dice* : Absolutū est hoc opus in inclyta vrbe Burgensi per expertum impressorem | M. Fredericū alemanū. impensis vero Arnaldi guillermi de brocario... Anno dn̄i. M.CCCCC. XII. tertio Kls. Decēbris. En folio, letra got.

Esta edición debe ser la citada por Gallardo, en el nº 2640.

B. N. — R : 7693. Otro ejemplar existe en el Archivo Histórico Nacional, y otro en la Biblioteca Colombina.)

Habes hic iuvenis optiā lingue latine thesaurum amplissimum ab... Aelio Antonio Nebrissensi... adiūcto etiā de nouo comentariolo Arnaldi auedelii de sonis nūq impsso cū additiōib' nouiter p ipm additis..... Cū tractatulo d' diptōg3 ex mācinello nouissime sup addit3 (Sig. r. vij. Donati grāmatici... barbarismus incipitur. Sig. t. ii. Differētie excerpte ex Laurētio valla ab Antonio Nebrissensi.) G. L. Impensis Joannis de Clauso per Ioannem de platea : Luduni. 1512, 4°.

(Museo Británico, *12933, gg. 11.*)

1513

Sin portada. Al fin de la obra : Aelij Antonij Nebrissensis grāmatici dictionum hispaniaru3 | in latinum sermonem translatio explicita est : atq3 | impressa Salmanticę. Anno a natali christia=|no Millesimo quingētesimo decimo ter|tio absoluta in domū domini Lau|rentij hon de deis. |

Signaturas a-a iiii-*i*iiii + kiii. En folio. pasta. encuadernado con el Dictionarium Burgos. 1512.

(Archivo Histórico Nacional. Biblioteca, 886.)

Vocabularium. Salamanca, 1513.

(Bibliotheca Colombina.)

1514

Dictionarium Aelii Antonii Nebrissensis nunc demum auctum et recognitum in quo adjecta sunt plus quam decem mille vocabula ex superiori editione, plusquam sexcente dictiones in verum idiomata hyspanum conversa, etc. Caesaraugusta, excussa cura G. Coci. 1514. In folio, letra gótica, 246 folios á 2 col.

(Bibl. de la Real Acad. Española y Bibl. Nationale de Paris, *Rés. X, 218.*)

1516

Dictionariū Aelij Anto|nij Nebrisseñ. nūc dmū | auctū z recognitū. | in quo adiecta sunt plusq̄ decē | mille vocabula : z ex superi=|ori edictione plusq3 sex=|cente dictiones inve=|rum idioma hys=|panum con=|uerse re. | (*Todo lo anterior con tinta roja, sigue una* ✠). Ex p̄uilegio princi=|pum ne quis alius | excudat aut vēdat (*Roto el pie de la portada*).

Al fin de la obra : a b c d e f g h i k l | m n o p q r s t u x. | omnes sunt quaterni preter x qui est | sexternus. | *Al reverso del folio* : Aelij Antonij nebrissensis regij histo=|riographi dictionarium lecturis Christophorus nuñes | christi iesu indignus sacerdos plurimam salutē exoptat... *lo que finaliza al folio siguiente con unos dísticos del mismo Cristobal Nuñez y á continuación se halla el vocabulario geográfico al que sigue el Vocabulario de romance en latin, nuevamente corregido y aumentado, y al final de este* : Hispali. Anno a natali christiano Millesimo quin|=ḡtesimo decimo sexto tertio kalendas mais ab|soluta in domo Ioannis Varele sallmanticencis | . En 4° pasta perg°.

(B. N. —R : 2219.)

Vocabulario de Romāce en latin hecho por... A. d'Nebrissa nuevamēte corregido z augmētado . mas de diez mill vocablos de los que antes solia tener. G. L.-J. Varele . Hispali, 1516, 4°.

(Museo Británico, *12941, bbb.*)

Vocabularius... G. L. Parisii. 1516, 4°.

(Museo Británico, *625, f. 3.*)

1517

Vocabularius Nebrissensis. Aelii Anthoni Nebrissensis grammatici lexicon i. dictionarium, nuperrime ex hispaniense in gallicum traductum eloquium, cum quam plurimis additionibus

a papa et Hugone excerptis... Venundantur Lugduni à Philippo Guarin, prope Sanctum Anthonium et Valentie prope Sanctum Apollinarem (*Al fin*) : Impressus Lugduni, anno millesimo quingentesimo decimo septimo, die vero mensis octobris decimo quinto. *Lyon*, 1517. In-8, car. goth, sign, a-z & A-C.

(Biblioth. Nationale, Paris, *Rés. X-1852*.)

Dictionarium latinum : item Vocabulario de romance en latin corregido y aumentado.

Sin portada (1517 ?) En 4° pta.

(B. F. L. 86-5, n° 27959.)

Dictionarium (*con prólogo de Cristobal Nuñez*). 1517.

(Citado por Suaña, pág. 36.)

Lexicō (*falto de portada*) : s. l—ni ae. (Salamanca 1517 ?) A continuacion Voçabulario de Romāce en latin (*portada impresa con tinta roja*). En 8°.

(B. N. — R : 2700 y B. F. D. 141-2-71.)

1519

Dictionarium Nebrisense (*publicado por Escobar con la correspondencia en italiano*). Siçilia, 1515-1519.

(Ve Suaña, pág. 27, nota.)

Idem trilingüe. Veneçia, 1519.

(Ve Suaña, pág. 37, nota 2.)

Vocabularius Nebrissensis. Parisiis, 1519.

(V. Specimen Biblioth. Hispano Maians, pág. 10.)

1520

Vocabularium Nebrissense ex latino sermone in Sicilemsem et hispaniensem denuo traductum, adiunctis insuper L. Christophoris Scobaris, viri eruditissimi reçonditissimis additionibus. Venetiis per Bernardinum Benalium. anno Dñi M.D.XX, die XXV Marçii.

(Citado por Suaña, pág. 40, y por el Ms. 8470.)

Dictionarium per eundẽ recognitum atq; exactissime çorrectum. Compluti. In officina Arnaldi Guillelmi de Brocario. 1520. In-folio.

(B. N. — R : 7701.)

1522

Vocabularium, çum privilegio Aelii Antonii Nebrissensis Dictionarium nunc demum recognitum, in quo adjecta sunt editione plusquam decem mille vocabula. Ex Imperatoris privilegio... *Al fin* : Recognitum, summaque diligentia castigatum, atque Francisci Trincheri et Raphaelis Dauderi et Francisci Romei, mercatorum ciuiumq; impensis pulchro Charoli Amorosi exactissimi artificis. Barchinone impressum anno 1522, die mensis decembris 22.

(Citado por D. Bartolomé J. Gallardo en su Biblioteca con el número 2642.)

Dictionariũ... (¿ 1522 ?). *En folio, falto de portada y de varias hojas*. Encuadernación becerro sobre tabla.

(B. N. — 1 : 50177.)

1523

Vocabularius... G. L. Parisii, 1523, 4°.

(Museo Británico, *625, f. 4*.)

1528

Dictionarium, cum privilegio imperiali. Compluti 1528, decimo sexto kal. novembris.

(Citado en el Ms. 8470 de la B. N.)

1530

Dictionarium... Compluti, 1530.

(Citado por Suaña, pág. 40, nota 2.)

1532

Dictionarium Aelij Antonij Nebrisseñ. per eundem recognitū atq3 exactissime correctum. — Cōpluti. s. i—M.D.XXXIJ.

En folio. — let. gót. á 2 col. pasta pergamino.

(B. N. — R : 2505.)

Dictionaria scilicet tria Latino Hispanicum, Geographicum, et Hispano Latinum. — Compluti, 1532. En folio pasta.

(B. N. — 1 : 50177.)

1533

Dictionariū... Valētię, 1533. In fol., let. got. p. pergamino.

(B. N. — R : 7691.)

1538

Vocabv|larivs nebrissen = sis | Aelii Antonii nebris|sensis Grammatici luculentissimi de lingua latina bene|meriti *Lexicon*, id est, Dictionarium, nunc deniq3 | ..... Parisiis. | Apud Ioannem Maci sub intersignio scuti | Britanniae. In clauso Brunello commorante. | 1538 | .

En 8° pasta, letra gotica á 2 columnas.

(B. N. en catalogación.)

Vocabvlarivs..... Lexicon, aut Dictionarium diligent. impr. cast. et a mendis vindicatum, nuperrime auct. permult. diction. tam latin. quam gall... Parisiis. J. Savetier. 1538. In-8°.

(B. N. — 1 : 35184.)

1545

Ejus interpretatio dictionum ex Sermone Latino in Hispaniensem. Granatae, 1545. En folio perg. falto de portada.

(B. N. — 3 : 2976.)

S. Æ.

Antonii Nebrissensis dictionarium oppidorum, ciuitatum montium, fontium, fluviorum, lacuum, promontoriorum, portuum, sinuum, insularum et locorum memorabilium, in ordinem alphabeti digestorum. Venundatur Parrhisiis a Reginaldo Chaudiere, in vico sancti Iacobi, sub intersignio Hominis silvestri (*sic*) commorante. *Paris* (s. d.). In-8°. sign. A-BB, 2 col.

(Bibl. Nationale, Paris, *Rés. p. Z, 203.*)

1548

Dictionarium ex hispaniensi in latinum sermonem. s. l. 1548, 1 vol. in folio, retrato del autor.

(Bibl. de la Real Acad. de la Historia, 4-10-7.)

1552

Dictionarium hispano-latinum et latino-hispanicum. Granatae, s. i. 1552. En folio, pasta.

(B. N. — 2 : 46618.)

1553

Dictionarium latino-hispanicum, et vice versa hispanico lati-

num Aelio Antonio Nebrissensi interprete... pristino nitori... Ioannis Belleri ope ac studio restitutum. Ad haec dictionarium propriorum nominum... *Antverpiae in aedibus J. Steelsii*, 1553. In-4°.

(Bibl. Nationale. Paris, *X 2201*.)

1555

Dictionarium... Lugduni, 1555.

(Citado por Suaña, pág. 37, nota 2ª.)

Dictionarium... cvm ex alijs eiusdem commẽtarijs : tum ex Lexico latino nondum edito [ex Hispaniensi in latinum sermonem. Dictionarivm propriorvm nominvm oppidorvm, ciuitatũ...] Nunc denuo correctum... Apvd inclytam Granatam M.D.LV.

3 partes en un vol. folio pasta.

(B. N. — U.: 6625.)

1560

Dictionarivm latino-hispanicvm, et vice versa Hispanico latinvm,... nvnc denvo ingenti vocvm accessione locupletatum, pristinoque nitori sublata mendarum collume restitutum. Ad haec Dictionarivm propiorum nominvm, ex... Graecce & latinae linguae autoribus, addita... neoterica locurum appellatione concinnatum. Antverpiae. aedibus Io. Steelsii (Typis Io. Latii). M.D. L.X.

2 obras en un volumen 4°. m^lla pergamino. El diccionario de nombres propios es de 1553.

(B. N. — 2: 38233.)

Lexicon latino Catalanvm, seu Dictionarium... ipsius auctoris opera... auctum : nunc vero... cura, ac vigilantia doctiss. virorum locupletatũ : & idem ex catalano in latinũ sermonem versum.

Onomasticon etiam... Medicum Dictionarium... emendatum, & adiectum... Barcinone. C. Bomatius. 1560.

3 obras en un volumen, fol. p. pergamino.

(B. N. — 2 : 372.)

1561

Dictionarium... Cum ex alijs eiusdem autoris commentarijs : tum ex lexico Latino nōdum aedito. Nunc denuo correctum impressumq3... *Apud inclytam Granatam*, 1561 fol.

(Museo Británico 655, *i-14*.)

1570

Dictionarium Latino Hispanicum, et vice versa Hispanico Latinum... Aelio A. Nebrissensi interprete, nunc denuo... locupletatum, pristinoq : nitori.. restitutum, *etc.* (*Edited by L. Nonnius*). Antverpiae, 1570, 4°.

(Museo Británico *12943*, *e*. 7.)

1572

Dictionarium quadruplex, cum ejusdem commentariis, nunc denuo locupletatum. Granatae : imperiali cum privilegio, 1572.

En folio perg. (*portada grabada. Deteriorado*).

(B. F. L. — 83-4, nº 26743.)

1574

Aelii Antonii Nebrissensis... Dictionarium. Imo quadruplex ejusdem antiqui dictionarii supplementum. Nunc de novo nepotis sui diligentia excussum.... *Antiquariae, in aedibus Aelii Antonii Nebrissensis*, 1574. 3 partes en 1 vol. in-4°.

(Bibl. Nationale. Paris. *Rés. X. 874*.)

1578

Dictionarium. Imo quadruplex eiusdem antiqui Dictionarij supplementum. Nunc de nouo Nepotis sui diligentia excussum atq3 correctum et multiplici vocum additione locupletatum... Antiquariae: In aedibus Aelij Antonij Nebrissensis. M. D. XXVIII.

En folio pasta.

(B. N. — U: 10535.)

1581

Dictionarium... immo quadruplex ejusdem antiqui Dictionarii supplementum... Nunc de novo Nepotis sui diligentia excussum atque correctum et multiplici vocum additione locupletatum... Antiquariae : in aedibus Aelii Ant. Nebrissensis 1581.

Grabado. En 4° p. pergamino.

(B. N. — 3 : 3747.)

1585

Lexicon seu Dictionarium... Ipsius auctore opera primum concinatum et postea multis accessionibus auctum : nunc vero jam denuo post omnia alia innumeris dictionibus cura ac vigilantia doctissimorum virorum locupletatum, et ex Latino sermone in Cathalanum et Castellanum ad omnium studiosorum vtilitatem conversum.

Item etiam ex Cathalana et Castellana Lingua in latinam versum... Barcinone: Apud Ant. Oliver, 1585. En folio menor pergamino.

(B. N. — 3 : 2984.)

Diccionario | de romance en latin por | el Maestro Elio Antonio de | Nebrissa Grammatico Cronista de | los Reyes

Catholicos, | van añadidas en esta vltima impression | pocos vocablos porque en el primero del Latin se añadieron mu | chos. Y alli se han de aueriguar si es de Ciceron el vo | cablo, ó no. Y tambien su Accento. | (?) | Pvso se ahora nvevamente en el fin deste | vocabulario vn compendio de los vocablos Arabigos corruptos, de que com | munmente vſamos en nueſtra lengua Caſtellana | (*Retrato del autor*). | Con privilegio real. | En Granada | casa de Antonio de Nebrissa. | Año de | M.DLXXXV | (:)

A la vuelta los disticos de Fabián, Antonio y Sebastián de Lebrixa al retrato de su padre.

En folio pasta, sign. A5 — Ii7 + K3.

(Biblioteca de S. M. el Rey.)

Lexicon sev Dictionarivm Aelii Antonii Nebrissensis, ipsivs avctoris opera primvm concinnatvm, et postea mvltis accessionibvs auctvm: nunc vero denuo post omnia alia innumeris dictionibvs cura... completatvm & ex Latino sermone in Cathalanvm & Castellanvm. conversvm... Idem etiam ex Cathalana et Castellana lingva in Latinam versum.

Onomasticon praeterea nominvm propriorvm mvlto locvpletivs... Huic subiunximus rei Geographiae... lexicon, in quo locorvm neotericas ac vulgares appellationes tum Cathalanas tum Castellanas inuenies. Accessit eivsdem auctoris medicvm Dictionarivm in sexcentis pene locis nunc denuo suae integritate restitutum. Adiecimus in fine Valerii Probi... de litteris antiquis opuscvlvm... Barcinone. Apud Ant. Oliver M. D. LXXXV.

3 tomos en 1 vol. pergamino.

(B. N. — 2: 56893.)

Dictionarium imo recens accessio facta ad quadruplex eiusdem antiqui Dictionarii suplementum... Opera vero et indus-

tria Ioan Lopez Serrani... nunc tandem innumeris vocibus ex Cicerone et aliis Clasicis Auctoribus petitis auctum et locupletatum... Granatae: in aedibus Antonii Nebrissensis Xanti. F. Antonnii n. 1585.

En folio menor. p. pergamino.

(B. N. — 2 : 64908.)

1589

Dictionarium. Imo quadruplex... 1589. Granatae *M. R. Mercader*. 3 partes en 1 vol. in-fol.

(Bibl. Nationale. Paris. X. *844*.)

Diccionario de romance en latin, van añadidos en esta ultima impresión pocos bocablos : ahora nuevamente en el fin un compendio de los vocablos arabigos corruptos & recopilados por Franc° Lopez Tamarid. Granada: en casa de Ant° de Nebrissa 1589.

En folio pasta. Procedente de la Bibl. del duque de Osuna.

(B. F. L. — 118-4, n° 39648.)

1595

Dictionarivm Aelij Antonij Nebrissensis, imo recens accessio facta ad quadruplex eiusdem antiqui Dictionarij suplementum. Quorvm primvm continet dictiones Latinas in sermonem Hispanum versas. Secundvm autem voces Hispanas latinitate donatas. Tertivm vero nomina propria Regionvm, Vrbivm, montivm, etc... Quartvm & vltimvm neotericas ac vulgares regionvm & urbivm appellationes vice versa complectitur... Opera vero et industria Magistri Ioannis Lopez Serrani, nunc tandem innumeris vocibus ex Cicerone, & aliis Classicis Auctoribus petitis auctum & locupletatvm. Antiqvariae : in aedibus Domini Augustini Antonii Nebrissen, M.DXCV.

En folio, pasta. Está falto del Diccionario arábigo, y desde la sign. Hhh 2 hasta el fin.

(B. N. — 2: 8369.)

1612

Dictionarium Latino hispanicum geographicum et Hispano Latinum... Hispali. Alph. Rodriguez Gamarra, 1612.

(Citado por Escudero en la *Tipografía Hispalense.*)

Vocabularium... Antequera 1612 por Augustin Antº de Lebrija.

(Citado por el Ms. *L.* Vᵉ apéndice G.)

1615

Dictionarium... imo recens accessio facta ad quadruplex ejusdem antiqui dictionarium supplementum; opera et industria Joannis Lopez Serrani auctum et locupletatum... Ultima editione a mendis purgati. Matriti. apud Joannem de la Cuesta 1615.

En folio. perg.

(B. F.L. — 83-3, nº 26741.)

1622

Dictionarium... *Al fin*: En Madrid. Por Juan de la Cuesta, de consentimiento de D. Agustin Antonio de Nebrissa y sus herederos. Año MDC. XXII.

(Perez Pastor, nº 1867 de su *Bibliografía madrileña*. Madrid, 1901-1907, 3 tomos.)

1638

Dictionarium Aelii Antonii Nebrissensis... praeter Ioannis Lopez Serrani Malacitani labores ex Ciceronis lexicis... huic ultimae editioni... multa... addita. Index insuper... in quo opposita

emendataque quotidiani sermonis barbaries, opera M. Joannis Alvarez Sagredo, Burgensis... Omnia... non paucis erroribus vindicata... opera R. P. M. F. Petri Ortiz de Luiando... *Matriti, imp. G. a Leon*, 1638-1640, 3 parties en 1 vol. in-fol.

(Bibl. Nationale. Paris. X. *330*.)

1638

(Sin portada) *Por la licencia del Rey, para hacer la impresión, se infiere quien fué el impresor. Dice así*: « Por cuanto por parte de vos Matheo Hernan.. (*lo demás está roto*) *y continúa* : impresor de libros desta nuestra córte...... » En Madrid año 1638.

(Biblioteca del Seminario de Córdoba.)

1655

Dictionarium latino-hispanum & hispano-latinum. Lvgdvni, 1655.

En folio pasta.

(B. N. — 1 : 4326.)

Dictionarium.. (*sin portada*). *La tasa* : *Madrid, 1655*. En fol. pergamino.

(B. F. L. — 87-2, nº 28369.)

1656

Dictionarium... Praeter J. Lopez Serrani labores, ex Ciceronis lexicis... multa... addita. Index... opera J. Alvarez Sagredo... vocabula a P. Ortíz de Luiando... insuper sex millia pene vocabula... per G. Ocahasa. *Ex typographia Regia* Matriti 1656. fol.

(Museo Británico, *625 i, 16*.)

1674

Dictionarivm Aelii Antonii *Nebrissensis* grammatici... Accessio

facta quadruplex eiusdem antiqui dictionarii supplementum... Praeter Ioannis Lopez Serrani, ex Ciceronis Lexicis & his lectoricis multa, quae desiderabantur... Accesserunt permvltae dictiones... Matriti, Typ. Regia, 1674.

8 hoj. + 958 pág. á 2 col. En fol. mª perg. Portada á dos tintas.

(B. N. — 2 : 64524.)

Dictionarivm... imo recens accessio facta quadruplex eiusdem antiqui dictionarij supplementum. Quorum... Quartum, & ultimum voces Hispanas Latinitate donatas... Insuper sex millia pene vocabula addita per M. D. Guilielmum de Ocahasa. Tandem hac vltima editione prodeunt plusquam quatuor millia vocabula studio, & diligentia L. D. Joannis Gonzalez Manrique. Matriti: Ex Typ. Regia 1674.

4 partes en 1 vol. fol. con el retrato del autor en la portada, pasta.

(B. N. — U: 7897.)

1683

Dictionarium Aelii Antonii Nebrissensis... accesserunt per multe dictiones... Matriti. Typogr. Regia. 1683.

5 hojas + 835 pág. fol. mª perg.

(B. N. — 3 : 26074, ex-libris de Gayangos.)

Dictionarium Latino hispanum et Hispano latinum auctum a J. Lopez Serrano, a Fr. Petro Ortiz de Luiando & in hac ultima edit. studio et diligentia L. D. Joannis Gonzalez Manrique. Matriti. Ex Typographia Regia 1683. In folio, pasta.

(B. N. — 1 : 36239.)

1724

Idem, *1724 Matriti sumpt. F. Lasso et J. Lasso filio.* In-folio.

(Bibl. Nationale de Paris *X. 331.*)

1729

Dictionarium... imo quadruplex ejusdem antiqui dictionarii supplementum... omnia recognita... a P. M. Petro Ortiz de Luiando, et addita per Guill. de Ocahasa, et Joan. Gonzalez Manrique... Ultima editione revisa, recognita et correcta. Matriti. Offic. regia apud Josephum Rodriguez de Escobar, 1729. In-folio perg°.

(B. F. L-83-4, n° 26742.)

Dictionarium... imo quadruplex ejusdem antiqui dictionarii supplementum : quorum primum continet dictiones latinas in hispanas versas. Secundum nomina propria region. et urb... Tert. neotericas a vulg. region. et urb. appellationes : Quart. voc. hisp. latinitate donatas... ultima edit. rev. et corr. Matriti. Ex. officina Regia, 1729.

3 partes en 1 vol. fol. perg.

(B. N. — 1 : 36962.)

1735

Dictionarium... Sevilla 1735.

(Bibl. Colombina.)

1751

Idem... Madrid 1751.

(Bibl. de la Universidad de Sevilla.)

1754

Dictionarium redivivum sive novissime emendatum, auctum locupletatum et restitutum : accesserunt notae hispanice et latine ... editio recognita, illustrata ac locupletata per Ildefonsum

Lopez de Rubiños, pars prima. pars altera complectens Dictionarium hispanicum emendatum. Matriti, apud Ant. Martinum, 1754.

2 vols. fol. pasta.

(B. F. L. — 87-3, nº 28385-86.)

Dictionarium... redivivum sive noviss. emendatum, auctum et in meliorem formam restitutum, cum not. antiquorum hac postr. ed. et ind. locuplet. urb. oppid... a Ildephonso Lopez de Rubiño. Matriti 1754. 2 vols. in-fol. pergº.

(B. N. — 1 : 36963-4.)

1754

Dictionarium... Madrid 1754.

(Bibl. de la Universidad de Sevilla.)

1756

Antonii Nebrissensis. V. Cl. Grammatici et Regii Chronographi Dictionarium novissime emendatum, ac novis sub inde accessionibus auctum, locupletatum. Pars secunda. Matriti. Apud Josephum de Urrutia. Typographum. Anno MDCCLVI.

(Biblioteca del Seminario de Badajóz.)

1758

Dictionarium... imo quadruplex ejusdem antiqui dictionarii supplementum... omnia recognita a P. M. Petro Luiando, et addita per Guill. de Ocahasa et Io. Gonzalez Manrique... ultima editione revisa, recognita et correcta. Madrid : offic. de Manuel Martin. 1758.

En fol. perg.

(B. F. L. — 83-3, nº 26740.)

1761

Dictionarium emendatum, auctum, locupletatum Matriti Josephus de Urrutia, 1761.

2 vols. 4° perg.

(B. F. L. — 83-3, nº 28392-93.)

1764

Idem. Madrid, 1764.

(Bibl. Colombina.)

1771

Dictionarium... imo quadruplex ejusdem antiqui dictionarii supplementum, omnia revisa... aucta, castigata, illustrataque prodeunt opera, studio, diligentia P. Eugenii Zeballos. Matriti. apud Joachim Ibarra, 1778.

En folio, pasta

(B. F. L. — 87-3, nº 28394.)

1778

Antonii Nebrissensis... Dictionarivm redivivum novissime emendatvm ac novis subinde accessionibus auctum... (cum Dictionarium proprium nominum, civitatum, oppidorum... ab Antonio Nebrissensi compositum ex editione Granatensi anni 1555 translatum). Postrema editione... opera et studio R. P. Frat. Ildephonsi Lopez de Rubiño... Matriti. Michel Escribanus, 1778.

2 vol. folio, perg.

(B. N. — 5: 7617 (falta el tomo I.)

1780

Dictionarium.... imo quadruplex ejusdem antiqui dictio narii

supplementum... Matriti. Apud Michaelem Escribano Typographum. MDCCLXXX.

(Biblioteca del Seminario de Córdoba.)

1789

Dictionarium... imo quadruplex ejusdem antiqui Dictionarii supplementum... Accesserunt permultae dictiones tum ex sacris Bibliis, tum ex utrisque juris voluminibus... primum a R. P. M. Fr. Eugenio Zeballos accuratius revissum atque locupletatum. Postea plurimis mendis, ac vocibus purae latinitatis suspectis expurgatum a D. Enrico de la Cruz Herrera... Matriti: Apud Petrum Marin, 1789.

En folio perg.

(B. N. — 2 : 61825.)

1790

Dictionarium... Omnia opera per J. Lopez de Rubiños recognita... demum mendis expurgata et in meliorem statum restituta a D. Enrico de la Cruz Herrera. 2 partes Matriti, 1790. En folio.

(Museo Británico, *625*, *i*, *17*.)

1792

Dictionarium... revissum a R. P. M. Eugenio Zeballos. ... Çompluti. M. DCCXCII.

(Bibl. de S. M. el Rey.)

Dictionarium... Madrid, 1792.

(Bibl. Universidad de Sevilla.)

Dictionarium... Madrid. Ibarra (*falta el trozo de hoja que contenia la fecha*. Arreglado por D. Eugenio Zeballos.)

(Bibl. Colombina.)

1518

Dictionario medico, 1518 (impr. por Brocario).

(Nicolas Antonio, y Suaña, pag. 45, nota 2.)

1837

Diccionario | Español-Latino | por | el P. Juan Cayetano Losada | de la Virgen del Carmen, | del Orden de las Escuelas Pias en su Colegio de San Fernando de Madrid, | é individuo de la Real Academia Greco-Latina. | Madrid | Imprenta de la Compañia general de Impresores y Libreros | 1837.

En 4°, 2 fols. de portada y prólogo + 719 páginas.

En el prólogo expresa el autor que su obra es una nueva edición del Diccionario de Nebrija corregido y aumentado por Lopez de Rubiños y de la Cruz Herrera, con adiciones.

DIFFERENTIAE

1498

Nebrissensis Ael. Anton. Differentiae excerptae ex Laurentio Valla, Nonio Marcello et Servio Honorato. Salamanca-segundo grupo romano, ca. 1498-4°.-22 hojas foliadas-sign. AB^8C^6.

(C. Haebler, nº 474, pág. 224.)

Differentię excerpte ex laurētio ualla Nonio marcello & Seruio honorato ab Antonio nebrissensi (s. l. -s. t, s. a). In-4°-22 fol[s] con la *salutatio ad patriam* impresa á continuación. (Encuadernada con el Compendium Grammaticae de I. Pastrana.)

(B. N. — I: 139.)

Differentiae ex Laurentio Valla Nonio Marcello et Servio

Honorato excerptae ab Antonio Nebrissensis. (Venetiis, apud Christophorum de Cremona, s. d.). In-4°.

(Bibl. Nationale de Paris, *Rés. X 812.)*

ELEGANCIAS ROMANZADAS

1517

Elegancias romanzadas. — Alcalá de Henares. 1517.

(Bibl. Colombina.)

1526

Elegancias romanzadas. Alcalá de Henares. 1526.

(Bibl. Colombina.)

1576

Elegancias ro|mançadas por el maes|tro Antonio de nebrixa mvy| necessarias para introduction de la lengua latina | nuevamente corregidas y en | mendadas : Antiqvariae. | In aedibus Aelij A. Nebrissensis. Anno | dni. M.D.LXXVI.

108 folios. En 4° pergamino.

(B. N. — R : 942, R. . 2207, R. 2728 y R 5336.)

EPITHALAMIUM

1491

Epithalamium in nuptiis Clarissimorum lusi|taniae principum Alphonsi ac helisabetha | Iunioris ; quod Antonius nebriseñ. poeta in ipsa | dierum festorum celebritate preesens lusit. (*Al fin*). Impressa uero sunt Salmanticae Anno A natali | christiano M.CCCC.XCI. Idibus Iuliis. Finis. Deo gratias. (B. R.)

En 4° letra romanilla sin reclamos ni foliacion (10 hojas) sign. a¹°, contiene también los poemas :

Salutatio ad Patriam.

De patriae antiquitate, fertilitateque ejus et parentibus auctoris.

Salutatio ominalis ad Ferdinandum regem in die calendarum Januarii, in persona pueri cujusdam...

Ad eundem epìphania Domini

De Emerita restituta

Ferdinandi ac Helisabethae, hispaniae Regum clarissimorum Profectio ad D. Jacobum...

Epitaphium in sepulcrum *Ducis Albani.*

(Citado por Gallardo, nº 2652, y por Haebler, nº 471.)

1534

Idem. Granada. 1534, en-4°, impreso con otros opúsculos.

(B. N. — R : 2763.)

GRAMÁTICA

1492

Comienza la gramatica que nuevamente hizo el maestro Antonio de lebrixa sobre la lengua castellana... (*Al fin* : Acabóse este tratado de grammatica... en el año... de mil e CCCCXCIJ a XVII de Agosto. Empresso en... Salamanca.

En 4° m. 66 hojas sin foliar, sign. aii-i-ii, letra gótica. Se duda si la fecha del colofón es de la composición ó de la impresión. Floranes refiere una edición de Sevilla 1492, citada por N. Antonio.

(B. N. — I : 1070, I : 1749, y los apócrifos U : 402, R : 2141, R : 2123, I : 1985 y 2 : 56259 de las ediciones de 1765 y 1770.)

1910

Cramática Castellana | por | Antonio de Nebrija | Libro II | en que trata de la prosodia e sílaba | Capítulo primero | de los accidentes de la sílaba.

(Tomo V, pág. 48, de la *Antologia de poetas liricos castellanos* por D. Marcelino Menéndez y Pelayo.)

EXPOSITIO HYMNORUM

1498

Aurea expositio | hyñor vna cũ|textu : ab Antoni | nebrisseñ, castiga|tione fideliter trã|scripta.|

En 4° sin indics. tip. 1498 próximamente, 62 hojas no foliadas, letra gótica de 3 tamaños. Apostillado. Grabados en madera.

(J. M. Sanchez en su *Bibliografia zaragozana*.)

— *Idem*. Caesaraugustae. 1498. Pablo Hurus, sin indic.

(J. M. Sanchez. Id.)

1499

— *Idem*. Caesaraugustae (27 Octubre 1499). Pablo Hurus.

(J. M. Sanchez. Id.)

— *Idem*... Caesaraugustae (1499 próximamente). Pablo Hurus, sin indic. tipográficas.

(J. M. Sanchez, *Bibliogr. zaragozana*.)

S. Æ.

Expositio hymnorum... In 8° perg. (*sin notas ni portada*).

(B. F. L. — 97-7, n°39.004.)

1510

Idem... Caesaraugustae. 1510.

(J. M. Sanchez, *Bibliogr. zaragozana.*)

1511

Aurea expositio hymnorum... de novo et de verbo ad verbū magna cū diligentia castigata et emēdata.

(Citada por Ms. 8470.)

1516

Idem... Caesaraugustae. 1516.

(J. M. Sanchez, *obra citada*.)

1520

Avrea expositō | hyñor7 vna cū | textu : ab Antonij | nebrisseñ castiga|tione fideliter trā|scripta (*Impreso en Caesaraugustae. tipis J. Coci. M.DXX*). Ejemplar apostillado de 62 hojas sin fols. ni reclamos : grab. en madera, letra got. En 4° piel de zapa cantos con cortes dorados. En la hoja ultima tiene el escudo tipográfico de Jorge Coci y debajo nueve versos latinos en los que consta el lugar, impresor y año. Esta edición es citada por Mayans (Specimen Bibliothecae, pág. 26). Ejemplar procedente de la biblioteca de Barbieri.

(B. N. — R : 14508.)

1524

Aurea hymnorum expositio... Compluti, 1524. En 4° perg.

(B. N. — R : 3178.)

— *Idem*... Lucronii. 1524. En 8° hol.

(B. N. — 2 : 26558.)

1526

Aurea hymnorum expositio : | vna cum textu per Antoniū ne | brissensem re|cognita.|Cum privilegio imperiali.| (*Al fin* : Compluti. Anno M.D.XXVI. En 4° letra gotica.

(B. N. — R : 3203.)

1527

— *Idem*... Compluti 1527.

(Citada por Suaña, pág. 69, nota 3ª.)

1528

— *Idem*... Compluti, 1528... En 4° let. got.

(B. N. — 1 : 48772.)

— *Idem*... Lucronii 1528 (edic. desconocida por Salvá).

(B. N. — R : 14282.)

1529

(*Portada con orla de figuras, grabada en madera.*) Aurea expo = | sitio hymnorum vna | cum textu : ab Anto|nii Nebrissensis | castigatione fi = | deliter tran = | scripta. | 152 9 | + |

60 hojas en 4°. (*Al fin* : Caesaraugusta idibus Novembris : anno a nato Messia 1529.)

(Bibl. de S. M. el Rey.)

1529

Idem... Lucronii. 1529.

(Mayans, *obra citada*, pág. 26.)

1542

Idem... Caesaraugustae. 1542. J. Coci, en 4°.

(Citada por el Ms. 8470.)

1553

Idem... Stellae. 1553.

(Mayans, *Specimen Bibl.*, pág. 26.)

1560

Al pié de un grabado representando al Salvador.

Aurea expositio hymnorvm vna cum textu, ab Antonij Nebrissensis castigatione fideliter transcripta. excudebat Agustinus Millan. | Anno 1560. | *Al fin* : Caesaraugusta.

En 8° pergamino. La portada encuadrada por una orla. Al reverso retrato orlado del autor. Numerosos grabados en madera, letra gótica. Apostillado.

(B. F. L. — 97-7, n° 30024.)

1563

Aurea expositio hymnorum, una cum textu... Caesaraugusta. 1563.

(J. M. Sanchez, *Bibliogr. zaragozana.*)

Aurea expositio... *Stellae*, excudebatur expensis Michaelis de Suelbes. Caesaraugustani bibliopolae, per Adrianum de Anvers. 1563. In-4° [1].

(Bibl. Nationale de Paris, *Rés. p. Yc. 1523* y B. N.-1 : 45847.)

1. Mayans, *obra citada*, dice poseía un ejemplar.

1584

Aurea expositio hymnorum, una cum textu, noviter correctum et emendatum. Caesaraugusta, offic. Dominici a Portonariis a costa de Franc°. Simon y Pedro Ibarra. 1584. En 12. perg.

(B. F. L — 145-11, nº 51446.)

1598

Aurea expositio hymnorvm vna cum textu, ab Antonij Nebrissensis castigatione fideliter transcripta. Nouiter correctum et emendatum. Caesaraugusta. Apud Laurentius Robles. 1598. En 8°. pergamino.

(B. N. — R: 11.048 y 2: 51.173.)

HYMNORUM RECOGNITIO

1501

Recognitio hymnorum... Salmantice. Joannes Gysser. 1501.

(B. F. D. — 109b-1-8.)

1508

Idem... Zaragoza. 1508

(Bibl. de Barcelona.)

1514

Idem... Zaragoza. 1514.

(Bibl. de la R. A. E.)

1520

Idem... Zaragoza. 1520.

(J. M. S. *obra cit.*)

1534

Hymno|rum recognitio per | Antonium Ne|brissen. |cvm avrea illorvm | expositione. | Adiecimus etiam nōnullos proprios sanctorum | hymnos : a Petro Nūnio Delgado | Presbytero. B. M. diluci|datos. | Quos omnes | ab vltima ope|ris pagi|na : | quae proxima est : aperte | demonstrat. | Cum Principum Priuilegio. Apvd inclytam Garnatam. | Mense Decembri. | DXXXIIII. En 4° hol.

(B. N. — R. : 961, R : 3176, y R. 9400.)

1541

Hymnorum recognitio. Apud Garnatam. 1541. In-8°.

(Museo Británico 3436, K. 5 y Bibl. Universidad Sevilla.)

Hi ni ab eo recogniti cum expositione. Granatae 1541. In-4° (*falto de portada*).

B. N. — 2 : 29567.)

1549

Hymnorum recognitio cvm avrea illorvm expositione. Granatam. 1549.

(B. N. — 2 : 41130 y Bibl. Universidad Sevilla.)

1553

Idem. .. Granatam. 1553.

(B. N. — 1 : 60506 y 2 : 36794 y Universidad Sevilla.)

1557

Idem. Granatam. 1557.

(B. F. D. — 109[6]-2-6.)

1562

Idem. Granatam. 1562. En 8°.

(B. F. L. — 91-7, nº 30013.)

1567

Idem... Granatam. 1567.

(B. F. L. — 105-9, nº 35799.)

Idem... et orationes. Granatam. 1567.

(Bibl. Universidad Sevilla.)

1569

Idem... Granatam. 1569.

(Cit. por Suaña, pág. 69, nota 3ª.)

1573

Idem... Antequera. 1573.

(Bibl. Colombina.)

1584

Idem... Zaragoza. 1584.

(Cit. por Suaña, pág. 69, nota 3ª.)

HOMELIAE

1526

Homeliae diversorum doctorum... Compluti. 1526.

(Mayans, *Specimen Bibliothecae*, pág. 30.)

1534

Homeliae... in Evangelia, &c. Granada. 1534.

(Bibl. Universidad Sevilla.)

1545

Idem... Granada. 1545.

(Bibl. Universidad Sevilla.)

1549

Homeliae... Granada. 1549.

(Cit. por Suaña, pág. 69, nota 1ª.)

1558

Homeliae Tres... (*Basileae*. 1588, in-8°).

(Bibl. Nationale, Paris *C. 2592*.)

1569

Homeliae tres *See Grynaeus* (*J. J.*). Monumenta... Patrum Orthodoxographa, etc., vol. 3 (1569) fol.

(Museo Británico *1013, e, 19*.)

INTRODUCTIONES LATINAE

1481

Comienza la obra : Aelius Antonius lebrixeñ. Petro Men|dozae S. R. E. Cardinali hispano. D|O P. Salutē : Credo ego Pater claemē|tissime atqu3 optime non defuturus qui | ...*y al fin dice* : Aelii antonii Nebrissensis grãmatice | introductiones latinae expli-

citae. sal|māticae. anno a natali christiano. M.|CCCC.LXXXJ. ad XVII. k. februarij. | Deo grās. | En folio, letra gotica à 2 cols.

(B. N. — I : 1599.)

1482

Introductiones latinae. Salamanca, grupo gótico primero, 1482, 13 de Octubre. Fol. 52 hjs. no fols.-sign : a-d^{12} e^{4} á dos columnas-letra gótica.

(Haebler, *Bibliogr. ibérica*, pág. 216, nº 460.)

1485

Introductiones latinae. Salamanca, primer grupo gótico, ca. 1485, 4°.

(Haebler, id. id., nº 461, pág. 217.)

1491

Aelii Anthonii Nebrissensis grammatica, seu introductiones latinae. Secunda editio (*Venetiis*) *per Christofolum de Cremona*. 1491. In-4°.

(Bibl. Nationale. Paris, *Rés. X 812* (1).)

1493

Nebrissensis. Ael. Ant. Introductionum latinarum secunda editio. Burgos. Fadrique de Basilea 1493 6 de Julio. 4°, 118 hojas no fols.-sign. : a-$i.^{3}$ k^{4}. l-n^{8} $a^{8}b^{10}$ parte á línea tirada, 28 líneas en plana.

« Libro rarísimo. El único ejemplar que se conoce se encontró en el comercio hace algunos años y fué adquirido por el Brit. Mus. de Londres á un precio elevado... La « secunda editio » se imprimió primero en Venecia por Cristoforo de Cremona y se concluyo en 3 de Marzo de 1491. »

(C. Haebler, *obra cit.*, nº 463, pág. 218.)

1495

(*Al fol. ai vuelto :*) Ad artem suam auctor | O mihi per multos... (*fol. aii* : Aelius. Antonius nebrissensis : Isabelae principi suae. S. D. | Cum introductiones meas pclarissimo tuo noīe recognitas atque īterpretatas edere | ... (*fol. aiii. Hacia la 1ª cuarta parte de la página termina la dedicatoria que como los comentarios rodean el prologo. Este tiene el siguiente encabezamiento impreso con tinta roja :* Ad optimā eandem q3 maximam Augustam | Isabelā huius nominis tertiam hispaniae ac | insularū maris nostri reginam clarissimā. | Aelii Antonii nebrisseñ. grāmatici in reco=| gnitionē cōmētariosq3 introductionū suar | quas de sermone latino bis ediderat : Prolo=gus incipitur faeliciter | (*En blanco el lugar de la letra capital* : Hales ille milesius qui fuit vn' | idēq3 primus illorū septē quos | graecia iactat sapientiae studio=|sos : interrogatus aliquādo quis | ...(*Al folio sexto vuelto en el penultimo renglon comienzan los comentarios* : De prima declinatione. Grāmaticae artis inchoādae ratio uaria fuit apud auctores : | ...(*En el folio siguiente rodeada por los comentarios* : Prima declinatio noīs. | Ominatiuo haec musa. Gtō musae | *En el folio I a dos columnas* : Dictiones quae per artē spargunt : | in ordinē alphabetarum redactae... (*Al final* : Impressum salmāticae anno. MCCCC.XCV. absolutum pridie calen=|das octobres. Laus deo |... (*Al reverso del folio* dos composiciones latinas de Arias Barbosa una dedicada al autor y otra al lector.

En folio, letra romana, sign. aiiii-yiii-i-iiii. Ejemplar muy bien conservado.

(B. F. D. — 112-Z-37. Otro hay en la Colombina.)

S. Æ.

Introductionum latinarum ultima recognitio cvm glossulis interlinearibus... Lugruñii S. A. let. got.

En 4° perg. Ejemplar procedente de la B. de Osuna.

(B. N. — 2 : 17036.)

1497

Grammatica. Barcelona por Juan Rosenbach 1497. 5 de noviembre, fol.

(Citado por Haebler.)

1501

Arte de Nebrija. Hispali, 1501.

(Citado por Escudero. *Tipogr. hispalense.*)

1502

Portada en su mayor parte deteriorada, observandose en el resto que al pie del escudo de los RR. CC. con el lema « Tanto monta » en la parte inferior, se lee : Habes in hoc vo... *Al folio VI* : De prima declinatione (*comentarios alrededor del texto*). *Al fol. CV vuelto* : De pvnctis clavsvlarvm |... *Fol. CVI* : De dictionum peregrinarum z quarundam | aliarum accentu opus vtilissimum | ...Dictiones hebraicas latine declinatas | accentum habere latinum | ... Nomina hebraica ex greco traducta accen|tum latinum habere.| ...*Fol. CVI vuelto* : De nominibus possessiuis in inus, a, um. | terminatis. |...De nominibus ex forma greca in tes masculini : generis z tis femenini desinentibus. | ...*Fol. CVII* : De nominibus hebraicis z barbaris vni|us syllabe adiectione declinatis. | ...De nominibus vocales longas siue bre==|ues in penultima syllaba habentibus. | ...*Fol. CVII vuelto* : los disticos de Arias Barbosa... *Fol. CVIII* : vocabvlarium... *Fol. CXV* : Figvrae... *Al final fol. CXX vuelto* : Anno salutis christiana. M.D.II. kal. uero XV septembris... I. pegnicer de nuremberga (Hispali).

En folio, letra romana y gótica. Ejemplar algo apostillado, enc. pergam.

(B. N. — R: 8538.)

Introductiones... Burgi.·. apud Fredericum de Basileae Mdii. Kal. XI martii.

(Citada por el ms. 8470.)

1503

Al pié de cuatro grabados en madera representando asuntos religiosos y encuadrados por una orla : Habeo in hoc volumine cādidissime lector Aelii Antonii Nebrisseñ | artem literariam cum eiusdē exactissima expositione ex hispalensi exē|plari per eūdem Antonium novissime correcto sumptam. Est preterea | opusculum compendiosum de prosodia siue accentu quod de dictioni = |bus hebraicis barbaris ac peregrinis idem auctor nuper edidit. Addi|te sunt etiam pro adolescentum vtilitate Antonii mācinelli figure com|pendiosissime vbi non modo que Donatus verum que Fabius Quin|tilianus et alii de figuris disseruerūt ille dulci quodam stilo discerpsit. | *Al reverso de la misma* : Auctor ad artem | O mihi. Alloquitur artē suā Antonius... *alrededor de* : « Ad artem suam auctor »... *Fol. aii* : Prologus... *Fol. aiii. Los comentarios rodeando al texto* : Ad optimā eandēq3 maximā Augustā Isabelā|hui' nominis tertiā hispaniae ac insularū maris|nostri Reginā clarissimā. Aelii Antonii Nebris|señ. Grāmatici in recognitionē cōmentariosq3 in =|troductionū suarum : quas de sermone latino bis| ediderat : Prologus incipit foeliciter. | Thales (*la T capital de adorno*) ille milesius qui | ... *Fol. V vuelto* : suppositū de auctoribus grāmatice latine : in quo doctissimus quisq3 cōsentit. | Sed quia nostri seculi scriptoribus eatenus... *Fol. VI* : De prima declinatiōe... (*siguen los comentarios rodeando al texto... Fol. CIX*: De punctis clausularum. | Quemadmodum in sermonis... (*a dos columnas*) *Fol. CXI : Los disticos de Arias Barbosa... Fol. CXI vuelto :* vocabularium... *Al folio CXIX sin numerar* : Figurae... *hasta el CXXIV y al final* : Impressa in ciuitate Lugruñij p ma|gistrum Arnaldum ⁊ Guillermum de Brocario. Anno salutis chris-

tianae. M. quingētesimo | tertio. Die vero quarta mensis Octobris.

En folio pasta tabla letra gótica.

B. F. D. — 109-5-14; B. N. — R: 7688.)

Vocabulario. — Hispali, impressum per Stanislaum Polonum et Jacobum Kronenberger, anno 1503.

(Bibl. Colombina.)

1505

Introductiones... *reimpresas por Pedro Badia en Valencia* apud Nicolaum Spindeler, die XVIII mensis octobris anno salutis 1505, *poniendo en lengua lemosina las palabras que estaban en castellana* (Mayans en la vida latina de L. Vives).

(Citada por el Ms. 8470.)

1508

(*Orla muy ancha grabada en madera; abajo, escudo sostenido por dos angelitos, encima de* MICHAEL RIERA. *En el centro de la orla, armas de España con el águila; encima de las armas, el título siguiente, de tinta encarnada, con tipos góticos:* Aelii Antonii Nebrissēsis Grā || maticae Introductiōes cū aliis | eiusdē et aliorū de re littera | ria opusculis. Quae tibi | lector in ipso volumi | ne patebunt. — (*á la vuelta de la portada, en la parte superior izquierda, grabado: hombre sentado á una mesa, con la pluma en la mano*). Antonij nebrissensis salutatio ad patriā suam multis annis non visam... (*fol. VI, recto, léese* :) Aelii Antonii Nebrissensis gramaticis ītroductionum latinarum in secundā editioneȝ. at praeclarū adolescentem Gutterriū a Toleto Salmanticensis academiae praesulē. B. M. Praefatio incipitur foeliciter. (*al pié del fol. CXXXV vuelto* : Aelij Antonij Nebrissensis ars grāmatica çum eiusdem vberrimis çomētarijs. Praterea eiusdē opera de ręe

litteraria in hac nouissima impressione superaddita... Impēsis Dñi Michaelis Riera mercatoris Barchinone quā emēdatissime ip̄ssa Venetiis per Gregorium de Gregoriis. Fœliciter finiūtur. Kalen. Julij. Anno salutis christiane M. quingentesimo octauo.

en folio. 136 hojas, las 135 primeras en gótico. El Vocabularium y unos cuantos ejemplos tienen traducción catalana.

(Biblioteca del Sr. Foulché-Delbosc.)

Aelij Antonij Nebrisseñ, introductiones in latinam grāmaticen cum longioribus glossematis... *Al final* : Que quidē cum Arnaldus Guillelmus vir mire sagacitatis imprimere curavisset, ea. Logronii cantabrorum uasconum.

1508. In-folio, pasta.

Edición rara de 136 fols. sin numerar, con las signaturas A-O, p-s y ꝛ.

(B. N. — R : 4775 y R : 7962.)

1510

Idem... Logronii. 1510.

(B. N. — R : 498.)

1512

Idem... cum commento Christophori Scobari. Venecia 1512.

(Bibl. Colombina.)

1513

Introductiones in latinam grammaticen... Logroño 1513.

(Bibl. Colombina.)

1514

Introductiones in latinam grammaticen cum longioribus glossematis. Ex privilegio regali ne quis alius in Hispania excudat

aut vendat. Ex impressione cātabrica. Logronii cantabrorum. Arnaldus Guillelmus. 1514, al final en letra.

En folio, portada con grabados, sign. A-X-a. Pasta hol.

(B. N. — R : 6477.)

1516

AElij Antonij Nebrissēsis grā|matici in latinā grāmaticē introductiões cū quarta eiusde An|tonij ab vltimo tpe impressas editione eiusq3 castigatiõe z re|cognitiõe venustiores reddite. z hic insertos tractat' cōtinēt. | Que in aliis habentur hec sunt. | Francisci ruizii in Antonij silvā interpretatio. | Liber primus de primis grammatice rudimentis, | Secundus de noīm genere z declinatione : verborū q3 preteritis z supinis. | Tertius de erotymatis partium orationis. | Quartus de earum constructione. | Liber quintus de syllabarū q' titate : metris : z accentu (per Andreā vaurentinum | Serranū virū hac tempestate eruditissimū vbi necessum erat auctus z ampliat') | Barbarismus donati cum eiusdem Antonij interpretatione | Differentiarū epitome ex elegātiis valle (quod ex nonio marcello : z servio aliis ad|iunctis decorauimus.) | De punctis clausularū : quod multum etiam auximus. | Quēdam partes grammatice magis explicate. | Lexicon dictionū que per totū sparguntur opus per numerum foliorum. | De litteris z declinatione greca q' tum opus est latinis. | Tractatus insuper Mancinelli de dipthongis.¶ Addite sunt preterea XXIJ. additiones perutiles per Raimundum Malasinum | albigenam. || ¶ Addita autem sunt quotquot vnq3 fuere impressa. | ¶ Eiusdem Aelij Antonij Nebrissensis de dictionibus peregrinis accentu. | De vi atq3 potestate litterarum opus eximium. | De earum vocibus corruptis. | Partium orationis structura siue ordo. | De ortographia tractatus quidam. | Sapientum grecie dicta metro complexa. | Nonullaq3 eius ad varios z aliorum ad eum carmina. | ¶ Adiunxit quoq3 z. L. Christophorivs Scobrar subsequentia.

| ¶ Eius in quinq3 Aelij Antonij Nebrissensis libros expositionem. | De causis corrupte locutionis libros tres. | De verbis excepte actionis dialogum pervenustum. | De impersonalibus verbis opus absolutissimum. | De ficio : super Laurentij Vallensis capite. expositionem. | Virgo cuius sit generis disertissimam resolutionem. | Super gellium de capella homeri annotationes. | De digitorum gestu ex diuo Hieronymo. | De superlatiui noīs expositione pro prisciano contra vallam defensionem. | Eiusdē insup. Anto. ad. L. christo. Scobarē eptā in qua q̄rte hui' qua3 nūc habetis / editiois meminit. Et cūctos a sui operis emendatiōe z additionibus auerti iubet. | Lexicon vero illius quod fo lxvj. incipit ad foliorū numerū quamq3 dictionem pro | iuvenum sublevamento remittit quod hucusq3 non erat factum. | ¶ M.CCCCC.XVI. Die. XXIIJ. Decembris. | ¶ Sunt p̄ter q̄ addita vltra historias suis locis adhibitas et in textu autoris in| terlineamenta quatenus ad expositiones scribēdas sit inuenibus via : singulis capi|tibus epitomata brevibus tota rei snīam cōplectētes : puello cuiq3 q̄b' tota rei pate|bit series z sup̄ hēc de syllabar- q̄' titate regule gn̄ales. z metro z prosa perstricte. | *Al fin de la obra, hay un grabado representando la santa Faz sostenida por los apóstoles San Pedro y San Pablo, y al pié* : Simon Vincent. En 4° pergam°.

(B. F. L. — 85-4, n° 27340.)

S. Æ.

Ad artem litterariam introductiones... cum ejusdem expositione : additis commentariis Christophori Scobaris : adiectis insuper quam pluribus aliis opusculis elegantissimis. Novissima impresione maxima diligentia castigata (*Absque nota typogr.*). In fol. pergam° falto al final.

(B. F. L. — 83-3, n° 26734.)

1522

Idem. Salmantica. 15XXII.

(Citada por Gallardo, n° 2634.)

1523

..... introductiões in latinā grāmaticen... Barcinone. I. Rosembach. 1523. En fol. let. got.

(B. N. — R : 7681.)

1524

Idem... 1524.

(Cit. por Nicolás Antonio y Suaña, pág. 70.)

1525

Aelij Antonij Nebrisseñ grāmatici viri dissertissimi Cōmētaria introductionū suarū in grāmaticā la|nina (*sic*) explicita : z nūc demū per eundem recognita..... adiecit prēterea repe|titionē de accētu cū supplemēto multorū vocabulorū quę nō erāt in lexico vel dictionario aliarū im|pressionū... Addidit prętera | de litteris hebraicis : accentuq3 hebraicorum dictionū opuscula duo. Impensis vero Michaelis de | Eguia impressa Compluti absoluta idib' Augusti. Anno a natali christiano Millesimo quin| gentesimo XXV. ex priuilegio principum.

En folio, letra tortis, notas manuscritas al margen, sin portada, manchado, falto de folios.

(B. N. — U : 10529.)

Introductiones... (*empieza la portada* : En opus tibi candidissime lector post quartam editionem auctius... (*Al fin* : Aelii Ant. Nebrissensis... introductiones quas ipse author latinas apellavit, cum eiusdem huberrimis commentariis... Lugduni. Jac. Myt. 1525.

In 4° let. got. pasta antigua.

(Bibl. de la Real Acad. de la Historia, 4-12-2.)

1526

..... grammatica Nebrissensis... Lugduni. J. Crespin, 1526. En fol. letra got. pergº

(B. N. — R: 5679.)

1528

Introductiones in latinam... Compluti. 1528, Michalis de Eguia.

(Bibl. Universidad de Sevilla.)

1530

Aelij Antonij Nebrisseñ introductio|nes in latinam grammaticen per | eundem recognitę atq3 exa |ctissime correctę glossema|tis cum antiquo exẽ|plari collatis. | Cum privilegio | imperiali (*Al fin*: Compluti. In Aedibus Michaelis de Eguia. 1530. En folio. perg.

(B. N. — 2 : 1356 y 2 : 6577.)

1532

Introductiones in latinam Grammaticam seu de Sermone Latino cum comentariis (*Al fin*) : Impressum Hispali. In aedibus Ioannis Varela Salmanticẽn eiusdem ciuitatis tribunus. Anno domini Millesimo Quingentesimo trigesimo secundo.

En folio pasta labrada de la época, sin portada y muy deteriorado por la humedad en todo el libro I y parte del II.

(B. N. — R: 1236 y Bibl. Universidad de Sevilla.)

1533

Aelij Antonij Nebrisseñ. introductio|nes in latinam grammaticem per | eundem recognitę atq3 exa|ctissime correctę glos-

sema|tis cum antiquo exem|plari collatis. | Cum privilegio | imperiali. (*Al fin*) : Compluti M.D.XXXIII. — En folio, let. got. con firma del Dr. Nebrija.

(B. N. — R : 501.)

Idem... Caesaraugusta. J. Coci. 1533.

(Cit. por D. J. M. Sanchez.)

1534

Grammatica cum comentariis. Lugduni 1534 (*Al fin* : 1533). En 4° m[lla] let. got. perg°.

(B. N. — 2 : 20331.)

1536

Introductiones... (*grabados en la portada retrato del autor, orlado por los de Prisciano, Donato, Dioméd es, Lorenzo Vala, Perotti, Aldo, Sinacre, Pontano, Francisco Niger y Despanterio*). *Al final de la obra* : Aelii Antonii Nebrissensis latinae linguae (apud Hispanos saltem) reparatoris acutissimi introductiones quas ipse autor latinas apellavit cum ejusdem huberrimis (*sic*) commen tariis ; nec non quam plurimis ultra alias impressiones nuperrime per Hilarium Vertulphum Ledium additis : felicem sortitae sunt exitum : quas (ut perlegenti in propatulo erit) summo castigamus labore. Anno vero Domini 1536, die decimo quinto mensis Decembris. Lugduni Antonius Blanchard imprimebat.

(Cita de Suaña, pág. 40, nota.)

1540

AEl(ii) Antonii | *Nebrissensis.* Introdvctiones | in latinam Grammaticam, per eundem recognitę atq; exactissi|me correctae glossematis cum antiquo exemplari collatis. | cvm im-

periali privilegio. |..... Apvd inclytam Garnatam. | Anno M.D.XL (S. i. 149 fols. port. grab.).

(B. F. D. 142-z-47 y B. N. — 2 : 69792 y 3 : 3257.)

1541

Antonius nebrissensis. | *Orlado y con tinta roja* : Grammatica AElii Antonii | nebrissensis cvm | commentariis (*Hay un grabado representando al Maestro y sus discipulos en el aula*). AE. Antonii | Nebrissensis hispani | Grammaticorum diligentissimi ac doctissimi de ser=|mone latino Introductiones nuper emendatae | cum | luculentissimis commentariis nempe ipsius autoris, | atq3 L. Christophori Schobaris, Francisci Ruisii, Re|mundi Palasini, Andraeae Vaurentini, Hieronymi | Sanguini : accesionibus q3 non paucis, maxime ex | Baptista Mantuano, aliorumq̃s primae classis autorū. | Quibus etiam Hilarii Bertulphi scholia sunt appēsa. | M.D.XLI.

Al fin : Lugduni in aedibus honesti viri Jacobi Juncti. En 4° m[lla] 7 fols + 176, let. got. Comentarios rodeando al texto.

(B. N. — R : 2146.)

1547

Grammatica... Caesaraugusta 1547 por Diego Fernandez.

(Mayáns. *Specimen Bibliothecae*, pág. 19.)

S. Æ.

Grammatica Ant. Nebrissensis jam pridem solicite revisa, atque ad unguem, ut ajunt, diligenterque correcta Jacobi Exerici, Caspensis, Liberalium Artium Magistri ad studiosum Lectorem, Carmen.

(Citada así en la *Bibl. Nueva de escritores aragoneses*, por Latassa, pág 462, col. 1ª.)

1548

Grammatica... *Al fin* : Apud inclytam Granatam... Anno M.D.XVIII (*sic*). En 4° pta.

(B. N. — 2 : 24162.)

Grammatica... Nunc denvo per eius filium Xantum... ad vetus prototypum collata & pristino candori restituta.
S. l. s. i. M.D.XLVIII. En 4° pergº.

(B. N. — 3 : 19281.)

1549

Idem... Caesaraugusta, 1549.

(Cit. por D. J. M. Sanchez.)

Idem... Lugduni, 1549.

(Bibl. Universidad de Sevilla.)

1552

Introductiones in latinam Grammaticen per eundem recognitae atque exactissime correctae glossematis cum antiquo exemplari collatis... Granata, M.D.L.II. En folio pergº.

(B. F. D. 33, 8, 15 y Bibl. Universidad Sevilla.)

1558

Grammatica... Introductionum latinarum ultima recognitio... Caesaraugusta, P. Bernuz, 1558. En 4° let. got. pergº.

(B. N. — R : 2228.)

Introdvctiones in Latinam Grammaticen per eundem recognitae, atq3 exactissime correctae glossematis cum antiquo exemplari collatis... Apud Granatam. M.D.LVIII. En f° perg°.

(B. N. — 2: 24299.)

Introductiones in Latinam Grammaticen per eundem recognitae atq3 exactissime correctae glossematis cum antiquo exemplari collatis... Apvd inclytam Granatam M.D.L.VIII. (*Al final* MDLX). En fol. con retrato y port. con grabs.

(Bibl. Universidad Sevilla, B. N. — R: 15241 y Bibl. del Ilmo Sr. D. Joaquin Hazañas y la Rúa.)

1560

Idem... Granata, 1560.

(B. F. L = 86, 4, n° 27891.)

1565

Grammatica | Antonij Nebrissensis, | iampridem foliciter reuisa; atq3 ad |vnguem (vt aiunt) diligen = | ter correcta. ¶ | Introductionū latinarum vltima recognitio cum | glosulis in secundo & ultimo libro, & in Donati bar|barismo alijs quoq3 nonnullis adiectis: communicata | re cum amicis eiusdem artis professoribus: ex impres = | sione Complutensi, cui autor ipse interfuit, omnesq; / typos emendauit; emendatosq; excussoribus tradidit. | Potissimum reperies in ea parte in qua agitur de ac| centu, voculas omnes cum suis apicibus: quod quidē | in qui busdam aeditionibus deest. ¶ Caesaraugustae in aedibus Petri Bernuz. | M.D.LXV. | En 4° letr. got. perg°.

(B. N. — R: 198.)

1568

Grammatica. (*No puede leerse el titulo integro por estar maltratada*

la hoja ; tambien el libro esta muy apolillado.) Valentiae. Ex offic. I. Mey. 1568. En 8° pergº.

(B. N. — R 3 : 24249.)

1572

Idem... Hispali 1572, por Alfonso Escrivano.

(Cit. por Suaña, pág. 40, nota 2.)

1577

Grammatica... Antiquariae, in aedibus AElii Ant. Nebrissensis, 1577. In-12.

(B. F. L. 85, 11, nº 27673.)

1582

Grammatica... Oscae, typ. Joan Perez a Valdiuielso, 1582. En 8° con el retrato del autor en la portada. Sign. a. u.

(B. F. L. 86, 12, nº 28276.)

AElii | Antonii ne|brissen|sis.| Grammatica | cvm privilegio | Granatensis. 1581. | Esta tassado por su M. y por los señores del su muy alto cõsejo en Espa|ña a dos reales, y en Indias a los precios cõtenidos en la tercera hoja. | *Al fin.* : Granatae. In aedibus Aelii Antonii Nebrissensis. M.D.L.XXXII.
En 8° pergamº.

(B. N. — 2 : 39892.)

1583

Grammatica : quam summa potuit dilig. per ejus nepotem nunc denuo in pristinum exemplar restituta... Granatae, 1582 (*al final* : 1583). In 8° perg.

(B. N. — 1 : 24907.)

1588

Idem... Granatae, 1588.

(Bibl. del Ilmo Sr. D. Joaquin Hazañas, catedrático de la Universidad hispalense.)

1590

Grammatica... Granatae, 1590, in aedibus Aelij Antonij Nebrissensis. En 8° pta.

(B. N. — 2 : 23810.)

1595

Grammatica... per ejus nepote (Xanthum) nunc denuo in pristinum exemplar restituta. Antiquarie, 1595.
En 8° perg.

(B. N. — 2 : 17119.)

1597

Grammatica... nunc denuo restituta... Antiquariae, in aedibus Augustini Ant. Nebrissensis, 1597.
En 8° pta.

B. F. L. = 85, 12, nº 27800, y B. N. — 2 : 25254 y 2 : 27480.)

1598

Idem... Madrid, 1598.

(Cit. por Suaña, pág. 40, nota 2ª.)

1599

Idem... Antequera, 1599.

(Bibl. Universidad de Sevilla.)

S. Æ.

Idem... Cervera, *sine ae.*

(Bibl. Universidad de Sevilla.)

S. Æ.

Idem... Valencia... *sine ae.*

(Bibl. Universidad de Sevilla.)

1624

Grammaticae introductiones... Valentiae, 1624. In 8° perg.

(B. N. — R : 8847.)

1670

Elementa grammaticae priora ordine constructionis et Hispanicis commentarijs illustrata per Antonium Cerezum Presbyterum, et nunc denuo concessa... atque emendata a Jacobo Rufar presbytero Liberalium Artium magistro illorum professore. Valentiae, 1670. In-8°.

(Bibl. de la R. Acad. de la Hist. 6, 8, 5.)

1675

Ejus elementa Grammaticae priora ordine, constructionis, et Hispanicis commentariis illustrata per Antonium Cerezum et nunc denuo concessa, atque emendata a Jacobo Rufar. Valentiae. Typ. Benedicti Mase. 1675. In 8° perg.

(B. N. — 3 : 21363.)

1676

Grammatica... ab Ant. Cerezo illustrata. Valentiae, 1676. In-8° perg.

(B. N. — 1 : 34904.)

1770

Gramática latina de... con la explicación y notas del P. Agustin de S. Juan Bautista. Reducidas á compendio por el P. Pedro de Sta. María Magdalena. Valencia, 1770. In-8° pta.

(B. N. — 2 : 24258.)

1780

Idem... Mallorca. Salvador Serall, 1780. *In-8° perg°*.

(B. N. — 1 : 4264.)

1817

Los cinco libros de... de la enseñanza de la Gramática, añadida la trad. al castellano, en verso y prosa de los Géneros, Pretéritos y Supinos de los verbos, y de los libros cuarto y quinto por D. Rodrigo de Oviedo. Matriti, MDCCCXVII. Sump. Regiae Societatis. In 8° pta.

(B. N. — U : 3610.)

1835

Gramática latina de... con la explicación y notas del P. Agustin de S. Juan Bautista... Reducidas á compendio por el P. Pedro de Sta. Maria Magdalena. Valencia, SS. Mallen. I. Ferrer. In-8° hol.

(B. N. — 2: 5906.)

1844

Idem... idem. Zaragoza. M. Gallifa, 1844. In 8° pta.

(B. N. — 2 : 2673.)

1861

Idem... idem. Valencia. 1861.

(B. F. L. nº 48788.)

1871

Idem... idem. Valencia. 1871.

(Biblioteca de los P. P. Carmelitas de Hinojosa del Duque.)

1843

Idem... idem... Nueva edición corregida y aumentada con las observaciones de los modos de las oraciones latinas del Mtro. T. Garcia de Olarte. Paris, 1843.

(Bibl. Nation. de Paris, *X. 20459.*)

1852

Idem... idem... idem. Paris, 1852. Garnier frères.

(Bibl. Nation. Paris, *X, 20460.*)

1858

Idem... idem... idem. Paris, 1858.

(Museo Británico, *12932 b. 29.*)

1869

Idem... idem... idem. Paris, 1869.

(Bibl. Nation. Paris *X-20462.*)

INSTITUTIONES

S. Æ.

Grammaticarum institutionum lib. III (*en catalán*]. Cervariae in Lacetanis, apud Josephum Barber et Soc. (S. A.) In-12, perg.

(B. F. L. 151, 9, nº 53641.)

S. Æ.

Aelii Antonii Nebrissensis. — Grammaticarum Institutionum libri IV recens recogniti. Cervariae in Lacetanis: Pont ac Reg. Unio. Apud Josephum Barber & Soc. — (sine aetas.)

(Bibl. del Seminario de Badajoz.)

S. Æ.

(Institutionum latinarum libri quinque.) S-l; s-i; s-a. (Antequerra, 1554 ?) In-8°, *sin portada.*

(B. F. D. 143, 7, 110.)

1598

Institutio grammatica... Matriti. Typ. Regia (Apud Joan. Flandrum). 1598. In-8°, 4 hojas + 360 págs.

(B. F. L. 85, 11, nº 27.689.)

1599

Institutio grammatica... Antiquariae. Bolan, 1599. In-8° perg.

(B. N. — 1 : 34376.)

1603

De Institutione Grammatica Libri Quinque... Matriti, Ex Typographia Regia, M.DCIII. In-8°.

(Perez Pastor, nº 2251 de su *Bibliografia Madrileña*, Madrid, 1901-1907, 3 tomos.)

1608

Institutio grammatica... Matriti, ex Typographia Regia, 1608.

(Perez Pastor, nº 1011, *obra citada.*)

1613

Idem... 1613 (citada en los preliminares de la edición de 1724.)

1616

De institutione Grammaticae libri quinque... Matriti, ex Typographia Regia M.DCXVI. In-8°.

(Perez Pastor, nº 1414, *obra cit.*)

1621

De institvtione Grammatica, Libri | Quinque... Matriti. Ex Typographia Regia M.DC.XXI.

(Perez Pastor, nº 1758, *obra cit.*)

1622

Declaración | de las reglas | qve pertenecen a la | Sintaxis, para el vso de los | nombres, y constrvccion de | los verbos, | con exposicion del libro qvinto, | para la quantitad de syllaba, y al fin vn tratado curioso | para contar las Kalendas, Idus y Nonas | de los Meses... compvesto por el Doctor Don | Pedro de Reyna Maldonado Presbitero, Ministro de su Santitad No|tario y Secretario de su Cámara Apostólica, natural | de la ciudad de Lima, en los Reynos del Piru. Año (*Grabado en cobre : Sol radiante*) 1622. Con privilegio. En Madrid por la viuda de Fernando Correa Montenegro. *En 4° 140 hojas fols. + de prelims. y 6 al fin sin numerar.* Privilegio al autor por diez años para imprimir la « Traducción y explicación del libro quarto y quinto de Antonio ».

(Perez Pastor, nº 1896, *obra citada.*)

1623

De Institutione Grammatica... Matriti, Ex Typographia Regia, 1623. In-8°.

(Perez Pastor, nº 1973, *obra cit.*)

1625

De Institutione Grammatica... Matriti, ex Typographia Regia, 1625. In-8°.

(Perez Pastor, nº 2189, *obra cit.*)

1633

AElii Antonii | nebrissensis de | institvtione | Grammaticae, Libri | Quinque. | Iussu Philippi III. Hispaniarum Regis Catho|lici nunc denuo recogniti. | *Hay un escudo real* | Cvm Priuilegio Coronae Castellae, Aragonum | & Indiarum. | Matriti. Ex Typographia Regia M.D.C.XXXIII. | A costa del Hospital general de Madrid, y se vēde en el. |

4 hojs. de tasa y privilegio + 208 págs + 78, in-8°, hol.

(B. N. — R : 18565.)

1640

Idem... 1640.

(Citada en los preliminares de la edición de 1724.)

1649

Tablas | breves, | y compendio | de la grammatica, | segun el **Arte de** Antonio | de Nebrixa y introdvccion a | a los Estudios. Sub Inuocatione Imperatricis coe|lorum, B.S.V. Genitricis Dei | Mariae, D. N. del Amparo, Incolarum Apydis Aureliae | gloriae, ac Pa|tronae (*a los lados*: Año... 1649.) | Escriuialo el Liz. Alonso Gonçalez Demingo | Presbytero, natural de la villa de Colmenar | de Oreja, y Maestro de Latinidad en ella. | Con privilegio. | En Madrid. Por Gregorio Rodriguez. | In-8°, 80 fols + 76, hol.

(B. N. — 1 : 49825.)

1651

De institutione grammaticae lib. V... jussu Philippi III, nunc

denuo recogniti... Matriti, Typ. Didaci Diaz a Carrera, 1651. In-12 perg.

(B. F. L. 85, 12, nº 27799.)

1652

Aelii Antonii Nebrissensis de institutione grammatica libri quinque... denuo recogniti (*by J. L. de la Cerda*). Matriti, 1652. 8º.

(Museo Británico *12935, b. 30.*)

1654

Idem... Matriti, 1654.

(B. F. L. 85, 11, nº 27691.)

1659

Aelii Antonii Nebrissensis grammaticarum institutionum libri quinque... *Barcinone, ex praelo A. Lacavalleria,* 1659. In-8º.

(Bibl. Nation. de Paris, X-20458.)

1667

Declaración | de las reglas qve per-|tenecen á los cinco libros | de la institucion de la Gramatica, cōforme al Arte de Antonio de Ne-|brija ; como se lee, y enseña en el Co|legio seminario de Señor S. Iu-|lian de la ciudad de | Cuenca. | Hecha | por el Licenciado D. Bernar|do Cātero, Retor y Maestro de Latinidad | y buenas Letras en el di-|cho Colegio. | Dedicado Al Señor S. Julian, Obispo y Patron de la dicha | Ciudad y Seminario. | Con licencia. | En Alcalá de Henares, Por Maria Fernādez. | Año de 1667 |. En 8º perg. 538 págs.

(B. N. — 3 : 42359.)

1670

Elementa Grammaticae... 1670.

(Bibl. R. Academía dè la Historia.)

1674

De Institutione Grammaticae libri quinque. Matriti. Typ. Regia. Anno 1674.

(Biblioteca del Cabildo Catedral de Córdoba.)

1676

Grammaticarum institutionum libri quatuor recogniti nec non gothalaunicis explicationibus illustrati... ab notis... operae Gerardi Marcillo... Barcinone. M. Gelabert, 1676. In-8° perg.

(B. N. — 3 : 5525.)

1678

De institutione grammaticae, libri quinque; nunc denuo ab erroribus vindicati, labore, studio et indagatione Petri de Mier. Matriti. Typographia Regia 1678. 8° pta.

(B. F. L. 85, 8, nº 27539.)

1700

Grammaticarum institutionum libri quatuor... nunc denuo ad publicam utilitatem diligentissime recogniti, nec non Gothalaunicis explanationibus ac notis illustrati, opera D. Gerardi Marcillo... Barcinone. Ex Typ. Francisci Guarde. Anno 1700. In-8° pergº.

(B. N. — 3 : 4395.)

1709

Grammaticarum institutionum lib. V noviter emendati et editi... Gerundae. Typ. Francisci Oliva, 1709. En 8° perg.

(B. F. L. 85, 12, nº 27789.)

1715

De institutione grammaticae libri duo, olim emendati ab Antonio Cerezo, denuo in commodiorem... Barcinone, Typ. Ioan. Piferrer, 1715.

(B. F. L. 85, 12, nº 27807.)

1717

De institutione grammaticae libri duo, olim emendati ab Antonio Cerezo, denuo in commodiorem rationem redacti... Valentiae. Benedicti Monfort, 1717. In-8° pergº.

(B. N. — 2 : 4085.)

1770

Idem... Cervera, 1770. In-8°.

(B. N. — 3 : 3962.)

1779

Idem... Valentiae, 1779. In-8°.

(B. N. — 2 : 4086.)

1784

Idem... Valentiae. B. Monfort, 1784. In-8°, 166 págs; grab. en la portada.

(B. N. — 2 : 4087 y 3 : 21342.)

1818

De Institutione grammaticae libri duo... Palma. Felipe Guasp. 1818. In-8° pergº.

(B. N. — 1 : 4609.)

1819

De institutione Grammaticae libri duo... Gerundae : sub praelo Antonii Oliva Typ. M.D.CCCXIX. In-8° hol.

(B. N. — 3 : 16263.)

1738

Aelii Antonii Nebrissensis grammaticarum institutionum libri III... Cervariae, *per E. Ibarra*, 1738. In-8°.

(Bibl. Nation. de Paris *X-8482*.)

1724

De institutione grammaticae | Libri Quinque | Iussu Philippi III, Hispaniarum | Regis Catholici, | A R. P. Ioan. Ludovico de la Cerda, societatis | Iesu viro eruditissimo, in Epitomen redacti ; | Nunc vero ex regio senatus | Consulto ab innumeris, quae irrepserant ; mendis repur = | gati, ad pristinam ferme puritatem restituti | & in posterum vindicandi, | Opera, et studio R. P. Praefecti scholarum | Humaniorum Collegii Imperialis Matritensis | eiusdem Societatis | Anno 1724 (*En medio un grabado que representa un león*). | Matriti : Ex Typog. Ioannis a Serra. | In-8° perg. 303 págs. + 16. de portada, privilegios, tasa, etc.

(B. N. — 2 : 50977.)

En la dedicatoria del P. Pedro Lozano al lector se expresan los puntos del *nuevo arreglamento*, siendo el 1° de ellos : « Que se

haga la impresión conforme al exemplar que el P. Alcázar presentó enmendado y ajustado á uno de los impresos el año de 1640, por ser el más antiguo que huvo á las manos, y como mas vecino al primer origen, y formación suya, que hizo de orden del Consejo Real el año 1598 el padre Juan Luis de la Cerda de la Compañía de Jesvs esta menos viciado que los de las impressiones modernas; pero con las excepciones, ó advertencias que se siguen. »

Los demás puntos se refieren al modo como deben exponerse las declinaciones y conjugaciones; á que el Liber Quintus « se substituya por lo que dice en su Arte el P. Manuel Alvarez de la Compañía de Jesús »; y en el 8° se regula cómo debe titularse la obra conservándose el nombre de Antonio de Nebrissa sólo por decoro del mismo « pues Antonio no tiene en él cosa alguna », y dice que en el privilegio concedido por Felipe III « prohibe su Magestad en las escuelas de Latinidad el vso de todos los Artes anteriores, expresando y prohibiendo entre ellos el de Antonio de Nebrixa ».

1751

De institutione grammaticae lib. V a P. Ioan. Lud. de la Cerda in Epitomen redacti, nunc vero a mendis purgati, opera et studio P. Praefecti scholarum Coll. Imp. Matritensis. Matriti. Typ. aqud haered. Vidua Ioan. Gª Infanzon. 1751. In-12.

(B. F. L. 85, 11, nº 27716.)

1755

Idem... 1755.

(B. F. L. 85, 11, nº 27715.)

1759

Idem... (sin portada y cuya tasa es de Madrid 1759). In-12.

(B. F. L. 85, 12, nº 27776.)

1763

De institutione Grammaticae libri quinque... opera et studio R. P. Praefecti Scholarum... Matriti : Typ. Ioachim Ibarra. M.DCCLXIII. In-8° pergº.

(B. N. — 2 : 56165.)

1804

De institutione Grammaticae libri quinque... mendis expurgati in meliorem statum restituti a D. Enrico de la Cruz Herrera... Ex originali Matritense-Barcinone. F. Generas. M.DCCCIV. In-8° perg.

(B. N. — 2 : 4364.)

Idem..: expurgati, pristinamque ferme ad puritatem restituti a D. P. del Campo et Lago, etc. Matriti, 1804. In-8° (302 págs.).

(Museo Británico, *12935, de. 18* y Bibl. del Seminario de Badajox.)

1811

De institutione Grammaticae libri quinque... Matriti, 1811. In-8° pta.

(B. N. — 2 : 24492.)

1812

Idem... Mallorca, 1812. In-8° pergº.

(B. N. — 2 : 3836.)

1813

Idem... Mallorca, 1813. In-8° pergº.

(B. N. — 2 : 62807.)

1816

Idem... Matriti. 1716. In-8° pta.

(B. N. — 1 : 4290 y Bibl. del Seminario de Badajoz.)

1827

Aelii Antonii Nebrissensis de institutione grammaticae libri quinque... pristinam ferme ad puritatem restituti a D. Petro del Campo el Lago... *Parisiis, ex domo Rosa,* 1827. In-12.

(Bibl. Nationale de Paris, *X. 20455*.)

1827-1883

26 réimpressions de l'ouvrage précédent : 1827-1883. In-8.

(Bibl. Nationale de Paris, X. 20456-20457, 8484-8502, X. 442, 716, 5799, 6273 y 6405.)

1839

De institutione Grammaticae libri quinque... *Bonis Auris,* 1839. In-8° hol.

(B. N. — 2 : 5159.)

S. Æ

Idem... Matriti. s. a. In-8° perg.

(B. N. — 2 : 4328.)

1840

Gramatica latina de Antonio de Nebrija. Aelii Antonii Nebrissensis de institutione grammaticae libri quinque, ad pristinam puritatem restituti a Petro del Campo y Lago... Editio novissima... accurate a G. Hamoniere.

Parisiis ex typis Pillet natu majoris. 1840. In-18, 264 págs.

(Bibl. Nationale de Paris, *X. 8483*.)

1850

De institutione grammaticae libri quinque... mendis expurgati pristinamque ad puritatem restituti a D. Petro del Campo et Lago... Matriti. Typis Societatis La Publicidad. 1850. In-12, mª hol.

(B. N. — 2 : 29923 y 2 : 44192.)

1851

De institutione grammaticae libri quinque novissime quam plurimus, quae aliis in editionibus irrepserant, mendis accurate expurgati, pristinamque ferme ad puritatem restituti a D. Petro del Campo et Lago... Matriti. Sumpt. R. Societatis. 1851. In-16. pta.

(B. N. — 4: 4088.)

1855

Idem... idem. Parisiis. 1855. In-12.

(Museo Británico *12934, b. 29.*)

Idem... idem. Matriti. 1855. In-16 pta.

(B. N. — 2 : 4089.)

1857

Idem... idem. Parisiis. 1857. In-12.

(Museo Británico *12932, b, 48.*)

1859

Idem... idem. In urbe Bogotana. 1859. In-8°.

(Museo Británico *12932, aaa. 39.*)

1880

Idem... idem. Matriti MDCCCLXXX. Typis typogr. et bibliopol. societatis.

OBRAS DE LOS COMENTADORES

1534

Scholia in quartum librum Aelii Antonii Nebrissensis Grammatici (*por Alfonso Garcia Matamoros*). Valencia 1534 y 1553.

(Citas de D. Justino Matute, *Hijos ilustres de Sevilla.*)

1539

Alfonso Garcia Matamoros. Scholia in quartum librum Aelii Antonii Nebrissensis Grammatici. Valencia 1539.

(Citada por Arana de Varflora, *Hijos ilustres de Sevilla.*)

1555

Antonii Poli Phocensis Grammaticae Annotationes in IV et V Antonii Nebrissensis Introductionum libros nunc denuo recognitae et auctae ab eodem autore. Quibus accesit ejusdem Repetitio de pronuntiatione quarundam literarum apud Latinos. Caesaraugustae, in aedibus P. Bernuz 1555.

(Cit. por Gallardo, nº 2635.)

1627

Patris Francisci de Castro Granatensis, ex Societate Jesu. De syllabarvm qvantitate de versificandi ratione. Liber in hac ultima editione ab autore auctus, & correctus. Hispali-Franciscus de Lyra Barreto, 1627, 33 fol. + 1 hoja. In-8° hol.

(B. N. — R : 18565.)

1631

Explicacion i notas al Libro quinto, que el autor del Arte intitula « De syllabarum qvantitate & versificandi ratione ». — Granada. Martin Fernandez Zambrano. 1531 = 70 pág + 1 hoj. + 1 lamina. In-8° (*Autor Fernando de Vera*) *encuad. con otras obras*.

(B. N. —R: 18565.)

1632

Constrvccion | y explica|cion de las reglas | del género, conforme al Arte de An|tonio, muy util y provechosa para | los que comiençan a | estudiar. | Compvesta por Diego | *Lopez*, vezino de Seuilla. | Año de (*Hay un J H S*) 1632. Por Pedro Gomez. | de Pastrana, junto á la Carcel Real.

48 hojas con un retrato de S. Ignacio de Loyola, fol. A-F5. In-8°.

(B. N. — R : 18565.)

1633

Breve explicacion del libro qvarto de Antonio Nebrisense, a quien llaman Syntaxis... Contiene ciertas addiciones, y vn breue tratado de Kalendas, compuesto por el Licenciado Diego Lopez, natural de la Villa de Alconchel y vezino de Seuilla. Sevilla. Pedro Gomez de Pastrana. 1633, 4 folios in-8° + 1 retrato de S. Francisco Javier.

(B. N. — R : 18565.)

1635

Comentarios breves sobre la Syntáxis de Antonio de Nebrija (1635) por el P, Agustin de Herrera.

(Véase Matute, obra citada.)

1671

Explicaciones del libro IV.. de Antonio de Nebrija.. por Fr. Tomás de Aguilar..

(Citado por D. Justino Matute, en su obra *Hijos ilustres de Sevilla.*)

1673

Syntáxis del Arte de A. Nebrissensis por Juan de la Peña (1673).

(Véase Matute, obra citada.)

1675

Explicacion breve del libro quarto del Arte de... llamado Syntaxis... Sevilla : Por Alonso Victor de Paredes. 1675.

(B. N. en nueva catalogación.)

Breve explicacion del libro quinto del Arte de ..... de la cantidad de las syllabas. Sevilla : Por Alonso Victor de Paredes. 1675 (*En la portada 1674*).

(B. N. en nueva catalogación.)

1675 (?)

Explicatio brevis libri V Artis Antonii Nebrissensis... por Fr. Tomás de Aguilar...

(Cita de D. Justino Matute, en su obra ya mencionada.)

1677

Explicacion de las reglas de géneros y pretéritos, segun el método con que se enseñan en el Colegio Mayor de Santo Tomás de Sevilla.. por Fr. Tomás de Aguilar...

(Citado por D. J. Matute, loc. c.)

1687

Explicacion del libro IV y V, del arte de Ant. de Nebrixa, segun el methodo del Colegio Imperial. Madrid. imp. de Juan Garcia Infanzon. 1687. In-12, pergº.

(B. F. L. 85-12, nº 27798.)

1708

Idem... Madrid, por Francisco Sanz. 1708. In-12.

(B. F. L. 85-12, nº 27806.)

1710

Idem... Madrid, por Juan Garcia Infanzón 1710. In-12.

(B. F. L. 85-12, nº 27805.)

1733

Explicacion del libro IV y V de el Arte de Antonio de Nebrixa, segun se enseña en los Estudios del Colegio Imperial de la Compañía de Jesus. — Madrid. Herederos de Juan García Infanzon. 1733.

In-8º falto de las dos últimas hojas.

(B. N. — 2 : 4090.)

S. Æ.

Idem... Madrid. s. i. s. a.

(B. N. — 3 : 4798.)

1766

Explicacion del libro quarto y quinto de el arte de Ant Nebrija, según se enseña en los estudios del Colegio Imperial. Madrid, imprenta de Manuel Martin. 1766. In-12.

(B. F. L. 85-12, nº 27803.)

1777

Idem... Madrid. Manuel Martin. MDCCLXXVII. In-8°.

(B. N. — 1 : 47968.)

1782

Idem... Salamanca. Andres Garcia Rico, 1782.

(B. N. — 2 : 4091.)

1787

Explicación de la Prosodia, que en latin dispuso el P. Juan Luis de la Cerda, que compendió el Arte de Nebrija, por... José de Barrios.. 1787, Sevilla, por Antonio Carrera, In-8°.

(Véase Matute, obra citada.)

1793

Explicacion de la Syntaxis, según las Reglas del arte de A. de Nebrija por M. Galindo... 1793. In-12.

(Museo Británico *12907-a-17*.)

1827

Explicacion del libro cuarto y quinto del arte de... Madrid. Julian Viana Razola. M.DCCC.XXVII. In-8° hol.

(B. N. — 2 : 5635.)

INTRODUCCIONES LATINAS

1486

Nebrissensis. Ael. Anton. Las introducciones latinas.
Sin indicaciones tipográficas, pero en Salamanca, primer grupo

gótico, ca. 1486, fol. 76 hjs. nofols. sign : a-h⁸ J¹², á dos columnas de 46 líneas cada una, letra gótica de un solo tamaño.

(C. Haebler, pág. 217, nº 462.)

1ª edición de las Introducciones en castellano según el docto Haebler, quien considera la edición de Zamora como posterior en razón á ser los tipos empleados por la de Salamanca anteriores y de fecha aproximada á la de 1486.

Acerca de las Introducciones latinas en castellano, impresas por Anton de Centenera, agrega Haebler « que pertenece á los incunables porque no se conoce producción de este tipógrafo posterior al año 1492. Para apoyo de esta afirmación sirve el prólogo del Vocabulario hispano latino del mismo autor escrito en 1495 en que menciona como obra suya impresa las Introducciones en castellano ». Y respecto á haberse hallado en el Catálogo de la Biblioteca del marqués de la Romana una edición de Zamora de 1482, dice : « Esto probablemente es una equivocación en que se tomó por fecha de la impresión una indicación de año añadida de mano al libro, que no la tiene. »

1492 ?

Introducciones latinas.., cõtrapuesto el romãce al latin... Çamora. Anton de centenera. s. a. (1492 ?) *Fol. l. g. vitela. sign. a-d (Con autógrafo del P. J. de Avila).*

(B. N. — I : 1009.)

1773

Introducciones | latinas, | contrapuesto el romance al latin, | para que con facilidad | puedan aprender todos, | y principalmente | las religiosas, y otras mujeres | dedicadas á Dios, | que para este fin mandó hacer S. A. | la Reyna Catolica Doña Isabel | al maestro | Antonio de Nebrija | Madrid 1773 | En la imprenta de D. Joachim de Ibarra |. En 4º pergº.

(B. N. — U : 166 y U : 6348.)

JURIS CIVILIS LEXICON

1506 ?

... iuris ciuilis lexicon... (*sin lugar de impresión ni fecha*). En folio, pergº.

(B. N. — R: 7687.)

1506

Idem... Salmantice, s. i. 1506.

(B. F. D. 58-8-21.)

1527

Sanctissimi juris civilis lexicon... adversus insignes Accursii Leguleii errores. *Antverpiae*, 1527. In-8.

(Museo Británico *877-c-14*.)

1535

Idem... Lovanii, ex officina S. Zasseni, 1535. In-8.

(Bibl. Nation. de Paris, *E. 6324*.)

S. Æ.

Lexicon juris civilis... (*Editio 1ª gallica*). Parisiis, apud Reginalum Calderium. s. a. In-4º pergº á 2 columnas, con muchas abreviaturas.

(B. F. D. 112-7-8.)

1512

Vocabularium utriusque iuris... Venetia 1512.

(Bibl. de la Universidad de Sevilla.)

1537

Lexicon Iuris civilis adversus... errores editum... Lugduni 1537, apud Ioan et Franc. Frellacos. In-8, pergº.

(B. N. — 2 : 63869.)

1549

Lexicon juris civilis Antonio Nebrissensi... autore... locupletatius factum Francisci Jametii diligentia... *Parisiis, apud A. Parvum.* 1549. In-8.

(Biblioteca de S. M. el Rey y Bibl. Nation. de Paris. *F. 24295.*)

1561

Vocabularium utriusque iuris... nuperrime summa cura, etc... Lugduni 1561.

(B. F. L. 119-10, nº 40208.)

1571

Idem... Lugduni 1571.

(Bibl. de la Universidad de Sevilla.)

1594

Idem... Paris. 1594.

(Citado por Suaña, pág. 45, nota 2ª.)

1597

Vocabvlarivm vtrivsque iuris, vna cvm Tractat(vs) admodvm vtili de Ratione studij... Accesit Lexicon Iuris civilis, in quo varii &... errores Accursij notantur, avctore Antonio Nebrissensi... Venitiis. Paulus Ugolius. 1597 (*al fin 1596*), 414 fols. + 1 hoja. In-8, perg.

(B. N. — 2 : 69297.)

1598

Idem.., Caesaraugustae,in aedibus Ioannes Perez a Valdivielso. 1598.

(Biblioteca de S. M. el Rey. II. H. 7.)

1599

Lexicon juris civilis, in quo varii et insignes errores Accursii notantur... Venetiis 1596. In-8.

(Bibl. de S. M. el Rey. — II. B. 6, y B. F. L, nº 40235.)

1601

Observationes in Accursium... Voir SCOT (Alexander) Vocabularium utriusque juris. *Lugduni*. 1601. In-8.

(Bibl. Nation. de Paris, *F. 24299*.)

1606

Vocabvlarium. utrīque ivris... Accessit Lexicon iuris civilis... Venetiis, apud Petrum Bertamuno MDCVI. In-8, á 2 cols. pergº.

(B. N. — 2 : 55282.)

1506

Aenigmata iuris ciuilis ab Antonio Nebrissensi edita. Magistratuum Romanorum nomina a Pomponio laeto. Eiusdem Antoni Nebrissensis obseruationes quedam. Ciceronis Topica ad ius ciuile accommodata (*Al fin* : Salmantice, idibus octobris, anno M.D.VI). *En fol. pta. sign. e. iiii. ed. 2ª encuadernado con otras obras.*

(B. N. — R : 2103 y R : 14.059.)

DE LIBERIS EDUCANDIS

S. Æ.

Aelii Antonii, Nebrissensis Historiographi Regis, De liberis educandis libellus ad Michaelem Almaçanum, a libellis ab aure a secretis Ferdinandi Regis Aragonum, atque utriusque Siciliae, ac proinde Hispani orbis moderatoris foeliciter incipit.

M. S. en 4°. Copia moderna de D. Agustin Valles, valenciano (17 hojas) sacado de un códice de Mayans. Principia :

« Cum superioribus diebus ad istam curiam, salutandi Principis nostri causa, venissem : simul etiam ut gratiam illi agerem quod me utrumque meritum dignum duxit, cui res ab ipso gestas potissimum describendas mandaverit... »

TABLA

Cap. I. — Ex quali faemina filii procreandi. Dividitque hominem in corpus et animum : et animum « rursus in *appetitum* » et *rationem*.

Cap. II. — Quomodo liberorum corpora evalent robustiora.

Cap. III. — Quod infans a matre potius quam ab alia nutrice ali debeat.

Cap. IV. — Quae sit cura adhibenda puerorum corporibus formandis.

Cap. V. — Quid pueri intra quinquennium facere debent.

Cap. VI. — Quo tempore pueris incipiendum est dare operam litteris et moribus.

Cap. VII. — Qualis esse debeat Paedagogus.

Cap. VIII. — De moribus et officio Praeceptoris.

Cap. IX. — An Praeceptori optimo protinus tradendi pueri.

Cap. X. — In quo quisque valet ingenio.

Cap. XI. — De officis discipulorum erga Praeceptorem.

Cap. XII. — Vtrum domi, vel in scholis erudiendi sint.

(Cita de Gallardo, nº 2654.)

1903

Aelij Antonij Nebrissensis | Historiographi regij de liberis educandi libellus ad Michaelem Almaçanum | a libellis, ab aure, a secretis Ferdinandi regis aragonum | atque vtriusque siciliae ac proinde hispani orbis moderatoris | foeliciter incipitur |

Publicado por el Sr. D. Roque Chabás. Copia tomada del Ms. de D. Agustin Sales que formó parte del tomo XXIX de varios de la biblioteca de Mayans.

(Revista de Archivos, pags. 56 á 66, t. IX, año 1903.)

LIBRI MINORES

1511 ?

Libri minores de novo correcti per Antonium Nebrissensem... (Burgos 1511 ?). *S. l.-s. i-s. a. En 4° let. gótica. Grabado después de la licencia. Falto de portada, sin foliar.*

(B. N. — R : 11048.)

1527

Idem... Compluti, 1527. In 4°, let. got. pergº.

(B. F. L. 145, 10, 51408.)

1528

Idem... Compluti, 1528. In-4°, letr. got. perg.

(B. N. — R : 14282 y R : 7353.)

1529

Idem... Compluti, 1529. Michael de Eguia.

(Cita de Mayans, *Specimen Bibliothecae.*)

1545

Idem... Granatam, 1545. In-4° pergº.

(B. F. L. 145, 4, nº 51181.)

1553

Catonis | Disticha moralia | Annotationibus quibus|dam Antonii Ne|brissensis illus|trata Dicta Sapientum | Mimi Publiani. | Isocratis Parenaesis. Christianis Militis institutum. | Per Erasmū Roterodamum. | Anno M.D.LIII. Imperiali cum priuilegio. | *Al fin* : Apvd inclytam Granatam. Anno M.D.LIII. (*sine typ.*) *In-4° sign. A-C. VI.*

(B. F. L. 105, 9, nº 35799.)

DE LITTERIS GRAECIS ET HEBRAICIS

1563

De litteris Graecis... Caesaraugustae : Apud Petrum Bernud. M.DLXIII. In-8° mª pergº.

(B. N. — 2 : 50006.)

S. Æ.

Aelij Antonij Nebrisseñ de lit|teris hebraicis cum qui|busdā annotationi|bus in scriptu|ram sacrā. S.l-s.t-s.a.

(B. N. — R : 1754, R : 2212 y R : 8162.)

ANTIGÜEDADES DE ESPAÑA

1499

Nebrissensis (Ael. Anton.) Muestra de las Antigüedades de España. *Sin indicaciones tipográficas, pero en Burgos por Fadrique de*

Basilea, ca. 1499-4°. 20 hjs. no fols. sign : ab⁸ c⁴ a linea tirada, 28-29 lineas en cada plana, letra romana de un solo tamaño, — capitales de imprenta, algunas veces sustituidas por minusculas, — fil : la mano y la estrella.

fo. a) : Muestra dela istoria que Maestro de lebrixa dio ala|| Reina nuestra señora : quando pidio licencia a su alteza || para que pudiesse descubrir i sacar a luz las antigueda=||des de españa que hasta nuestros dias an estado encubi||ertas : i para que pudiesse como dize Vergilio, Pandere||res alta terra & caligine mersas. — *Verso* : Indice de los cinco libro que el Nebrisense propuso escribir, *fo. aij* C|| Autores delos quales se saco este primero libro delas || antiguedades de españa... — *Verso* : ¶ Comiença la istoria... *acaba fo. (c⁵) recto linea 25* : ¶ Acaba el primero libro delas antiguedades de españa. || Falta el fin del capitulo quarto, i el capitulo quinto de la || bethica, i el sexto de la lusitania, i el septimo de la tarraco = ||nense — fo. (c⁴) en blanco.

Haebler dice se encuentra en la Biblioteca Real de Copenhague, y es como un programa y la muestra de una obra que quiso escribir el Nebrisense, pero que no acabó nunca, y para lo cual antes de terminada pidió el privilegio á la Reina Católica.

(C. Haebler, nº 480, pág. 226.)

DE NOMINE ET VERBORUM CASIBUS

1599

De nomine et verborum casibus commentariolum... Cordubae, ex officina Francisci Cea. 1599.

(B. Cat. Cord. cita de Gallardo, nº 2643.)

1633

De nomine et verborum casibvs commentariolvm. Recens in ordinem redactvm, scholasticicorvm gratia. Correctvm, et hac

ultima impressione de erroribvs quam pluribvs emendatum. Hispali. Ex Typographia Petri Gomez de Pastrana. 1633 51 fol. + 5 hoj. + 1 retr. del Redentor, 8° hol.

(B. N. — R: 18565.)

OPUSCULA

1525 ?

Opuscula quae in hoc volumine continentur sunt haec:
Passio domini hexametris versibus composita.
Eiusdem passionis threnique per Ph. beroaldum.
Vitae et martyrum coronae per anni circulum.
Vitae quorundam per divum Hieronymum scriptae.
Super addita est etiam priori excussioni passio sancte Quiterie.
Omnią vero cum scholiis Antonii Nebrissensis. — Cum priuilegio imperiali. S.l-ni a. (1525 ?). In-8 pta.

(Bibl. de la R. Acad. de la Historia, 6, 14, 5.)

1512

Opuscula in hoc uolumine cōtenta.
Archilochus de tēporum antiquitate.
Philonis breuiariūm de tēporibus sacrae scripturae.
Berosus chaldeus de origine et succesione regnorū Manethon egyptius subsecutus berosum in historia.
Metasthines persa qui et ipse berosum in historia.
Antonius Nebrissēnsis chronographus regius dū Burgis | in curia desidet ociosus dispunxit & interpunxit atq3 pro uirili | ex inemendato exemplari castigauit & imprimi curauit.
(*Al fin* : Explicita sunt haec opuscula antiquitatis plena | Burgis in officina Frederici alemani pridie klās | mai Anno a salute christiana M.D.XII.
25 hojas, 4°. Citado por Gallardo (n° 2651).

(Bibl. de la Real Acad. de la Historia, P. 115.)

Opuscula: Sedulii paschale cum Ae. Ant. Nebrissensis interpretatione nuper excussum... Apud inclytam Granatam. 1553.

In quinquaginta sacrae scripturae locos non vulgariter enarratos. Tertia quinquagena... Compluti, 1516.

Opuscula antiquitatis... Undecim. Burgis. In officina Frederici alemani. 1512.

Relectio noua de accentu latino quam habuit Salmanticae. III idus iunias M.d.xiij.

Carmen de figuris per Antonium Mancinellum. In civit. Burgen. Per magist. Fredericum de Basilea. 1502.

Orthographia del castellano. Per Ant. de Lebrixa. Alcalá de Henares. Arnao guillen de brocar. 1517 (let. got.).

Tabla de la diversidad de los dias y horas y partes de hora en las ciudades, villas y lugares de España (*let. got.*).

Repetitio septima de ponderibus, quam recitavit in salmantic. gymnasio. Anno 1511.

Razonamiento de los embaxadores de España en la obediencia que dieron al Papa (que hizo Fernan Tellez). — Impressa Romae. Kalendis Iulii, 1508.

Pauli Pompilii liber L. A. Seneçe vita, ed. Io Lopim. (let. got.).

Quaedam Ciceronis orationes atque aliorum cum suis argumentis.

Angeli a Monte Politiano poetae atque orat. claris. sylvae. Fesulano, 1486.

1 vol. in-4° pergº.

(Bibl. de la R. Acad. de la Historia, 7, 3, 3.)

ORATIONES

1515

Oratio in Senatu Apostolico habita a Ferdinando Fellio, etc... Barcelona, 1515.

(Biblioteca Colombina.)

S. Æ.

Orationes ad plenu ȝ collecte summaq ȝ diligētia emēdate : insuper ꝛ alique q̄ defuerant addite : que per totū annū in sancta ecclesia cantantur.

S. l.-s. i-ní a. In-4 letra got. Escudo de los R.R.CC. (Exlibris de Gayangos).

(B. N. — R : 11048.)

1521

Orationes ex divino officio ad plenū collecte... Compluti. Mich. de eguia, 1521. In-4° perg.

(B. N. — R : 3178.)

1528

Idem... Compluti, 1528.

(B. N. — R: 14282.)

1539

Idem... Granada, 1539.

(Bibl. Universidad de Sevilla.)

ORTHOGRAFÍA

1517

Reglas de Orthografia en la lengua castellana. ...Alcalá de Henares. Arnao guillē de brocar, 1517. In-4° tafil.

(B. N. — R : 1363.)

1527

Idem... *Al fin* : Al loor y gloria de nuestro señor dios : y de | la gloriosa virgen Maria su madre : abogada d los pe|cado-

res. Fue imprimido el prefente tractado el | qual hizo Antonio de Lebrixa por proue =|cho de todos los escriptores: ē la ciu|dad de Leon. Acabose a. XXX. | dias del mes de Agosto | año de mil z quini|ētos. y. XXVII. años | +. In-4° letra got.-sign. av-biii.

(Biblioteca de S. M. el Rey.)

1735

Reglas de ortografia en la lengua castellana... Hizolas reimprimir, añadiendo algunas reflecciones Don Gregorio Mayans i Siscar... Madrid por Juan de Zúñiga, 1735. In-8° pasta.

(B. N. — U: 2982, 1: 37911, 1: 38596, 2: 17334, 2: 44699 y F: 3962.)

1765

Reglas de ortografia en lengua castellana, compuestas por el Maestro Antonio de Lebrija, chronista de los Reyes Católicos. Hizolas reimprimir, añadiendo algunas reflecciones Don Gregorio Mayans i Siscar. Valencia..: Benito Monfort, 1765.

In-8°, 1 hoja + xxx + 96 pág.

(B. N. — 2: 5155, 2: 51405, 3: 16720, 3: 26555 y F: 3977.)

P. TERENTII

S. Æ.

P. Terētij aphri comi-|corum elegantissimę comedią: a *Guidone Juuenale* perq̄3 litterato familiariter explanatę: | cū *Ascensij* pręnotamētis z annotamētis | suis | in locis adhibitis. Castigatę nūc tādē et sibi | restitutę iuxta *Politiane Philologi* cor|rectionē *Antoniiq3 Nebriss.* recogni-|tione. Cū annotatione carminū in| cuiuslibet scęnę principio apposi|ta. seruati' cūhis cōuenientia | text' cū cōmento: vt in epta|ad lectorē lati' ostēditur. | Addita insuf *Philo|logi* q̄dā q̄ necessa-| ria visa sunt an-| notamēta de | gn̄ib' car- | minū. | † | .

Portada con orla alegórica. En el frontis una bandeleta con inscripción poco legible. Caracteres con tinta roja menos lo subrayado que, como la orla, está impreso con tinta negra.

En 4°. s. l. — s. t. — s. ae. — sign. a iiii — ziiii + Aiiii — Giiii. Faltan 3 folios. Encuad. hol.

(B. N — T: 4373.)

1524

P. Terentii Aphri.... Caesaraugustae. Georgii Coci.:.: anno nato Messias XXIIII post millesimum quingentesimum sexto Kal. iunii. In-4°.

(Maians, *Specimen Bibliothecae.*)

IN PASCHALE SEDULII

1508

Commentaria in Paschale Sedulii... Caesaraugusta, 1508.

(Cita de D. J. M. Sanchez, ob. ind.)

1510

Idem... Salamanca, 1510.

(Cita de Suaña, pág. 68, nota 4ª.)

1512

Idem... Lugduni, 1512.

(Citada *Bibl. latinae.* Io. Alb. Fabricio, Padua, 1754, t. III.)

1514

Paschale cum Aelii Ant. Nebris. interpretatione. Compluti, 1514. In-4°.

(B. F. L. 145, 9, nº 51391.)

1515

Caelii sedulii presbyteri Paschale opus... *Al fin* : Caesaraugusta industria et impensis Georgii Coci, VI Nonas septembres anno salutis christianae M.D.XV. post primam impressionem Antonius Nebrissensis adjecitque Paraphrasim in locis obscuriores (*sic*).

Citada por Majans *Specimen Bibliothecae*, pag. 27.

(Bibl. de S. M. el Rey, III, D. 5.)

1524

Idem... Compluti, 1524.

(Cita de N. Antonio.)

1541

Idem.:. Basiler M.D.XLI por Westhemerus.

(Faustino de Arévalo, Prolegómenos á Sedulio, pág. 64.)

1545

Comment. *Sedulius* (Coelius). Opera poetarum christianorum quorundam utilissima... *Basileae*, 1545. In-8.

(Bibl. Nationale de Paris, Yc. 8830.)

S. Æ.

(*Bajo un escudo imperial* : Sedulii paschale cum comē|to Aelij Antonij Nebrissensis nu|per impressum. | Cum priuilegio imperiali.

S.l-s.t.-s.a. Io-4°, let. got. perg.

(B. N. — R 2228.)

1553

Paraphrasis in Sedulii poema de Christi miraculis... Granata, 1553.

(B. F. D-109b, 1-6.)

PASSIO DOMINI

1516

Passio domini hexametris versibus composita. Eiusdem passionis threnos per Philippum Beroaldum. Vitae & martyrum coronae per anni circulum. Vitae quorundam per divum Hieronymum scriptae. Punxit dispunxit & scholia adiecit Ant. Nebrissensis. Compluti : opera et impensis Arnaldi Guill. Brocarii. 1516. — In-4° perg.

(B. F. L., 145, 4, nº 51175.)

1518

In vitas SS. Opuscula quae in hoc volumine continentur, sunt haec: Passio dni hexametris versibus composita. Ejusdem passionis threni per Philippum Beroaldum. Vitae et martyrum corona per anni circulum. Vitae quorundam per divum Hyeronymum Scriptae. Super addita est etiam (priori excussione) passio Sanctae Quiteriae-Omnia vero cum scholiis Antonii Nebrissensis. In Inclita Lucronio apud Micaelem Eguia. Idibus augusti. Anno M.D.XVIII. In-8° perg.

(Bibl. del Palacio Episcopal. Córdoba.)

1524

Opuscula, quae in hoc volumine quod vulgo Sancturale nuncupatur, continentur, sunt haec : Passio Domini hexametris. &ª... II. Kal. Ianuarii anno Dni. M.D.XXIIII.

(Mayans *Specimen Bibliothecae*.)

1527

Idem... Compluti. Mich. de eguia. 1527.

(Mayans, *Specimen Bibliothecae.*)

IN A. PERSIUM

1503

In A. Persium Flaccum Poetam satyricum interpretatio... Sevilla 1503.

(Biblioteca Colombina.)

1506

A. Persii Flacci Satyrarum liber unicus, cum perlucida indagatione. Lugrunii. 1506.

(B. F. D., 142, 2, 55.)

1512

In A. Persii Flacci satyras perlucida indagatio fausto omine est explicita ac insuper annotationes cum eiusdem poetae et vita et satyrae expositione. Anno christ. salutis duodecimo post M.CCCCC pridie Kalendas Aprilis.

1 vol. 4° perg. let. got. sin portada.

(Bibl. R. Acad. de la Historia, 5, 3, 3.)

Aelii Anthonii... in A. Persium flaccuz... interpretatio ...etc.. 1512. In-4°.

(Museo Británico *78, a, 26.*)

1514

Aelii antonii nebrissensis grãmatici in A. persium flaccum poëtam satyricũ interpretatio: cũ quibusdã quae a librariis

deprauata atq3 dtorta fuerunt per eūdē recognita: et ad vnguē emēdata: ac nouiter imo pressa foeliciter incipitur. — Compluti opus Arnaldi clarū guillermi M.D.XIIII.

In-4° portada con orla y esc. tip. let. got. 48 hoj. sig. A-F sin fol.

(B. N. — R.: 10929.)

S. Æ.

In A. Persii Flacci satyras. In-4° letr. got. falto de portada.

(Bibl. R. Acad. de la Historia.)

1517

Idem... Compluti 1517. In-4° let. got.

(Bibl. Nation. de Paris. *Rés. p. Yc. 1601.*)

1521

Idem... Compluti 1521.

(Citada por Gallardo, n° 2647.)

1522

Commentaria Aelii Antonii Nebrissensis grammatici in sex A. Persii satyras. *Parisii.* Ex officina Roberti Stephani. M.D.XXII. In-8° pasta.

(B. N. — U.: 8660 y R.: 1833.)

1523

Idem... Parisiis. 1523. In-fol.

(Bibl. Nationale de Paris. *Rés. g. Yc. 459.*)

Aelii Anthonii... in A. Persium (¿ interpretatione ?..). 1523. In-fol.

(Museo Británico, *655, d. 14.*)

1527

Commentaria Aelii Antonii Nebrissensis... in sex A. Persii satyras... Parisiis, ex officina R. Stephani, 1527. In-8°.

(Bibl. Nationale de Paris *Yc. 6943 y Rés. p. Yc. 769.*)

1527

Commentaria Aelij Antonij Nebrissensis Grammatici in sex A. Persii Satyras. Parisii. — Ex Officina Roberti Stephani, e Regione Schola decretorum. MDXXVII.

(Biblioteca del Palacio Episcopal de Córdoba.)

1529

Persius Flaccus (Aul.) Satyrae... Lucronii Cantabricae. 1529.

(B. F. L.: 91-10, nº 30088 y B. de S. M. el Rey.)

1551

In Persium... breves explicationes... *See* Juvenalis (D. J.) J. Juvenalis et A. Persii Flacci Satyrae... 1551. In-fol.

(Museo Británico *655, d. 10.*)

IN PROLATIONE

1518

In prolatione quarundam litterarum errare graecos & latinos facile potest demonstrari ex definiōibus & principiis, quae ab omnibus grammaticis tam graecis q3 latinis : tam antiquis quam iunioribus admittuntur. — Compluti carpetaniae. Arn. Guil. Brocarius. M.DXVIII.

In-4° con notas manuscritas. Pergº.

(B. N. — R.: 135.)

IN PSYCHOMACHIAM PRUDENTII

1500

Nebrissensis. Ael. Anton. Enarrationes in psychomachiam Prudentii — *sin indicaciones tipográficas,* pero en Salamanca, segundo grupo gótico, ca. 1500. fol. 14 hjs. no fols. sign. : a^8b^6.

(Citada por Haebler.)

1510

Aurelii Prudentii... Brocarius. 1510.

(Cit. por N. Antonio, y por Suaña, pág. 67, nota 2ª.)

1512

Aurelii Prudentii Clementis, viri consularis libelli cum commento... Lucronii. 1512.

(B. F. D., 141-Z-65 y Bib. de S. M. el Rey.)

1536

Prudentii opera... etc. (Cum cõmento Antonii Nebrissensis). 1536. In-8°.

(Museo Británico *1068, h, 1.*)

1540

Idem... 1540. In-8°.

(Museo Británico *1002, b, 22.*)

1546

Idem... Antverpiae. 1546. In-8°.

(Bibl. Nationale de Paris. *C. 4288.*)

1613

Idem... 1613. In-8°.

(Museo Británico *1002. i. 16.*)

TERTIA QUINQUAGENA

1516

Aelij Antonij Nebrisseñ.| ex grammatici rhetoris in complutensi | gymnasio | atq3 proinde historici Re|gii in quinquaginta sacrae scrip|turae locos non vulga|riter enarratos. Tertia qvinqvagena. Compluti | M.CCCCCXVI.

(B. N. — R.: 1347, R.: 2212 y R.: 2699.)

1520

Aelii Antonii Nebrissensis. In quinquaginta Sacrae Scripturae locos non vulgariter enarratos tertia quinquagena. *Parisiis, apud R. Chaudiere.* 1520. In-4°.

(Bibl. Nationale de Paris *A. 5320.*)

1535

Idem... 1535 (cit. por Gallardo, n° 2653.)

1543

In aliquot Sacrae Scripturae locos annotationes. *Voir* GEORGES DE TRÉBIZONDA. In Locum illum Evangelii: « Si volo cum manere donec veniam » opusculum. *Basileae* 1543. In-8°.

(Bibl. Nationale de Paris *A. 7097.*)

1600

Quinquagena ... en *Caninius* (Angelus). De locis S. Scripturae, &. Antverpiae. 1600.

(B. F. L., 152, 6, n° 53902.)

1660

Idem... en *Critici sacri*, tomo 8° (1660).

(B. F. L.)

1698

Idem... *idem*. 1698.

(Museo Británico, 4, f. 10.)

REPETITIONES

1486?

Repetitio secunda quam fecit anno M.CCCC.LXXX sexto: De corruptis hispanorum ignorantia quarundam litterarum vocibus. In-4° perg. s. l. s. typ. s. a.

(B. F. L., 145-10, nº 51403 y B. N., 1 : 1727.)

1490

Nebrissensis. Ael. Anton. Repetitio secunda sin indics. tipogr. — Salamanca, primer grupo romano, ca. 1490. — 4° 14 hjs. no fols. sign. $a^8 b^6$ á linea tirada-letra romana.

(C. Haebler, nº 473, pág. 223.)

1503

De vi ac potestate litterarum... Salmantice. 1503.

(B. F. L., 145-10, nº 51403.)

1506

Al reverso de la primera membrana: Arias lusitanus lectori|. Publica non hic sunt non hic triuialia lector. | Aure palaemonia percipe quisquis ades. | Sit quamuis natus romae nutritus

athenis : | Quod legat hic doctus persius inueniet. | Lingua palestinae cum sit nunc mixta latina : | Non norat proprios inclyta roma sonos. | Reddidit & solymis proprios antonius oris : | & graiis proprios : & tibi roma suos. | *En la siguiente* : Aelii Antonii Nebrissensis de | peregrinarū dictionū accentu. | Cum priuilegio principū... *Al fin de la obra* : De peregrinarum dictionum accentu | Aelii Antonii Nebrissensis repetitio tertia | Explicita Anno Christianæ Salutis | M.D.VI.PR.KL.IVLII. |

A continuación el siguiente autógrafo del Maestro :

Idem Antonius nebrisseñ. castigauit ex autographo : | atque apices apposuit ad usus perquam Reuereñ. | domini Do. Francisci Ximenez Archiepiscopi | Toletani ac hispaniarum protomiste. | *Firmado* : Antonins | Nebrissen|.

In-4°. 22 membranas vitela, letra gótica.

(B. F. L. Incunables. A-I, tabla 6ª nº 15.)

De esta misma obra hay en la B. N., los ejemplares 1 : 46679 y R : 8573.

1507

Repetitio V,... die II. Iunii. 1507.

(Cita del Ms. 8478 de la B. N.)

S. Æ.

Repetitio sexta, de mensuris...

Sin indics. tipogr. La primera hoja manuscrita. In-4° pergº.

(B. F. L., = 145-4, nº 51182.)

Repetitio sexta, de mensuris. Sine l. ni a. (*Al final dice que la explicó Lebrixa en 1510*).

(Biblioteca Colombina.)

Aelii Antonii nebrisseñ. grammatici atq3 regii historio | graphi repetitio septima de ponderi|bus quā recitauit in Salman|ticensi gymnasio in idus| Iunias. Anno M.D.XI.

S. l. s. i-s. a. — In-4° perg°.

(B. N. — R.: 135, R.: 142 y R: 2701.)

1521

Repetitio octava de numeris... quā recitavit in Salmaticense gymnasio III. idus Iunias, anno 1512... Compluti Carpetaniae. Arn. Guilielmus de Brocario. M.D.XXI In-4° perg°.

(B. F. D., 70-5-24.)

Aelij Antonij Nebrissensis re | lectio de numeris in qua | numerorum errores | cōplures ostendit | qui apud aucto | res leguntur.| Compluti Carpetaniae. Arn. G. de Brocario. M.D.XXI.

In-4° 8 fol.-A-A4.

(B. N. — R.: 2701 y R.: 7346.)

S. Æ.

Relectio nona: de accentu latino... In-4°. S. l. s. i-s. a.

(B. N. — R.: 142 y R.: 2701.)

1513

Aelij Antonij Nebrisseñ. Rele|ctio nona de accentu latino | aut latinitate donato quam habuit. Sal|mātice. iij, id' | iunias anno. d.xiij. — Hispali, s. i. M.D.XIII. — In-4° perg.

(B. N. — R: 135.)

1514

Relectio nona de accentu latino aut latinitate donato quam habuit Salmanticae. iij idus iunias anno M.d.xiij. Cum Marti-

nus Juarra cantabricus q̄3 castigatissime imprimendam curavit.. 1514. Barcinone.

(B. N. — 3 : 3305.)

1527

Repetitiōes tres, scilicet de Pōderibus, et mensuris, et numeris... Cōpluti. M. Eguia. 1527. In-8° pta.

(B. N. — 1 : 34592.)

RERUM A FERNANDO ET ELISABE

1545

Al pié de un gran escudo de armas, y todo rodeado de una orla ancha grabada en madera: Habeo in hoc volumine amice lector | Aelii Antonii | Nebrissensis rervm a Fernando | & Elisabe Hispaniarū foelicissimis Regibus gesta℞ decades duas. | Necnō belli Nauariensis libros duos. Annexa insuper Archiepī. | Roderici Chronica, alijsq3 historijs antehac non excussis. | cvm imperiali privilegio | Ne quis alius excudat aut vendat | Anno M.D.XLV.| *Al fin*: Apud inclytam Granatam : Anno a virgineo partu millesimo quingentesimo quadragesimo quinto.

In-folio 7 hojs. + 86 fols.

(B. N. — R : 10786 y U : 6602); B. F. D. 142-2-8.)

Idem... Granatae. Xant. Nebriss. 1545.

B. N. R : 406, R : 413, R : 1255, R : 6053, R : 10247 y R : 15764.)

1550

Idem... Granatam. 1550 s. i. In-8°.

(B. N. — R. : 15939, R. : 16015 y 2 : 24276 ; R., 4719.)

1563

Rerum a Ferdinando V, et Elisabe hispaniarum regibus gestarum Decades II ; item De bello Nauariensi, lib. II... (Véase en *Scriptores* rerum hispaniarum aliquot. &ª. Francofurti 1563; t. II).

(B. F. L., 153-2, nº 54193.)

1579

Idem... (*idem*. Franco-furti : 1579, pág. 1073).

(B. F. L., 73-1, nº 22689.)

1603

Idem... (Véase *Hispaniae illustratae*. Francofurti : 1603. Tomo I, pág. 307.)

(B. F. L., 73, 1, nº 22673.)

RHETORICA

1515

Artis rhetoricae compēdiosa coaptatio | ex Aristotele Cicerone & Quinti|liano, Antonio Nebrisseñ | concinnatore. Arnaldo Guillelmo | M.D.XV. — In-4º.

En el mismo volúmen se halla encuadernada : Qvaedam Ciceronis orationes | atqve aliorvm cvm svis | argvmentis. Lege | foeliciter |.

(B. N. — R. : 1775.)

1529

Artis Rhetoricae.. Compluti. (*Al fin* :) Michaelem de Eguia. 1529. In-8º.

(B. F. L., 90, 10, nº 29736.)

1583

Artis Rhetoricae... Granatam. Io. Lopez Serrano. 1583. In-8°.

(B. F. L., 90, 10, nº 29727.)

1774

Organum Rhetoricum et oratorium, concinnatum ex arte rhetorica Aelii... cum notis Gregorii Maiansii... et ex Institutionibus oratoriis Petri Ioannis Nunnesii... Accedunt, ipsiusmet Nunnesii Quaestio de componendis epistolis... Tabulae Rhetoricae.. Valentiae Edetanorum; apud Franciscum Burguete. 1774. In-4°.

(B. N. — 2 : 15458, 2 : 25810 y 2 : 49422.)

SANCTORUM ACTA

1527

Sanctorum Acta, seu vitas quasdam olim descriptas. Omnia vero cum scholiis... Compluti. Michael Eguia. 1527. — In-4° let. got.

(B. N. 3 : 8412.)

SEGMENTA EX EPISTOLIS

1516

Segmenta ex epistolis Pauli, Petri, Iacobi et Ioannis... Compluti. 1516.

(Cita de Suaña, pág. 68, nota 2ª.)

1525

Segmenta ex epistolis Pauli, Petri, Iacobi et Ioannis. Quibus

adiecit grammatica quaedam scholia non contemnenda. (Compluti ?) Michael de Eguia. 1525. — In-4°.

(B. F. D., 72-9-8.)

1535

Segmenta ex epistolis Pauli, Petri, Iacobi et Ioannis, necnon ex prophetis quae in re divina leguntur per anni circulum : cum grammaticis scholiis. — Garnata. 1535. In-4°.

(B. F. L., 17-8, nº 4159.)

1545

Idem... Granada. 1545.

(Bibl. de la Universidad. Sevilla.)

1650

In Ælii Antonii super syllabis canones accessiones aliquot. *Salmanticae* (1650). In-4°.

(Museo Británico *T. 22** (1).)

1516

Schollia grammatica in epistolas propheticas ...Alcalá de Henares. 1516...

(Biblioteca Colombina.)

TABLA DE LA DIVERSIDAD DE DIAS Y HORAS

S. Æ.

Tabla de la diuersidad de los dias y horas y partes | de hora en las ciudades villas y lugares de España | y otros de europa : q̃ les respõden por sus paralelos. | Compuesta por el Maestro Antonio de Nebrissa.

4 hojs. sin foliar in-4°.

(B. N. — R. : 7346, y B. F. L., nº 19360, reproducida.)

VAFRE DICTA PHILOSOPHORUM

S. Æ.

Aelii Antonii nebrissensis grāmatici & poetae | uafre dicta philosophos | ex Diogene Laertio potissimū collecta incipiuntur. Liber primus | de undecim sapientibus. — S. l. s. i. s. a. — In-4° sin portada.

(B. N. — I. : 1691, y R : 1357.)

1498

Nebrissensis, Ael. Anton. — Vafre dicta philosophorum — sin indics. tipográficas. 4°, 12 hojas no fols, sign. A[12] letra gót.

Haebler cree es impresa en Burgos 1498, y dice existe otra de 1496, en la Biblioteca de Valencia.

(C. Haebler, *obra cit.*, nº 476.)

Idem... Salamanca. 1498.

(C. Haebler, *id.*. nº 477.)

1500

Idem... Salamanca. 1500.

(C. Haebler, *id.*, nº 478.)

S. Æ.

Aelii Antonii nebrisseñ grāmatici & historio | graphi Regii in vaframenta philosophorū in versus ab illo redacta in prefatio incipitur. (S. l. s. i. s. a.)

(B. N. — R. : 1754.)

1514

In vafre dicta Philosophorum... Apud Inclytam Garnatam. (M)D.XIIII. S. t. In-4°.

(B. N. — R. : 142.)

1534

In vafre dicta Philosophorum. Eiusdem epithalamiū Lusitaniae principum. Eiusdem patriae suae Antiquitas & origo. Eiusdem peregrinatio Regis & Reginae ad sanctum Iacobum. Petri martyris ad eundem de Barbaria fugata. Eiusdem Antonii ad Petrum martyrem Responsio. Autor ad suā Grāmatices artem cū in lucē ederet. Fabiani Nebriss. cū ipsa Patris arte cōfabulatio. Fabian' idē. in fabulā de duorū amātiū crepidine. (*Al fin* : Apud inclytam Garnatam : DXXXIIII. — In-4°).

(B. N. — R. : 2763.)

1577

Sapientum dicta vafre et acutissime cum glosemate... Antiquariae. In aedibus Ælii Ant. Nebrissensis. 1577. — In-12 perg°.

(B. F. L., 152, 8, n° 53985.)

S. Æ.

Idem... Antequera s. i. s. ae. In-8°.

(B. F. D., 143, 2, 82.)

VERGILII COMMENTARIUM

1545

Pvb, Vergi | lii Maronis Partheniae | Mantuani Aeneis diuinum opus ad Aelio Anto | nio Nebrissensi ex Grammatico, & Rheto=|re Regis historiographo familiari cō=mentario & nunc recens excus=|sa elucidata in lucem | prodit. | Cum priuilegio | ...Granatam | Anno domino M.DXLV. In-8.

(B. N. — R. : 13812.)

1546

Aeneis divinum opus ab Aelio Antonio Nebrissense familiari commentario elucidata... Granata s. i. 1546.

Opera, post omnes omnium editiones nunc demum revisa Aelii Antonii Nebrissensis in eadem Ecphrases ad modum familiares.. Granata s. i. 1545.

2 obras en 1 vol.

(B. F. D. 109, 2, 1.)

OTRAS OBRAS REFERENTES A LEBRIXA

S. Æ.

Aelii Antonii Nebrissensis Regii Historiaphi in Ascalaphi Malleoli, cisterciensis ordinis Commodatorii Vitam. Prologus M. S. en 4°. Copia moderna de D. Agustin Valles, valenciano (10 hojas). Este prólogo ocupa dos hojas y media, y después: comienza: Malleoli Ascalaphi, Cisterciensis Ordinis Commendatoriis Vita, per Antonium Nebrissensem edita.

(Bib. Fernandez Guerra, Cita de Gallardo, nº 2655.)

1514

Bible (Polyglott). Vetus Testamentũ multiplici lingua nũc primo impressum, etc. (Edited by A. de Lebrixa, Demetrio Ducas, etc.), 1514, etc. fol.

(Museo Británico *1277* e. b-*11*.)

1516

Ed. Anghiera (Pietro Martire d'). De orbe novo decades... Alcalá de Henares. 1516. In-fol.

(Bibl. Nationale de Paris, *Rés. C. 757, 2-3.*)

1530

Antonio de Lebrixa, the Elder. See *Anglerius* (P. M.). De orbe novo decades (8). Prefatio Aelii Antonii Nebrissensis. 1530. — Fol.

(Museo Británico. *600 l. 26.*)

1522

Ed. GOMEZ (Alvaro). Thali Christia:.. *Compluti*, 1522. In-4°.

(Bibl. Nationale de Paris, *Rés. p. Yc. 1493.*)

1525

Alvari | Gomez Thali christia | ad beatissimvm pa|trem Hadrianvm sextvm ponti|ficem maxi =: | mvm, ex secvnda im|pressi|one complvtensi,|..: *Al fin* : Cōpluti car|petanie in edib' Michaelis de | Eguia: | Año a na =|tali christiano. M.D.XXV, absolutum vero. In-4°:

En el reverso de la portada : Aelivs Antonivs Ne|brisseñ, historiographus regius | ad lectorem:

(B. N. — R : 180.)

1573

Harangues d'Antoine Nebrisse:.. recueillies des deux decades de son (or rather of H. de Pulgar's) histoire d'Espagne. Harangues d'Elie Antoine de Nebrisse recueillies des livres de la guerre Navarroise... *See* BELLEFOREST (F. de). *Harengues militaires*, etc. 1573, fol.

(Museo Británico *C. 47, K.*)

1582

See Th., M. P. BE: IV: Declaration du droit de legitime succession sur le royaume de Portugal... Ensemble la deffense contre

les impostures, & calomnies de Anthoine Nebrisse, pour l'usurpation du royaume de Navarre, etc. 1582, 8°.

(Museo Británico, *1195, a. 2* (1).)

1579

Muy illustre Señor: Informacion de derecho que la compañia de Jesus pretende tener en el pleyto que A. de Nebrixa la tiene puesto, sobre la Arte de Grammatica, que ha compuesto... E. Alvarez, etc..: (A defence of E. Alvarez from the charge of plagiarism and infringement of copyright.) (1579). Fol.

(Museo Británico, *1322, l. 3* (28).)

1580 ?

Memorial. . que la compañía de Jesús tiene presentado con el processo: En que se trata q̄ la Grammatica del Padre E. Alvarez... no es la mesma qua (*sic*) la del A. de Nebrixa, etc. (1580 ?). Fol.

(Museo Británico, *1322, l. 3* (29).)

1631

A briefe introduction to Syntax. Compendiously shewing the true use... and reason of Latin construction. Collected for the most part out of Nebrissa his Spanish copie. With the concordance supplyed by J(ohn) H(awkius), etc., pp. 110. *G. Emondron : London, 1631*, 8°.

(Museo Británico, *12935 aaa, 48.*)

1752

Arte de lengua totocana: conforme á el arte de Antonio Nebrija, etc. por Zambrano Bonilla (J.), 1752, 4°.

(Museo Británico, *12907 bb. 4.*)

1903

Epistola del maestro de Lebrija al Cardenal | quando avisó, que en la interpretacion de las Dicciones de la Biblia no mandasse | seguir al Remigio sin que primero viessen su Obra. |

Copia publicada por D. Roque Chabás de otra hecha por el canónigo Mayans sin indicar la procedencia.

(Revista de Archivos, págs. 493-496, 1903.)

Bibliografia hispano latina..: por Excmo. Sr. Don Marcelino Menéndez Pelayo.

(En publicación en la *Rev. de Archivos.*)

MANUSCRITOS

Algunas noticias históricas de... por D. José Luis Velazquez, marqués de Valdeflores: Tomo 54 de su colección.

(Bibl. de la R. Academia de la Historia. Est. 22, gr. 5, nº 93.)

Repulsa que llevó en Salamanca el año 1513 en la oposición que hizo con N. Castillo á la Catedra de Gramatica que se habia de leer por su arte.

(B. N. Ms. H. 96, pág. 34.)

Gramatica latina primera, bien diferente de la que ahora se estudia : en la pág. 16 da razon de su patria y padres:

Sobre este manuscrito versa el precioso trabajo del Sr. Paz y Melia en la *Revista de Archivos* de 1898:

(B. N. Ms. T. 209.)

Breves elementos de gramatica castellana de... puesta en romance por P. A. S. — 1 vol. en 4° pasta, rotulado « papeles varios ».

(Bibl. de la R. Acad. de la Hist. Estante, 27, gr. 3ª, l. nº 61.)

Aelii Antonii Nebrissensis | Institutiones Grammaticae | in faciliorem, commodioremque | Methodum redactae ad usum | Juventutis Hispanae | opera et studio J. F: P. A: et M· |

Ms. en 4° encuadernado en pergamino, sin foliar.

(B. N. — Q. 190, nº 6022.)

Explicaciones del Arte de Nebrija: Un tomo en 8° escrito en papel, y encuadernado en pergamino.

(Bibl. de la R. Acad. de la Historia. Estante 26, gr. 8ª. D. nº 200.)

Sucesos de los Reyes Católicos... escritos por A. de N. — Coleccion Velasquez, tomo 17:

(Bibl. de la R. Acad. de la Hist., 12, 4, 56.)

Aqui comiença la quarta parte Dela coronica Delos | Muy altos y muy poderosos Dō fernādo y Doña Ysabel | catholicos Rey e Reyna Decastilla e de aragō e | De secilia en la ql serrecuēta: la cōquista que fizierō contra el Reyno Degranada. Cōtras | Algunas cosas q̄ yntervinierō. | ❡ Capitº Como Los Moros tomarō lavilla de zahara.

A la cabeza de este folio (ccxciij) hay una nota que dice : « Antº de Nebrixa en la impresa | año 1565 en valladolid al fol. 148 v. | comienza y pareze no concuerda con este original. »

Ms. en folio de CCXCIII-DCXIII, pasta pergamino.

(B. N. — V. 182, nº 8172.)

Dos ejemplares de la Crónica castellana de los Reyes Católicos, el segundo incompleto. Ms.

(B. N. — V. 17, 18.)

Vocabulario botánico médico.

(B. N. Trasladado á impresos.)

Apuntes varios.: In-8°, pasta,

(B. N. — nº 8470.)

Proceso de petición de prueba de hidalguia a favor de Andrés Moreno de Castro, etc.

En folio, pergamino. 20 fols. de índice + 160, + 60 del proceso de prueba + 2 en blanco.

(Archivo de la parroquia de Santa María de Lebrija.)

ÍNDICE

Pedro Lemus y Rubio.

ROMANCERO DE BARCELONA

Milá y Fontanals a décrit, au tome III du *Jahrbuch für romanische und englische Literatur* (pp. 163-176) un manuscrit in-4° de 192 ff. qui se trouve à la Bibliothèque (aujourd'hui Universitaire) de Barcelone sous la cote X. 9. 25 (*Nachricht von einem handschriftlichen Romancero der Bibliothek von Barcelona*). Cette notice de l'illustre érudit me dispense d'un plus long préambule. Je publie ici les pièces de ce recueil, sauf celles qui figurent déjà dans des livres aisément accessibles. J'ai cru devoir corriger un petit nombre de particularités orthographiques dues au scribe catalan qui copia ce Romancero : la confusion est constante entre *s*, *ss*, *z*, *c*, *ç*, *sc*, entre *i* et *j*, *j* et *y*, *l* et *ll*, *ch* et *x*, *a* et *e* atones, *o* et *u* atones. Il m'eût semblé barbare de conserver ces graphies catalanes, et d'imprimer, par exemple, *ensalada* au lieu de *en celada* (romance 51); j'ai donc rétabli partout l'orthographe en usage au début du XVII[e] siècle, sauf bien entendu quand il était manifeste qu'il fallait déroger à cette règle pour une raison ou pour une autre. J'ai aussi ajouté la ponctuation et employé des capitales.

R. FOULCHÉ-DELBOSC.

1

Alaraues y Romanos
tocan en Cartago al arma,
batiendo sus fuertes muros,
arrimando mil escalas :
aqui fixan vn pendon,
alli por el muro saltan,
vnos alli se defienden,
y otros bueluen las espaldas.
El gallardo Masimisa,
cuya ciudad desdichada
vn tiempo seruio de templo
al idolo de su alma,
viendose presente aora
a la postrera jornada
de la trajedia cruel
de la nobleza africana,

al son de vna ronca trompa
que a los animosos llama,
a los orgullosos tienta,
y los temidos espanta.
Refrenando apenas quantos
respetos de amor le llaman,
al mas dichoso lugar
enderezo estas palabras :
« Cartago, que fuiste vn tiempo
deposito de mi alma,
inutil maquina aora
de confusion, guerra, y armas,
si qual me viste me viera
o qual yo te vi te allara,
ni Romanos te offendieran
ni Alaraues te humillaran.
Entregaste a estrañas gentes
tu deidad idolatrada,
haziendo te benderisa
despues de reconciliada.
Permitan por ti los dioses
que quedes tan assolada,
que no sepan los nacidos
adonde fuiste fundada. »
Con esto el soueruio mozo,
codicioso de su fama,
a la ciudad arremete,
tocando su gente al arma.

2

Sale de Toledo el fuerte
armado de todas armas,
ques menester que las lleue,
segun dexa de contrarias.
Partese, que les forçoso,
que avn que se parte no parta,
quel que parte a su pesar,
impossible es que se parta.
Partido va, avnque entero
queda adonde esta su dama,
quel quedar le es tan forçoso
como partirse en batalla.
Sobre vn cauallo blanco,
y en su mano gruesa lança :
bien es menester ser gruesa,
por el temor de quebralla.
De los trabajos que lleua
muestra es la gruesa lança,
para arrimarlos a ella
por temor de la mudança ;
que avnque su amor lo recusa,
el ausente esta en balança,
opuesto siempre a Fortuna,
que a los nobles es contraria.
Confia, quel confiar
todo lo dudoso alcança,
haze facil lo impossible,
y al leon mas fiero amansa.
No ay torre por mas subida
quel amor no le eche escala,
ni coraçon tan cruel
que no le oprima su malla ;
todo lo rinde a paciencia,
y en fuego de Amor se abraza,
sujetandole a su ley,
y a su bandera lo allana.
Y pues, Albencayde, en valor
oy ninguno se te iguala,
no temas que tu pastora
sera tan ingrata o mala,
que oluide la flor ausente
que de tantos fue preciada,
por abrazarse en presencia
con la amargosa retama.

3

Toledo, ciudad famosa,
corona illustre de España,
torreada, bella, y fuerte,
dichosa en letras y en armas,

una de las altas torres
de tu bien labrado alcaçar,
en dulce prision me tiene
sin remedio de esperança.
Desterrome el Rey sin culpa
de tu bista y de mi patria,
quenbidia y falsos amigos
siruen bien y despues matan.
Agua, mis ojos, agua
piedad, piedad, que se me abraza el [alma.

No solamente me quexo
de que biuo en su desgracia,
pero de aquella que adoro
y su enemigo me llama.
O piedra mas que las piedras
que ymitas y que te guardas,
con que al rendido castigas
por ser en estremo ingrata,
por que hermosura del cielo
distes vna señal tan baxa,
pues es tan noble el perdon
quanto infame la vengança?
Agua, mis ojos, agua,
piedad, piedad, que se me abraza el [alma.

Aqui tengo prendas tuyas,
que por momentos me engañan,
y quien tales cosas hizo
a si mismo esta obligada.
Pero tu, como muger,
a todo buelues la cara,
por que son, quando aborrecen,
mas locas que quando aman.
Pues a vencer tanta fe
tantos agrabios no bastan,
grande amor es este mio,
y poderosa la causa.
Agua, mis ojos, agua,
piedad, piedad, que se me abraza el [alma.

4

Al camino de Toledo

5

Muestraseme el cielo amigo,
y beninas las estrellas,
los elementos concordes,
fauorables los planetas;
gozo del dia y su luz,
y de la noche las tinieblas,
que a su tiempo cada cosa
quita penas, y da penas.
Pero Fortuna, Fortuna
con mil desconfianças me inportuna.

Allananseme los montes,
y los llanos se me humillan,
y los entricados bosques
penetro solo y sin guia;
los hondos y raudos rios
vadeo de orilla a orilla,
y en primauera apacible
gozo de apacible bida.
Pero Fortuna, Fortuna
con mil desconfianças me inportuna.

Mas mi memoria enemiga
de mis bienes haze alarde,
al tiempo quel passatiempo,
partiendome yo, se parte;
por que acabe el tiempo bueno
y el malo que no se acabe;
quien lo passase durmiendo
en sueño profundo y graue!
Pero Fortuna, Fortuna
con mil desconfianças me inportuna.

Esto dezia Rosanio,
del rio Turia en la orilla,
los ojos bueltos al cielo,
y el coraçon en su Siluia ;
y contemplando en su pastora,
y llorando vna partida
que le parte el coraçon,
y le acabara la bida.
Pero Fortuna, Fortuna
con mil desconfianças me inportuna.

6

En el caudaloso rio

7

Ardiendo se estaua Troya,
torres, cimientos, y almenas,
quel fuego de Amor a uezes
abraza tanbien las piedras.
Todos huyen, todos corren :
vnos salen y otros entran;
al cielo van los suspiros,
las lagrimas a la tierra.
Fuego dan bozes, fuego suena,
y solo Paris dize : « Abraza, Elena. »

Ya el rio no les socorre,
que por aguas sangre lleua,
ni la que bierten sus ojos,
porque es tarde y no aprouecha.
Si al cielo piden socorro,
encubre el humo las estrellas;
solo es fuego vengança,
de solo el fuego se quexan.
Fuego dan bozes, fuego suena,
y solo Paris dize: « Abraza, Elena. »

Exemplo a quedado en Troya
de que no ay tan alta empresa
que no acabe vna porfia
y desaga la pasciencia.
Diez años cercada estuuo :
rendiose y perdio la fuerça,
que de vna onrada conquista
no menos gloria se espera.
Fuego dan bozes, fuego suena,
y solo Paris dize : « Abraza, Elena. »

Quan dichosa fueras, Troya,
si aquella diuina Griega
del robo de su hermosura
no huuiera onrado tu tierra !
Obre deleyte humano,
que largos trabajos cuestas,
pues que todo vn reyno llora
lo que solo vn hombre peca !
Fuego dan bozes, fuego suena,
y solo Paris dize : « Abraza, Elena. »

8

Ques de vos, sosiego mio,
escarmiento de mis daños?
donde estais ? quien os detiene,
quando en mi sosiego os llamo ?
Sacame fuera de mi,
valedme contra vn cuydado
a quien siguen mis desseos,
que si de vencellos tardo,
entre los ojos traygo
que tengo de morir enamorado.

Ya dio mi cansada bida
al templo del desengaño
los rompidos gallardetes
de su querer y mis agrauios;
reposauan en mi pecho
los que nunca reposaron,
memorias y pensamientos ;
y avn que mas su sueño guardo,

entre los ojos traygo
que tengo de morir enamorado.

Siento en mi no se que fuego;
rebientan con triste llanto
de mi alma grandes penas
entre fieros sobresaltos;
sueño forçosos peligros,
veo miserables casos
que amenazan mi fortuna;
y al fin entre agüeros tantos,
entre los ojos traygo
que tengo de morir enamorado.

Desesperarme Belisa
cuyos pensamientos hallo
en otra memoria escritos,
y en mi voluntad borrados.
Esto cantaua Riselo,
humilde pastor del Tajo:
la boz conuertio en suspiros,
y ansi repitio llorando:
Entre los ojos traygo
que tengo de morir enamorado.

9

Que olas de congoxa

10

En el ondo mar de España,
donde las hinchadas olas,
encaramadas al çielo,
fustas y naues asotan,
seguido y desbaratado
de vna tormenta espantosa,
les dize a sus marineros
el general de la flota:
Ola, Ola, que se trastorna,
echa el ancora, ferra sia boga.

Soplan los contrarios bientos,
y con tanta furia soplan,
que arrancan de los peñascos
perlas, corales, y conchas;
las aguas pareçen montes,
los montes llanos se tornan,
y el eco de sus acentos
responden las güecas rocas:
Ola, Ola, que se trastorna,
echa el ancora, ferra sia boga.

Braman las aguas soberuias
por la region procelosa,
y bueltas del toruelino
los peces muestran las colas;
los marineros se turban,
los maestros se alborotan,
toda la gente da gritos,
y el general les entona:
Ola, Ola, que se trastorna,
echa el ancora, ferra sia boga.

El ayre rompe las velas
y los mastiles destroza;
entra el agua enbrauecida
por medio la naue rota:
qual tablas calafatea,
qual prepara pez y estopa,
qual desmaya, qual se anima,
y qual dize con boz ronca:
Ola, Ola, que se trastorna,
echa el ancora, ferra sia boga.

11

De la maestra al trinquete
tendidas todas las velas,
y del ancho mar dexando
las arenosas riberas,
perdiendo ya la esperança
con la vista de la tierra,

se va alexando vn baxel
de la playa de Valencia,
donde vn hidalgo español
va amarrado a vna cadena,
que con ser pesada y fuerte
le parece ques de cera.
Y luego quel sentimiento
abrio algun tanto las puertas
para publicar sus males,
por si acaballe pudieran,
dize a las olas : « Mirad
mi sentimiento do llega ;
dad las nueuas de mi muerte,
pues podeis ser mensajeras,
y direis que los contentos
son retratos de trajedias,
y que los gustos del alma
paran en perpetuas quejas. »
Y queriendo rematar
en fin que su gusto encienda,
vio a la parte de la cuesta
descubrirse muchas velas.
Suspende la muerte en quando
ver si de cristianos eran ;
mas en el furioso mar
se leuanto gran tormenta.

12

Hochali se sale huyendo
por la playa de los Velez,
con vnas cristianas nobles
que le dieron en rehenes.
Soberuio y desvanecido,
con los mal avidos bienes,
echo comitre y patron,
los furiosos mares hiende.
Pero su fortuna corta
cansada de complazelle,
a su benturosa bida
ordeno vna triste muerte.
Descubrian de la popa
quatro naues de ocidente
que le vienen dando caza
con la presteza que suelen.
Primero quiere alexarse,
despues duda y se detiene,
que entre pocos enemigos
los acometidos vencen.
Suena alla temeroso fuego
quel cielo y ayre encienden :
la vela y arbol se abraça,
brama el mar, y el biento crece.
El moro desesperado
de conseruallo... pierde,
al cielo tiende las manos
que al mar ofendio mil vezes ;
y abraçando vna cristiana
que en el alma ingrata tiene,
cuya beldad en tal punto
pudo enriquecer su muerte,
como nauegante triste
que al mar ofreçe sus bienes
a los fieros dioses del
de aquesta suerte se offrece :
« Recebid, marinos dioses,
esta vitima innocente,
a quien mis culpas passadas
traen al tormento presente.
Oy haze justos dos años
que, donde esto me sucede,
mate a su padre a traycion,
por su aficion solamente.
No quiso mi suerte corta
que para amalla biuiese,
y asi el descanso que lleuo
es darme con ella muerte. »
En esto se arrojo al mar,
que como vencido teme,
oyendo entre bozes y armas :
« muera, lucha, prendelle ! »

13

Pedazos de hielo y nieue

14

Mirando esta de Sagunto

15

Entre las penas de amor
algunos dizen que çelos
es la pension de su gusto
que al alma pagan por censo.
Al ausencia llaman otros
martirio de sufrimiento,
a los desdenes porfia,
y a los desengaños fuego,
a los impossibles rauia,
y a los temores esfuerço,
tristeza a la ingratitud,
y los desseos infierno.
Todos los males, al fin,
ya que no tengan remedio,
suelen tener esperança
en la mudança del tiempo,
mas ay del preso.
quentre memorias tristes pierde el [sesso !

No ay mal como la memoria
para el alma y para el cuerpo.
ques enemiga que biue
asida al entendimiento.
En el caben desengaños,
impossibles, y desseos,
desdenes, ingratitudes,
oluidos, ausencia, y çelos.
Todo lo lloro, cuytado,
en la prision que padezco,
çeloso, oluidado, ausente,
y entre desengaños muerto.
Qualquiera amador presente
a los ojos de su cielo
tiene por gusto el agrauio
y la pena por consuelo;
mas ay del preso
quentre memorias tristes pierde el [sesso !

Todo el mundo desanpara
al que biue en cautiuerio,
y como a parte vencida
la cuentan entre los muertos,
oluidanse los amigos
y descuydanse los deudos,
y de todos estos males
soys vos, señora, el exemplo:
vos sola me aveis dexado,
que soys el alma que tengo,
que nada me hiziera falta
si biuiera en vuestro pecho.
Ay de qualquiera que ama,
pues la fe de mayor peso
son lagrimas y suspiros
que se an de pedir al viento;
mas ay del preso
quentre memorias tristes pierde el [sesso !

Dichosa vos que pudistes
con ligero mouimiento,
siendo amor prision tan graue,
sacar de su jugo el cuello,
y romper firmas tan firmes
y de tanto fundamento,
que avnque eran papeles, eran
obligaciones de fuego.
Y dichosa vos, que sacastes
inspiraciones de fuego.
Los menguantes de la luna
que menguaron mis sosiegos,

y dichosa vos que echastes,
sin fuerça de ajeno hierro,
vn grande amigo del alma
y vn esclauo solo vuestro;
mas ay del preso
quentre memorias tristes pierde el [sesso !

16

En la fuerça de Galera
estaua preso Albayaldos,
gran capitan granadino,
de Xerez ginete brauo,
el que robaua las fiestas,
los ojos y los cuydados
de todas las damas moras
por la gala y por las manos;
el que al Alhambra venia,
dexando siguro el campo,
que del amor a las armas
buelo parecen sus passos.
En la prision vna noche
quando del bullicio vario
dando descanso a los cuerpos,
las fieras y los humanos,
tanto imitaua su dueño,
y presumiendo Albayaldos
que respondelle podria,
ansi dize suspirando :
« Ay, libertad, que en vano
al parecer me escucha y te llamo ! »

A Granada parte el moro
sus centinelas burlando,
que no ay estrechos desseos
que consientan largos plaços;
Sus alas presta Amor,
la noche su escuro manto,
la ocasion le dio ventura
y el tiempo seguro espacio.
Françelina le recibe
en su pecho y en sus braços :
las voluntades se acercan,
los desseos se ajuntaron.
La muerte imbidia de aquesto,
como el suyo estorba a tantos,
contole a Muley Amete
la soltura de Albayaldos.
Era Muley vn morillo
a baxezas inclinado,
enbidioso por mal quisto,
çeloso por despreciado ;
y de su infame costumbre
los enbustes aumentando,
a Cegries y Gomeles
reuelo el secreto agrabio.
Ay, libertad, quen vano
al parecer me escucha y te llamo !

Al ruido de la trompa
y con mouiendo los lauios,
huyo el preso que tenia
Francelina en bellos lazos ;
y dexando el alma en ellos,
el cuerpo se passo en saluo,
que amor, ocasion y tiempo
cegaran a cien mil argos.
La ronda del rey le busca
mas no parece Albayaldos,
que ya se boluio a Galera
a su reyno y a su banco.
En la prision esta el moro,
y Amor esta a su lado,
la benda sobre los ojos,
debaxo del braço el arco.
Albayaldos le dezia :
« Lleuame, niño, vn recado
a Françelina, pues tienes
tan buena ventura en dallos.
Dile, Amor, que mis passiones
grandes peligros contrarios

penaria el atreuimiento
quen mis esperanças hallo.
A tus alas y a tus flechas
mis sentimientos encargo. »
Amor se fue a Francelina
y ansi repite Albayaldos :
« Ay, libertad, que en vano
al parecer me escucha y te llamo. »

17

Ay, amargas soledades
de mi bellissima Filis,
destierro bien enpleado
del agrauio que la hize,
en rajes canse mis años
entre estos montes que biue,
que quien sufre como piedra
bien es que en piedras abite.
Ay, oras tristes,
quan diferente estoy del que me [bistes!

Con quantas razones lloro,
pensamientos juueniles
que al principio de mis años
cerca del fin me pusistes!
Retrato de mala mano
mudable tiempo que hizistes,
cien ombres no me conosçen
avn que de espacio me miren.
Ay, oras tristes,
quan diferente estoy del que me [vistes!

Letra a sido sospechosa,
que clara y escura sirue,
pues por no borrarla toda
encima se sobre escriue.
Pienso aver que soy yo otro
asta quel dolor me dize,
que quien lo tiene tan grande
ser otro sera impossible.
Ay, oras tristes
quan diferente estoy del que me [vistes!

18

Enlazados los cabellos
que a tantos an enlazado,
con vna encarnada cinta
y el vestido de encarnado,
del alvergue de su aldea
por gozar del ayre manso,
al campo va Fabia bella,
enriqueciendo va el campo.
No es del vando del amor,
ni fauorece a su vando,
que en las aras de Diana
juro de hazer lo contrario.
Tiene de Siluia su amiga
fresco en la memoria el caso,
que a cien agrauios ajenos
ha escarmentado su agrauio.
Hazia la agradable sombra
de vna enzina tiende el passo,
en cuyos antiguos senos
oyo cantar vn reclamo.
Mil lazos ve al rededor,
y el engañador ufano
con las pintadas perdizes
que engaño para su amo.
Suelta Fabia las cautiuas,
hazelas el cielo franco :
buelan, y huyendo agradecen
la libertad con su canto;
tras deso los lazos rompe,
que no es amiga de lazos,
y boluiendo el rostro, dize
al perdigon enjaulado :
« Tu y el Amor, aue aleue,

deveis de ir orros entrambos :
de amor son estas semejas,
suyos son estos resabios.
Hasta en las aves senzillas
hazes, Amor, tus ensayos :
pones en el campo escuela
donde se aprendan tus daños;
como perdigon te escondes
en la flor de verdes años
a pregonar libertades,
y es seruidumbre tu trato.
Das reclamos de esperança,
y rompes con ellas vano;
suenas blando y eres duro
mas que esta enzina y peñasco.
Fuego del cielo te abraze,
mas deso estas bien guardado,
pues a vn arbol te recojes
que nunca le abrazo rayo. »
Esto dixo Fabia, y suelta
el paxaro aprisionado.

19

Al dulce y suaue canto
de las aves placenteras,
al recordar de la aurora
la oscura noche destierra,
quando vn pastor desdichado
de ningun sueño despierta,
porque quien cuydados tiene,
como es possible que duerma?
I por hazer compañia
a las aves que se quexan
de algun engaño de Amor,
ansi tanbien se lamenta :
« Ingrato Amor, fiera ingrata,
fiero Amor, hermosa fiera,
mas que los montes doblada,
y mas que las seluas bella,
quien te dio de selua el nombre
bien acerto, pues las seluas
dentro de sus verdes senos
osos y tigres albergan. »
Asi se quexaua Tirse,
quando vido de la selua
baxaua cantando Siluia
a quien escuchando espera.

20

Que inporta que mis suspiros
los ayres mas altos hieran,
y que mis lagrimas rieguen
lo mas baxo de la tierra?
Que inporta questas señales
nascidas de mis querellas
tan cerca te hallen, señora,
que las oyas y las veas,
si al fin es fuerça
que pues que no te meresco, que te [pierda.

Que inporta que yo te diga
y que tu escuches atenta
los cuydados de mi pecho,
efectos de tu belleza?
Y que inporta que piadosa,
de tantas verdades cierta,
condolida de mis males,
me respondas que te pesa,
si al fin es fuerça
que pues no te meresco, que te pier- [da.

Dizes que me remediaras
como en tu mano estuuiera;
si para herir la tienes,
para curarme ques de ella?
Pues mal me sanan las burlas,
si me estan matando veras;
mal se curan males ciertos
con esperanças inciertas,

si al fin es fuerça
que pues no te meresco que te pier-
[da.

21

Vosotras que al mar dEspaña,
aguas del Taxo caudal,
lleuais sin sordo jemido
su gran nombre a sepultar,
pues besais los fuertes muros
de la ciudad inperial
y la puente de aquel santo
que fue con Dios liberal,
en el alto de la puente
junto a la casa real
que colgada de cadenas
nos muestra su antiguedad,
los direis, ondas, bramando,
aquel angel de beldad,
todas juntas en mi nombre
con mi boz y boluntad :
Piedad, piedad,
que quien enojo os da
ya enbuelto en aguas con nosotras va.

En aquellos barrios biue
de rendir y cautiuar,
y es donde el oro campea
mientras reyna su beldad.
Direisle que es su belleza
como el curso que lleuais,
que si pasais vna vez,
no podeis boluer atras;
que vn abril vemos cada año,
mas si lo dexais passar,
avnque le rueguen de nueuo
nunca florece ya mas.
I direis le antes que vaya
a los reynos del pesar,
al tiempo que ya passo
a los dias de fue ya:
Piedad, piedad,
que quien enojo os da
ya enbuelto en aguas con nosotras va.

22

No puede fingir passiones
el que es amante de veras,
ni puede el que no las siente
echar de ver que son penas.
Puedese llamar dichoso,
señora, el que por ti espera
la muerte ques mas figura
que la bida ques incierta.
De su sujeto apartado
con el tuyo se sustenta,
que biue en ajeno cuerpo
quien en alma ajena piensa.
Humildes las voluntades
de las almas que sujetas
a tu deidad se consagren
y al fuego de Amor sentregan.
Las tres potencias del alma
te presento por offrenda,
que lo mas que pudo darte
para que en ti permanescan.
Con mas te siruo que puedo
do lo alcançan mis fuerças,
esperando el gualardon
que los que siruen esperan.
Siempre pienso que me quieres,
y es pensar lo que no piensas,
sino que por verme muerto,
te quedaras hecha piedra.
De tu hermosura me anparo
porque me digan si quiera
que acobixa buena sonbra
quien a buen arbol se allega.
Si el amor no te vençiere
el interes no te vença,

porque por ti no se diga :
dadiuas quebrantan peñas.
Y si en castidad constante
quieres biuir, ten firmeça,
que la onra es como el vidrio,
que al primer golpe se quiebra.

23

Mirando el corriente rio
que baña los muros de Alua,
a quien sus famosos dueños
para siempre dieron fama,
de pechos sobre vna peña,
a pedaços verde y parda,
a tiempos alegre y triste,
el pastor Albanio estaua.
Y viendo con la presteça
quel agua corre y no para,
de su desdicha se acuerda,
y asi les dize a las aguas :
Si ansi los tiempos passan,
ni el mal puede durar, y el bien se [tarda.

Adios, adios, claro rio,
buen testigo de mis ansias,
que ausente Ismenia me dieron
çelos, que sospechas bastan.
Ya puedo partir a vella,
y de vna prision tan larga
ofrecelle las cadenas,
como a templo de mi alma.
O claras aguas de Tormes,
quan firmes y sin mudança
caminais eternamente
al sagrado mar de España !
Si ansi los tiempos passan,
ni el mal puede durar, y el bien se [tarda.

Ya mi memoria a venido,
y en las almenas mas altas
a puesto mi pensamiento,
para señas mi esperança.
Esperadme, claros ojos,
que boy a ver si me falta
del passado acogimiento
alguna prenda o palabra.
Dexo a Tormes embidioso,
parto a Enares que me llama
la corriente de su rio
quel pensamiento no alcança.
Si ansi los tiempos passan,
ni el mal puede durar, y el bien se [tarda.

24

Mirando, desde vna roca
que combate el mar dEspaña,
las asoladas ruinas
de otro tiempo torres altas,
en la isla que las ciñen,
olas soberuias y altas
del antiguo y fuerte caliz
donde la tierra se acaba,
donde el cautiuo plañia
antiguamente sus ansias,
otro retrato del mismo
sus desventuras lloraua ;
y viendose que de hierros
esta cargado, y sus ansias
se crecientan en que dizen
con boz de llorar cansada :
Pues no se duele el cielo de mi rabia,
lloren mis ojos y padezca el alma !

No lloro mi cautiuerio,
ni la tierra que me aguarda,
ni ver el cuerpo en prision,
estando en prision el alma ;

lloro mi querida esposa,
ques muerta, si no me engañan:
los ojos de mi desseo
que bienen de visitalla,
y el mar tanbien me lo dize,
pues que no crezen sus aguas
que eran las crecientes suyas,
mis crecientes y sus cartas.
Adios, ruinas, adios,
querida y amada España,
que me aguardan mis desdichas
donde la muerte me aguarda.
Pues no se duele el cielo de mi rauia,
lloren mis ojos y padezca el alma!

25

« Ciego linçe, niño biejo,
de que sirue que a mis çienes
ciñe el amoroso lauro
corona de amantes fieles?
De que sirue, cruel Fortuna,
sobre tu rueda ponerme,
afirmando entre mis pies
la inconstancia de tu exe?
De que sirue, tiempo largo,
darme de tus ratos breues
vno que cuenta mis males
a quien dize que los siente?
si mi amor crece y mi enemigo dueño
oye mi mal y huye como sueño.

De que sirue, que en su alma
entrada a la mia diese,
afirmando que en mi fuego
pudo derretir su nieue?
De que sirue, que amoroso
su bello rostro me muestre,
y que sus ojos altivos
con mis humildes se encuentren?
De que sirue averme dado
tantas glorias aparentes,
tantas promesas fingidas,
tantas esperanças verdes?
si mi amor crece y mi enemigo dueño
oye mi mal y huye como sueño.

Ay, bella enemiga mia,
no aguardas quel tiempo buelue,
ni que tu amor me consuma,
ni que la Fortuna ruede.
Goza, amiga, la ocasion
y el tiempo que agora pierdes,
que si aguardas largos plazos,
gozaras cortos plazeres.
Duelete, ingrata, de mi,
pues ya se duelen las gentes
en ver que mi corta vida
camina a priesa a la muerte,
si mi amor crece, y mi enemigo dueño
oye mi mal y huye como sueño. »

Esto dezia Abenamar
a las dichosas paredes
que a su ermosa Salidaxa
le encubren y guardan siempre.
Paredes son sus testigos
que oyen y ablar no pueden,
y los testigos de amor
an de ser de aquesta suerte.
« O murallas de mi alma,
secretarias de mis bienes,
les dize, doleos de mi,
pues sera mi bida breue,
si mi amor crece, y mi enemigo dueño
oye mi mal y huye como sueño. »

26

El segundo rey Don Juan,
triste a su dolor escucha
la miserable caida

de don Aluaro de Luna;
y del graue sentimiento
vertiendo lagrimas muchas,
tales razones formando
pesar amistad injurias:
« Nuestras amistades, conde,
como siempre fueron vna;
a offenderme y perdonarte
las dos se acauaron juntas,
y tu leuantada luna
derribada de vn golpe de Fortuna.

De donzel de mis secretos
te leuantaste en la pluma
de mis pensamientos altos
al cielo de tu ventura.
Mas como los pensamientos
a cada paso se mudan,
al mejor tiempo faltaron
en el passo de tus culpas;
y oluidado de tu ser
y trocado en mi figura,
soueruio de verte tal,
caiste a la que era tuya;
y tu leuantada luna
derribada de vn golpe de Fortuna.

No pudo tu nueua estrella
leuantarte avnque te encubra,
que en la fe de las priuanzas
ninguna estrella ay sigura.
Durarate mi amistad,
si el hazer cosas injustas
tan mal cantado a los reyes
no fuera de quien los juzga;
que injurias piden vengança,
avnque amistad las escusa;
con pesar lloro de ver
tu caida tan profunda,
y tu leuantada luna
derribada de vn golpe de Fortuna.

27

A los pies de don Enrrique

28

El bello color rosado
buelto en mortal ceniza,
escurescidos los soles
que al del oriente escureçian,
desflorada la madexa
del luziente oro de tibar,
derramando fino aljofar,
dize la çelosa Elisa:
« Llorad, ojos, a prisa
que ya se passo el tiempo de la risa.

Ya el tiempo que mi esperança
su fruto alegre cogia,
quando florecio en presencia
tanto ausencia o marchita,
pues son noches de tinieblas
los que fueron claros dias,
no cesse vuestro corriente
asta que pierda la bista.
Llorad, ojos, a prisa
que ya se passo el tiempo de la risa.

Ay glorias, que soys infiernos,
ay, imaginada cifra,
que solo os entiende el triste
para quien fuistes escritas!
Ojos, si esto conoceis,
pues que del contento os priuan,
recebid el coraçon
el sangriento amor que enbia.
Llorad ojos a prisa
que ya se passo el tiempo de la risa. »

Viendose Elisa oluidada,
y que ausencia sea bida,
el ingrato quen su alma
nuebos acidentes cria,
tomo vn arpa en las manos,
que en tiempo fue su alegria,
canta y llora junto
al tono que dixo arriba :
« Llorad ojos a prisa,
que ya se passo el tiempo de la risa. »

29

« Quien huye de desengaños,
no espera bien con que acierte,
porque no ay mayores males
que los bienes aparientes.
Guste el ciego enamorado
de disgustos y desdenes,
que a costa de sus sospechas
gozara sus gustos breues.
Es engañoso el amor,
cazador de todas suertes;
tiene reclamo de burlas,
y de veras mata y prende.
Esta frio en el verano,
y en el inbierno caliente,
porque es sobrenatural
quanto quiere y quando quiere. »
Esto cantaua vn pastor
al pie de vn alamo verde,
al salir la blanca Aurora
por las puertas del Oriente.
Del rocio de la noche,
alxofar las ramas vierten,
y de sus ojos derrama
lagrimas que otra vez beue.
Y assi sustenta al amor
con que esta llorando siempre,
por quel fuego le consume
que dentro del pecho tiene.
Viole vn pastor forastero,
y dixo sin conocerle :
« Por el llanto y por las quexas,
lauro sin ventura es este. »

30

De Narcisa y Belisarda,
por orden del hado injusto,
Arsindio y Belardo ausentes
llorauan su muerte juntos,
y dexan las almas tristes
a este calauozo oscuro,
porque les siruan los cuerpos
para sustento de brutos
Abrete, tierra,
y danos ya sepulcro.

De que nos siruen agora
imagines ni dibuxos,
pues son memorias del alma
y de mayor mal anuncios
el contar los dias por oras
y las oras por minutos;
quanto mas se alarga el tiempo,
la muerte abreuia su curso.
Abrete, tierra,
y danos ya sepulcro.

Lo poco nos espantaua,
ya nos amansa lo mucho;
pues nos fuistes duros biuos,
blandos nos sereis difuntos.
Esto dizen, y los ojos
llenos de pesado jugo,
el vno y responde el otro
con mil suspiros profundos:
Abrete, tierra,
y danos ya sepulcro.

31

Preso en la Torre del Oro

32

Despues que la luz del sol
se aparta de nuestro suelo,
y la oscura noche triste
despliega sus rayos negros,
se parten de Argel dos fustas,
guarnidas de tiros gruesos.
Echando luego las belas,
con el fauorable viento
llegaron en breue espacio
a tomar seguro puerto,
adonde desenbarcaron
con gran quietud y silencio.
Dexan a todos los barios
y vienen con grande acuerdo
drechos a mi casaria
donde estaua yo encubierto.
Rodearonme la cabaña,
y en breue tiempo la vndieron,
y con el gran poluo y tierra
me sacaron casi muerto.
Quitaronme mi regalo,
mi querida y mi contento;
trocaronse los plazeres
en penas y llanto eterno.
Luego me ataron los braços,
y se fueron muy contentos
adonde los dos vaxeles
espumauan junto al puerto.
Y quitando las cadenas
que colgauan de vnos fresnos,
nos engolfamos en alto
jugando a prisa los remos.
Donde de repente vino
de poniente vn ayre fresco,
y luego nos sobrevino
tal borrasca y tantos truenos,
y vna tempesta, que echaua
el mar alaridos fieros,
y tal perdida y ruina
que temblauan nuestros cuerpos,
Asta ver en que paraua
nuestro infelice suceso,
quando luego de inprouiso
con vn remolino orrendo
se soruio el mar vn vaxel,
de los dos el mas perfeto.
Y ya que rayaba el alba,
en Argel tomamos puerto,
donde quedo triste y solo
en perpetuo cautiuerio,
en manos de los cosarios
fuera de mi patria y reyno.

33

La niña se duerme

34

La bella serrana,
que en lo rostro tiene
los hierros y flechas
con que el Amor hiere,
de cuyos cabellos
el haze las redes,
en que libres almas
se enlaçan y prenden,
cuyos bellos ojos
al sol escurecen,
libertades roban
y pechos encienden.
Pagandome firme
la fe que me deue,
que me a de querer
jurado me tiene:
mas ay, si me miente!

Palabras me dixo
afables y alegres,
señales me a dado
que me fauorece.
Atenta me mira,
alegrase en verme,
tratando mis cosas
al tiempo entretiene.
Quando de mi ablan,
publica mil bienes;
el cielo permita
que los diga ausente :
mas ay, si me miente!

Tiempo es que otros pechos
libres, Amor, dexes,
y solo el que adoro
cautiuas y fleches,
que en el solo abitas,
pues ser solo puedes
onra de tu nombre,
guarda de tus leyes.
Que veras le digo,
diras si la vieres,
que se le prometo
si fe me promete,
mas ay, si me miente!

35

Sobre las blancas espumas

36

Si aquel de la benda acaso topares,
huye, niña, huye,
huye, no le aguardes.

Si no le conoces,
yo te dire el traje,
porque no se entregue
en tus libertades:
es niño pequeño,
desnudo y en carnes,
que allana los montes,
vende los ayres,
bendados los ojos,
humano el semblante,
cargado de flechas
para quitar paces.
Ya te doy las señas,
mira no te engañe.
Huye, niña, huye
huye, no le aguardes.

Es hijo de Venus,
Bulcano es su padre,
y como es herrero,
el las flechas haze;
bien se veen los hecho
ser hijo de madre:
si ella es atreuida,
el no fue couarde.
No te cuento nada
de sus crueldades,
ques muy larga historia
tragedia de males;
mas huye ligera,
que sale alcanzarte.
Huye, niña, huye,
huye, no le aguardes.

37

La niña hermosa
de color trigueño,
dueño de mil almas
y sola de vn dueño,
al suyo esperaua
a vn balcon de pechos,
y por no dormirse
çantaua estos versos:

« Esta noche me cupo la vela :
plega a Dios que no me duerma ! »

Como vio la niña
la noche en silencio,
y la luna llena
en medio del cielo,
a su amor rogaua
que viniese presto,
y a sus bellos ojos
que oluiden el sueño.
Pero por si a caso
no admiten sus ruegos,
por entretenerse
repite a su acento :
« Esta noche me cupo la vela :
plega a Dios que no me duerma ! »

Y armaua cantando
dos mil passatiempos:
ya le desculpaua,
ya formaua çelos;
de ver su tardanza
se quexa a los cielos,
y a su dicha aplica
el confuso miedo.
Puesta su esperança
en manos del cielo,
hasta el alua bella
aguarda diziendo:
« Esta noche me cupo la vela :
ruego a Dios que no me duerma ! »

38

Martirizar la memoria,
penar con el pensamiento,
cansar la imaginacion,
subir de punto al desseo,
no dar vado a las pestañas,
ni a los claros ojos sueño,
se negandoles su bista
de copiossas aguas llenos,
andar haziendo quimeras
tras tus locos devaneos ;
hasta quando, mi señora,
a de durar este tiempo ?
Mira questas engañada:
ni te entiendes, ni te entiendo,
que en ti veo mas mudanças
quen la veleta del viento.
Señora, ablemos claro :
saldre de lo que sospecho,
que ya tus señas me cansan,
y ya a tus ojos no creo ;
la esperança que me diste,
ya ves como no la riego:
por momentos se marchita,
perdiendo su color fresco.
Si no me engaño, señora,
evidentes muestras tengo
que quieres y no te atreues,
o por verguença, o por miedo.

39

O gustos de amor traydores,
sueños ligeros y vanos,
gozados, siempre pequeños,
y grandes imaginados !
o memorias invencibles,
que en la mia podeis tanto,
que estais agora mas nuebas
que al principio de seys años.
Entre los ojos traygo
que tengo de morir enamorado.

Quise bien y fuy querido ;
y despues que me oluidaron,
tanto mas la causa quiero
quanto mas son los agrauios.
E prouado mil remedios,

pero todos son en vano,
que lo que el tiempo no cura
locura sera curallo.
Entre los ojos traygo
que tengo de morir enamorado.

Heme fingido valiente
para no torcer mi braço,
mas despues que estoy rendido,
confieso que a sido engaño.
Ay Dios, y a quantos amigos
esta verdad he negado!
pero ya lo digo al mundo
porque remedio no hallo:
Entre los ojos traygo
que tengo de morir enamorado.

Seys años a que padezco
para memorias de quatro:
mirad si tengo razon
de rendirme a tantos daños.
Piedad, piedad, bella Filis,
si pueden lagrimas tanto,
sed muger vna ora sola,
pues fuistes piedra seys años.
Entre los ojos traygo
que tengo de morir enamorado.

40

Por entre vna vmbrosa mata
de olorosa madreselua,
recostado estaua Albanio
contemplando a su Alisea,
que al pie de vn laurel sombrio
alegre passa la siesta:
con el estaua Leonida,
su querida compañera.
De jazmines olorosos,
de mirtos y violetas,
guirnaldas entretexian
entre diferentes perlas.
Aqui texen el clauel,
aqui rosa, alli azucena,
y de trecho a trecho ponen
razimos de gruesas perlas.
Dexan el dulce exerciçio
porque vieron que despierta
vn pequeño çagalexo
de florida hedad muy tierna,
que yazia en el regazo
de la candida Alisea.
Mil abraços le esta dando
y el tierno rostro le besa.
El apassionado Albanio,
que aquello mira y contempla:
« Quien se boluiera, dezia,
al estado de innocencia,
y fuera aquel çagalexo,
avnque el bien no le sentiera!
Quisa que con lo que el llora
yo cuytado me riera! »
Mas luego buelue a dezir:
« Ques esto, Fortuna fiera,
en niñez desseo yo gloria
passando en vejez la pena! »

41

Fuese mi çagala
a olgar a la aldea,
y quando boluio,
de mi se desdeña.
Agole mil motes,
mil juegos y fiestas,
y quanto mas ago,
mas de mi se alexa.
Si a echado Cupido
por ellas sus flechas,
que esta en aldeas
arroja centellas.
O niño inquieto,

padre de sospechas,
rapaz inportuno,
y quanto me cuestas !
Que quando mas libre
pienso estar dellas,
entonces me acuden
mas por darme guerra.
No estas ya cansado
de relatar cuentas
y dezirme nuebas
y contar querellas ?
De passar el tiempo
en tu libre aldea
vienes muy gozosa,
alegre y contenta.
No se ques la causa :
quiera Dios que mienta
mi coraçon triste,
que aqui me atormenta.
Ay, celos rabiosos,
no me deis mas guerra
ni me persigays
de aquesta manera !
Y tu, mi zagala,
tan discreta y bella,
oye mis razones
y escucha mis quexas.
Solo y desdichado,
junto a la ribera,
di por ver tu cara
mas de quatro bueltas,
y mas de seys años
segui tu vandera,
y creo si mas fueron
mas me persiguieras.
No me afliges mas,
ni me des mas pena,
pues son por tu causa
todas mis querellas.

42

Cofrades de amor,
los que del invierno
sufris la inclemencia
segun vuestro fuego,
los que acelerados
caminais al templo
de algun desengaño
a colgar los hierros,
envidiadme todos,
y conozca el suelo
de mi Madalena
los merecimientos.
Hermosura y gracia,
que la dado el cielo
vn rostro que eclipsa
al del ruvio Febo.
Cubre su cabeça
vn cabello negro,
que prende mil almas
y enlaça al arquero.
Es su bella frente
con el blando pecho,
del Potosi plata,
de los Alpes hielo.
Los hermosos ojos
de abalorio espejos,
donde el niño Amor
mira sus effectos.
Encima esmaltados
con dos arcos negros,
armas del rapaz
ques hijo de Venus.
Tiñen sus mexillas
no color diuerso
de la alegre fruta
del mejor cereço.
Son coral los labios,
lo demas estremo ;
no cristal los dientes,

porque son mas bello.
Dichosa señora,
yo lo soy pues tengo
en fe de su gusto
puesto el pensamiento.

43

A mi coraçon
tu pusistes guardas,
y fuertes prisiones
a mi cuerpo y alma.
Mi dulce alvedrio
parti tu bonança,
y mi voluntad
fue a ti sujetada.
Tuue confiança
siempre en tus palabras,
y en tu noble pecho
puse mi esperança.
Mas como muger
seguiste tu raça,
en ser qual la luna
llena de mudanças.
O ingrata Laura,
fin y principio de mis quexas y ansias!

Mi firme querer
y aficion mal pagas ;
pero no me offendas,
que a ti misma agrauias.
Detu propria mano
tengo escritas cartas,
las quales encierran
mil lisonjas falsas.
Quisete vn tiempo,
y tu me adorauas;
ya en perseguirme
dizes que descansas.
Buena cuenta da
el mundo tu fama,
y con estos hechos
bien tu nombre ensalzas.
O ingrata Laura,
fin y principio de mis quexas y ansias !

44

Esteril sierra, vestida
de xaras y robres secos,
ceñida de abrojos libres,
venas de tu pardo cuerpo,
pues de aquel valle encantado,
sepulcro de biuos muertos,
a tu soledad sigura
desengaños me truxeron,
Abre tu centro,
que quiere mi esperança entrarse [dentro.

No me niegues los vacios
donde se forman tus ecos :
tendran respuesta mis males,
agrauiadas del silencio.
En tu nieue me sepulta,
y escondeme entre tu hielo ;
seras mi mortal templança,
y sere tu mortal fuego.
Abre tu centro,
que quiere mi esperança entrarse [dentro.

De hazañas impossibles
prometi possibles hechos,
mas los errados discursos
son curiosos devaneos,
por ser de anbicion altiua
bullicio confuso y ciego,
locura al fin, como bayle
que se mira desde lexos.
Abre tu centro,
que quiere mi esperança entrarse [dentro.

Roto el baxel atreuido
que sin razon mis desseos
dieron al mar de fortuna
do estan los bancos del tiempo,
ya de calma offendido,
ya del bendaual despierto,
quiero escapar con la vida,
abraçado a qualquier remo.
Abre tu centro,
que quiere mi esperança entrarse
[dentro.

45

La lança arrimada a vn fresno,
sobre el arçon el adarga,
el coraçon en Toledo
y los ojos en su alcaçar,
sobre vnos redumbaderos
de peñas negras y pardas,
pardo el quebrantado Taxo
desciende a la vega llana,
llorando penas presentes,
hijas de glorias passadas,
triste, imaginatiuo,
dize, el gallardo Abenamar :
« Ay, que me matan
rabiosos çelos y mortales ansias ! ».

A quien quiere mas que hala,
a quien quiere mas que al alma,
dexa por cosas preciosas
de obligaciones hidalgas ;
y a su despecho se parte,
quel rey le manda que parta
a guarnecer los castillos
de Hita y Guadalajara.
Y como vna ausencia triste
es madre de mil desgracias,
dize al son que le atormenta
las sospechas y las armas :
« Ay, que me matan
rabiosos çelos y mortales ansias ! »

No siente tanto el partirse
como el ver que le amenaza
Amor, que siempre da escusas
muere en boluer las espaldas ;
que tiene competidores,
y con hembras y palabras
bolueran atras los rios
y se allanan las montañas.
Y ansi en el mar de sus penas,
zoçobrando en las borrascas
de lagrimas y suspiros,
repite tales palabras :
« Ay, que me matan
rabiosos celos y mortales ansias ! »

46

En tanto que la tormenta

47

Que aprouechan mis quartillas,
mis octauas y sonetos,
mis redondillas y coplas ?
de que me siruen mis versos ?
Quantas letras hice y hago
son todas por vn sujeto,
y tiran todas a vn blanco
y ninguna acierta al medio.
Huye el blanco de la flecha,
y ansi yo jamas lo acierto,
porque es qual vna beleta
que se muda a todo viento.
Ay, graue y pesado sueño,
que ha diez años que velo y siempre
[duermo !

A vn angel quiero y adoro,
enbiado de alla del cielo

para muerte de los ombres
y cuchillo de los cuerpos:
Mata solo con la vista,
y da heridas sin remedio,
porque es qual bala de plomo
que traspassa hasta los huesos.
Si dizen que es graue el daño
quando nace de vnos çelos,
que sera el de vn desdichado
que avn no ha alcanzado vn con-
[tento?
Ay, largo y pesado sueño,
que ha diez años que velo y siempre
[duermo!

Si dizen tanbien que cura
todos los males el tiempo,
como se oluiden los mios
que ha diez años que padezco.
Diez años ha que te siruo,
y apenas tengo vn consuelo:
como quieres que resista
agrauios de tanto peso?
Acabame de vna vez,
pues de mi vida eres dueño;
y pues solo en ti consiste,
solo en tus manos lo dexo.
Ay, largo y pesado sueño,
que ha diez años que velo y siempre
[duermo!

48

Los martinetes al sesgo
sobre vna luna menguante,
con el nombre de Belisa
que junta los dos remates,
para enpezar vna ausencia
saco Fideno vna tarde,
como tanbien de su pecho
sufrimiento a sus pesares.
En vna tordilla yegua,
por ser hembra tan mudable
quen sus dudosos meneos
es menos lerda que el ayre,
passo de su ingrata bella
a media rienda la calle,
y viendola en vn balcon,
dixo llorando a sus males:
« Regala, dulce enemiga,
prendas que te satisfacen,
que por ser liuianas prendas,
merecen que las regales;
liuianas dixe, mal digo,
pues con tus ojos las hazes
iguales a tu hermosura,
por mirar ojos iguales.
Sigue constante sus gustos,
pero si seras constante
pues a ser con otras firme
te enseñaste con dexarme.
Yo me voy adonde lleuo
tu memoria a que me acabe,
para ver si prendas tuyas
pudiessen alimentarme.
Partio con esto la yegua
forçosa, que en los hijares
sentio el desden de Belisa
que le seruio de acicates.

49

Ya es tiempo de recoger,
soldados de mi memoria,
escapados y vencidos
de vna batalla tan loca.
A rrecoger, pensamientos,
capitanes de congoxa!
que ya el alferez del tiempo
sus verdes vanderas dobla.
Sarjentos de mis cuydados
que sin buscarlos me sobran,

al contrario que me vençe
dexare el campo y la gloria.
Toca a rrecoger, toca,
que marcha el tiempo y la jornada
[es corta.

Las espias de mis çelos
ya es tiempo que se recojan,
que si çelos son sospechas,
que seran verdades y obras?
del sueldo que me lleuastes
ya siento la falta aora
que del sueldo hizistes paga,
moneda sin peso y paca.
O çentinelas perdidas
por esperanças ociosas,
vn general de desdichas
perdidas os lleua a todas.
Toca a rrecoger, toca,
que marcha el tiempo y la jornada
[es corta.

50

Tendido esta el fuerte Turno

51

Buela el sol en alto
y no beo al mi amore
que mal penado yaçe
el mi coraçone.
Rubio carretero,
si es verdad que pones
en las tus coyuntas
ligeros trotones,
qual para do tiendas
porque no los corres?
qual montaña inpide
su curso veloçe?
Arrima la espuela,
sacude el açote,
consumase el dia,
que brame la noche.
Garrida señora
del cuerpo sensore,
quien de tus cabellos
fiziese vn cordone!
Bañanse mis ojos,
pues en mis passiones
luçe mas tu sombra
que tus arreboles.
Tramenle tus manos
con tantos primores,
que no le destramen
los tus disfauores.
Permita el tu grado
que con el se abroche
la sangrienta llaga
por do entre el tu ardore.
Fablame en celada,
no lo sepa el conde,
porque no le plaçen
las fablas de amores.
Dize Gerineldos
las tales razones,
tullido por verse
de mortal pasione.
Canta su albardañe (?),
por no buscar homes
que sus puridades
fablen en canciones.

52

SESTILLAS

Noche penosa y dura,
de triste sombra y de afligido
[manto,
que inpides la luz pura
del bellisimo sol que estimo tanto,

apresura tu buelo
y dexa libre mi dorado cielo.

Luna que resplandeces
en el collado, belo tenebroso,
si de amor te enterneces
y vn tiempo Endimion te fue [gustoso,
muestrate en tu carrera
mas veloz que otra vez y mas [ligera.

A muchos amadores
es la noche agradable y deleytosa :
yo solo en mis amores
la tengo por contraria y penosa,
que amor ha ordenado
que goze con la luz de mi cuydado.

Y tu, señora mia,
aliuio de mis males y tormento,
del desseado dia
es mi gloria, mi bien y mi contento ;
aplaca mis querellas,
porque abreuian su curso las es- [trellas.

53

OTRAS SESTILLAS

En esta larga ausencia,
donde tu desengaño y tu memoria
acaua mi paciencia,
comienza mi dolor la triste historia,
discurso de vna bida
bien empleada, pero mal perdida.

Aqui donde se biste
de dos aluas el sol en noche [oscura
eternamente triste,
ausente de su luz hermosa y pura,
biua mi alma asida
al cuerpo triste de quien es su vida.

Aqui para cuydado
tan desigual la muerte me reserua,
que falta a mi ganado
de Tormes agua y de su prado [hierua,
que ausente el dueño mio
ni hierua lleua el prado, ni agua [el rio.

Quando, señora mia,
vera mi alma ausente lastimada
de tu sereno dia
el alua destos montes coronada ?
mas quien abra que aguarde
vn bien que huye y que se alcanza [tarde !

54

OTRAS SESTILLAS

En vn campo florido,
cuya esmaltada margen Tormes [laua,
de vn ganado perdido
estrangero pastor Belardo estaua ;
sobre vna peña fria
ansi lloraua, aunque cantar queria :

« Dulce destierro mio,
querido agrauio sin razon dichosa,
agradable desvio
nacido de vna causa tan hermosa,
en soledades tales
vuestras sois mis bienes y mis [males.

Nadie piense que lloro
el daño que padezco en tierra
[agena,
que si la causa adoro
y sus afectos son tormento y
[pena,
la pena es bien que adore,
quando afligido mis desdichas llore.

Lo escrito y mal hablado
no es bien, discreta Filis, que te
[asombre,
pues como condenado
alguna vez blasfemo de tu nombre,
llorando el alma mia
diez años tristes y vn alegre dia.

Como, diuinos ojos,
auiendo usado tal piedad comigo,
os pude dar enojos
sin temer de los cielos el castigo?
mas ya de vuestros cielos
baxaron rayos abrazarme en celos.

La pena del infierno,
porque del cielo priuo offende
[tanto,
y ansi es mi mal eterno,
mayor mi pena, y sin cesar mi
[llanto,
trayendo a la memoria
que me priua mi culpa de mi gloria.

55

OTRAS SESTILLAS

Por peñas desconformes,
con lluuias y crecientes del invierno
se despeñaua Tormes,
y a la furia del agua el pecho tierno
de vn pastorcillo ausente,
que ansi se quexa, llora, dize, y
[siente:

« Si en el agua del rio
mis lagrimas se siembran derrama-
[das,
que fruto sera el mio,
tan mal perdidas y tan mal co-
[bradas?
mas vaya el agua al centro,
no mate el coraçon, si queda den-
[tro.

El alma que me queda
bien fuera, Filis, tuya de derecho,
mas no abra donde pueda
caber agora en tu ocupado pecho,
y ansi mi pena ordena,
pues ando viuo, que ande muerto
[en pena.

Ayre, agua, fuego y tierra,
que tengo por nacer passare luego
al fin de tanta guerra,
agua llorando doy suspirando fuego,
tierra en morir contento,
y esperanças del viento al mismo
[viento.

En ver que restituyo
lo que porque naci deuo a mi
[dueño,
mi cierta muerte arguyo,
y que mi jouentud fue sombra
[y sueño:
pagar mis deudas quiero
antes del dia del biuir postrero.

56

OTRAS SESTILLAS

« Ay, despreciada vega

de tu famoso dueño, ay, bosque solo
adonde apenas llega
por fuerça y voluntad la luz de [Apolo,
quanto tu alegre tiempo diferencio
deste triste silencio
donde el llorar mayores fuerças co- [bra,
que adonde Albanio falta el llanto [sobra.

O Tormes, que solias
los campos florecer con tu presen- [cia,
en los alegres dias
de ques aora noche tanta ausencia,
ay, yeruas, que yo soy vuestro ro- [cio,
quen vez del claro rio
el agua de mis ojos os esmalta,
que todo es llanto donde Albanio [falta.

Ay, vegas celebradas
del Tajo vsurpador del pastor nues- [tro,
que yeruas encantadas
piso su planta por el prado vuestro,
pues con su oluido en esta arena [seca,
su curso y orden trueca
quando naturaleza en todos obra,
que adonde Albanio falta el llanto [sobra.

Amor bien empleado
mas no como deuiera agradecido,
a sustentar cuydado
que ha de acabar mi bida y mi sen- [tido. »

Ansi se quexa Alsina junto a Tor- [mes,
y las aves conformes
y el rio le ayudaua con boz alta,
que todo es llanto adonde Albanio [falta.

57

De su querida Amarilis
Brasildo llora el ausencia,
soledades de su alma
que adonde va se las lleua;
y como muere la vida
quando falta el alma della,
tal en su cuerpo parece
que sin el alma le dexa.
Ninguna cosa le agrada,
y todo le causa pena,
y en el gusto se entristece
y en la tristeza se alegra.
Echado orilla del Tajo,
sobre el arena desierta,
ansi les dize a las aguas,
arboles, montes, y seluas :
« Amor me de paciencia,
que no ay sigura fe donde ay ausen- [cia.

Cristales claros y puros,
por este tiempo siquiera
que os a dexado Amarilis,
corred turbios y sin fuerça,
y no lleueis desde aora
de oro puro las arenas,
pues lagrimas os faltaron
que las hizieron de perlas;
o bolued el curso atras,
pues aquella ingrata bella
me dixo que le veria
en vuestras y no en ellas.

Bien podeis, corrientes claras,
mudar la naturaleça,
pues las almas inmortales
la fe que juraron tuerzan.
Amor me de paciencia,
que no ay sigura fe donde ay ausen-
[cia.

Y tu, perjura pastora,
que tan segura passeas
los campos de Mançanares,
de mis lagrimas y endechas
no pienses que no se sabe
por engaños te gouiernas,
quel amor pintan con alas,
por cueruo de malas nueuas.
Ya he sabido tu mudança,
que el bien tarda y el mal buela,
rendir mucho al amor
es victoria con verguença.
Mas yo llorare por todos,
que son propias estas sierras
para llorar sin testigos
las palabras que me quiebras.
Amor me de paciencia,
que no ay sigura fe donde ay ausen-
[cia.

58

Amor, de mi alma fuego,
profundo mar de mis ojos,
de mi gloria esteril tierra,
de mis quexas ayres sordos,
el rigor de mis desdichas
destos elementos todos
alterais las inclemencias
avnque vuestras aras onro.
Amor loco,
yo por vos y vos por otro.

Yo como a niño os regalo,
yo como a Dios os adoro,
como a ciego os doy la mano,
como desnudo os compongo.
Pagaysme el regalo en çelos
la guia en cegar mis ojos,
la adoracion en infierno,
la gala en fauores rotos.
Amor loco,
yo por vos y vos por otro.

De aquella mudable altiua,
de mis gustos graue estoruo,
ques de la fe mal segura
los juramentos adoro.
Entera goze su alma,
repartiola no se como,
el cuerpo tiene la culpa
facil presa de mil lobos.
Amor loco,
yo por vos y vos por otro.

59

Puesto en Tormes los ojos,
y en Tajo los pensamientos,
el coraçon en su masia
y sobre vna peña el cuerpo,
tendido de largo a largo
sobre sus braços el cuello,
por momentos suspirando
y llorando por momentos,
triste con passadas glorias,
alegre con su contento,
de su cuydado cuydoso,
contento con verse preso,
vino para sus cuydados
para sus descansos muerto,
con vista para sus males
y para sus bienes ciego,
tardo para su alegria,

para sus pesares presto,
muy sano para dolores
y para gustos enfermo,
libre para niñerias,
captiuo en cosas de seso,
para veras siempre torpe
y para las burlas diestro,
proprio en sufrir desventuras,
en desecharlas ageno,
discipulo en ser querido,
en amor siempre maestro,
para impertinencias sabio
y para importancias necio,
mal en recebir fauores
y para darlos muy bueno,
todas estas calidades
alla rebuelue en su pecho,
tendido orilla de Tormes,
el sin ventura de Arselio.

60

Llorando mira Rodrigo

61

Temores de mi partida,
omicidas de mi alma,
que dexays, si agora muero,
para quando triste parta?
Porque le usurpays la gloria
de mi muerte desdichada,
al preciso amargo punto
de la despedida amarga?
Tanto os cansa mi vida, o tanto tarda
el verdugo cruel que me amenaça.

Desterraos de mi, temores,
con violencia inumana :
quereis triumfar de mi muerte,
siendo otra della causa,
inspiraciones cobardes,
agueros de mi esperança,
historia del desengaño
que a dulce muerte me llama.
Tanto os cansa mi vida, o tanto tarda
el verdugo cruel que me amenaça.

Sacrificios funerales,
anuncios de mi desgracia,
señales del fin açiago,
que deseays que yo haga?
dexadme llegar primero
a que mi fe satisfaga,
y luego vuestro rigor
dara fin a mi jornada.
Tanto os cansa mi vida, o tanto tarda
el verdugo cruel que me amenaça.

Contradicion de mi gloria,
prisiones que me acompañan,
esperad al fin postrero,
que la sentencia esta dada;
que despues de aver lugar
de executar vuestra saña
en este triste rendido
la Fortuna y su mudança.
Tanto os cansa mi vida, o tanto tarda
el verdugo cruel que me amenaça.

62

Entre mortales suspiros
que impiden al ayre el passo,
cuenta Filida sus quexas
a las corrientes del Taxo;
lloraua la pastorcilla
la mudança de Siluano,
y lo poco que a su mal
an echo tan largos años.
Ay, que en el mar de mis ojos
el alma se va anegando.

Dize : « Si vivo engañada
ya me sustentan engaños,
que a quien engaños dan vida
acaban los desengaños.
Aqui vereis lo que puede
vn amoroso cuydado,
y lo que a vn amante offende
otro halle su descargo.
Ay, que en el mar de mis ojos
el alma se va anegando.

Acuerdome yo que vn dia
con falso pecho Siluano
pinto por imagen suya
el dolor que agora passo.
Diziendo que sus enojos
de principio pueden darlo
tan a mi costa, que el mal
dize que muriendo acabo.
Ay, que en el mar de mis ojos
el alma se va anegando.

Acuerdate, mi pastor,
si ya no estas oluidado,
que mis lagrimas continuas
an enriquecido el Taxo.
I si por ser proprias mias
no merecen otro tanto,
hazles buen acogimiento
que en tu nombre las derramo.
Ay, que en el mar de mis ojos
el alma se va anegando. »

63

Muerte, si te das tal priesa

64

Mil çelosas fantasias

65

Las reliquias de la noche
huyan del sol dorado,
hacia en las altas cumbres
rayauan los muros altos.
Ya dexa el caliente nido
el paxaro solitario,
y la biuda tortolilla
desanpara el seco ramo.
Ya relumbrauan los rios,
ya se mostrauan los campos
y las formas de las cosas
distintas a los humanos,
quando Albanio
ni ve sol ni luz ni dia:
que son noche del alma los cuydados.

Al sol se buelue y le dize :
« Padre que alumbras a tantos,
que hizo a tu sol mi noche
que no merecen tus rayos?
Si eres padre de la vida,
de la tierra y de los años,
haz cuenta que yo soy tierra
si en tierra vn destierro largo.
Mas ya que a mi no amenaces
alumbre los ojos claros
de aquella que es luz del dia ;
y ya mas veo mis agrauios
quando Albanio
ni ve sol ni luz ni dia:
que son noche del alma los cuydados.

I quando a sus ojos fueras
por el resplandor prestado,
veras quel mundo y el cielo
ardiente, sereno, y claro
ya se mezclauan los humos
de los techos comarcanos.
El tardo buey gime al yugo

y el labrador al trabajo
las armadas requeria;
el cazador fatigado
que entre las espesas matas
recosto los mienbros flacos,
quando Albanio
ni ve sol ni luz ni dia:
que son noche del alma los cuydados. »

en note, ces fragments :
Mas dixera, mas no pudo,
quel sol, tendiendo sus rayos,
hizo yguales con las cumbres
montañas, puertos, y llanos...
Ya resonaua la honda
entre lentiscos amargos
y en la cumbre de los montes
parecian los ganados...

66

El sol, que al dorado Toro
con rayos de oro encendia
para que esmaltase el campo,
daua Abril fuerças diuinas.
En cuya saçon Albanio
los fertiles campos mira
que las sierras de Sigura
corona la nieue fria.
Mira los verdes almendros
que diuino olor inspiran,
con flores de verde y nacar
ya por el suelo esparçidas,
i todo el campo cubierto
de mil retamas pagizas;
entre floridos espinos
ansi lloraua y dezia :
« Todo florece aora, Siluia mia,
y sola mi esperança se marchita. »

I sobre los verdes campos,
las parleras aueçillas
de la primauera alegres
las esperanças publican;
ya de las difuntas ojas
la blanca escarcha se quita,
cuyo humor deciende al tronco
para que las ojas viuan.
I las antiguas raizes
que el ielo quemado avia,
apenas el sol las toca
por la espesura de encima.
Ay, Siluia, que ya dos vezes
he vistas verdes espigas!
y apenas señal de amor
en mi esperança se cria.
Todo florece aora, Siluia mia,
y sola mi esperança se marchita.

Virtiendo cristal y arena,
aquestas frutas combidan
a quien no tuuiera el alma
de fuego como la mia;
con las lagrimas del alma
de aljofar y perlas finas,
amanaçen esmaltadas
las ieruas de tus orillas,
y en vn mismo punto secas
de ponçoña de las mias;
que llorar preso y ausente,
sin razones y desdichas.
Todo florece aora, Siluia mia,
y sola mi esperança se marchita. »

67

Entre flores y jazmines
que el famoso Genil baña,
estaua Lisandro ausente
en la vega de Granada.
Con los cuydados de ausencia
los presentes oluidaua,

biuiendo con su memoria,
que da vida a su tardança.
Suspirando alço los ojos
y a quien rige el carro abla
y dize : « Al fin en el cielo
haze tu curso mudança.
Los arboles en la tierra
mudan su fruto y sus ramas,
y nunca Amarilis muda
el rigor con que me trata.
Pero no es suceso nueuo
oluidar al que mas ama,
que nunca fe verdadera
hallo de su valor paga.
Hize ausencia de Amarilis
para pensar si la oluidara
y quanto mas vino ausente,
tanto mas crece mi llama.
Boluer me quiero a sus ojos,
quen verlos mi amor se plaça;
pues no hallo algun remedio
que ausente me satisfaga.
Asta que buelue a mirar
la quen ausencia me acaba,
en presencia me da vida
con solo el bien de mirarla. »

68

Ques esto, pensamiento?
quien te defiende y guarda
que nunca te consuma
ausencia ni mudança?
O tiempo, que de todo
victoria alegre alcanças!
a ser vencido enseñas
y de tu triumfo escapas.
Sin duda que tu asiento
lo tienes en el alma,
y della ques eterna,
aprendes a imitalla.
Acabame o te acaba,
ques mala de sufrir vida tan larga.

Que hechiços fueron estos,
que hierua de Tesalia,
que indignacion de estrellas,
que encanto de palabras?
Nouedades que suelen
mouer passiones largas,
qual roca firme al viento,
te dexan y te hallan.
O loco pensamiento!
de quien esperas paga,
si esta lexos la mano
quen tu fauor aguardas?
Acabame o te acaba,
ques mala de sufrir vida tan larga.

No quieras acercarte
de suerte al sol las alas,
que bueluen por las ayres
segunda vez quemadas.
Mas anda el sol muy alto,
y es mucha la distancia
de tu merecimiento
al que ninguno iguala.
No quiero vida alegre
que sin ti no me agrada:
que acabas presto quiero
al que de espacio acaba.
Acabame o te acaba,
ques mala de sufrir vida tan larga.

Devieras acordarte
que quando cerca estauas,
te di nombre de loco
la que tu dueño causa.
I ser cuerdo pudieras
por la pena que passas,
mas ay, quen ti el prouerbio
por ser remedio falta.

Que contrario elemento
te abiua si te cansas:
sobraua ya el fuego,
bastaua ya el agua.
Acabame o te acaba,
ques mala de sufrir bida tan larga.

No bes los impossibles,
las sierras y montañas,
el mar de inconuenientes
que al passo te amenaçan?
Porque sin darme treguas
renueuas la batalla?
sosiegue si te plaze
las abolladas armas.
De que te sirben prendas
de glorias alabadas?
discursos mal logrados,
perdidas confianças,
no quieres acercarte?
Acabame o te acaba,
ques mala de sufrir vida tan larga.

69

Viendo que de su cuydado,
tanto el remedio se aparta
quando se acerca el tormento
que por momentos le acaba,
la pastora cuyo nombre
se perdio con su esperança,
mirando al Betis, se quexa
a las corrientes del agua:
« Ay lagrimas cansadas,
en vano por mis ojos derramadas!

En vano es llorar la pena
quando el remedio le falta,
mas si sobra la razon
quien dexara de llorarla?
Salid, lagrimas, a prisa,
hazed crecer estas aguas;
que avnque salgays sin secar,
para mi fuego no abasta.
Ay lagrimas cansadas,
en vano por mis ojos derramadas!

No lloro fingidos males,
ni temores ni mudanças,
ni esse amor ques tan comun
que quien lo quiere lo halla.
Mas lo que lloro, es deziros
que vosotras, ondas claras,
que mas que cubris arenas
tengo para llorar causas.
Ay lagrimas cansadas,
en vano por mis ojos derramadas! »

70

Quexandose estaua Dido
de su desdicha y de Eneas
al viento, que de piadoso
lleua a las naues sus quexas.
Quando el huesped fugitiuo
tanto amor y tantas prendas
le paga con vna espada,
que oluidada se le queda.
Mirando dize a los filos:
« Gentil espejo me dexa
el enemigo troyano
para que mire mi afrenta.
Ay dulces prendas,
quel dolor y la vida acabe en ellas!

Piadoso fementido
buelue a Cartago velas,
no ya para que me offendas
mas porque morir me veas.
Mas yo are con mi sangre
borrar tu luz de manera
que pueda salir el alma

sin que afrentada me vea.
I pues de mi culpa y tuya
las vivas estampas muestras,
bastante veneno tienen ;
bien puedes matar con ellas.
Ay dulces prendas,
que dolor y la vida acaba en ellas ! »

71

Ardiente, rauiosa furia,
cruel verdugo del alma,
polilla del coraçon
que mata y que nunca acaba :
dime, marañero Amor,
los embelecos que fraguas,
si son para mas tormento,
porque mi muerte dilatas ?
Quando, Fortuna avara,
vere de mi dolor la antigua causa ?

Poderoso eres, rapaz,
soberuias son tus hazañas:
onor, patria, ausencia, tiempo,
todo lo rinde tu aljaua.
Ausencia me da la muerte,
el tiempo me desengaña,
onor proseguir la empresa,
aumento de amor la patria.
Quando, Fortuna avara,
vere de mi dolor la antigua causa ?

Desñudo paxaro ciego,
ansi perfume tus aras
el ambar de Mossambique,
çinamomo de Malaca.
Que qual en mi estes constante
en aquella bella ingrata,
de quien como amante temo
el bien que agora me falta.
Quando, Fortuna avara,
vere de mi dolor la antigua causa ?

Imagino la presente,
cumplidas mis esperanças,
por dar vado a los suspiros
y allar el fondo a mis ansias
y fin como todo es sueño ;
quel bien aparente engaña :
buelue el alma a su tormento,
y el coraçon a su fragua.
Quando, Fortuna avara,
vere de mi dolor la antigua causa ?

72

Asomaos, humano engaño,
a las ventanas del alma ;
abrid las bien, quel entierro
del gran Saladino passa.
I por gran creencia os dexa
lo que en vida alegre y larga,
despues de abella sumado,
montaron victorias tantas.
Del Rojo Mar en cadena,
del roto orgullo de Francia,
de la saqueada Egipto,
de tanta empresa y hazaña,
esta pobre mortaja
sola del mundo Saladino saca.

Ay, avarientos desseos
que subays dudosas aguas !
hazia donde os enterrais
buscando el oro y la plata ?
Potencia y gloria del mundo,
sueño y no de ora pesada,
reyes que en la tierra hazeis
el mejor dicho en su farsa.
Resplandeciente hermosura,
pared por de fuera blanca,
pabos que inchays vanas plumas

haziendo ruedas inchadas;
esta pobre mortaja
sola del mundo Saladino saca.

Pues tiene la breue vida
limite la vida humana,
y el mar que amenaça el cielo
arena la tiene a rraya.
Vna pequeñuela piedra
quando del monte se arranca,
si el barro toca, deshaze
de Babilonia la estatua.
Por las venturosas calles
de Hierusalem la santa,
el que lo prouo lo dize,
vn lienço puesto en la lança:
esta pobre mortaja,
sola del mundo Saladino saca.

73

Los soueruios pensamientos
que me dieron gloria eterna
me causan pesar y llanto,
angustias, tormento, y pena,
ques ordinario de amantes,
quando menos se reçelan,
sobre venir vn bayben
que les quita quanto esperan.
Mi querer me dio esperança
porque el tiempo la cumpliera,
y el que cumplir la tenia
es quien de mi la destierra.
El ayre me fue contrario,
el agua, el fuego, y la tierra,
desden, oluido, y mudança,
me causaron cruda guerra.
Puse mi alma y cuydado
en vna hermosa dea:
muger en lo que es mudança
y mas que diosa en ser bella.
Hize ausencia de mi diosa,
que nunca tal cosa hiziera,
pues fue causa de mi daño
y de mi congoxa fiera.
Mas juzgando por mi pecho
y por sus palabras tiernas,
persuadime que cumpliera
sus offertas y promesas,
que ya que te hirio Cupido
el me dara vida nueua,
pues de ordinario a vn lugar
ya mas apunta sus flechas.
Pero temo que la suerte
me quitara la que queda
para que pueda dezir:
quien espera, desespera.

74

Muger, te llamo homicida,
que no te agrauies te ruego;
que si de offendido hablo,
quanto mas menos offendo.
Falsa, ligera, inconstante,
mas que Circe azogue çierço:
ingrata, altiua, inpaciente,
palma, cipres, rauia, fuego,
si gustabas ser Medea,
porque te fingiste Hero?
mas en muger naçen juntos
promesa, rrepentimiento:
yo no me quexo;
el que tu gozas, curara mis çelos.

Quando parti de tus ojos,
sus niñas me prometieron,
que avnque tales no sujetas
a la mudança del tiempo;
perdime de confiado,
ganastete a lo secreto.
Guarda, no llores tus gustos,

quiça por orden del cielo
ternas disgustos por gustos,
males por bienes agenos,
resultando mi vengança
de tus cometidos hierros:
yo no me quexo;
el que tu gozas, curara mis çelos.

Si por vengarte de mi
te mudaste, yo sospecho
que ninguno te la hara
que no te la pague luego;
ques en ti mas natural
la mudança que en el viento,
y ansi no es mucho que vengues
agrauios propios y agenos.
Holgarame de ser roble
o Merlin el hechiçero,
por sufrir sus vendabales
y entender tus embelecos.
Yo no me quexo;
el que tu gozas, curara mis çelos.

75

Arboles de humor preñados,
perdida fuerça de inuierno,
flor brota el alto laurel,
llora el ñudoso sarmiento,
trepan la lisa pared
el jazmin y rayan tierno,
crece el dorado aleli,
apunta el verde mastuerço,
quando el gallardo Menalta,
cansado de ir tras vn cieruo
por los toledanos montes,
descansa al pie de vn enebro.
Salen ardientes çentellas
del abismo de su pecho,
del coraçon exaladas
y por humo aquestos versos:
Si el çiego Amor no amayna mi tor-
[mento,
abrete tierra y tragame en tu centro.

Adiuina y pronostica,
las çenizas de sus guesos
materia para otro fenis,
pues lo a sido en sentimiento;
frequentando el respirar,
recoge el vital aliento,
fuelle de su ardiente fragua
y pauilo de su fuego.
Ve que se abrasa y consume
sin tener algun remedio:
que al infeliz siempre falta
quando esta en mayor aprieto;
sintiendo las llamaradas
del fiero y horrible inçendio,
con triste llanto se quexa,
mirando a la tierra y cielo:
Si el ciego Amor no amayna mi tor-
[mento,
abrete tierra y tragame en tu centro.

Si a las niñas de los ojos
por cuyo desden padezco,
ni lastima ni amedrenta
la boz horrida de vn muerto;
si aquellos neuados parpados,
justas puertas de dos cielos,
mi calor no las derrite
haziendo en cristal effeto;
y si al juzgar de mi causa,
tan bien fundada en derecho,
inplorando su clemencia
no dieren por mio el pleyto;
descubren vn lançe falso,
hijo de su entendimiento,
mayorazgo, pues hereda
la renta de sus intentos:

Si el ciego Amor no amayna mi tor-
[mento,
abrete tierra y tragame en tu centro.

Fui tu aluergue deleytoso,
pero ya mal grado al tiempo,
biues como salamandra
en las llamas de mi pecho;
enbarcaste tus promesas
en el baxel de reçelos,
soplo reçio el vendabal,
mudaste vela al momento.
Es la naue de vn papel
delgada veleta al viento,
si es el mastil vna firma
del floxo y femineo sexo.
Anegase mi esperança
y si no la trae a puerto,
la tabla de desengaños
morira en el mar de duelos:
Si el ciego Amor no amayna mi tor-
[mento,
abrete tierra y tragame en tu centro.

I tu, vengatiua Laura,
da de mano a esse gusto,
amansa, amansa.

Llamarse puede dichoso
el cuerpo a quien no le passa,
del ciego que llaman lince
el arco, flecha o aljaua.
Quise vn tiempo a mi enemiga,
que el amor no tiene paga,
que es igual al valor
de la cosa que le ama.
Mas como es la priuacion
de mil apetitos causa,
renacen nueuos desseos
mil impossibles del alma;
llorare tu ingratitud
asta que enjugue mi cara,
el mas pesado elemento
guardandome en sus entrañas.
Y tu, vengatiua Laura,
da de mano a este gusto,
amansa, amansa.

76

En las guertas de aquel rio
que tiene en Cuenca su casa,
rebuelue memorias tristes
el ortelano de Laura.
Acuerdase de aquel tiempo
que florecio su esperança,
siendo jardinero Amor
en el jardin de su alma.
Marchitola a su despecho
la mudança de vna ingrata,
que semejantes baybenes
secan verdes esperanças.
Ay, dize, gloria del cuerpo
y como nos cuestas cara,
pues por leues niñerias
atormentas siempre el alma!

77

El verde campo y el cielo
en los montes de Castilla,
cubiertos de blanca nieue
eran vna cosa misma;
los arroyos no baxauan
del puerto como solian,
y en su misma fuerça el agua
por el hielo detenida;
quando Albanio por Silbana
en fuego amoroso ardia.

Debaxo de blancos techos
el rio Tormes biuia,
sus peces en el arena,
piedras, piçarras, y guixas;
eran de cristal las fuentes

y de plata las enzinas,
por donde el ayre a las peñas
trocaua la nieue fria ;
quando Albanio por Silbana
en fuego amoroso ardia.

En las pagizas cauañas
de robles y de sauinas
los perezosos pastores
altas hogueras hazian ;
de cuyas ramas las ojas
por el suelo sacudidas,
las ovejuelas hambrientas
casi el fuego paçian ;
quando Albanio por Silbana
en fuego amoroso ardia.

Morianse entre sus braços
las rezien nacidas crias,
dando a los dueños pobreza
y a los pastores comida ;
con quexas los animales
el nublado cielo herian,
lamiendo los tiernos hielos
que de los riscos pendian ;
quando Albanio por Silbana
en fuego amoroso ardia.

En vn toldado aposento
cubierto de martas finas,
encerrado y sobre fuego
el abariento comia ;
lloraua el misero pobre
entre la ceniza fria,
con sus hijos y muger
y la desnuda familia ;
quando Albanio por Silbana
en fuego amoroso ardia.

Buscauan los caminantes
sobre las sierras altiuas,
el camino y el poblado
que sin camino seguian ;
las naues en lo seguro
de los puertos acogidas,
los bramidos del amor
oian y no temian ;
quando Albanio por Silbana
en fuego amoroso ardia.

78

Las soberuias torres mira

79

El enfermo rey Enrique

80

Tristeza me piden versos
y esfuerçan mi boz al canto,
y doyle lagrimas yo
como cantare llorando ?
Avnque mis males espante,
que boz sacaran mis daños
de vn pecho aflegido adonde
dan bozes tantos agrauios ?
Que no ay tan dulce canto
en vn estado triste como el llanto.

Quien nace para desdichas
no canse a la muerte en vano,
que esto tiene de muger :
huir del que va buscando.
Por esso, lagrimas mias,
desdel Oriente al Ocaso,
ya mas el sol os enxugue
hasta la fin de mis años.
Que no ay tan dulce canto

en vn estado triste como el llanto.

De ver con alas nacido
nacen las penas que paso,
porque me abraça la tierra
quando al cielo me leuanto.
Esparze, bella enemiga,
de tu sol los fieros rayos
y abraza mi atreuimiento,
aqui donde estoy llorando.
Que no ay tan dulce canto
en vn estado triste como el llanto.

Ay, diuinos pensamientos,
indinos de pecho humano,
sufrid el justo castigo
pues quereis bolar tan alto !
Que empresa como la vuestra
basta a vella intentado,
que no lloro por vosotras,
sino porque ansi descanso.
Que no ay tan dulce canto
en vn estado triste como el llanto.

81

Al pie de vn olmo escarchado
donde Belardo, su amante,
desbarato vn tosco nido
que avian texido las aues ;
de breues passadas glorias,
de presentes largos males,
esta la triste diziendo :
« quien tal haze, que tal pague. »

La bella Filis vn dia,
al tiempo quel sol esparze
sus rayos por todo el suelo,
doraua montes y valles ;
i viendo que el coraçon
se le diuidio en mil partes,
assi misma se dezia :
« quien tal haze, que tal pague. »

Hazenme desdenes guerra,
guerra desdenes hazen,
mate Abelardo con çelos,
çelos es bien que me maten.
No atendi siendo llamada ;
agora no me oye nadie,
con justa razon me afflige :
quien tal haze, que tal pague.

82

Grande rumor se leuanta

83

« Peñas del Tajo deshechas
del curso eterno del agua,
como el de los ojos mios,
vn tierno pecho no ablandan.
Bien parece que nacio
entre vosotras la ingrata
que me a desterrado el cuerpo,
y me a perseguido el alma.
Alegre Filis se goza
con que me destruye y mata,
como si vençer vn muerto
fueron victorias tan altas.
Humilde sufriendo estoy
el cuchillo a la garganta,
y con ser sentencia injusta
no le replico palabra.
Mis agrauios me dan bozes
para que tome vengança,
y engaño les con dezir
que poca bida me falta.
Aconsegeles que sufran
y respondenme que osaran,
si como ella tiene el pecho,
tuuiera yo las entrañas.

A quien se humilla al leon,
con ser fiera no le agrauia,
y a mi me mata rendido
vna muger enojada.
Derrite por altas sierras
su nieue el sol Guadarrama,
y su pecho helado y frio
todo mi fuego no basta;
quedara furiosa entonces
al tiempo que libre parta,
viendo quel cuerpo no siente
los azeros de su lança;
i que los ecos del nombre,
que a pesar suyo se cantan,
le trayeran corrida y triste
por los sotos de Xarama. »
Asi se quexa de nueuo
de su pena antigua y larga,
vn pastor que iguales tuuo
embidia, destierro, y fama.

84

Las tres de la noche an dado,
coraçon, y no dormys;
mis memorias os desvelan,
que desvelar es su fin.
Mal reposa vn agrauiado,
mal podra ya mas dormir;
si amastes como discreto
y como onrado sentis,
o verdades de mi alma,
quien os podra encubrir
por no confesar que muero
en los hierros que biui!
Venga la muerte, venga contra mi,
que no es para desdichados el biuir.

Ay de vos, coraçon mio,
que al Amor quereis seguir,
que esperais en la Fortuna
que el Tiempo libre seguis!
Mira quando la esperança
naçe en dichoso jardin,
da por fruto desengaños,
seco Agosto de su Abril!
Mira que el Amor y el Tiempo
son tan malos de sufrir:
vno por andar ingrata,
otro por rapaz y vil!
Venga la muerte, venga contra mi,
que no es para desdichados el biuir.

Mis ojos y mis desseos
que nunca saben huyr
del peligro que promete
la belleza mas gentil,
esto al yugo amoroso
rendieron nuestra ceruiz,
y a mi pensamiento dieron
a las ciento penas mil;
o mi libertad cautiua,
que de carcel me seruis,
que de quexas, que dengaños,
me prendeis por que os prendi!
Venga la muerte, venga contra mi,
que no es para desdichados el biuir.

85

Dada dormideras
a vna vieja duende,
vna niña angel
del coro de vn çetre;
quando las campanas
de maytines mueben
abades maduros
y abadesas verdes,
y como las señas
del sacristan siente,
cantando con rauia
dize desta suerte:

Duerme madre, duerme,
y la vieja a las doze estaua en sus [treçe.

Quien fuera sirena,
lisongera pece,
para que lleuara
de encantos tus sienes;
vengueme el candado
del tiçon ardiente
del astuto Vlises,
que tus ojos cierre.
Si en ellos ay niñas,
avnque vieja eres,
desta niña amante
como no se duelen ?
Duerme madre, duerme,
la vieja a las doze estaua en sus [treçe.

Ya cantan los gallos,
y mi penitente
de su gran caudillo
podra ser se acuerde ;
no le des materia
para que me dexe,
que entre su corona
ay brios de reyes;
son sus opalandas
de las que se mueben
a qualquier trastorno
del menor leueche :
Duerme madre, duerme,
y la vieja a las doze estaua en sus [treçe.

Esto dize y haze
y ella se arrepiente,
que contra mal hado
no ay yeruas que presten;
que las viejas son
al quitar plazeres :
grullas en el suelo,
perras en los dientes;
de sus dos oydos
haze dos paueses,
de la boz que dize
quando en ello hiere :
Duerme madre, duerme,
y la vieja a las doze estaua en sus [treçe.

86

Quando creçe mi alegria
y mi firmeça mas creçe,
tu sin razon me condena,
ingrata Leonida, a muerte.
Porque, falsa, prometiste
lo que prometer no puedes ?
si son tus promesas falsas,
falsa seras, pues prometes.
A puerto de mar te vas :
alla veras hechas fuente
las lagrimas destos ojos
que vn pecho noble te offreçe.
Bien se que te alegraras
porque sus corrientes creçen,
pero diles tu mudança,
veras como atras se bueluen.
Porque has querido burlar
a quien burlas no mereçe,
pues en las veras te a sido
tan humilde esclauo siempre ?
No eres tu la que me amauas
como agora me aborreçes ?
si a quererme te atreuiste,
quantos fauores me diste
llorando fingidamente,
ya que mientes con la boca,
porque con los ojos mientes ?
Dichosa tu que te casas,

que al fin biuiras alegre;
desdichado de Riselo,
que dos contrarios le offenden.
Tu ingratitud se conoçe,
mi fe biua resplandece,
padezca mi pensamiento
pues mi esperança perece.

87

Amor, si puede el cuydado
con que sigo tus vanderas
obligarte a que me escuches,
oye vn poco mis querellas;
i de aquella bella ingrata
que por mi mal es tan bella,
escucha las sin razones,
justa ocasion de mis quexas.
Que a la muerte me acercan
entre esperanças que me desesperan.

Subieronme sus lisonjas
asta la postrera esfera
y abraçandome las alas
me arrojo diziendo: muera.
I sin saber si el morir
del todo llamo a mis puertas,
juntamentecon mis males
oy celebra mis osequias.
Que a la muerte me acercan
entre esperanças que me desesperan.

Ausentose de mis ojos,
poniendole nueua benda
con que de nueuo bendo
el alma que va tras ella.
Paso el mar de mis enojos
en la barca de mis quexas,
dexandome la esperança
enterrada a las riberas.
Que a la muerte me acercan
entre esperanças que me desesperan.

Amor, si lagrimas mias
tus entrañas no penetran,
abrasare tu retrato
en el fuego que me quema.
Entrare a fuego y sangre
por tus murallas y almenas,
y sepultare tu nombre
entre las cenizas muertas.
Que a la muerte me acercan
entre esperanças que me desesperan.

88

El yelmo lleno de plumas,
y de sangrecilla y greñas,
en vn cauallo español
con las cubiertas de tela,
ablando esta don Gayferos
desdel muro de Sansueña
a su muger oluidada
no mas de porque lo era:
« Frances, dixo, soy, señora,
y hazia Paris doy la buelta
de las guerras de Aliarde,
que no de juegos ni fiestas.
Quando yo llegue a Paris,
yo le dire que es afrenta
de Carlos de Françia y suya
quel este libre, y vos presa.
Que nunca el hombre sabio
su muger gran tiempo dexa,
que si presente se engañan
que no aran en ausencia?
I direle que entre tanto
en Paris las tablas juegan,
juegan cañas por ser vuestros
los moros desta frontera.
Direle que buelue en si
para que no se arrepienta,

que juegos aca y alla
podran ser parar en veras.
Quellos dexaran las cañas
por gruesas lanças ginetas,
si ven reluzir acaso
vna flor de lis francesa. »
Melisendra que le escucha,
enternecida y atenta,
conocio que era su esposo
y ablole desta manera :
« Alçad la celada vn poco,
soldado, por vida vuestra,
que me aveis trocado el alma
con nueuas que estais en ella ;
si vos no soys el ingrato
que a Melisendra desprecia,
con el mismo tiempo el alma
lo que imagino contempla. »
Gayferos enternecido,
se descubre a Melisendra,
quedando en aquesto punto
lleno de lagrimas tiernas.

89

Dezidme, sospechas tristes,
dezid, celos infernales,
porque me perseguis tanto,
siendome Amor fauorable ?
No temo vuestro rigor
que todo es vn poco de ayre,
que adonde el amor preçede
no ay contrariedad que baste.
Persigame la Fortuna,
sigame el rigor de Marte,
y el Amor de mi se oluide,
Florisa, si te oluidare !
Ay Dios, dexadme !
sospechas, çelos, no querais dexarme !

O rigurosos contrarios,
que procurays sujetarme,
sin mirar que estoy sujeto
al Amor y a su estandarte !
Al fin sigo la milicia
que sigue qualquier amante,
sujeto al hijo de Venus
de quien Bulcano es su padre.
No ay coraçon de azero
que para amor poco vale,
pues de amor el bello Adonis
sujeto a su hermosa madre.
Ay Dios, dexadme !
sospechas, çelos, no querais dexarme !

Como me podra librar
de dos contrarios tan grandes ?
Florisa, vuestra firmeça
me asegura destos males.
Mas como te quiero tanto
haze el pensamiento alarde,
imbidiando mil sospechas
para que al alma me maten.
Ay Dios, si no me socorres
sera impossible librarme !
pues al fin eres muger,
no es mucho que me acobardes.
Ay Dios, dexadme !
sospechas, çelos, no querais dexarme !

90

Del estrago que dexaua
el rey de Argel en el pueblo,
corre por la gran Paris
sangre biua de hombres muertos.
Sobre el arnes del gigante
que edifico contra el cielo,
el mismo cielo lluuia
mil edificios desechos.
Viene sobre Rodamonte
de tantas torres el peso

que a mil otros enterrara,
y en el sirue de cimientos.
Para enseñar su valor
siruen las hachas y el fuego,
y el poluo de que no borre
su reziente azaña el tiempo.
Quando llego vna espia
de sus amores ligero,
porque a la muerte y al daño
ya mas le faltan correos.
Supo como Doralisa
dio a Mandricardo el pecho,
la acogida que era suya
por mas galan y mas nueuo.
Allole con piel de drago,
de los çelos el veneno,
y arrojando de su boca
dixo al lugar y a los çelos:
« Ruinas de mi valor,
quedad en pie, pues es cierto
que ya en mi sera locura
lo que hasta agora fue esfuerço.
Infierno soy, y Paris
no podra contra el infierno;
que con celos no es hazaña
destruir todo vn imperio.
Seamos de oy mas los dos
de dos cuydados exemplo:
yo por nueuas assolado,
vosotras por valor nueuo. »
No dixo mas, que a sus males
vio que agrauiaua, midiendo
con ruinas de cuydados,
ruinas de pensamientos.

91

No huyas, fiera enemiga,
aguarda, ingrata, aguarda,
no huyas de quien te adora,
y sigas a quien te mata.
Mira que, quando me offendes,
te offendes a ti y te agrauias
y que si me matas mueres,
pues que te tengo en el alma.
Mira quel Amor se quexa
de que sus leyes quebrantas,
y que arrastras sus banderas
y que su retrato abraças.
Y mira que mis desseos
contra ti tocan al arma,
jurando a sangre y fuego
tomaran de ti vengança.
Acuerdate que en la orilla
del celebrado Xarama,
estando yo temeroso
de tus fingidas palabras,
dixiste: « Primero al cielo
le faltara su luz clara,
que faltes de mi memoria. »
Como me mentiste, falsa!
mira que tu ingratitud
es de mi bondad madrastra,
y que tus vanos antojos
son verdugos que te matan.
Y mira que el justo cielo
me dara de ti vengança,
ya que la tierra cruel
fue para mi tan contraria.

92

Quando el regalado lecho
descansa tus mienbros lasos,
los cuydados de tu alma
tienen el propio descanso.
El entendimiento haze
al sueño dulce embaraço;
importuna la memoria
con causas del bien passado.
La voluntad date guerra,
tocan las tres a rrebato;

ho, duermes, señora mia,
en mis enemigos braços ?
Que en essa ora del mayor regalo
lucho con çelos, lloro mis agrauios.

Llega la imaginacion
alli con campo formado,
que de çelos tiene tantos
que puede formar vn campo.
El temor de mi firmeza
date corto o largo plaço,
dudas de la fe que tengo
reçelaste de vn engaño.
Figurasme por constante
o sospechas lo contrario?
ho, duermes, señora mia,
en mis enemigos braços ?
Que en essa ora del mayor regalo
lucho con çelos, lloro mis agrauios.

Si duermes, ingrata mia,
y despertares acaso,
si no me offende tu gusto,
no me offendas con tu braço.
Mas ay, que pido impossible
y que este impossible callo
hasta quel tiempo me muestra
como puede vn desengaño!
En la ora questo escribo
acuerdome de mis daños;
ho, duermes, señora mia,
en mis enemigos braços?
Que en essa ora del mayor regalo
lucho con çelos, lloro mis agrauios.

93

No es razon, dulce enemiga

94

A las temerosas bozes
que daua la gente çiega
de la miserable Troya
que se abraça y que se quema,
aquel juez de las diosas
y querido de princesas
a quien todo el mundo imbidia,
y aborrece sola Grecia,
acudio a saber la causa
del alboroto que suena ;
que ve arderse su ciudad
y no sabe quien lo ordena.
Y ansi confuso y turbado,
lleno de congoxa y pena,
aqui corre y alli para
y ardiendo en yra, bozea:
Quien me destruye si me ampara [Elena ?
mas ay, que su defensa me condena!

Pero la parlera Fama
le hirio presto en la orexa,
y en medio de tantos daños,
la causa dellos le enseña.
Alço los ayrados ojos,
y vio que entre dos almenas
de la torre de su alcaçar
con fuego haze Elena señas.
A los dos Atridos llama
con toda su arma griega,
a quien encubrio Neptuno,
participe en la cautela.
Quisiera al punto el Troyano
que le tragara la tierra,
para quitar de las manos
tal ocasion a su lengua.
Quien me destruye si me ampara [Elena ?
mas ay, que su defensa me condena!

95

Anegado en mar de çelos
y abrasado en el de amor,

el alma de sus cuydados
cuenta a Belisa vn pastor :
« Avnque mudos, estos montes
testigos, Belisa, son
de mi fe de tus promesas,
de mi engaño y tu traycion.
Seys años a, bella ingrata,
queres el norte y farol
de mis amorosos passos
que baldios hazes oy.
No allo remedio que pueda
çegar al competidor;
de la suerte que mis ojos,
tu natural arrebol
mirastele por mi mal,
por su bien el te miro;
nueuas cuentas ya recibes,
mal pagas lo que resto.
Apenas el alba rie·
quando lloro su passion,
el alma ques inmortal,
pues resiste tu rigor;
de las nubes de mis ojos,
en ausencia de tu sol,
ya mas escampan las lluuias
a instancia de mi dolor.
Descuydos son que yo tuue
quando començaste el son
de vna gallarda mudança
que toco tu coraçon.

96

Campo inutil de pizarras,
ribera agostada y seca,
que por la falta del rio
descubres islas de arena,
pues te exceden mis desdichas,
y a vezes mis ojos prueuan
a suplir con llanto triste
la corriente que desseas,
oye del hombre mas triste
que tiene el mundo las quexas;
que pues las paredes oyen,
bien pueden oir las piedras.
O claro Tormes, mi dolor te mueua
y pues vas a mi bien, mi mal le lleua!

Para tu curso, en llegando
a la antigua y noble cerca
de la ciudad que en España
es la mas insigne en letras;
i pues no las lleuas mias
sino lagrimas por ellas,
letras de fuego te doy
que con el agua se muestran.
I pues centellas parecen,
bien puede ser que las veas,
como en el agua de noche
se suelen ver las estrellas.
O claro Tormes, mi dolor te mueua
y pues vas a mi bien, mi mal le lleua!

Hermosissima Amarilis,
gloria y onor destas seluas,
para quien te mira, diosa,
y quien te escucha, sirena,
diuino impossible mio,
escucha esta boz postrera,
que lo que pide el que muere,
obliga con mucha fuerça.
I si tus hermosos ojos
piedad tan justa desprecian,
las piedras solas me escuchan,
quiça que me oiras entre ellas.
O claro Tormes, mi dolor te mueua
y pues vas a mi bien, mi mal le lleua!

97

A veros llegue, señora,
por la fama que os alaba,

mas ya se por la esperiencia
que soys mayor que la fama.
Suelen parecer menores
las cosas muy alabadas,
pero en vos la verdad vence
las mayores alabanças.
Solo halle diferencia:
que de muger nombre os dauan,
siendo vn angel, siendo vn fuego
con que se me abrasa el alma.
Quien, señora, pensara
que luego que os mire, tanto os amara!
mas quien no lo creyera,
que siendo vos tan bella, no os quisiera!

Si Amor, para hazerme vuestro
comigo se aconsejara,
mi humildad le pidiera
el adoraros por causa.
Mas alleme sin consejo
y a vuestros ojos con armas,
salteado el aluedrio
y del alma las tres guardas.
El desseo satisfecho,
la liuertad castigada,
obligados los sentidos
y la razon libre esclaua.
Quien, señora, pensara
que luego que os mire, tanto os amara!
mas quien no lo creyera,
que siendo vos tan bella, no os quisiera!

Si amor es tan poderoso,
mayores milagros haga;
que solo vencerme a mi
era muy facil hazaña.
Traygan vn barbaro fiero
de los desiertos de Arabia,
quel os llamara su sola
en viendos la hermosa cara.
Aquesta verdad confiessan
asta los mudos sin abla,
porque solo el ser agena
teneis, señora, de humana.
Quien, señora, pensara
que luego que os mire, tanto os amara!
mas quien no lo creyera,
que siendo vos tan bella, no os quisiera!

98

Entre azul pizarra
y peñasco roxo,
leuantando entre ellas
arenillas de oro,
murmuraua el Tormes
los asientos solos
de las tristes quexas
de vn pastor çeloso.
Quexase de ausencia,
que su mal no es poco
siendo oluidos ciertos
y çelos forçosos.
Ay, crueles çelos, çelos temerosos,
que aunque Amor es niño, mira con [antojos!

Ay vna sirena
morena de rostro,
junto a Mançanares
en vn verde soto;
labrados de negro
sus hermosos ojos,
como la camisa
sobre lienço tosco.
Pudieran sus labios
a vn niño dichoso
seruir de corales
y de cielo a vn moço.
Ay, crueles çelos, çelos temerosos,
que avnque Amor es niño, mira con [antojos!

Media lengua tiene
su pico gracioso,
que a la otra media
no se aponen pocos.
Siempre aquesta falta,
se la suplen otros,
mas es como el aspid
que los mata a todos.
Del amor y oluido
es vn equinoxio,
que los tiene yguales
que mudables ojos.
Ay, crueles çelos, çelos temerosos,
que avnque Amor es niño, mira con
[antojos!

Por estos suspira
vn coraçon quexoso,
que en estar mas cuerdo
parecera loco.
Siempre busca el agua
como herido toro,
porque al fin se templa
vn estremo en otro.
Que apartar no puede
los aullidos roncos
de las tortolillas,
tan lexos del olmo.
Ay, crueles çelos, çelos temerosos,
que avnque Amor es niño, mira con
[antojos!

99

Quien es aquel que camina
como si fuese bolando?
muy mas quel viento ligero
y mas quel plomo pesado?
Moço y viejo en vn instante,
sereno el rostro y turbado,
verdadero y mentiroso,
engañador y engañado.
Hijo del hurto primero
y padre del desengaño,
duro al lançe de la fama,
verdugo dellos y manos.
Ay tiempo vario, ay tiempo vario,
de Filis bella sin razon contrario!

Tu con tu curso remedias
los coraçones cuytados,
yguales soberuios montes
con los mas altos collados.
Secas campos de belleza,
pones nube al sol mas claro,
en plata buelues el oro
y las piedras en topacios.
Hazes guerra a la hermosura
armandote con los años,
y a vezes con accidente
sales del campo triumfando.
Ay tiempo vario, ay tiempo vario,
de Filis bella sin razon contrario!

100

Sacome de la prision

101

Llorando siete cabeças

102

Ya con sus aguas Otubre
amenazaua al invierno,
y las aves fabricauan
defensa contra los hielos.
I los arboles desnudos
bramauan los fieros vientos,
defendiendose las ramas
lo que las ojas no hizieron.

Ya passauan los pastores
el flaco ganado a estremo,
por los montes de Castilla
en valles y vegas secos,
quando el ausente Brasildos
por Amarilis muriendo,
ribera del Tormes dize
a su amor y a sus desseos:
Que no ay fuerça en los tiempos
para mudar mis firmes pensamientos.

Dexo, adonde el Tajo corre
entre peñascos soberuios,
vna aldeana que pudo
ser de vn principe sujeto.
No se vino por su gusto,
que le traxo el de su dueño,
que hasta las cosas del alma
la fuerça pierde el derecho.
Lo que no pudo la inbidia
de algun traydor lisonjero,
hizo el tiempo con su gusto,
que entre amantes llega presto.
Y ansi pensando el pastor
en los ojos y cabellos
a su prenda amada, dize
a su fe y amor eterno:
Que no ay fuerça en los tiempos
para mudar mis firmes pensamientos.

Esta segura, serrana,
de la fe que te prometo,
que no te a dexado el alma,
avnque biue ausente el cuerpo;
que avnque el dorado sol
mil bueltas diese corriendo,
tan firme como sus polos
an de estar mis pensamientos.
No escuches consejos vanos,
ni cause oluido en tu pecho
la ausençia, porque no digan
ques en las mugeres cierto.
No se quexe deste 'agrauio
la esperança que en ti tengo,
y pues palabra me diste,
parezcamonos en esto.
Que no ay fuerça en los tiempos
para mudar mis firmes pensamientos.

103

Otras vezes me aveys bisto,
altas y pintadas peñas,
traher mas alegre al Tajo
mis pobres cabras y ovejas.
De los altos destos montes
descubrian las riberas
que a su alabança obligauan
manos, boz, versos, y cuerdas.
Entonces, querida patria,
ya por mi mal estranjera,
cantaua alegres canciones
y agora tristes endechas.
Mas como cantara con tanta pena,
el que tiene su bien en tierra agena?

De donde libre naci,
tanta embidia me destierra
que soy como el esclauo,
que al son del hierro se quexa.
Soy desdichado en la mia
y soy dichoso en la agena,
que a vezes sirue en el templo
la mas desdichada piedra.
Dexo vn tesoro escondido
cubierto con cinco letras,
adonde descansa el Tormes
de averse quebrado en peñas.
Mas como cantara con tanta pena,
el que tiene su bien en tierra agena?

Si el nacer importa mucho,

son tan grandes las estrellas
quel mismo efeto alcança
en propias y estrañas tierras.
Pero al fin quedo llorando,
quiero de mi bien la ausencia;
amor propio y tierra propria
a lo contrario me esfuerçan.
Mas como cantara con tanta pena,
el que tiene su bien en tierra agena?

104

La madre Primauera
sacude el cabello y canas,
por las lluuias importunas
de la nieue y de la escarcha.
Ya passa el Hebrero loco,
ya las tempestades passan
y ya se quitan los tiempos;
ya se renueuan las plantas,
ya los campos se aseguran
de las lluuias y borrascas;
ya se retiran las nubes,
ya muestra el cielo su cara.
Tan sola mi esperança al agua de mis [ojos
promete flores y produze abrojos.

Ya van trocando los rios
en cristal las turbias aguas,
con que se gozen y miren
de los frutales las ramas.
Ya los alamos de Alcides
de nueuas hiedras se enlazan,
ya en los braços del olmo
renacen las verdes parras.
Ya son rosas las espinas,
ramos de flores los cardos,
las marchitas ojas lirios
y las escobas retamas.
Tan sola mi esperança al agua de mis [ojos
promete flores y produze abrojos.

Ya gozan en flor los campos
el dulce fruto que aguardan
y al fin lo que se promete
no se mengua, avnque tarda.
Ya la noche tenebrosa
corre la luz ya del alua
y al alua nublosa y triste
la tarde serena y clara.
El dia mas inportuno
espera en el de mañana,
la esperança mas esteril
florece al fin o se acaba.
Tan sola mi esperança al agua de mis [ojos
promete flores y produze abrojos.

105

Si tanta gloria se encierra
en vn bien tan impossible,
la que tiene quien la goza,
todo el mundo se le inbidie.
Quien dira questoy contento
con ver agena Amarilis,
porque solo el bien de verla
es paga de quien la sirue?
Pero no puedo negar
que los desseos me afligen,
por mas que ruegue a mis ojos
que sin el alma la miren.
Ay prendas mias humildes,
fuego merece quien al viento sigue!

Pues con alas de cera
quise tan alto subirme,
bien es que al mar de mi llanto
tu claro sol me derrite.

I puesto que con miralla
a mis ojos satisfize,
bien me queda que llorar
mil desseos y impossibles.
Contar quise las estrellas
y quitar la espada a Aquiles;
sembrar quise en el arena
i coger el viento quise.
Ay prendas mias humildes,
fuego merece quien al viento sigue!

Mas ay, pena gloriosa,
quien abra que no te estime,
siendo Amarilis la causa
del alma de vna Çirce?
Ya bendigo quien te goza
y la embidia lo permite
a mi, que a mis ojos se opone
como a la tierra el enclise.
Pero no puede quitarme
que quanto puedo la mire,
avnque el alma lo padezca,
que sin esperança biue.
Ay prendas mias humildes,
fuego merece quien al viento sigue!

106

A las reliquias dichosas
que de los labios sobraron
de la pastora Amarilis,
Belardo pone los labios.
I los ojos de los suyos
dulcemente arrebatados
beuio su hermosura misma
en los cristales de vaso.
La imaginacion del rostro
mas quel sol hermoso y claro,
enbuelto en agua de nieue
al pecho corre abrasado.
I apenas dixo: « ay Dios, que gran [regalo! »
quando boluio a dezir: « ay que me [abraso! »

Como la imaginacion
suele a vezes hazer lazo,
avnque era de nieue el agua
era de fuego el retrato;
y avnque en el alma tenia
de aquella primera mano,
la imaginacion en yenda (*sic*),
que fue mayor quel pintado;
fue possible a los sentidos
gozar oyendo y mirando,
y el gusto que era impossible
gozallo para su daño.
I apenas dixo: « ay Dios, que gran [regalo! »
quando boluio a dezir: « ay que me [abraso! »

107

A los hierros de vna rexa
la turbada mano asida,
sobre el cauallo Abenamar
de Zayda el retrato mira;
de noche viene a su calle,
que no se atreue de dia;
que si vn desden es destierro,
juntos le acaban la vida.
I entre los hierros mirando,
trasformado en su enemiga,
hablando las enternece
y con esta boz suspira:
O larga pena mia,
ya no eres culpa, no, sino desdicha!

Si es culpa ser desdichada,
no ay culpa como la mia,

pero sino tantas penas
seran por tantas desdichas;
ques pensar que Troya o Roma
hazen mi causa perdida,
que Caua engendra que Elena
para que ansi me persiga.
Vna muger ofendi
de otros muchos ofendida;
si e mentido en mis palabras,
sus mismas obras lo digan.
O larga pena mia,
ya no eres culpa no, sino desdicha!

Si Zayda culpa no tiene,
que inportan vanas mentiras?
que como el sol por el agua,
quedan las verdades limpias;
quantas he dicho lo son,
sus enemigos lo afirman;
mudable la llaman todos,
y yo la mudança misma.
Querer moros a vn tiempo
y escriuirles en vn dia;
darles vna noche a todos,
no ay muger de quien sescriua.
O larga pena mia,
ya no eres culpa no, sino desdicha!

108

De nueuo llora Abenamar
en la vega de Toledo,
sus desventuras passadas
y sus presentes tormentos.
Las reliquias de su Troya
esta mirando en el suelo,
imaginando la causa,
llora vn rato y dize luego:
Si toda el alma es fuego,
suspiro en vano, y en llorar me anego.

Ay diuina Abindaraje,
que fuiste mi gloria vn tiempo!
que fuego inmortal es este
con que me abrasa el pecho?
Bien parece en el milagro
rayo de tu hermoso fuego,
pues abraçandome el alma
jamas me consume el cuerpo.
Si toda el alma es fuego,
suspiro en vano, y en llorar me anego.

Llorando pienso acabarle
y llorando le sustento,
en las memorias le guardo,
en los suspiros le enciendo.
Con pensamiento le guio,
con desseos le entretengo,
que estan mas secos tus ojos
para que lleuan remedios.
Si toda el alma es fuego,
suspiro en vano, y en llorar me anego.

Tu, para todos piadosa,
eres de piedra a mis ruegos,
como la mar a mi llanto
combatida de los vientos;
soberuia a mis humildades,
enemiga a mi prouecho,
tirana de mi aluedrio,
y vna muger en efeto.
Si toda el alma es fuego,
suspiro en vano, y en llorar me anego.

109

Pensamiento bien nacido
en lo mejor de mi pecho,
que para famoso lince
naces de mis ojos ciego;
hidalgo de limpia sangre
avnque de abraçado aguelo,

si no es de amor como fenix
que tiene por onra el fuego;
sigue tu cielo diuino
y no te desmaye el suelo,
pues te atreues a llegar
al mismo sol quando menos.
Arriba sube, pensamiento,
que bien te pierdes si te lleua el
[viento.

Quando te vieres tan alto,
no me mires donde quedo,
porque si al cielo te subes,
parecerete pequeño.
Que toda la tierra es punto
respecto del sol que temo,
en otros hermosos ojos
que an hecho la tierra cielo.
Mira bien lo que te estimo,
pues con saber que me acuerdo,
toda el alma te confio
y que la abrases te ruego.
Arriba sube, pensamiento,
que bien te pierdes si te lleua el
[viento.

No soy yo de los cobardes
que humildes merecimientos
dexaron sin esperança
por la altura del sujeto.
Y para lo ques el alma,
dexando a vna parte el cuerpo,
yo se que igualo mi sol
y que sus rayos merezco.
Y no pretendo, Amarilis,
cosas que desaze el tiempo;
lo que no entiendo me aguarda,
y lo que no se ve desseo.
Arriba sube, pensamiento,
que bien te pierdes si te lleua el
[viento.

110

No salgays, señora Luna,
cubrid la serena faz,
que pues angeles se esconden,
conviene que no salgays.

Tinieblas sigan mis ojos
desdichados en mirar,
enturbien nubes de quexas
vuestros ojos de cristal;
y que las siete cabrillas
no pazcan la claridad,
que los oteros del cielo
a media noche les days.
Las estrellas mas luzientes
con veros se enturbian mas,
que pues angeles se esconden,
conviene que no salgays.

Quando el pastor Adamastes,
si por dicha os acordays,
que por ser hembra mudable
sabeis mucho de oluidar,
siendo diosa bien humana,
vos sintieron los de alla
llorar sus descuydos libres
y su ausencia suspirar.
Yo por vos suspiro y lloro,
triste y solo me dexad,
que pues angeles se esconden,
conviene que no salgays.

Vn angel tengo en el mundo
a quien mereci adorar,
en noches que por ser mias,
perdidas tan presto estan.
Asta que salgan sus rayos,
nortes que pueden guiar
mis esperanças perdidas
al puerto de su piedad;

duren las desdichas mias.
dure vuestra escuridad,
que pues angeles se esconden,
conviene que no salgays!

111

Sin Leda y sin esperança

112

Donde vais, mi pensamiento,
tan ligero como soys ?
mirad bien que vuestro dueño
se desvela, y no por vos.
Agradable cogimiento
pensareis que teneis hoy
al lugar ado solia
descansar mi coraçon.
Teneos, no tanto rigor,
que amor que os regalaua, ya os falto.

Detened el mouimiento
y refrenad la passion,
no deys al ayre las plumas
que pensays que os presto Amor,
que como de ayre se paga,
el ayre que os las dexo,
las presto que no deuiera
a quien de mano os gano.
Teneos, no tanto rigor,
que amor que os regalaua, ya os falto.

Amaynad la inchada vela
pues el viento se troco,
y no penseys tomar puerto
sino en vuestra perdicion.
De la perdida no os pese,
quen este juego de amor,
el que de sus dados fia
pierde lo que no gano.
Teneos, no tanto rigor,
que amor que regalaua, ya os falto.

Adonde quereis subir,
si qual el moço Faeton,
del çeleste carro a tierra
otro rayo os arrojo ?
De ti, falsa, me quexara
mas sera contra razon,
que muger dize mudança
y tu nombre me aviso.
Teneos, no tanto rigor,
que amor que os regalaua, ya os falto.

113

De su dama se despide
vn capitan español,
con palabras en los ojos
y lagrimas en la boz.
« A pedir, dize, señora,
vengo licencia y perdon,
para partirme mañana
y de tener vida oy.
A España me lleua triste
vna onrada pretension,
que por vn año an quitado
las saetas al Amor.
Los muros dexo de Oran
mas no dexo la afiçion,
mar y tierra dexare,
pero la voluntad no.
Solo te ruego, señora,
que mientras que paralla estoy,
al pedernal de tu oluido
mi cuydado sea eslauon.
Que yo fio de sus golpes,
avnque sean mas de dos,
que abraçaran tus entrañas
en biuas llamas de amor. »
Oye la bella Africana,

atenta al tierno amador,
llorando esta, suspendida,
si puede llorar el sol.

114

Con suspiros que encendia
el fulgifero elemento,
porque quando son del alma
tienen mas fuerças quel fuego,
y lagrimas que hazen nido
los pequeños arroyuelos,
porque quando el alma llora
son inclemencias del cielo.
Sobre vn cuerpo ya sin bida
que se llegaua su entierro,
vna pastora dezia
con boz baxa y ronco acento :
« Ay bello cuerpo, ay bello cuerpo,
si dando vida os vi, como estays
[muerto?

Si os vi dar vida a mis ojos
mediante los vuestros bellos,
como agora no me miran,
pues fueron siempre mi espejo?
Si el respirar dessa boca
daua a mi biuir aliento,
como agora el nectar dulce
de vuestros labios no beuo?
Si quando yo menlazaua
en aquese hermoso cuello,
animauades mis braços,
como, fiero, os considero?
Ay bello cuerpo, ay bello cuerpo,
si dando os vida os vi, como estays
[muerto!

Si me dauades la vida
abriendome vuestro pecho,
como agora todo calla
con tan eterno silencio? »
Aqui no pudo aguardar,
y entregando los cabellos
a las manos de su ira
al sol claro enriquecieron.
Enterraron el difunto
y ella sobre el monumento,
canta por osequias tristes
el tema de sus desseos :
« Ay bello cuerpo, ay bello cuerpo,
si dando os vida os vi, como estays
[muerto? »

115

Contra el mar ayrado y fiero,
entre las olas crueles,
llamas de amor y osadia
el pecho Leandro enciende.
Y por gozar de su gloria,
passar el estrecho quiere,
que la esperança del premio
haze los peligros breues.
Mas que le sirue al fuerte,
si la Fortuna le condena a muerte?

Aqui entrega el cuerpo al agua
y el biento que brama crece,
aqui le sube a los cielos
y alli en el centro le mete ;
aqui se acouarda el triste,
aqui tiembla y alli teme,
aqui se esfuerça y anima
y vencer el mar pretende.
Mas que le sirue al fuerte,
si la Fortuna le condena a muerte?

Mas como las pretensiones
de los humanos perecen
si aspiran a lo impossible,
por mas quel amor lo esfuerça,

prosigue adelante, y viendo
que caminaua a su muerte,
al cielo, mar, hero, y tierra
pide ayuda y ensordece.
Mas que le sirue al fuerte,
si la Fortuna le condena a muerte?

116

Mandadero es el arquero

117

En la luz del alba hermosa
y en la del alma los braços,
del sueño que no a dormido,
despierta Florida Albanio.
« Regalado esposo, dize,
mirad del alba los rayos,
escureciendo la mia
para destierro tan largo.
Con alba me anochecio
nuestro peregrino caso,
y sin ella me amanece
el dia de mis trabajos.
Anochecio para mi bien,
amanescio para mi daño,
halle la luz en la noche
y en el sol tinieblas hallo.
Ay, correo, precursor
de los trabajos que passo,
con la sentencia de muerte
a que me condenan tantos!
Como si estos gustos fuesen
hurtados y no casados,
de noche vienes por ellos
y los gozes sobre falso.
Que la esperança enemiga,
nascida de intentos vanos,
a mi possesion se atreue,
confirmada por mis braços.
Ayer vienes, oy te vas,
partido quando llegado,
por la posta en el camino
y en los contentos bolando.
Si fuera con mala fe
huuiera pleyto ordinario,
mas siendo mi fe tan buena,
seguro dueño me llamo. »
A las demandas y quexas
de Florida suspirando,
tierna la boz como el alma
ansi le respondia Albanio.

118

Cesse, estrellas del cielo,
mi tormento y vuestro llanto,
no cubran tanto rocio
las rosas de vuestros labios.
Si con gusto anocheciste,
amanece y con regalo,
que quien preso vino a veros,
mal podra libre oluidaros.
No por regalos agenos
dexo yo vuestros regalos,
sino por largas prisiones,
asperezas, y trabajos.
Si me partiera de vos
a buscar gustos passados,
justas fueran vuestras quexas
y mis disculpas engaño.
Desde a vn muro, a vna rexa,
estan mis ojos mirando,
al campo si los humillo
y al cielo quando los alzo.
Por el camino que veo
mis pensamientos alargo,
van y vienen asta vos
como las flechas al blanco.
No se si encuentran los vuestros,
porque tienen mas espacio;

que amigos que no se hablan,
o van ciegos o enojados.
Bien me llamays alba a mi
pues amanecio llorando;
rocio que saca en flor
la verdura de mis años.
Estimad la possesion,
victoria que viene al cabo,
pues soys legitimo dueño
a quien me fuerça tirano.
Que algun dia el alba triste
saldra del Oriente claro,
con sol que abrasa las fuerças
de tantas penas y agrauios.
Con esto y abraços tiernos
de Florida parte Albanio
a la prision donde biue,
en la ribera del Tajo.

119

Las lobregas nubes tristes,
melancolicas se rasgan
del cielo, cubriendo todas
las dos lumbreras mas claras.
Su negra sombra en el suelo
estienden qual negra capa
con truenos, rayos, y piedra,
remolinos, vientos, y agua.
Huye el ganado medroso,
que ya en ningun campo para;
huye el mas brauo y fuerte,
la mas fiera y la mas flaca:
solo Albanio queda solo
al alta de vna montaña,
con fortuna su pensamiento
que a lo muy alto le llama.
No tiene miedo al tiempo,
que ya fortuna contraria
le tiene hecho a sufrir
truenos, rayos, piedra, y agua.
No le espantan truenos de ayre,
que dentro de sus entrañas
le atruena amor con tal furia
quel coraçon le quebranta;
ni ser herido de rayos
tan poco le espanta nada,
pues rayos le an de curar
del rostro de Felisarda.
La piedra tan conocida
tiene ya que no le daña,
que la que solo le ofende
es ser piedra la que ama;
los remolinos del tiempo
en muy poco le agrauian,
que amor solo le rebuelue
las passiones del alma.
Quexoso estaua el pastor
de la fortuna voltaria,
pues le boluio de querido,
desdichado y en desgracia;
çelosos suspiros echa,
çelosas bozes arranca,
que quien sirue mucho amor
este gualardon aguarda.
Atajole sus razones
el ver que descarriadas
por montes, riscos, y breñas,
esparcidas van sus cabras:
y ya que va recogiendo,
dixo en fin: « Felisarda,
eres muger y ansi
hizistes ingrata mudança. »

120

A las bozes de vn pastor
acuden fieras muy brauas,
medrosas de los suspiros
que por los montes sonauan.
Acercarse no an osado
adonde el triste penaua.

que del otra boz no entienden
mas deste que fuerte llama :
Sola vna esperança es mi sustento
y temo no se me resuma en viento.

El eco dentro las breñas
confuso y medroso calla,
sin tener que responder
al grito de su esperança.
Pero viendo que con lloros
en llamarla porfiaua,
el eco tanbien repite
todas las mismas palabras :
Sola vna esperança es mi sustento
y temo no se me resuma en viento.

Los cielos ya se enternecen
i ya las nubes se rasgan,
y el mar ondo, fiero, y brauo,
de compasion fuerte brama.
No por descuydo fue Eolo
a soltar de su morada
a los vientos, que rompiendo
al ayre tanbien le llaman :
Sola vna esperança es mi sustento
y temo no se me resuma en viento.

Y viendo el triste pastor
que los elementos dauan
en ayudarle a su llanto,
les daua infinitas gracias,
diziendo : « insensibles soys,
y os do leyes de mi alma
y la que todo lo siente
huelga, si mi alma llama :
Sola vna esperança es mi sustento
y temo no se me resuma en viento. »

121

En las orillas del mar,
tendido sobre la arena,
para contar de Belisa
con cada grano mil quexas :
donde compiten las olas
luchando por tomar tierra,
estaua Fideno vn dia
en la playa de Valencia ;
escriuiendo vnas memorias
que a cada passo se anegan
el agua que las borraua :
dixo, llorando sobre ellas :
« Mi fin acercan
memorias tristes de esperanças muer-
[tas.

Teatro donde mi ingrata
sus memorias representa,
de ti me quiero quexar
pues en ti miro las della.
Tus mudanças me enbarcaron
solo a prouar tus tormentas,
que a los biuos que recojes
luego en matar los echas.
Vientos de mansos fauores
incharon todas mis velas,
vime al fin de mis naufragios,
mas ya chocando en tus peñas.
Mi fin acercan
memorias tristes de esperanças muer-
[tas. »

122

Si ay mayor mal quel morir,
sin duda alguna ques el mio,
porque pienso que la muerte
no sabe si soy nacido .
Prueuo morir y no puedo,
quiero biuir y no biuo,
y para que alguno vença
concierto mis enemigos.
Tened piedad, dulces ojos,

pues tanto os preciais de altiuos,
basta lo averme oluidado,
que no lo digays os pido.
No mas, hermosos ojos mios,
ques de couardes perseguir rendidos.

Paciencia hallaran mis males,
Celia, para vuestro oluido,
no para que a vuestro dueño
le digays mil desatinos.
Mirad que pues es discreto
tendra miedo a vuestros tiros,
que por vna hora de gracias
dexais años de seruicios.
Si vuestro amor tuuo fin
para que al fin tuuo principio,
no dexa de ser amor,
negar que lo aveys tenido.
No mas, hermosos ojos mios,
ques de couardes perseguir rendidos.

123

Despertad, hermosa Celia

124

Al humilde Mançanares
que adornan juncos y lirios,
y al celebrado Xarama
por sus famosos nouillos,
donde los junta vna selua
cuyos arboles sombrios
hazen las aguas jueces,
compartiendo con los riscos,
vn pastor enamorado
y mas difunto que biuo,
que basta dezir ausente,
mirando las aguas dixo :
Quando, hermosos los ojos con que [ven,
vere los ojos con que ven los mios?

Quando vere de Lucinda
aquellos ojos dibinos,
que siendo en el cielo estrellas
son en la tierra safiros;
ausenteme de sus ojos
sobre ciertos enemigos,
que lo fueron de mi alma
sino quedara comigo;
y pues assiste en tu pecho
hazlo de mi bien testigo,
de que no me le an escondido,
avnque me le an quitado.
Quando, hermosos ojos mios,
vere los ojos con que veran los [mios?

125

Mañanicas floridas
del mes de Mayo,
despertad a mi niña,
no duerma tanto.

Quando el sol hermoso
y sus claros rayos
matizan las flores
de colores varias,
y las avezillas
con sus dulces cantos
alegran los ecos
de mi triste llanto,
ella sola duerme,
libre de cuydado;
alegran los mios
por ser en mi daño.
Mañanitas floridas
del mes de Mayo,
despertad a mi niña,
no duerma tanto.

Vientos apacibles
que entre verdes ramos
mouiendo las ojas,
recreays los campos,
y a vuestras fuentes
de corrientes claros,
que rompiendo montes
refrescays los llanos;
despertadla todos,
porque en breue rato
mis querellas oyga
y oyga que la llamo.
Mañanitas floridas
del mes de Mayo,
despertad a mi niña,
no duerma tanto.

126

Pensamiento, pues dizen que igualas
a mi desseo en sufrir y bolar,
lleua mi alma sobre tus alas,
vete a mis ojos y passa la mar.

La tierra es mi pena estable y pesada,
mis muchos suspiros son dados al
[viento,
mis ojos al mar profunda ayrada
y el alma que lleua el quarto ele-
[mento;
guarda tus alas del fuego violento,
pues si las quemas no podras bolar,
lleua mi alma sobre tus alas,
vete a mis ojos y passa la mar.

Vete aquel angel que vn tiempo fue
[mio,
cargado de penas, naufragios y tor-
[mento,
y de aquel presente que agora le embio,
los males que passo seran a su cuenta;
que avnque fortuna las obras des-
[mienta,
los nobles desseos no podran faltar;
lleua mi alma sobre tus alas,
vete a mis ojos y passa la mar.

Aquesta distancia se buele o se ande
con animo grande y fuerça inmortal,
avnque eres fuerte, es el animo grande
pues lleuas vn alma de sangre real.
Mi dicha te sigue, fortuna te mande,
dale el presente y buelue a bolar;
lleua mi alma sobre tus alas,
vete a mis ojos y passa la mar.

127

Irme quiero, madre,
a la galera nueua
con el marinero a ser marinera.

Pues de azules mares
Fileno es piloto,
cumplire mi voto
sulcando pesares,
tropellando azares;
sigo la vandera
con el marinero a ser marinera.

La fe sin despojos,
muerta la esperança,
dexo en vna mudança
sin agua mis ojos;
celosos enojos
me echan en galera
con el marinero a ser marinera.

Mi mal siento tanto
que mi corta suerte,
qual cisne en la muerte,
celebro sin llanto;

mis desdichas canto,
pues me hazen guerra,
con el marinero a ser marinera.

128

Paxarillo que vas a la fuente,
beue y vente.

Paxarito del amor,
que a mi pensamiento yguala
en tener ligeras alas,
y en la sed de algun fauor,
pues para templar tu ardor
vas a la fuente:
beue y vente.

Avnque a los ojos tan pura
sea fresca esta fuente bella,
moja el pico y bebe della,
ques de acibar su dulçura;
el que mas beuer procura,
mas sed y mas fuego siente:
beue y vente.

No busques cosa de asiento
ni con aguas tengas fe,
quel variar siempre fue
cierta ocasion de contento;
y avnque de unicornios siento,
este bendita la fuente:
beue y vente.

129

Mas vale paxaro en mano
que buytre bolando.

A la dama de mas tomo
el tomar vn no se que,
le alegre porque el dare
llega con passos de plomo;
ni pregunta quien ni como
vino al que la regalare;
de el fauor y no repare
si es poco o mucho el regalo;
mas vale paxaro en mano
que buytre bolando.

En el libro de fianças
bereys si mirays, partidas,
mas promesas mal complidas
que complidas confianças;
allareys mil esperanças,
mustias y seca la flor
del ques mayor passador;
señoras, o yo me engaño,
mas vale paxaro en mano
que buytre bolando.

130

Melecina orina, que declina
que estaua Marina moina de ver el
[cura,
modorro de calentura.

Y el dotor con la misma locura
mirando la orina,
y el Amor en la cocina con la mele-
[cina
para echarsela al padre cura:
el cura, Marina, el cura,
el diablo entiendra esta cura.

Estaua Marina puesta,
dispuesta y arrebolada
para recebir la entrada,
moza de golpe y repuesta;
disparo Amor su ballesta
y fuela dar a Marina,
que estaua moina de ver el cura,

modorro de calentura.

Truxo Marina a enseñar
al dotor su propria orina,
y el dotor viendo a Marina,
diole gana de orinar;
y para mejor obrar,
el pulso toco a Marina,
questaua moina de ver el cura,
modorro de calentura.

Para hazer lo que Amor manda,
hablo Marina al dotor,
despues sujeto al amor
le quiso poner demanda;
mas vino la zarabanda
a hazer baylar a Marina,
que estaua moina de ver el cura,
modorro de calentura.

131

Vn castillo arman en chozas,
alzan la cara arriba las mozas.

Quiso hazer Cupido
vna fortaleza
y a traer enpieza,
en niño atrebido,
mozas que a cogido
darauaca y abrojas:
alzan la cara arriba las mozas.

Porque el edeficio
raya en mas aumento
al pie del cimiento,
usan de su officio
y con artificio
desagarran las chozas;
y alzan la cara arriba las mozas.

Como esta el trabajo
en sufrir mas peso
el agua y el yeso,
suben desde abaxo
todas a destajo
traian en choza;
y alzan la cara arriba las mozas.

132

Ya no soy quien ser solia

133

Atreuiose a no se que el abad
por necesidad.

Vna enfermedad le dio
tan furiosa y repentina,
que buscando medecina
a la botica se entro;
y a la boticaria hallo
sola, y diole tal contento
que antes de darle tormento,
confesaua la verdad
por necesidad.

Ella, viendole mortal,
a darle bida se aplica
y ofreciole su botica
por remedio de su mal.
El dixo: « Señora, es tal
que casi no tiene cura,
sino es que vuestra hermosura
que cure esta enfermedad
por necesidad. »

La muger, que no es diamante,
al punto se enternecio,
y en sus entrañas sentio
vna herida penetrante.

Entra el marido al instante
quando dezian verdades,
quando las dos voluntades
eran vna voluntad
por necesidad.

Sin tener miedo al juez,
se dezian dulces motes,
quando redomas y botes
dan sobre ellos de vna vez;
espatulas y almirez
fue tras dellos, y el turbado,
recogiendose en sagrado,
huyendo de tempestad
por necesidad.

134

CANCION

No me pregunte mi mal
la que no se duele del,
quen mi mal ay tanto mal,
que no estoy para burlar del.

Para que quiere sabello
la que no de remediallo,
si despues de preguntallo
ha de hazer donayre dello?
dexeme passar mi mal,
pues no la doy cuenta del,
quen mi mal ay tanto mal
que no estoy para burlar del.

Si trata de remediarme
bien sabe del mal que muero,
como lo que fue primero,
primero para matarme.
I sino dexe mi mal
que yo me entiendo con el,
quen mi mal ay tanto mal
que no estoy para burlar del.

Basta ya tanto rigor
que dudo de mi paciencia,
por questa graue dolencia
efeto es de mi dolor;
no quiera aumentar mi mal,
mostrandose tan cruel,
quen mi mal ay tanto mal
que no estoy para burlar del.

135

De los alamos vengo, madre,
de ver como los menea el ayre.

Que firmeça, madre mia,
comigo el amor tendra,
si vn arbol se viene y va
donde el viento le guia?
Si mil vezes en vn dia
ojas y ramas se mudan,
las mismas temen y dudan
su esperança y mis verdades;
de los alamos vengo, madre,
de ver como los menea el ayre.

Sus ojas son pára mi
lenguas que me estan hablando,
con el viento murmurando
de que por el me perdi;
todo quanto veo alli
es exemplo de mi pena;
aqui matan, alli suena,
Jesus, que aguero tan grande!
de los alamos vengo, madre,
de ver como los menea el ayre.

Que lealtad o juramento
abra que su fe confirme,
si vna cosa questa firme

tan presto la lleua el viento ?
ya no ay fe con juramento,
los mudos lo dizen ya,
todo es viento y todo esta
sujeto a sus vendauales;
de los alamos vengo, madre,
de ver como los menea el ayre.

Escribio por la corteza
destos alamos su fe,
y avnque crecida se ve,
es mudança y no firmeza.
De que sirue la belleza
a quien ventura le falta?
que a la esperança mas alta
mayor viento le combate;
de los alamos vengo, madre,
de ver como los menea el ayre.

136

Catalina y Juana y su vezina
son la vezina y Juana y Catalina.

Cada vna es vna
y juntas son tres,
puestas al traues
seran dos y vna;
cuenta castellana
si el curioso atina,
la vezina y Juana y Catalina.

Nunca estan sentadas
quando estan en pie,
ni nadie las ve
si no son miradas;
dizen ques cristana
la que se persina,
Catalina y Juana y su vezina.

137

Yo no se como bailan aqui,
que en mi tierra no baylan ansi.

Las moças de mi lugar
con el son de su contento,
hazenselo vn mouimiento
con bueltas para mudar;
las de aqui todo es jugar,
y todo con ligereça
hazen de los pies cabeça,
estando y no estando ansi;
yo no se como baylan aqui,
quen mi tierra no baylan ansi.

Hazen aqui las mentiras
con que alla verdades hazen,
falsos engaños aplazen,
desengaños causan iras;
los tratos todos son tiros,
los tiros, tratos tan dobles
que los viles y los nobles
dizen no, por dezir si;
yo no se como baylan aqui,
que en mi tierra no baylan ansi.

138

Ventecillo murmurador
que lo andas y gozas todo,
hazme el son con las ojas del olmo,
mientras duerme mi lindo Amor.

Donde ay ramas y ojas tantas
no busques donde te metas,
que al leuantar mis faldetas
testimonios me leuantas.
No me descubras, traydor,
lo que ay del botin al codo;
hazme el son con las ojas del olmo,

mientras duerme mi lindo Amor.

Tu, que entre las verdes ojas
andas alegre y murmuras,
si mis passadas venturas
de mis presentes congoxas ;
fresco, manso, y bullidor,
que lo andas y gozas todo :
hazme el son con las ojas del olmo,
mientras duerme mi lindo Amor.

Estate quedito, necio,
que como aqueste bullicio
la gloria me haze vicio,
la saya aprieta mas recio.
No piensas ques fuego amor
que se apaga de esse modo :
hazme el son con las ojas del olmo,
mientras duerme mi lindo Amor.

Si como suenas obrases,
todo el mundo te quisiera,
que yo fuera la primera
porque mi fuego apagares.
Mas en mi alma el amor
lo abrasa y consume todo :
hazme el son con las ojas del olmo,
mientras duerme mi lindo Amor.

139

Morenica me llaman, madre,
desdel dia que yo naci ;
al galan que me ronda la puerta
rubia y blanca le pareci.

Penso quel color moreno
era destar abrasada,
y viendo la tan helada
le dixe de temor lleno :
esso por el blanco es bueno,
que en morena nunca lo vi.
Al galan que me ronda la puerta,
rubia y blanca le pareci.

Es ciego, madre, el Amor
y juzga mal de colores,
a todos mata de amores
con blandura y con rigor ;
no me a faltado amador
desdel dia que naci :
y al galan que me ronda la puerta
rubia y blanca le pareci.

El color de nieue y oro
ninguna mengua me hizo,
mi moreno ha sido hechiço
y lunar que enamora,
sino digalo el que adoro
cuya libertad rendi.
Al galan que me ronda la puerta
rubia y blanca le pareci.

Es amor encantamiento,
es todo gusto y antojos,
es la Circe que a los ojos
engaña con fingimiento :
a su fauor di contento,
y al moreno desmenti.
Al galan que me ronda la puerta
rubia y blanca le pareci.

Qualquiera color es centella
para poder abrasar,
y si tardase en hallar
correspondencia de estrella ;
que lo que vn gusto atropella
otro quiera para si ;
y al galan que me ronda la puerta
rubia y blanca le pareci.

140

Hizo calor vna noche

141

Señora, la mi señora,
no se por Dios de que sirue
el amor que me mostrays
y los halagos que finge ;
pues mil años a que sabe
que soy mas negro que vn tizne
y no tengo mas de blanco
que tiene de negro vn cisne.
Sepa si vine a sus ruegos,
sepalo que solo vine
a descubrir, qual Colon,
tierra, avnque no tierra firme.
Bien acabo dentender
que fue solo el escriuirme,
para que viniesse a ver
los galanes que le siruen ;
bien acabo de entender
la libertad en que biue,
y que tiene mas mudanças
quel mes que los gatos riñen.
Si piensa v. md.
que tenia de suffrille
su libertad engañosa,
porque yo tanbien soy libre;
i la que bien me quisiere,
no ha de faltar vn tilde
de mi gusto y gustare
quen lo proprio me limite.
Dize que se va a holgar
alla con su don Philipe:
va a las tres de la mañana
i buelue a casa a las quinze ;
y despues de ser venida,
me dize con cara humilde,
que en no averme bisto alla
se penso morir de triste.
Mejor mala bofetada
le de a su cara vn tigre,
que yo la pienso creer
nada de quanto me dize.
Soy ciego quando yo quiero
y quando quiero soy lince,
bouo quando es menester
y vellaco lo possible ;
heme criado en Toledo,
entre sastres y albañiles,
y entiendo toda costura
avnque sea mas dificil.
Bien se que diran algunos
que fue mal juego el que hize,
pero vn hombre picado
procura quien le despique.
Y como soy tan vellaco,
en viendo el primer embite
eche fuera la trauiesa,
prouechando mi desquite.
No se yo quien la encontro,
señora doña terrible,
no buscaua ella aqui,
no buscaua sino vn simple.
Si yo le hablare mas,
si trecientos años biue,
me de otros tantos açotes
vn ingles que me cautiue !
Y si le escriuiere cartas,
si trecientas mil me escriue,
que sirua yo de escriuano
en galeras de vn xarife !
Si la viere a la ventana,
como vn sesto me astorize,
y si rondare su calle
quiero que me crucifique!
I si yo hiziere cama
donde ella precipite,
en la que duermo agora
me coman pulgas y chinches !

Y si yo domare mas
yegua que tan mal se rige,
me salgan a mi los potros
de dos en dos en las ingles!

142

Sentado orillas del rio
por no sentarse en el agua,
mirandola con los ojos
por no ver con las espaldas,
estaua el pastor Mocarro
sobre el pescueço la cara,
porque no tenerla alli
fuera muy grande desgracia.
No le agradan desdichas,
porque desdichas no agradan;
miraua el agua correr
porque no estaua parada.
Vido venir vn nouillo
quera hijo de vna vaca,
con dos cuernos en la frente,
vna boca y quatro patas.
Viene el nouillo bramando,
porque los nouillos braman,
la cola traya colgando
no de clauo ni alcayata.
Viendole el pastor venir,
por entonces le miraua,
conocio que era nouillo
porque no es otro alimaña.
Dixo : « Este nouillo huye
de alguna vaca quien ama,
la qual en que mas le siga
por no llegar, no la alcança. »
Y trayendo a la memoria,
que tenia memoria el alma,
la cara de su pastora,
ques muger y tiene cara,
dixo rabiando de çelos,
porque los celos son rabia :
« O cruda y dura pastora,
pues no eres blanda ni assada,
quando estoy de ti mas lexos
estas tu mas apartada;
y quando te veo en pie
es porque no estas sentada,
y quando estoy de ti cerca
estas tu de mi cercana;
y si no me quieres bien
sera porque no me amas.
Tu herida y mi herida
son dos heridas entrambas,
y en tus manos y las mias
me dizen que ay quatro palmas.
Y echo de ver que te como,
pastora, quando te rascas,
y que el agua y vino beues
que agua y vino no se masca. »
Con esto buelto al nouillo
le dize, porque le habla :
« Mas quisiera yo tener diez
que como tu vna cabra.
Yo soy hombre y tu animal,
si yo se hablar y tu callas ;
si Dios fuera seruido
ambos no fueramos nada.
Tu te dexas hazia atras
todo el camino que andas,
yo me dexo adelante
lo que por andar me falta.
Tu no lloras y yo lloro,
yo como carne y tu paja,
tu eres gordo y yo soy flaco,
tu tienes cola y yo barbas.
Y parecemonos ambos
como vn gueuo a vna castaña :
a ti la vaca te sigue
y de mi huye Mocarra.
Do se ve que ay diferencia
de vna muger a vna vaca :
que la muger va en dos pies

y la vaca en quatro anda. »
Dixera mas el pastor
soletusando sus ansias,
si no se fuera el nouillo
sin responderle palabra.

143

Recostado esta Siluero
al pie de vna fuente clara,
quando le traxo Amarilis
de su Belisa vna carta.
Abriola y vio que dezia :
« Ya se pierde la esperança ;
busca, Siluero, y escoge
lo que mas te satisfaga.
La palabra que me pides,
nunca yo di tal palabra,
y si la di, no me acuerdo
y si me acuerdo, no es nada.
Despidete de pensar,
que podran ya tus palabras
ablandar mi pecho duro,
ageno de tal mudança;
deziste de tu querella
y no juzgas por contraria
tu suerte, pues que te dio
tanto bien con mano franca. »
No pudo leer mas Siluero
por vn viento ques leuanta
y la carta que leya
de entre las manos le saca.
Mirola y dixo Siluero
con vna riseta falsa,
y desfogando su pecho,
con boz dolorosa canta:
« De suerte que a vos, papel,
el viento esparce y derrama,
las esperanças de amor
el viento las me arrebata. »

144

De las africanas playas

145

Fuera de los altos muros

146

En el mas soberuio monte

147

Rigurosa y cruel ausencia,
fiero verdugo del alma,
que la sacas de su centro
adonde biue y descansa,
porque quebrantas las leyes
con tan estraña mudança,
si es verdad que adonde biues
esta menos adonde ama ?
Como biuo estando ausente
si falta alguna me guarda,
para exemplo verdadero
y prueua de tus hazañas ?
Porque se puede dezir,
que contra el tiempo y su saña
huuo vn amante que pudo
amar ausente a su dama.
Yo solo bueluo por ti
y no es la defensa mala,
pues que se funda tu abono
en mis penas y mis ansias.
I para mas onra tuya,
a los pies de la costancia
hare questen los vencidos
manifestando la infamia.
Las sospechas y los çelos,
el desden y la mudança,
no habra de oy mas quien los teng a

por effecto desta causa.
El escudo de mi fe
pondre por eterna fama,
que pues yo hago el edificio,
bien puedo poner mis armas.
Siendo el torno esta letra
en lengua materna y clara:
« Causa te llaman de oluido,
mas ya de amor eres causa. »
Mas que mucha ausencia, amiga,
que se conserue en el agua
de tu oluido caudaloso
biua el fuego que me abrasa.
Esto esta diziendo Orlando,
mientras que tenga sus braços
al claro y sagrado rio
de quien tomo nombre España.

148

Ya sale de Montaluan
de su dolor perseguida,
la famosa Bradamante,
flor de la caualleria.
De armas azules huia armada
con tres bandas amarillas,
muchas plumas en el yelmo,
su señal lleua tendida:
que era vn dios de amor pintado,
y en el escudo traya
vn mote y letra que dize:
« Vayan a perder la vida. »
Vase al campo de Agramante
do Rugero residia,
vn valiente cauallero
a quien ella tanto queria.
Çelos la lleuan a vello
que dellos es perseguida,
porque Rugero es su gloria
y Rugero su alma y vida.
Y con esto presupuesto
y çelosa fantasia,
va tan furiosa que lança
fuego por el yelmo y vista.

149

A la burladora Filis
ya mas de Tirsi burlada,
mas cruel que burladora
y mas que cruel ingrata;
pastora del blando Turio,
de quien aprenden sus aguas
de correr, por quel correr
es genero de mudança;
desde la esteril ribera
del fragoso Guadarrama
te escriue aquestas razones
Tirsi, offendido sin causa:
Recibe aqueste papel,
Filis, que te inbia vna alma
presa entre tristes memorias
de alegres horas passadas.
No respondo a cartas tuyas
que aca no allegan tus cartas;
mas como pueden llegar
si no salen de tu casa?
Prometistes de escriuir
dos vezes cada semana,
y enbiarme siempre llenas
del pliego las quatro llanas.
Si aca me quisieres bien
alla jamas me oluidaras:
no llames, Filis, amor
el amor que el tiempo acaba.
De ti no, de mi me quexo,
que avnque te juzgue culpada,
mayor culpa ha hauido en mi
dar credito a tus palabras.
Mas yo beo tu descuydo
y ciertas promesas falsas,
y como ausente me oluidas,

en presencia me engañas.
Si lo que he dicho te enoja,
emienda en algo tus faltas,
que adonde llora tus culpas
cantare tus alabanzas.

150

Señora nuestra ama,
pues estoy con ella
tan lexos de cuerpo
quanto el alma cerca;
pues son sus verdades
sus burlas inciertas,
mi fe su esperança,
mi sol sus tinieblas.
Pues quiero de balde
sufrir aspereças,
verdes igualdades
y escuchar ofensas,
porque no me mira,
porque me desprecia,
malgrado mis dichas
y que poco medran!

Si no lo ha sabido
tiempo es que lo sepa:
boca que no habla
su mal acrecienta;
mas de tres suspiros
su merced me cuesta,
mas de diez cuydados,
quexas mas de treynta.
Ya se me conoce
que el alma se quema,
llanto dan los ojos,
la boca centellas,
desseos me abrasan,
respetos me hielan,
malgrado mis dichas
y que poco medran!

Humildades justas
conquistan la fuerça
del cielo terrible,
que ofendio la tierra.
El temor se hizo
para la soberuia,
donde no ay peligro
no ha de aver ofensa.
Por los olmos altos
baxas vides trepan,
y al fin sus razimos
coronan su alteza.
A la su señora
cantaua aquesta letra
Pedro, el de Juana,
llorando de endechas;
y a Fortuna dixo,
teniendo su rueda:
Malgrado mis dichas
y que poco medran!

151

Si sus mercedes me escuchan

152

Qual mas, qual menos,
toda la lana es pelos.

Despues que de Talanquera,
çiego Amor, los toros veo
que se corren en tu plaça,
mansos avnque tienen cuernos.
Como estoy subido en alto,
mil cosas veo y contemplo:
vnas que me causan risa
y otras que me ponen miedo.
No ay lego que no sea frayle
ni frayle que no sea lego;

todos son hombres al fin,
avnque el vestido es diuerso.
  Qual mas, qual menos,
  toda la lana es pelos.

Tambien he visto donzellas
que ya dos vezes parieron,
y en possesion virginal
se casaron despues desto:
otras que lo son sin duda,
en que esta duda no asueluo:
porque en llegando a lo quinto,
no ay quien no sepa lo sexto.
Al fin vnas y otras passan
por industria o por enredo:
vnas donzellas selladas,
otras que lo son sin sello.
  Qual mas, qual menos,
  toda la lana es pelos.

Tanbien he visto viudas,
quen son de vn gran mongil negro,
es encarnado el color
del aforro que traen dentro;
otras muy contemplatiuas,
vn largo rosario al cuello
cuyas cuentas de perdones
se passan contando cuentos:
de vnas murmuran la gala,
de otras murmuran al onesto,
y para dezir verdades
de mugeres en efeto.
  Qual mas, qual menos,
  toda la lana es pelos.

Tanbien he visto solteras
sueltas sin rienda ni freno:
vnas de gesto hermoso,
otras de gestos inyestos.
Vnas visten tiritaña,
otras tela y terçiopelo,
vnas son de quatro y ocho,
otras de cinquenta y ciento:
de aquestos precios al fin
al mas barato me atengo,
que de toda esta mercançia
por mas o por pequeño precio,
  qual mas, qual menos,
  toda la lana es pelos.

153

Soñe de querer
a vna hermosa dama,
que con su belleza
asombra y espanta;
y al mas atreuido
que mira su cara,
le buelue y le prende,
le rinde y le mata.
Tiene blanca frente,
que a la no hollada
ni pisada nieue
parea y iguala.
Vnos ojos negros,
las cejas rasgadas,
cuello alabastrino,
boquilla de ambar:
su hermoso cabello
vna toca atapa,
que no estar tapada,
quien no se enlazara?
Pluguiera a los cielos
no se me antojara
aquel dulce sueño
que soñado estaua!
Mas vi vna vision
y cara tan mala,
que dixe entre mi
que negro de Arabia.
Al fin el contento
que mi sueño causa.

con vna vision
se quita y apaga.
No quiero de oy mas
poner mi esperança
en cosas de sueño,
que con sueño passan.
El hijo bastardo
de la que se alcança,
con el ver del ojo
y vna humilde habla.
Nadie sea bouo,
trate con criança,
que al discreto quieren
las señoras damas.

154

No dize a mi el sobre escrito

155

Mira Tarfe que Adaraxa

156

Aquel paxarillo que buela, madre,
ayer le vi preso, oy trepa el ayre;
por penas que tenga,
no muera, madre.

Yo le vi entre rexas
destrecha carcel,
cantando passiones
mañana y tarde:
y agora ques libre
alegrias haze;
por penas que tenga,
no muera, madre.

Combidaua a todos
que con el llorasen,
yo le acompañe
con tristes cantares:
tal es el amor
de quexas suaues,
por penas que tenga,
no muera, madre.

Sabe Amor quel tiempo
milagros haze,
alegra los tristes
y da libertades;
esperar podra
que su mal se acabe;
por penas que tenga,
no muera, madre.

Amor y Fortuna
le dan combate,
nadie le responde
por mas que llame;
las puertas quebrante
y no se las abren;
por penas que tenga
no muera, madre.

Pense que sus penas
eran mortales,
mas ya al paxarillo
le vi alegrarse;
y pues el se alegra,
quiero yo alegrarme;
por penas que tenga,
no muera, madre.

157

Oyd, señor don Gayferos

158

Ciego que apuntas y aciertas

INDEX

TROYA ABRASADA

DE

PEDRO CALDERON DE LA BARCA Y JUAN DE ZABALETA[1]

AUTHORSHIP

This play appears to be the joint product of two authors writing in collaboration. They were Calderon de la Barca and Juan de Zabaleta[2]. The last two acts, which in the original MS. are wholly in Calderon's hand should be ascribed to that author. There can be no doubt that the hand is really Calderon's even though the customary signature at the end is missing. The two last folios of Act III are lost so that it is impossible to say whether Calderon ever formally acknowledged this play as his own, or whether he preferred that his collaborator alone should be credited with its authorship. Idiosyncrasies of style likewise

1. I wish in particular to thank Señor Paz y Melia of the Biblioteca Nacional, Madrid, for his kind interest and assistance. I am also indebted to Prof. M. A. Buchanan for investigating certain points for me in European libraries. Prof. H. A. Rennert also kindly favored me with advance proof-sheets of his book and Prof. F. L. Critchlow has aided me in various ways.

2. I hasten to correct a different opinion expressed in my edition *La selva confusa*, *Revue hispanique*, vol. XXI, p. 169. Further study and the discovery of the name Zabaleta on a second examination of the MS. have caused me to change my views.

betray Calderon's authorship of these acts. Moreover Acts II and III begin with the words Jhs. Maria. Joseph., a formula frequently used by Calderon [1]. This formula does not stand before Act I.

The authorship of this act is indicated by the name Jvo Zaualeta which appears on the cover [2]. This well-known and meritorious writer collaborated with Calderon in at least one other play: *La margarita preciosa*. Toward this play Zabaleta also contributed the first act, Jeronimo Cáncer wrote the second, Calderon the third. Act I of *Troya abrasada* is written in two hands, neither of them Calderon's nor Zabaleta's.

Whether Calderon took part in the writing of Act I is difficult to determine. Certain passages have something of the Calderonian ring. I might instance Cassandra's invective, Priam's comparison of a ship to a bird, Helen's lament, etc. In the footnotes to the text, I have indicated parallels to these and other passages. Yet where two *cultistas* are concerned, it is dangerous to attach too much importance to such parallels. Zabaleta, a tyro at the art, may have been frankly imitating the master's style. On the other hand, there are in this act certain passages which certainly were not written by Calderon. The act contains much gross obscenity such as is rarely if ever to be met with in his writings. All this is significantly lacking in Acts II and III. The char-

1. Cf. the fac-simile reproduced by Morel-Fatio in his edition of *El majico prodigioso*. The autograph MS. of the *Yerros de naturaleza* (Paz y Melia, *Catálogo*, No. 3542) offers a parallel. Act I, written by Antonio Coello lacks this characteristic formula. Act II, written entirely by Calderon, has it. Act III, the work of both *ingenios* but begun by Coello, does not have it. Although this is significant, too much importance must not be attached to the use of this formula. It was commonly used by other writers, and Calderon did not himself invariably make use of it.

2. Paz y Melia assures me that this name is not Zabaleta's signature. There can, however, be no doubt as to the reading. Neither does Zabaleta's hand appear anywhere in connection with the MS. The first act appears to be the work of copyists.

acter of the *gracioso* undergoes a marked change. In Act I he is obscene and satirical; in Acts II and III he has become the conventional *gracioso* of Calderon, garrulous, gluttonous, cowardly, impertinent, a faint shadow of Sancho Panza, far less amusing but much more decent than the *gracioso* of Act I. One may safely attribute these obscene passages to Zabaleta. One detects in them something of the satiric touch of the author of *El dia de la fiesta*. Furthermore, Calderon does not continue the plot as Zabaleta started it. The author of Act I makes much of Hector's love for Helen and his firm friendship for Paris, triumphant over love. This important feature in the plot is unnoticed in Acts II and III. All things considered, it seems more probable that Act I was written in its entirety by Zabaleta in spite of certain bombastic passages which suggest Calderon's manner. Calderon may have intervened as a corrector. It is also unlikely that a third *ingenio* participated in the writing of this play. The fact that Act I is in two hands is probably without significance since the new hand begins with verse 872 which is scarcely the point where a new author would have taken up his task.

The fact that this play was written in collaboration may explain why Calderon did not mention it in the list of his plays prepared for the Duke of Veragua [1]. It is well known that he attached such slight importance to these plays that not one of them is mentioned in the list. They were not all written, as Schaeffer

1. Cf. Schaeffer, *Geschichte des spanischen Nationaldramas* (Leipzig, 1890), vol. II, p. 55. The fact that *La selva confusa* also is not mentioned in that list might suggest that Calderon wrote that play too in collaboration. But aside from the fact that the whole play is in Calderon's hand, it would have been impossible for two or more writers to have cooperated successfully in constructing such an elaborate plot as that play has. It must have been carefully worked out in its smallest details before pen was set to paper. *Nadie fie su secreto* likewise is not mentioned in the list although that play appears to be wholly Calderon's.

seems to think, in the period when the poet was making his début[1]. After he had ceased to be the protégé of more famous playwrights, he kindly consented to act as protector of the younger generation of dramatists. This he did when he wrote in partnership with Zabaleta who, according to Barrera, began to write in 1644[2]. I shall later show that the *Troya abrasada* must have been written still earlier; nevertheless, he probably wrote little prior to 1640. At the date when this play was written, Calderon was a dramatist of established reputation while Zabaleta was a beginner.

MANUSCRIPTS AND PRINTS

The *Troya abrasada*, although probably never published in any collected edition of plays, is preserved in no less than four MSS. and was twice published in the form of a *suelta*.

The present edition is based upon the autograph MS., that numbered 16869 and 3371 in the *Catálogo* of Paz y Melia. This MS., now in the Biblioteca Nacional, Madrid, formerly belonged to the Osuna family. It is richly bound in a beautiful brown leather modern binding which is protected by a canvas cover. The whole consists of 72 pages; but as Calderon began his numbering with the text, not counting the first two fly-leaves, I have followed his example. The first folio according to the numbering in this text is therefore the third page if the fly-leaves be counted. The pages measure 217 × 128 millimeters. The original parchment binding, inside the modern cover, bears the title: TROYA ABRASADA painted near the top in large letters. Under this, accompanied with many flourishes, is the name Jvo Zaua-

1. Cf. Schaeffer, *ibid.*, vol. II, p. 286.
2. Cf. Barrera, *Catálogo*, p. 501. Zabaleta's play *La honra vive en los muertos* was written a year earlier than any of those Barrera has cited. Cf. Paz y Melia, *Catálogo*, p. 600.

leta. At the bottom of the page are the words: *Pluma y mano Re.* The verso is blank. The next folio contains the *reparto* written in Calderon's hand. The verso is blank. The text begins on the next folio. The second hand begins with 20 recto and continues through the act. Calderon's hand begins with 26 recto and continues through the play. 68 recto and verso and 69 recto and verso are two sheets of modern paper inserted to replace two which have been lost. These lost pages contained the conclusion of the play (92 verses), possibly Calderon's signature, and, without much doubt, the first *censura.* 70 recto and verso contains later *censuras.* It is of the original paper.

The second MS. in the Biblioteca Nacional, likewise from the Osuna collection is much later, probably dating from the eighteenth century. Its catalogue number is 16870. It consists of 47 folios and contains neither *reparto* nor *censuras* nor anything which would reveal the authorship. I have used it to supply the portion missing in the other MS. It is evidently a direct descendant of the earlier MS. but is much shorter. All the passages of the original which have been marked for omission have been left out here and many others besides.

Two eighteenth century MSS. are in the Biblioteca Municipal. Madrid. The first bears on the cover of the first *jornada* the date 1779, on that of the second, 1792 ; on that of the third, it says : Teatro de la Cruz. Aprobada. Madrid, 27 agosto 1811. Santa fé.

The second MS., likewise written in an eighteenth century hand, bears the date Abril 26 de 1779. The *reparto* of this MS. is given later.

The first *suelta* edition to which I have referred dates from the year 1791. The title reads : TROYA ABRASADA. Tragi-comedia en tres actos. Representada por la compañia de Ribera en este presente año de 1791. Then follows the *reparto* which I shall study in another connection. The pamphlet consists of 32 pages and bears the names of neither authors nor printer. A more vil-

lainously printed work would be hard to discover. The errors are the result of a century and a half of transmission. The play has been greatly cut and mangled. The *suelta* editions correspond more closely to the late MSS. than they do to the earlier ones in the Biblioteca Nacional. The correspondence however, is not exact. There are numerous verbal differences.

The Biblioteca Municipal also possesses a *suelta* dated 1811. This is a copy of the *suelta* just mentioned. As the play was produced at the Teatro de la Cruz on the fifth of November 1811, this was probably printed to provide the actors with copies of the play. These *sueltas* are solely interesting on account of the evidence which they offer of the piece's long continued vogue.

The MS. of the *Troya abrasada* like that of the *Selva confusa* is a *borrador*. The latter MS., as I have elsewhere stated [1] does not appear to have been corrected by the censor. It therefore offers an opportunity to study Calderon's method of composition. The present MS., on the other hand, shows what sort of writing met with the censor's disapproval, although the authors too, have made numerous corrections.

A passage from Calderon's *No hay cosa como callar* [2] undoubtedly describes his own method of writing a play. Don Juan in describing the lady of his love says:

Todas cuantas hermosuras,
O nuestra vista celebra,
O nuestro gusto apetece,
Fueron borradores desta;
Porque así como un ingenio
Cuidadoso se desvela,
Cuando á públicas censuras
Dar algun estudio piensa,

1. Cf. *Revue hispanique*, Vol. XXI, No. 59, p. 181.
2. Cf. Vol. I, p. 549 ab. All references to plays are to the Rivadeneyra editions unless otherwise stated.

Que hecho fiscal de sí mismo,
Un pliego rasca, otro quema,
Y mal contento de todo,
Esto borra, aquello enmienda,
Hasta que ya satisfecho
Del cuidado que le cuesta,
Da el borrador al traslado,
Y da el traslado á la imprenta;
La naturaleza así
Viendo las varias bellezas
Que hasta entonces hizo, todas
Las enmendó sabia y diestra,
Borrando desta el defecto,
Y la imperfeccion de aquella,
Hasta que en limpio sacó
Una hermosura tan bella,
Que más que todas divina,
Y más que todas perfectas,
Fué una impresion sin errata,
Y un traslado sin emiendo.

Here we have the evolution of a play clearly outlined. The author corrects and recorrects his first sketch, blotting out long passages, tearing up or burning whole pages. When satisfied with the result, a fair copy was made and delivered to the printer. The reason for this care was the ever present fear of the *mosquetero's* disapproval. This may be inferred from a passage in *Para vencer a amor, querer vencerle* [1]. Margarita tears up several letters, not being able to write one that will satisfy her. Flora remarks:

Imagino
Que haces alguna comedia,
Y vas, de miedo del silbo,
Descartando borradores.

1. Cf. Vol. III, p. 176 a.

Calderon, like many another author, must have reread his work with mingled emotions. Cf. *No siempre lo peor es cierto* [1]. Doña Beatriz, while reading a letter, betrays first joy then displeasure. Inés observes:

¿ De qué nace
Ya el agrado y ya el furor?
Sin duda que es borrador
De alguna comedia que hace.

Sometimes, if the result were bad beyond all correction, the *borrador* was utterly destroyed. Cf. *El acaso y el error* [2]:

Pendencias y borradores
Tienen una semejanza,
En que á la postrera vista
Se mejoran, ó se rasgan.

Similar passages are to be found in the works of other dramatic authors [3].

Such allusions, together with the evidence of the *borradores* themselves, seem to me to prove that Spain's dramatic authors exercised somewhat more care in composition than has commonly been supposed. Even Lope de Vega, prince of improvisers, says: *Luego en lo borrado se conoce lo que se piensa, que quien no piensa no borra* [4]. Calderon's autographs all show careful revision. If to a modern reader his works do not bear evidence of careful filing, the fault must not be ascribed to the author's carelessness so much as to the unexacting critical standards of his time and country. The playwright was forced to cater to the

1. Cf. Vol. II, p. 464a.
2. Cf. Vol. II, p. 14b.
3. Cf. Lope, *La mayor virtud de un rey*, vol. III, p. 84c; Tirso, *No hay peor sordo...*, 268a, and *Amar por arte mayor*, p. 464a.
4. Cf. *Dorotea*, vol. II, p. 51a.

unenlightened judgment of the *mosquetero*. That arbiter of an author's fortunes was quick to voice his disapproval of a faulty rhyme, a halting verse, an uninteresting plot; but more important considerations escaped him. The obvious rhyme, what Fitzmaurice terms « the threadbare phrase, accepted without and repeated without heed », the absurd conceit, the hackneyed situation, all these and many other manifestations of bad taste passed without rebuke.

The present *borrador* shows the corrections of the two authors, of at least two censors, and probably the managers into whose possession it later came made additional alterations. I therefore feel unable to indicate with any accuracy or assurance by whom the revisions were made. I have been able to distinguish two kinds of ink but this aids little, for obviously more than two correctors were involved and the corrections were made on more than two occasions. I shall indicate the corrections among the variant readings without attempting to say who is responsible for the change.

Acts II and III contain numerous small verbal corrections, made for the most part at the moment of composition and which undoubtedly are Calderon's own. Changes of this sort are so frequent in these acts that I regard it as probable that we have to do with the original MS. and not a copy. Corrections of this sort are less common in Act I, which, coupled with the fact that it is written in two hands, makes it seem probable that the MS. of this act is a *traslado*.

Others are so like those which one would expect a censor to make that it may not be unsafe to hazard the guess that they are his, although, as before stated, I cannot speak with perfect confidence. For example, opposite the passage in Act I where Helen relates the experiences of her wedding night appear the words : *Este se oneste lo mas que se pueda*. This is apparently a censor's remark. The hand is not Calderon's and the ink which is brown is not of the sort that Calderon used in writing the text

or making his changes. A severer censor later insisted that this entire passage be omitted. The sentence quoted was crossed out in black ink and the whole condemned. Most of the indecent passages in Act I are marked for omission in brown ink; but even the Holy Office sometimes nods so that other objectionable passages remained which were condemned by the later censor who used black ink.

Was this second corrector Calderon himself? It seems improbable even though I have been unable to distinguish between the ink used by him and that of Calderon. My reason for thinking that there was a second censor using black ink will appear from what follows. In one place Priam is made to say that certain soldiers will fight well because they have all been paid. As is well known, the kings of Spain were chronically in debt to their troops. Such a remark would evoke applause from any soldiers present in the audience. But the censor was wary. He drew a line around twelve verses, the usual way of indicating an omission, and then heavily scored the two words *todos pagados* as if to indicate that they were especially objectionable. In another place the words: *Dicen ser juez sin tener letras como algunos* were scored in the same way—a gratuitous insult to the bench which censorship was prompt in forestalling. Again, he displays his prudery by changing *goças* to the less shocking *engañas*. This correction is accompanied with a Greek cross, as if to indicate that the change in question was made by the Church and must not be disregarded. These are all made in black ink and are not of the sort that Calderon himself would make. The corrector who used brown ink was probably the original censor whose approbation was lost with the two missing pages. The second censor, Juan Navarro de Espinosa, is probably the one who made use of the black ink. This same Juan Navarro de Espinosa also licensed *La desdicha de la voz* [1]. Subsequent censors merely approved

1. Cf. the fac-simile in Morel-Fatio's edition of *El majico prodigioso*. This

Espinosa's work without troubling themselves to make a thorough examination. This would seem to be indicated by the *censuras* published at the end of the play.

The licensing of a play was no empty form. Espinosa threatens with severe penalties manager, actor, or prompter who shall disregard the official corrections. This warning was probably heeded, as the expurgated passages do not appear in later MSS. Occasionally the censor's decision was reversed. Where he wrote *No* in the margin a later hand has substituted *Sí*. Whether this was done by the manager or a later censor is difficult to determine. It is interesting to note just what passages aroused the censor's disapproval. Like similar jacks-in-office he was often meddlesome and officious, cutting out perfectly harmless lines; but the many obscene passages can well be spared and it must be admitted that on the whole the play gains by his intervention.

DATE AND ACTORS

As will be seen on consultation of the *censuras* printed at the end of the play, permission to act this *comedia* was granted on the second of February, 1644. But this was evidently not the first production as is shown by the words: *Esta comedia se puede bolber a representar*. The original *censura* is lost. Fortunately a study of the actors named in the *reparto* is of assistance in determining an earlier date.

The original *reparto* was in Calderon's hand. The actors named represent the first troupe or, at all events, one of the first that acted the play. Later these names were stricken out and those of another company substituted in a different hand. The following is the *reparto* as originally written by Calderon, the full names of the actors being indicated in brackets:

piece was approved June, 1637. *La desdicha de la voz* was played two years later by Rueda's company.

Paris ... Po [Pedro] Manuel [de Castilla] [1].
Hector ... Da [Doña or Dorotea ?] Veatriz [2].
Priamo, rrey de Troya, varba ... Juo [Juon] Matias [3].
Casandra ... Ma [Manuela] Maçana [4].
Elena ... Sa [Señora] Autora [5].

---

1. This actor, nicknamed Mudarra, played second *galán* in the company of Alonso de Olmedo in 1631 and 1635, and first *galán* in that of Antonio de Rueda in 1638, 1639, and 1640. He died in Naples in 1642. Cf. Sánchez-Arjona, *Noticias referentes á los anales del teatro en Sevilla* (Sevilla, 1898), pp. 298, 299, 301, 337; Rennert, *The Spanish Stage* (New York, 1909), p. 447. This actor was closely associated with Antonio de Rueda in a business way. The two are named as joint *autores* in a document published by Pérez Pastor-*Histrionismo español* (Madrid, 1901), p. 316. This was July 6, 1639.

2. This reading seems unmistakable yet I am unable to identify the actress. It seems strange that a woman should have acted the part of *galán*.

3. In 1636-1638 Matías belonged to the company of Tomás Fernández. In 1640 he played *segunda barba* in the company of Antonio de Rueda. Cf. Sánchez-Arjona, *ibid.*, p. 337; Rennert, *ibid.*, p. 520.

4. In 1640 she was in Manuel Vallejo's company. Cf. Rennert, *Ibid.*, p. 521; Sánchez-Arjona, *Ibid.*, pp. 339, 342, 357, 460; Pérez Pastor, *Documentos para la biografía de D. Pedro Calderón de la Barca* (Madrid, 1905), pp. 324, 341.

5. The *autora* is probably Catalina de Acosta, wife of Rueda, but possibly María de Riquelme, wife of Manuel Vallejo. There is no record that Pedro Manuel's wife acted in his company. The abbreviation before this name and the next may possibly be Ca instead of Sa. It is difficult to determine. Catalina de Acosta acted in her husband's company from 1638-44 and probably before and after these dates. Cf. Rennert, *ibid.*, p. 411; Sánchez-Arjona, *ibid.*, p. 370; Pérez Pastor, *Histrionismo*, pp. 293, 295, 332. I might add that Calderon alludes to this actress in his *Casa con dos puertas mal es guardar* (vol. I, p. 139c):

¡ Vive dios
Que con los demonios habla !
¿ Si es Catalina de Acosta
Que anda buscando su estatua?

The date of this piece is 1629. I cannot explain the allusion. For María de Riquelme, cf. Rennert, *ibid.*, p. 574.

Ysmenia, criada ... Sa [Señora] Jusepa [Maçana or Necti ?] [1].
Achiles ... [Tomás de ?] Najara [2].
Sinon ... Franco [Francisco] Albarez [de Victoria] [3].
Menelao, rrey de Esparta ... [Antonio ?] Mexia [4].
Agamenon, rrey de Atenas ... Juo Anto [Juon Antonio] [5].
Vn criado de Ector...
Soldados ... (Later crossed out and changed by another hand to Liuio y Ascanio).
Viznaga ... [Antonio] Marin [6].
Musicos...

The mention of the actor Pedro Manuel enables us to date the play at least two years earlier. He is known to have died at Naples in the year 1642 [7]. When he went to Naples and how

1. This Jusepa may possibly be identified as Jusepa Maçana, sister of the Manuela Maçana who appears in the cast. She was in the company of Antonio de Prado in Seville at some time during 1639. This does not prevent her having been a member of the company which produced *Troya abrasada*, inasmuch as Juan Antonio of the cast also belonged to Prado's troupe in the same year. Still the identification is uncertain. Cf. Sánchez-Arjona, *ibid.*, p. 325. Another possibility is that she may be identified as Josefa Necti, wife of Francisco Alvárez of the cast. Cf. Rennert, *ibid.*, pp. 416, 536.

2. Probably the same as the Tomás de Nájera who acted in the company of Tomás Fernández during the years 1636-39. Other members of our cast were identified with Fernández's company. Cf. Rennert, *ibid.*, p. 534.

3. This actor was himself a manager. He had been a member of the troupe of Tomás Fernández and in 1639 was associated as manager with Francisco Vélez de Guevara and Pedro de Cobaleda. Evidence seems to show that a number of Fernández's actors left him in 1639. Cf. Pérez Pastor, *Histrionismo*, pp. 307, 308, 310, 311, 313; Rennert, *ibid.*, p. 416.

4. For an actor of this name, cf. Rennert, *ibid.*, p. 523.

5. A member of Antonio de Prado's company in 1639. Cf. Rennert, *ibid.*, p. 422.

6. A famous *gracioso* and a member of Vallejo's company in 1640. Cf. Sánchez-Arjona, *ibid.*, pp. 339, 341; Rennert, *ibid.*, p. 517.

7. Cf. Sánchez-Arjona, *ibid.*, p. 337.

long he lived there before his death is unknown; but it follows that the *Troya abrasada* could not have been written *later* than 1642 and in all probability was written some little time before that date.

It must now be inquired to what company or companies these actors belonged. Pedro Manuel de Castilla in a document signed July 6, 1639 is himself mentioned as an *autor* and partner of the well-known manager Antonio de Rueda. He seems to have been constantly associated with Rueda during the years 1638-1640. After that date there is no further record of him except that of his death. Sánchez-Arjona gives a list of the members of Rueda's company as it existed in Seville in the year 1640. It doubtless represents with tolerable accuracy the constitution of the troupe with which Rueda toured the vicinity of Madrid during 1638-1639. In this list occur the names of Pedro Manuel, Joan Matías and Catalina de Acosta. The latter is probably the *Autora* of the cast. Thus, during the years in question, two and probably three of the actors were identified with Rueda's company.

During the year 1640 and probably previous to that, two others, the *gracioso* Antonio Marin and his wife, were members of the troupe of Manuel Vallejo. Now, Rueda and Vallejo were business partners. Documentary evidence shows that they frequently pooled the resources of their two companies when important theatrical representations were under way. They jointly signed theatrical contracts [1]. These two companies combined could have furnished four and probably five or more of the actors in the cast.

Other companies may have contributed members. Several from the troupes of Tomás Fernández and Antonio de Prado may have been lent for the occasion. It was the custom for managers thus to help each other out. Furthermore, the capital frequently

1. Cf. Pérez Pastor, *Histrionismo*, p. 316

robbed the provinces of good actors when they were needed in the cast of a new play. The cast that first acted *Troya abrasada* may correspond to the modern « all star » cast, a body of actors and actresses especially gathered together to produce this new piece.

Although most of these actors were present in Seville in 1640, it is not likely that the play was first produced in that city. The *reparto* and two acts are in Calderon's hand. As Calderon at this time, lived not in Seville but Madrid, the play was probably first produced at that place. The documents collected by Pérez Pastor show that Calderon resided in Madrid during the years when the play was probably produced [1]. This does not prove that he could not have taken a short trip to Seville or elsewhere during the years in question; but as the records show that during that time the companies of both Rueda and Vallejo were in and around Madrid, it is most probable that he came in contact with these actors at the capital. Furthermore, the 1644 *censura* of Juan Navarro de Espinosa was signed in Madrid. The MS. probably did not leave the vicinity of Madrid until that year.

Antonio de Rueda appears to have been in Madrid and its environs almost continuously from April 1638 till the first of November 1639 when he again appeared in Seville [2]. He was first associated with Pedro Ascanio, but, on the 13th of June, 1639, he contracted with Manuel de Vallejo to produce the Corpus Christi autos at Madrid. Vallejo's troupe acted *La carcel del mundo* by Coello, and the *Hercules* of Francisco de Rojas; Rueda's company played two of Calderon's autos *Santa Maria egipciaca* and *El meior huesped de España* [3]. This same year the latter played Calderon's

1. Cf. Pérez Pastor, *Documentos*.
2. Cf. Pérez Pastor, *Histrionismo*, pp. 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 300, 304, 307, 309, 311, 314, 315, 316, 317.
3. Cf. Pérez Pastor, *Documentos*, pp. 120, 121.

Desdicha de la voz [1]. Vallejo's troupe apparently accompanied Rueda's to Seville or followed soon after, as in 1640 both companies were performing in that city.

Another actor in the cast, Francisco Alvárez de Victoria was a member of neither Rueda's nor Vallejo's company so far as is known. Yet we find him, an independent manager himself, at Madrid during precisely that part of the year when Vallejo and Rueda were there [2]. This fact makes it appear strongly probable that the play was produced first at Madrid rather than at Seville and that it must therefore be dated prior to the autumn of 1639 when Rueda's troupe went south. The Jusepa of the cast may be Josefa Necti, wife of Alvárez.

Of the remaining actors and actresses, I have been unable to identify Veatriz. Next to nothing is known of Mexía. No actor named Najara is known. Rennert identifies him as the Tomás de Nájera, who belonged to the company of Tomás Fernández during the years 1636-1639 ; but this is very uncertain [3]. Juan Antonio was playing in Seville in the company of Antonio de Prado in 1639. Jusepa Maçana, sister of Manuela Maçana, and who may possibly be the Jusepa of the cast, was in the same company at the same time. This fact may exclude the date 1639, but it is impossible to be positive. It is a question of days and weeks rather than of year. The make-up of the various companies varied from day to day. Actors are proverbially ever changing their abode. The data on which to base conclusions are meager. Pedro Manuel

1. Cf. Rennert, *ibid.*, p. 586.

2. Cf. Pérez Pastor, *Histrionismo*, pp. 307, 308, 310, 311, 313. A contract signed March 30, 1639 by Alvárez and his two partners states that the engagement is to last one year from Shrovetide of 1639 until that of 1640. Alvárez then, may have been free to act in Rueda's company during the early part of 1639. He certainly did not accompany Rueda to Seville as he contracted to begin an engagement at the Corral del Príncipe to begin September 1, 1639. Between March and September he visited Segovia, Avila, and Salamanca.

3. Cf. Rennert, *ibid.*, p. 534.

de Castilla died in 1642. The years 1640 and 1641 seem too late, as many of those in the cast appear to have been permanently settled in Seville during that time, and, fcr reasons which I have stated, it is unlikely that the play was first produced in that city. If we assume that 1639 was the year, we shall have to explain how it was that Francisco Alvárez de Victoria, who had important business interests in the north was in Seville; or, on the other hand, how Juan Antonio, a member of Antonio de Prado's company happened to be playing in Madrid. In the year 1638 most of the actors were playing in the north, but Juan Matías appears to have been in Sevilla with the *autor* Tomás Fernández. Some of these apparent contradictions could doubtless be reconciled if we had more detailed information concerning the actors' movements. The distance between Madrid and Seville is not excessive. But in view of this apparently conflicting evidence, I can hazard nothing more definite than the opinion that the play was probably first produced at Madrid at some time prior to the departure of Rueda's troupe for Seville where he began to act in the Montería the first of November, 1639. On the sixth of July, 1639 Rodrigo Jiménez Gómez was empowered by the managers of that theatre to contract with the company of Antonio de Rueda and Pedro Manuel for the long engagement in Seville which they afterwards filled. The company must have left Madrid soon after the signing of the agreement.

Before leaving the question of date, it is necessary to inquire what connection, if any, there is between this play and the *Troya abrasada* alluded to by Vélez de Guevara in his *Diablo Cojuelo*. Most students of Spanish literature are familiar with the episode of the playwright at the inn, narrated in Tranco IV. It has frequently been cited [1].

1. Cf. Restori, *Piezas de titulos de comedias* (Messina, 1903), p. 9 f; Schack, *Geschichte der dramatischen Literatur und Kunst in Spanien* (Berlin, 1845), vol. II, pp. 470 ff.

The event takes place within the well-known Mesón de la Sevillana, now called the Posada de la sangre Cristo, and made famous by Cervantes in his *Ilustre fregona*. When all the guests have retired for the night they are suddenly awakened by shouts of *Fuego*! *Fuego*! . The landlord reassures those in the house, telling them that the sounds emanate from the room of a poetaster, a student from Madrid, who has been with him two or three months. He is engaged in writing a play called *Troya abrasada*, and, having reached the part where the burning of Ilion is described, is so carried away with the reality of the situation that he cries out *Fuego*! Landlord and guests visit the playwright whereupon an amusing conversation follows [1].

Now, is Vélez de Guevara satirizing our play and ridiculing either Calderon or Zabaleta ?

The first edition of *El diablo cojuelo* was printed in 1641. The approbation was signed September 15, 1640. In his first edition of this novel, Bonilla y San Martín stated his belief that it was begun about 1630 and completed after February 1637 and before April 1639. Felipe Périz y González disputed this conclusion, maintaining that the work was written between February 1638 and May 1639 [2]. Further study has caused Bonilla to change his views radically. In his latest edition he says: « Vélez began to write the novel after February, 1637, and finished it around

1. Moreto seems to have had this same episode in mind in writing a passage in his *Antíoco y Seleuco*, p. 54bc. There can be little doubt as to Moreto's indebtedness to Vélez. Queen Estratónica inveighs against her lover Antíoco whom she accuses of having committed ravages in her heart like those which the perfidious Greek wrought in the city of Troy. In her frenzy she imagines the burning of Troy and shouts *¡ Fuego ! ¡ Fuego !* At this point the *gracioso* enters with water.

2. Cf. Felipe Pérez y González, *El diablo cojuelo, Notas y comentarios* (Madrid, 1903), pp. 107-132.

July, 1640 [1] ». This result may be taken as substantially accurate. The conclusion is based upon so many internal allusions that we are here on firm ground. Further research cannot change this result more than a few days or weeks at most.

Now, it will be observed that the *Diablo Cojuelo* was still unfinished at the time when I have shown that the *Troya abrasada* was probably first produced. The agreement is very striking. I admit at the outset that this may be merely a coincidence but it seems possible that Vélez was satirizing a play produced at the time of writing. The passage gains greatly in point if we suppose that he was burlesquing an actual piece. Bonilla takes another view [2]. He does not believe that Vélez referred to Calderon's play, basing his opinion on the fact that Calderon and Vélez are known to have been good friends. But Bonilla was unaware of the fact that Zabaleta collaborated in writing the *Troya abrasada* and possibly was credited with its sole authorship. Furthermore, as regards date, he only knew that the play was licensed for 1644 and had previously been acted.

Whether an earlier work named *Troya abrasada* existed, I cannot say. Several plays based upon the history of Troy were written, and the phrase *Troya abrasada* itself is to be found in poetry; but there is no record of another play of that name [3]. Calderon

---

1. Luís Vélez de Guevara, *El diablo cojuelo* (ed. Bonilla y San Martín, Madrid, 1910), p. xxviii.

2. *Ibid.*, p. 236.

3. Cf. Tirso, *Palabras y plumas*, p. 17c:

Alto pues, ya que los dos
A las reliquias volvemos
De nuestra abrasada Troya.

This was written in 1623. Cf. *A secreto agravio secreta venganza*, p. 608b:

Desde la noche triste
Que en tantas confusiones abrasada
Troya á mi casa viste, etc.

This play was already printed in 1637. Many more such examples might

frequently reworked *comedias* without troubling himself to change the title. It was thus that he appropriated Lope's *Médico de su honra*, Tirso's *Fingida Arcadia*, and Vélez de Guevara's *Niña de Gómez Arias*. Stiefel has shown that his *Dama duende* is a reworking of an earlier piece of the same name [1]. Vélez, then, may be alluding to another *comedia* of the same title now lost. But I repeat that it is more likely that he was alluding to some play that occupied public attention at the moment when he wrote. Certain it is that the one by Calderon and Zabaleta is the most important play on the subject of Troy in Spanish literature. Its success was continuous. Few of Calderon's dramas have held the boards longer. Its vogue lasted well into the nineteenth century.

A *comedia de ruido* of this description with its noise and ranting, its beating of drums and flourishing of trumpets, its swordplay and invective, would easily lend itself to satire. Vélez, a playwright of the old school, seizes the opportunity to ridicule the new demand for elaborate scenic effect. Thus, when the poet announces that his play begins with the entrance of the horse of Troy (here as usually in Spanish literature called the Paladion) filled with 4.000 Greeks, we have the exageration of burlesque while the fact that the ensuing description does not tally in all respects with our play does not necessarily prove that another one is alluded to. It would be absurdly pedantic to expect accuracy in such matters of a humourist like Vélez de Guevara.

The sub-titles given are: *Tragedia troyana*, *astucias de Sinón*, *caballo griego*, *amantes adúlteros y reyes endemoniados*. This is a very excellent burlesque description of the contents of our play. Vélez

be cited. *Troya abrasada* was clearly a stereotyped phrase but this does not prove that a play of that name had been written. One thinks of Lope's *Roma abrasada* in this connection.

1. Cf. Stiefel, *Calderons Lustspiel « La dama duende » und seine Quelle*, *Zeit. f. rom. Phil.*, vol. XIX, pp. 262 ff.

is of course ridiculing the growing fashion for long bombastic titles [1]. In several other particulars the play of the poetaster is different from the one we are considering. Polixena, Hecuba, and Andromache are mentioned as characters. They nowhere appear in Calderon's piece. Hecuba is represented as dead when the action begins. The poet of the inn follows classic tradition in making Menelaus take Helen back with him to Greece. The *Menelao* of Calderon murders Helen after the fashion of the outraged and jealous Spanish husband. It must be admitted that if Vélez is satirizing Calderon he shows little familiarity with the play he is attacking. Perhaps it had merely been announced and had not yet been produced. Perhaps Vélez mingled memories of the classics with his recollection of *Troya abrasada*. Perhaps he had in mind another play. The question is not easy to decide.

Did Vélez have Calderon in mind as the original of the half-crazy dramatist? I follow Bonilla in thinking that such was not the case. The two men were friends and closely associated at court. Calderon was at the time a man in the prime of life with an established reputation. The only allusion which might seem to point to Calderon is where the ambitious youngster is urged to give up the writing of *comedias de ruido* (Vélez's own forte) and stick to the composition of cloak and sword plays, in which genre Calderon especially excelled.

If indeed the poet at the inn is not a type rather than an individual, Zabaleta rather than Calderon is more likely to have been Velez's model. The youth is mentioned as being a native of Madrid. Both Zabaleta and Calderon were of that city. He is called a young student, a *licenciado*. So little is known of Zabaleta's biography that it is impossible to say whether or not he went to a university. Barrera estimates that he was born at the beginning of the second decade of the century. At the time when the

1. Cf. what Restori has to say on this matter. *Loc. cit.*

Diablo cojuelo was written he may well have been a struggling young author. Barrera thinks his literary career began in 1644 but that is too late. The playwright of the inn had had two plays hissed off the stage. Zabaleta's theatrical début was likewise unfortunate. His *Aun vive la honra en los muertos* was hissed off the stage and it was *à propos* of that fiasco that Cáncer wrote his famous epigram at Zabaleta's expense. Zabaleta was noted for his ill-favored countenance as well as for at least one conspicuous dramatic failure.

Al suceder la tragedia
Del silvo, si se repara,
Ver su comedia era cara,
Ver su cara era comedia.

The National Library possesses the autograph MS. of *Aun vive la honra en los muertos*. It contains the statement that the play was written in 1643 for Pedro Ascanio. This was, of course, two years after the publication of the *Diablo cojuelo* and merely shows that Zabaleta was not successful at the outset of his career.

The poet at the inn is represented as having written three other *comedias de ruido: El Marqués de Mantua, El saco de Roma*, and *Las tinieblas de Palestina*. If an author could be found who had written the four plays ascribed to the poet of the inn, he could safely be set down as the original of the portrait. None of the three last named pieces can be connected either with Zabaleta or Calderon. Lope de Vega wrote a *Marqués de Mantua*, and Juan de la Cueva wrote: *El saco de Roma y muerte de Borbón, y coronación de Carlos V*. I can find no record of *Las tinieblas de Palestina*. Bonilla points out that in *La vida y muerte de Judas*, the veil of the Temple is rent just as it was said to be in the former play [1]. It seems improbable that any one author wrote

1. Bonilla, *ibid.*, p. 230.

four dramatic productions with the above titles. Vélez probably took them as typical *comedias de ruido* and is ridiculing the genre rather than any particular author. Yet it is strange that he should ridicule a genre to which he was himself especially devoted and in which he excelled. The whole incident of the adventure at the inn seems to have been suggested by a passage in Quevedo [1]. It appears to me, on the whole, that the unsuccessful writer of plays is satirized as a class and that Vélez had no particular author in mind when he sketched the portrait. It is most unlikely that the original of the portrait was Calderon. In certain respects, the description undoubtedly suggests Zabaleta as a possibility. The allusion to *Troya abrasada*, on the other hand, I consider to be very probably due to the writing or production of the play by Calderon and Zabaleta at the time when Vélez was composing his novel.

A second list of actors appears in the *reparto* of the autograph MS. The names were written in another hand between the *dramatis personae* and the original list of actors in Calderon's handwriting. It is as follows:

Paris ... Manuel Fra[ncis]co [2].
Hector ... [Francisco] Gutierrez [3].
Priamo ... [Blas de] Nabarete [4].

1. *Ibid.*, p. 178.

2. With Francisco Gutiérrez in 1668. Cf. Sánchez-Arjona, *ibid.*, p. 461; Rennert, *op. cit.*, p. 476.

3. This actor was probably the *autor* of the troupe in question. He had a company in Seville in 1661, 1668, and 1669. In 1672 Escamilla was manager of the troupe and after that Matías de Castro, son-in-law of Gutiérrez, assumed the managership. After retiring as manager. Gutiérrez played *segundo barba*. The company given in the *reparto* may represent the troupe as constituted in 1668, 1669, although that of Matías de Castro in 1673 was little different. For a list of the company in 1668, cf. Sánchez-Arjona, *ibid.*, p. 447; Pérez Pastor, *Documentos*, p. 329; Rennert, *ibid.*, p. 489.

4. Cf. Rennert, *ibid.*, p. 535.

Casandra ... Jua[na] Gut[ierre]z [1].
Elena ... Luisa [Antonia] Lopez [2].
Ysmenia ... Jusepa [3].
Achiles ... [Juan] Mirales [4].
Sinon ... [Pedro] Balles [5].
Menelao ... [Diego] Caballero [6].
Agamenon ... Nicolas Cipriano [7].
Vn criado de Ector ... [Nicanor de Pedro de ?] Fonseca [8].
Viznaga ... Matias [de Castro y Salazar] [9].

This company coincides very closely with the troupe which

1. Daughter of Francisco Gutiérrez and wife of Matías de Castro. Cf. Sánchez-Arjona, *ibid.*, p. 460; Rennert, *ibid.*, p. 489.

2. The name of this actress does not appear in the list of members of Gutiérrez's company but does appear in that of Matías de Castro's. This may or may not aid in determining the company. Cf. Sánchez-Arjona, *ibid.*, p. 460; Rennert, *ibid.*, p. 509 and p. 513. Rennert erroneously supposes Luisa Antonia and Luisa López to be two distinct actresses.

3. This actress is probably Josefa López who belonged to Gutiérrez's company. Perhaps she is Jusepa Maçana who may have played the same rôle in the earlier production of the play. The sister, Manuela Maçana, had married Diego Caballero and belonged to Gutiérrez's troupe during the time in question. Cf. Sánchez-Arjona, *ibid.*, pp. 447, 460; Rennert, *ibid.*, pp. 509, 521.

4. Miralles is probably the correct spelling. Cf. Rennert, *ibid.*, p. 525.

5. Cf. Rennert, *ibid.*, p. 618.

6. A *barba* in the company of Gutiérrez in 1668. With Félix Pascual in 1671 and Matías de Castro in 1673. Cf. Rennert, *ibid.*, p. 439.

7. This is probably the Cipriano de Cordoba who was with Matías de Castro in 1673. Cf. Sánchez-Arjona, *ibid.*, p. 461.

8. Nicanor de Fonseca was with Gutiérrez in 1668 as was also Pedro de Fuenseca or Fonseca. The latter was also with Matías in 1673. Cf. Sánchez-Arjona, *ibid.*, pp. 447, 460.

9. A famous *gracioso* and manager. The fact that he took his company of 1673 to Madrid may indicate that we have to do with that company rather than that of Gutiérrez. Calderon's autograph may, however, have been taken to Seville. We know that it was taken to Valencia and other places. Cf. Rennert, *ibid.*, p. 450.

Francisco Gutiérrez managed at Seville in the year 1668. It remained nearly intact for several years. In 1673 we find Matías de Castro y Salazar assuming active management of the same company. It is therefore impossible to say which of the two *autores* had charge of the troupe at the time this play was acted. Gutiérrez was Matías's father-in-law and the two were probably in partnership. The date may have been either a few years before or after 1668.

Two *censuras* at the end show that the play was presented at Valencia in 1644 and in Cartagena in 1645, by what company it is impossible to say though probably by the same which acted it in Madrid in 1644. The first *censura* is dated Madrid, February 2, 1644, and, as Rueda was playing in Seville till the ninth of February of that year, his company could not have produced it on that occasion [1].

The second MS. in the Biblioteca Municipal of Madrid contains the following *reparto*:

Menelao ... No. 1.
Paris ... Robles [2] ... No. 2.
Sinon ... Navarro ... Rafl.
Ector ... Thadeo ... Curro.
Aquiles ... Gálbez ... Mallí.
Priamo ... López ... Campos.
Viznaga ... Soriano ... Pepe.
Elena ... Dama 1ª.
Casandra ... 2ª. ... 2ª.
Ismenia ... Gva ... Coleta.
Ansiona ... 4ª. ... Carlota.

1. Cf. Sánchez-Arjona, *ibid.*, p. 369.
2. Facts about nearly all these later actors may be obtained by consulting Cotarelo y Mori's valuable *Historia del arte escénico en España* (Madrid, 1896-1902, 3 vols.). The last volume has a very complete ll actors.

Agamenon ... Ruano ... Paz.
Criado ... Cujas.
Voces ... Soriano y Almendaris.

The actors named in the first column seem to represent the company of Juan Ponce as it existed in 1779 [1]. The MS. is signed April 26, 1779. The second list represents the company which acted the play in 1811. The two *suelta* editions contain the following list:

Paris . . . Vicente Merino [2].
Hector . . . Manuel García.
Priamo . . . Joaquin de Luna.
Casandra . . . La Sra. Andrea Luna.
Elena . . . La Sra. Juana García.
Ismenia . . . La Sra. Polonia Rochel.
Sinon . . . Rafael Ramos.
Aquiles . . . Féliz de Cubas.
Menelao . . . Manuel de la Torre.
Sombra . . . La Sra. Joaquina Artega.
Agamenon . . . Josef Valles.
Viznaga . . . Mariano Querol.
Un criado, Soldados griegos, Soldados troyanos, Musica.

This represents the company of the famous manager Eusebio Ribera as it existed in the year 1791. They played for the most part in the Teatro de la Cruz. The list of plays produced in

1. For Ponce's company as it was constituted the following year, cf. Cotarelo y Mori, *ibid.*, p. 26 f.

2. Vicente Merino the first *galán* was famous in such parts. Juana García was one of the most noted actresses of her day. Shortly afterward she was eclipsed by the more popular Rita Luna, sister of the Andrea Luna of this cast. Polonia Rochel was a famous *graciosa* and Marino Querol was an equally famous actor of comic parts. For the composition of Ribera's company in 1791, cf. *ibid.*, vol. II, p. 232. The theatrical year began the 24th of April 1791 and lasted till February 21, 1792. Cf. p. 236.

Madrid between the years 1793 and 1819 reveals the fact that *Troya abrasada* was again produced, November 5, 1811 [1]. This was probably the play's last revival. It had held the boards for upwards of 170 years but it had now reached the end of its long existence on the stage. To the *afrancesados* of the period it must have appeared barbarous in the extreme.

THE QUESTION OF SOURCE

Whatever may have been the sources from which Calderon and Zabaleta drew in writing *Troya abrasada,* it is certain that they must have treated their material very freely. The greater part of the plot seems to be *de su cosecha* and I have been unable to find parallels for most of these innovations in any of the Troy versions which I have read, ancient, mediaeval, or modern. Here are a few of the more striking peculiarities.

Most peculiar, perhaps, is the rôle of Cassandra. She is a Greek (!) and the daughter of Telamon, King of Macedonia (not Salamis). She is not the half-crazy prophetess of classic tradition but a woman scorned whose jealousy is one of the main causes of Troy's fall. The shade of Ansiona is the prophetess of evil here. Cassandra was brought to Troy by Hector and would have been Paris's wife except for the war resulting from the repudiation of Ansiona. She is also niece of Agamemnon and Menelaus who are represented as being brothers of Telamon. Paris's early attachment to Cassandra may have been suggested by the Oenone legend. Oenone generally appears as Irene in Spanish versions.

1. *Troya abrasada* was produced in the Coliseo de la Cruz, the fifth of November 1811 together with the *sainete, Lo que puede la hambre.* Cf. Cotarelo y Mori, *ibid.*, p. 734. For the company which acted the piece on that occasion, cf. *ibid.*, vol. III, p. 558. It will be seen that these actors correspond to the second list given above in the *reparto* taken from the MS. in the Municipal Library.

Another romantic novelty is Hector's love for Helen. He has seen her while on his first mission to Greece and immediately falls in love. Later, on learning his brother's attachment to her, he nobly effaces himself. Fraternal affection is stronger than love. As previously stated, this feature of the plot, introduced by Zabaleta, is not continued by Calderon. Helen is sister of Castor and Polux. She is given to Menelaus to bind a peace treaty. In classic tradition, there is no question of a war between Menelaus on the one hand and Castor and Polux on the other. On the contrary, Menelaus was chosen from a large number of suitors. According to this play, the marriage between Menelaus and Helen was never consumated — this evidently to palliate the crime of the adulterous lovers. According to Greek legend, Helen had by Menelaus a daughter, Hermione [1].

Helen's violent death at the hands of her outraged husband is another innovation. Menelaus is the typical jealous husband of the Spanish stage. Although more violent and less treacherous than the protagonists of *El médico de su honra* and *El pintor de su honra*, he is of their flesh and blood and deserves to be classed with those other Spanish Othellos as among the most successful delineations of jealous rage which the drama of Spain has produced. At times his jealousy verges upon insanity, as when,

1. This part of the plot is probably not pure invention on the part of the authors. I have found something like it in another version. Cf. Monroy y Silva, *Epitome de la historia de Troya* (Sevilla, 1641), folio 7 recto : « Dos vezes fue robada Elena, porque antes de Paris, la robó (siendo donzella, a su padre Tindaro Rey de Laconia) Theseo Rey de Athens, el primero que en las Republicas de el mundo hizo division de nobles y plebeyos : y Castor y Polux hermanos de Elena, ofendidos de Theseo, fueron a Athens, y abrasando en guerra todo el Reyno, cobraron a su hermana intacta, porque se opuso siempre valerosa a los halagos del amante Griego. » No such story is to be found in any authentic text of Dares or Dictys whom Monroy y Silva mentions as his sources. Zabaleta appears to have had a confused remembrance of some such narrative.

sword in hand, he attacks Helen's portrait. In murdering Paris and Helen, he merely complies with the Spanish code of honor. He, rather than Agamemnon, is commander of the Greek forces. At the outset he is friendly to the Trojans because Priam had aided him against his brothers Agamemnon and Telamon, when the latter were seeking to dethrone him. (Did the poet here have in mind the aid given by Tyndarus to the youthful Menelaus and Agamemnon when they sought refuge with him in Sparta ?)

Agamemnon and Achilles are not important characters in our version. The latter is apparently a vassal of Menelaus. In verse 1481 there is an allusion to the ruse by which Ulysses induced the reluctant hero to participate in the Trojan war, an incident which constitutes the main theme of *El monstruo de los jardines* but out of place and contradictory here.

The Ansiona of this play is the Hesione of classic legend. I find the same orthography employed in Delgado's *Cronica troyana* and also in Cristóbal Monroy y Silva's Troy plays. In *La mançana de la discordia y robo de Elena* by Guillén de Castro and Mira de Amescua, I find the name spelled Alciona. Ansiona, however, is not, like Hesione, Priam's sister but his daughter. In this play the Greeks are incensed because her husband Telamon had repudiated her. In most versions she is represented as Telamon's slave, having been captured by Hercules during the first Trojan war. The appearance of Ansiona's ghost and her warnings to Hector constitute another novelty.

Calderon's Sinon differs from the Sinon of classic tradition to a marked degree. Instead of a Greek, he is a Trojan who has taken service with Menelaus and whom he aids against his countrymen. He it is who supplies brains for the whole Grecian host. Every stratagem is of his devising. He is the inventor of the wooden horse. He seems to have fallen heir to the craft of Ulysses and Calchas who do not here appear as characters. At the fall of Troy he receives a traitor's reward. Menelaus kills

him, fearful lest Sinon's treachery may some day be directed against himself.

Enough has now been said to show that this version of the fall of Troy is entirely out of the ordinary. Comparison with classic and mediaeval versions offer few points of similarity. I must at the outset confess my failure to find a direct and satisfactory source. I have been unable to connect the *Troya abrasada* with any of the extant Troy plays, but the subject was so popular that it may well be a reworking of some play lost or unknown to me.

Before proceeding further, it is well to inquire whether this radical departure from the accepted versions is due to ignorance or design. If the *Troya abrasada* be the last of a series of *rcmaniements* of the Troy material, it would have been natural for the story to become more and more distorted as the process went on. On the other hand, the authors' dramatic instinct may have induced them to take liberties with their subject in order to suit better the requirements of the stage. Again, both of these forces may have been operative.

To Zabaleta rather than to Calderon must be ascribed most of the absurd novelties in which this play abounds. As author of the first act, or a good part of it, he had the larger share in determining the plot. His collaborator was forced to continue the story as it had been begun. We have seen that in a few matters of detail the plot was not continued consistently; but this was due to inadvertence on Calderon's part and not to any desire to correct his collaborator's mistakes. But Calderon, too, never felt himself fettered by any pedantic notions of fidelity to his sources. In his many mythological dramas, he exploited the vast mine of Ovid's *Metamorphoses*, but he never hesitated to alter the plot to suit his fancy.

Certain episodes in the *Troya abrasada* therefore, are probably to be attributed to art rather than to accident or ignorance. Such an incident is Helen's death at the hands of her husband Mene-

laus. This tragic ending is not only more suited to the stage than was the traditional dénouement but likewise suited the seventeenth century code of honor. Helen's return with Menelaus to the court of Sparta would have been an impossible outcome to a Spanish audience of the time. Similarly, the fate of the traitor Sinon suggests deliberate alteration on the part of Calderon. This method of disposing of a traitor is almost a convention in his drama. Likewise, Hector's love for Helen, Menelaus's mad actions, Ansiona's ghost and other minor matters appear to me to be deliberate fiction.

On the other hand, there are other departures from the accepted versions which can hardly be accounted for in this way. These changes add nothing to the dramatic strength of the piece and seem to indicate that one at least of the authors possessed a treacherous memory. For example, no artistic purpose is served by making Ansiona daughter rather than sister of Priam. To make Sinon a Trojan, and Cassandra a Greek and mistress of Paris betrays crass ignorance. The play would have lost nothing if instead of Cassandra the slighted lover had been called Oenone or Irene as she is called in the plays of Monroy y Silva and Guillén de Castro. Many other similar errors seem to be mistakes of the same kind.

Whether these errors are due to our authors or should be attributed to some predecessor, it is, of course, impossible to determine. A subject so often treated might, as already hinted, become greatly distorted in the process of transmission, yet none of the other Troy plays to which I shall soon refer shows such marked abnormalities. It seems probable, too, that Zabaleta and Calderon or some one of their predecessors must have relied upon memory instead of directly consulting the source.

While freely admitting my inability to indicate Calderon's direct source, it may, notwithstanding, be possible to hazard a few conjectures with regard to the ultimate source of the *Troya abrasada*. As might be expected, the influence of Homer is nil.

Virgil's influence is but little stronger. Calderon must have been familiar with the second book of the *Aeneid* but only an occasional trace of possible influence is noticeable. Sinon's manner of passing over to the Trojan side and worming his way into the enemy's confidence is faintly reminiscent of Virgil. The allusion to the escape of Aeneas, Anchises, and Julius Ascanius (vs. 3291) seems to point the same way. But this is all. I can detect no verbal similarity which would furnish conclusive proof of influence. While it is probable that Calderon was slightly influenced by Virgil, he cannot be said to have taken anything from the *Aeneid* which could not also have been derived from some other source.

It is more probable that the ultimate source was either Guido delle Colonne, Bénoit de Sainte-More or some one of the many versions based upon the writings of Dares and Dictys. The number of manuscripts and editions of Spanish translations of these authors was very great in Spain throughout the middle ages and the renaissance [1]. When *Troya abrasada* was written, Delgado's translation was easily accessible in several editions [2]. The countless allusions to the story of Troy in the works of contemporary writers shows how popular

1. Cf. Mussafia, *Ueber die spanischen Versionen der Historia Troyana*, *Sitzungsberichte der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Classe*, vol. LXIX, Heft I-II, Jahrgang 1871, pp. 39-62. This is the most scientific discussion of the subject although very incomplete. A vast amount of work remains to be done. Cf. Amador de los Rios, *Historia critica*, vol. IV, p. 344 ff; Menéndez y Pelayo, *Origenes de la Novela*, vol. I, pp. cxlv ff.

2. Burgos, 1490; Sevilla, 1509; Toledo, 1512; Medina, 1587. The resemblance of *Troya abrasada* to Delgado's work is very slight. *La antigua, memorable y sangrienta destruicion de Troya* by Pero López de Haro (Toledo 1583) has not repaid the study I have devoted to it. I have unfortunately been unable to consult Ginés Perez de Hita's *Belo troyano* which exists only in MS. Cristóbal Monroy y Silva's *Epitome* (already cited) has also yielded very little. *Troya abrasada* is distinctly *sui generis*.

the subject was. While it must be confessed that here, too, the resemblance is very slight, Calderon appears to have followed some mediaeval rather than any version of antiquity. Whether that source was Bénoit or Guido, or indeed some account directly based upon Dares and Dictys, I shall not undertake to determine. Bénoit follows Dares and Dictys while Guido bases his account upon Bénoit, and in the case of a work which like the *Troya abrasada* bears only a very distant resemblance to any of these works, it would be idle to attempt to decide to which of these very similar versions the poets owed their inspiration. Another possibility is that they may have drawn from the popular *romances* ; but all those with which I am familiar are much more learned and faithful to tradition than the *Troya abrasada*. I have not found any which appears to be a source.

The opening scenes of the play are vaguely reminiscent of Bénoit or Guido. The council called by Priam to consider how best to demand satisfaction of the Greeks for the wrong done Hesione is treated at some length by these authors, Bénoit having greatly expanded the shorter account of Dares the Phrygian. Priam receives advice from many of his sons and kindred. In the play there is a similar scene but the council consists merely of Priam, Hector, and Paris. In all other versions Hector is prudent and Paris rash. In the play it is the reverse. To make the rash youth whose ill-advised action precipitated the Trojan war appear as the exponent of prudence or caution is to conceive the character in a way different from that in which any other author, ancient or modern, so far as I know, has ever conceived it. Once again, an error like this seems to indicate that Zabaleta (or the predecessor from whom he drew) must have had a dim remembrance of the story he had read in Delgado or some such work, but his memory played him false.

Hector's first mission to Greece may be a reminiscence of Antenor's embassy as related by Dares and Guido. Priam's determination to send both Hector and Paris to Greece, the former to

Athens on a mission of war, the latter to Sparta on a mission of peace, appears to be peculiar to *Troya abrasada*. In Bénoit and Guido, Paris and Deiphobus are charged with the mission. As already mentioned, the rape of Helen takes place in Sparta and not at Cytherea as in Bénoit and Guido. From this point on the plot is so different that comparison of it with any of the accepted versions of the Troy legend is valueless.

It is now necessary to consider a few of the plays which treat of Troy. This was a favorite subject with the playwrights, and besides the extant plays there must have been many others now lost. Schevill has shown how frequent are the allusions to Troy in Lope de Vega[1]. In other authors the allusions are probably equally frequent. A subject so often alluded to must have met with much favor at the hands of dramatists. Nevertheless, the number of extant plays treating of the rape of Helen and the siege of Troy is very small. None of them appears to have much if any connection with our play. With the exception of *Troya abrasada*, Restori has listed the most important of these[2].

There is no evidence that Lope de Vega ever wrote a play on this subject other than his trifling *entremés* entitled *El robo de Elena*[3]. Góngora also wrote an *entremés* entitled *La destrucción de Troya*[4].

The earliest important extant play on the subject is *La mançana de la discordia y robo de Elena* de Don Guillén de Castro y Mira de Amescua[5]. The following is a brief synopsis of its plot : Act I. At a rustic merry-making Delio is made king. The

1. Schevill, *Studies in Cervantes. Persiles y Sigismunda III* (Publications of Yale University, New Haven, 1908), p. 520 ff.

2. *Op. cit.*, p. 61 f.

3. Lope de Vega, *Obras* (Academy edition), vol. II, p. 223.

4. Cf. Fitzmaurice-Kelly, *Spanish Literature* (New York, 1900), p. 280.

5. The MS. is numbered 1996 in Paz y Melia's *Catálogo*. It has also been printed as a *suelta*. Cf. also Barrera, *Catálogo*, p. 82 f.

shepherd Paris haughtily disputes his claim, snatches off the laurel, and crowns himself. Next comes the judgment of Paris after which the lad learns his identity and proceeds to Troy to regain his birthright. There he overcomes a famous wrestler in a bout, and, having thrown his brother Hector at the same sport, excites the wonder and admiration of all. The aged Polinestro who has reared Paris as his own son considers this a fitting occasion to reveal the latter's identity. Paris is received into the royal family. Now comes the news of Telamon's repudiation of his wife Alciona, Priam's sister. A council is called to discuss ways and means of avenging this wrong. Paris tells them that Venus has promised him Helen as a wife and offers to steal her away by way of reprisal. All approve except Paris's sister Cassandra and the nymph Irene with whom he has formerly been in love. Irene reproaches him with faithlessness. Paris replies that he changed his love at the same time that he changed his rank. Irene denounces this conduct. Cassandra predicts the ruin of Troy but is unheeded.

Act II. Paris goes to Sparta and requests Menelaus to use his influence with Telamon and attempt to persuade the latter to take back Alciona. Menelaus assents, and, pending his return, makes Paris king in his stead and gives him the keys of the city. Pallas tempts Achilles with a vision of Polixena. Irene states her wrongs to Priam, concealing only the culprit's name. Priam pronounces in her favor; but, when he learns that the guilty one is his own son Paris he retracts his sentence. Irene calls upon Pallas for aid. Paris steals Helen from the temple of Venus and carries her off to Greece. Menelaus returns, finds Helen missing, and swears to wreak vengeance upon the Trojans.

Act III. The Greeks are camped before Troy. Ulysses says that before Troy can fall, Achilles must kill Hector. The duel ensues in which this accomplished. Polixena lures Achilles to the temple of Apollo where he meets death at the hands of Paris. Sinon suggests the construction of the wooden horse (here called the

Paladion), and, having induced the Trojans to break down a portion of their wall in order to admit the horse into the city more easily, the complete destruction of Troy follows.

It is barely possible that this play may be regarded as the source of the *Troya abrasada*. The rôle of Irene in the one play is very like that of Cassandra in the other. Other points of resemblance are : the mission of Paris to Sparta, his effort to persuade Menelaus to depart on a diplomatic mission, the hospitality of Menelaus in making Paris ruler of the city during his absence, and finally the rape of Helen from Sparta rather than from Cytherea. In other respects the two plays are very unlike. It seems more probable that the two plays had a source in common rather than that the one was the source of the other.

The most ambitious attempt to make dramatic use of the Troy material was that of Cristóbal Monroy y Silva who wrote a series of four plays on the subject : *El robo de Elena*, *El caballero dama*, *Hector y Aquiles*, and *La destruccion de Troya*. He was also the author of a more serious work entitled *Epitome de la historia de Troya* [1]. This last work, the author claims is based directly upon the narratives of Dares and Dictys whom he declares to be the only authentic historians of Troy. Nevertheless, the book contains much extraneous matter. The plays, too, curiously enough, do not in all respects agree with the *Epitome* and he seems to have had other sources for these ; yet, on the whole, he seems to have followed tradition with some degree of accuracy.

El robo de Elena treats the same matter as that contained in the first act of the play by Guillén de Castro and Mira de Amescua. It begins with the judgment of Paris. The latter meets Helen in the forest and is conducted to her palace where he

1. Sevilla, 1641. The four plays in question have been printed as *sueltas*. The copies I possess are dated respectively : Valencia, 1768 ; ditto ; Sevilla, por la viuda de Francisco de Leefdael, no date ; Valencia, 1768.

becomes gardener. Menelaus is soon aware of the loves of Paris and Helen and attempts to slay Paris but Helen saves him. Paris returns to Priam's court, defeats Troilus and Hector in a wrestling bout, and is identified as the king's son by his aged guardian Laumonte. (In the *Epitome* Paris wrestles with Deiphobus and Troilus. The guardian is named Archelao. The whole play is very unlike the account in the *Epitome.*) Then follows the rape of Helen from the temple of Venus on the island of Cytherea. There is no possible direct connection between this play and the *Troya abrasada.*

El caballero dama has for its subject the loves of Achilles and Deidamia and the stratagem by which Ulysses exposes the reluctant warrior's disguise and prevails upon him to take part in the Trojan war. Tirso's *Aquiles* and Calderon's *Mayor monstruo de los jardines* treat of the same theme. Schaeffer thinks Monroy was indebted to Tirso [1]. The scenes where Achilles betrays his sex by preferring weapons to finery are much the same in all three plays. But this resemblance is natural in works based upon the same theme, and in all other respects Monroy's play is very different. Mention should also be made of López de Oliveira's *Achiles é Thetis,* written in Portuguese and acted in 1578 [2]. Barrera also gives the title *Galán y dama Aquiles* but does not state the author's name. This may be identical with one of the other plays just mentioned.

Héctor y Aquiles, the third play has to do with the loves of Achilles and Polixena, the duel between Hector and Achilles and the latter's death at the hands of Paris. Tirso's *Aquiles* was not complete in itself. The last lines of the play announce a sequel for the following day. What was the nature of this lost piece can only be conjectured. It may have described the fall of Troy; but

1. *Op. cit.*, vol. II, p. 141.
2. Barrera, *op. cit.*, p. 221.

it is more probable that Achilles continued to be the central figure in the second as in the first play, and that inasmuch as Polixena is introduced in the last scenes of the *Aquiles*, she was probably a prominent character in the sequel. In that case, Monroy y Silva, in writing *Héctor y Aquiles* may have drawn from this lost play. Yet he probably owed very little to Tirso if the slight indebtedness shown in the *Caballero dama* may be taken as a criterion. It is also a possibility that the *Troya abrasada* may owe something to this lost sequel.

La destruccion de Troya has for its principal theme the loves of Polixena and Phyrrus, the construction of the wooden horse, and the general destruction of the city. Neither Helen nor Paris appear in the play. Nothing is made of the treachery of Sinon who is here reduced to a mere *gracioso*. Ulysses supplies the wiles and stratagems.

None of these four plays appears to have the slightest connection with Calderon's piece. Monroy y Silva, more than any other dramatist who treated the subject, was well read in the literature of Troy. His principal sources were not dramatic. The date when he brought out these plays is uncertain. His others were licensed between the years 1640 and 1658 [1]. The four in question have very slight literary merit.

La comedia jocosa de el robo de Elena is probably a burlesque of Monroy's *Robo de Elena* [2]. The plots of these two plays agree perfectly. They either stand to each other in the relationship indicated or else go back to a common prototype.

The most curious of all the Troy plays is the *Robo de Elena y destruccion de Troya*, an *auto sacramental* erroneously ascribed to

1. Cf. Barrera, *ibid.*, p. 263.
2. Cf. Paz y Melia, *op. cit.*, p. 445. Acrostics at the end name José Carrillo and Doña Clara as the authors. See what Restori has to say on this matter, *op. cit.*, p. 61.

Rojas Zorilla [1]. The rape of Helen represents the struggle between the powers of light and darkness for the possession of a soul. Helen is a lost soul who is carried off by the devil (Paris) until Christ (Menelao), inspired by Divine Love (Sinon) succeeds in wresting her from her captor and takes her back to his bosom. Priam is God ; Hecuba, God's idea; Apollo, Eternal Wisdom; Hector, the World, etc. The apple of discord is ingeniously connected with that of Eden. Peleus and Thetis represent Adam and Eve. I am unable to connect this *auto* with any of the above mentioned plays, but detect in it more of the influence of Virgil than in any of the others.

This completes the list of important extant plays based upon the subject of Troy. Several others, however, deserve mention. In 1586 was published *Hécuba triste* (a translation from Euripides) by Fernán Pérez de Oliva. In 1633 González de Salas published *Las troyanas* (a translation from Seneca). In connection with the MS. of *El golfo de las sirenas*, a play partly written by Calderon, is preserved a *fin de fiesta* entitled *Fábula del juicio de Paris* [2]. I regret that I have been unable to consult this MS. I omit mention of other works dating from a later period and also such remotely related plays as those based upon the story of Aeneas and Dido, the tragedies connected with the house of Agamemnon, etc. Schevill has compiled a list of the ones concerning Aeneas and Dido [3].

To sum up my conclusions, the play most nearly resembling Calderon's *Troya abrasada* is that written by Guillén de Castro and Mira de Amescua. If Zabaleta and Calderon did draw from it, they probably did not have it before them but relied upon memory. It seems more probable that their play is based upon

1. To Restori belongs the credit of showing that Zorilla could not possibly have written this work. *Op. cit.*, p. 62.
2. Cf. Paz y Melia, *op. cit.*, p. 215.
3. Cf. Schevill, *op. cit.*, p. 487 f.

some other now lost. Whatever the source, the authors probably took great liberties with it and made the freest use of poetic license. The ultimate source must be sought in some one of the many mediaeval versions of the Troy legend rather than in the works of Homer and Virgil. The large number of inedited MSS. and the rarity of the editions containing the many variants of the story of Troy has made it impossible for me to prosecute this search with the thoroughness which I should have liked to have used.

ANALYSIS OF THE PLOT.

Troya abrasada is a play of very unequal merit. After reading it, one is tempted, like Don Cleofas in the *Diablo cojuelo*, to urge the authors to give over writing plays of this description and stick to *comedias de capa y espada*. Calderon's genius does not seem to have been adapted to the writing of historical plays. He rarely attempted the genre. The taste is constantly offended by the striving after melodramatic effect. The stage battles like those in Shakespeare's historical dramas are ridiculous rather than sublime. A modern reader, familiar with the classics, cannot pardon the strange liberties taken with the story of the fall of Troy. There is far too much bombast and declamation. The wit of the clown when not obscene is apt to be flat. Yet a play utterly devoid of merit would not have held the boards for nearly two centuries. Some of the situations are intensely dramatic and the long declamatory tirades undoubtedly offered the tragic actor a good opportunity.

It is as a drama of jealousy that *Troya abrasada* should be studied, along with *El médico de su honra*, *El pintor de su deshonra*, *A secreto agravio secreta venganza*, *El mayor monstruo los celos*, etc. Nowhere in Calderon's works is jealous passion better depicted. The interest centres around Menelaus, the outraged husband, and Cassandra, the woman spurned. With Menelaus, jealousy

expresses itself in the form of madness and violence. Cassandra, on the other hand, although she gives vent to momentary fury, sets out coolly and deliberately to work her former lover's ruin. She aids and abets the wiles of Sinon and becomes the nemesis of Troy, nerving Menelaus to action when even his mad jealousy gives way to pity.

The other characters are subordinate in interest to these two. Sinon also is an important personage; but he is far too much the conventional villain. In Viznaga we have the usual impertinent *gracioso*, in Priam a typical *rey barba*. Helen fails to enlist the reader's sympathy. Paris, Hector, and Achilles are the usual *galanes*. It goes without saying that they have nothing of the Homeric hero about them. A Grecian or a Trojan atmosphere is totally lacking.

The first act begins badly with a long and metaphysically subtle discussion on the subject of love. There is no action until the act is well along. This weak and slow beginning is, of course, a common fault in the Spanish drama. Priam appears and informs his two sons of the repudiation of Ansiona. Hector urges war, Paris peace. Priam decides to adopt both plans. Paris is to proceed to Sparta to persuade Menelaus to go to Athens and induce Agamemnon to take back Ansiona while Hector is to lurk around Athens, ready to exert force if diplomacy fails. Meanwhile, the projected marriage of Paris and Cassandra must be postponed. Paris is overwhelmed with grief. Hector envies his brother the opportunity of visiting Sparta, for on a previous visit to Greece he has caught a glimpse of Helen and has lost his heart to her. Nevertheless, fraternal affection is stronger with him than love. Not until Cassandra appears does the action really begin. On learning that her marriage must be postponed, she is passionate and outspoken. But this mood is soon replaced by one of tenderness. She sacrifices her own love for the sake of her lover's honor. The lines:

Primero a de ser conmigo
aquella opinion que cobras
que mi amor, que él sera más,
siendo mayores tus obras,

remind one of Lovelace's oft-quoted verses.

By consenting to a postponement of the wedding, she risks her own honor. Her lover's fair fame is dearer to her than all besides. The reader's sympathy goes out to her from the first nor does she wholly forfeit it by reason of her subsequent cruelty. Paris was a dastard in love and the provocation was great. Cassandra is the real heroine of the play.

The scene soon changes to Sparta. The opening song sung by Helen is a delightful bit. This represents the pleasing side of *culteranismo* just as Priam's description of the ship represents a ridiculous phase of it. But the effect of the song was marred by the remarks of an obscene *graciosa* or rather would have been but for the kind offices of a discerning censor. Menelaus is now introduced in the rôle of devoted husband. Then comes Paris, and soon after Menelaus departs for Athens, leaving Paris as king in his stead. The act closes with the meeting of Paris and Helen, their futile struggles against the combined forces of love and fate and their final yielding. This last scene is handled with much art. It contains several strong dramatic situations and the interest is sustained. The character of Paris is the least successful. The authors, after having enlisted the reader's sympathy for both Cassandra and Menelaus, do not censure the conduct of the two guilty lovers. They first sought to depict Paris as a typical *galán*, the *beau ideal* of a prince; but this hero proves to be a perfidious lover and a traitor to the laws of hospitality. In extenuation it may be urged that fate (*fuerza de estrella*) impelled the lovers to their destruction and also that the doctrine « All is fair in love and war » was firmly believed by the Spaniard of the renaissance and partially if not wholly excused any crime.

The second act opens with the return of Menelaus to Sparta.

On learning of his betrayal, he voices his jealous rage in a long tirade which is the most declamatory and one of the most powerful passages in the play. However, his insane attack upon Helen's portrait is a bit of clap-trap which might well have been spared. Then in rapid succession come the meeting of Paris and Cassandra when the latter returns to Troy, the encounter of the two rivals Cassandra and Helen, the appearance of Sinon in Troy, the unmasking of Helen. A succession of strong, if slightly melodramatic scenes. The act ends with the arrival of the Greeks, the first assault upon the city, and another declamatory outburst on the part of Menelaus followed by an exchange of insults between the leaders of the two sides. The bad taste of this last is conspicuous.

Even more action is crowded into the third act. Hector makes a sally by night and is warned by the shade of Ansiona. Next in order is the duel between Achilles and Hector, resulting in the latter's death. Cassandra and Sinon pass over to the Greek camp. Sinon suggests the construction of the wooden horse. The Trojans accept the insincere proffer of peace made by the Greeks. The horse is introduced into the city. Much skill is shown in the handling of the catastrophe. Both Helen and Paris have been troubled by premonitions of impending evil but when the fatal moment comes, they are without suspicion, wholly given up to their love. The tumult of wàr rudely awakens them from their day-dream. Both meet death at the hands of Menelaus, who, when he wavers, is mercilessly urged on by Cassandra. Sinon meets a like fate and all Troy is given over to destruction.

Such in brief is the plot. Intermingled with much that is admirable, is much that is weak and a great deal that offends. Calderon more than most authors needs to be read with discrimination. The wheat must be separated from the chaff.

THE PRESENT EDITION.

In editing this play I have pursued the same general plan adopted in editing *La selva confusa*. I have sought to reproduce the *borrador* just as it stands. The passages marked for omission have been printed in italics. The authors' corrections and my own have been indicated in the textual notes at the end of each act. I have been sparing in the use of accents, restricting the use of them to homonyms. This system almost necessarily involves some inconsistencies but it seems inadvisable to omit accents altogether and still worse to employ the modern system.

The following meters are used in this play :

1-150 (I-LIX) Romance in o oxytone.
151-354 (LX-CXV) Redondillas.
355-544 (CXVI-CLXVIII) Romance in o-a.
545-611 Canción. A combination of a silva de consonantes with endechas.
612-613 (CLXIX-CCVIII). Silva de consonantes.
614-673 Quintillas.
674-1209 (CCIX-CCCLIII) Romance in e-o.
1210-1401 (CCCLIV-CDLX) Romance in i-o.
1402-1421 Décimas.
1422-1515 Romance in i-o.
1516-1527 (CDLXI-CDLXXII) Pareados.
1528-1701 (CDLXXIII-CDXC) Romance in i oxytone.
1702-1785 Redondillas.
1786-1795 Canción. Redondillas con quebrados.
1796-1879 Redondillas.
1880-2181 (CDXCI-DII) Romance in o-o:
2182-2221 Décimas.
2222-2265 (DIII-DVIII) Romance in o-o.
2266-2345 (DIX-DXVI) Silva de consonantes:
2346-2765 (DXVII-DLXXVIII) Romance in e-a.

2766-2844 (DLXXIX-DCIX) Quintillas.

2845-3036 (DCX-DCXVIII) Romance in e-o.

3037-3116 (DCXIX-DCXXVI) Redondillas.

(DCXXVII-DCLIII) Canción. The meter is irregular. Some of the verses are of six, others of eight syllables. Both are assonanced in e-a. Several versos sueltos are interspersed.

(DCLIV-DCLXXXII) Silva de consonantes with a verso suelto at the end.

3117-3346 (DCLXXXIII-DCCXV) Romance in a-o.

George Tyler NORTHUP.

PERSONAS

PARIS.
HECTOR.
PRIAMO, rrey de Troya, varba.
CASANDRA.
ELENA.
YSMENIA, criada.
ACHILES.
SINON.
MENELAO, rrey de Esparta.
AGAMENON, rrey de Atenas.
VN CRIADO DE ECTOR.
LIDIO Y ASCANIO.
VIZNAGA.
MUSICOS.
[Fantasma de Ansiona.]

(*1r.*) (*Hector y un criado por vna parte y por otra Paris y Viznaga.*)

PARIS. [*Ap. á Viznaga.*]
(¿ Mi padre te dijo á ti
que me llames ?)
VIZNAGA. [*Ap. á Paris.*]
(Sí, señor.)
HECTOR. [*Ap. al criado.*]
(¿ Mi padre me llama ?)
CRIADO. [*Ap. á Hector.*]
(Sí.)
PARIS. [*Ap. á Viznaga.*]
(¿ Saues lo que quiere ?)
VIZNAGA. [*Ap. á Paris.*]
(No.)

PARIS.

¡ Mi Hector !

HECTOR.

¡ Mi Paris !

PARIS.

¡ Mi amigo
y hermano !

HECTOR.

Tu hermano soy
y ¿ quién serlo no quisiera ?
que es tanta la ynclinación
que ay en mí para que te ame
que me olgara ¡ viue dios !
que, no siendolo, se uiera,
en mi fe como en mi amor,
que el quererte es por estrella,
y no por obligación.

PARIS.

Antes, no siendo mi ermano,
no consiguieramos oy
ser firmes amigos.

HECTOR.

¿ Cómo ?

PARIS.

Nunca vbo confrontacion
de ygual amistad donde
no vbo ygual sangre entre dos.
Quien no es ygual del que trata
no es firme amigo en rrigor,
porque no es la que parese
amistad sino aficion.
v *De los muy yguales se hasen*
los muy amigos. Pues yo
quiero en esta competencia, (*1v.*)
contra tu errada opinion,

que vna sangre nos yguale,
porque nos mande vn amor.

HECTOR.

¡ Ay, Paris ! ¡ Y quién tuviera
libre tanto el coraçon
que en tu amistad le lograra
más que en mi ciega pasion !
Saue, Paris, que vencido
del ciego Amor...

PARIS.

Si es Amor,
deja que el Amor te uença
sin resistir tú á su ardor ;
porque solamente es
cobarde á quien no vencio.

HECTOR.

Pero dime a quién adoras
á mí que............
que lo que... *ynposible*
tus................
como.........*al açor*
y los ojos lo mejor
no mande para los ojos
amo para el amante.
¿ Mas no sabre yo el sugeto
que amas ?

HECTOR.

Aunque sea error
fiar los afectos mios
á los riesgos de la uoz,
ya te acuerdas que mi padre
abrá vn mes que me mandó
que fuese [á] Atenas, prouin-
[cia
de la Grecia.

PARIS.

¿ Quién no vio
que á Ansiona, nuestra her-
[mana,
lleuaste en esa ocasion (*2r.*)
y que con el rey de Atenas

36. A possible confusion with the story of Antenor's mission to Greece as narrated by Dares.

39. The Hesione of the classic writers, daughter of Laomedon and sister of Priam, not the latter's daughter as here.

41. By the King of Athens, Agamemnon is meant. According to some accounts he was King of Argos ; according to others, of Mycene. No ancient writer calls him King of Athens. Athens was, of course, an insignificant place in Homeric times. Hesione was not married to Agamemnon nor repudiated by him. According to Dares, she was captured by Hercules at the time of the first destruction of Troy. Hercules gave her to Telamon as a reward of valor. Telamon held her as a slave and by him she became mother of Ajax Telamon. The mission of Antenor to Greece had as its object the securing of her return to Troy. The refusal of the Greeks to do so led to the rape of Helen and the Trojan war. Cassandra was, of course, the daughter of Priam, not of Telamon. A worse confusion would be hard to imagine.

casó por tu yntervencion ?

HECTOR.

Tanuien saues que á Casandra,
su sobrina, hermoso sol
de Macedonia, eredera
de Telamonio, señor
y gran rey de Macedonia,
por concierto de los dos,
á que se case contigo
la truje á Troya.

PARIS. [ap.]

(¡ O temor
cobarde !) [á Hector.] ¿ Y es la [que quieres
Casandra ?

HECTOR.

¿ Eso dises ? No.
que aunque es ermosa Casandra,
como sienpre la creyo
mi desvelo como tuya,
. . . . .ardor
para con. . . . . .respeto
con que el alma la admiró ;
fué más que amor conmigo
pudo ser. . .perfeccion.

PARIS.

¿ *Pues quién fué ?*

HECTOR.

Al bolber. . .
á Troya. . . . .al ualor
se fiara. . . . . . .
viento del Setentrion
del açul Mediteraneo
las ondas sobresaltó.
En los peñascos de Sparta,
probincia de Grecia, dió
mi galera. A roto el buco
de la popa al espolon.
Menelao, rey de Sparta, (2 v.)
hermano de Agamenon
rey de Atenas, y tambien
de Telamonio, fio
dos caraveles al mar,
con cuya disposicion
á un tienpo libró Casandra
deste peligro. . .
porque el. . .las suias
halle el. . .maior.
En su tìo Menelao
ermosa Casandra alló
felis puerto ; en su orilla
tormentos de fuego yo.
¿ *Esso dices ? No.*
Vi una ermosura en la plaia
de Sparta ; mas ¡ ay, temor !

PARIS.

¿ Qué tienes ?

HECTOR.

Él que está ciego
consuelese con que vio.

PARIS.

Más la memoria le aflixe.

XL. Menelaus and Agamemnon were not brothers of Telamon.

L. I know of no other version in which Hector is mentioned as having ormed a prior attachment to Helen.

HECTOR.

Darale alivio la uos
á quien a de enmudeser
de la misma quexa.

PARIS.

No.

HECTOR.

El llanto sera consuelo
del mal quando está peor
el que llora de la misma
continua destilacion.

PARIS.

Quien más llora, más del llanto
enferma.

HECTOR.

Pues ¿ por qué doy
el llanto para el alivio,
si sirue para el dolor ?
¿ Por qué á mis voses confio
el consuelo, si es peor (*3 r.*)
vna uoz que muere en queja
que vn mal que sana sin voz ?
¿ Por qué refiero que vi,
si ciegos mis ojos oy
más sentiran lo que fueron,
creyendo más lo que son ?
Pues, ni llorar, ni acordarme
que vi, ni ablar mi pasion
solicito, si mis voses
memoria y llanto veloz
seran, la memoria vn rieto,
las palabras vn baldon,
desconsuelo el llanto, y todo
muerte, yra, rauia y dolor.

PARIS.

Pues no aciertas el consuelo
con ablar, yo te le doy
con desir.

HECTOR.

¿ Qué es el consuelo ?

PARIS.

Que tanbien yo tengo amor.

HECTOR.

No padeseras el mal
que yo padesco.

PARIS.

Mayor.

HECTOR.

No puede ser.

PARIS.

¿ Á una dama
que tu recato calló
no adoras sin esperança
de lograrla ?

HECTOR.

Ynfeliz soy.

PARIS.

Pues yo adoro vna hermosura
que e conseguido.

HECTOR.

¡ Ay error
como el tuio ! ¿ Eso es amar ?

PARIS.

Luego no ama el que goçó
menos que el que no a goçado
la dama que quiere. (*3 v.*)

HECTOR.

No.

PARIS.

¿ Quieres lo uer ?

HECTOR.

¿ De qué suerte ?

PARIS.

¿ Quién crió la adoracion
que enpleaste en su ermosura ?

HECTOR.

Mi admiracion la crió.

PARIS.

¿ No se sigue al adorarla,
vista aquella perfeccion,
desear conseguirla ?

HECTOR.

Esse es
el deseo del que amó.

PARIS.

¿ Por qué aspiras á goçarla ?

HECTOR.

Es porque ago apreension
que sera aquella ermosura,
si la consigo, mejor.

PARIS.

Pues, si yo adoro vna dama,
que al verla me enamoró,
y conseguida más vella
fue que ymajinaua yo,
luego más padecera
que aquel que ama sin fauor,
el que, logrando el deseo,
ama porque consiguio.

HECTOR.

Quien consigue ya no tiene
á quien ame.

PARIS.

Esa opinion
el apetito la llena
y la reprueua el amor.
Di. ¿ No ama por mereser
el que vna vellesa amó,
auiendola conseguido ?

---

98. A frequent subject of debate during the renaissance. Cf. *I Diporti* di messer Girolamo (Milano por Giovanni Silvestri, 1814), p. 238. The following question is propounded : Chi più felicemente vive, o colui che gode la cosa amata, o colui che con ferma speranza aspetta di goderla ? The same thoughts occur in *No hay cosa como callar*, Vol. I, p. 560 a; Tirso, *No hay peor sordo...*, p. 271 a; Alarcon, *El tejedor de Segovia* (Segunda parte), p. 399 a.

HECTOR.

Sí.

PARIS.

Pues, di por qué raçon,
si amaua por mereser,
no a de amar quien mereçio.

HECTOR.

Aquel ynposible á mí (*4 r.*)
me ase amar con más fervor.

PARIS.

No eres tú entonces quien ama.

HECTOR.

Pues ¿ quién es ?

PARIS.

La privacion.

HECTOR.

Quien no a alcançado es quien
[ama.

PARIS.

Quien ama porque alcançó
saue por qué ama.

HECTOR.

Más quiere
quien no saue por qué amó,
quien no se entiuia gozando.

PARIS.

Si el sujeto que gozó
es como el mio, ninguno.

HECTOR.

Tu ermano y tu amigo soy.
¿ No podre sauer quién es ?

PARIS.

Sí. Puedes con condision
que me digas á quién amas.

HECTOR.

Yo te lo dire.

PARIS.

Pues yo
quiero á Casandra, goçando
laso ygual, segura vnión.
Quiso nuestro padre el rey
est..................
por.................do
lv *tu................amor*
l............ado á tienpo
vna po..........go ocasion
que v.............relato
confrontado mi amor.

HECTOR.

Pues yo amo... (*4 v.*)

VIZNAGA.

Tu padre.

CRIADO.

El rrey.

HECTOR.

¡ Á qué mal tiempo llegó !
mas luego vencer confio
tu proposicion primera. (*Pria-*
[*mo y acompañamiento.*)

PRIAMO.

Quedaos todos allá fuera.
¿ Aqui estabas, Hector mio ?
Dame los braços.

HECTOR.

Mejor
sera arrojarme á tus pies.

PRIAMO. [*Ap.*]

(A Hector quiero más, aunque [es
de dos hijos el mayor.)
¡ Qué talle !

HECTOR. [*Ap.*]

(No habla mi padre
á Paris.)

PARIS. [*Ap.*]

(Aun no me habló.)

PRIAMO. [*Ap.*]

y con ser hombre sacó
la hermosura de su madre.)

PARIS. [*Ap.*]

Más le quiere y yo confieso
que mi amistad lo consiente.

PRIAMO. [*Ap.*]

(Pues ¿ el Hector no es valiente ?
¡ vayan á Grecia con eso !
¡ Pues digan si no es uien uisto
de mi rreyno ! Si em berdad
yo soy rrey en la ʒiudad,
aun no soy yo tan uien quisto.
Tales partes en el mundo
sin verlas no las creyera.
Hijo, gran lástima fuera
que no nacieras segundo.)

HECTOR.

Mi hermano te quiere hablar.
[*Ap.*] (Avn mirarle no a que- [rido.)

PRIAMO.

Paris.

PARIS.

Á verte e benido
como me ynuiaste á llamar,
mas si no vengo á ocasion... [(5r.)

PRIAMO.

Hijo, no sé qué es que al uerte
estoy llorando mi muerte,
mi rruina y perdicion.

PARIS.

Mal con cuidados tan grabes
mi justa obediencia uiene.

PRIAMO.

Tu madre, que el cielo tiene,
soñó... pero ya lo sabes.

158. Instead of mayor, menor was first written. Cf. also the rejected verse xxv. According to legend, Hector was the elder of the two, but the change makes the passage absurd.

PARIS.

Ecuba en esa ocasion
en mi soñó que ospedaba
un yncindio que abrasaba
todo el troyano Ylion;
pero el sueño por quien lloras
ver tu patria destruida
es vn ladron de la uida
que nos vsurpa las oras.
Del sueño no as de creerte.
¿No es cierto que a de pintar
la muerte aquel que a de estar
rrepresentando la muerte?
De más que el sueño yntenta
cegar nuestra fantasia
la ses........oia
s............enta
lxxx *p............io*
que á...........er
aquel.....qu...er
si sueña por lo que vio.

HECTOR.

Luego tu te contradices
en lo que piensas también.
Paris a dicho muy uien.

PRIAMO.

Dijo uien si tú lo dices.

PARIS.

Deja, pues, los sentimientos
y á qué me llamaste, di.

HECTOR.

Y io, ¿á qué e uenido aqui? [(5 v.)

PRIAMO.

Estadme los dos atentos.
Ya saveys en la ocasion
que llebaste tú en persona
á que se case Ansiona
con el rrey Agamenon...

HECTOR.

Casada quedó con él.
Laço fue el suyo dichoso.

PRIAMO.

Pues sabe que el rrey, su es- [poso,
tirano como cruel,
buestra hermana a rrepudiado,
y mi hija, y por más afrenta
voluerla á mi rreyno yntenta
despues de aberla goçado.
Ella me lo escribe y tanto
de esta desdicha me alcanza
que al cielo pide vengança
la justicia de mi llanto.
Hector, hijo, dime luego,
que todo el dolor lo yerra,
¿qué emos de hazer?

HECTOR.

Hacer guerra
á Grecia á sangre y á fuego.

PRIAMO.

Tú, ¿qué dices?

PARIS.

Más se gana
en que sepas qué ocasion
a tenido Agamenon
de rrepudiar á mi hermana.
Él te rresponda primero;
la guerra entra uien despues.

PRIAMO.

No dices mal.

HECTOR.

Mejor es
que lo pregunte el azero. (*6r.*)

PARIS.

Vien puede aber ocasion
para que esté disculpado.

HECTOR.

¿ Qué ynporta, si te a agrabia-
[do,
que aya tenido rraçon ?
Pide el agrabio castigo ;
no pide satisfaciones.

PARIS.

No en todas las ocasiones
rromper con el enemigo
es cordura.

HECTOR.

La templanza,
¿ quándo á la vengança ayuda ?

PARIS.

Y dime sobre la duda,
¿ quándo cay bien la vengan-
[za ?

HECTOR.

Darle guerra es conveniente.

PARIS.

Euitarla con efecto.

PRIAMO. [*Ap.*]

Éste habla como discreto
y éste habla como valiente.
Á lo que tú me propones,
y á lo que á ti se te ofrece
rrespondo que me pareze
seguir las dos opiniones.

PARIS.

¡ Paz y guera ! ¿ Cómo fuera
posible lograrlo ? Di.

HECTOR.

¿ Todo á un mismo tiempo ?

233. Paris, who is usually represented as a rash and thoughtless youth, is, strangely enough, here described as a prudent counselor. The reason appears in verse ccxcix, where it is stated that Priam, fearing to allow Paris to engage in warlike pursuits after the prophesy of Pallas, educated him for the council. Similarly, in Tirso's *Venganza de Tamar*. of two brothers, Saloman is prudent, and Absalom rash. In Calderon's *Exaltacion de la cruz*, there are two brothers Siroes and Menardes, the former of whom is prudent, the latter rash. Their dialogue is very similar to that of Paris and Hector here. Cf. Vol. II, p. 363 b.

PRIAMO.

Sí.

PARIS.

Di cómo.

PRIAMO.

De esta manera :
surtas ay quarenta nabes
de nuestro mar en la orilla,
que de la gabia á la quilla
de las más lijeras abes (*6 v.*)
una metafora son
que mi fantasia a hecho ;
proa, el pico; quilla, el pecho;
la cola, facil timon ;
las alas, velas despues
para correr y volar
y tambien para aferrar ;
ancoras fijas, los pies.
Paz y guerra de una vez
yntento en esta ocasion.
Las treynta para Ector son
y para Paris las diez.
Á ti, Ector, mando que apenas
yntentes desembarcar,
prospero si ayuda el mar,
en las orillas de Athenas,
quando la guerra pregona
con valor [y] yndignacion,
si ya no es que Agamenon
buelbe á admitir á Ansiona,
de cobarde más humano.
Á Paris mando que parta
á la probincia de Esparta,
donde Menelao, hermano
de el rrey de Athenas, es [rrey
y aquél, si con yndignacion
contarás que Agamenon,
contra la amistad y ley
que se le deve á mi amor,
rrepudiarla yntenta en vano,
que procure con su hermano
ser vn cuerdo mediador (*7 r.*)
antes que ynfeste sus mares
Hector y antes que en Athenas
arruine sus almenas
y prophane sus altares.
Ésta es la rresolucion
por donde lograr confio
la paz. Á cada uno guio
conforme su ynclinacion.
Ygualmente á entrambos pre- [cia
mi cariño, ¡ uiue dios !
y ansi rreparto á los dos
á dos provincias de Grecia.
Quando Hector la guerra yntente
xxxv *á Athenas, osado y ciego,*
podra de Paris al rruego
mediar Menelao prudente
desde Esparta y si primero
ves que de su parte está,
xc *Hector entonces pondra*
la yndignacion y el acero ;
pero si Marte cruel
tanto á perseguirme apreste
que Ector no venciere á este,

246. The bird and boat simile is very common in Calderon. Cf. *La mayor encanto amor*, Vol. I, p. 402 a and *El castilló de Lindabridis*, Vol. II, p. 259 b.

268. The voyage of Paris to Sparta remotely suggests the account of Dares. Paris, in command of a fleet, sets sail to take vengeance upon Telamon but first goes to Sparta for aid. Menelaus, on his way to visit Nestor, meets Paris on the island of Cytherea.

Paris medie con aquél.
De suerte que en los dos dejo
mi satisfacion librada.
Si no valiere tu espada,
a de baler tu consejo.

HECTOR.

Ynjusto premio me das.

PARIS.

Tu eleccion pienso que yerra.

HECTOR.

¿ No más de para la guerra ?

PARIS.

¿ Para el consejo no más ? (7 *v.*)

HECTOR.

¿ Al que te ymita obediente?

PARIS.

¿ Al que en todo te a seruido?

PRIAMO.

¿ Tan poco es ser entendido ?»
¿ Es tan poco ser valiente ?
Paris, tú no me entendiste.
Á Marte en valor ygualas;
pero te persigue Palas,
porque á Venus elijiste;
pero á ti Pallas, es llano
que yntenta faborezerte
solamente por hacerte
más dichoso que á tu hermano.
¡ Ea, hijos, á surcar
los pielagos de Neptuno !
¡ Ea, tome cada uno
su derrota por el mar !
Tú llebas diez mill soldados
que esta uictoria te den.
Yo sé que pelearán uien,
porque van todos pagados;
y tú dos mill llebarás,
bastantes para venzer,
pero, siendo menester,
á tu hermano ayudarás
con tus nabes y tu jente.
Y aunque yo lo sentire,
hijos, á enbarcar, porqué
partir luego es conveniente.
Mal quien pierde una ocasion
podra el triunpho prometerse;
que suele vn rreyno perderse
por solo una dilacion. (*8 r.*)
De los dos ninguno ose
rreplicarme porque hare... (*Ha-*
[*ce que se va.*)

PARIS.

¿ Y e de envarcarme antes que
con Casandra me despose ?

PRIAMO.

¡ Cómo una ciega pasion
os pára ! ¿ Por qué os ynclina ?
¿ no es de Menelao sobrina
y de el rrey Agamenon ?
¿ de Telamonio no es
hija, hermano de los dos ?

PARIS.

Sí, señor.

PRIAMO.

Pues ¿ cómo vos
yntentays...

PARIS.

Como es despues

aquella ynjuria que a sido
mi amor.

PRIAMO.

No tener amor,
decid, Paris, ¿ no es mejor
que sepan que emos sentido
tanto la ynjuria y baldon
que satisfacer podemos,
que por Casandra queremos
que empiece la yndignacion?
Más adelante no pase
vuestra yntencion, esto os pi-
[do. (*Hace que se va.*)

PARIS.

Como á Troya la as traydo,
para que conmigo case,
me yncliné.

PRIAMO.

¡ Uien por mi uida !
¿ Y a de ser porque os agrada,
Ansiona la rrepudiada
y Casandra la admitida ? (*8v.*)
Con vos no se a de casar,
siendo con el gusto mio,
sin que Agamenon, su tio,
el nudo buelba [á] ajustar
que disató ó ¡ uiue dios... !

PARIS.

Yo la amé en tienpo de paz
y ansi te pido...

PRIAMO.

Rapaz,
¡ nora mala para bos !
¿ Vos soys el prudente y sa-
[bio
y el modesto? No lo creo.
Un tibio y facil deseo
anteponeys á un agrabio.
Vos con Casandra estays ciego,
siendo de vuestro enemigo.
Hector.

HECTOR.

Señor.

PRIAMO.

Ven conmigo.
Paris, á envarcaros luego.
[(*Vansse los dos.*)

PARIS.

¡ Ha, politica cruel
de los nobles ! ¡ quántas cosas
haces sin que ynporte alguna,
porque pareze que ynportan !
Rrompe Agamenon las leyes
de la paz y la concordia
por no permitir vn lazo
que le aflije y no le ahoga
y Priamo, el rrey, mi padre,
sin que éste á aquél correspon-
[da,
quiere que io no le anude
sólo porque aquél le corta. (*9 r*)
Dexa aquél de aborrezer.
Porque yo no ame, se dora
el desonor de una dama,
haciendo un agrabio á otra.
¿ Quién quiere con un agrabio
sanar otro ? ¿ Cómo ygnora
que, porque aquél no la tenga,
no sanó ya mi desonrra ?
El acero satisfaga
á una ofensa mas no á otra,
que las venganças se hicieron

para las ofensas solas.
Pues sepa de mí Casandra...

É aqui que el agosto agrabia
las flores que eran lisonja
del prado, pues con el sol
las marchita y descolora.
¿ Con qué se puede vengar
la tierra, que es quien las brota ?
Con qué bapor alló, lebe
se levanta hasta que forja
una facil nube que
al sol las luces congoja
y porque no luzca el sol
la tierra que haze y que estorba
que él no luzca. Mas la tierra
yerra en ynventar las sombras :
que no porque aquél no alumbre
ella queda más hermosa.
Si quiere acertar la tierra,
dexe que llegue la aurora
que la vengue de los rrayos, (9v.)
creando el menudo aljofar,
tanto flor y tanto arroyo,
haciendo tanuien que corra,
ayudado del rrocio,
que ella pagaba y él cobra.
Con la venganza mi padre
satisfaga, pues le ynporta,
un agragio y no con otro
piense que el suio se borra.
Juzca él que sus conveniencias
es facil que se antepongan
á mi amor. No es el primero
que los cetros y coronas...
pues sepa de mí Casandra...
(*Va á entrar y sale Casandra.*)

CASANDRA.

Señor.

PARIS.

Casandra.

CASANDRA.

¿ Tú agora
de palacio en esta sala
hablando contigo á solas?

PARIS.

¡ Ay, mal lograda ermosura,
primero dulce lisonja
de los ojos y oy de el alma
ymajen que el llanto borra !

CASANDRA.

Paris, esposo, ¿ qué dices ?

PARIS.

¡ A, plubiera á mi congoja
que te dijeran mis ojos
lo que mi llanto te ynforma !

CASANDRA.

Si sientes que sepa el mal,
no es grande el mal que tú llo-[ras,
pues quando sientes decirle,
es decirme que me adoras.

PARIS.

Porque te adoro, lo siento. (*10 r.*)

CASANDRA.

Pues de aque[l]la, ponçoña
apure el baso y io veba
de una bez la muerte toda.
Dime el mal.

PARIS.

Agamenon

a rrepudiado á Ansiona,
mi hermana.

CASANDRA.

Á mí de ese agra-
[bio
el sentimiento me toca.

PARIS.

Hector parte á la venganza.

CASANDRA.

Á mí, Paris, ¿ qué me ynpor-
[ta
que Hector trayga de la Grezia
uno y otro rey á Troya ?

PARIS.

Yo voy al rreyno de Esparta
y es porque mi padre...

CASANDRA.

Agora
sí que es mayor la desdicha
que preuino la congoja,
pues, como ay ojos, ay llanto.
¿ Es justo que te dispongas
á vn tienpo á arriesgar dos ui-
[das
por una obediencia sola
sin averte desposado
conmigo ? ¿ Cómo te arrojas
con dexarme á que mi ofensa
confie de tu memoria ?

PARIS.

No a permitido mi padre
que contigo por aora
me despose porque yntenta...

CASANDRA.

Troyano yngrato, ya sobran
tus palabras quando veo
que son hijas de tus obras,
Si porque yo (¡ o no ese yn-
[fame
conplice de mi desonrra ;
tarde por mi mal conozco
la cautela de tus sombras !)
crei, mal aya quien oye
quando cre tus lisonjas,
que aya quien de sí se fie.
(10 v.)
Amando agora se ynforma
mi oydo de aquellas voces
que me parecieron otras.
Neptuno, dios de los mares,
haz, quando tus playas corra,
con el tridente, que choquen
en tus peñascos sus proas.
Palas, tú que de las lides
arbitro eres y eres diosa,
haz que de su sangre el mar
tiña las espumas sordas.
O Jupiter, ¿ no ay un rrayo
de quantos tus nubes forjan
para una ynfeliz ? ¿ Por fuerça
an de morir las dichosas ?
Llanto me das. ¿ Eso es darme
consuelo ?

PARIS.

Casandra, esposa...

CASANDRA.

¿ Y á la que morir desea
no es el alibio lisonja ?

PARIS.

Ojos que tu llanto ciega,

velleça que aun él no borra...

CASANDRA.

¿ Me dejas ?

PARIS.

Ya no te dexo.
Más tus quejas me ocasionan
á obedecerte que puede
vn padre que las ygnora.
No me voy. Por ti abenturo
uida y fama y aun la honrra
del bulgo bario tambien
pongo á la opinion dudosa.
No me enbarcaré, aunque el [rrey...

CASANDRA.

Eso no, Paris, que agora
que veo que no ay alguna
dificultad que no rrompas
por mi amor, yo tanbien quie- [ro
mirar por ti, que me ynportas.
El vulgo, tu hermano y quan- [tos
son hijos desta corona,
es preciso, si ven que oy
te quedas porque me adoras, [(*11 r.*)
que murmuren que tu amor
antepones á tu honrra.
No es uien en tienpo de lides,
siendo principe de Troya,
que esté tu espada en la bayna
quando se desnudan otras.
Primero a de ser conmigo
aquella opinion que cobras
que mi amor, que él sera más,
siendo mayores tus obras.
Quien sólo quiere á su amante
quando le tiene y le goça
no le ama por él, que sólo
mira á conveniencias propias.
Yo que mi onor abenturo,
yo que arriesgo la uitoria
á uista del triunfo, soy
tan firme como animosa.
Parte á Grecia, mares surca
y quando asares las olas
del Mediterraneo, obligue
solo el Poniente tus popas ;
que en Esparta ó en Athenas
constante como yo sola,
amante firme y confiada
como si yo fuera hermosa,
e de esperar que otra bez,
vencido ó triunfante oyga,
rrepitiendo entre suspiros,
laços que el ausencia colma.
Y agora, por si las sientes,
estas lágrimas perdona ;
que aun esta ausencia tirana
que me aflije y me congoja,
la admito como deuida,
la siento como forçosa.

PARIS.

clxv *Si tú uinieres conmigo...*

CASANDRA.

Los que an de lidiar con honrra
no an de llebar las mujeres
á las acciones eroycas.

PARIS.

Pues, Casandra...

CASANDRA.

Á dios te [queda,

pero agradezeme agora
la confianza.

PARIS.

Sólo puedo
pagarla con la memoria. (*11 v.*)
(*Sale Ector.*)

HECTOR.

Hermano, dame los braços,
que para nuestra derrota
ya por el mar cristalino
faborable viento sopla.
Á Esparta bas. ¡ Quién conti-
[go...
pero mis pasiones locas
entre mis obligaciones
no es justo que se ynterpon-
[gan.

PARIS.

¡ Ay, ermano, quánto siento
no yr contigo !

HECTOR.

Vos, señora,
os baled de la cordura
para el llanto.

CASANDRA.

Es ella poca
y son las lágrimas muchas.

PARIS.

Haz que el dolor las rrecoja
y pues viertes las que bastan ;
no malogres las que sobran.

CASANDRA.

¡ Ay, Paris mio ! ¡ qué temo
que en Grecia...

HECTOR.

Paris te adora
y con la desconfiança
todo el credito malogras.

CASANDRA.

¡ Ay, Ector ! ¿ qué es una au-
[sencia?

PARIS.

El crisol que perficiona
las fineças.

CASANDRA.

Pues, esposo,
á enbarcar. (*Mus[ica.]*)

PARIS.

Más vella diosa
de quantas Jupiter pudo
darme para que yo escoja,
buelbame el cielo á tus braços.

CASANDRA.

¡ Qué tarde sera !

HECTOR.

Adios, gloria
de Dardania, Pallas griega
y Venus de Macedonia.

CASANDRA.

Adios, Paris.

PARIS.

Déte el cielo
(*12 r.*)
la fortuna más dichosa
que la mia.

HECTOR.

Trocaremos,
si Jupiter la mejora.

PARIS.

Dame los vraços. (*Abraçanse*
[*Paris* y *Hector.*)

CASANDRA.

Los dioses
que sobre esos astros moran
de otra estrella nos mejoren.

PARIS.

Si con la que goço agora
(*Abraça Paris á Casandra.*)
te amo, no quiero otra estrella.

CASANDRA.

Si con la que ynfluye, ermosa,
te pierdo, otra estrella pido.

PARIS.

Pues, dioses, si Amor la ado-
[ra,...

CASANDRA.

Deydades, pues si oy le pier-
[do,...

PARIS.

dad propicios,...

CASANDRA.

dad piado
[sas,...

PARIS.

pues mandays en las estrellas,
á mí la misma.

CASANDRA.

á mí otra.

HECTOR.

¡Quién con Paris fuera á Es-
[parta!

PARIS.

¡Quién no saliera de Troya!

CASANDRA.

Los cielos den á los dos
dicha á ti y á ti uitoria. [*Vanse.*]
(*Musicos. Elena con vn lienço en los ojos, llorando. Ysmenia criada.*)

ELENA.

En esta playa fria,
que el mar Mediterraneo cada
[dia
con cristalinos aunque açules
[laços
dos ueces la da liquidos abra-
[ços,

545. Helen's lament very strongly suggests that of Diana in *La señora y la criada*. Vol. II, p. 30 c.

esa letra ajustad al ynstrumen- [to,
que escriuio mi tristeza para el [uiento.

MUSICOS.

Si los claros cielos,
la Aurora rrisueña, (*12 v.*)
si el uiento que corre,
si la hermosa tierra,
si las flores verdes,
si las abes bellas,
si la noche fria,
si el sol que huye de ella,
todos me aflijen,
aunque lisonjean,
¿ para qué los cielos,
la Aurora rrisueña,
para qué es el uiento,
para qué la tierra,
para qué las flores
y las abes vellas,
para qué la noche
y el sol que huye de ella ? (*To-* [*dos.*)

ELENA.

¡ Qué uien decis ! ¡ Qué yguales an uenido
vuestras suabes voces con mi oydo !
que si el cielo se precia de piedades
y no logro el fabor de sus deydades,
antes aumento más mis desconsuelos,
decidme todos...

MUSICOS.

¿ Para qué los cielos ?

ELENA.

Si la Aurora con liquido rrocio
en vez de yr enjugando el llanto mio,
mi dolor ace más quanto más llora,
digame el llanto...

MUSICOS.

¿ Para qué la Aurora ?

ELENA.

Si los suspiros todos que despido
el uiento me las buelbe acia el oydo
por dar á otro sentido el sentimiento,
podeys decirme...

MUSICOS.

¿ Para qué es el uiento ?

ELENA.

Y si aguarda la tierra, prebenida, (*13 r.*)
á ser feliz sepulcro de una uida
adonde la desdicha nunca yerra,
pregunto al cielo...

MUSICOS.

¿ Para qué la tierra ?

ELENA.

Flores que significan esperanza,
si un exemplo me an sido de mudanza,
variando sus ojas y colores
digame el prado...

MUSICOS.

¿ Para qué las flores ?

ELENA.

Quando el alibio busco á dolor tanto,
si las abes se quejan con el canto
de sus voces suabes,
digame el uiento...

MUSICOS.

¿ Para qué las abes ?

ELENA.

Si al lucir sus estrellas noche fria
para aflijirme me enseñó la mia,
quando el cielo desata el azul broche,
digame el dia...

MUSICOS.

¿ Para qué la noche ?

ELENA.

Pues todos juntos rrepetid agora
que si el cielo, si el uiento y el Aurora,
si la noche, la tierra, si las flores,
si las abes que al sol cantan amores,
me aflijen quando más me lisonjean,

TODOS Y ELLA.

¿ para qué los cielos,
la Aurora rrisueña,
para qué es el uiento,
para qué la tierra,
para qué las flores
y las abes vellas
para qué la noche
y el sol que uye della ? (*13 v.*)

[YSMENIA.]

Elena soberana,
luz por quien se mejora la mañana,
de Menelao rrey de Esparta esposa,
la más feliz con ser la más hermosa,
¿ de qué estás triste ? ¿ qué te a sucedido
con tu marido ? ¿ no ès para marido ?
rresponde, Elena vella,
que te miro con jesto de donzella.
Si Menelao, el rrey, tu propio esposo
en estrados, por ser pleyto forçoso,
á litigar contigo se apasiona
como marido y no junta persona,
descasate, si acaso te conuiene ;
prueba la fuerça tú, si no la tiene.

CLXXVIII. A play upon the two meanings of *estrados*.

[ELENA.]

Siempre, Ysmenia, as de estar de una manera.

[YSMENIA.]

Que tú estes de otra es lo que yo quisiera,
señora, por[que] ¡ ay ! dize la jente
que al rrey lo quieres mal adredemente.
Pero saver espero
si acasso le avorredes todo entero,
que yo al que más mal quiero por su modo
algo dél quiero, aunque le olvide todo ;
pues algo es lo que á ti te desespera.
¡ Mas qué Su Alteza tiene cavellera !
¡ Mas qué le ves á salba !
En cavellos menores, digo, encalba.

[ELENA.]

Es Ysmenia la causa de mis penas
el saber que mi esposo parte á Athenas.
Llamale el rrey, Agamenon, su hermano.
Surtas guarda tres nabes el mar cano
para partirse luego y mis enojos
guian acia mis ojos
todo mi sentimiento.
Mas ¿ para qué, si no es el mal que siento,
el que pronuncio con mi voz conuiene ?

(*Dentro,*) [MENELAO.]

Á la orilla llegad.

[YSMENIA.]

Tu esposo biene. (*14 r.*)

CXCVI. Most accounts represent Menelaus as absent in Crete at the time of the rape of Helen. Nowhere else is there question of a journey to Athens.

ELENA.

ccv *Si por no ver al que aborrezco tanto*
mis ojos se cegaran de mi llanto,
¡ o quánto le deuiera al llanto frio !
¡ dioses, piedad ! (*Sale Menelao por las espaldas.*)

MENELAO.

Elena.

ELENA.

Esposo mio.
(*Sale Menelao por las espaldas.*)

YSMENIA.

Grande tristeza tiene.

MENELAO.

Á la orilla llegad.

YSMENIA.

Tu esposo biene.

MENELAO.

¡ O Elena, todo llorar,
todo sienpre malograr
tu hermosura entre desvelo !
Yoyte á mirar como cielo
y págaste de ser mar.
El yris con magestad,
de el ayre en la rraridad,
varios colores ostenta
y despues de la tormenta
dice la serenidad.
Pues ¿ por qué, dueño ado-[rado,
á mi amor y á mi cuydado
sobre dos cielos les dejas
los dos yris de tus ojos,
si la llubia no a cesado ?
Tambien es seña euidente
la noche que en Occidente
entre purpureo arrebol,
se acostare rrubio el sol,
que saldra claro el siguiente.
Pues ¿ para qué, Elena mia,
al llegar la noche fria
esos tus hermosos soles
se acuestan entre arreboles,
si an de llober otro dia ?
¡ Todo, Elena, suspirar,
sentir y disimular ! (*14 v.*)
¿ Quándo el dia a de venir
en que yo no acierte á oyr
lo que tu sabes ablar ?
Rrespondeme, al rrepetir
los laços, ¿ qué as de admitir ?
Di quándo el dia a de ser
en que yo llegue á entender
lo que no sepas dezir.
No con desdenes ni enojos
¡ ay, ojos ! deys por despojos
un silencio que abla sabio.

Lloradme algo por el labio
y no me ableys por los ojos.

ELENA.

Pues, segun eso, señor,
¿ supones llanto mayor
en las palabras beloces ?

MENELAO.

Lágrimas seran las voces,
si las pronuncia el dolor.

ELENA.

Y di, éstas que lloro yo,
¿ no seran lágrimas ?

MENELAO.

No,
que, aunque no entendida tan-
[to,
palabra es tanbien el llanto
que la pena pronuncio.

ELENA.

Pues, señor, si es euidente
que ya en liquido corriente
ó ya en timidos enojos
á un tiempo el lauio y los ojos
lloran y ablan juntamente,
dejame agora goçar
que al verter ó pronunciar
palabra ó llanto veloz (*15 r.*)
que llore toda la voz
por donde pueda ablar.

MENELAO.

No me llores. Tente, Elena,
que no soy tan estranjero
que de el pays de tus ojos
todo el lenguaje no entiendo.
De mi oydo procuraba
aprobecharme, creyendo
rremediar con vn sentido
lo que con otro padezco;
pero los rrespetos mios,
aunque culparte quisieron
ven que no ba en ti tu odio,
en mí, sí, que le merezco.
Á Athenas voy, que mi her-
[mano,
su rrey, me llama y yo quiero
que estos diez dias descanses
que e de estar fuera y en ellos
tus dos soles y mis ojos
an de pasar á otro estremo.
No llorarán con los que ardes,
llorarán con los que ciego;
ésos porque no me ben,
y éstos porque no los veo.
Cerca está Athenas de Esparta
ccx *y en llegando á Athenas creo*
que de Athenas a de estar
Esparta mucho más lejos. (*Cla-*
[*rin.*)
(*Toquen clarin.*)
y agora... mas ¿qué clarin,
herido de el soplo, a echo
lebantar azul espuma
de las ondas del mar griego ?
¶(*15 v.*)
¿ Qué es esto, Aquiles ? (*Sale*
[*Aquiles.*)

AQUILES.

Señor,
que an llegado á nuestro puerto
diez nabes y se presume
que en él entran con yntento
de abrasar las que en el muelle

sin vso, sin marineros
y sin soldados al ocio
las dejó la paz y el tienpo.

MENELAO.

¿Sabes de qué rreyno son?

AQUILES.

Yr á saberlo deseo
y dame en tanto licencia
que en los valuartes nuestros
en señal de guerra Achiles
arbole el pendon primero.

MENELAO.

Parte, pues. (*Sale Sinon.*)

SINON.

Achiles, tente.

MENELAO.

Sinon, amigo, ¿qué es esto?

SINON.

Señor, las nabes que miras
dar las ancoras al suelo
y dar por seña de paz
blancas vanderas al biento
troyanos son ó a mentido
ó en la uista ó en el miedo
la rredondez de sus basos,
la proporcion de sus leños.
En Troya naci; mi patria
fue Dardania. En algun tienpo
Priamo, su rrey, logró
de mi esperiencia precepto. [(*16 r.*)
De su ciudad desterrado
sin causa alguna, me oyeron
enternecidas las peñas,
aunque ellas son hijas dellos.
Naturaliçado estoy
en Esparta. Tú me as echo
lado de tu monarchia
y es tanto lo que te devo
que parece que yo soy
todo el braço de tu cetro.
Aunque de paz á tus muros
lleguen, no creas el rruego
de sus palabras; que acaso,
traydores y lisonjeros,
vendran á que pagues tú
lo que Agamenon a echo.
¿Quieres que, finjiendo que [huyo
de tu ciudad, salga á berlos
y que desde esas faluas
les ponga á sus nabes fuego?
¿Quieres que á la majia mia
rebuelba los mares griegos
ccxv *para que ahoguen?*

MENELAO.

No, Sinon, saber me ynporta
qué es lo que quieren primero
que rronpa la paz.

YSMENIA.

Y agora
á la orilla seys rremeros
traen lijera una falua.

ELENA.

Y un soldado uiene dentro,
que desde ella aze señal
de paz á los muros nuestros.

SINON.

Llega, soldado, que el rrey
Menelao te llama.

ELENA.

Pienso
que llega á tu boz.

AQUILES.

¿ Qué aguar-
[das ?

SINON.

¿ Cómo no llegas ? (*Sale Viz-*
[*naga.*) (*16 v.*)

VIZNAGA.

Laus deo.

MENELAO.

¿ Quién eres ?

VIZNAGA.

Soy un Troyano.

MENELAO.

Di á lo que uienes.

VIZNAGA.

Direlo.

MENELAO.

¿ Cómo te llamas ?

VIZNAGA.

Uiznaga.

SINON.

¿ Quién son los Uiznagas ?
Son los Uiznagas tan linpios
que por linpiar quedan puercos.

MENELAO.

Dinos quién te enbia.

VIZNAGA.

Paris.

ELENA.

¿ Y quién es Paris ?

VIZNAGA.

Sabreyslo
con condicion.

ELENA.

Di quál es.

VIZNAGA.

Que me escucheys tanto tienpo
como el que á que preguntays.

MENELAO.

Habla, pues.

VIZNAGA.

Estadme atentos.
De Ecuba y Priamo es hijo
Paris, segun dice el pueblo ;
de ella, yo lo juraré ;
de él, ella sabe lo cierto.

764. Out of the plant *biznaga* were made toothpicks. The joke contains an allusion to that custom and also involves a double meaning in the phrase *por limpiar*.

Estando su madre en cinta,
[(*17 r.*)
soñó que tenia adentro
de sus entrañas un Etna
que yba abrasando su rreyno;
mas yo digo que es muger
que, quando estaba durmiendo,
quenta á todos que tenia
allá dentro el fuego. Fuego
nacio Paris y le echaron
á una aldea desde luego,
diciendo su madre sea
caçador, que es darle á perros.

Fueron y uinieron dias;
crecio el niño tanto de ello
que hiço cosas con mujeres
que fuera berguença á berlo.
Dicen ser juez sin tener letras
como algunos y en efeto
tanto dio en no saber nada
que uino á salir con serlo.

Jupiter, dios de los rrayos,
mirando desde su cielo
que en este mundillo bajo
vale más quien sabe menos,
Muchacho, le dijo un dia
Jupiter, yo te prometo
que traygo un pleyto entre
[manos
que me a quitado mil sueños.
Doña Juno y Doña Pallas
y esa rrapaça de Benus
me an olido la mançana
de oro, aunque no me la uie-
[ron. (*17 v.*)

Dicen que soy como un oro
y á no ser yo tan onesto,
andubiera entre lastres:
esta quiero, ésta no quiero.

Dar de las tres á la una
esta mançana deseo,
mas por mi consagracion
que no me an tomado un dedo.
Yo no sé quál de las tres
es más hermosa en efeto,
que, aunque soy dios y no
[bobo,
no entiendo uien sus adentros.
Dasela tú, dijo el dios.
Y él en fin se la dio á Venus.

Y Paris que oyo el precepto
á todas las diosas les
hiço este rraçonamiento:
Señora Pallas, vos soys
hermosa, mas me dijeron
que, como soys varonil,
soys muger de pelo en pecho;
y Marte que es vuestro ermano
oy me dijo, ablando en esto,
que como diosa os poneys

CCXXVIII. Compare with this the *romance* entitled *El juicio de Paris*, Duran, *Romancero general* (*Bib. de aut. esp.*, vol. X), p. 314. The spirit is there entirely different. More akin to the version in our text, although more refined, is the *Romance burlesco* of the same title, written a century later by Ignacio de Luzán. Cf. *Bib. de aut. esp.*, vol. LXI, p. 120.

una posa de los cielos.
Señora Venus, Adonis
me dijo un dia por cuento
que soys comba por lo mds
ó estebada por lo menos.
Señora Juno, tanbien
por cuento escuché en mi pueblo
que diz que teneys las carnes [(*18 r.*)
blancas como un terciopelo,
por quento lo dice Adonis,
por quento Marte soberbio.
Pues señoras, rropa afuera
y quitemonos de quento.
Desnudóse Doña Juno
muy apriesa y lo primero
descubrio unos juanetillos
entre algunos callos uiejos
que de andar tras la mançana
debieron de abersele echo.
Las piernas eran muy tortas
pero delgadas; mas esto
no ynportaba, que los muslos
eran comodos rrodeznos.
Dos varrigas de muchacho
de aldea traya por pechos
y dos guebos de abestruz
para peçones en ellos.
Mira qué almendritas, dijo,
traygo por peçones tiernos.
Y al verla Paris mejor
la dijo : No, sino guebos.
Arropese Vsted que suda,
la mandó. Llegóse en esto
Pallas, rrasgando polleras.
Desnudóse y en rronpiendo
todas las ojas al libro,
quedó el pergamino seco.
¿ As sido Fauna ? la dixo
Paris y ella dixo : Necio,
¿ mds vello cuerpo de moça
le a uisto él, si acierta á berlo ?
¿ Ay mds vello pie ni ay
mds vella pierna ? ¿ ciñeron
los dioses mds vello talle ?
Y él la dijo : Todo es vello. (*18 v.*)
Descubrio Venus sus pies
y al sentenciar este pleyto
en quatro puntos no mds
fundó todo su derecho.
Bueno era el pie, bueno el talle,
bueno el olor y ansi creo
que todos quantos la amaban.
la querian por lo bueno.
Diola Paris la mançana
y esotras diosas se fueron,
la una á espulgar un galgo,
la otra á espulgar su bello.

CCXXXVIII. The *posa de los cielos* is the passing bell. We here have to do with a coarse pun involving another meaning of *posa*.

CCXXXVIII. Cf. Tirso, *La celosa de si misma*, p. 144 ab:

¿ Cuándo dirá : Ropa fuera
El ciego amor que os enmanta
O rasgará por leeros
La cubierta desa carta ?

This whole burlesque is very much in the vein of Tirso.

CCLXXXII. An obvious pun on *vello* and *bello*.

Para esto le dijo Pallas :
Rrapaz, que si acaso os veo
en qual que batalla, que
os e de dar pan de perro.
El rrey Priamo, su padre,
esta amenaça sauiendo,
le guió desde tamaño
para la paz y el consejo.

Hagora que Agamenon,
tu ermano y rrey, a dispuesto
quedarse sin su mujer
y darnos con ella, luego
á la vengança dispone
que vaya su hijo Ector
y que Paris venga á Esparta,
para que tú como cuerdo
procures que de Ansiona
haga el laço más estrecho
ó le aran juntar con ella,
aunque no esté para ello.
Venus pues, agradecida,
como diosa no sabiendo
con qué pagarle, le dijo :
Hijo Paris, yo no tengo, (*19 r.*)
si no es que te dé mujeres,
que dar, si son de probecho.
Diosa soy de los amores;
yo te are felice en ellos.
Yo me contento, la dijo
y desde entonces cayeron
hembras de á dos mill ducados
á menos de á real y medio.
Andan tras él ansi, ansi,
mujeres de mucho pelo
y si él no fuera tan facil,
estubiera muy bien puesto.
Una le da dos mil rreales
cada mes sin los probechos
de rropa blanca y vestidos
y sus manos libres luego.

Las gordas sudan por él
y una coja le anda haciendo
por las calles y las plaças
rreberencias por momentos
y versos tanbien le ace
de pie quebrado. Pues luego,
¿ no se an hecho corcobadas
mill mujeres en el rreyno?
porque lo mucho que le aman
aun no les cabe en el pecho.
La que le paga la casa
se hiço Rroma, quiriendo
sólo una bez que le cupo
abrasarle con aprieto.
Es uien quisto, es valeroso,
es prudente y en efeto
sabe dar sin que le pidan
y no se alaba de acerlo.
Come poco, no abla mucho (*19 v.*)
y sobre todo encarezco

840. It was a very common custom for ladies to make their galants presents of *ropa blanca*. Cf. *Mañana será otro dia*, Vol. I, p. 546 b; *El encanto sin encanto*, Vol. III, p. 129 b; Lope, *El anzuelo de Fenisa*, Vol. III, p. 371 c; Tirso, *La celosa de si misma*, p. 142 b; Tirso, *La lealtad contra la envidia* (ed. Cotarelo y Mori), Vol. II, p. 592 a.

cccxv. An allusion to the burning of Rome. There is probably a pun on the other meaning of the word as well.

que es mui cortes, que esta parte
hace amable á un caballero.

Éste es Paris, éste el juicio
fue de las diosas, á esto
viene á Esparta, éste es tan-
[bien
de Venus, su diosa el premio.
Rrey eres, tu fabor pide.
Piedad tienes, oye el rruego,
para que Troya y Esparta,
uniendo corona y cetro,
vna sea luz de los astros
y otra aplauso de los tienpos.

MENELAO.

¡ Ea, á rreceuir, salgamos,
Griegos mios, el más nuebo
joben, que en Grecia y Esparta
estan alabando á un tienpo
en boces toda la fama
y todo ese monte en ecos !

VIZNAGA.

El que ya a desenbarcado
en tus orillas primero
quiere llegar á tus braços.

MENELAO.

Vete, Elena, que no quiero
que en tu semblante ninguno
lea tu aborrecimiento.
Y por si agora me fuere,
dame tus braços. (*Abraçala.*)

ELENA. [*Ap.*]

¡ En ellos,
quépoco alibio a de allar
mi dolor ! [*Á Menelao.*] Guar-
[dete el cielo. (*Vase.*)

MENELAO.

Voy á rreceuir á Paris. (*Va á*
[*salir y sale Paris.*)

PARIS.

Paris, el amigo vuestro,
Menelao, con estos laços
los quiere acer más estrechos.
[(*20 r.*)

MENELAO.

Paris, ya sé á lo que vienes
á Esparta; y assi, primero
que intente lograr mi hoydo
la vanidad de tu rruego
quiero que conozcas tú
que esta ovedienzia que enpleo
en mi obligacion sera
mucho antes que tu preceto.
Tu padre el rrey es mi amigo.

PARIS.

Goce coronas y cetros
quien en la ocasion se acuerda
de vn amigo verdadero.

MENELAO.

Quando Agamenon, mi her-
[mano,

884. I know of no other version in which this attempt to deprive Menelaus of his crown is mentioned.

y Telemonio quisieron,
muerto mi padre, quitarme
por fuerça de armas el rreyno,
tu padre me ayudó entonces.

PARIS.

Luego querreis, segun eso,
lucir vuestra obligacion
con vuestro agradecimiento.

MENELAO.

Yo me yva á enbarcar aora,
que mi hermano con yntento,
rrepudiado ya á Ansiona,
de voluerla á Troya luego,
para que yo la lleuase,
me enuió á llamar y quiero
sin dilatar la jornada
yr á trocar los afectos
de vn rrey mal aconsejado
en los de vn monarca atento.
Yo are que buelba á admitir
tu hermana y aunque para [azerlo
aventurase perder
patria y vida, fama y rreyno. [(20 *v.*)
Y aora, Paris, mi amigo,
en tanto que á Esparta vueluo,
quiero en los palacios mios
sostituirte mi cetro
y que otro como yo pidas,
mi monarquia cediendo
á tu aduitrio aquellas leyes
que mis Griegos ynpusieron.
¡ Hea, Aquiles, á enbarcarnos !
¡ Hea, Sinon, á ti te dejo
para que, ospedando á Paris,
agas que en mi ausencia á vn [tiempo
su hoido, vista y olfato
y gusto gocen sin rriesgo.
De esa amenidad, la vista;
de tanto aroma sabeo,
el olfato; goce el gusto
de tantos manjares nueuos;
y el oydo de las voces
que concierta el ynstrumento.
Franqueale mis thesoros;
los altos muros soberuios
que la vijilança aze
más firmes si no más bellos
sus hordenes obedezcan
en humilde sentimiento.
Minotauro, el mar sediento,
medio cuerpo de cristal
y de la espuma otro medio,
más crezca á vesar la arena
que halló su pre aquel Ybleo
que a hecho Abril que parezca
verde seña del primero.

Vtiles fragrancias siruan
para el ocio y aora yntento [(21 *r.*)
darme á la vela antes que
ó la mudança del tiempo
ó la yncostancia del ado
agan, si éste no aprouecho,
que no cunplamos tú y yo,
los dos estando en mi rreyno,
ni tú con lo que me ordenas
ni yo con lo que te deuo.

CCCXXX. This verse perhaps contains an allusion similar to that in line CVII.

SINON.

Aduierte, señor...

MENELAO.

Ninguno
me rreplique.

AQUILES.

que ay gran rries-
[go...

SINON.

en dejar [agora] á Paris.

MENELAO.

Ya estais cansado.

SINON.

Obedezco.

MENELAO.

¡ Hea, Paris, aqui me aguarda !

PARIS.

Menelao, aqui te espero.

MENELAO.

Aré que admita á tu hermana
Agamenon.

PARIS.

Aun más prezio
que mi propia conuenencia
la verdad de tu deseo.
Voy te [á] acompañar.

MENELAO.

De aqui
no as de pasar.

PARIS.

Mucho deuo
á tu amor.

MENELAO.

Sabras pagarle.

PARIS.

De ser tu amigo me prezio.
Amigo y agradecido
me allarás.

MENELAO.

Quieralo el zielo.

(*Vasse. Sale Elena por detras de Paris, mirando al vistuario por las espaldas de Paris, mirando Paris al vistuario.*)

ELENA.

Ya el rrey se enbarca.

PARIS.

Ya el rrey,
dando las velas al viento, (*21 v.*)
aze que viren sus proas
acia Atenas.

ELENA.

Ya rrompiendo
las naues la espuma, burlan
el mar que las tiene en pesso.

PARIS.

¡ Netuno, aplaca tus mares !

ELENA.

¡ Heolo, yrrita tus vientos !

PARIS.

¡ Todos los dioses te anparen
y déte felice puerto
la tierra !

ELENA.

¡ Dente esas ondas
cristalino monumento ! (*Buelbe*
[*la cara Paris y ve á Elena.*)

PARIS.

¿ Quién contra...

ELENA.

¿ Quién en
[fauor...

PARIS.

el rrey...

ELENA.

de mi esposso...

PARIS.

¡ Cielos !
¿ Qué e visto ?

ELENA.

¿ Qué e uisto,
[dioses ?
que voy á ablar y no acierto.

PARIS.

¿ Quién eres, tú, mejor diosa
de quantas esos luceros
huellan ? ¿ Cómo no vajaste
á competir en el duelo
de Venus, Palas y Juno
y á ser quien lleuara el pre-
[mio ?
que si yo te huuiera visto,
nunca yo elijiera á Venus.

ELENA.

¿ Quién eres tú que, ygnorando
tu propio merecimiento,
antes que Venus lograra
de Adonis abrazos tiernos
no adelantaste á sus ojos
tu merito en su rrespeto ?
que Venus no amara Adonis,
si ella te viera primero. (*22 r.*)

PARIS.

Yo soy Paris.

ELENA.

Y yo Elena.
¿ Tú no eres el heredero
del Rrey Priamo con quien
tratado está el casamiento
de Casandra, hija del rrey
Telamonio ?

PARIS.

No lo niego.
¿ Tú no eres de Menelao
espossa ?

ELENA.

Tarde lo siento.

PARIS.

Pues yo me voy, que no es
[justo,
siendo él á quien tanto deuo,
que lleguen los ojos mios,
atreuidamente ciegos,

adonde no es permitido
que lleguen los pensamientos.

ELENA.

Pues voyme, que no es rrazon,
siendo Casandra tu dueño,
y siendo del rrey espossa,
tú su amigo y él tu afecto,
que no pudiendo ser tuya
por vno y otro rrespeto,
ame yo como mujer
de las que en sauiendo el [rriesgo,
acen del mismo ynposible
más faciles los deseos.

PARIS.

Pues guardete el cielo, Elena.

ELENA.

Guardete, Paris, el cielo. (*Hace* [*que se ua y buelba.*)

PARIS.

Pero aguarda.

ELENA.

Pero espera.

PARIS.

Dime por qué...

ELENA.

Di á qué efeto...

PARIS.

quieres que el Miditerraneo [(22 *v.*)
le dé sepulcro sangriento.

ELENA.

quieres que, prospero el mar,
los guie á felice puerto.

PARIS.

Es grande mi obligacion.

ELENA.

Pues mi passion... mas no [quiero
que le pierda la voz mia
á mi dolor el rrespeto,
que el coraçon y los ojos
querran ymitarle luego.

PARIS.

¿No merezco que me fies
tu cuydado?

ELENA.

Para hazerlo
me falta sauer si tienes
valor tanto y tanto pecho
que sepas si te le fio...

PARIS.

Di qué.

ELENA.

guardarme vn secreto.

PARIS.

Soy noble.

ELENA.

No es buena seña
de guardarle.

PARIS.

Yo no tengo

amigo á quien yo le fie
tu secreto.

ELENA.

Peor es eso,
que es señal que tiene muchos,
el que no tiene vno estrecho.

PARIS.

Mi palabra.

ELENA.

¿ Tu palabra ?
Eres hombre, no la creo.

PARIS.

Pues hago pleyto omenaje
á tus ojos...

ELENA.

Pues si á ellos
la deues cumplir, escucha.

PARIS.

ó ayrados...

ELENA.

Ya sobra eso.

PARIS.

Pues empieza, hermosa Griega.

ELENA.

Galan Troyano, oye atento.
Ya abrás oydo decir
que Castor y Polus fueron
mis hermanos. Ya sabras
que porque tenia derecho
Menelao á la gran ysla
Citera, donde está el templo
que fabricaron los dioses
á honor y aplauso de Venus,
que era de mi hermano Polux,
en dos nauales encuentros
de Griegos suyos se uio
el estrago tan sangriento
que al vario creciente solo
logró en cristales enbueltos
más cadaueres que espumas
la playa del mar Tirreno.
Los principes de la Grecia,
como poderosos, viendo
que era más siempre la yra,
no siendo el estrago menos,
entre mis hermanos dos
y Menelao propusieron
vna paz siempre segura,
dificil con sólo vn medio.
Que yo me casse, disponen,
con Menelao. Quando llego
á ver que principes tantos
del Africa y Assia an hecho
conveniencias de arrojar
los ynfantes de sus rreynos,
quando veo que en las lides
ajustan paces y medios
en solas sus convenencias
sin mirar el gusto ajeno, (*23 v.*)
y quando veo que somos
myntiendo amor y rrespeto
lo más en lo que ellos dicen
y en lo que estiman lo menos,
no quisiera de dos rreyes
ser hermana porque veo
que vale más á mis ojos
vn alvedrio que vn cetro.
Vino Menelao á verme.
Parezile bien, que luego
huuieron de conuenirse
sus ojos con sus deseos.
Azer pretende fineza

de la breuedad, quiriendo
facilitar con sus laços
lo que sus ojos temieron.
Ago del odio rrecato,
y valiendome del rruego
con lágrimas dar procuro
más plaços á mi tormento.
Rruega amante ; yo le escucho
por ver si mi oydo atento
alla más en sus palabras
que allar mis ojos pudieron.
Que me adoraua le escucho
y yo crey sus rrequiebros ;
luego, si yo le quisiera,
salieran tan verdaderos.
Cassóme con él mi padre
y, avnque mi mano le dieron
como lazo tan preciso,
me la trató como premio.
Llegó ynfelize la noche
en que el nudo de Emineo
(*24r.*)

. . . .

le afiança con el lecho.
Desnudanme mis criadas
con aliño desconpuesto
y quanto ellas desnudauan
otra vez yva vistiendo.
Todas alauan mi esposso
al ver que suspiro y temo,
mas no me siruio de alibio
el vsso de los consuelos.
Llega el alba el rrey se uiste...
Llega al talamo. Aqui si
vieras luchar su desseo
con mis rretiros. Aqui
conociendo mis despegos,
parezer no quiso amante,
por no parecer grosero.
Tal vez con blandas violencias
y tal con ayrados rruegos
quiere parezer marido;
y tal vez por su rrespeto
quiere arriesgarse á mi enojo,
porque no le culpen luego
cuando la curiosidad
vaya á examinar el lecho.
Yo me rresisto, él se enoja,
pero me disculpa él mesmo,
pensando que aquel rretiro
es cuydado y no despego.
(*Muda rrepresentacion como que se desmaya.*)
¡ Valgame el cielo ! ¿ qué [siento ?
Tardó el coraçon. Pareze
no que pulsa... ¡ Todo el cielo
sin luz !

PARIS.

¡ Elena, señora !
(*24 v.*)

ELENA.

y no que biue allá dentro.

PARIS.

¿ Qué siente ?

ELENA.

Dejame, Paris,
traydor Troyano, tú as hecho...

PARIS.

Señora.

ELENA.

que veua yo
por los ojos el veneno.
Si es Venus la que te anpara,

madre de Amor, no es bien
[hecho
que su violencia no deje
lograr tu merecimiento.
Yo no he de amarte por
[fuerza.

PARIS.

Bien dices.

ELENA.

Pero ¿qué es esto?
¿ cuál fantassia por ciega
borró con delirios necios
las verdades que en la ydea
escriuio mi pensamiento ?

PARIS.

Turuó vn desmayo tus luces.

ELENA.

Mentiria, según eso,
el lauio, criando las voces
que no eran de mi silencio.

PARIS.

Rresbaló tu misma voz
por tu lengua.

ELENA.

Si, fue eso.
¿ En qué estabamos ?

PARIS.

Decías
que el rrey se vistio.

ELENA.

Y á tiempo
que sin aver conseguido...

PARIS.

Si, eso dijiste primero.

ELENA.

Pues ya prosigo.

PARIS.

Eso aguardo.

ELENA.

Pues atiende.

PARIS.

Ya ouedezco. (*25r.*)

ELENA.

Trujome á su corte el rrey
y en mis sienes puso luego
rreal la corona de Esparta,
quitandosela él, mas creo
que no fue grande fineza,
que avnque como amante
[tierno
me la pusso como gala,
se la quitó como pesso ;
y viendo que las fineças
no me obligan, a propuesto
yr con el trato, ablandando
lo que no pudo amor ciego.
Al tiempo libra esperanças,
pero como le aborrezco
sin más ocasion que auer
enpeçado á aborrezerlo
la messa, el lecho, la caza,
musica...

PARIS.

¡ Aqui de los cielos
socorro, deidades vellas !

que vna Griega es quien me a [muerto.
Vete, Elena, de mis ojos,
¿ qué quieres de mí, yman [vello ?
que como yerros del alma
me atraes los pensamientos.
Ya la amenaça de Palas
se a cumplido, porque dentro
de mi coraçon batalla
con mi muerte mi rrespeto.

ELENA.

De Venus ya la promessa,
¡ ay de mí ! cumplida veo,
pues en vano doy agora
más rresistencia á más fuego.
Dexame, Troyano... (*25v.*)

PARIS.

Ya,
hermosa Griega, te dejo...

ELENA.

que es primero mi constancia,...

PARIS.

que es la obligacion primero
que debo á vn rrey y á vn [amigo,...

ELENA.

que no es rraçon...

PARIS.

que no debo...

ELENA.

ser desleal...

PARIS.

ser traydor...

ELENA.

á mi estado.

PARIS.

á mi rrespeto.

ELENA.

Pues adios.

PARIS.

Adios.

ELENA.

¿ Qué aguardas ?

PARIS.

En el camino no acierto.
Mi muerte aguardo. Mas tú,
¿ qué esperas ?

ELENA.

Mi muerte espero.

PARIS.

¿ Por qué, si á la primei [vista...

ELENA.

¿ por qué, si al lance primero...

PARIS.

la vida postras...

ELENA.

el alma
arrebatas...

PARIS.

sera cierto...

ELENA.

sera sin duda...

PARIS.

que el trato...

ELENA.

que la asistencia... mas esto
el tienpo lo a de decir.

PARIS.

Pues dejemosselo al tienpo.

ELENA.

¡ Qué confusion !

PARIS.

¡ Qué desdicha !

ELENA.

¡ Qué pena !

PARIS.

¡ Qué sentimiento !

ELENA.

Mucho te temo. ¡ Ay, Amor !

PARIS.

¡ Ay, Amor ! Mucho te temo.

Variant readings and textual notes, Act. I.

After the names of the characters, I have omitted the two lists of actors, having previously given them in the introduction. The names Liuio y Ascanio are not written in the same hand as the rest but replace the word Soldados which the author had written. — 11. siendolo, a correction for siendolos. — 20. After this verse, two verses have been crossed out. The first line and a half, now utterly illegible was given to Hector. Then Viznaga speaks the words : Tu padre. It was the poet's original intention to make Priamo enter at this point. The long dialogue which follows was an afterthought. — xi. In this and many other rejected passages in the first act, the author, censor, or manager has not been content with an ordinary erasure, but has smeared the ink in such a way that the reading cannot be determined without the aid of chemicals. The later MSS. throw no light upon these passages, as none of the lines marked for omission in the autograph MS. was retained in the later MSS. The erasure was here made in black ink. — 31. First written : ¿ No me diras el sujeto ? The first three words were then stricken out and in their stead was written : ¿ Mas no sabre yo ? These corrections were made in black ink. The original text of Act I is in a light brown ink. — 52. To the right of these lines was written : PARIS. Pues ¿ quién fue ? fue was changed to es ; then the whole was stricken out and there was written instead : que yo

amo. These words were not crossed out, though they evidently should not be retained in the text. Up and down in the margin is written: VIZNAGA. Tu padre. CRIADO. El rey. This has been crossed out. — XIX. This passage is also badly blotted. The word No has been written to right and to left of it. The corrector used black ink. The word No is written with brown ink. This same use of ink may be assumed to hold good for other corrected passages unless it is otherwise indicated. — 66. the d of doy has been stricken out; but as the correction appears to be based upon a misconception, I allow the original reading to stand. — 94. After de, was written con. Evidently the first syllable of conseguir.— 101-148. These lines were marked for omission but later Sí was written five times in the margin. — 103. st of enpleaste gone over with black ink. — 108. Last letter of amó gone over with black ink. — LII. This passage badly blotted. — 149. The words of Viznaga and the criado here occur twice. The word No and a cross were written to show that in one place they were to be omitted. — 150. Pri (for PRIAMO) crossed out at left of verse. — 151. Hec (for HECTOR) crossed out at left of this verse. — vencer written over an illegible word. — mas inserted at the time of correction. — 152. This verse replaces an original: quien me dio la muerte fiera. — 158. mayor replaces menor. — LX. This passage was crossed out in the original brown ink. The word No appears in the left margin. — 161. the letters av crossed out after Paris. — 164. PRIAMO was written paria in the original. The first a was then crossed out. — Hijo a later insertion. — LXXVI. This passage badly blotted. — 258. Paris replaces Aquiles. — 265. ya written over no. — XCVI. The word No in left margin. — CIV. No in the left margin. — CVII. A heavy line has been drawn through the two words todos pagados as if they were considered especially objectionable. — 342-350. This passage was marked for omission but the word Sí is written in the left margin. — 359. This verse replaces an entirely illegible line which has been crossed out. — 379. This verse written in the margin in brown ink. — CXVI. This passage, including CXXX, crossed out in brown ink. At this point, Pues sepa de mi Casandra was written in the right margin. — The rest of the rejected passage was crossed out in black ink. The word No was three times written in the left margin. — 421. The parentheses are the author's. — 437. M. d. a correction for Dexame. — 461. ni es has been crossed out at the beginning of this verse. —522. This speech was first given to Paris. Correction in brown ink. — 560. In the original, me stands after aunque. I have omitted it for the sake of the scansion. — 608-611. These verses were crossed out but later restored. — CLXIX. The word No in the left margin. — CCIV. First written: A mi esposa llegad. — 629-648. These verses were marked for omission but the word Sí was later twice written in the left margin. — 678-685. These



verses were marked for omission but later the word Sí was twice written in the left margin. — CCIX. The word No written in the left margin. — 721. La crossed out at the beginning of this line. — CCXIII. These three verses were written vertically in the left margin and crossed out in brown ink. — 754. con crossed out after que. — 758. legra in the original. — CCXVI. The first four of these eight lines were crossed out in brown ink. The word Sí was twice written in the left margin. Later the whole passage was crossed out in black ink and the word No twice written in the left margin. The words sin tener letras were almost obliterated to indicate that they were considered especially objectionable. — CCXXIV. The word No written in the left margin. — 809. This line was written in the margin after the excision of what follows. — 834-841. These verses were stricken out with those following but later Sí was written opposite them in the left margin. The lines which follow are crossed out separately in black ink. — CCCXI. I crossed out after por. — CCCXVII. Before this verse, verses 838-841 are repeated. — CCCXXIV. y crossed out at beginning of verse. — 870. This verse replaces an original : asegurando estos laços. — 872. With this verse begins a new hand, finer and neater than the first. — 894. Ansiona blotted and rewritten. — 903. á crossed out at beginning of this verse. — 925. que gone over in black ink. — 931. This verse added in black ink to supply an assonance lost by the excision of the following passage. — 1006. espossa a correction for de Esparta. — 1034. N. e. b. s. crossed out and again written. — 1045. After this verse, was written in black ink the word sensura. — 1046. Empieza a correction for prosigue. — 1076. dos crossed out at end of this verse. — CCCXXXII. No written in left margin. — CCCXXXV. This line was replaced by : la dificultad del miedo. The change was made in black ink but was later crossed out in brown ink, sus written in black ink over mis. — 1112. This verse cut away in the binding. — 1118-1121. This passage marked for omission, but later the word Sí was written both to right and to left. — 1120. de alivio a correction for esta vez. — 1122. This verse written in black ink in the margin after the following passage had been marked for omission. — CCCXXXVI. The word No written in left margin. — CCCXXXVII. su a correction for mi. — In the right margin appears the following remark, written in brown ink and crossed out in black : Éste se oneste lo más que se pueda. — 1148. q. e. r. s. v. crossed out after D. — 1162. vie of viendo gone over with black ink. — 1186. This line repeated at bottom of page in a different hand and crossed out. Brown ink. — 1196. M. m. a. a correction for : aunque quiera yrme. — 1206. The last four verses of this act are written vertically in the margin, so as not to run them over to another page.

JHESUS, MARIA, JOSEPH. (*26 r.*)

TROYA ABRASADA.

SEGUNDA JORNADA.

(*Tocan cajas. Salen Menelao, Sinon y Aquiles y acompañamiento.*)

MENELAO

Gracias les doy á los cielos
de que ya la tierra piso
de mi patria, de mi corte,
y de mi palacio mismo
en donde podre albergar
á mi hermano y á mi amigo
Agamenon, rrey de Atenas,
que hasta mi rreyno a querido
acompañarme y á quien
yo, oficioso, no permito
que de los vajeles salga
hasta que esté aperceuido
el mayor rreceuimiento
que los mortales an visto.
Gracias les doy otra vez
de que á mis dulces aliuios (*26v.*)
de los rriesgos me an sacado
del bago ymperio de vidro;
del mar digo, de ese mundo
de aguas en cuyos avismos
tan dudosa está la vida
que no se da más distrito
entre la vida y la muerte
que las tablas de vn nauio.
Feliz yo que salgo dél
al apacible dominio
de mis leales vasallos
y de mi esposa al cariño.

SINON. [*Ap.*]

(¡ Triste de ti quando sepas
el mal que te a sucedido !)
(*Vase.*)

AQUILES. [*Ap.*]

(¡ Ha infeliz alma, que aguardas
de tan gran golpe los filos.)
(*Vanse todos.*)

MENELAO.

Á los ojos de mi Elena
donde el sol y yo vivimos,
yo como esposo y amante,
él como adorno y aliño,
¿ no me direis cómo tarda ?
¿ pero qué es esto que miro ?
Solo me an dejado y va
cierto temor mal nacido
entrandoseme en el pecho.
Tiranamente adiuino
de alguna gran desventura. (*27r.*)
¡ Valgame dios ! qué de [yndicios
alimentan este miedo
porque crezca á ser martirio !
¡ No rreceuirme mi rreyno
con aplauso y rregocijo
el día que del mar salgo,
golfo donde los peligros

1237. Throughout this passage Menelao refers to Elena as if she were a loving wife. This strangely contradicts the character of Elena as it was drawn in Act I and is another instance of the awkward way in which Calderon continued the work of the first author.

son tantos como las olas,
quando el contento preciso
parecia en mis vasallos !
pues hasta oy no an sauido,
todo el tienpo que e surcado
esos campos de zafiro,
si me avian de contar
con los muertos ó los vibos.
Los pocos que á mi palacio
me acompañaron se an ydo
y rreparo con que estuvieron,
quando estuvieron conmigo,
muy sin gusto los semblantes,
el ademan muy sin brio,
muy sin palabras la voz
y muy sin pompa el aliño.
¡ Cielos ! ¿ Qué puede ser [esto ?
Si les causara fastidio
mi govierno. . pero no,
que á ellos les hago testigos (*27v.*)
que sienpre procuré hacer
la obligacion de mi oficio.
Arbol es el rrey á quien
sirben de copa los picos
de la corona, plantado
en medio del ancho sitio
de su rreyno y yo, atendiendo
aqueste arbol significo,
e procurado hacer sombra
á mis vasallos. (Mal digo,
á mis hijos, porque el rrey
es padre con muchos hijos.)
Sienpre a sido mi desvelo
producir frutos opimos
que á ellos les aprobechasen,
entregandome al olbido
de enrriquecer yo de ojas
y flores los rramos mios.
No lo entiendo y lo que más
en este suceso admiro. . .
Pero lo que más me admiro
es que, aviendo yo pisado
deste palacio que avito
las quadras, á rreceuirme
no aya mi esposa salido ;
pues aqui no admito dudas
de si pueden mis desvios
averla desaçonado,
contrato duro y esquibo, (*28r.*)
que avnque aya sido mal rrey
e sido buen marido.
Si sera muerta... mas no,
porque el luto era preciso
en todos, que no pudiera
hacerles algun designio
faltar á vna obligacion
tan guardada de los siglos.
Tanpoco á mi guesped Paris
en esta ocasion e visto.
Mientras más discurro, menos
aciertos debo al juycio.
Mas lo que me da más pena
es mi esposa. ¿ En qué me [ynpido
que por ella no pregunto ?
¡ *Ola* ! *mas yo solicito*
averiguar vna duda
que está más acia el peligro
que alguna desdicha grande. . .
mas tanvien es desvario
no hacerlo, porque es quien [siente
el mal sin que aya venido
desdichado antes de serlo
no más de porque él lo quiso.
Salgamos de confusiones
de vna vez, coraçon mio ;
vivamos la vida toda
sin dar á los parasismos (*28v.*)
deste temor tanta parte ;
ó muramos atreuidos

quanto ay que morir, si es
[cierta
la desdicha que ymajino.
¡ *Ola, criados* ! ¿ *no ay nadie*?
¡ *Ola, vasallos, amigos* !
Nadie responde. O tú, esposa,
vén á dar á mis servicios
en aquestas confusiones
la quietud destos delirios.
¡ *Tanpoco viene.* ¡ *Ay de mi* !
Qué de pesar, ay, reprimo !
Amigo Paris, pues nadie
me acude, acude tú, amigo,
porque veas de mis annos
el vltimo parasismo.
Sordo todo está á mis voces.
Ya con mi mismo me irito.
¡ Ola ! ¿ no ay quien me rres-
[ponda? (*Sale Sinon.*)

SINON.

Si, señor. [*Ap.*] (¡ Duro con-
[flito !)

MENELAO. [*Ap.*]

(¿ Donde está ? ¿ pero qué
[yntento ?
¡ Vive dios ! que estoy corrido
de tener tanto valor,
que es de poco amor yndicio.)
[*á Sinon.*] Déjame.

SINON.

Ya te ovedezco.
¡ Qué ynfeliz fue tu destino !

MENELAO.

Volbed aca. Yo estoy loco.
Decid cómo no a salido
á rreceuirme la rreyna.

SINON.

Á ninguna voz me aplico
para enpeçar.

MENELAO. [*Ap.*]

(Ya se turba.)

SINON.

Paris, señor...

MENELAO. [*Ap.*]

(¡Mal principio !
¡ Por Paris enpieça! Estoy,
¡ vive el cielo ! por no oyrlo.)

SINON.

Paris, el troyano guesped
que rreceviste festibo,
que ospedaste con grandeza
y agasajaste venigno,
violando del ospedaje
el sienpre sagrado rrito,
cautelosamente alebe,
yndigno rrey, falso amigo,
(*29r.*)
rrobó á tu esposa y quebró
aquesos salados vidros
con las quillas de su armada,
peces de madera y lino.
Si fue, señor, con su gusto,
ni lo niego ni lo afirmo ;
pero de su rresistencia
no dejó el menos yndicio.
[*Hace que se va.*]

MENELAO.

Sinon, Sinon, no me dejes.
¿ Qué me as dicho ? ¿ Qué me
[as dicho ?

Dilo otra vez, porque yo
no lo entendi, diuertido,
ó no se atreue á creerlo
el alma por no sentirlo.

SINON.

¿ De vn aspid quieres dos
[veces
escuchar, señor los silbos ?

MENELAO.

¿ Qué ynporta, si en vn cada-
[ver
está el veneno baldio ?

SINON.

Pues si tú atenderme puedes,
yo no puedo rrepetirlo. (*Vase.*)

MENELAO.

Mal que para dicho es grande,
¿ quál sera para sentido ?
¿ Qué es esto, cielos, qué es
[esto ?
¿ Qué fracaso, qué prodijio
es, ¡ ay de mí ! el que en mi
[onrra
y en mi amor a sucedido ?
El alma de ambas pasiones
es el dedicado sitio. (*29v.*)
Mi amor no puede dudarse
que sera grande, si es mio.
Mi amor, por ser el objeto
tan hermoso, es ynfinito
y asi, oy erida el alma
con dos tan fieros cuchillos,
dudo en quál de los dos golpes
sea más fuerte el martirio,
ó en la ynfamia con que muero
ó en los celos con que vibo.
¡ Mujer que me dio la mano,
con quien yo partí el ynvicto
diadema de mi cabeza
y mi sacro solio altibo,
pudo (aqui la voz me falta)
dejar con desden esquibo
la mitad de mi corona
y de mi lecho vacios !
Pero si dije mujer,
¿ cómo lo dudo y admiro ?
¡ Animal tan yнconstante,
tan flaco y rresbáladiço
que no ay en sus pies firmeça
ni onor en sus manos fijo !
Ya estoy sin onrra. Ya afean
manchos sus cristales limpios.
¡ A, ley humana, ynumana,
la que, sangrienta, previno (*30r.*)
que la desonrra siguiese
más que al autor del delito !
Si onrrado lloro mis males,
amante tanvien me aflijo
con tan desvsada pena,
con dolor tan escesibo
que e creydo que estoy muerto.
Y con rraçon lo e creydo ;
porque el amor y la muerte
dexan efetos distintos.
Amor hace de dos vno
y, por el contrario estilo,
la muerte de vno hace dos,
pues en muriendo es preciso
que quede qualquiera en alma
y en cadaver rrepartido.
De Elena ¡ a fiera ! y de mi
nuestro amor en su principio
hiço vn sujeto tan vno
que en vn coraçon vivimos.
Luego ya llegó la muerte,
pues me enquentró dividido

en vn alma que huye, yngrata,
y en vn cadaver ya frio.
¡ Que decir constancias tiene
este desman enemigo,
que en mi fieramente logran
los otros executibos! (*30v.*)
El que á mi esposa me lleba
(¿ cómo este nombre rrepito ?)
es el mismo de quien yo
la fie, poco advertido.
¡ Ha, mal aya, amén, el [hombre
que aun de su mayor amigo
fia vn animal que es
hermoso y antojadiço.
¿ Pero cómo yo me atrebo
á creer que aya podido
ser Elena desleal ?
Miente el lauio que lo dijo
y miento yo si lo creo.
Sin duda que en los rretiros
deste rretrete me aguarda
y á buscarla determino.
Elena, mi vien, esposa.
No te escondas ó el rrejistro
de mis ansias a de hallarte.
(*Entra por vna puerta, sale por otra, enquentra el rretrato y corre la cortina.*)
Todo a de quedar movido
de mi cuydado hasta que
encuentre el vien á que aspiro.
Vien decia yo, dueño hermoso,
y vien mi amor contradijo
á las yntames rraçones
que formó lauio atreuido.
Claro está que era ynposible
que hubieses tú cometido (*31r.*)
vn delito tan ynorme.
¡ Dichoso yo, que te e visto !
Dame, señora, los braços.
Mas ¿ qué es esto ? Yo deliro,
pues es lo que abraço vn [lienço
y vna sombra lo que sigo.
¡ Ha, qué de lijero creyen,
valgame dios, los sentidos !
¿ Cómo consienten los hombres
este arte que maldigo
de la pintura, sirviendo
no más su dulce artificio
que de meçclar, ynjenioso,
lo cierto con lo finjido,
la verdad con el engaño,
lo humano con lo diuino,
y de hacer burla de vn alma
con sus hermosos echiços?
Mas tú, simulachro errado
de aquella enemiga vella,
no te pareces á ella,
pues tanvien no me as dejado.
Tu pincel poco acertado
y valiente fue en la accion
de ymitar su perfeccion,
pues no pudo su altivez
rretratarle de vna vez
la cara y la condicion. (*31v.*)
No espere gloriosa palma
tu artifice. En la pintura,
pues, no ynfundio en tu her- [mosura
las fealdades de tu alma.
Mas ya, ymajen, vibo en calma
y no pretendo al pincel
acusar de poco fiel
por la rraçon que me muebe ;
que quiça, si ay quien te llebe,
te yrás gustosa con él.
Pero porque asi no sea
aqueste acero que animo
te a de hacer dos mill pedaços.

(*Vale á dar con la daga y salen deteniendole Agamenon, Sinon y Aquiles.*)

AGAMENON.

¿ Qué es esto, hermano ?

SINON.

El castigo,
señor, no a de ser asi.

AQUILES.

En vn rretrato es baldio.

MENELAO.

Pues en mí vien enpleado
estara, porque e nacido.

AGAMENON.

Deten el eroyco braço,
grande Menelao ynvicto,
que para mayor enpresa
le a menester el destino.
Dentro de tu capitana,
quando aguardaba festibos
rrecevimientos, me halló
la novedad, el prodijio
que en tu rreyno desdichado
y en tu onor a sucedido. (*32r.*)
Lleno de onor y tristeza
dejo el mar, tu alcaçar piso,
mucho más que á consolarte
á decirte sin aliño
que eres rrey, que soy tu her-
[mano
y rrey tanvien. ¡ Los avismos
deste nuestro enojo ygualen
ejercitos vengatibos !
¡ Vamos sobre Troya, vamos,
y la sangre de sus hijos
rrebose por las almenas
y arrastre los edificios !
Ten valor, rrey ynfeliz,
y no desmaye tu brio,
que tanbien yrá á tu lado
el cielo, que es conpasibo.

SINON.

Señor, avnque soy Troyano,
me tiene tan ofendido
mi patria, y tu braço eroyco
tan lleno de veneficios,
que por ambas causas debo
obrar mucho en tu seruicio.
Yo me tengo de yr á Troya
y con desvelos actibos
sere, cautelosamente,
espia de sus designios.
Mi yndustria ya la conoces;
mi amor no se te a escondido;
pues fia de mí tu vengança, (*32v.*)
que yo de vno y otro fio
que tiene Troya de verse
en ceniças por mi arvitrio.

AQUILES.

Aquiles soy, Menelao,
y quando tantos motibos
no hubiera para ayudarte
en este duro conflito,
el ansia de ver si Ector
es tan brabo como an dicho
á esta guerra me llebara
con orgullo y regocijo;
pues para sola esta enpresa

pienso que Ulises previno
sacarme de donde Tetis
rreparaba mis destinos.

MENELAO.

Agamenon, dulce hermano,
Sinon, berdadero amigo,
Aquiles, joben valiente
con quien mi sangre diuido,
¡ o qué dulces esperanças
les dais á los yncentibos
del enojo en que me abraso,
de la ynjuria en que me yrrito !
Mi vida está ya en vosotros ;
vuestro es mi onor, ya no es [mio.
Tratadmele como vuestro,
porque con eso yo afirmo
que tiene de verme Troya
más vengado que ofendido.
(33r.)

AGAMENON.

Pues, hermano, ¡ á la ven- [gança !

SINON.

Pues, señor, ¡ al sacrificio !

AQUILES.

Pues ¡ al desagrauio apriesa !

MENELAO.

¡Brillen los aceros linpios !

AGAMENON.

¡ Salgan los cuchillos nobles !

SINON.

¡ Rrelumbreel arnes bruñido !

AQUILES.

¡ Rrelinche, armado, el cab- [allo !

AGAMENON.

¡ Pueblese el mar de nauios !

MENELAO.

¡ Contra Paris !

AGAMENON.

¡ Contra Elena !

AQUILES.

¡ Contra Ector !

MENELAO.

¡ Y si tibios
en esto nos viere el cielo,
él nos niege su rrocio !

SINON.

¡ El sol esconda sus rrayos !

AGAMENON.

¡ La tierra el fruto preciso !

1481. An allusion to the ruse of Achilles when he disguised himself as a woman.

AQUILES.

¡ El fuego no nos caliente !

SINON.

¡ Buelbanse arena los rrios !

MENELAO.

¡ Vien ayan, amén, las voces
que asi alegran mis oydos !
(*Vanse.*)

(*Toquen clarines y salgan por vna parte Casandra y por otra Priamo, mirando al vestuario.*)

CASANDRA.

Albricias, alma, que con go-
[ço cierto
la armada de mi esposo entra
[en el puerto.

PRIAMO.

Albricias, coraçon, del rrego-
[cijo,
que va entrando en el puerto
[ya mi hijo, (*33 v.*)

CASANDRA.

Los ynstrumentos con alter-
[no goço
truecan vnos con otros su albo-
[roço.

PRIAMO.

Al son de las tronpetas y
[clarines
dançando entran delante los
[delfines. (*El clarin.*)

CASANDRA.

Las flamulas ynquietas y go-
[çosas
culebras son del ayre bulliciosas.

PRIAMO.

Los vientos en las velas desi-
[guales
tiros de las carroças son nabales.
(*Tocan.*)

CASANDRA.

Caballos los bajeles, por más
[loas,
con pretales de espuma traen las
[proas.

PRIAMO.

Los arboles mayores y trin-
[quetes
parece que florecen gallardetes.

CASANDRA.

Oy a de ver el talamo dicho-
[so
á Paris de Casandra ser esposo.

PRIAMO.

Oy descanso en mi hijo mi
[corona
y tendre dulces nuebas de An-
[siona.

CASANDRA.

Ya previene la hija de la espu-
[ma
á vasallos de amor campo de plu-
[ma.

PRIAMO.

Ya tremulos previenen estos [*braços*,
dulcisimos, á Paris los abraços.
(*Tocan y salen Paris. Viznaga y acompañamiento.*)

PARIS. [*Ap. á Viznaga.*]

(Ya saves lo que as de hacer (*Tocan clarin.*)
mientras al rrey hablo.)

VIZNAGA. [*Ap. á Paris.*]

(Sí.)

PARIS. [*Ap. á Viznaga.*]

(Pues no lo dilates. Ésta
es la llaue del jardín
que cay de mi quarto al mar.)

VIZNAGA. [*Ap. á Paris.*]

(Voy á obedecerte.)

PARIS. [*Ap. á Viznaga.*]

(Di
á Elena que avn este ynstante (*34 r.*)
vivir sin ella es morir.) (*Vase* [*Viznaga.*)
(*Á Priamo.*] Padre y señor, [vuestra mano
que vese me permitid,
si digno de tanta dicha
esta vez os pareci.

PRIAMO.

Seais, hijo, vien venido
que ya os sale á rreceuir
en estos braços el alma.
¡Venturoso yo que os vi!

CASANDRA.

(*Muy alegre.*) Seais, esposo, [vien venido.

PARIS.

(*Muy triste.*) Casandra hermo- [sa ¡ay de mí!
[*Ap.*] (¡Qué mal quien saue [adorar
agora sabra fingir!)

CASANDRA.

Avnque no me deis los braços,
(mal que no me prometi)
os quiero abraçar yo á vos
y mi contento aplaudir,
porque es la de los desdenes
correspondencia civil. (*Abraça-* [*la con despego.*)

PARIS.

Guardete el cielo, Casandra.

CASANDRA. [*Ap.*]

(Y á ti te guarde de mí,
falso amante, si no saves
con tu obligacion cumplir.)

PRIAMO.

¿Qué ay de Menelao?

PARIS.

Partio
á Atenas, señor, de mí
ynformado en tus yntentos,
con animo de ympedir
el rrepudio de Ansiona,

con su hermano haciendo mill (*34 v.*)
fineças de amigo tuyo.
[*Ap.*] (Mal se las agradeci;
mas disculpeme el amor.)
Mi armada en el puerto en fin
sus rrespuestas esperaba
quando esa playa turqui,
alterada de los vientos,
montaña fue que suvir
yntentó al cielo á apagarle
la luz de su azul viril.
Mal seguro yo en el muelle,
porque envistiendome alli
los golpes del mar, dos naves
miré en las peñas abrir.
Saliendo al campo del mar
por escaparlas asi
me dejé correr fortuna;
mas fortuna tan feliz
que al serenar la tormenta
las costas rreconoci
de Troya, donde á tus pies
tomo puerto. [*Ap.*] (Esto es [finjir
la causa que me a traydo.
Amor, duelete de mí.)

PRIAMO.

Vengas tú con vien, que todo
se enmienda con el vivir.

CASANDRA. [*Ap.*]

(¿ Qué mudança es ésta, cielos,
que en su senblante adverti? (*35 r.*)
Aun no me mirará. ¡Ay, au- [sencia,
vien tus efetos temí!)

PRIAMO.

Vén, Paris, donde descanses... (*El clarin.*)
¿ mas qué sonoro clarin
es el que rrompe los vientos? (*Sale Hector.*)

HECTOR.

Seña de que estoy yo aqui.

PRIAMO.

Ector, hijo de mis ojos,
enlaçad este olmo, vid
dulcísima de mis braços,
decidme cómo venís.

HECTOR.

Muy bueno á vuestro seruicio.

PARIS.

Ya os salen á rreceuir
mis braços, Ector valiente.

HECTOR.

Y yo á vuestros pies rrendir
la boca.

1572. A very common hyperbole with Calderon. Cf. *La gran Cenobia* Vol. I, p. 199 b:

Que parece que sus ondas
Van á apagar las estrellas.

CASANDRA.

Hermano y señor.

HECTOR.

Esclabo podeis decir.

CASANDRA. [*Ap.*]

(¡ Agrado para su hermano
y estrañeça para mí!
¡ Ay amor, quánto tenemos
que llorar y que sentir !)

PRIAMO.

¿ Qué ay de Ansiona ?

HECTOR.

Ya murio.
Con que tienen triste fin
las discordias. Á esta causa
dejé ese campo turquí
en que fueron montes vagos
los vajeles que rrejí,
viendo ynutil la vengança.

PRIAMO.

¡ La nueba más ynfeliz (*35 v.*)
es que yo pude tener !
Las lágrimas rreprimir
no puedo, que era mi hija.

PARIS.

No os deis al dolor así.
Valeos oy de vos mismo.
Vos con vos os rreprimid,
que el entendimiento enseña
á seruir y no sentir.

PRIAMO.

Decís vien pero ¿ qué ynporta
conocer que lo decís ?
Dejadme.

HECTOR.

Señor.

PARIS.

Señor.

PRIAMO.

¡ O qué avarienta, ay de mí,
es la condicion humana,
pues en el dia que vi
cobrados dos hijos no
me vastan á rresistir
la perdida de vna hija !
Venid conmigo, venid,
Ector y Paris, que quiero
mis cuydados rrepartir
con los dos. (*Vase.*)

HECTOR.

Para sentirlos
puedes fiarlos de mí. (*Vase.*)

1631. In *Judas Macabeo*, Vol. I, p. 312 a, Matias says :
No borren tres hijos vivos
El dolor de un hijo muerto.
The same sentiment is expressed by David in *Los cabellos de Absalom*.

PARIS. [*Ap.*]

(De mí no, porque no puedo
ninguna cosa sentir
si no es la ausencia de Elena.
¡ Si estara ya en el jardin !)
(*Vase.*)

CASANDRA.

Avn sin mirarme se ba.
¿ Cielos, esto permitis ? (*36 r.*)
¿ Hados, esto disponeis ?
¿ Desdichas, esto sufris ?
¡ Ay, ausencia, qué vien dijo,
quien dijo, que eras civil
muerte de amor ! ¿ Cómo, ay [cielos,
quien se despidio de mí
tan rrendido, tan amante,
buelbe (¡ a fortuna ynfeliz !)
tan estranjero á mis braços
que en correspondencia vil
le obliga la cortesía
á abraçar y no sentir ?
¡ Mal aya mi amor, mal aya
mi afecto vna vez y mil,
pues él te dio la ocasion
para que me trate asi !
¡ que no aya hombre que no [quiera
sus deseos conseguir
anticipados y luego
no aya hombre (o trato rruyn)
que no le pese de verlos
conseguidos ! porque asi
quieren que lo erremos todo
para poderse salir
fuera de la obligacion
nuestra, pues si lo advertis,
coraçon, fundan su queja
ygualmente con decir : (*36 v.*)
si no os rrendis, que no amais;
que sois facil, si os rrendis.
¿ Mas de qué me quejo yo
de que afable no le ví
conmigo ? ¿ No pudo ser
que, estando su padre aquí,
no quisiese hacer estremos
por no darle á presumir
que no siente las ofensas
que le hizo mi sangre ? Sí,
vien puede, vien puede ser,
y puesto que no sea así
hasta matarme mi oído,
¿ por qué tengo de morir
yo á manos de vna sospecha
que apenas la conocí ?
Llaue tengo de su quarto
por la puerta del jardín
que cay al mio y pues fue
del daño que cometí
el ynstrumento, a de serlo
del desengaño feliz
que aguardo con ella, pues
mientras le veo asistir
á su padre, yre á esperarle,
para que hallandome alli
ó mi desdicha ó mi dicha (*37 r.*)
puedan á vn tiempo advertir
si me obliga ó si me ofende.
Celos, conmigo venid ;
sospechas, no me dejeis.
Temor, espera. ¿ Qué huys ?
venid todos, venid todos,
que si es verdad que de mí
se venga su olvido, vien
os e menester alli
para testigos de que
mi vengança varonil
estos campos de esmeralda
buelbe en golfos de rrubi,

corriendo humanos arroyos
de purpura y de carmin
pues si Paris es traydor,
¡ ay de ti Troya, ay de ti !

(*Vase y sale Elena de camino. Ysmenia y Viznaga.*)

VIZNAGA.

Por esta puerta que al mar
sale del jardin mandó
Paris que te trayga yo
á su quarto por lograr
secreto y rrecato asi,
pues, entrando desta suerte,
nadie pudo conocerte
ni avn verte pudo.

ELENA.

¡ Ay de mí !

YSMENIA.

¿ Aora lágrimas, señora ?

ELENA.

Pues ¿ qué te puede admirar ?

YSMENIA.

Ser tarde para llorar.

ELENA.

Para llorar sienpre es ora. (*37 v.*)

YSMENIA.

Si el alegría contemplo
con que de Esparta saliste,
¿ cómo agora estás tan triste ?

ELENA.

Rresponda por mí vn ejemplo.
El que rrecibe vna erida
luego, Ysmenia, no la siente,
porque el dolor se desmiente
con el calor de la vida.
Yo así, erida del arpon
de amor, tan fuera de mí
quedé que no lo sentí
hasta que mi confusion
me enseña el daño quál es.
Con que en penas semejantes,
no sintiendo el dolor antes,
le vengo á llorar despues.
Vien creeras, quando confieso
que agora el rriesgo e sentido,
que es averme arrepentido,
pues no, Ysmenia, pues no es [eso
que ser onor, alma y vida
á Paris sacrificada ;
si lloro, es de enamorada
pero no de arrepentida.
Con Menelao mi hermano
por su gusto me casó.
No fuy su esposa, pues yo
forçada le dí la mano.
Esta rraçon me disculpa (*38 r.*)
y si ésta parece error,
acojeréme al amor
que es más sigura disculpa
y más quando el mundo vea

1698. *Humanos arroyos* is a common phrase with Calderon. Cf. *La puente de Mantible*, Vol. I, p. 298 b.

que conmigo se casó
Paris, pues no dudo yo
que rreyna de Trova sea.

VIZNAGA.

Que te lo a ofrecido asi
testigo es, señora, el cielo.

ELENA.

Bolbiendo yo á ese consuelo,
buelbe tú á buscarle y di
que ya en su jardin estoy,
que en él, amante, le espero
y que de su ausencia muero.

VIZNAGA.

Al punto á seruirte voy.

ELENA.

Yo en tanto, sobre estas flo-
[res,
vere si puedo aliuiar
las fatigas que del mar
an sacado mis terrores.
(*Rrecuestase y hablan aparte los dos.*)

YSMENIA.

¿ Oyes, Viznaga?

VIZNAGA.

¿ Ay mujer
de trato tan enfadoso?

YSMENIA.

¿ Por qué estás tan desdeñoso?

VIZNAGA.

Porque no te puedo ver.

YSMENIA.

¿ Ay desverguença ni esceso
como el que escucha mi amor
quando me engañas, traydor?
¿ No me puedes ver?

VIZNAGA.

Por eso.

YSMENIA.

¿ Es posible que mi fee
(38 v.)
no te ocasiona á desvelos?

VIZNAGA.

No.

YSMENIA.

Pues yo te dare celos.

VIZNAGA.

Entonces te adoraré.

YSMENIA.

Pues ¿ para qué fue enpeñarte
en rrobarme á mi pesar?

VIZNAGA.

Yo lo hice por rrobar
mucho más que por rrobarte.

YSMENIA.

¿ Vñas, aquesto sufris?

VIZNAGA.

Vñas dijo ¡ Huyendo!

YSMENIA.

Espera.

VIZNAGA.

No sólo á Paris me fuera
pero me fuera á París. (*Vase.*)

YSMENIA.

Pues yo tras ti, picaron,
e de yr hasta Verberia. (*Vase.*)

ELENA.

¡ Qué vien por mí se diria
agora aquella canción :
Si no le hubiera mirado,
no penara
mas tanpoco le mirara.
Gran dicha para mí fuera
no aver visto este omicida ;
no quedara tan perdida
pero mucho más perdiera,
que viera. Si no le viera,
ygual quedara.
¡ Ay dios, si no le mirara !
(*Esto rrepresenta como quedandose dormida y sale Casandra.*)

CASANDRA.

¿ Para qué, desconfianças,
tan aprisa me matais
que, atropelladas, no dais
lugar á las esperanças ?
Presto saldran mis rrecelos
de duda. ¡ Ay, hermosas flo-
[res, (*39 r.*)
quien ayer os dijo amores (*Ve*
[*á Elena.*)
oy viene á pediros celos
y ya con más ocasion
de la que yo presumí.
¿ Qué es lo que miro ? ¡ Ay
[de mí !
¿ Es fantasma, es ylusion
del alma este celestial
objeto ? No e visto cosa
en mi vida tan hermosa
que me parezca tan mal.
¡ De Paris en el jardin
y en su mismo quarto, cielos,
tan vella mujer, a celos !
Presto legastis al fin.
Avnque en parte convenci-
[da
me dejais y asegurada
que no estara enamorada,
supuesto que está dormida.
Mas ¿ para qué estoy dudando
lo mismo, ay dios, que estoy
[viendo ?
Ella es la que está durmiendo
y yo la que está soñando.
(*Despiertala.*)
Pues no a de ser. Deja el
[sueño,
vella estranjera mujer,
porque tengo de saver...

ELENA.

Mi vien, mi señor, mi dueño,
dame los braços.

CASANDRA. [*Ap.*]

(¿ Qué es-
[cucho ?)

ELENA. [*Ap.*]

(Mas ¡ ay, ynfeliz ! ¿qué veo ?)

CASANDRA. [*Ap.*]

(¡ Con qué de dudas peleo !)
(*39 v.*)

ELENA. [*Ap.*]

(¡ Con qué de temores lucho !)
[*Á Casandra.*]
¿ Quién sois, quién, señora,
[¡ ay dios!
y qué haceis aqui querria
sauer.

CASANDRA.

Eso es lo que avia
de preguntaros yo á vos,
pues más rraçon, dama vella,
sera quien os llega á ver
en su casa á vos saver
quién sois y qué haceis en ella.
Pero ya que avéis ganado
de mano,...

ELENA. [*Ap.*]

(Confusa muero.)

CASANDRA.

daros la rrespuesta quiero
á lo que aveis preguntado.
Yo soy Casandra y aqui
es la causa porque estoy,
que esposa de Paris soy.
¿ Aveisme entendido ?

ELENA.

Sí. (*Hace*
[*la rreberencia.*)

CASANDRA.

Pues decidme agora vos
quién sois y vuestra fortuna.

ELENA.

Aunque la pregunta es vna,
las rrespuestas seran dos.
Pues con otro estilo yo
digo que no sé de mí
ni quién soy ni qué hago aqui.
¿ Aveisme entendido?

CASANDRA.

No,
y si á este jardin acaso
por esa puerta del mar
os entrastis á espaciar,
volved, bolbed á ella el paso ;
(*40 r.*)
y agradecedme que os doy
disculpa que vos me deis
y ved que si os deteneis
tan loca, tan ciega estoy
que podra ser que mi vana
altivez su yra os advierta
y si no acertais la puerta,
salgais por vna ventana.

ELENA.

Gran ventaja me llebais
en esta lid de las dos,
pues sé con quien hablo y vos
no saveis con quien hablais;
y avnque desayrada quedo
de no rresponderos gusto,
que como á quien sois no es
[justo (*Yendose.*)
pues como quien soy no pue-
[do
y asi, cumpliendo las dos
obligaciones, yo al fin
me yre mas no del jardín
ni del quarto. Guardeos dios.
(*Vase. Salen Paris y Viznaga.*)

CASANDRA.

Esperad, oyd.

VIZNAGA.

Aqui
la dejé.

PARIS.

Y aqui está. ¿ Cómo (40 *v.*)
te sientes fuera del mar
mi vien y mi dueño hermoso?
(*Llega á ella por las espaldas y al bolber se turba.*)

CASANDRA.

Avnque no soy vien ni dueño,
como dueño y vien rrespondo
que muy mal, porque en la [tierra
mayores tormentas corro
de quantas pudiera darme
el menos seguro golfo.

PARIS. [*Ap. á Viznaga.*]

(¿ Qué es esto, Viznaga?)

VIZNAGA. [*Ap. á Paris.*]

(Esto
es dar al traste con todo.)

PARIS.

Casandra, ¿ tú aquí ?

CASANDRA.

Saviendo
que estos jardines vistosos
deydades alvergan, quise
ver y admirar sus adornos

PARIS.

Vive dios que tú lo as dicho
pues tú lo as sauido solo. (*Ba tras* [*él.*)
Muerte te e de dar.

VIZNAGA.

Señora,
mi vida en tus manos pongo
cdxcv *yo.*

CASANDRA.

Calla, ynfame alcaguete,
que tú eres causa de todo.

VIZNAGA.

Muy buenos vos nombres tengo [(*Ella tanvien.*)
y á buen sagrado me acojo.

PARIS.

No te entiendo por quien di- [ces
en sentidos misteriosos
aqueso de las deydades.

CASANDRA.

¿ No me entiendes, engañoso,
traydor, falso, alebe, yngrato?
¿ Tan poco deves tan poco (41 *r.*)
á mis fineças que traygas
á mi casa y á mis ojos
vna estranjera hermosura
que yo en tus jardines topo ?

VIZNAGA. [*Ap. á Paris.*]

(*Si ella la topó, ¿ qué culpa*
d *ay contra mi ?*

PARIS. [*Ap.*]

(*Estoy dudoso.*)

VIZNAGA. [*Ap.*]

(*¡ Que ayan de olgarse los amos*
y de pagarlo los moços !)

PARIS. [*Ap. á Viznaga.*]

(¡ Ella vio á Elena ! ¿ Que
[hare ?)

VIZNAGA. [*Ap. á Paris.*]

(Desenojarla es forçoso,
para que no lo publique.)

PARIS. (*Ap. á Viznaga.*]

(No sé si sabre. [*Á Casandra.*]
El enojo
suspende, Casandra, en tanto
que de esa dama te ynformo.
Sabras quién es y sabras...
(*Sale Elena al paño.*)

ELENA. [*Ap.*]

(Pues la voz de Paris oygo,
oyr quiero.)

CASANDRA.

¿ Qué e de saver ?

PARIS.

Que no te ofendo y te adoro.

ELENA. [*Ap.*]

¡ A traydor !

CASANDRA.

¿ Cómo es posi-
[ble.
lo que veo ser dudoso ?

PARIS.

Como lo que ven los celos
son chismes que traen los ojos,
¿ quieres ver quánto se enga-
[ñan ?
Mira ese celeste globo
que en el color significa
estos mortales enojos,
¿ desde aquí no te parece

1921. Calderon uses the same argument to prove that appearances deceive in *Mañana sera otro dia*, Vol. I, p. 538 c:

¿ Qué habrá que no nos engañe,
Si engaña la luz del día ?
Nada se deja ver más
Que ese azul cielo que ves,
Siendo así que cielo no es,
Sino un objeto no más
De la vista, á quien jamás
Su color halló el desvelo :
Pues si á ese claro azul velo
No hay verdad que le acompañe,
¿ Qué habrá que no nos engañe,
Engañandonos el cielo ?

que vn çafiro luminoso (*41 v.*)
le rrodea ? pues, si acercas
á la esperiencia el antojo,
verás que alli no ay çafiro
ni otro cuerpo que haga es- [torbo
y que este açul que miraste
vn poco de ayre que sólo
por tener color de celos
es vno y parece otro.
Esa dama es de mi hermano
Ector. Yo por él la escondo.
(*Sale Elena.*)

ELENA.

Y si la satisfacion
a menester en su abono
por ventura el boto mío,
yo desde aqui se le otorgo.

VIZNAGA. [*Ap. á Paris.*]

(Emos echo buena hacienda.)

PARIS. [*Ap. á Viznaga.*]

¿ Qué e de hacer ? ¿ Qué estás [absorto ?)

VIZNAGA. [*Ap. á Paris.*]

(Dar aora con vn engaño,
despues con vn desenojo,
que á mí más de dos mill ve- [ces
me a sucedido lo propio.)

ELENA.

Y para más desengaño
de que yo á Paris no ynporto
me ausentaré agora que
sus satisfaciones oygo.

PARIS.

Eso no, espera.

VIZNAGA. [*Ap.*]

(¡ O qué rrato
para vn miron tan gustoso!
avnque como son princesas
no abrá aquello de los moños.)

ELENA.

¿ Qué me detienes ? Si soy (42 r.)
de Ector, no me hagas estor- [bo.
Dejame buscar mi dueño.

CASANDRA.

Si e de creer lo que oygo,
no la tengas.

PARIS.

No es posible.

ELENA.

Dejame.

PARIS. [*Ap.*]

(Es dificultoso
que amor vien puede en au- [sencia
con vn daño enmendar otro;

1953. Cf. *Cefalo y Pocris*, Vol. III, p. 502 b.

mas cara á cara no puede ;
y avnque se aventure todo,
no a de quedar el amor
mal desayrado del odio.)
[*Á Casandra.*] Perdona este
[desengaño
Casandra, porque estoy loco
de amor y asi...

ELENA.

No prosigas,
que avnque á hablar vas en mi
[abono
no a de ser, que más te quiero
cortesano que amoroso ;
porque es necia la que funda
aplausos vanagloriosos
en los desayres de otra ;
y vendra á servirme sólo
de que aprendas el camino
de hacer conmigo lo propio.

CASANDRA.

Que el desengaño me ofrez-
[cas,
Paris, yo te lo perdono,
pero el averlo yntentado
tan necio, tan rriguroso,
delante de otra no puedo ;
y asi á los cielos ynboco
en mi fabor. ¿ Cómo, dioses,
(*42 v.*)
si sois justos y piadosos,
no arrojais rrayos que den
vengança al mundo y asom-
[bro ? (*Dentro las cajas.*)

TODOS.

¡ Arma, arma ! ¡ Guerra,
[guerra !

PARIS.

¿ Qué es esto ? ¡ En jemidos
[rroncos
el viento rresponde !

ELENA.

¡ Cielos,
suspended vuestros enojos !

VIZNAGA.

La primer vez es que ví
rresponder los dioses prontos.
(*Sale Priamo alborotado.*)

PRIAMO.

¿ Qué es esto ? ¿ No ay quien
[me diga
la causa deste alboroto ?
Ector, Paris, hijos míos,
¿ adónde estais ?

PARIS. [*Ap. á Elena.*]

(La voz oygo
de mi padre.)

ELENA. [*Ap. á Paris.*]

(Por si viene
acia esta parte, me escondo.)
[(*Escondese Elena.*)

CASANDRA. [*Ap.*]

(¿ De qué seruira, si yo
dire tu traycion á todos ?)

PARIS.

Señor, ¿ qué es esto ?

PRIAMO.

No sé,

mas, á lo que rreconozco,
las atalayas del mar
con mill fuegos luminosos
an hecho señas de guerra.
(Sale Ector y Sinon con vna banda.)

HECTOR.

Yo os podre ynformar de todo.
La más poderosa armada
que an sustentado en sus hom-[bros
los ynperios de Neptuno,
poblada ciudad de escollos,
vaga montaña de entenas, *(43 r.)*
es la que oy en nuestros gol-[fos
tan feliz nabega que,
sin que nadie la haga estorbo,
cubre tus canpos de jentes
que son de su vientre abortos.
Á correr sali la playa
en cuyas orillas topo
este soldado que dice
que, sin descubrirte el rrostro,
á tu presencia le trayga;
que él te ynformará de todo.

PRIAMO.

Dime, soldado, quién eres.

SINON.

Primero, señor eroyco,
me as de pagar la fineza
con que á tus plantas me pos-[tro,
asegurando mi vida.

PRIAMO.

Prosigue, que yo la otorgo.

SINON.

Pues agora dire quién soy.
[*(Descubrese.)*

PRIAMO.

¡ Sinon !

SINON.

Segunda vez pongo
la boca, ynvicto señor,
oy á tus pies jenerosos
y, porque veas que sienpre
e conserbado, animoso,
en mi pecho aquel amor
que á su patria deben todos,
salgo con secreta fuga
de Grecia, no con tan pocos
rriesgos que el llegar aqui *(43 v.)*
no parezca milagroso,
para avisarte, señor,
de que Menelao, quejoso,
ofendido y agrauiado
de aquel detestable rrobo
que de su esposa hiço Paris...

PRIAMO.

Espera, ¿ qué es lo que oygo ?
¿ Qué dices ?

PARIS. [*Ap.*]

(¡ Balgame el [cielo !
¡ En qué de dudas me haogo !)

ELENA. [*Ap.*]

(Llegó el fin de mis desdichas.)

CASANDRA. [*Ap.*]

(De mis venganças el logro.)

PRIAMO.

No te entiendo. ¿ Qué es
[aquesto,
Paris ?

PARIS.

La rraçon ygnoro
de Menelao.

CASANDRA.

Yo no,
y asi yo por él rrespondo.
Esta, señor, es Elena. (*Descu-*
• [*brela.*)

ELENA.

Turbada á tus pies me arrojo
donde...

PRIAMO.

¡ Ay, infeliz de mí !

ELENA.

Si los suspiros que formo,
si las acciones que muebo,
si las lágrimas que lloro,
an de merecer contigo
algun afecto piadoso,
sólo sea suplicarte
me entregues al rriguroso
cuchillo de mi enemigo,
para que en mí quiebren todos
sus rrigores, sus venganças,
sus yras y sus enojos. (*44 r.*)
Muera yo, pues ıuv la causa.

PRIAMO.

Cayeron sobre mis hombros
montes de dificultades.
¡ Ay, mal entendido moço !
¡ Ay, mal rrejida hermosura !
¡ Quitaos, quitaos de mis ojos ¡

LOS DOS.

¡ Señor !

PRIAMO.

No me digais nada.

HECTOR.

Señor, los pechos eroycos
antes de venir el daño
procuran ponerle estorbos,
despues de venido medios.
Mi hermano lo erró es notorio;
pero ¿ porque él lo aya errado,
emos de errarlo nosotros ?
Prosigue, prosigue tú.

SINON.

Menelao en fin quejoso,
valiendose de su ermano
Agamenon, que ya propio
este baldon yntitula,
y del grande Telamonio,
hermano de ambos y quien
tubo los avisos prontos,
juntando jentes diuersas
y ejercitos numerosos
por tierra y mar vienen ya
á desagrauiar su solio;
tres hermanos y tres rreyes
á Troya amagan destroços
y todos tres agrauiados
y todos tres poderosos. (*44 v.*)
La disposicion que trayn
es, fiados en el ocio
que Troya goça, enbestir

y entrar en ella de abordo (*La*
[*caja.*)
primero que se prebenga.

VIZNAGA.

¡ Ay, tan gran flema! ¿ Estais
[sordos ?
¿ No escuchais ya más vecinos
esos ynstrumentos rroncos ?
[(*Vase.*)

PRIAMO.

Ea, hijos, pues no es tienpo
de consejos ni de enojos,
juntos al muro acudamos.
Muramos, muramos todos;
que rreprehenderos es vno
y desampararos otro. (*Vase.*)

HECTOR.

Defendamonos agora
de aqueste primero arrojo,
que puertas á Troya quedan
por donde salga animoso
vo con jentes que destruyan
la osadia de esos locos.
¿ Viene Aquiles ?

SINON.

Sí, señor.

HECTOR.

Agora estoy más gustoso.
Paris, tu hermano y tu amigo
soy. Tú verás como pongo
mi vida en defensa tuya,
y de ese diuino asombro.

ELENA.

Ector, por mujer me ampara.

HECTOR.

Con los braços te rrespondo.

PARIS.

¡ Ay, Elena de mi vida,
por ti siento estos enojos !

ELENA.

Pues no los sientas por mí,
[(*45 r.*)
que á tu lado sere asombro
de valor. (*Vanse los tres. Al*
[*yrse Sinon le detiene Casandra.*)

CASANDRA. [*Ap.*]

(Yo de vengança,
y en ti enpeçarla dispongo.)
[*Á Sinon.*] Falso Troyano,
¿ asi pagas
á Menelao, rrey piadoso
las finezas que le deves ?
Quando de tu centro propio
desterrado él te rrecibe
y con titulos onrrosos
se sirbe de ti, ¿ le vendes ?
Pero sois Troyanos todos.

SINON.

Casandra, mucho te estimo
esos baldones y enojos,
pues tú con verdad los dices
y yo sin culpa los oygo.
¿ Podre hablar claro ?

CASANDRA.

Vien pue-
[des.

SINON.

Pues esto ardid cauteloso

es de mi ynjenio. Á saver
vengo designios y modos
de Troya, para que así
oy menos dificultoso
sea, su castigo.

CASANDRA.

Agora
sí que los braços te otorgo.
Paris, ese traydor guesped,
mi amor y mi onor quejosos
tiene.

SINON.

Mi patria ofendida
me tiene á mí.

CASANDRA.

Pues, furiosos...

SINON.

Pues, osados...

CASANDRA.

los dos demos...

SINON.

causemos los dos...

CASANDRA.

asombros,...

SINON.

escandalos,...

CASANDRA.

yras.

SINON.

muertes. (*45 v.*)
[(*Dentro guerra.*)

MENELAO.

¡ Ea, Griegos valerosos,
arrimad esas escalas
y entremos en Troya todos !

AQUILES.

¡ Al foso !

AGAMENON.

¡ Al muro !

MENELAO.

¡ Al asalto !

HECTOR.

¡ Suvid, que todos sois pocos !
[(*La caja.*)

CASANDRA.

Ya envisten los Griegos.

SINON.

Ya
los de dentro, valerosos,
se defienden.

CASANDRA.

Ven conmigo.
No nos haga sospechosos
el faltar de la ocasion.

SINON.

Dices vien. (*Vanse. Al entrarse, dice dentro Menelao y sale erido*
[*como cayendo.*)

MENELAO.

¡ Cielos piadosos,
valedme, ay de mí ynfelice !

Parece que nado vn golfo
de sangre griega y la mia
corre en liquidos arroyos.
Ya, rrechaçada, mi jente
se rretira y yo en el rrostro
erido salgo. ¿ No basta,
fieros astros ynjuriosos,
desperdiciarme el onor
sin verter mi sangre y todo ?
Mas enpeçar yo esta guerra,
á que e venido agrauiado,
celoso y desesperado,
dando mi sangre á la tierra,
algun gran misterio encierra;
y es sin duda en mi fabor
que el cielo mi baledor
quiere que aqui me desangre
y á este campo dé mi sangre, (*46 r.*)
para que me cobre amor.
¡ Ha, qué piadoso y atento
mi vien en mi mal previene !
pues quien de mí sangre tiene,
tendra de mí sentimiento.
Enpiecen, pues, al momento
del castigo los ensayos,
enjendrando sin desmayos,
porque estos falsos perezcan
vapores que á nubes crezcan
para dilubios de rrayos.
Mas si, engañado, me arguyo
con el dictamen que sigo,
y acaso fuere castigo
lo que á fabor atribuyo.
Yo por eso no me escluyo
de esperar, avnque no luego,
de mi vengança el sosiego;
pues ve mi pena, gustosa,
que es verter sangre celosa
lo mismo que sembrar fuego.
Ya adquiero nuebo placer
con mi sangre derramada,
que, en estos campos senbrada,
mies de llama a de ser.
Con ellas Troya a de arder
y alli el mundo en mi desvelo
verá en comun desconsuelo
dos soles con pesadumbre,
vno que acia el suelo alumbre
y otro que alumbre acia el [cielo. (*46 v.*)

DENTRO.

Aqui, Menelao.

MENELAO.

Alli mi nombre
vn acento lastimoso
da á los ayres.

AGAMENON.

Menelao.

MENELAO.

Ya en otra parte le oygo.
Esto es andarme buscando
mis vasallos cuydadosos. (*Ector y todos en la muralla. Aquiles [y Agamenon por dos puertas.*)

HECTOR.

Por aquesta parte buelben.
Acudamos al socorro.

AQUILES. [*ap. á Menelao.*]

(Señor.)

MENELAO. [*ap. á Aquiles.*]

(Hermano.)

AQUILES. [*á Menelao.*]

(¿ Qué es
[esto ?)

AGAMENON. [*ap. á Menelao.*]

(¡ Vos, erido !)

PARIS. [*ap. á los Troyanos.*]

(Como absortos
andan por alli los Griegos.)

MENELAO. [*ap. á Agamenon.*]

(Erido más tan brioso
que quiero bolber del muro
al asalto y al destroço.)

AGAMENON. [*ap. á Menelao.*]

(*Hermano, aquesta ocasion*
la a perdido lo fogoso
dv *del valor de nuestros pechos.*
No apuremos más el odio
de las estrellas, que el sitio
nos a de hacer vitoriosos.)

PARIS.

Muy poco os dura el valor,
Griegos, para estar celosos.

MENELAO. [*ap. á los Griegos.*]

(De la muralla nos hablan.)

HECTOR.

Dad otro asalto, visoños.

MENELAO. [*Ap. á los Griegos.*]

(Con baldones nos ynjurian.)

VIZNAGA.

Buena la aveis hecho, vobos.

ELENA.

Á Menelao le decid,
Griegos, que Elena es escollo
en la muralla que rrayos
vibra en el acero hermoso.

MENELAO.

Menelao es quien lo escucha.
Ynjusta ¿ cómo no arrojo
el coraçon allá dentro,
porque los abrase á todos ?

HECTOR.

Tanvien le direis á Aquiles...

AQUILES.

Yo soy, di, que ya te oygo.

HECTOR.

que Ector le a de dar la muerte

AQUILES.

Avn está el hado dudoso.

PARIS.

Y á Agamenon le direis
que no haga el agrauio propio,
que es ajeno, ó que su sangre
sera tanvien mi despojo.

AGAMENON.

Yo se lo dire, Troyano.

MENELAO.

Rrauiando estoy del enojo.

AGAMENON.

Vamos, señor, á tu tienda.

MENELAO.

Vamos pues, que ya es forçoso.
Mis troyanos enemigos,
yo triunfaré de vosotros.

PARIS.

Bolbed, bolbed á Esparta.

MENELAO.

.... locos Troyanos.

Variant readings and textual notes, Act II.

Calderon's hand begins here and continues throughout the rest of the play. — CCCLIV. Marked for omission in brown ink. The word No in the left margin. — 1277. This verse written in after the passage above had been omitted. Black ink. — 1282-1287. These verses are partially enclosed by a line. Perhaps they should be omitted. No remark in the margin. — 1292. á vna written and crossed out, then written again. — CCCLXXVII. Marked out in brown ink. The word No in the left margin. — CCCLXXXIX. This passage was an insertion written in the upper left hand corner of the page in a very fine hand. It was stricken out in the same ink with which it was written. — 1340. An illegible letter stricken out before yo. — CDIII. Marked out in brown ink. The word No in left margin. — CDXIII. Marked out in brown ink. The word No twice written in left margin. — CDLI. Marked out in brown ink. — 1412. This décima was marked for omission with brown ink but later the word Sí was written three times in the left margin. — 1507. Y s. t. crossed out, then rewritten. — CDLXI. Marked out with brown ink. — CDLXIX. Marked out with brown ink. — 1578. Saliendo replaces Me sali. The following verse was crossed out and erroneously added to this. — 1585. finjir a correction for mentir. — 1586. conque crossed out after causa. — a t. a correction for e buelto. — 1592. This verse replaces an original : aun no me buelbe á mirar. — 1593. This verse replaces an original : Ausencia, vien te temi. — 1624. Valeos a correction for Valedos. — 1625. os crossed out after vos...rrepartid a correction for rreprimid. — 1630. The first Señor a correction for Padre. — 1645. El a correction for mi. — The stage direction *Vase* a correction for *Vanse los tres*. — 1648. The top of the page is torn. The first word is uncertain except for the last two letters. — CDLXXIII. Marked out in brown ink. No twice written in left margin. — 1670. mi oido a correction for su olbido. — 1710-1713. These verses marked for omission but later the word Sí was written to right and to left. — 1726. el daño a correction for la pena. — 1731. rriesgo a correction for daño. — 1749. After que the letter d is crossed out. — 1752. An illegible word is crossed out at the beginning of this verse. — 1768. engañas a correction for goças. The change was made in brown ink and a cross drawn beside the word, possibly to show that the change was made by the

Holy Office. Both cross and correction were again written in the margin. — 1783. e de yr a correction for yre. — 1848. agora was first written where it now stands; then crossed out and written at the end; and then restored to its original position. — 1851. no crossed out at beginning of verse. — 1856-1859. These verses replace eleven which have been so effectually blotted out that only occasional words are legible : ni me canso.../...e de saver/pues mirad como a de ser/que yo cobarde de decir. / CASANDRA. Pudiera ser.../ castigar...sera agora (*Sale Ysmenia*) / de otra suerte otra y... / CASANDRA. ¿ Quién sois ? ELENA... dama mia. / CASANDRA. ¿ Dama vuestra cómo parecia / ... viba ? ELENA. ¿ Porque no / si en él tanvien vibo yo ? — CDXCI. This passage crossed out in brown ink. No written in the left margin. — CDXCVII. In the original, a verse stood here which has been so completely crossed out that only the final word, cama, is legible. — 1897. At this point, the following verse was crossed out : CASANDRA ¿ No me entiendes ? Aleboso eres. — 1904. vna a correction for esa. — CDXCIX. topó a correction for encontró. — 1960. vn crossed out after puede. — 1963. por crossed out after aventure. — 1968. After asi, desde was written and crossed out and in its place was substituted ya vi, which too obviously should have been erased. — 1970, 1971. These verses replace two others which originally read : No se lo e de consentir / y e de salirte al estorbo. Consentir is a correction for an original perdonar. — 1973. sus crossed out at beginning of verse. — amorosos crossed out after aplausos. — 1981. t. n. t. replaces an illegible word followed by tan á. — 1988. Following this verse is the stage direction : *Caxas i clarines*. It is not in Calderon's hand. — 1990. This verse replaces an original : el viento la a rrespondido. — 1991. This verse replaces an original : ELENA. ¿ De qué sera este alboroto ? — 1992. vi a correction for e visto. — 1998. de mi padre a correction for ¿ adónde estais ? — si a correction for vi. — 1999. acia a correction for aqui á. — 2001. todos a correction for los dos. — 2996. señas a correction for seña de que. — 2016. de jentes crossed out after onbre. — 2030. This verse replaces an original : Pues yo soy quien á tu preso. — 2054. A q was crossed out at beginning of verse. — 2059. formo a correction for arrojo. — 2064. te crossed out after sólo. — 2065. me entregues a correction for entregarme. — 2066. the hi of cuchillo has been gone over with black ink. — 2068. á crossed out after rrigores. — 2069. An s crossed out after yras. — 2075. An entirely illegible verse has been crossed out at this point. — In the margin stand the following lines : Llebadme de aqui á los dos. / LOS DOS. Señor. PRIAMO. No me digais nada. The last line is repeated. Señor is a correction for an original : PARIS. ¡ A padre ! These lines were crossed out in the same ink with which they were written. — 2082. pero a correction for mas. — 2083. no crossed out at beginning of verse. — 2097. á Troya a correction for

agrauian. — 2101. es a correction for en. — 2104. The following verse has been crossed out at this point : vien lo dicen estas cajas. The stage direction *caxas,* not in Calderon's hand, appears in the left margin. — 2110. juntos written over an illegible word. — 2127. This speech was first given to Paris. — 2140. se a correction for le. — 2149. tra crossed out after vengo. — d crossed out after designios. — 2157. r written over an s in furiosos. — 2183. e venido a correction for vengo. — 2220. suelo a correction for cielo. — 2221. acia a correction for hasta. — DIII. crossed out in brown ink. No written in left margin. — 2248. Beginning with this verse, the rest of the act is written vertically in the margin to save space. It is very hard to read. — 2257. In the original : sera de mi tanvien mi despojo. Two syllables too long. — 2265. The first part of this verse is illegible.

(*47 r.*)

JHESUS, MARIA, JOSEPH.
TROYA ABRASADA.
JORNADA TERCERA.

(*Abrese la puerta del muro, y sale Ector, armado con rrodela, rrecatandose y Paris deteniendole y Viznaga.*)

HECTOR.

Nadie salga conmigo
hasta que rreconozca al ene- [migo;
yo mismo de mi mismo espia [perdida,
que aviendo la faccion desta [salida
de correr por mi quenta
de nadie mi valor fiar y atenta
las noticias de cómo
su campo está, y asi á mi [cargo tomo
ver si viben en bela
la rronda, el validor, la centi- [nela,
ó si la confiança
de llebar por asedio su ven- [gança
descuydados los tiene.

PARIS.

Mira.

HECTOR.

¿ Qué e de mirar ?

PARIS.

Que no [convie[ne]
yr tú, que no es cordura
la de aquel jeneral que se aven- [tura
sin gran necesidad.

HECTOR.

El ver no es [poca (*47 v.*)
sin lo de si me toca ó no me [toca;
que si los jenerales
y cabos principales

todo lo oyeran y lo vieran
[todo,
la milicia estubiera de otro
[modo;
y asi pues que partidas
dx *entre los dos las lides, las salidas*
á mi cargo e tomado
y la ciudad sé que queda á tu
[*cuydado.*
y adios hasta que buelba
por la jente.

PARIS.

¡Que en eso se rre-
[suelba
tu valor!

HECTOR.

Si.

PARIS.

¡Qué graue
ley la de la obediencia, pues no
[cabe
en mi amistad que, aviendome
[fiado
la ciudad, te acompañe!

HECTOR.

El buen
[soldado
mill dias que pelea no merece
tanto como vn ynstante que
[obedece.

PARIS.

Oyeme pues.

HECTOR.

¿Qué quieres?

PARIS.

Avi-
[sarte
que tanpoco no es vien que en
[qualquier parte
vn soldado no tengas
con quien de los avisos me
[prevengas.

HECTOR.

As dicho vien. Viznaga, vén
[conmigo.

VIZNAGA.

¿Con quién hablas?

HECTOR.

Contigo.

2293. Much the same words are put into the mouth of Gónzalo de Córdoba in *El sitio de Bredá*, Vol. I, p. 124 a:

La obediencia
Es la que en la guerra pone
Mayor prision á un soldado;
Más alabanza y más nombre
Que conquistar animoso,
Le da el resistirse dócil.

VIZNAGA.

¿ No hallaste otro peor ?

HECTOR.

No.

VIZNAGA.

Dios
[te guarde,
que no siempre me onrras.

HECTOR.

El co-
[barde
sólo para esto es bueno,
pues de temores lleno,
vendra con él el orden más
[seguro, (*48 r.*)
aviendo el orden de venir al
[muro.

VIZNAGA.

Si á aqueso voy, linda eleccion
[hiciste.

HECTOR.

¿ El nombre ?

PARIS.

Amor. Jamas que-
dé tan triste ? (*Vase Paris.*)

HECTOR.

Afrenta es del valor que den-
[tro encierra
Troya que Grecia venga á ha-
[cernos guerra
y que estemos seguros
en el rrecinto sólo de los mu-
[ros.
¿ Vienes, Viznaga ?

VIZNAGA.

Y con tan
[grande miedo
que ser Viznaga oy *yn utroque*
[puedo.

HECTOR.

En el silencio de la noche fria,
tumba funesta de la luz del dia,
el enemigo campo quieto yace.

VIZNAGA.

Pues yo voy á avisar de lo
[que hace.

HECTOR.

¿ Adónde vas ? Detente.

VIZNAGA.

¿ Tú no dijiste que tan sola-
[mente (*Mus*[*ica.*])
para avisar venia
de todo ?

HECTOR.

Sí.

2309. Likewise in *La puente de Mantible*, Vol. I, p. 215 a, the watchword is *Amor*.

VIZNAGA.

Pues la ovediencia
[mia
buelbe á avisar, corriendo,
que no hagan rruydo, porque
[está durmiendo
el enemigo.

HECTOR.

Aguarda esta sur-
[tyda.
De la ciudad es principal salida
y no ay postas en ella.

VIZNAGA.

Pues, señor, si no ay postas, no
[correlIa.
Echa por otro lado.

HECTOR.

¿ Ves alli vn bulto ?

VIZNAGA.

Y grande
[mi cuydado.
Lo que oy te a de seruir no
[dificulto.

HECTOR.

¿ Dónde vas ?

VIZNAGA.

Á avisar de que
[ay vn bulto (*48 v.*)

HECTOR.

Detente y no hagas rruydo,
que la vida te ba en no ser sen-
[tido.

VIZNAGA.

dxv ¿ *La vida* ?

HECTOR.

No ay dudallo.

VIZNAGA.

¿ *Y es lo mismo, señor, sello*
[que estallo ?

HECTOR.

Aquella es centinela
que cuydadosa vela.
Si á prenderla llegara,
la vitoria con ella asegurara.

VIZNAGA.

¿ Tanto te ynportaria ?

HECTOR.

Sí.

VIZNAGA.

Pues oy as de ver mi valentia.
Yo e de traella.

HECTOR.

¿ Cómo as de traella ?

VIZNAGA.

Avisando que baya otro por
[ella.

HECTOR.

¿ No es mejor, pues ya esta-
[mos
empeñados los dos, que los
[dos vamos ?

VIZNAGA.

No, ni avn tan bueno.

HECTOR.

Advierte
de qué suerte a de ser.

VIZNAGA.

Di de qué suerte
(*Al yr á hablar, canta dentro Ansiona y va saliendo vestida de neg*[*r*]*o con sombrero y banda en el rrostro y ellos se suspenden.*)

ANSIONA.

Ardiendose estaba Troya,
torres, cimientos y almenas,
que el fuego de amor á veces
abrasa tanbién las piedras.

VIZNAGA. [*Ap. á Héctor.*]

(¿ Oyes aquello, señor ?)

HECTOR. [*Ap. á Viznaga.*]

(Las postas tienen licencia
de valerse contra el sueño
de todas las dilijencias
posibles y así cantando
no es mucho que se diuierta.)

VIZNAGA. [*Ap. á Hector.*]

(Sí, ¡ pero decir que Troya (*49 r.*)
se abrasa !)

HECTOR. [*Ap. á Viznaga.*]

(Sienpre el poeta
como acontecido pinta
lo que quiere que acontezca.)

ANSIONA.

Tan altas suben las llamas (*Paseandose.*)
que conpiten sus pauesas,
en el numero y las sombras,
con la noche y las estrellas.

HECTOR. [*Ap. á Viznaga.*]

(¡ Mal aya el autor ynfame
de la voz, el tono y letra !)

VIZNAGA. [*Ap. á Hector.*]

(Voy [á] avisar que ésta es
grandisima desverguença.)

ANSIONA.

Pero ¿ qué mucho que Troya (*Paseandose.*)
sea rruyna de sí mesma,
muerto el valeroso Ector
que fué su mayor defensa ?

HECTOR. [*Ap.*]

(¡ Muerto Éctor ! ¿ Qué e escu-[chado ?)

VIZNAGA. [*Ap.*]

(¡ Vien que de mí no se aquerda !)

HECTOR. [*Ap. á Viznaga.*]

(Dos veces, dos veces ya
me ynporta yr...)

VIZNAGA. [*Ap. á Hector.*]

(Á mí dos cientas.)

HECTOR. [*Ap. á Viznaga.*]

(á prender, digo, esta posta.)

VIZNAGA. [*Ap. á Hector.*]

(Yo digo que á no prenderla.)

HECTOR. [*Ap. á Viznaga.*]

(Tú as de llegar, porque en tanto]
que te rreconoce pueda
yo por detras destas rramas
yrla ganando la buelta.)

VIZNAGA. [*Ap. á Hector.*]

(Condicion *sine que non*
fue que contigo viniera (*49 v.*)
para que á posta avisara,
no para que á posta prenda.)

HECTOR. [*Ap. á Viznaga.*]

(Quita, cobarde, que yo,
que me sienta ó no me sienta,
que toque ó no toque el arma,
e de abraçarme con ella.)
(*Vase llegando con rrecato y ella se pasea. Abraçase con ella.*)

VIZNAGA. [*Ap. á Hector.*]

(Yo no, que no abraço vien
sin cariño.)

HECTOR.

Voz funesta,
que, oraculo de mi muerte,
me pronuncias la sentencia,
oy as de morir. ¿ Qué es esto ?
Desvaneciose en la esfera
Rrendida la tengo. Llega.

VIZNAGA.

¿ Rrendida ?

HECTOR.

Sí.

VIZNAGA.

¿ Vien rrendida ?

HECTOR.

Tanto que ni habla ni alienta.

VIZNAGA.

Pues no la sueltes en tanto
que voy á decirlo.

HECTOR.

Espera,
que ya es más mi confusion (*Sueltala.*)
al mirar quán sin defensa
se deja rrendir. ¿ Qué es esto ?
¿ No bastan las sombras negras
de la noche sin que otras
cubierto el rrostro te tengan ?
Vere quién eres ¡ Ay, cielos !
[(*Descubrela y vese vna muerte.*)

VIZNAGA.

Emos echo buena hacienda.

HECTOR.

¿ Quién eres, quién, sombra [*muda ?*

VIZNAGA.

No es si no acto vocinglero.

ANSIONA.

¿ No me as conocido?

HECTOR.

No,
porque tus palidas señas (50 r.)
y las sombras de la noche
me an borrado las ydeas.

ANSIONA.

Yo soy Ansiona, tu hermana,
que como causa primera
de la destruycion de Troya
sobre Troya se lamenta.
Buelbe, buelbe á la ciudad
y di que á Sinon no crean
ni tú faltes de sus muros,
porque yo á decir no buelba
que el fuego de amor á veces
abrasa tanbien las piedras
(Desaparece lo mejor que pudiere.)
del viento. Detente. Aguarda.

VIZNAGA.

¿ Para qué quieres que buelba ?
Dejala yr, que arta merced
nos hace.

HECTOR.

Todas aquéstas
son majicas de los Griegos.

VIZNAGA.

Más parecen de las Griegas,
que quando yo era chiquillo
solia contarme mi aguela
porque no pidiera pan.

HECTOR.

No te acobardes ni temas,
que antes á mí más valor
me a dado, pues quien yntenta
valerse de los encantos
poco fia de las fuerças.
Vén conmigo.

VIZNAGA.

¿ Dónde ?

HECTOR.

Al muro.

VIZNAGA.

Eso hare yo de muy buena (50 v.)
gana.

HECTOR.

Para que me entregue
la jente Paris y buelba.

VIZNAGA.

Eso hare yo de muy mala.

HECTOR.

Á desmentir las sospechas
de que puedo yo temer
fantasticas apariencias
y porque no entre pabor
en algunos, considera
que as de callar lo que as [visto.

VIZNAGA.

No hablaré más que vna ves- [tia.

HECTOR.

¡ A del muro !

PARIS.

¿ Quién ba ?

HECTOR.

Amigos·
(*Sale Paris.*)

PARIS.

Haga alto y el nombre venga.

HECTOR.

Amor.

PARIS.

Pase, Ector, hermano.
con vien á mis braços buelbas.
¿ Qué ay del enemigo ?

HECTOR.

Ay
que no parece que cerca
ciudad adonde Ector lidia
ni adonde Paris govierna
segun está descuydado.

VIZNAGA.

Tanto que sus centinelas,
avnque cantan como vibas,
no sirben más que vnas muer-
[tas.

HECTOR. [*Ap. á Viznaga.*]

(Calla, villano.) [*A Paris.*]
[Y asi.
la jente, Paris, me entrega
que me a de seguir.

PARIS.

Aquí
prevenida está y dispuesta.
(*Van saliendo los que pudieren con rrodelas y entre ellos Sinon y Casandra y Liuio.*)

HECTOR.

Pues adios.

PARIS.

Adios.

HECTOR.

Vasallos, (*51 r.*)
escuchad de qué manera
aveis de portaros. Liuio.

LIUIO.

Señor.

HECTOR.

Cajas y tronpetas
te sigan por esa parte
y á mí la jente por ésta.
En llegando á descubrir
las primeras centinelas,
el arma toca tan viba
que obligue á acudir á ella
con todo el grueso al contrario,
de suerte que entonces pueda
yo que enboscado e de estar
en esta ynculta maleza,
cargarle en la rretaguardia.

LIUIO.

Tú verás mi dilijencia. (*Vase con algunos moços que abrán salido con cajas.*)

HECTOR.

Vosotros aqui conmigo
esperad todos alerta.

SINON. [*Ap. á Casandra.*]

(Pues as querido, Casandra,
disfraçada y encubierta,
dejando á Troya esta noche,
pasarte al campo de Grecia,
en tocando el arma, sigue
mis pasos, que yo á la tienda
de Menelao te guiaré.)

CASANDRA. [*Ap. á Sinon.*]

(Á ser rrayo voy dispuesta
de Troya, pues no me toca
menor parte de la ofensa
de Paris, traydor dos ueces
(*51 v.*)
á mi sangre, porque vea
en mí el mundo que con ce-
[los
no ay mujer que no convierta
en rrencores los cariños
y en vengançàs las finezas,
¡ vibe Jupiter ! que tengo.)

DENTRO.

¡ Arma, arma ! ¡ Guerra,
[guerra !

HECTOR.

Ya el arma tocan. Ninguno
envista hasta que orden tenga.
(*Salen por la otra parte Menelao y Aquiles y jente.*)

MENELAO. [*Ap. á Aquiles.*]

(¿ De dónde, Aquiles, el arma
viene tocada ?)

AQUILES. [*Ap. á Menelao.*]

(De aquella
parte que es de Agamenon
quartel.)

MENELAO. [*Ap. á Aquiles.*]

(Pues á socorrerla
al punto el rreten acuda ;
y en tanto que voy yo á ella,
tú, Aquiles, cubre este puesto
con la jente que goviernas.
No sea falsa aquella arma
y por otra parte vengan.)
[(*Vase.*)

AQUILES. [*Ap. á Menelao.*]

(Ve seguro, que este paso
conmigo, señor, lo queda.)

HECTOR. [*Ap.*]

(Ya allá se ban enpeñando.)

DENTRO.

¡ Arma, arma ! ¡ Guerra,
[guerra !

HECTOR. [*Ap.*]

(Agora es tienpo.) [*A los Troyanos.*]
¡ Ea, Troyanos !

VNOS.

¡ Viba Troya !

OTROS.

¡ Viba Grecia !

HECTOR.

¿ Cómo a de vibir si Ector,

abrasada rruyna vuestra,
os embiste?

AQUILES.

Siendo Aquiles (*52 r.*)
quien te sale á la defensa.

HECTOR.

Mucho me guelgo que tú
cabo deste puesto seas.

AQUILES.

Y yo de que tú me enbistas.

HECTOR.

Pues, ¿ qué aguardas ?

AQUILES.

Pues, ¿ qué esperas ?

VNOS.

¡ Viba Grecia !

OTROS.

¡ Viba Troya ! (*Danse vatalla.*)

SINON. [*Ap. á Casandra.*]

(Casandra, no te detengas.
Vén conmigo.)

CASANDRA. [*Ap. á Sinon.*]

(Ya te sigo.) (*Vanse los dos. Entranse peleando todos si no es Viznaga.*)

VNOS.

¡ Arma, arma ! ¡ Guerra, [guerra !

VIZNAGA.

¿ Ay tan grande boberia
como, sin dios ni conciencia,
matarse los hombres sólo
por la honrra como si fuera
la onrra alaja que se ve.
Ni el tenerla ó no tenerla
sirbiera de algo en el mundo.
[(*La caja sienpre.*)
Miren quál anda la fiesta.
Noche, tu sombra me anpare,
que en esta dilijencia
de huyr ó quedarme escon- [dido
podrá ser que algo merezca.
[(*Vase.*)

DENTRO.

Troyanos á rretirar,
porque con toda su fuerça
carga el enemigo. (*Salen Aquiles y otros, rretirandose Hector que viene erido y cayendo.*)

HECTOR.

Ynfames,
¿ qué es á rretirar ?

AQUILES.

¿ Qué yntentas,
si ves que toda tu jente
solo y erido te deja ? (*52 v.*)

HECTOR.

Daros la muerte yo solo.
Mas, ¡ ay de mí, que las [fuerças
al coraçon no obedecen !
(*Cay.*)

pues él sobra y faltan ellas.

AQUILES.

Rrindeme las armas.

HECTOR.

Yo (*Lebantase.*)
morir puedo á la violencia
del hado mas no rrendirlas.
Llegad, llegad, porque muera
matando, pues tendre sólo
por consuelo en mi trajedia
que la falta de mi sangre
e suplido con la vuestra,
veviendo más por la boca
que por las eridas vierto. (*Cay.*)
Mas ¡ ay ! mas ¡ ay ! que es
[forçoso
que ya al decreto ovedeça
de los dioses ! ¡ Ay de ti,
Troya, pues ya no te quedan
esperanças de no verte
en tus ceniças enbuelta !

AQUILES.

Ya murio. ¡ Balgame el cielo !

VNO.

¿ De qué lloras ?

AQUILES.

De que sea
tan ynfeliz que me falte
contrario de tantas prendas.
(*Salen Agamenon y Menelao.*)

AGAMENON.

¡ Con quánto pabor el alba
esta mañana despierta !

MENELAO.

¿ Qué mucho si sale sólo
á ver lástima y penas ? (*53 r.*)

AGAMENON.

Gran daño an hecho en los
[nuestros
los Troyanos.

AQUILES.

Y avn no quedan
ventajosos ; pues en sola
vna vida que les questa
la salida, pierden más
que nosotros en la ynmensa
multitud de los eridos
y muertos.

MENELAO.

¿ De qué manera ?

AQUILES.

Muriendo Ector á mis manos
que fue su mayor defensa.

MENELAO.

De la lástima y la yra
las dos pasiones me cercan
más poderosas. Por vna
parte el coraçon me quiebra
ver tan valeroso joben,
rrotas las armas sangrientas ;
por otra el ver que es su san-
[gre
la de mi enemigo mesma
me da gana de arrojarme
como ydropico á veberla.
Y es entre estos dos afectos
tan poderosa la fuerça
de la yra que es preciso

que en mí á la lástima vença.
Llebalde y sobre vn paves,
poniendo en él vnas querdas
al compas de destempladas
cajas y rroncas tronpetas
(53 v.)
al pie de los altos muros
de Troya le arrastrad. Vean
los Troyanos que mi saña
avn en los muertos se venga.
(Salen Sinon y Casandra.)

SINON.

Dame, gran señor, tus pies.

MENELAO.

O Sinon amigo, vengas
con vien, que tú solo eres
escepcion de aquesta rregla
general de los Troyanos. *(Cla-*
[rin.)

SINON.

Más lo sere quando sepas
á quién de Troya e traydo.

MENELAO.

¿ Á quién ?

SINON.

Á Casandra vella.

MENELAO.

¿ Qué es lo que miro ? Casan-
[dra.

AGAMENON.

Sobrina.

CASANDRA.

Á las plantas vuestras
Casandra ynfelice yace,
para que la eroyca enpresa
de la destruycion de Troya
tome otro onor por su quenta.
Á casar con Paris...

MENELAO.

Calla,
que al oyr su nombre rre-
[uienta
el coraçon en el pecho
vien como le quede la fiera
rrauia erido está, que siempre
que oye algun latido tiembla.
Prosigue, pues, sin nom-
[brarle.

CASANDRA.

De nuestras bodas las fiestas
ya prevenidas estaban
quando vino aquella nueba
(54 r.)
de que tú ¡ ay de mí ! á An-
[siona
rrepudiabas con que cesa
el casamiento, y, tratando
qué medio el rrepudio benga,
el medio fue que bolbio
quien fue á tratarle (no temas
(Suspira Menelao.)
que te le nombre) trayendo
á Elena rrobada.

MENELAO.

¿ Y ésa
es atencion ? ¡ Ay, Casandra !
no me nombres á esa fiera,

pues, por quitarme de vn [rriesgo,
me pones de otro más cerca.

CASANDRA.

Mucho me pesa que quanto
pronuncie pesares sean
y asi á callar me rresuelbo
por no decir los que rrestan.

MENELAO.

¿ Luego, ¿ ay más ?

CASANDRA.

Sí.

MENELAO.

Pues, prosigue.
Apuremos dónde llegan.

CASANDRA.

Troya que de tu vengança
es asunto, de manera
defendida está en sí misma
que es ynposible que puedas
rrendirla si no es que el trato
la postre sin que la vença.
La multitud de sus jentes
es tan grande, es tan ynmen- [sa,
que parece que sus calles
hombres armados enjendran.
(54 v.)
El hambre que es quien po- [dra
aflijirlos, los alienta
á hacer esfuerços tan grandes
que con suma providencia
en muros, rrondas y plaças
aran, cultiban y sienbran,
cojiendo frutos de que
todo el año se sustentan ;
las armas, las municiones
y los pertrechos de guerra,
dentro los labran de suerte
que no ay cosa que no tengan.
Fuera desto, prisioneros
an dicho que ya de Grecia
bastimentos y socorros
no vienen con la asistencia
que solian, porque el tienpo
va enflaqueciendo las fuerças
y ejercitos numerosos
que en pais contrario canpean
y que no a[n] de comer más
que lo que trayn de su tierra,
no es posible sustentarse.
Con cuyas rraçones piensan
que presto el sitio lebantes
y rroto y desecho buelbas ;
y asi con esta esperança
todos se animan y alientan
(55 r.)
á no rrendirse.

MENELAO.

¡ Ay de mí,

2624. Cassandra's account of the difficulties attending the capture of Troy is strongly suggestive of the speech of el Príncipe de Polonia y Espínola extolling the strength of Bredá. Cf. *El sitio de Bredá*, Vol. I, p. 121 c.

Casandra, que todas esas
rraçones verdades son !
y no siento que lo sean
tanto porque sean verdades
como porque ellos las sepan.
¡ Ay de mí otra vez ! Oy pier- [do
la esperança.

SINON.

No la pierdas
sino fia de la yndustria
lo que le falta á la fuerça.
Yo dare medio... ¿ mas qué
(*Cajas destenpladas y tronpetas.*)
cajas y trompas son éstas ?

MENELAO.

Las que quiero que celebren
oy de Ector las esequias,
arrastrandole á la vista
de Troya.

SINON.

De esa sentencia,
si es que de mí as de fiarte,
enpeçaran mis quimeras
á ocasionar sus motibos.

MENELAO.

Para todo doy licencia
en orden á mi vengança.

SINON.

Pues el primer paso sea
que á vna fabrica que yo
traçaré asistan y atiendan
los artifices que pida
luego ; avnque amotinar veas
tu ejercito contra ti (*55 v.*)
ni te rreceles ni temas ;
ni tú, avnque veas llamarte
su rrey, no te desvanezcas.

MENELAO.

Toma este anillo y por él
di que todos te obedescan.

SINON.

Pues por aqui an de enpeçar
los engaños y cautelas
de la astucia de Sinon
á ser en el mundo eternas.
(*Vase y buelben las cajas.*)

AGAMENON.

No sé si en fiarte tanto...

CASANDRA.

Señor, de vn Troyano acier- [tas.

MENELAO.

Ya como perdidas obran
mis esperanças.

CASANDRA.

Cubiertas

2696. One of the sub-titles given to the *Troya abrasada* mentioned in *El diablo cojuelo* is *Las astucias de Sinon*.

de varias jentes se ben
de Troya torres y almenas,
atendiendo al rronco son
de cajas y de tronpetas.

MENELAO.

Llegad conmigo, que quiero
hablarles desde más cerca.
¡ A de los muros ! (*En lo alto Priamo, Paris, Elena y otros.*)

PARIS.

¿ Quién llama ?

MENELAO.

Quien avisaros yntenta (*Las cajas y sacan á Ector sobre vn pabes. Dan buelta al tablado y banse.*)
con vna accion que ninguno
espere que buena guerra
le e de hacer. Aquéste es Ec-[tor,
vuestro principe. Avn la tierra
no a de serbirle de más
que de arrastrarle por ella.

PRIAMO.

¡ Ay, hijo del alma mía !

PARIS.

¿ Qué es lo que miro ?

ELENA.

¡ Qué pena ! (*56 r.*)

PRIAMO.

Barbaro, fiero tirano,
si de baliente te precias,
¿ cómo de cruel blasonas
y en vn cadaber te vengas ?

MENELAO.

Como cadaber que tubo
tu sangre, desta manera
se a de tratar.

PARIS.

Poco debo
á mi valor si no me hecha
del muro á vengar su muerte.

ELENA.

¡ Paris, señor !

MENELAO.

No le tengas,
yngrata, que esos abraços
me an rrepetido mi afrenta
y me obligarás á que
antes que él aqui descienda
yntente subir yo al muro.

AGAMENON.

Señor, mira.

AQUILES.

Considera.

MENELAO.

Dejadme los dos.

AQUILES.

No es vien
llegar del muro más cerca.

PRIAMO.

Hijo, tente. No permitas

que á los dos en vn dia pier-[da.

PARIS.

Elena, señor, dejadme...

MENELAO.

Yo sabre rromper sus piedras
con las manos, con los dientes,
quando otras armas no tenga.

PARIS.

que me arroje, porque el mun-[do...

CASANDRA.

Vien puedes dejarle, Elena,
porque para que él no baje (56 v.)
no ynporta que le detengas.

AGAMENON.

Obligarás que por fuerça
te rretiremos.

PRIAMO.

Llebalde.

MENELAO.

¡ A traydor, que no me dejan ! (*Vanse los tres llebandole.*)

PARIS.

¡ A cruel, que me detienen !

CASANDRA.

Vien puedes dejarle, Elena,
porque para que no salga
oy, quien anoche á las puertas
se quedó de la ciudad,
no es menester dilijencia.

PRIAMO.

Llebalde de aqui. Llebalde. (*Lle-[banle otros.*)

PARIS.

¿ *De mi esto se dice* ? ¡ *Pesia* !

ELENA.

De mujer aborrecida
de quien es arma la lengua,
¿ qué ynporta, y más quando [vemos
que fujitiba te vengas ?

CASANDRA.

Si yo, Elena, me e pasado
al ejercito de Grecia,
á mi patria me e venido.
No me e venido á la ajena
en los braços de otro dueño.

ELENA.

Esa accion de que te precias,
aborrecida, la as hecho.
No savemos lo que hicieras,
querida. (*Vase.*)

CASANDRA.

Yo lo dire
alguna vez de más cerca. (*Vase.*)

PRIAMO.

¡ *Ay, ynfelice de mi* !
que en tantas dudas y penas (57 r.)
soy el centro donde todos

tiran sus lineas derechas.
Perdi á Ector y perdi
la mitad del alma mesma,
arrastrándole á mis ojos
por todo el muro le lleban.
¿ Cómo es posible que el cielo
aquesta crueldad consienta ?
Oy mill rrepetidos ecos
el viento pronu[n]cia.

VNO.

Muera
Menelao.

OTRO.

Agamenon (*La caja.*)
viba.

PRIAMO.

¿ Qué voces son éstas
y qué es lo que veo ? Parece
que, enbuelto en cibiles guerras,
el ejercito enemigo
se amotina ; y acia aquella
parte del bosque tanvien
parece que alguna ynmensa
fabrica se labra. ¡ Cielos !
¡ Si fortificarse yntentan
vnos contra otros ! ¡ Dioses
soberanos, abrid senda
para la paz que deseo !
porque de quantas miserias
padece vn rreyno ninguna
tan grande como la guerra.
(*Vase.*) (*57 v.*) (*Salen Viznaga y Ysmenia.*)

YSMENIA.

¿ Tú lloras ?

VIZNAGA.

¿ No a de llorar
con mill causas mi pesar ?

YSMENIA.

¿ Mill ?

VIZNAGA.

Si.

YSMENIA.

¿ Quáles ?

VIZNAGA.

La vna es ver
que no te quiero tener
y no me quieres dejar.
La dos ver que trueque el hado
la suerte de Ector ayrada ;
pues, siendo en tan triste estado
tú, Ysmenia, la enamorada
es el otro el que arrastrado.
La tres que al paso te ofrezcas
sienpre doyte á Berseba
y que, avnque vision parezcas
se me aparezca otra y tú
no te me desaparezcas.
La quatro es aver nacido
tan ynfeliz (cielos ved
quán grande esta causa a sido)
que aviendo yo pretendido,

DLXXXI. Cf. *También hay duelo en las damas*, Vol. II, p. 141 c, where a *graciosa* starts to count from one to one thousand.

nunca me an echo merced.
La cinco...

YSMENIA.

¡ Qué necio estás
dc *decir todas mill yntentas!*
porque á la lengua me bas,
que faltan ya nobe cientos
y nobenta y seis no más.
(Sale Ismenia y Viznaga.)

YSMENIA.

Deja locuras y hablemos
en nuestros particulares.
¿ Merecense mis estremos
(58 r.)
que me des tantos pesares ?

VIZNAGA.

Ysmenia, en quentas entre-
[mos.
Yo con toda aquesta gala
nuebe ó diez moças sospecho
que amé, qual buena, qual
[mala ;
y lo más que por mí an hecho
es embiarme noramala.
Quiso dios y mi ventura
que, rrobada con Elena,
veniste de añadidura,
para que en algo mi pena
mejorase tu hermosura.
Dijete mi pensamiento ;
tu palabra me dijiste ;
llegó la obra y al momento
muchísimo me quisiste
y muchísimo lo siento ;
y assi de todas en ti
es bien que vengarme espere,
porque la que me quisiere
quiero que me sufra á mí
lo que yo á esotras sufriere.

YSMENIA.

¿ Y es ésa buena rraçon ?

VIZNAGA.

No es muy mala si me vale.

YSMENIA.

Es engaño y es traycion.

VIZNAGA.

Calla, porque Paris sale
á aumentar mi confusion.
(Sale Paris y Elena deteniendole y él huyendo sin vella.)

PARIS.

No me sigas, sombra fría.
(58 v.)

ELENA.

¡ Mi vien !

PARIS.

Palido trofeo.

ELENA.

Señor.

PARIS.

Ciega fantasia.

ELENA.

Paris, yo...

PARIS.

Loco devaneo.

ELENA.

Mi dueño...

PARIS.

Noche del dia.

ELENA.

¿ Con quién hablas ?

PARIS.

¿ Qué me quieres ?

YSMENIA.

¿ Qué es esto ?

PARIS.

¡ Estraño rrigor !

VIZNAGA.

¿ Qué tienes ?

PARIS.

Ya sé quién eres.

ELENA.

Mira.

PARIS.

Ya sé que mi amor
fue la causa por quien mueres.
Dejame, Ector. No, teñida
(*Abraçase con ella.*)
en sangre la faz, enojos
me des.

ELENA.

Yo soy tu omicida.

PARIS.

¡ Ay, Elena de mis ojos !
¡ Ay, Elena de mi vida !
¿ tú eras quien estaba aqui ?

ELENA.

Sí, mi vien y arto dudosa
de verte fuera de ti.

PARIS.

Peor fuera, Elena hermosa
verte yo, yo estar en mí.

ELENA.

¿ Qué a sido esto ?

PARIS.

No sé. Luego
que del muro me quitaron,
triste, colerico y ciego,
mis sentidos ocuparon
mill fantasías. Vn fuego
me parecio que sentia
tan voraz que en él ardia
toda la ciudad y en él (59 r.)
juzgara, pena cruel,
que el cadauer de Ector via.

ELENA.

Mi vien, mi dueño, señor,
si de tan justa tristeza
tiene la culpa mi amor,
no la tiene mi fineza.
Yo siento vuestro dolor
más que tú avnque te consuelo ;
y es porque no puede aqui
hacer por ti mi desvelo
más que ofrecerte el consuelo
que a menester para sí.

Á tus pies estoy postrada ;
puedan mis alagos más
que vna aprehension.

PARIS.

¡ Ay, amada
Elena ! ¿ qué no podras ? (*Vn*
[*clarin.*)
¿ Pero qué es esto ?

VIZNAGA.

Llamada
del enemigo es.

PARIS.

Sin duda
ay alguna nobedad.

ELENA.

¿ Qué sera ? Cobarde y muda
estoy.

YSMENIA.

Ya de la ciudad
(*Otro clarin.*)
rresponden.

PARIS.

Fuerça es que acuda
á ver desto la ocasion. (*Sale*
[*Priamo.*)

PRIAMO.

Yo la dire. Agamenon
ya rrey de Grecia este dia
vna enbajada me enbia
y es quien me la tray Sinon.
(*59 v.*)

PARIS.

¿ Qué as rrespondido ?

PRIAMO.

Que entre
como embajador, supuesto
que el oyr al enemigo
fue sienpre prudente aquerdo.
(*Sale Sinon.*)

SINON.

Dame, gran señor, tus plantas,
que avnque oy á tu vista llego
como enbajador y no
como vasallo, no quiero
goçar de la ynmunidad,
pues mi mayor lucimiento
es ser por sangre Troyano,
avnque por costumbres Griego.

PRIAMO.

Sinon, ¿ qué venida es ésta ?

SINON.

Quedé anoche prisionero
de Grecia y Agamenon
oy su embajador me a hecho.
Ésta de creencia es
la carta. Escucha aora atento
y sabras las nobedades
mayores que a visto el cielo.
Menelao con el dolor
de su agrauio y de sus celos
(vien que el dolor no disculpa
crueldades fuera de tienpo)
oy por vengarse en tu sangre
mandó que arrastrasen á Ector
á la vista de tus muros.
(Perdona si te enternezco,

que es forçoso repetirlo,
pues no es facil no saverlo.)
(60 r.)
El ejercito que ya
con obediencia y despecho
cansado está de sufrir
la guerra de tanto tiempo,
tomando por ocasion
espectaculo tan ciego,
contra Menelao su rrey
dcx *se a amotinado.*

PRIAMO.

Algo de eso
oy yo desde la muralla.

SINON.

Oy verás que yo no miento.
todo se amotinó y luego
de las armas entregó
á Agamenon el govierno.
Él, avnque escusarse quiso,
no pudo, que fuera necio
quien á vn veloz monstruo,
[que
tiene ya vencido el freno
de la lealtad, con las rriendas
le llamara del consejo;
pues fuera yrritarle á más
y que no parara en esto.
Acetó el cargo y apenas
se vio en él quando al mo-
[mento
cargaron sobre sus hombros
sus quejas, sus desconsuelos,
rrepresentandole todos
que se hallan pobres y enfer-
[mos,
desterrados de su patria
y arrancados de su centro;
(60 v.).
que diese fin á la guerra
de vna vez, que avnque rresuel-
[tos
estaban á no bolber
sin onor, sentirían menos
morir escalando el muro
que no sustentando el cerco.
Dejemos en esta parte
su rraçon y su ardimiento
y vamos á Menelao,
que, ofendido del suceso,
dejando el baston, les hiço
vn publico parlamento.
Asentó en él que jamás
fue Elena su esposa, puesto
que forçada de su hermano
por convenencias del rreyno
de Citara vella, que es
ysla consagrada á Venus,
casó con él y que así
no pudo el sacro Ymeneo
sin boluntad enlaçar
el yugo del casamiento;
que si auia pretendido
vengarse con tanto estruendo,
sólo auia sido por dar
de tan publico desprecio
publica satisfacion;
pero que ya conociendo

2882. The mutiny in tne Greek camp is here represented as feigned. The pretended revolt is only one of Sinon's tricks. In the more authentic versions, it is a bona fide uprising.

para con él sospechosos (*61 r.*)
sus soldados, hacia el cielo
protesta que desistia
de su vengança, atendiendo
Agamenon que su hermano
se daba por satisfecho
de que Elena como dama
pudo ofender su rrespeto
pero como esposa no
y que ya todos los medios
de aquesta guerra pendian
de solo su arvitrio. Atento
á la lástima de todos
y de todos al rremedio,
me mandó venir á darte
aviso, y dice en efeto
que quiere de los Troyanos
atender á los lamentos
y de los Griegos tanbien
quiere atender al destierro,
siendo el fin la jeneral
paz de Troyanos y Griegos;
que él de su parte pondria
boluntad y rrendimiento,
en cuya fee dara á Palas
por su fiadora, ofreciendo
al Ylion de sus muros,
donde está su altibo tenplo,
vn fabricado caballo
que estaba su jente haciendo (*61 v.*)
para consagrarle á Marte
jeroglifico perfeto
de la guerra; y así á Palas
le ofrecieran, adquiriendo
nombre de Paladion
por su nombre en efeto;
que te jurará en sus aras
eterna aliança y feudo
para que con esto cesen
tantos rrigores sangrientos,
tantas rrepetidas sañas,
tantos mortales enquentros,
ambres, pestes, mortandades,
omicidios, adulterios,
rrobos y delitos como
tray la guerra; monstruo fiero,
que vidas de hombres y bru-
[tos
son su mejor alimento.

PRIAMO.

Si yo pudiera, Sinon,
mostrar mi agradecimiento
dcxv *con palabras, no dejara*
que rrespondiera el silencio.

PRIAMO.

Dile á Agamenon que yo,
estimando sus deseos,
vna y mill veces admito
de su rraçon los preceptos.
Que al tenplo de Palas venga;
que trayga el don opulento
de ese caballo que labra

2963. The mistake of confusing the Palladium with the horse of Troy was a very general one. Cf. my note on the subject in *Mod. Lang. Notes*, Vol. XXV, June 1910, p. 184. Since then I have discovered a fifteenth century example of the mistake. Cf. *El Cancionero de Baena* (ed. by Michel, Leipzig, 1860), Vol. I, p. 72.

donde los dos nos veremos
(*62 r.*)
conprometiendo en su altar
con solemne juramento
la paz y que en tanto aya
suspension de armas, haziendo
vanquetas, fiestas, olguras,
entre Troyanos y Griegos.

SINON.

¡ Con esa rrespuesta. a, quánto
vfano y gustoso buelbo !(*Vase.*)

PRIAMO.

Guardete el cielo.

PARIS.

No sé
si haces vien en crer tan presto
la embajada de Sinon.

PRIAMO.

Pues, ¿ por qué ?

PARIS.

Porque lo tengo
por poco seguro.

ELENA.

Quando
lo fuera él, ¿ pudiera serlo
Agamenon ?

PARIS.

¿ Por qué no ?

PRIAMO.

Porque es rey y no savemos
los rreyes mentir.

VIZNAGA.

Se entiende.
dcxvii *eso con los rreyes griegos*
como con esotros.

PARIS.

Yo.

[PARIS.]

Ni lo dudo no lo àpruebo;
mas miralo más despacio.

ELENA.

Poco ay que mirar en esto ;
que tambien como á nosotros
les está la paz á ellos.

PRIAMO.

Tú dices vien. Hijos mios,
vasallos, amigos, deudos,
ya cesa la guerra ; ya
de paz se trata ; muy presto
(*62 v.*)
saldreis de la esclauitud
en que os a tenido el cerco.

DENTRO.

¡ Viba nuestro gran rrey !

TODOS.

¡ Viba !

PRIAMO.

¡ Qué goçosos, qué contentos
la paz abraçan ! No ya
con belicos ynstrumentos
aflijais el ayre. Sean
dulces boces, blandos ecos,
los que en los muros se oygan.

TODOS.

¡ Viba Priamo, rrey nuestro !

PRIAMO.

¡ Ay, Ector del alma mía,
si llegaras tú á ver esto !
(*Vase.*)

VIZNAGA.

Ysmenia, adios.

YSMENIA.

¿ Dónde vas ?

VIZNAGA.

Á ver si entre estos festejos
no te veo y puedo ver
vn poco de vino greco.
(*Va*[*n*]*se.*)

ELENA.

¿ De qué tan triste as quedado ?

PARIS.

No sé.

ELENA.

Mira quán contentos
vnos á otros se abraçan
y, por las calles corriendo,
previenen vnos y otros
musicas, bayles y fuegos.

PARIS.

¿ Ves toda aquesa alegria ?
pues para mí es sentimiento.

ELENA.

¿ Por qué ?

PARIS.

No sé la rraçon
pero vien sé que la tengo.
(*Vanse los dos. Salen Menelao, Agamenon y Sinon.*)

MENELAO.

¿ Eso a rrespondido ?

SINON.

Sí,
y con tan grande alegria
toda la ciudad se via
quando por ella sali
que avnque Priamo quisiera
torcer sus designios, ya
presumo que no podra, (*63 r.*)
porque queda de manera
á las paces persuadido
el pueblo que si yntentara
no hacellas, se amotinara.

MENELAO.

Vien hasta aqui a sucedido.

AGAMENON.

Y agora, ¿ qué emos de [hacer ?

SINON.

Lo primero es conveniente
que tanvien dé nuestra jente
á los de Troya á entender
su gusto y, sobre el seguro
de la tregua deste dia,
con musica y alegria
saluden á los del muro.
Lo segundo es abreuiar
la fabrica del caballo,
pues sólo en el tiempo hallo

peligro, que el dilatar
estas cosas suele ser
su mayor ynconbeniente.

MENELAO.

En él labra tanta jente
y con tal ansia de ver
su gran fabrica acabada
que, si está el efeto en esto,
pienso que podra muy presto
hacerse en Troya la entrada.
Y yo, pues no me e de hallar
en las fiestas de ese dia
porque la persona mia
depuesta an de ymaginar, (*63 v.*)
tengo de ser el primero
que en su vientre a de esconder
ese monstruo que a de ser
preñido monte de acero.

AGAMENON.

Yo con la jente estare
en la campaña advertido,
para que en sintiendo el
[rruydo,
socorro á tus armas dé.

SINON.

Facil te sera el entrar,
pues encima de la puerta
dejará vna brecha avierta
su estatura singular.

MENELAO.

Quiera el cielo que el suceso
rresponda á la prebencion.
(*Dentro voces de fiesta y sale Casandra.*)

AGAMENON.

¿ Qué voces aquéllas son ?

MENELAO.

Casandra hermosa, ¿ qué es
[eso ?

CASANDRA.

La jente que persuadida
á que la paz se trata,
ninguna yntencion rrecata
alegre y entretenida
con musicas y con fiestas
tanto al muro se a acercado
que del muro an escuchado
dulces festibas rrespuestas.
(*Otra vez las voces.*)

MENELAO.

¿ Quién, dioses piadosos,
[quién,
creyera que su alegria
en ningun tienpo podia
sonar á mi agrauio vien ?
Á mi tienda, hermano, voy,
porque ninguno me vea (*64 r.*)
hablando contigo y crea
que doble contigo estoy.

AGAMENON.

Dices vien y yo á entender
dare á sus fiestas atento
que como es ése mi yntento
me alegro de su placer.

SINON.

Yo asistiendo á los sutiles
artifices les dare
prisa. (*Sale Aquiles.*)

AQUILES.

Ya no ay para qué.

MENELAO.

¿ Cómo, valeroso Aquiles ?

AQUILES.

Como tal el celo a sido
con que la estatua an labrado
que antes de averla empeçado
acabarla a parecido.

MENELAO.

Pues, si ya no ay que esperar,
Sinon, parte á preuenir ;
Agamenon á finjir ;
Aquiles á señalar
la jente ; á vengar tu suerte,
Casandra, y yo mi crueldad.
Celebrad, pues celebrad
esequias de vuestra muerte.
(*Vanse.*)

(*Las voces otra vez y salen cantando vn coro y en alto está otro.*)

CORO PRIMERO.

¡ A de los muros de Troya !

CORO SEGUNDO.

¡ A de los campos de Grecia !

CORO PRIMERO.

Albricias os pido.

CORO SEGUNDO.

Albricias os pido.

CORO PRIMERO

Que enpieça la paz.

CORO SEGUNDO.

Que acaba la guerra.

CORO PRIMERO.

Albricias.

CORO SEGUNDO.

Albricias.

CORO PRIMERO.

Sucedan...

CORO SEGUNDO.

Sucedan...

CORO PRIMERO.

la lira la caja.

CORO SEGUNDO.

la voz la tronpeta.

VNA VOZ SOLA, LUYSA.

Yo pido con más rraçon
las albricias, pues es fuerça (64 *v.*)
que quien de cautibo sale
la liuertad agradezca.

DCXXXVI. Luysa and Josepha are the names of the actresses who sang the parts. Cf. introduction.

OTRA VOZ SOLA, JUSEPA.

Y con más causa tamvien,
pues es preciso que tenga
mayor gusto con la paz
quien va á su patria á la buelta.

VOZ PRIMERA.

¿ Cómo las damas de Troya
lo an pasado ?

VOZ SEGUNDA.

Como aquellas
damas de hija de vecino,
cerradas y de hambre muertas.
Las que de Grecia an uenido,
¿ cómo se hallan ?

VOZ PRIMERA.

Muy contentas,
porque nunca están en casa
y se andan de tienda en tienda.

CORO PRIMERO.

Albricias.

CORO SEGUNDO.

Albricias.

(*Antes de acabar suenan las chirimias y cajas. Salen con los acompañamientos que pudieren Agamenon por vna parte, Priamo, Paris y Viznaga por otra.*)

YSMENIA.

¿ Qué voces son las que anegan
nuestra dulce suspension ?

LUYSA.

Priamo y Agamenon
que á verse y á hablarse llegan.

AGAMENON.

Dame, señor, los braços
que de eterna amistad an de ser [laços.

PRIAMO.

Y con nudo tan fuerte
que no los puede desatar la [muerte.

AGAMENON.

Vos, Paris valeroso,
los vuestros no negueis.

PARIS.

Yo soy dichoso
quien en ellos te a hagora en [merecellos.

AGAMENON. [*Ap.*]

(*¡ Quién te pudiera desacer en [ellos !*)

PRIAMO.

Aquel templo eminente (*65 r.*)
que lleba al sol la coronada [frente,
sirbiendole su misma ambicion [de alas,
es el templo de Palas
en cuyas aras emos
de jurar la amistad que eterna [haremos.

AGAMENON.

Pues en tanto que viene
el gran Paladion que ya se pre- [biene
de mi fee por yndicio

á su ynmensa deydad en sacrificio
los dos al templo vamos.
Las ceremonias de aliança haga-
[mos.

PRIAMO.

Decid en voz altiba
que viba Agamenon.

AGAMENON.

Priamo viba,
decid en voz sonora.

PARIS. [*Ap.*]

(*¿ Aquesto apoya*
mi padre ?)

TODOS.

Viban juntas Grecia y
[Troya.
Albricias, albricias.
(*Salen Ysmenia y Elena.*)

ELENA.

No quise, Ysmenia, salir
destos jardines en tanto
que las ceremonias duran
y los festejos y aplausos
de este dia, que no fuera
justo que, aviendo causado
yo la guerra, embaraçara
la paz, si al verme mi hermano
rrenobara con mi vista
la memoria de su agrauio;
y asi quiero, rretirada,
pasar la tarde goçando
la lisonja destas fuentes,
la hermosura de estos quadros.
(*65 v.*)
lo poco que rresta al dia,
pues ya el sol en el ocaso
le da licencia á la noche
para que estienda su manto.

YSMENIA.

Yo por estarme contigo
tanvien de ver e dejado
la fiesta y saue mi dios
si lo siento. Porque, quando
considero como está,
señora, todo ese campo
de varias jentes cubierto,
vaylando aqui, alli cantando,
aqui juegos, alli luchas,
carreras aqui, alli saltos,
aqui voces, alli grita,
y aqui y alli merendando,
pierdo aqui el entendimiento
de ver que alli no me hallo.

ELENA.

La pintura te agradezco
y, avnque le tenia mandado
á Viznaga que viniera,
en viendolo él á contarlo,
(*Sale Viznaga.*)

3138. An almost identical passage is to be found in *Fuegó de Dios en el querer bien*, Vol. III, p. 307 b. Compare the very similar description of the fishing community of Zahara, given by Cervantes in *La ilustre fregona* : Aquí se canta, allí se reniega, acullá se riñe, acá se juega, y por todo se hurta.

ya me as quitado el deseo,
de sauerlo.

VIZNAGA.

Pues el paso
torcere, si á tan mal tienpo
oygo mi nombre en tus labios.

ELENA.

No te vayas, que de ti
sauerlo tamvien aguardo.

VIZNAGA.

Hacesme mucha merced,
que rrebentara, callando.
Priamo y Agamenon,
despues de darse los braços
al templo fueron adonde
sobre las aras juraron
eterna amistad. Dejemos
aqui á los rreyes y vamos (66 r.)
á la ofrenda que á la diosa
los Griegos an consagrado.
¿ Viste, señora, tal vez
sobre los espejos claros
del mar vn bajel rrompiendo
sus espumas de alabastro ?
Pues tal engolfo de flores
sobre las ondas del campo
parecia nabegar
la eminencia de vn caballo,
vien que sin viento porque,
en calma el norte y el austro,
solamente se mouia
al rremolque de los braços.
tan perfecto y tan vien hecho,
tan vibo, que á cada paso
que daba la jente, él
juzgaras que venia andando;
cuya magestad causaba
tanta admiracion y espanto
como si mober se viera
deste á aquel monte vn peñasco.
Llegó á la puerta y no cupo
de suerte que derribaron
para que hubiese de entrar
de la muralla vn pedazo
con que queda encarecida
su estatura cuyo espacio (66 v.)
capaz fuera...

ELENA.

Calla, calla.
No me le encarezcas tanto,
que de ymajinarle sólo
me da orror. Dioses sagrados,
no rreviente, no rreviente
el bolcan que amenaçando
mi vida está; que ya sobra
su fuego, pues yo me abraso.

VIZNAGA. [*Ap. á Ysmenia.*]

(*Ysmenia.*)

YSMENIA. [*Ap. á Viznaga.*]

(*¿ Qué quieres ?*)

VIZNAGA. [*Ap. á Ysmenia.*]

(*Dime.*
¿ A estado Elena en el campo ?)

YSMENIA. [*Ap. á Viznaga.*]

(*No. Mas ¿ por qué lo pregun-* [*tas ?*)

VIZNAGA. [*Ap. á Ysmenia.*]

(*Porque quantos an estado*
allá con el vino greco

an buelto á casa borrachos
y ella parece que tiene
algo desto.)

ELENA.

¡ Qué me abraso !

YSMENIA.

Señora.

ELENA.

Dejadme todos. (*Sale*
[*Paris.*)

PARIS.

¡ Mi Elena !

ELENA.

¡ Rrigor estraño !

PARIS.

¿ Qué tienes ?

ELENA.

¡ Palida sombra !

PARIS.

Pues ¿ cómo ?

ELENA.

¡ Sangriento encanto !
¿ qué me quieres ? ¿ qué me
[*quieres ?*

PARIS.

Tenerte, Elena, en mis braços.

ELENA.

Paris, señor, dueño mio.
(*Sale Paris.*)

PARIS.

Elena, señora mia,
¿ qué es esto ?

ELENA.

Vn delirio, vn
[pasmo.
Entre estas rramas jurara
que avia visto á Menelao,
teñido el desnudo acero
en sangre mia.

PARIS.

Pues quando
de aver el efeto visto
de la paz, asegurado
de mi sobresalto estoy,
¿ estás tú con sobresalto ?
(*67 r.*)
No temas, y pues yo vengo
gustoso, puedes estarlo
tú, Elena.

ELENA.

Estando contigo,
(*Musica.*)
mayor ventura no aguardo.

PARIS.

Viznaga, pues que la noche
tan apacible a mostrado
su tranquilidad y el viento
yere en estas flores manso,
di que en aquel cenador
las mesas pongan. Y en tanto,
(*Vase Viznaga.*)
porque Elena se diuierta
de aquel susto ymaginado,
llama los musicos tú (*Vase*
[*Ysmenia.*)

y diuiertenos cantando.
¿ Cómo te sientes, Elena ?

ELENA.

Muy bien con las alegrias
de tu amor y tus finezas. (*Sientanse los dos.*)

PARIS.

Entre estas flores vn rrato
te sienta ; que en ellas quiero
aliuiarme del cansancio.

ELENA.

¿ En fin que vienes seguro
de la paz ?

PARIS.

Estoylo tanto
que nuebamente la vida
á tu hermosura consagro
como prenda que oy adquiero,
porque hasta aqui mi cuydado
como agena te tenia
ya como propia.

ELENA.

Eso es falso,
porque nadie propiedad (67 *v.*)
adquiere en ajenos braços
sino solamente quien
vibe en ellos ; que el tirano
no es dueño. ¿ Viste á Casandra ?

PARIS.

Porque no hables de ella, ¡ o quánto
me guelgo que este ynstrumento (*Toquen ystrumentos.*)
suene ! Tono y letra oygamos.

MUSICOS.

En el rregaço de Venus
yace Adonis descansando
de las fatigas del vosque
en las delicias del prado.

PARIS.

¡ Qué á proposito la letra
viene ! pues yo te ydolatro
como á mi Venus.

ELENA.

Y yo
como á mi Adonis te amo.

MUSICOS.

Quando Marte, que celoso
estaba, viendo su agrauio,
en las entrañas de vn bruto
puso el fuego de sus rrayos.

PARIS.

Ya no viene bien la letra
pues ya no ay Marte agrauiado.

ELENA.

Ni bruto cuyas entrañas
puedan tener fuego tanto.

MUSICOS.

Al arma tocansus celos,
diciendo en suspiros altos...

TODOS.

¡ Arma, arma ¡ ¡ Guerra, guerra !

MENELAO. [*Dentro.*]

¡ Mueran todos los Troyanos!

PARIS.

¿ Qué es esto ?

ELENA.

¡ Ay de mi yn-
felice !

DENTRO.

¡ Traycion, traycion !

ELENA.

¡ Cielos santos !
¿ qué confusion es aquésta ?

PARIS.

Espera, que á verlo salgo. (*End of 67 v.*)
(I supply the missing end from Ms. 16870, Biblioteca Nacional.)

ELENA.

Esso no. No as de ir sin mí. (*47 r.*)

PARIS.

Suelta, Elena.

ELENA.

De mis brazos
no as de faltar.

PARIS.

¿ Cómo no,
si aquese griego cauallo
que metio Sinon en Troia
es bolcan de ombres armados ?

ELENA.

Como el defenderme á mí
es tu obligacion.

PARIS.

No salgo
de ella por esto.

PRIAMO.

¡ Infeliz
de mí! Matóme mi engaño.

PARIS.

Voz de mi padre es aquélla.
¿ Cómo en socorrerle tardo ?

ELENA.

En fin, Paris, ¿ qué me dexas
en poder de mis contrarios ?

PARIS.

¡ Ay, Elena de mi vida !
siempre he de estar á tu lado.

DENTRO.

¡ Arma, arma ! ¡ Guerra, [guerra !

PARIS.

Mal hare, si á esto no salgo.

PRIAMO.

Hijo.

PARIS.

¿ Cómo allí no boy ?

ELENA.

Paris.

*

PARIS.

¿ Cómo de aqui falto ?
¡ A cielos, y quién pudiera (47 v.)
diuidirse en tres pedazos !
Mas bén, Elena, conmigo ;
muramos juntos.

ELENA.

Muramos.

MENELAO. [*Dentro.*]

¡ Mueran todos !

TODOS.

¡ Fuego, fuego!

YSMENIA.

Viznaga, de ti me balgo.

VIZNAGA.

¿ Y de quién me valdre io ?

MENELAO. [*Dentro.*]

Entrad. Éste es el palacio.
Arda tambien y no quede
en el más breue espazio
por padron de mi desonrra.

VIZNAGA.

Por qué an de morir quemados ?
¿ el de Elena, por bentura,
era el pecado nefando ?

DENTRO.

¡ Qué me muero !

OTRO.

¡ Qué me ahogo !

OTRO.

¡ Qué me quemo !

OTRO.

¡ Qué me abrasso !

YSMENIA.

Viznaga, haz tú lo que Eneas,
que á su padre lleua en brazos
y á Julio Ascanio su hijo
entre el fuego de la mano.

3275. Calderon was very fond of representing on the stage such conflicts of duty. Cf. *Antes que todo es mi dama*, Vol. III, p. 571, where the hero has to choose between three simultaneous obligations : aiding a friend in a duel, aiding a lady against a brother's jealousy, and the lady of his love from a father's anger. In that case as in this, it was represented that a lover's first obligation is toward the lady of his love. Cf. *Amado y aborrecido*, Vol. III, p. 222 a, where the hero is forced to choose between giving aid to a lady who loves him and another who scorns but whom he loves.

3291. The escape of Aeneas from Troy is alluded to by Calderon in *La virgen del Sagrario*, Vol. I, p. 335 c and *El médico de su honra*, Vol. I, 348 c.

VIZNAGA.

Que Eneas se escape, vaia ;
y Anquises tambien lo passo ;
¡ mas que quemandose todos,
aia de librarse Ascanio ! (*Vase.*)

DENTRO.

¡ Arma, arma ! ¡ Guerra, guerra !
(*Paris huiendo ; Elena tras él ; y Menelao y Aquiles y otros.*)

PARIS.

¡ Ha, traidor ! ¿ qué te as ven-
[gado
con traizion ?

MENELAO.

Aora saues
que no ay traizion sobre
[agrauios.

PARIS.

Huie, Elena de mi vida,
mientras, muriendo, te amparo.
[*Matale Menelao.*]

ELENA.

Huiendo ire.

CASANDRA.

¿ Dónde as de ir,
si yo estoy, ingrata, al passo ?
(*48 r.*)

ELENA.

¡ Valedme cielos !

MENELAO.

Los cielos
no podran conmigo tanto
como puede tu hermosura.
Ella me detiene el brazo.

CASANDRA.

¿ Aora es tiempo de amor ?

MENELAO.

No es aquesto amor. La mano
me tiembla.

CASANDRA.

¿ Temor ?

MENELAO.

Tampoco.
Poder es más soverano ;
pues quien no temio ven-
[ziendo
teme vna muger llorando.

CASANDRA.

Tu onor ofendio.

MENELAO.

Bien dizes
mas sus lágrimas,...

CASANDRA.

Tu agrauio,...

MENELAO.

sus sentimientos...

CASANDRA.

tus zelos...

MENELAO.

¿ Zelos dijiste ? ¿ qué aguardo ?

ELENA.

¡ Valgame el cielo !

MENELAO.

¡ Ay, Elena,
con quánto dolor te mato !
[Matala.] (*Toquen y sale Agamenon.*)

AGAMENON.

Menelao.

MENELAO.

Agamenon.

AGAMENON.

¿ Y Paris y Elena ?

MENELAO.

Entrambos
están ia á mis manos muertos.

AGAMENON.

Yo en la ciudad no he dexado
parte alguna que no abrasse
mi furia.

AQUILES.

Ya los más altos
edifizios ruinas son.

SINON.

Á la campaña salgamos.
verás desde su eminencia
el más sangriento teatro...

MENELAO.

¡ A traidor que por ti solo
oy an perezido tantos ! (*48 v.*)
[Dale.]

SINON.

¿ Esse pago á mis finezas
das ?

MENELAO.

Sí, que aquéste es el pago
de vn traidor, porque conmigo
no agas despues otro tanto.

CASANDRA.

Buelve los oxos á ver
aquessa ruina.

MENELAO.

¡ O tú raro
padron de fuego, á los cielos
les quenta mi desagravio,
para que Troia Abrasada
con esto acaue, esperando
el que ésta escriuio perdones,
ia que no merezca aplausos.

Fin de la terzera jornada.

3335. This is the conventional way of rewarding a traitor in Spanish literature. Compare the proverb quoted by Cervantes, *Don Quijote*, pt. II, chap. XXXIX : Aunque la traicion aplace, el traidor se aborrece. Cf. Lope, *Las paces de los reyes*, (Academy edition), Vol. VIII, p. 535 a :

La traicion te pago bien,
Ser traidor te pago mal.

The traitor's reward is the same in the last act of Calderon's *Niña de Gomez Arias*. Cf. also *La gran Cenobia*, Vol. I, p. 203 a.

(Returning to the autograph MS, folios 68 r, v and 69 r, v are blank. Then come the following censuras.)

(*70 r.*) Esta comedia se puede bolber á representar con apercibimiento que, si algo de lo que en ella está borado (*sic*) ó reparado se dice, se castigará con grabes penas al autor, al que dijere los bersos y al apuntador, si no adbirtiere lo notado en ella. En Madrid á 2 de febrero de 1644.

Juan Nauarro de Espinossa. (Rúbrica.)

Por orden de V. S. el señor vicario general he visto esta comedia y en ella no ay cossa contraria á nra. sta. fee cathólica y buenas costumbres y assí podrá V. S. seruirse en dar la licencia que se pide para que se represente, con tal que se guarde el orden que Juan Nauarro de Espinosa tiene dado. Fecho en Valencia en el conuento de nra. sa. del remedio, ordándola SSma Trinidad á 3 de agosto 1644. El Mro. Sr. Juan Be. Palacio, qualificador del sto. officio (*sic*). (Rúbrica.)

(*70 v.*) Por comissión del S. Vic. General he visto tal como escrita comedia, yntitulada Troya abrasada y, quardando los rreparos y orden que tiene dado Juan Navarro de Espinosa, se podrá representar en Caraga (Cartagena ?) á siete de henero, 1645. Juan Gaspar de Perisanz.

Variant readings and textual notes, Act III.

2279. Ne of conviene cut off in the binding. — 2283. lo de a correction for mirar. — 2284. The two couplets beginning with this verse were marked for omission with the rest. Later Sí was written opposite them in the left margin and No opposite the following two couplets. The correction was made in brown ink. — 2294. mill dias a correction for el dia. — 2303. The s of onrras written over an r. — 2309. PARIS a correction for VIZNAGA. — 2318. yas crossed out after quieto. — 2341. Otro a correction for alguien. — 2384. avisara a correction for tomara. – 2394. VIZNAGA crossed out after morir. — 2395. This verse written in the margin after the following excision had been made... DXVII. Crossed out in black ink... DXXI. q. v. á d. a correction for que la doy con algo. — 2396. HECTOR crossed out at beginning of verse... del viento a correction for Espera. — 2398-2405. Marked for omission but later Sí was twice written in left margin. — 2424. Amor written over an illegible word... VIZNAGA la crossed out after Amor... hermano a correction for amigo. — 2428. lidia a correction for vibe. — 2458. pasart crossed out at beginning of verse. — 2506. I have omitted pueden at end of verse. — 2514-2515. Marked for omission but later Sí was written in the left margin. — 2540. tener ? crossed out after de. — 2578. This verse replaces an original : alrrededor de los muros. — 2590. This verse replaces an original : ¿ Qué miro ? Casandra hermosa. — 2599. A q crossed out after vien. — 2606. t. a. d. m. a correction for mi padre. — 2672. In the left margin, stands the stage direction *Caxas i clarin*, not in Calderon's hand... de q crossed out after medio. — 2686. This verse

replaces an original : los soldados que yo pida. — 2694. P. p. a. a correction for : Que es por donde. — 2701. aqui crossed out after esperanças. — 2727. Paris, señor a correction for No le tengas. — 2744. todos crossed out after rretiremos. — 2751. This verse replaces an original : no ynporta que le detengas... la crossed out after menester. — DXLIX. These lines were first given to Sinon. In the right margin, the stage direction *Y la caja de guerra* was written and crossed out. Calderon furthermore repeated this verse and the next by mistake. — DLXI. Oy crossed out at beginning of line... rrepetidos ecos a correction for confusas voces. — DLXII. vien crossed out after el... e. v. p. a correction for por mí hablando los vientos. — DLXXXVIII. otro crossed out in the original, plainly by mistake. — DXCIV. quatro a correction for quinto. — DXCVII-DXCVIII. replace : pues aviendo anoche huydo/oy no me an hecho merced. In the left margin, six short lines have been crossed out. They are utterly illegible except the first few words which read : No me digan. — DCII. faltan a correction for faltando. — 2782. This verse crossed out and then restored... mi substituted for tu, then crossed out... escuchas written for dijiste and crossed out. — 2783. This verse crossed out and y quiso mi substituted for l. l. o. Then it was restored as first written. — 2784. First written : tanto dello me quisiste ; then : tan muchisimo me amaste ; then as it now stands. — 2785. First written : yo á los desayres atento ; then : que muchisimo lo siento ; then as it now stands. — 2786. First written : de las obras en ti ; then toda was substituted for de las ; then the whole was stricken out and the verse written as it now stands. — 2790. esotras a correction for la otra. — 2793. y es traycion crossed out and rewritten. — 2794-2795. First written : No aflijas mi coraçon. / Callo porque Paris sale. This whole page of the Ms. is so illegible that 2786-2795 have been repeated in printed characters in the right margin. — 2797. Mi vien a correction for Señor. — 2798. Señor a correction for mi vien ! — 2802. Ysmenia's speech first given to ELENA... es esto a correction for ves... No crossed out before estraño. — 2803. Viznaga's speech first given to Elena... q. t. a correction for advierte. — 2804. Mira a correction for Considera... Y crossed out before ya. — 2815. This verse replaces an original : mirandote estar en mí. — 2818. This verse replaces an original : tan colerico triste y ciego senti. — 2823. First written : toda la ciudad y entre él cruel ; then : toda la ciudad y dentro dél ; then, as it now stands. — 2824. First written : me parecio que el cruel ansia cruel. — 2825, After this verse, stands a partially erased line. The first two words pero disfraçado alone are legible. — DCIII. No written in left margin... After this verse, is written : cruel cree que siento yo dolor. tu was substituted for yo, then the whole was stricken out. — 2833. In the left margin, the stage direction *Clarin*, written in another hand. — 2834. Viznaga's speech originally given to Elena. — 2838. Ysmenia's speech originally given to Paris. — 2882. This verse written in printed char-

acters after the excision had been made. — 2885. escusarse quiso a correction for quisiera escusarlo. — 2910. suceso a correction for aquerdo. — 292c. sacro a correction for el dios... de omitted before Y. — 2955. puerta crossed out after sus. — 2958. ya crossed out after que. — 2959. Marte a correction for an illegible word which may be Minerba. — 2961. y asi á Palas a correction for : como á diosa... á ella had been substituted for diosa and crossed out. — 2962. Originally : de la guerra y en efeto. The two following verses represent a correction. — 2983. dices crossed out after que. — 2984. que los crossed out at beginning of verse. — 3014. Priamo's speech first given to Elena. — DCXIX. No written in left margin. — 3084. yr crossed out at beginning of verse. — 3111. This verse first given to Sinon... Tú crossed out at beginning of verse. — 3112. This verse first given to Agamenon. It read : Menelao á abrasar. Tú crossed out at beginning of verse. — 3113. This verse was given to Menelao, and Casandra stood in place of la jente. — 3114. This verse, first given to Casandra, read : Aquiles, ya me conoces. — 3115. This verse and the next, first given to Menelao, then to Luysa, read : eso sí cantad, cantad. — DCXXXI. enpieça a correction for tiene. — DCXLIX. y crossed out at beginning of verse... que crossed out and restored... an uenido a correction for cómo viben. — DCXLX. Cómo se hallan a correction for en canpaña. — DCLI. porque a correction for pues... están a correction for estaban. — DCLII. se andan a correction for andaban. — DCLIII. Aquiles, Sinon crossed out after Agamenon. — DCLXIII. Yo soy dichoso a correction for estoy dudoso. — DCLXV. te crossed out before pudiera... desacer a correction for dar la muerte... The whole verse replaces an original : nudos de amor enlacen nuestros cuellos. — DCLXVII. la coronada a correction for eleba la dorada... lleba inserted afterwards. — DCLXXII. viene a correction for llega. — DCLXIII don crossed out after el... se prebiene a correction for nabega. — DCLXXIV mi fee por a correction for lealtad en. — DCLXXV á este crossed out at beginning of verse. — DCLXXX. First written : decid en altas voces ; then : decid en alta voz ; then as it now stands. TODOS. stricken out. In its place was written PRIAMO which is obviously wrong. — 3121. este dia a correction for la paz por. — 3124. si al verme a correction for viendome. — 3132. ver a correction for hallarme. — 3133. en crossed out at beginning of verse. — 3140-3143. These four verses replace two rejected ones, the first of which read : aqui brindis alli prectros : the second is illegible. — 3143. aqui crossed out at beginning of verse. — 3146. del regocijo crossed out at beginning of verse. — 3165. (alguna vez) crossed out after viste. — 3173. This verse replaces an original : que porque no era posible. — 3175. se mouia a correction for le mouian. — DCLXXXVIII. tan vibo a correction for two words of which the first is illegible, the second is ba. — DCXCI. This verse replaces an illegible line. — DCXCIII. que crossed out at beginning of verse. — 3189. que ya sobra replaces que

me abrase. — DCXCV. Elena crossed out at beginning of verse. — DCCIV. Rrigor estraño a correction for terrible espanto. — DCCV. ¿ Qué tienes ? a correction for Mi vien. — DCCVI. Pues ¿ cómo a correction for ¿ Qué es esto ?... Sangriento a correction for funesto. — 3205. Viznaga a correction for Ysmenia. — DCCXIII. This verse is much too long in the original. It reads: Y más entre estas flores y racimos. Y más replaces an original ya más and y racimos was a correction for vn rrato. The latter change destroyed the assonance which is also lacking in verse DCCXI. — 3225-3248. Marked for erasure but later Sí was twice written in the left margin. — 3227. no a correction for nunca... ¿ Viste á Casandra ? a correction for PARIS. El ynstrumento.... The stage direction *Dentro el arpa* has been crossed out. Also the verse : No la vi y antes o quanto. — 3230. suene a correction for suena. — 3248. en suspiros altos a correction for á voces... (last two words illegible.) — 3251. ¡ Ay de mí ynfelice ! a correction for : ¡ Ayudame el cielo ! — 3252. This speech was first given to Paris. — 68 r, v, and 69 r, v, are blank and of modern paper. They doubtless replace two missing pages.

Le Gérant : M.-A. DESBOIS.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS















GOYA



24

GOYA





GOYA





GOYA





















GOYA



Bibliotheca hispanica

I. — Comedia de Calisto z Melibea (Unico texto auténtico de la *Celestina.*) Reimpresión publicada por R. Foulché-Delbosc................ 10 pesetas.

II. — Vida del soldado español Miguel de Castro (1593-1611), escrita por él mismo y publicada por A. Paz y Mélia.................... 15 pesetas.

III. — La vida de Lazarillo de Tormes, y de sus fortunas y aduersidades. Restitución de la edición príncipe por R. Foulché-Delbosc....... 5 pesetas.

Tirage sur grand papier du Japon (nos 1 à 25)................................ 25 pesetas

. IV. — Diego de Negueruela. Farsa llamada Ardamisa. Réimpression publiée par Léo Rouanet.. 4 pesetas.

V, VI, VII, VIII. — Colección de Autos, Farsas, y Coloquios del siglo XVI, publiée par Léo Rouanet. Les quatre volumes................ 60 pesetas.

IX. — Obres poetiques de Jordi de Sant Jordi (segles XIVe-XVe), recullides i publicades per J. Massó Torrents............................ 4 pesetas.

Tirage sur grand papier du Japon (nos 1 à 12)........... .... épuisé

X. — Pedro Manuel de Urrea. Penitencia de amor (Burgos, 1514). Reimpresión publicada por R. Foulché-Delbosc..................... 5 pesetas.

XI. — Jorge Manrrique. Coplas por la muerte de su padre. Primera edición critica. Publícala R. Foulché-Delbosc.......................... 5 pesetas.

Tirage sur grand papier du Japon (nos 1 à 25)................................. 20 pesetas.

XII. — Comedia de Calisto z Melibea (Burgos, 1499). Reimpresión publicada por R. Foulché-Delbosc.......................... 12 pesetas 50 cént.

Tirage sur grand papier du Japon (nos 1 à 25)..................... .... 50 pesetas.

XIII. — Perálvarez de Ayllón y Luis Hurtado de Toledo. Comedia Tibalda, ahora por primera vez publicada según la forma original por Adolfo Bonilla y San Martin... 5 pesetas.

XIV. — Libro de los engaños z los asayamientos de las mugeres. Publícalo Adolfo Bonilla y San Martín.............................. 5 pesetas.

XV. — Diego de San Pedro. Carcel de amor (Sevilla, 1492)... 5 pesetas.

Tirage sur grand papier du Japon (nos 1 à 12)................................ 25 pesetas.

XVI, XVII. — Obras poéticas de D. Luis de Gongora, publicadas por R. Foulché-Delbosc...................................... Sous presse.

XVIII. — Spill o Libre de les Dones per Mestre Jacme Roig. Edición crítica con las variantes de todas las publicadas y las del Ms. de la Vaticana, prólogo estudios y comentarios por Roque Chabás.................. 20 pesetas.

XIX. — Johan Boccaci. Decameron. Traducció catalana publicada, segons l'unic manuscrit conegut (1429), per J. Massó Torrents........ 20 pesetas.

Les volumes de la *Bibliotheca hispanica* sont en vente à NEW YORK (The Hispanic Society of America), à BARCELONE (Librería de « L'Avenç », Rambla de Catalunya, 24), et à MADRID (Librería de Victoriano Suárez, Preciados, 48).

CONDITIONS ET MODE DE PUBLICATION

La *Revue Hispanique*, fondée en 1894, paraît tous les trois mois ; elle forme chaque année deux volumes de six cents pages chacun.

Le prix de l'abonnement à l'année courante est de VINGT FRANCS pour tous les pays faisant partie de l'Union postale. Aucun numéro n'est vendu séparément.

Le prix de chacune des années antérieures est de VINGT FRANCS.

La *Revue Hispanique* annonce ou analyse les livres, brochures ou périodiques dont un exemplaire est adressé directement à M. R. Foulché-Delbosc, boulevard Malesherbes, 156, à Paris.

Tout ce qui concerne la rédaction et les échanges de la *Revue Hispanique* doit être adressé à M. R. Foulché-Delbosc, boulevard Malesherbes, 156, à Paris.

Tout ce qui concerne les abonnements doit être adressé :
pour l'Amérique, à M. le Secrétaire de *The Hispanic Society of America*, Audubon Park, West 156 th Street, New York City;
pour l'Europe, à la librairie C. Klincksieck, 11, rue de Lille, à Paris.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

REVUE HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais

DIRIGÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

Tome XXIX. — Numéro 76.



NEW YORK
THE HISPANIC SOCIETY OF AMERICA
AUDUBON PARK, WEST 156 th STREET
PARIS
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK, 11, RUE DE LILLE
1913

Décembre 1913.

A partir de 1914 la *Revue Hispanique* paraîtra six fois par an, en fascicules de trois cents pages, soit :

DIX-HUIT CENTS PAGES PAR AN

Chaque année formera trois volumes.

Le prix de l'abonnement à une année reste fixé à vingt francs.

SOMMAIRE

Entered as Second Class Matter at the New York, N. Y. Post Office
June 17, 1908, under act of March 3, 1879.



BALTASAR GRACIAN

BALTASAR G[illegible]

[illegible]

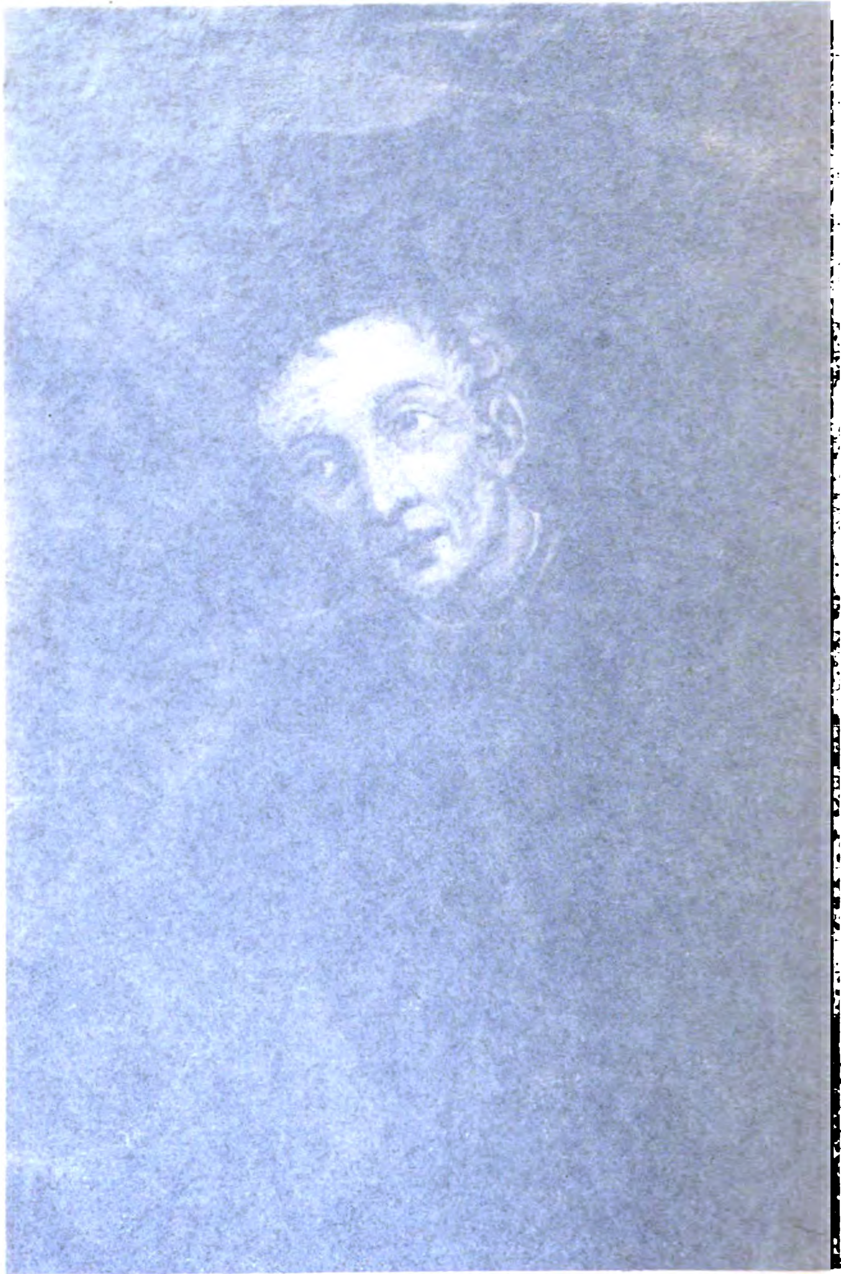
Je crois [illegible] de p[illegible] mule ni les imp[illegible] cœur à ceux qui [illegible]

Les travaux qu[illegible] se bornent à [illegible] M. [illegible] *[illegible]* M. Benedetto Croce sur *[illegible]* *Baltasar Gracian* ([illegible]) [illegible] nelli, qui accompagne [illegible] à l'opuscule de M. N. J. [illegible] (1902); aux articles de M. M[illegible] *[illegible]* *Hispanique* (1910, p. [illegible]) [illegible] M. V. Bouillier [illegible] travaux de M. Ricardo [illegible] nosa.

Deux voyages en Espagne, [illegible] de recueillir des docu[illegible] rares.

Il me reste à remercier [illegible] leur bienveillant concours : M. [illegible] lège de France, M. le [illegible] Menéndez Pidal, Chef des A[illegible] M. Manuel Ramos y Co[illegible] de Barcelone, M. Ricardo de [illegible] le person-nel de la Bibliothèque Nationale de M[illegible] éminent, M. Rodriguez [illegible] utile : que tous reçoivent ici l'expression de ma reconnaissance.

Adolphe Co[illegible]



BALTHASAR GRACIAN

BALTASAR GRACIAN

1601-1658

Je crois utile de publier ce livre, bien que je ne m'en dissimule ni les imperfections, ni les lacunes, et je souhaite de bon cœur à ceux qui le critiqueront de faire mieux que moi.

Les travaux qu'il m'a été donné d'utiliser sont peu nombreux : ils se bornent à une étude de M. Karl Borinski sur *Baltasar Gràcian und die Hoflitteràtur in Deutschlànd* (1894) ; à l'article de M. Benedetto Croce sur *I Trattatisti italiàni del « concettismo » e Baltasar Gracian* (1899) ; à l'étude critique de M. Arturo Farinelli, qui accompagne l'édition de *El Héroe* (Madrid, 1900); à l'opuscule de M. N. J. Liñán y Heredia intitulé *Baltàsàr Gràciàn* (1902); aux articles de M. Morel-Fatio publiés dans le *Bulletin Hispanique* (1910, p. 377, 201, 330 et 204) ; à celui de M. V. Bouillier dans la même revue (1911, p. 316) ; et aux travaux de M. Ricardo del Arco sur Vincencio Juan de Lastanosa.

Deux voyages en Espagne, un séjour à Londres, m'ont permis de recueillir des documents inédits ou d'examiner des éditions rares.

Il me reste à remercier tous ceux qui m'ont aidé de leur amical ou bienveillant concours : M. Morel-Fatio, Professeur au Collège de France, M. le Professeur Arturo Farinelli, M. Juan Menéndez Pidal, Chef des Archives nationales d'Espagne, M. Manuel Ramos y Cobos, Bibliothécaire de l'Université de Barcelone, M. Ricardo del Arco, Archiviste de Huesca, le personnel de la Bibliothèque Nationale de Madrid, dont le chef éminent, M. Rodríguez Marín, a fait tout ce qu'il a pu pour m'être utile : que tous reçoivent ici l'expression de ma reconnaissance.

Adolphe Coster.

1

Principales abréviations.

Ac. Hist. = Academia de la Historia.

Agudeza = Agudeza y Arte de ingenio (1648).

Apuntes = R. del Arco. *Don Vincencio Juan de Lastánosa. Apuntes bio-bibliográficos*. Huesca, 1911.

A. H. N. = Archivo histórico nacional.

Arte = Arte de ingenio, Tratado de la Agudeza (1642).

B. E. V. = Escritores del reyno de Valencia de Ximeno.

B. N. E. A. = Biblioteca nueva de Escritores aragoneses de Latassa.

B. N. M. = Biblioteca Nacional de Madrid.

B. N. P = Bibliothèque Nationale de Paris.

Comulgatorio = El Comulgatorio (1655).

Crítica = Crítica de Reflección de Matheu y Sanz.

Criticón, I = Criticón, primera parte (1658).

Criticón, II = Criticón, segunda parte (1653).

Criticón, III = Criticón, tercera parte (1657).

Héroe = El Héroe, édition de Chartres, 1911.

Mas datos = R. del Arco. *Más datos sobre D. Vincencio Juan de Lastánosa*. Huesca, 1912.

Memorias = Memorias literarias de Latassa (Biblioteca provincial de Huesca).

Oráculo = Oráculo manual (1653).

Discreto = El Discreto (1646).

Político = El Político Fernando (1646).

CHAPITRE I

(1601-1619).

Naissance de Gracián. — Sa famille. Ses premières années. — Son entrée dans la Compagnie de Jésus.

C'est un aimable spectacle que celui de la petite ville aragonaise de Calatayud. Étendue au bord du Jalón, dont les eaux rapides et peu profondes reçoivent en cet endroit celles du Jiloca, elle apparaît au milieu d'une plaine fertile, célèbre par ses vergers, irriguée, comme au temps des Maures, par les ruisselets qui dévalent en bondissant des Sierras prochaines de la *Virgen* ou de *Vicor*. Sur une haute colline, le *Cerro del Reloj*, se profilant fièrement dans le ciel, un château fort en ruines semble veiller encore sur la paisible cité qui, derrière un rideau de feuillage, du milieu de ses rues étroites ou de ses places minuscules; élève dans l'air, comme des minarets, les tours de briques de ses églises.

A quelques kilomètres, sur les premières pentes de la *Sierra de Vicor*, se trouve l'emplacement de l'antique *Bilbilis*, patrie de Martial, dont l'âpre verve semble s'être adoucie au souvenir du municipe natal : lorsqu'il revoyait en esprit les maisons escaladant les pentes de la montagne, les flots sombres du Jalón roulant des paillettes d'or et fournissant leur trempe à des armes fameuses, il songeait avec émotion à la gloire qu'il avait donnée à la petite cité celtibériénne et dont elle lui serait un jour reconnaissante :

Nec me tacebit Bilbilis [1].

1. Martial, I, 62. — Il a souvent parlé de sa ville natale : « Ducit ad auriferas quod me Salo Celtiber oras, — Pendula quod patriae visere tecta libet; &c. » (X, 20. Ad Juvenalem.)—« Videbis altam, Liciniane, Bilbilim—armis et

Répondant au vœu du poète, la ville de Calatayud, héritière de Bilbilis, a donné le nom de Martial à l'une de ses rues. Peut-être un jour accordera-t-elle le même honneur au « Martial chrétien » qui sera l'objet de cette étude, Baltasar Gracián.

C'est en effet dans la banlieue de Calatayud, à Belmonte, qui en est éloigné de deux lieues, sur les bords du Miedes, affluent du Jalón, que naquit Baltasar Gracián. Ce détail est donné par l'inscription qu'on peut lire au pied du portrait de l'écrivain qui ornait le cloître du Collège des Jésuites de Calatayud [1].

equis nobilem—... remissum corpus astringas brevi—Salone, qui ferrum gelat.» (I, 50). Le souvenir du mordant satirique n'a pas été sans influence sur Gracián, qui cite et imite Martial avec complaisance, et qui dut, plus d'une fois, en compagnie de ses confrères, aller explorer les ruines de Bilbilis dans l'espoir d'y trouver quelques-unes de ces poteries ou de ces monnaies antiques avec lesquelles les Jésuites enrichissaient le Musée qu'ils avaient formé dans leur Collège de Calatayud.

1. Ce portrait, qui est fort loin d'être un chef-d'œuvre, après avoir longtemps orné le cloître en question, disparut à la suppression de l'Ordre ; retrouvé dans une auberge par le Doctoral D. José Sanz de Larrea, qui le racheta, il se trouve aujourd'hui entre les mains de D. Félix Sanz de Larrea, son neveu, qui a bien voulu m'autoriser à le reproduire en tête de ma réimpression de *El Héroe* (1911). De grandeur naturelle, vêtu du costume de son ordre, et coiffé du bonnet carré, Gracián est assis sur un fauteuil rouge, devant une table chargée de livres et couverte d'un tapis jaune. Il lève la main droite, qui tient une plume, et étend la gauche, comme s'il était en train de relire tout haut le passage qu'il vient d'écrire. Une draperie bleue forme le fond du tableau, dont le bas porte l'inscription : « P. Balthasar Gracian, ut iam ab ortu emineret, in Bello-monte natus est prope Bilbilim, confinis Martiali Patria, proximus Ingenio, ut profunderet adhuc Christianas argutias Bilbilis, que pene exhausta videbatur in aethnicis. Ergo augens natale Ingenium innato acumine, Scripsit Artem Ingenii, et arte fecit Scibile quod Scibiles facit artes. Scripsit item Artem Prudentiae, et a Seipso artem didicit. Scripsit Oraculum, et voces Suas protulit. Scripsit Disertum ut Seipsum describeret, et ut Scriberet Heroem, heroica patravit. Hac (*sic*), et alia ejus scripta Mecaenates Reges habuerunt, Iudicem admirationem, Lectorem Mundum, Typographum aeternitatem. Philippus 4s saepe illius argutias inter prandium Versabat, ne deficerent sales regijs dapibus, sed qui plausus excitaverat calamo, deditus Missionibus excitavit planctus verbo, excitaturus desiderium in morte qua raptus est 6 Decembris 1658, sed aliquando extinctus aeternum lucebit. »

Latassa confirme qu'il naquit à Belmonte, et ajoute que ce fut le 8 janvier 1601, mais sans indiquer à quelle source il a puisé ces renseignements [1].

D'autre part, dans le registre des baptêmes de la paroisse de San Miguel de Belmonte, à la date du 8 janvier 1601, on peut lire le procès-verbal suivant :

« Baltasar galacian hijo de el lldo galacian y angela morales cōyuges, fue baptizado en 8 de janero por moss, Domo pascual padrinos moss, martin carrascon y maria fabian [2]. »

Le nom de Galacián pourrait faire hésiter à considérer cet acte de baptême comme étant celui de Gracián, si des raisons sérieuses ne démontraient l'identité des deux noms.

En effet, encore aujourd'hui, certaines familles portent indifféremment, dans la région, le nom de Galacián ou celui de Gracián, le premier paraissant être la forme vraiment aragonaise.

Latassa, si au courant des choses d'Aragon, connaissait vraisemblablement cet acte et le tenait pour celui de Gracián, et c'est ce qui explique qu'il ait donné à Baltasar le nom de *Gra-*

1. *Biblioteca de escritores aragoneses*. T. III, p. 267 «... de una Casa y Familia Infanzona. »

2. Cet acte de baptême, retrouvé par D. Ramón Ortega, de Calatayud, fut publié par D. Narciso José de Liñán y Heredia dans son opuscule intitulé : *Gracian. 1601-1658*. Madrid, 1902, p. 97, mais sous une forme inexacte. Il se trouve au folio 17, tome I du registre. « Observará V., dit D. Ramón Ortega, que se lee *Gracián* y no *Galacián*. Me explico la cosa pensando en que son hoy muchos los analfabetos que llaman Sr. *Galacián* al distinguido propietario y amigo de Saviñán, y es verosímil que quien en 1601 escribiera la partida, aunque no fuese analfabeto, tuviera en los oidos el *Galacián* y no *Gracián*. La equivalencia entre ambos nombres que tengo por exacta, la prueban los caballeros del apellido de Sessé, á quienes se designan indistintamente con uno ó con otro; esta parece ser forma mas castellana que aquella. » (Liñán, *op. cit.*, p. 98). Ces changements de noms étaient fréquents : Nicolas Antonio remarque que Gracián de Alderete s'appelait en réalité García.

cián y Morales, puisque sa mère aurait été Angela Morales. Or, précisément, en faisant paraître la première partie de son *Criticón* (1651), Gracián, qui sentait le danger de cette publication, renonça au pseudonyme de Lorenzo Gracián qu'il avait adopté pour ses précédents ouvrages, et prit celui de García de Marlones, simple anagramme des mots Gracián et Morales.

Enfin, dans son *Agudeza*, Gracián parle de sa sœur Madalena; or, à la date du 20 juillet 1599, on lit sur le registre des baptêmes de San Miguel de Belmonte, l'acte suivant :

« madalena galaciã morales hija del lldo galacian y Angela morales fue baptizada por el bachiller mos, Anthonio moros vio en 20 de jullio padrinos moss, juan gil y bernarda benedid. »

Il semble donc certain que l'acte de baptême de Baltasar Galacián est bien celui de Baltasar Gracián [1].

Tous ses ouvrages, à l'exception du *Comulgatorio* et de la première partie du *Criticón*, furent publiés sous le pseudonyme de *Lorenzo Gracián Infanzón*, et ses biographes ont en général admis sans hésitation ce titre de noblesse d'un frère de Baltasar sous le nom duquel il aurait dissimulé son caractère ecclésiastique. Si la famille de Gracián avait eu droit à l'*infanzonia*, l'existence d'un Lorenzo, resté dans le monde pour assurer la perpétuité du titre, alors que tous ses autres frères étaient entrés dans des cloîtres, deviendrait fort vraisemblable ; toutefois, dans aucun de ses ouvrages, même dans son *Comulgatorio*, publié cependant

1. Le registre des baptêmes de San Miguel de Belmonte commence en 1585, mais ne devient régulier qu'à partir de 1599. J'y ai relevé l'acte de baptême d'un frère de Gracián dont il n'a jamais parlé : « francisco galacian hijo del lldo Galacian y Angela Morales conyuges fue baptizado por moss, Anthonio moros vio en 3 de abril padrinos moss, juan vllana y maria guilocha. » (t. I, fol. 18, recto, année 1602). — Le licencié fut même parrain d'une certaine Isabelle, en 1601, comme le prouve l'acte suivant. « Isabel parejo hija de martin parejo y maria bernal con (*sic*) conyuges fue baptizada por moss, juan gil en 17 de octubre padrinos el lldo galacian y maria perez. » (T. I, fol. 17, verso; année 1601).

sous son véritable nom, Baltasar n'en a fait mention : c'eût été cependant fort opportun, au moment où ses supérieurs, inquiets du caractère mondain des écrits, dont ils le soupçonnaient d'être l'auteur, le persécutaient, comme on le verra plus loin. Mais il résulte de l'acte de baptême précité que le père de Baltasar n'était pas *infanzón*, car il l'eût fait mentionner dans cette pièce officielle : par suite, l'existence de Lorenzo ne saurait être qu'une fable [1].

Le père de Gracián était sans doute un juriste, comme semble l'indiquer le titre de licencié qui lui est donné ; et peut-être sa présence à Belmonte s'explique-t-elle par le fait qu'il aurait été l'administrateur des biens de quelque grande famille, comme celle de Luna, par exemple, qui y possédait un palais.

Quoi qu'il en soit, il est probable qu'il n'était pas riche, et ce fut tout naturellement que les enfants de ce modeste bourgeois entrèrent successivement dans la vie religieuse.

Ce Francisco Gracián était, au dire de son fils, « un homme de profond bon sens et plein d'expérience », mais qui avait une idée peu avantageuse de l'intelligence féminine, car il prétendait que « la capacité de la femme la plus sage ne dépasse pas celle de n'importe quel homme sensé de l'âge de quatorze ans [2] ». Bal-

1. C'était l'avis d'Amelot de la Houssaie, qui dit dans la note *m* de sa Préface à la traduction de l'*Homme de cour* (*Oraculo manual*) : « Gracian n'avoit point de frere de ce nom. Dans son *Agudeza*, où il parle de ses frères, il en nomme trois tous religieux, Pierre, Trinitaire ; Philippe, Clerc Mineur ; & Remond, Carme déchaussé » (3e édition, Paris, 1685). En revanche, dans son article sur Lorenzo Matheu y Sanz, Ximeno, reproduisant une assertion de Rodriguez (*Biblioteca Valentina*, p. 293), dit de sa *Critica de refleccion* qu'il l'écrivit « contra un *Criticon*, que se avia publicado en nombre de Lorenzo Gracian hermano de su verdadero autor ; cuyo nombre callaré por la Religion que professava. » *Biblioteca de escritores Valencianos*, t. II, p. 85.

2. « Oile ponderar muchas vezes a Francisco Gracian mi padre, hombre de profundo juizio, y muy noticioso ; que la mayor capazidad de la mas sabia muger, no passa de la que tiene qualquier hombre cuerdo a los catorze años de su edad. » *Agudeza*, Discurso XXIII, p. 154.

tasar, qui dénie à la femme, non seulement la supériorité intellectuelle, mais encore celle de la beauté, s'est donc montré sur ce point digne fils de Francisco[1].

Nulle part Gracián n'a parlé de sa mère, qui n'est rappelée dans ses œuvres que par le pseudonyme de García de Marlones qu'il prit en 1651. Peut-être mourut-elle prématurément et ne la connut-il pas.

Son oncle, le licencié Antonio Gracián, chez lequel il fut élevé à Tolède, devait être également un esprit caustique. Il déclarait, par exemple, que l'opiniâtreté, avec laquelle les Aragonais restent attachés à leur opinion, provenait de ce qu'ils ont toujours raison[2].

Ses frères et ses sœurs furent tous engagés dans la vie religieuse; nous ne les connaissons que par la mention qu'il en a faite lui-même dans son *Agudeza*.

Le premier, gloire de la famille, « gloria y corona mia mas que hermano[3] », était le P. Felipe Gracián, clerc mineur, théologien et professeur de théologie dans les chaires les plus importantes de son ordre, prédicateur éminent et assistant d'Espagne à Rome[4].

Les Cordeliers comptaient comme un de leurs membres les

1. « Y entre todas (añadio Critilo) assi aues, como fieras, notarás siempre que es mas galan, y mas vistoso el macho que la hembra, apoyando lo mismo en el hombre, por mas que lo desmienta la femenil inclinacion, y lo dissimule la cortesia. » *Criticón*, t. I, Crisis 3, p. 36.

2. « Ponderaua el Licenciado Antonio Gracian mi tio, con quien me crie en Toledo : que en los Aragoneses no nace de vicio el ser arrimados a su dictamen ; sino, que como siempre hazen de parte de la razon, siempre les está haziendo gran fuerça. » *Agudeza*, XXV, p. 168.

3. *Agudeza*, XX, p. 128.

4. Dans ses *Memorias Literarias*, conservées à la Biblioteca Provincial de Huesca, tome I, p. 29, Latassa écrit : « Asimismo entre estas Cartas de la Casa de Lastanosa, he visto dos de vno que firma Felipe con fecha de Madrid, 15 de Febrero y 9 de Abril de 1633 (*ou 1639*) y el que las escriuio fue hermano del P. Baltasar Gracian : son poco importantes los asuntos. »

plus illustres Duns Scot, le Docteur Subtil, à qui le P. Felipe, si l'on en juge par les extraits de sermons qu'a recueillis et célébrés son frère, ne cédait en rien pour la subtilité. Tantôt, profitant de ce que le nom d'Anna, qui fut celui de la Vierge, signifie grâce, il en déduit tous les mérites de la Mère du Sauveur; tantôt, prêtant à Dieu lui-même le goût des équivoques, il en découvre une dans les mots *Liber generationis Jesu Christi*, et, se fondant sur le double sens de *Liber*, qui signifie *livre* et *libre*, prouve que Marie, étant le *livre* dans lequel s'imprima le Verbe éternel, devait être *libre* du péché originel. Ailleurs une longue comparaison nous montre que saint Jean-Baptiste est de tous points semblable au Phénix. Baltasar ne cite pas moins de sept fragments de sermons de l'éminent Cordelier, tous aussi dépourvus de sérieux et d'efficacité les uns que les autres, mais qui provoquent tous sa fraternelle admiration [1].

Un autre de ses frères, le P. Fr. Pedro Gracián, était entré dans l'ordre des Trinitaires, qui avait pour objet la rédemption des captifs. Il mourut à la fleur de l'âge, laissant quelques vers dont Baltasar parle avec éloges, entre autres un *Poème sur saint François Borgia*, et des *Sermons*.

Il ne reculait pas devant l'épigramme : lorsqu'il rapporte comment, guérie par le Christ, la belle-mère de saint Pierre se mit à servir, il ajoute qu'elle montre ainsi que le Seigneur l'a guérie, non seulement de sa maladie, mais encore de celle des belles-mères, qui est de toujours vouloir commander [2]. Il était d'ailleurs passé maître en l'art de jouer sur les mots, et même

1. *Agudeza*, XXIII, p. 148; XXXI, p. 211; XXXIII, p. 226; XXXIV, p. 234; XXXIX, p. 259; LIII, p. 318.

2. « Ponderò saçonadamente el Padre Fray Pedro Gracian mi hermano... el ponerse a seruir la suegra de San Pedro luego que la curò el Señor : y dixo que fue ya para ilustrar el milagro, ya para dar exemplo a las de su estado, pues toda la falta de paz con las nueras suele nacer de el querer mandar siempre las suegras : y assi ella se pone a seruir, para mostrar que la ha curado el Señor de enferma, y de suegra. » *Agudeza*, XXVI, p. 176.

sur les syllabes des mots : témoins les vers suivants, adressés à la reine, Isabelle de Bourbon, dans lesquels, l'espagnol ne lui suffisant pas, il recourt aux mots français *lis* et *bel*, et transforme Philippe IV (quarto) en plate-bande (quadro).

O Belisa bella flor,
por lo lindo *Lis* al fin,
que en el Español jardin
logras el *Quadro* mejor :
si la belleza, y valor
te competen Amazona,
no fue fin, sino Corona
el *Bel*, que tu nombre sellà;
primero te llamò *Bella*,
ya te define *Belona* [1].

Un troisième frère de Baltasar, défunt lui aussi lors de la publication de l'*Agudeza*, en 1648, Fray Reymundo, était Carme déchaussé; il n'eut sans doute pas le temps de verser dans le bel esprit, car le fragment de sermon, qui nous est resté de lui, est ingénieux, sans aller jusqu'au ridicule [2].

Enfin, Baltasar avait une sœur, la Mère Madalena de la Presentación, morte également avant 1648, et qui avait été Prieure des Carmélites déchaussées de San Alberto. Elle ne manquait pas non plus d'esprit, semble-t-il [3].

Un cousin de Baltasar, Fray Reymundo Gracián, qu'il ne faut pas confondre avec le Carme cité plus haut, était Dominicain et déjà mort en 1648. Il nous reste de lui le plan d'un sermon sur saint Dominique qui dénote le même goût de subtilité

1. *Agudeza*, XXXI, p. 211. Pedro Gracián est encore cité, XIII, p. 83; XXXII, p. 221; XLVII, p. 294; XLIX, p. 300; LIII, p. 320.

2. *Agudeza*, XX, p. 133.

3. « Ponderaua... que no puede auer santo que sea simple, porque la santitad es muy prudente, y discreta, y sabia, y todo lo es en eminencia, como Dios. » *Agudeza*, XXIX, p. 203. Voir plus haut l'acte de naissance de cette sœur de Gracián.

que chez ses parents, mais qui semble n'avoir pas été jusqu'à la bouffonnerie [1].

Si cette nombreuse famille paraît avoir été heureusement douée sous le rapport de l'esprit, rien n'indique que l'affection ait été très vive entre ses membres. D'ailleurs la nécessité, et la profession qu'ils embrassèrent, les dispersèrent promptement. Tout jeune, Baltasar fut envoyé à Tolède, auprès de son oncle le licencié Antonio, qui se chargea de son éducation : on peut être surpris de la façon un peu sèche dont il parle de ce parent et bienfaiteur, peut-être plus spirituel que tendre. Cependant il avait gardé un bon souvenir de son séjour à Tolède. Il rappelle avec plaisir un sermon du Père Jésuite Pedro Sanz qu'il avait entendu le jour de l'Invention de la Croix dans la magnifique cathédrale de Tolède « centre de la science ecclésiastique, de la discrétion séculière et de la gravité religieuse [2]. »

Plus tard, en écrivant son *Criticón*, il revoyait encore la ville s'élevant en pyramide au-dessus du Tage, la machine élévatoire de Juanelo, une des merveilles de l'époque, amenant l'eau du fleuve jusque dans l'Alcazar, et la terrasse de Buena-Vista qui avait émerveillé ses yeux d'enfant [3]. L'esprit, la courtoisie, le

1. *Agudeza*, XXXI, p. 210.

2. « Prueue esta verdad, este perfecto discurso del Padre Pedro Sanz, gran Religioso de la Compañia de Iesus, aquel Apostolico Orador, que tan bien supo juntar lo ingenioso, con lo desengañado, el aliño en el dezir con la eficazia en el conuencer ; oisele el dia de la festiuidad de la Santa Cruz, entre aquellos dos Magestuosos Coros de la Santa Iglesia de Toledo, que es dezir en su centro, pues lo es de la sabiduria Eclesiastica, de la discrecion seglar, y de la graue dad Religiosa, etc... » *Agudeza*, LI, p. 311. Il est probable que c'est du même sermon que Gracián écrit : « Aludiendo a vn comun adagio, començò su sermon en el dia de la Inuencion de la Cruz vn Predicador diziendo : « algo se ha hallado la Iglesia Santa, quando està tan contenta el dia de oy, tan festiua y tan regozijada, etc... » *Ibidem*, XLIX, p. 303.

3. «Que Ciudad es aquella, que tan en punta parece que amenaza al Cielo? — Serà Toledo, que a fianças de sus discreciones, aspira a taladrar las Estrellas, si bien aora no la tiene. — Que edificio tan raro es aquel, que desde el

raffinement des Tolédans, l'avaient profondément charmé : aussi, lorque la sage *Artemia*, la déesse de la culture intellectuelle, obligée de fuir devant le soulèvement des rustres et des ignorants, passe en revue les différentes villes dans lesquelles elle pourrait aller fixer sa Cour, elle se décide pour l'Impériale Tolède, « fabrique d'honnêtes gens, école du bien dire... centre moins matériel que formel de l'Espagne [1]. »

Tolède, en effet, bien qu'elle eût perdu, depuis 1650, son rang de capitale, était restée la ville aristocratique par excellence, à côté de Madrid qui gardait encore, comme dit Gracián, un arrière-goût de village [2]. Siège du Primat d'Espagne, elle ne se contentait pas de s'enorgueillir de glorieux souvenirs, elle donnait encore asile aux arts, aux lettres, à l'éloquence. Parmi les hommes illustres qu'on avait alors occasion d'y rencontrer, il

Tajo sube escalando su alcaçar, encaramando cristales? — Esse es el tan celebrado artificio de Iuanelo; vna de las Marauillas modernas. — No sè yo porquè, replicò Andrenio, si al vso de las cosas mui artificiosas tuuo mas de gasto que de prouecho... » *Criticón*, II, 2, p. 34. « ... casas todas de recreacion, porque alli campeaua la Tapada de Portugal, Buena vista de Toledo, la Troya de Valencia, Comares de Granada, Fontanable de Francia, el Aranjuez de España, el Pusicio (*sic*) de Napoles, Belueder de Roma. » *Criticón*, III, 8, p. 207.

1. « ...Al fin fue preferida la Imperial Toledo, a voto de la Catolica Reyna, quando dezia, que nunca se hallaua necia, sino en esta oficina de personas, taller de la discrecion, escuela del bien hablar, toda Corte, Ciudad toda, y mas despues que la esponja de Madrid le ha chupado las hezes, donde, aunque entre, pero no duerme la villania : en otras partes tienen el ingenio en las manos, aqui en el pico ; si bien censuraron algunos que sin fondo, y que se conocen pocos ingenios Toledanos de profundidad, y de sustancia : con todo estuuo firme Artemia, diziendo : « ea, que mas dize aqui vna muger en vna palabra, que en Atenas vn Filosofo en todo vn libro : vamos a este centro, no tanto material. quanto formal de España. » *Criticón*, I, 10, p. 200-201.

2. « Tirauala despues la coronada Madrid, centro de la Monarquia, donde concurre todo lo bueno en eminencias : pero desagradauala otro tanto malo, causandola asco, no la inmundicia de sus calles, sino de los coraçones, aquel nunca auer podido perder los resabios de villa y el ser vna Babylonia de Naciones, no bien alojadas. » *Criticón*, I, 10, p. 198-199.

en est deux qui, par leurs théories, leurs tendances et leur réputation, semblent avoir dû jouer un rôle important dans la formation intellectuelle du jeune Baltasar : ce sont le peintre Domenico Theotocópuli, dit Le Greco, et le prédicateur Hortensio Paravicino.

Greco était alors à l'apogée de sa réputation [1]. Il avait depuis longtemps fixé sa résidence à Tolède, où les couvents et les particuliers se disputaient les œuvres que cet artiste singulier, ne pouvant se résoudre à les vendre, donnait à loyer à ses admirateurs. C'était un honneur d'avoir son portrait de la main de ce peintre insigne, dont la bizarrerie voulue semblait si bien répondre à l'idéal mystique des Castillans de son temps; car cette recherche de l'originalité, qu'il atteignait au détriment de la vérité, n'était que l'expression d'un goût général dont le conceptisme devait être la forme littéraire.

Parmi les ecclésiastiques qui fréquentaient son atelier se trouvait précisément l'un des champions, l'on peut même dire l'un des pères du conceptisme, le Trinitaire *Fray Hortensio Félix Paravicino y Arteaga* : jeune encore, puisqu'il était né en 1580, ce moine, dont les succès de prédicateur de la Cour ne se comptaient plus, semble avoir eu pour le grand peintre, malgré la différence d'âge, une réelle affection. Greco lui fit l'honneur d'un magnifique portrait dont nous connaissons la date exacte (1609). Le modèle avait alors vingt-neuf ans. Figure énergique, aux cheveux bien plantés, à l'œil vif et spirituel, tel nous apparaît le prédicateur à la mode dans cette toile qui est un chef-d'œuvre du vieux maître. En remerciement, Paravicino lui adressa un curieux sonnet dont nous aurons l'occasion de parler plus loin ; et lorsqu'un jour la foudre pénétra dans l'atelier de l'artiste, sans endommager les toiles qui s'y trouvaient, lorsqu'on éleva dans l'église cathédrale, sur les plans de Theotocópuli, un catafalque en l'honneur de la reine défunte Marguerite d'Autriche, morte le 30 oc-

1. Greco mourut à Tolède le 7 avril 1614.

tobre 1611, et dont Paravicino prononça l'oraison funèbre, le moine chanta la gloire du peintre en vers subtils et savants qui peuvent compter parmi les plus caractéristiques de l'école conceptiste.

Il est toutefois singulier que Gracián, qui se piquait d'admirer les œuvres d'art, n'ait jamais fait mention de Greco, alors qu'il a parlé de Bosch, de Velazquez, de Michel-Ange, de Rubens : ses souvenirs artistiques semblent surtout, il est vrai, se rapporter aux tableaux qu'il eut occasion de voir au Buen-Retiro, lors de son séjour à Madrid. Mais peut-on supposer que le licencié Antonio Gracián, en admettant même que la modestie de son rang ne le mît pas en rapports directs avec le célèbre artiste, n'ait jamais conduit son neveu contempler à Santo Tomé l'*Enterrement du comte d'Orgaz*? Le style de Greco aurait dû cependant plaire à Gracián. Constatons ce silence sans l'expliquer.

En revanche, Paravicino est un des personnages pour lesquels son admiration ne se lasse pas. Il l'a cité avec prodigalité dans son *Agudeza*, et toujours dans les termes les plus élogieux. Mais s'il a rappelé qu'il avait entendu le Jésuite Pedro Sanz dans la cathédrale de Tolède, il ne dit nulle part avoir vu le Trinitaire. Son silence à cet égard me semble concluant : Gracián ne connut pas personnellement Paravicino, pas plus que Greco : s'il avait eu l'occasion de les rencontrer ou de les voir, nul doute qu'il n'eût noté ce détail, dont il aurait tiré vanité, comme il l'a fait de ses rapports avec le poète Antonio Hurtado de Mendoza, ou avec Bartolomé Leonardo de Argensola [1]. Sans doute sa jeunesse lui interdit-elle l'approche de ces illustres personnages, ou la vie qu'il menait dans la demeure de son oncle était-elle particulièrement austère et retirée.

Cependant, l'écho des événements qui intéressaient la Monarchie espagnole ne pouvait manquer d'arriver rapidement jusqu'à

1. *Agudeza*, XXII, p. 145. Bartolomé mourut en 1631.

lui, en raison de la proximité de Madrid. L'immense empire de Charles-Quint et de Philippe II était tombé aux mains débiles de Philippe III (13 septembre 1598) et de son avide favori Francisco de Sandoval y Rojas, marquis de Denia, puis duc de Lerma. Bien qu'en pleine décadence, comme en témoignaient le malaise économique et les mesures d'altération des monnaies auxquelles recourait le premier ministre, l'Espagne faisait encore grande figure ; en paix avec les Pays-Bas et la France, elle avait pu procéder à l'expulsion des Mores en 1609, et cet événement, qui comblait les vœux du clergé, avait dû avoir dans l'Église métropolitaine un profond retentissement. Le double mariage de l'Infant Philippe avec Isabelle de Bourbon, et de l'Infante Anne avec Louis XIII, semblait assurer à l'Espagne la tranquille possession de ses immenses domaines ; le turbulent Emmanuel de Savoie venait d'être réduit à l'impuissance par la paix de Pavie, en 1617, et les armées espagnoles étaient intervenues en Valteline pour y défendre, au nom d'une politique traditionnelle, les intérêts catholiques. C'est dans cette atmosphère de gloire et de sécurité, au milieu des émouvants souvenirs qu'évoquent à chaque pas les monuments de Tolède, que s'était élevé le jeune Gracián, lorsque la chute soudaine du duc de Lerma, remplacé en 1618 par son fils le comte, depuis duc d'Uceda, vint attirer son attention sur l'inconstance de la faveur des rois et sur l'ingratitude humaine.

Son éducation terminée, il revint sans doute en Aragon, et entra dans la Compagnie de Jésus le 14 mai 1619, probablement à Tarragone où se trouvait le noviciat de la Province. Il devait y faire profession solennelle des quatre vœux le 25 juillet 1635 [1].

1. Le mss. 566 B, tome II, de l'A. H. N., contient différents documents relatifs à la Province d'Aragon de la Compagnie de Jésus. On y trouve quatre catalogues, malheureusement sans date, donnant quelques renseignements sur la composition de la Compagnie à cette époque. Le premier est intitulé : « Catalogo de la Provincia de Aragon : Catalogo de los Padres Professos ».

On y lit la mention suivante : « A. P. Baltasar Gracian 25 Jul 1635. » Dans ce catalogue, les lettres A, C, M, N, V, qui précèdent les noms des Pères, sont les initiales des mots Aragon, Cataluña, Mallorca, Neutrales, Valencia. Puis vient le catalogue des « Professos de tres votos » ; celui des « Coadjutores Espirituales » ; enfin le « Catalogo de los Padres que no estan incorporados, y la edad y tiempo en que entraron en la Compañia ». A la deuxième page de ce dernier, on lit : « A. P. Balthasar Gracian. 18. Mayo 14 1619 » (le premier chiffre indique l'âge auquel Gracián est entré dans la Compagnie). Cette annotation fut biffée, sans doute lorsque Gracián eut fait profession des quatre vœux. Dans ce dernier Catalogue apparaît le nom d'un fidèle ami de Gracián, sous la forme suivante : « A. P. Emanuel Ortigas 14. Abril 11 1624. »

CHAPITRE II

(1619-1635)

Gracián au Collège de Calatayud. — Séjour à Huesca. — Ses rapports avec Juan Vincencio de Lastanosa. — Académie de Huesca. — Portrait de Gracián.

La Compagnie ne comptait pas encore un siècle d'existence, et sa prospérité s'affirmait par les fondations incessantes auxquelles elle avait peine à suffire, dans toute l'Europe, et particulièrement en Espagne. Peut-être fut-ce l'attrait du succès qui décida Gracián à s'y enrôler; peut-être fut-ce simplement l'influence du Père Pedro Sanz, dont il parle avec tant de sympathie. Ce qui pourrait le faire penser, c'est que le provincial d'Aragon, en 1619, était un certain Juan Sanz [1]: si, comme on peut le supposer, ce dernier était parent du Père Pedro, on s'expliquerait pourquoi, au lieu d'entrer dans la Compagnie à Tolède, Gracián serait revenu en Aragon, où il savait trouver un protecteur, grâce à la recommandation de Pedro Sanz.

Sur cette période de la vie de Gracián nous n'avons presque aucun document; mais il n'est pas douteux qu'après les exer-

1. Dans le ms. déjà cité de l'*Archivo histórico nacional*, 566 B, tome II, se trouve un « Catalogo de los Provinciales de la provincia de Aragon de la Compañia de Jesus ». J'y ai relevé les noms de ceux qui avaient pu connaître Gracián, ce sont : XVIII, P. Juan Sanz, 24 juin 1616-28 juillet 1619; le P. Pedro Gil, 28 juillet 1619-août 1622 ; XX, le P. Pedro Continente, août 1622-septembre 1625 ; XXI, le P. Diego Escrivá, 14 septembre 1625-14 novembre 1628 ; XXII, le P. Crespin Lopez, 14 novembre 1628-21 octobre 1631 ; ce Père mourut en fonctions le 21 octobre 1631, laissant comme vice-provincial le P. Pedro Continente; XXXIII, le P. Pedro Continente, 1er février 1632-7 mars 1635 ; XXIV, le P. Luis de Ribas, 7 mars 1635-... ; XXV, le P. Pedro Fons... (Ici s'arrête le catalogue).

cices du noviciat proprement dit, il fut astreint à refaire et à compléter son éducation en enseignant dans un des Collèges de la Compagnie, conformément à l'usage. On aimerait assez à prendre pour un souvenir de sa vie de professeur le *bon devoir* qu'il cite dans son *Agudeza*. Les Jésuites avaient l'habitude de faire tenir par leurs élèves chaque dimanche des réunions académiques, dans lesquelles chacun pouvait faire briller son esprit sur un sujet donné. Un jour, le président proposa pour un distique le thème suivant : un bélier ayant tué un enfant, la mère l'égorge ; le mari revient des champs et poignarde sa femme ; la justice le saisit et le pend : cette quadruple tragédie s'était passée dans l'espace de vingt-quatre heures. « Le diable souffla les vers suivants à l'un des élèves :

Vervex cum puero, puer unus, sponsa, maritus,
Impete, cultello, fune, dolore perit [1]. »

Ne semble-t-il pas, en lisant ce petit récit, voir le maitre, à la fois surpris et ravi de la dextérité de son élève, répétant à ses confrères, dans le cloître du collège de Calatayud ou de Huesca, le distique infernal ?

Les Jésuites étaient d'ailleurs justement fiers de l'enseignement de la latinité dans leurs collèges ; on peut leur reprocher d'avoir trop aimé les élégances, et recherché les expressions rares des écrivains précieux, plutôt que le langage sobre et ferme de César ou de Cicéron : on ne saurait contester leur incomparable maîtrise dans le maniement du latin. Gracián lui-même, à la fin de sa vie, dans une lettre au chanoine Salinas, rappelle avec orgueil que le fait d'avoir enseigné cette langue dans les sémi-

1. « Ajustanse en este distico quatro muertes variamente sucedidas en veinte y quatro horas. Matò a vn niño vn carnero, la madre degollò a este, vino el marido del campo, y dio de puñaladas a la muger ; cogiole a el la justicia, y ahorcòle. Señalò el Maestro de la Academia este assunto para vn distico, y a vno de los discipulos le dio el demonio este. *Verbex*, etc... » (*Agudeza*, LX, p. 360).

naires de la Compagnie est le plus beau titre dont puisse se réclamer un latiniste [1].

Où Gracián passa-t-il ces annéesde professorat ? Un document, malheureusement de seconde main, nous montre qu'il était en 1628 au collège de Calatayud [2]. Le Père Continente, dont il devait éditer plus tard les œuvres posthumes, en était alors recteur.

Plus d'une fois, en effet, Gracián a parlé de Calatayud avec une évidente sympathie. C'est ainsi qu'il rappelle dans son *Criticón* [3] l'écho de Bilbilis, qui redisait cinq fois les syllabes, plus ou moins plaisantes, qu'on lui confiait, et, dans son *Agudeza*, les chiens, menaçants pour les étrangers, dont se servaient les employés d'octroi de Calatayud, et qui avaient inspiré à Bartolomé Leonardo un sonnet plein de bonne humeur [4]. Surtout la

1. Voir Appendice I, lettre 25.

2. « Al luir un censal de los que había dejado Santangel (fondateur du Collège des Jésuites de Calatayud) aparece (en 29 de Febrero de 1628) que la Comunidad se componía de catorce individuos, entre los que figura como Rector el P. Continente, y entre los nueve padres que suscriben, consta el nombre del P. Baltasar Gracián, total diez sacerdotes y cuatro hermanos. » Vicente de la Fuente. *Historia de Calatayud*, tome II, c. LXXXIII, p. 285.

3. « Estas vozes las repetia vn prodigioso eco, que excedia con mucho a aquel tan celebre, que està junto a nuestra eterna Bilbilis, pues este su nombre no Latino, està diziendo que fue mucho antes que los Romanos, y oy dura, y durarà siempre. Repetia aquel eco, no cinco vezes las vozes, como este, sino cien mil, respondiendose de siglo en siglo, y de Prouincia en Prouincia, desde la elada Estocolmo, hasta la abrasada Ormuz, y no resonaua frialdades, como suelen otros ecos, sino heroicas hazañas, dichos sabios y prudentes sentencias, y a todo lo que no era digno de fama, enmudecia. » *Criticón*, III, 12, p. 339. Dans le *Criticón*, II, 10, p. 223, il est encore parlé d'un écho, qui répond aux questions d'Andrenio.

4. « En las ponderaciones fue estremado, fue vnico Bartolome Leonardo, entre muchas graues, y de grande enseñança, imitador en esto del Antiguo Horacio : oye esta donosa a nuestra Bilbilis, que todos los famosos Poetas la celebran de amena, y deliciosa con mucha razon, centro sin duda de Flora, y de Amaltea. — Bilbilis, aunque el Dios que nacio en Delos | te conserue fruc-

mordacité des habitants le ravissait. C'est sur la place de Calatayud, sous les éventaires où s'entassent les pastèques et les pêches exquises de Campiel, qu'il dut entendre ce piquant dialogue entre un étranger et l'indigène qui l'avait berné : « Voilà donc pourquoi l'on dit que le plus sot de Calatayud en sait plus que le plus sage de chez nous ? N'est-il pas vrai ? — Pas du tout. — Et pourquoi ? — Parce qu'il n'y a pas de sot dans Calatayud, ni de sage dans votre ville [1]. »

Aussi donnait-il à cette place la préférence entre les rendez-vous des esprits les plus subtils, comme la Bourse de Venise ou l'Hôtel-de-Ville de Cordoue, et rangeait-il parmi les prodiges invraisemblables la découverte d'un citoyen de Calatayud dans les limbes [2].

Ces souvenirs vivants, joints au fait que son portrait, après sa mort, orna le cloître du Collège de Calatayud, portent à croire qu'il séjourna longtemps dans cette ville. Mais, bien qu'aucun document ne le prouve, des raisons très fortes me font penser qu'il dut également professer au Collège de Huesca.

tifera sin daño, | y quando sobre ti deciende el año, | sus guirnaldas te den todos los cielos. || Y aunque hagan tus preciosos arroyuelos | fuertes las armas con el noble baño, | y aunque eres patria del Cortès tacaño, | que en todas sus palabras puso ançuelos. || Si no encadenas los infieles canes | que tu Aduana a los viandantes suelta, | ni tu muro verè, ni tu camino. || *Que para dar hasta Madrid la buelta | envarcarme en Colibre determino, | aunque la dè mayor, que Magallanes.* » *Agudeza*, XXII, p. 145.

1. « Dudò Critilo, y aun le preguntò (à l'homme au nez fin) si acaso estauan en la lonja de Venecia, ò en el Ayuntamiento de Cordoua, ò en la plaça de Calatayud, que es mas que todo, donde dixo vn forastero, hablando con vn natural, y confessandose vendido, ò vencido : « Señor mio, por eso dizen que sabe mas el mayor necio de Calatayud, que el mas cuerdo de mi patria : no digo bien ? — No por cierto, le respondiò. — Pues porque no ? — Porque no ay ningun necio en Calatayud, ni cuerdo en vuestra ciudad. » *Criticón*, III, 6, p. 150-151.

2. Parmi les prodiges que montre Salastano (ou Lastanosa) dans son Musée, se trouve en effet « vno de Calatayud en el Limbo. » *Criticón*, II, 6, p. 51.

En effet, la plupart des personnages qui ont pu avoir quelque action sur sa carrière, semblent avoir été groupés autour du célèbre collectionneur de Huesca, Vincencio Juan de Lastanosa. Quoique, dans la suite, en 1646-1648, Gracián ait séjourné dans cette ville, ce n'est pas à cette époque tardive qu'il a pu se créer les amitiés fidèles, et déjà si actives et si officieuses, que nous allons voir, au lendemain de sa profession solennelle, s'exercer à son profit. Comment, s'il n'a pas séjourné plusieurs années à Huesca, s'expliquerait la liaison si intime et si familière de Gracián avec Lastanosa, la réelle tendresse avec laquelle il parle toujours de cette ville et de son Université, et dont témoigne ce fait qu'il donna lui-même au Collège des Jésuites un exemplaire de son *Agudeza*[1]? Comment, de Calatayud, aurait-il eu l'occasion de visiter le Musée de Bartolomé Leonardo de Argensola, qui devait se trouver dans la demeure de ce dernier à Barbastro, s'il n'avait pas habité dans le voisinage, c'est-à-dire à Huesca[2]? Notons en passant, que, Bartolomé Leonardo étant mort en 1631, c'est avant cette date qu'il faut placer le séjour de Gracián à Huesca.

Lastanosa tient une place si prépondérante dans sa vie, il a tellement agi sur lui, soit en stimulant ses productions, soit en lui fournissant les livres dont il avait besoin, soit en censurant ses écrits, peut-être même en y collaborant, qu'il mérite une place d'honneur dans cette étude.

Vincencio Juan de Lastanosa y Baraiz de Vera naquit à Huesca, le 25 février 1607, dans le magnifique palais qu'y avait fait éle-

1. Cet exemplaire de l'édition de 1649, actuellement à la *Biblioteca Provincial de Huesca*, porte l'annotation suivante : « Del Collegio de la Compª de Iesus de Huesca ex dono P. Graciani. »

2. « Era gran ponderador este ilvstre Poeta, y assi son tan preñadas sus palabras ; pues oirselas a èl era otra tanta fruicion porque les daua mucha alma. Frequentè su Museo, y cada vez admiraua mas su profundidad, su seriedad ; èl era vn Oraculo en verso. » *Agudeza*, XXII, p. 145. Il s'agit de Bartolomé Leonardo.

ver Juan Luis de Lastanosa II. Il était fils de Juan Agustin IV de Lastanosa de Arnedo y Vargas et d'Esperanza Baraiz de Vera Navarro de Azpilcueta. Sa famille, originaire de Calavera, sur les bords du Cinca, à la frontière de Catalogne, avait habité d'abord Monzón, avant de fixer sa résidence à Huesca ; elle avait joué dans l'histoire du pays un rôle important. Orphelin de bonne heure, Vincencio dut renoncer prématurément aux études vers lesquelles le portaient ses goûts, pour prendre la direction de sa maison et l'administration de ses biens. Le 23 décembre 1625, il épousait à Huesca Catalina Gastón y Guzmán, née à Séville le 9 janvier 1612, morte des suites de couches le 20 avril 1644, après avoir donné à son mari quatorze enfants, dont sept vivaient encore à cette date.

Cette mort semble lui avoir laissé de profonds regrets, et, bien que jeune encore, il ne songea pas à se remarier, comme l'auraient souhaité ses amis.

Vincencio ne se laissa point séduire par l'exemple de ses ancêtres, dont quelques-uns avaient joué un rôle politique important, comme son trisaïeul Juan de Lastanosa, ambassadeur de Charles-Quint à Paris, ou son arrière grand-oncle, Pedro de Lastanosa, ambassadeur à Constantinople. La gloire qu'il ambitionna fut d'une nature toute différente : profondément attaché à sa petite patrie, il borna ses désirs à devenir le premier citoyen et le bienfaiteur de Huesca, à faire, de la demeure qu'il avait héritée de ses pères, un musée, on pourrait dire un établissement scientifique incomparable. L'artiste inconnu, qui sculpta les belles statues d'albâtre de Vincencio et de son frère le chanoine, dans la chapelle funéraire que Lastanosa construisit pour sa famille dans la cathédrale de Huesca, a su exprimer heureusement la noblesse, la bonté, la sérénité qui se peignaient sur son visage. Ce fut d'ailleurs une belle vie que celle de ce grand seigneur; il remplit avec un zèle touchant les charges municipales que ses concitoyens voulurent bien lui confier, sachant faire preuve d'abnégation et d'énergie lorsque, par exemple, au moment

où les Français s'emparaient de Monzón, en mai 1640, il courut au secours de la place avec des hommes levés par la ville de Huesca et défendit avec succès le passage du Cinca, ou, lorsqu'en 1652, la peste ayant éclaté à Huesca, il sut, comme administrateur de l'hôpital, déployer un réel dévouement. Quant au reste, sa vie s'écoulait paisible, soit dans son château de Figueruelas, soit dans son palais de Huesca où habitait également son frère, le chanoine Orencio [1], pour lequel il semble avoir éprouvé une très vive affection, au milieu de sa famille, entouré du respect et de la sympathie de tous, servi même par des domestiques prompts à exécuter ses ordres, et disant du bien de leur maître, ce qui, si l'on en croit Gracián, ne constituait pas alors une moindre merveille que de nos jours [2].

Accueillant pour tout le monde, prêt à obliger de son appui, de son argent, ceux qui en avaient besoin, il était assez généreux pour ne pas garder jalousement pour lui seul les trésors que son habileté de collectionneur lui avait fait acquérir. Dans ses magnifiques jardins se trouvaient réunies toutes les variétés de plantes ou de fleurs les plus rares : mais il en fournissait libéralement des graines aux fleuristes du roi d'Espagne, ou même aux simples amateurs, qui n'avaient, dit-il, qu'à se donner la peine de lui en demander [3], et qui ne se gênaient pas pour le faire [4].

1. Orencio de Lastanosa, né à Huesca le 5 mai 1609, mourut en 1665 après avoir été *Maestrescuela* et chanoine de la Cathédrale, recteur de l'Université (1631), député du Royaume d'Aragon (1651). Il était poète.

2. « Estando en esta diuertida fruicion de grandezas, vieron venir azia si, cierta marauilla corriente ; era vn criado pronto, y lo que mas les admirò, fue, que dezia bien de su amo. » *Criticón*. II, 2, p. 36.

3. « Las tendran (il s'agit des graines de fleurs) los curiosos con solo el coste de pidirlas ». B. N. M. Ms. 18727[45]. J'ai publié ce manuscrit dans le tome XXVI de la *Revue Hispanique*, pp. 566-610.

4. Juan de Garriz écrivait à Andrés de Uztarroz, de Pampelune, le 3 mai 1645 : « A nuestro amigo y señor don Vincenzio no escriuo este camino porque no tengo tiempo. Vm. se sirua de decirselo en su carta y que el señor

Sa collection de tableaux était fort riche ; nous savons par un court inventaire qu'il en a laissé, qu'elle renfermait une *Lucrèce* de Titien, un *Bacchus* d'Annibal Carrache, des *Joueurs* de Michel-Ange Caravage, un *Cupidon* de Lucas Cambiaso, des *Fleurs* de Camilo, deux *Enfants* du Tintoret, la *Fortune* par Spadarino, deux tableaux de Mario dei Fiori, des *Paysages* d'autres maîtres ilaliens, des copies de l'*Histoire de Joseph et de Putiphar*, de la *Suzanne et les Vieillards* de Rubens, un *Bain de Diane* de Bartolomé Spranger, une *Lucrèce* d'Albert Durer, un *Paysage* de Lucas de Leyde, quatre autres de Paul Bril, un croquis du *Roi de France* par Chapron, et nombre de paysages de peintres français, les *Vierges sages*, un *David* et un *saint Christophe* de Ribalta, une *Descente de croix* [1] et un *saint Barthélemy*, grandeur naturelle, de Ribera, un *Jupiter avec une Nymphe*, des *Enfants* de Micer Pablo, peintre aragonais, des *Paysages* de Cristóbal de Vargas, peintre sévillan, de Collantes, de Pedro Orrente, de Pedro de Urzauqui, peintre aragonais, de Miguel de San Juan, sans compter les toiles ou panneaux anonymes qui remplissaient les galeries ou les cabinets de sa fastueuse demeure.

Il en permettait cependant facilement l'accès, se constituant le cicerone aimable et savant des visiteurs, venus, parfois de

Virrey me esta haziendo memoria todos los dias de aquellas simientes de flores que me offrecio. » Miguel Jerónimo de Val écrit à Andrés de Uztarroz, de Madrid, le 29 avril 1651 : «... Mi ama suplica a Vm. muy encarezidamente que le ayude a conservar vn jardinillo que tiene en casa con algunas flores de las estravagantes y curiosas que en su grande Pensil sustenta el Señor Don Vincencio Lastanosa, embiando a su tiempo algunas semillas y rayzes... » B. N. M. ms. 8390 (ancien V, 170), fol. 289.

1. Lastanosa déposa plus tard ce tableau, répétition d'une toile de la Chartreuse de Naples, dans la chapelle de *los Dolores* de Santo Domingo, d'où il fut emporté en 1878 par un peintre étranger, qui lui substitua une copie grossière. Voir Ricardo del Arco. *Más datos sobre D. Vincencio Juan de Lastanosa*. Huesca, 1912, p. 76-78. Je dois l'identification de Spadarino et de Spranger à l'obligeance de M. Henri Focillon.

loin, pour contempler ces chefs-d'œuvre de l'art, ou les curiosités naturelles, pierres, animaux, vestiges de l'antiquité, qu'il avait réunies à grands frais.

Sa bibliothèque était composée d'une façon particulièrement remarquable. Le connétable de Castille y avait fait de si longues séances, lors d'une visite de quinze jours chez Lastanosa, qu'il n'avait pas eu le temps de voir convenablement les autres merveilles du palais [1]. Lastanosa nous en a laissé un court aperçu dans une des notices qu'il a consacrées lui-même à sa demeure. Théologie, philologie, politique, histoire, géographie, science, tout y avait trouvé place : des manuscrits précieux, de riches médailliers, complétaient cette magnifique collection, mise par le propriétaire à la disposition de ses amis, avec moins de facilité peut-être que les autres curiosités de son palais, car il avait sans doute reconnu que les livres prêtés sont trop souvent des livres perdus : il tenait donc les siens sous clé « pour les protéger de la poussière, et de certains amateurs qui les posséderaient volontiers, dit-il, sans dépenser les sommes qu'ils m'ont coûté [2] ». Mais on pouvait les consulter sur place, car il ne semble pas que Lastanosa ait connu ce défaut des bibliomanes qui veulent bien montrer leurs trésors, mais défendent qu'on y touche. Il était le premier d'ailleurs à faire usage de ses collections, et l'ouvrage qu'il publia sur les *Médailles inconnues d'Espagne*, fut accueilli favorablement par les antiquaires.

Les plus grands personnages du temps lui firent l'honneur de venir visiter son musée. Philippe IV, à son retour de Catalogne, y vint deux fois, de Saragosse ; le duc de Ferrare, Jean de Médicis, le comte de La Mirandole, le prince d'Esquilache, Jean Borromée, le marquis de Pescara, le connétable de Cas-

1. «... Doy mi palabra de bolver a ver esos portentos con el animo de estar dos meses... » disait-il. B. N. M. ms. 18727[45].

2. «... porque esten los libros guardados del polvo, y de algunos curiosos que los quieren sin gastar las Sumas que me han Costado... » *Ibidem*.

tille, les ducs de Medina-Celi, d'Arcos, de l'Infantado, de Béjar, de Medina de las Torres, de Villahermosa, de Lerma, les marquis d'Aytona et de Camarasa, l'avaient visité avant 1639. Gaston d'Orléans qui, déjà en 1631, demandait à Lastanosa le dessin de quelques-unes de ses statues, avait séjourné chez lui un mois et demi incognito, se plaisant à causer avec les jardiniers français de son hôte, et déclarait que « le roi de France n'avait rien de pareil à ses jardins ni à sa bibliothèque [1] » ; il l'emmena même avec lui à Paris, où il lui fit voir les palais royaux.

Ces illustres visiteurs ne faisaient que passer, non sans profit pour leur hôte, dont ils reconnaissaient l'accueil généreux par de riches présents d'objets d'art, d'antiquités ou de curiosités [2]. Mais, si Lastanosa se faisait gloire de ces hautes relations, la communauté de goûts lui rendait plus chers, sans doute, les rapports constants qu'il pouvait entretenir avec les érudits ou les antiquaires d'Aragon, si nombreux à cette époque, et qui, résidant à Huesca ou dans le voisinage, avaient souvent l'occasion de le voir, ou restaient en correspondance régulière avec lui : par exemple le comte de Guimerá, grand collectionneur lui aussi, le comte d'Aranda et la comtesse, qui se piquait de bel esprit, les chroniqueurs d'Aragon, que leurs fonctions amenaient souvent à Huesca pour chercher les documents dont ils avaient besoin, comme Francisco Ximénez de Urrea, parent du comte d'Aranda, et Francisco Andrés de Uztarroz, quelques ecclésiastiques instruits de Huesca, tels que le chanoine Salinas, que des liens de parenté rattachaient à Lastanosa, et qui cultivait la poésie dans ses moments de loisir. Deux de ces personnages méritent une mention spéciale pour avoir été en rapports particulièrement étroits avec Gracián : ce sont le chanoine Salinas et Andrés de Uztarroz.

1. *Ibidem.*
2. *Ibidem*, voir lettres de Charles-Quint et du connétable de Castille.

Manuel de Salinas y Lizana, né à la fin du XVI[e] siècle à Huesca, prévôt et chanoine de la Cathédrale, professeur de droit à l'Université, appartenait à une famille influente ; un de ses oncles, Jorge de Salinas y Azpilcueta, docteur en droit, avait été professeur, puis recteur de l'Université et prévôt de la Cathédrale ; un autre, Vicente de Salinas, fut Justicia de Huesca en 1648. Manuel se rattachait donc aux Lastanosa par les Azpilcueta. Il cultivait la poésie, et dédia en 1651 à la reine Marianne d'Autriche un poème intitulé *La chaste Suzanne*. Il avait traduit les *Épigrammes* de Martial qui furent en partie publiées dans la deuxième édition de l' *Agudeza* de Gracián.

Francisco Andrés de Uztarroz était fils de Micer Baltasar Andrés de Uztarroz (1572-1631), jurisconsulte qui occupa des charges administratives importantes à Saragosse [1]. Un de ses frères, Fr. Jerónimo Andrés, docteur en théologie, bénédictin du monastère de San Juan de la Peña, où il eut le titre de Prior de Estella, est l'auteur d'œuvres mystiques, comme le *Jardin Espiritual*, qui restèrent inédites [2]. Francisco naquit à Saragosse vers 1606. Après avoir étudié dans sa ville natale, il y prit le grade de docteur en droit, le 28 février 1638. Son ardeur pour les recherches historiques détermina Francisco Ximénez de Urrea à le désigner, en 1645, pour être son successeur éventuel dans la charge de chroniqueur d'Aragon. Accepté par la Députation en 1647, il devint chroniqueur en titre à la mort d'Urrea. Dès lors il fit preuve d'une étonnante activité, parvint à se faire ouvrir les archives publiques ou privées du royaume d'Aragon d'abord, puis du royaume tout entier. On lui refusait encore l'accès du dépôt de Simancas lorsqu'il mourut de la fièvre, le 18 août 1653, à Madrid, où il était venu solliciter l'ordonnance royale qui lui aurait donné satisfaction. La liste des ouvrages qu'il a publiés montre quelle perte pour l'érudition fut sa mort

1. Gracián le cite : *Agudeza*, XXIX, p. 206.
2. Célébré dans l'*Agudeza*, LIV, p. 324.

prématurée. Il était en relations avec tous les savants d'Aragon dont il conservait précieusement les lettres, et c'est grâce à lui que nous pouvons aujourd'hui nous faire une idée de l'activité intellectuelle si intense qui marqua, dans cette province, le milieu du XVIIe siècle. Les rapports qu'il eut avec Gracián furent étroits, sans que l'on puisse trouver toutefois dans leur correspondance la trace d'une véritable affection.

La magnifique demeure de Lastanosa, étant donnés les goûts du maître, semblait tout indiquée pour devenir le siège d'une de ces Académies, comme il en existait un peu partout en Espagne à cette époque. Celle des *Nocturnos* à Valence est fameuse. A Madrid, l'Académie *Salvaje* s'honorait de la présence de Góngora, de Lope de Vega, du comte de Salinas, et se tenait dans la maison de Francisco de Silva [1].

A peu près à la même époque existait à Saragosse une autre Académie, celle des *Anhelantes* : nous savons qu'Andrés en faisait partie sous le pseudonyme de *El Solitario* [2].

1. Le ms. 9391 de la B. N. M. (ancien Cc 77) contient le « borrador de la Bibliotheca de los Escritores del Reyno de Aragon que escribia el dr. Juan Fran^co Andres chronista del mismo Reyno ». Il porte l'*ex-libris* de Lastanosa et des annotations de Nicolas Antonio. On y lit p. 34 « Geronimo de Mora, natural de Çaragoça excelente en la Poesia y en la Pintura, hallose en los concursos numerosos de mas lustre de su tiempo en Valencia, en la Academia de los Nocturnos, donde acudian el conde de Buñol, el canonigo Tarrega, don Gaspar Aguilar y otros ingenios de aquella amenissima ciudad, y en otra que se celebro en Madrid en casa de don Francisco de Silva, que se llamo *Salvaje* segun refiere Pedro soto de rojas en el *Desengaño de Amor, porque se hiço en casa de don Fran^co de Silva aquel lucido ingenio, aquel animo generoso, calidad de la casa de Pastrana, lustre de las Musas, mayor trofeo de Marte ; que parece movio toda aquella guerra para contrastar aquel valor*. Hallaronse en esta docta junta el Conde de Salinas, don luys de Gongora, lope de Vega carpio y otros ingenios floridos, etc... »

2. C'est de ce pseudonyme qu'il a signé l'opuscule suivant : « *Descripcion de las antiguedades y Iardines de D. Vincencio Iuan de Lastanosa, hijo y ciudadano de Huesca Ciudad en el reino de Aragon. Escribiala* « *El Solitario* », *Año 1647. Al Doctor D. Francisco Filhol lustre ornamento y elogio de la ciudad de Tolosa* ».

Un manuscrit, qui fut sans doute entre les mains de Lastanosa, nous donne précisément les procès-verbaux d'une Académie fondée à Huesca, en 1610, par quelques étudiants et quelques seigneurs de la ville [1].

1. Latassa (B. N. E. A., t. II, p. 99 ; art. LXXIX : Anonimos de 1610) écrit : « El sabio Cosmografo, Juan Bautista Labaña, en su *Itinerario de Aragon*, Ms. al fin del Tratado de la Ciudad de Huesca dice ; « que en el año de 1610, varios estudiantes, y Cavalleros curiosos instituyeron en dicha Ciudad una Academia de Poesia, y otros asuntos literarios, de que era presidente en el mencionado año Vicencio Clemente, y que el dia 13 de Diciembre del referido año fue combidado y asistio Labaña á la citada Academia, que se tenia por la noche, donde se leyeron *algunos Versos* y *Discursos buenos*, y se eligio por presidente a Don Geronimo de Heredia, hermano del gobernador Don Juan de Heredia, como lo hacian todos los meses, y que tambien eligieron Fiscal y Secretario en la misma noche. « Esta es la unica noticia que tenemos de estos Literatos. » Il semble donc que Latassa n'a pas connu le ms. 3672 (ancien M 35) de la B. N. M. qui contient les « *Certamenes de la Academia de Huesca.* » Les procès-verbaux s'étendent de 1610 à 1612. On lit au folio 341 : « A 14 de Agosto de 1610 se a junto la academia de la Ciudad de Huesca y se hallaron en el primer ayuntamiento los Sres Don Justo de Torres - el ausente ; El Doctor Mompahon - el callado ; Vicencio Climente - el olvidado ; El Doctor Ram - el Solitario ; Martin de Luna - el humilde ; Juan Miguel de Luna - el melancolico ; George Salinas menor - el Tardio ; Martin Burgueda menor - el Desdichado ; Diego Anthonio fimat - el casto ; Sebastian de Canales - el presto. Nombrose Presidente hauiendose botado por los arriba nombrados a dho Sr Don Justo de Torres - Fiscal al dho doctor Mompahon, Secretario a Sebastian de Canales. Determinose luego que los nombres de los q se admitieren en la academia sean atributos, y assi se pusieron luego... » Ces pseudonymes sont expliqués dans le ms. par des annotations d'une main étrangère ; ce sont : el aconsolado = Lupercio Torralba ; el afligido = ? ; el agradecido = Tomas de Oña ; el aldeano = Vincencio Ram ; el alegre = Fr. Juan Luis Coscon ; el ausente = Justo de Torres ; el callado = doctor Mompahon ; el casto = Diego Antonio Fimat ; el desdichado = Martin de Burgueda ; el desfavorecido = Esteban Lopez de Silves ; el disuadido = doctor Jeronimo de Heredia ; el ecclesiastico = mosen Gironza ; el encogido = Bartolome Santolaria ; el imaginativo = Domingo Lumbierre ; el humilde = Martin de Luna ; el melancolico = Juan Miguel de Luna ; el modesto = Juan Agustin de Lastanosa ; el olvidado = Vincencio Climente ; el peligroso = ? ; el presto = Sebastian de

On y voit que Juan Agustin de Lastanosa, le père de Vincencio, en faisait partie sous le nom de *el Modesto* ; cette académie tenait séance à tour de rôle dans la maison de chaque président [1] : elle siégeait donc dans le palais des Lastanosa lorsque, le 19 mai 1611, *El Modesto* fut nommé président, et prit, pour *fiscal, el Solitario*, et, pour secrétaire, *el Aconsolado* [2]. Juan Agustin semble avoir été un académicien modèle, car il s'acquittait avec une parfaite régularité des tâches qui lui étaient assignées, comme en témoigne le registre de l'Académie. Il n'en était sans doute pas d'ailleurs à son coup d'essai en pareille matière, car dans son *Aganipe de los Cisnes Aragoneses*, Juan Andrés mentionne une autre Académie qui se serait réunie à Huesca en 1595, et dans laquelle on retrouve le nom de Juan Agustin, entouré d'autres personnages, tout à fait distincts de ceux que l'on rencontre dans la précédente, entre autres de Francisco Antonio Fuser [3], docteur en théologie et précepteur de

Canales ; el religioso = mosen Sada ; el retirado = Marco Antonio Esporrin ; el rudo = ? ; el rustico = Lorenzo Ximenez ; el sincero = ? ; el solitario = Jaime Ram ; el sufrido = Francisco Gomez ; el tardio = Jorge de Salinas ; el temeroso = ? ; el universal = ?.

1. « En. 16. de Enero de 1611. Se nombro por presidente el Sr. Solitario y nombro por fiscal al Callado y por Secretario al modesto. Señalose por dia de la academia lunes a 24 del dho en Su casa ». B. N. M. ms. 3672, fol. 352. Au folio 360, verso, se trouve l'indication de la dernière séance : » Señalose Academia para 8 de mayo 1612 y en ella se nombro por Sr. presidente al Solitario y su md. nombro por fiscal al melancolico y Secretario al modesto, Señalando academia para el miercoles a 16 de mayo... »

2. *Ibidem*, fol. 359.

3. « *Aganipe de los Cisnes Aragoneses celebrados en el clarin de la Fama. Escribiala el doctor Juan Francisco Andres coronista del Reyno de Aragon, Año MDCLII.* » B. N. M. ms. 3660, ancien M 50. Au fol 83. verso, Andrés parle des poètes de Huesca : « Aqui resplandecio la Academia | que copia heroica y grata componia | de celebres Barones | Aqui Caluo, Ferrer, y Claueria. | Fuser, Roque de Exea | Çanoguera, Agustin de Lastanosa | Alumnos claros de la luz Febea | con embidia gloriosa | en una y otra graue competencia | de la Apolinea ciencia | sutiles se admiraron los primores | de tan nobles y doctos conten-

Juan Agustin, et plus tard sans doute de Vincencio Juan, mort en 1638. Il devait être alors le Benjamin de la réunion. Comment supposer que son fils n'ait pas hérité de son goût pour les réunions littéraires, alors surtout qu'il avait pour l'y inviter le chanoine Fuser dont il parle avec tant d'affection et de reconnaissance [1], alors que ses amis, comme le comte de Guimerá, prisaient si fort ce genre de distraction, qu'ils fondaient à la campagne des Académies temporaires ? Nous en avons la preuve pour le comte de Guimerá, qui tint pendant l'été de 1608, avec quelques amis, dans une de ses terres, l'Académie de la *Pítima*, dont les curieux statuts nous ont été conservés [2]. Ils nous permettent de nous faire une idée de l'organisation de ces réunions. Un bureau était formé du président, du *fiscal* et du secrétaire ; le président indiquait l'ordre du jour de la prochaine séance, puis on procédait à la lecture des travaux des Académiciens ; quelquefois des concours étaient institués et dotés de

dores | y entonces ya de Huesca el docto suelo | fue de las Musas el mayor desuelo, | porque sus ingeniosos Moradores | lo llenaron de acentos, y de Flores. || » En marge, d'une autre main : « Año 1595 ; Pedro Caluo, Bautista Ferrer canonigo de Lerida,... Claveria, Francisco Antonio Fuser canonigo de Barbastro, Juan Roque de Exea, Don Geronimo de Çanoguera, Juan Agustin de Lastanosa». Il existe deux éditions de l'*Aganipe*, l'une d'Amsterdam, 1781, l'autre de Zaragoza, 1890. Dans la Dédicace de son *Monumento de los Santos Martires Iusto y Pastor* (Huesca 1644). Andrés dit en s'adressant au chanoine Orencio de Lastanosa : « Iuan Agustin de Lastanosa IIII. en el nombre, Padre de v. m. entre las obligaciones de su Estado, no olvidó las delicias estudiosas de las Academias que se celebraron en su tiempo en la Ciudad de Huesca... » R. del Arco. *Más datos*, &c., p. 28. Dans l'*Agudeza*, LI, p. 312, Gracián cite un sonnet de Fuser, qu'il dit avoir tiré de ses manuscrits.

1. Dans le catalogue de sa bibliothèque Lastanosa cite : « de Poesias modernas cinco tomos en 8. que las juntò la curiosidad del Dr. Francisco Fuser, Canonigo y Vicario general de la Seo de Barbastro, mi amantissimo Maestro y amigo ». *Narracion de lo que le pasó à don Vincencio Lastanosa á 15 de Octubre del año 1662 con un Religioso docto y grabe.* Ms. de la B. N. M. 18727[55], fol. 172.

2. Ils se trouvent dans le ms. 9396 (ancien Cc 57) de la B. N. M. Je les ai publiés dans la revue de Huesca intitulée *Linajes de Aragón* (15, X, 1912).

prix, et les pièces couronnées étaient soigneusement recopiées dans les registres officiels ; l'égalité régnait entre les membres de l'Académie, favorisée par ce fait qu'ils avaient tous pris un pseudonyme. Cependant, lorsqu'un étranger distingué était admis à une séance, par courtoisie on lui déférait la présidence et même le droit de vote dans les délibérations.

On aime à se représenter les Académiciens réunis dans une des cinq salles de la Bibliothèque, au deuxième étage de la maison de Lastanosa, ayant ainsi sous la main tous les éléments (livres, médailles ou estampes) de la discussion qui suivait toujours la lecture des travaux. Parfois d'illustres hôtes venaient les honorer de leur présence : et c'est ainsi que défilèrent sans doute dans le palais du Coso, les personnages éminents qui furent en relations avec Lastanosa : vice-rois d'Aragon, qui venaient facilement de Saragosse, généraux, fonctionnaires, qui, en faisant route pour la Catalogne, ou le Roussillon, se détournaient un peu pour aller voir la merveille de Huesca. Les citer c'est nommer les protecteurs ou les amis de Gracián, qui les connut dans ces réunions académiques et qui leur a fait une place d'honneur dans ses écrits.

Aux joies de la lecture, de l'archéologie, de la curiosité, s'ajoutaient celles de la conversation, « la douce conversation, le meilleur viatique du chemin de la vie [1] », entre trois ou quatre amis intelligents, et non davantage, parce qu'en dépassant ce nombre, on tombe dans le désordre et la confusion. Gracián parle de la conversation sur un mode vraiment lyrique et n'hésite pas à déclarer qu'elle est « la fonction supérieure de l'homme [2]. » Il devait être en effet un causeur admirable ; ses

1. « La dulce conuersacion, el mejor viatico del camino de la vida. « *Criticón*, I, 11, p. 220.

2. « No ay rato oy mas entretenido, ni mas aprouechado, que el de vn bel parlar entre tres o quatro. Recrease el oido con la suaue musica, los ojos con las cosas hermosas, el olfato con las flores, el gusto en vn combite ; pero el

œuvres en sont la meilleure preuve : elles ne prennent toute leur valeur que prononcées tout haut, accompagnées d'une mimique expressive qui souligne les intentions, éclaire les jeux de mots et fait entendre ce qui n'est pas exprimé. Non seulement il les a lues à ses deux grands amis Lastanosa et Pablo de Parada, mais on peut dire qu'il les a composées en leur présence, qu'il les y a fait collaborer, recueillant au vol les ripostes spirituelles qui leur échappaient dans ces réunions intimes, et dont il parait ses écrits. Ainsi seulement peut s'expliquer la prodigieuse quantité de jeux de mots, de plaisanteries, de traits acérés, et parfois peu ecclésiastiques, dont il a formé son *Criticón* et qui semble vraiment dépasser la fécondité d'un seul cerveau.

D'ailleurs son intelligence toujours en éveil, nourrie des connaissances les plus variées, lui permettait de tenir tête aux hommes distingués qui paraissaient chez Lastanosa. Peut-être ces connaissances étaient-elles plus étendues que profondes. Le grec semble lui avoir été peu familier ; bien qu'il préconise à plusieurs reprises l'étude des langues modernes, il paraît qu'il n'en connaissait d'autres que l'italien ; encore le savait-il très superficiellement si l'on en juge par la demande qu'il fait, dans une de ses lettres, à Andrés, de lui procurer le *Pàstor Fido* en espagnol plutôt qu'en italien [1].

La musique même n'était pas proscrite de ces réunions, mais Gracián se contentait d'écouter et d'applaudir, car il interdit, dans son *Criticón*, à tous ceux qui passent de l'adolescence à l'âge mûr, de jouer d'un instrument ou de chanter.

entendimiento con la erudita y discreta conuersacion entre tres ò quatro amigos entendidos, y no mas, porque en passando de aì, es bulla, y confusion : de modo que es la dulce conuersacion banquete del entendimiento, manjar del alma, desahogo del coraçon, logro del saber, vida de la amistad, y empleo mayor del hombre ». *Critiçón*, III, 12, p. 321-322. Quelques années plus tôt, il limitait à trois le nombre des interlocuteurs. « La conuersacion, dit Artemia, es de entendidos, y ha de tener mucho de gracia, y de las gracias, ni mas, ni menos de tres. » *Ibidem*, I, 8, p. 155.

1. Voir Appendice I, lettre 17.

Si Gracián appréciait la causerie entre un petit nombre d'amis, il ne faut pas oublier que le nombre des siens était considérable ; il ne leur ménageait ni les compliments, ni les offres de service, ni les promesses, qu'il ne tenait peut-être pas toujours. C'est ainsi que Fr. Domingo Escribano, moine du monastère de Piedra, avait eu l'occasion de le rencontrer à Pedrola, probablement en 1649 [1] ; se fiant à ses protestations d'amitié, il lui avait demandé quelques vers pour l'épitaphe d'un comte de Luna ; à plusieurs reprises on le voit se plaindre de n'avoir pas signe de vie de Gracián, et finalement, en 1651, il est obligé d'avoir recours à un autre.

On aimerait à se représenter l'extérieur physique du spirituel Jésuite au moment où, tout plein de vie, de projets et d'espoirs, il allait commencer sa brillante carrière d'écrivain. Malheureusement le seul portrait que nous possédions de lui, celui de Calatayud, fut sans doute exécuté après sa mort, et nous le montre par conséquent au terme de son existence lorsque, déjà fatigué, et peut-être accablé de désillusions, il portait sur son visage les marques d'une fin prochaine. De là cette tristesse qui surprend au premier abord dans cette image du caustique Aragonais.

1. Fr. Domingo Escrivano était à Pedrola le 20 octobre 1649 comme le prouve une de ses lettres à Andrés (B. N. M. ms. 8391, fol. 20). *Ibidem*, fol. 24, verso, dans une lettre à Andrés, de Veruela, 14 août 1650 : «... Dentro del pliego en que embie a Vm. la vltima remiti otro para nuestro Padre y amigo Baltasar Gracian de la compañia de Jesus, y creo que auiendo dado Mossen Juan ferrando, beneficiado de San felipe a V. M. el suio, aura dado el que iua para aquel reuerendo Padre, y me admiro que no aya recebido respuesta, no dudandola de la merced que me hiço en Pedrola. Suplico a V. M. se sirba mandar hacerselo a la memoria, pues cada dia me dixo estaua en su casa de V. M... » *Ibidem*, fol. 26, du même au même, Veruela, 16 janvier 1651 : « Siempre hago memoria del Padre Baltasar Gracian... » *Ibid.*, fol. 48, du même au même, Veruela, 16 juin 1651 : ...« el Dotor Miguel Cariñena medico de Oluega en Castilla, sobrino del Señor Obispo de Jaen se me ha concedido de hacerme los versos que no he podido alcançar del Padre Baltasar Gracian (no creiera tal accion de quien tan amigo se me mostro en Pedrola)... »

Dans un pamphlet violent contre le *Criticón*, publié en 1658 à Valence, et dont nous aurons l'occasion de parler plus loin, l'auteur, qui l'avait certainement connu, lui appliquait presque mot pour mot le portrait que Gracián avait tracé de Momus, le type de la médisance ; si l'on remarque qu'un certain nombre de caractéristiques ont été supprimées dans le pamphlet, d'autres ajoutées, on peut, je crois, en conclure que Gracián était petit (hombrecillo), frêle, voûté (de espalda doble) ; qu'il avait la vue basse, et portait des lunettes ; ce dernier détail ne se trouve que dans le pamphlet, et cette myopie explique l'expression de douceur et de rêverie du portrait ; il était pâle (robado de color) et d'estomac délicat (aliento insufrible, señal de entrañas gastadas) ; enfin sa voix était sourde et sa parole précipitée (su hablar es zumbir de moscon [1]).

1. «Era vn hombrecillo, tan nonada, que aun de ruin jamas se veia harto, tenia cara de pocos amigos, y a todos la torcia, mal gesto, y peor parecer ; los ojos mas asquerosos que los de vn Medico y sea de la Camara, braços de acriuador, que se queda con la vasura, carrillos de Catalan, y aun mas chupados, que no solo no come a dos pero a ninguno ; de puro flaco consumido, aunque todo lo mordia ; robado de color y quitandola a todo lo bueno ; su hablar era zumbir de moscon, que en las mas lindas manos, despreciando el nacar, y la nieue, se assienta en el venino, nariz de satiro, y aun mas fisgona, espalda doble, aliento insufrible, señal de entrañas gastadas ; tomaua de ojo todo lo bueno y hincaua el diente en todo lo malo ; el mismo se jactaua de tener mala vista, y dezia ; maldito lo que veo, y miraua a todos. Este, pues, que por no tener cosa buena en si, todo lo hallaua malo en los otros, auia tomado por gusto el dar disgusto. » *Criticón*, II, 11, p. 239-240.

« Es vn hombrecillo tan nonada, que aun de ruin jamas se ve arto ; tiene la cara de pocos amigos, y a todos la tuerce ; mal gesto, y peor parecer ; los ojos (aunque los trae con viriles) mas asquerosos que los de vn Medico, y sea de Camara. Braços de acrivador, que se queda con la basura ; de puro flaco consumido, aunque todo lo muerde ; robado de color aunque le quita a todo lo bueno ; su hablar es zumbir de moscon ; nariz de Satiro, y aun mas fisgona ; espalda doble, aliento insufrible, señal de entrañas gastadas ; toma de ojo todo lo bueno, y hinca el diente en todo lo malo ; tiene perversa vista, y con no tener cosa buena en si, todo lo halla malo en los otros. » *Critica de reflección* etc., p. 17.

CHAPITRE III

(1635-1642)

Débuts littéraires. — *El Heroe* (1637). — Gracián à Madrid et à Saragosse. — *El Politico* (1640). — *El Arte de Ingenio* (1642).

Jusqu'à l'époque où il fit profession des quatre vœux (25 juillet 1635), sa vie s'était écoulée dans une obscurité relative, mais dans une activité féconde; il avait amassé les idées, les connaissances dont il allait faire dorénavant un usage plus éclatant. Il avait atteint l'âge où le caractère s'est définitivement formé, où l'homme prend une notion claire de ses forces, et de leur direction, et peut dès lors marcher d'un pas ferme vers le but qu'il s'est assigné. Déjà ses idées sur la vie, sur la politique, sur la littérature, avaient pris leur forme définitive, et, dans ses moments de loisir, il avait jeté sur le papier le plan des ouvrages qu'il projetait, et dont quelques-uns avaient atteint un développement tel qu'il ne leur manquait plus que peu de chose pour pouvoir être publiés.

Vincencio Antonio, fils de Lastanosa, dans la rapide description qu'il nous a laissée de la demeure de son père, sous le titre d'*Habitàcion de las Musas*, déclare que ce dernier eut l'adresse de tirer des mains de Gracián plusieurs de ses œuvres, et, contre la volonté de l'auteur, publia la première d'entre elles, *El Héroe* [1].

1. «... al Padre Balthasar Gracian, bilbilitano, de la Compañia de Iesus, hombre virtuosisimo, docto y gran predicador, le saco con destreza de sus manos varios escritos que le habia dictado la lozania de su profundo discurso en lo mas florido de su mocedad, y juzgandolos assuntos dignos de sus mayores primores, contra su voluntad dio a la estampa el Heroe, y lo imprimio en Huesca y lo ofrecio por rica primacia al Rey Nuestro. Sr. el año 1637. » *Habitación de las Musas, Recreo de los Doctos, Asilo de los Virtuosos*, publiée dans la *Revista de Archivos*, 1877, pp. 29 et suiv.

Il ne faudrait pas prendre cette assertion au pied de la lettre ; nous voyons par ailleurs Gracián s'occuper très activement de l'impression de ses ouvrages, et chercher même à en tirer de l'argent. Au moment où se préparait la publication de la seconde partie du *Criticón*, il écrivait à Lastanosa qu'il entendait bien être payé par le libraire et tirer quelque bénéfice de la dédicace ; il rappelait même que la première partie lui avait rapporté cent écus nets, dont quatre-vingt étaient dus à la libéralité de Pablo de Parada à qui il l'avait dédiée [1]. L'état dans lequel se trouve le manuscrit du *Héros*, que j'ai publié [2], me paraît donner la clef de l'assertion de Vincencio Antonio. Gracián communiqua sans doute son manuscrit à Lastanosa, avant d'y avoir mis la dernière main, et ce dernier, séduit par l'originalité de l'ouvrage, voulut le publier immédiatement : craignant de voir son protecteur passer outre à son refus, Gracián prit le parti de collaborer personnellement à la publication.

Ainsi s'expliquerait que le manuscrit, qui fut très vraisemblablement entre les mains de Lastanosa, soit incomplet, qu'il présente des phrases inachevées et ne soit par conséquent pas celui qui servit à l'impression.

A quelle époque eut lieu cette publication ? Latassa, et après lui Ticknor, donne la date de 1630. Mais c'est une erreur évidente : dans le manuscrit précédemment cité, et qui est nécessairement antérieur à la première édition, il est question de la bataille de Nordlingen, gagnée par l'Infant Ferdinand en 1634 ; et le passage n'a pas été ajouté après coup car il se trouve dans le corps même du texte. D'ailleurs le fils de Lastanosa, comme on l'a vu, assigne à cette édition la date de 1637 : elle a malheureusement disparu, mais nous savons qu'elle existait antérieurement au 2 septembre 1637, puisque, ce jour-là, Francisco

1. Voyez Appendice, I, lettre 22.

2. *Baltasar Gracián. El Héroe. Reimpresión de la edición de 1639, publicada con las variantes del códice inédito de Madrid y el retrato del autor*, 1911.

Andrés de Uztarroz écrivait de Saragosse à Lastanosa qu'il venait de recevoir de leur ami commun, Juan de Garriz, le *Héros* de Lorenzo Gracián [1].

Il résulte des termes de la lettre qu'Andrés, à cette époque, ne connaissait pas encore Gracián ; le pseudonyme de Lorenzo lui paraît le véritable nom de l'auteur ; j'ai déjà expliqué qu'il est purement fantaisiste, aussi bien que le titre d'*Infanzón*. Il souligne enfin que le livre est publié par Lastanosa, ce qui est conforme au témoignage de Vincencio Antonio. Ce dernier avait ajouté que le *Héros* était dédié au roi Philippe IV. Dans le manuscrit de Madrid on trouve en effet une dédicace à Philippe IV [2]. Mais, sur ce point, une singulière difficulté se présente : dans le *Tratado de la moneda jaquesa* [3], composé par Lastanosa, et

1. Saragosse, 2 septembre 1637 : « Los dias passados me dio... el amigo Juan de Garriz el *Héroe* de Lorenzo Gracián, *publicado por V. m.*, y en el hay mucho que admirar, ver la concisión de su estilo y los misterios que en el se comprenden. Obra es de poco volumen, pero de mucha comprehensión. Al fin es obra digna... Príncipe y digna tambien de que todos los curiosos la lean atentísimamente por el peligro de huirseles el sentido ; porque siempre el estilo lacónico suele tener algunos celajes de oscuridad, como lo advirtió Horacio en su *Arte poética*. Dum brevis esse laboro, obscurus fio. Pero en el volumen que V. m. publica no corre el riesgo de obscuro, sino el de algo reflexivo, y algunas veces por vulgares pudieran haberse negado a tan sublime asunto, porque como las clausulas y periodos estan con tantos matices, cualquiera sombra obscurece sus luminosos resplandores ; pero no por eso deja de ser el todo ilustre. » *Apuntes*, p. 63.

2. Que cette dédicace soit réellement celle de l'édition de 1637, il n'est pas audacieux de le penser. On peut remarquer qu'elle commence par les mots « Señor este juguete de prudencia » et que le mot attribué à Philippe IV au sujet du Héros : « Es muy donoso este brinquiño » semble bien faire allusion au mot de *juguete*, le *brinquiño* étant une petite pendeloque que les dames fixaient à leur coiffure et que l'Académie définit encore aujourd'hui « juguete mujeril ».

3. *Tratado | de la moneda iaqvesa, | y | de otras de oro, y plata | del Reyno de Aragon. | Por D. Vincencio Ivan de Lastanosa, Gentilhombre de la Casa | de su Magestad. | Y lo dedica | á | los Ilustrissimos Señores Diputados. | (Écu d'Aragon). | En Zaragoza, Ano 1681.* In-4 de 50 feuilles ; sign. typ. A-H ; plus 11 feuilles de gravures sur cuivre par Francisco Artiga (f. Oscae, 1681)

publié en 1681, le docteur Diego Vicencio de Vidania passe en revue les éloges qui ont été faits de l'auteur, et, arrivant à ceux de Lorenzo Gracián, qu'il prend pour le frère de Baltasar, il ajoute que « dans la dédicace du *Héros* que l'on voit dans l'édition de 1637 » Gracián s'adresse à Lastanosa en faisant l'éloge de son talent et de sa famille ; les trois paragraphes que copie Vidania sont datés de « Calatayud, août 1637 ».

Ces lignes furent imprimées sous les yeux et aux frais de Lastanosa, qui ne mourut qu'en 1684, et il est vraiment singulier qu'il les ait laissé publier si elles sont fausses.

Ce qui n'est pas moins étrange, c'est qu'un des fils de Lastanosa, Hermenegildo, qui mourut, en 1680, chartreux, au monastère d'Auladei, à Saragosse, avait formé un résumé des éloges qui avaient été faits de son père, et qu'il cite précisément cette dédicace de l'édition du *Héros* de 1637 [1].

Cependant le témoignage de Lastanosa semble confirmer l'existence de la dédicace à Philippe IV. En effet, en offrant à Luis Méndez de Haro l'*Oráculo manual*, Lastanosa lui fait remarquer qu'il n'a dédié jusqu'alors les œuvres de Gracián qu'au roi et à l'Infant Baltasar Carlos [2]. Or le *Discreto*, publié en 1646 par

Titre encadré. Lettre du Royaume d'Aragon. Dédicace signée de l'auteur : Huesca, 14 février 1681. Censure du Dr. D. Miguel Maria Gomez de Mendoza : Saragosse, 2 mai 1681. Censure du Dr. Diego José Dormer : 6 mai 1681. Éloges de l'auteur, du Dr. Diego Vincencio de Vidania. Al que leyere. Errata. Texte. Planches.

1. Après avoir eu successivement quatre filles, Lastanosa eut un fils, Francisco, le 2 avril 1635, puis un autre, Hermenegildo, le 13 avril 1636. Dans ses *Memorias literarias* déjà citées, Latassa a recopié (tome II, p. 207) le « *Resumen de los Autores impresos, y manuscriptos que hablan de Don Vincencio Iuan de Lastanosa. Recogidos por mi Ermenegildo de Lastanosa, su hijo.* » On y lit : « el P. Baltasar Gracian en su Heroe que se imprimio en Huesca el año 1637, en la Dedicatoria a dicho don Vincencio Iuan de Lastanosa. »

2. « Seame excusa, que estas Obras à nadie las he consagrado, sino al Rey nuestro Señor, al Principe, y à V. E. à quien depreco con propiedad el Catolico. » Dédicace de l'*Oraculo manual*, édition de 1653. La première édition a disparu.

Lastanosa, fut dédié à l'Infant ainsi que l'*Agudeza* ; *El Politico* fut dédié au duc de Nocera, mais par l'auteur lui-même. Il ne reste donc pour avoir été dédié au roi que *El Héroe*. Ce témoignage de Lastanosa est décisif : le *Héros* fut effectivement dédié au roi ; mais faut-il supposer que la même édition renfermait une dédicace de l'auteur à Lastanosa ? Ce serait invraisemblable. S'agirait-il seulement d'une lettre adressée par l'auteur à son protecteur et que celui-ci aurait fait soigneusement relier en tête de son exemplaire ? Mais alors comment Vidania, qui semble n'avoir pas consulté Lastanosa, étant donnée l'erreur signalée plus haut sur la personnalité de Lorenzo Gracián, en aurait-il eu connaissance ? La seule hypothèse qui semble admissible, c'est qu'il y eut, la même année, deux éditions du *Héros*, l'une dédiée au roi, l'autre à Lastanosa. En effet, dans son *Museo de las medallas desconocidas*, publié en 1645, Lastanosa parle incidemment de Gracián et dit que son *Héros* « fut imprimé six fois dans différents royaumes [1] ». De cette période nous ne connaissons, comme on le verra plus loin, que deux éditions de 1639, et une de 1640. L'exemple des deux éditions de 1639 autorise à supposer que, parmi celles qui ont disparu, se trouvent deux éditions de 1637. Mais la question restera insoluble, tant que l'on n'aura pas trouvé l'édition princeps.

En tout cas le livre fut certainement présenté à Philippe IV, qui daigna déclarer que ce « petit bijou était plein de grâce »,

1. *Mvseo | de | Las medallas desconocidas | Españolas, | pvblicalo | Don Vincencio Ivan De Lastanosa, | Señor de Figaruelas, | Hijo, i Ciudadano de Huesca. | I | Lo dedica | Al Excelentissimo Señor | Don Bernardino Fernandez | De Velasco, i Tobar, | Condestable de Castilla, i Leon. | Ilvstrado | Con tres Discursos, del Padre Paulo de Rajas, | de la Compañia de Iesus, del Doctor Don Francisco Ximenez de Vrrea, Capellan de su Mages | tad, i Chronista del Reyno de Aragon, i del | Doctor Iuan Francisco Andres | de Vztarroz. | Con licencia. | Impresso en Hvesca, por Ivan Nogues. | Año MDC.XLV.* On y lit, p. 77. « El Padre Balthasar Gracian... celebrado por sus artificiosos Escritos como lo publican el Heroe impresso seis vezes en diferentes Reinos, el Politico Fernando, etc... ».

et « qu'il renfermait de grandes choses [1] ». Cette haute approbation ne pouvait que contribuer à la vogue de l'ouvrage ; Lastanosa, nous l'avons vu, en signale six éditions en sept ans, et nous en possédons deux d'une même année.

Ce succès dut attirer l'attention de ses confrères sur Gracián, car son pseudonyme n'était pas difficile à percer, et peut-être fut-ce la cause pour laquelle il fut envoyé à Madrid, où la Compagnie se préparait à célébrer son premier centenaire.

Au mois d'août 1637, si l'on en croit la dédicace du *Héros* copiée par Vidania, Gracián était à Calatayud. Une lettre de Ximénez de Urrea semble indiquer qu'il était à Huesca au commencement de mai 1638 [2]. Il se trouvait à Madrid le 14 avril 1640.

Ce dut être pour cet esprit curieux un vif plaisir de se rapprocher de cette Cour brillante, dont le luxe et la politesse faisaient oublier l'état misérable du reste du pays. A peine arrivé, nous le voyons parcourir le *Buen Retiro*, ce palais féerique achevé depuis huit ans, pour lequel Olivares avait épuisé les ressources de l'État ; il y admire les objets d'art, les meubles qui le remplissent. Puis il est introduit dans la demeure de quelques grands personnages, sans négliger toutefois de visiter les couvents dans lesquels il avait chance de rencontrer quelqu'un de ses frères. Sa réputation lui attire des visites ; mais les domes-

1. «... su verdadero aplauso, y aun su vida fueron estas Reales palabras, que dixo aviendose dignado de leerle el gran Filipo Quarto de las Españas : Es muy donoso este brinquiño, asseguro os que contiene cosas grandes. » *Discreto*, A los Letores.

2. Francisco Ximénez de Urrea écrivait de Saragosse, le 6 mai 1638, à Lastanosa qui se trouvait alors à Huesca : «... darà vm. à todos essos Señores de mi parte muchos cumplimientos ; al señor Canonigo, al P. Retor, al P. Gracian y al Sr. Visconde... » (*Memorias*, t. I, p. 101). Dans une lettre d'Andrés à Lastanosa (Saragosse, 7 juillet 1639) : « Hace (dit Latassa) memoria del P. Garcia sobre vnas Antiguedades y tratando de vn soneto que buscaua, lo hace del Canonigo don Martin Miguel Navarro, del P. Gracian, de Bartolome Leonardo y del P. Martin de Lanaja. » *Memorias*, t. I, p. 22.

tiques des grands, qui viennent le voir, ont bien vite fait de blesser son amour propre par leur grossièreté ou leur suffisance; car il n'est, dit-il lui-même, « ni humble ni flatteur ». Le mépris de l'humanité, l'orgueil, la perfidie de ces subalternes le mettent hors de lui, et il aspire à se retrouver dans la calme bibliothèque de son ami Lastanosa pour y causer à cœur ouvert, ou travailler à l'abri des fâcheux [1]. Quelques années plus tard, il parlera encore avec amertume de « ces insolents de la porte et de l'antichambre » qui lui ont infligé leurs dédains [2]. Mais il n'en éprouve que plus de plaisir à fréquenter les véritables grands seigneurs, comme ce Juan de Espina dont la demeure était un vrai musée, le duc de Veraguas, ou le duc de Feria. Il se tenait aussi au courant des ouvrages qui paraissaient, et pouvait acquérir la preuve du succès des siens, lorsqu'en parcourant le palais royal il reconnut, sur une étagère, son *Héros* [3], qui, d'ailleurs, était fort lu à Madrid et même en province, puisqu'une édition nouvelle en parut à Barcelone cette même année 1640.

Ce fut pendant ce séjour à Madrid qu'il put lier connaissance avec le poète Antonio Hurtado de Mendoza, favori d'Olivares, et remplissant auprès de Philippe IV, depuis 1623, les fonctions de secrétaire intime. Il se plaît à rappeler dans son *Agudeza* qu'il l'avait rencontré dans les galeries du Palais Royal, où le poète avait bien voulu lui réciter quelques-uns de ses vers. Il le cite avec insistance, tout fier d'une pareille relation, et d'ailleurs en sympathie avec cet écrivain conceptiste, dont il vante surtout les deux pièces de *Querer por solo querer*, et *El marido hace mujer*.

Cependant il fallut quitter Madrid et revenir en Aragon. Nous le retrouvons à Saragosse au mois de décembre 1640, assistant

1. Voir Appendice I, lettre 2.

2. « Sobre todo Dios nos libre de la vil soberbia de remoços de Palacio, insolentes de puerta, y de Saleta. » *Discreto*, p. 36.

3. Voir Appendice I, lettre 3.

dans sa maladie le Vice-roi, duc de Nocera [1]. Francisco Maria Carrafa Castrioto y Gonzaga, duc de Nocera, était alors bien près de sa fin; les déboires éprouvés par cet Italien n'avaient pas amoindri son dévouement à la monarchie espagnole, et il ne se doutait guère qu'il terminerait bientôt ses jours en prison [2]. Gracián semble avoir éprouvé pour lui une véritable sympathie, et lui resta fidèle, même après sa mort : trait remarquable chez cet homme, un peu trop habile par principe. Précisément cette même année, le 6 novembre, le duc, qui avait reçu l'ordre de marcher sur la Catalogne, avait écrit au roi une lettre curieuse dans laquelle il lui conseillait d'user de clémence et de ne pas pousser les Catalans à chercher un appui à l'étranger; il rappelait à cette occasion la fable du Cheval qui avait voulu se venger du Cerf. Gracián, quelques années plus tard, dans son *Agudeza*, devait rappeler cet apologue, à l'honneur du duc, dont il vantait l'inexprimable mérite, l'affabilité, le charme irrésistible, et dont il n'hésite pas à faire le type du Héros universel [3]. Il

1. « En esta Carta con fecha de Zaragoza, y Deciembre de 1640, trata (il s'agit d'Andrés qui écrivait à Lastanosa) de que no pudo dar el Pliego al P. Gracian porque estaba asistiendo en su enfermedad al Duque do Nochera. Lo demas es de poca importancia, firma vt supra. » *Memorias*, tome I, p. 20, lettre 13.

2. Le duc mourut le 12 juillet 1642 dans la forteresse de Pinto, où il était enfermé à la suite du procès instruit contre lui en raison de l'échec qu'il avait éprouvé à Valls en août 1641. Il fut assisté par un Père Jésuite à ses derniers moments et enseveli dans le Collège Impérial de la Compagnie, à Madrid.

3. « Estremado fue aquel apologo, con que el Excelentissimo señor don Francisco Maria Carrafa, Duque de Nochera, Virrey que fue, y Capitan General de Aragon, y Nauarra, plausible en entrambas naciones por sus grandes prendas, de superior entendimiento, indezible agrado, humano trato, galanteria con que echizaua las gentes, y en vna palabra, él era vniuersal Heroe ; quando se le dio orden de que fuesse al Exercito de Fraga, para entrar por Lerida en Cataluña, mientras el Marques de los Velez entraua con el otro exercito por Tortosa; representó los inconuenientes del romper la guerra con Cataluña, especialmente ponderaua, que llamarian los Catalanes a los Franceses en su auxilio, con la excelente fabula del cauallo, quando pidio fauor al

rappelait plus tard dans son *Criticón* le mot délicat de Nocera, disant qu'il ne demandait pas à savoir ce qu'il aurait, mais qui il aurait à dîner [1]. Gracián tenait assez à sa protection pour lui dédier son second ouvrage, qu'il déclarait modestement n'être que le résumé des conversations du Vice-roi, *El Político Fernando.*

Peut-être l'avait-il écrit avec l'intention secrète de secouer l'apathie néfaste de Philippe IV et de le déterminer à se rendre personnellement en Catalogne, où l'insurrection avait commencé le 1er mai, à Santa Coloma de Farnés, par le refus de loger les troupes de Leonardo Moles, dont le fourrier Monredón fut brûlé vif dans la maison qu'il occupait. C'est ce que laisse supposer le passage dans lequel il examine la question de savoir si le prince doit prendre part en personne aux expéditions militaires ou rester immobile dans sa capitale. Ses préférences semblent bien aller à la première solution ; mais il conclut par un tiers parti, en disant que, sans s'exposer personnellement, le prince doit se

hombre contra el cieruo, y este le ensillò, y le enfrenó, y despues le tuuo siempre sugeto. » *Agudeza*, LV, p. 331. La lettre du duc au roi où se trouve cet apologue (Saragosse, 6 novembre 1640) a été signalée par M. Morel-Fatio ; elle est publiée dans le Mem. hist. tome XXI, p. 476, num. 370. On y lit, p. 478 : « Un caballo pacía en vn prado muy verde y muy florecido, quando vn ciervo combidado de la amenidad de aquel sitio, fue a goçar de la praderia en compañia del caballo ; y habiendo intentado varios modos el caballo de echarlo de aquel contorno defendiéndose el ciervo con las armas que le dio naturaleça, no le fue possible conseguir su intento, y se resolvio de pedir al hombre que le socorriese. Vino en ello el hombre, pero dixo el caballo que era menester y forçoso el dexarse poner el freno y la silla, a que consintio el caballo, y subido en el, echo al ciervo de la praderia, pero el caballo se quedó con el freno y la silla sujeto al hombre. » — Un autre éloge du duc de Nocera se trouve dans le Realce XV du *Discreto* (tener buenos repentes).

1. « O que bien dezia aquel grande amigo de sus amigos, y que tambien lo sabia ser, el Duque de Nochera : « No me aueis de preguntar, que quiero comer oi, sino con quien, que del conuiuir se llamò combite ». *Criticón*, II, 3, p. 60.

rapprocher de ses troupes pour les encourager [1]. Si telle fut l'intention de l'auteur, elle tarda longtemps à être réalisée, car Philippe IV ne se rendit à Saragosse qu'en juillet 1642.

La première édition de *El Politico* ayant disparu, nous en sommes réduits à reproduire l'assertion de Latassa, que cet ouvrage parut en 1640, in-12, et fut publié par Lastanosa. Heureusement nous avons un témoignage plus probant : c'est celui de Fr. Miguel Dicastillo, qui avait déjà lu le *Fernando* le 18 décembre 1640 et regrettait la brièveté de cet ouvrage [2].

Mais Gracián retourna bientôt à Madrid ; il y était en juillet 1641, et s'intéressait aux graves événements politiques qui venaient de se produire : le début de la guerre contre le Portugal, la défaite de Châtillon et la mort du comte de Soissons à la Marfée (6 juillet) [3], mort qui avait produit d'autant plus d'émotion que la princesse de Carignan, sœur du comte, se trouvait alors à Madrid. Chaque jour arrivait du dehors quelque mauvaise nouvelle, lorsque la chronique locale ne fournissait

1. « Celebre question politica, si el Principe ha de assistir en vn centro por presencia, y en todas partes por potencia, y por noticia, ò si como el Sòl ha de yr discurriendo por todo el Orizonte de su Imperio, ilustrando, influyendo, y viuificando en todas partes. Hallanse eficaces argumentos, y acreditados exemplos por el vno, y otro dictamen. — Todos los hazañosos Principes, y que obraron cosas grandes, assistieron en persona a las empressas, &c... « *Politico*, p. 152-153. « Assi que todos los Principes Heroes, los que hizieron cosas hazañosas acaudillaron personalmente sus exercitos... El ver sus soldados vn Rey, es premiarlos, y su presencia vale por otro exercito... » *Ibidem*, p. 160.

« Mas entre estos dos extremos, hallò el medio el Prudentissimo Fernando. No todo era caminar como Adriano, ni todo holgar como Galieno. » *Politico*, p. 168.

2. Lettre de Fr. Miguel Dicastillo à Andrés (Saragosse, Chartreuse d'Aula-Dei, 18 décembre 1640) «... Luego he leydo el Politico, y me he lastimado que las acciones y echos de Fernando las aya reducido el autor, siendo tan estudioso, a tanta concision y cultura, dios le pague a v. m. el fauor... » B. N. M. ms. 8390 (ancien V, 170), fol. 613.

3. Voir Appendice, I, lettre 4.

pas matière à lamentations, comme, par exemple, quand le feu prenait au Palais.

Sa vie d'ailleurs était fort occupée ; il prêchait à Madrid et avec un succès prodigieux : son fidèle compagnon le Père Emmanuel Hortigas, écrivait en effet à Andrés que si Gracián ne répondait pas à ses correspondants, c'est qu'il était surchargé de besogne, qu'il prêchait plusieurs fois par jour au milieu d'un concours de fidèles tel que, parfois, 4.000 personnes restaient hors de l'église [1] : supprimons un ou deux zéros, et concluons que le prédicateur savait attirer la foule.

Puisque le nom du Jésuite Hortigas se présente incidemment, il n'est pas inutile de faire remarquer que cet ami de Gracián ne l'était pas moins de Lastanosa et des illustres personnages qui protégeaient son confrère, tels que le doyen de Sigüenza, Lorenzo Francés de Urritigoyti et son frère Antonio, archiprêtre de Daroca. Il avait enseigné les lettres, la philosophie et la théologie dans les collèges de Huesca et de Saragosse et devint prévôt des Missions dans le royaume d'Aragon. Né le 29 décembre 1609, il était notablement plus jeune que Gracián qu'il avait pu connaître au noviciat, car il était entré dans la compagnie de Jésus le 11 avril 1624. Lastanosa publia son livre de la *Llama eterna*.

Les fatigues de la prédication n'empêchaient pas toutefois Gracián de trouver quelques instants de loisir pour mettre la dernière main à un nouvel ouvrage, et l'on ne peut s'empêcher d'admirer l'activité débordante et un peu fébrile dont il donnait ainsi la preuve.

1. «... El p. Gracian es fidelissimo correspondiente en todo, i la verdad es que las ocupaciones no son pocas pues no a pasado fiesta no aya predicado algunas dos vezes, i ayer devia tener a mas de la iglesia llena, fuera mas de 4 mil personas, etc., mejor se prueban trasplantados [.....] etc. Nuestro Señor me guarde a v. m.. saludeme al caro don Vincencio, su fidelissimo et devotissimo Servidor. Madrid, 7° de 1641. Emanuel Ortigas. » B. N. M. ms. 8390 (V, 170), fol. 655.

ARTE
DE INGENIO,
TRATADO DE LA AGVDEZA.

En que se explican todos los modos, y diferencias de Conceptos.



POR

Lorenço Gracian.

DEDICALA

Al Principe Nuestro Señor.

Con Privilegio en Madrid, Por Iuan Sanchez, Año 1642.

Acosta de Roberto Lorenço, Mercader de Libros.

Il venait en effet d'achever une des œuvres qui devaient le rendre le plus fameux, son *Arte de Ingenio*. Le 31 octobre 1641, le P. Juan Bautista Davila, professeur d'hébreu, de chaldéen et de syriaque au Collège de Madrid, approuvait ce nouveau traité de *Lorenço Gracian*, et, le 18 novembre, le Maestro Gil González Davila donnait la licence d'imprimer [1]. Le livre parut, sans doute, en février 1642, car, le 11 de ce mois, le Dr. Francisco Murcia de la Llana donnait l'attestation d'authenticité d'une page d'errata. L'*Arte* était dédié à l'infant Baltasar Carlos.

Cristobal de Salasar Mardones l'avait déjà lu le 28 juin, et passé à Martín de Angulo y Pulgar ; il savait que l'auteur était le Père Baltasar Gracián de la Compagnie de Jésus [2]. Il est intéressant de remarquer à ce propos combien le pseudonyme de Lorenzo cachait peu la personnalité de l'auteur ; ses confrères, d'ailleurs, ne pouvaient l'ignorer et n'en faisaient pas mystère, car le Père Felipe Alegambe, dans sa *Bibliotheca scriptorum societatis Jesu* (Anvers, 1643) le cite en ces termes (p. 549 de l'Appendice) : « Balthasar Gracianus, natione Hispanus, scripsit Hispanice *Artem ingenij*. » Il est à noter qu'il ne parle ni de *El Héroe* ni de *El Político*.

1. Gil González Dávila écrivait à Andrés, de Madrid, le 26 février 1642. «... y otra para el Sr. Coronista Don Francisco Ximenez de Vrrea que Supplico le ofrecca de mi parte, y tambien al Padre Gracian los afectos y efetos de mi buena voluntad, si valen algo para su gusto y seruicio... » B. N. M. ms. 8389 (V 169).

2. Cristoval de Salasar Mardones écrit à Andrés, de Madrid, le 28 juin 1642 : « El Arte de ingenio le tiene muy bueno, y luego que salio de la estampa le remiti a Don Martin [de Angulo y Pulgar] para que se valiesse de tantos passos donde çita a Don Luis de Gongora. Creya que su autor era el de la fachada, mas huelgome de conocer que el verdadero es el Padre Balthasar Gracian de la Compañia de Jesus, a quien por via de esta me offresco seruir en lo que me mandare por ser de los que imitan a Tacito no siendolo. » B. N. M. ms. 8391 (ancien V 171) fol. 426. D'une lettre d'Andrés (Saragosse, 27 mars 1644) il résulte que Salasar était « Oficial mayor de la secretaria del Reyno de Sicilia. »

CHAPITRE IV

(1642-1648)

Retour à Saragosse ; Guerre de Catalogne. — Rectorat du Collège de Tarragone. — Gracián à Valence. — Causes de son hostilité pour les Valenciens. — Gracián aumônier de l'armée de Leganés. — *El Discreto* (1646). — *El Oráculo Manual* (1647). — *Agudeza y Arte de Ingenio* (1648).

Gracián n'eut guère le temps de s'occuper du succès de son livre, car on le retrouve à Saragosse, d'où il écrit, probablement à un confrère, le 11 mars 1642, que dix-huit religieux de différents ordres, expulsés de Catalogne par le Maréchal de Brézé, étaient arrivés [1]. Les Catalans venaient en effet de reconnaître Louis XIII comme comte de Barcelone, avec un enthousiasme qu'ils n'avaient jamais montré pour leur rois légitimes, comme le remarque Gracián avec un étonnement scandalisé.

Sans doute ces graves événements n'avaient pas encore modifié la vie de notre Jésuite, qui s'absentait de Saragosse, probablement pour aller prêcher dans les environs, mais qui y était de retour le 24 juin et annonçait la marche triomphante des Français vers l'Aragon, le siège et la prise de Monzón par le Maréchal de La Mothe, qui s'emparait ainsi de huit pièces de canon et d'une quantité d'approvisionnements. Aussi murmurait-on contre le gouverneur, Martín de Azlor, dont Gracián prend la défense.

Sa correspondance de cette époque est pleine de vie et d'intérêt, écrite au courant de la plume, en toute hâte, en phrases incomplètes et incorrectes, mais saisissantes ; les scènes pittoresques n'y manquent pas : ainsi Gracián nous montre, après la prise de Monzón, les religieuses d'un couvent sortant du château

1. Voir Appendice I, lettre 5. Il y était sans doute dès le mois de février, comme l'indique la lettre de Salasar citée plus haut.

avec leur abbesse qui s'appuyait au bras d'un chanoine. Le Maréchal de La Mothe leur dépêche un officier pour les inviter à rester dans leur couvent, mais sans succès. Enfin l'officier demande au chanoine: « *Quo petitis* ? — *Caesaraugustam* », répond celui-ci. Et l'officier d'éclater de rire en disant: « *Statim ibi ibimus* ». « Telle était son intention et tel son langage » soupire Gracián, qui saisit l'occasion de railler le solécisme commis par le guerrier. Mais son cœur est rempli de pitié pour les vaillants Espagnols, qui abandonnent leurs biens afin de rester fidèles à leur roi; quelques-uns qui, la veille, possédaient deux mille ducats de rente, sont obligés de mendier; les religieuses de Casbas, des Franciscaines, viennent se réfugier à Saragosse, et, pendant que les armées espagnoles dessinent des marches incertaines, le Français vainqueur profane de sa présence la ville où le Roi Catholique tenait jadis les *Cortes* d'Aragon[1].

Cependant Philippe IV se décidait à faire preuve de quelque énergie en venant encourager les troupes de sa présence. Gracián assistait à son entrée solennelle dans la ville de Saragosse aux cris enthousiastes de: « Vive le Roi! » Il vit passer devant lui le carosse de gala, découvert, avec ses clous d'argent doré, ses coussins de brocart, ses rideaux de drap gris lamé d'or et d'argent, splendide présent, d'une valeur de quatre mille ducats, offert au souverain par le royaume d'Aragon. Il put apercevoir Philippe, élégant sous son chapeau de feutre orné d'une plume blanche, acclamé par la foule qui ajoutait au cri de « Vive le roi! », celui de « A mort La Mothe! » Irrité de ce manque de respect, Gracián se retourna pour dire à ces braillards: « Taisez-vous, démons! Ne dites pas cela ici! Allez ailleurs![2] »

Le lendemain, il assistait à l'office auquel le roi était allé, au Temple du Pilar, avec toute sa cour qui trouvait, en dépit de la bonne musique, que la cérémonie durait bien longtemps. Mais ce

1. Voir Appendice I, lettre 6.
2. Voir Appendice I, lettre 7.

beau spectacle ne pouvait faire oublier que les ennemis serraient de près la ville de Perpignan, qui ne tarderait guère à tomber entre leurs mains; que la flotte espagnole avait dû se réfugier à Mahon pour réparer ses avaries, et qu'il fallait un miracle pour sauver le Roussillon. Gracián, d'ailleurs, allait bientôt se trouver dans un poste moins tranquille que celui de Saragosse.

Le 6 mars 1643, il était recteur du collège de Tarragone : les Français songeaient à prendre la ville. Des alarmes continuelles mettaient les habitants sur le qui-vive. Cependant ces inquiétudes n'empêchaient pas le studieux recteur de rechercher les antiquités qui abondent dans le sous-sol de Tarragone, monnaies ou poteries qu'il achetait pour le compte de son confrère le Père Jerónimo García, alors au collège de Calatayud : ce savant numismate était en rapports très fréquents avec Lastanosa, qui le consultait pour les propres études qu'il poursuivait alors sur les médailles anciennes d'Espagne [1].

De ce poste avancé, Gracián était à même de recevoir des nouvelles fréquentes, et relativement précises, des événements de Barcelone. C'est ainsi qu'il constate avec joie le trouble que la mort de Louis XIII, survenue le 14 mai 1643, avait jeté parmi les rebelles, et se réjouit de penser, qu'ayant juré fidélité au roi de France pour sa vie durant, ils n'étaient pas engagés envers son successeur et pouvaient, par conséquent, entrer en conversation avec les agents de Philippe IV; il s'entretenait de ces événements avec le comte d'Aguilar [2].

Le 26 juillet, il s'attendait à voir le Maréchal de La Mothe mettre le blocus devant Tarragone [3]. Au mois de septembre, l'ennemi paraissait en effet sous les murs, tirait le canon, mais se retirait après une riposte de l'artillerie de la place et un court engagement de cavalerie, laissant sur le terrain quelques

1. Voir Appendice I, lettres 8 et 9.
2. Voir Appendice I, lettre 10.
3. Voir Appendice I, lettre 11.

hommes et quelques gants brodés, ce qui faisait supposer que des personnages d'importance avaient été blessés. Le lendemain, Gracián et ses confrères se promenaient dans la campagne, le soir, et observaient un bolide resplendissant qui traversait le ciel en se dirigeant vers Barcelone et en projetant une lumière telle que les moindres brins d'herbe devinrent visibles[1].

Il continuait à recueillir et à envoyer quelques monnaies antiques à Lastanosa, qui les mentionne avec complaisance dans ses *Medallas desconocidas*[2].

Nous ne savons pourquoi Gracián ne passa pas à Tarragone les trois années ordinaires de rectorat. Ce qui est sûr, c'est qu'en 1644, le 21 décembre, il était à Valence, où il remplissait des fonctions que nous ignorons. Pour s'y rendre, il avait dû passer par Murviedro, l'ancienne Sagonte, et avait pris un vif plaisir à contempler ces ruines célèbres. De Valence, il expédiait à Lastanosa les médailles qu'il pouvait trouver, entre autres un cachet de cornaline avec la tête d'Ovide, auquel Vincencio consacre quelques lignes enthousiastes[3]. Quelques-uns des envois de

1. Voir Appendice I, lettre 12.

2. « No ilustra poco nuestra Libreria la Medalla treinta, i siete, que me remitio de Tarragona con otras curiosidades, nuestro amigo el Padre Balthasar Gracian, de la Compañia de Iesvs... » *Museo*, p. 82.

3. Dans son *Museo*, p. 77, nº XXXI, Lastanosa écrit : « El padre Balthasar Gracian, de la Compañia de Iesvs, Rector que fue del Colegio de Tarragona, celebrado por sus artificiosos Escritos, como lo publican el *Heroe* impresso seis vezes en diferentes reinos, el *Politico Fernando*, el *Arte de Ingenio, i Agudeza*, i otros que tiene prevenidos para dar a la prensa, me remitiò de la Ciudad de Valencia, el año mil seiscientos quarenta, i quatro la moneda treinta, i una, con otras Romanas, que se hallaron en Tarragona ; por cuya diligencia se aumentan cada dia nuestras Antiguedades, pues quando escribimos estas Advertencias llegan muchos Sellos anulares en piedras preciosas, i entre ellos en una Cornerina el retrato de Ovidio, con esta inscripcion *Ovidivs Naso*, i por su semblante se conoce, con quanta agudeza escribiò Don Luis de Gongora en la Fabula de Piramo i Tisbe aquella ingeniosissima copla, hablando deste famoso Poeta. — Piramo fueron i Tisbe | los que en verso hizo culto | el Licenciado

Valence provenaient d'ailleurs de trouvailles faites à Tarragone.

La bibliothèque de l'Hôpital l'avait ravi et il écrivait à son ami Andrés qu'elle valait à elle seule qu'il fît le voyage. Il dut y passer des heures délicieuses, dans les moments que lui laissaient libres ses occupations, qui devaient consister surtout en prédications. Il préparait à ce moment plusieurs ouvrages et l'infatigable amitié de Lastanosa permit encore à l'un d'eux de voir le jour. En effet, en 1646, paraissait, aux frais de l'excellent Vincencio, *El Discreto de Lorenço Gracian*, dédié à l'Infant Baltasar Carlos, alors idole des Espagnols, qui fondaient sur ce frêle rejeton de la dynastie les plus flatteuses espérances. L'approbation de Salinas est du 30 janvier 1646. Mais comme, dans son Avis au lecteur, Lastanosa parle de la comtesse d'Aranda comme déjà morte, et que cette mort eut lieu sans doute à la fin de juin ou dans les premiers jours de juillet [1], il est vraisemblable que l'ouvrage ne parut que dans le second semestre de 1646. D'autre part la publication est anté-

Nason | bien Romo, ò bien Narigudo. | — Tengo dos medallas del mismo cuño, que la referida, i una dellas barnizado de color verde. » — « ...yo tengo quatro con Delfines i conchas, que me embiò el Padre Balthasar Gracian de la Compañia de Iesus, halladas en la Ciudad de Tarragona... » *Museo*, p. 106. — « I no solo se hallan esculpidos los Caracteres Españoles en marmoles, sino en piedras preciosas : gozamos un Nicle en nuestra Dactylotheca por el cuidado erudito del Padre Balthasar Gracian de la Compañia de Iesus, hallado en Valencia; cuya figura Equestre, no poco ilustra la Cavalleria Española, i el uso de los Sellos anulares. » *Museo*, p. 116. L'onyx en question doit être celui dont il est question dans la lettre 13, (Appendice I).

1. C'est ce qui résulte de la lettre suivante adressée à Andrés : « Muy bien creo yo de la merced que Vmd. me haçe el sentimiento con que me da el pesame de la muerte de la Condessa que dios aya, y es tal la pena con que me a dejado este suçeso que no me es posible allar aliuio en cosa desta vida, y solo lo espero de su diuina Magestad embiandome paciencia y fuerças para lleuar trauajo tal. Suplico a Vmd. me las soliçite por su parte, que por la mia queda el haçer siempre todo apreçio destos fauores y el desear merecerlos con muchos empleos del seruicio de Vmd. a quien guarde Dios otros tantos años. — Epila y Iulio a 7 de 1646. El q[e] de Aranda. » B. N. M. ms. 8390 (ancien V 170) fol. 558.

rieure à la mort de l'Infant (Saragosse, 9 octobre), et même au 8 septembre, puisque, ce jour-là, Rodrigo Mendez Silva priait Andrés de lui acheter un exemplaire du *Discreto* [1]. On peut donc placer l'apparition de cet ouvrage au mois de juillet ou d'août 1646.

Lastanosa annonçait en même temps que l'auteur ne tarderait pas à donner, comme suite au *Discreto* un *Atento* et un *Galante*, promesse qui ne devait pas d'ailleurs se réaliser. Parmi les préliminaires du *Discreto* se trouvait un sonnet acrostiche du chanoine Salinas, dévoilant le nom véritable de l'auteur, qui croyait, sans doute, n'avoir plus besoin de se cacher.

SONETO ACHROSTICO AL AUTOR, DEL DOCTOR DON MANUEL DE SALINAS, Y LIZANA, CANONIGO DE LA SANTA IGLESIA DE HUESCA.

Benjamin de Minerba no ya en vano
Al mundo el nombre recatar intentes.
Lauro, el Laurel con que el Natibo mientes
Te corona y te ostenta mas vfano.
Hombre que humilde hazañas de su mano
A la noticia esconde de las gentes
Solicita con rayos mas lucientes
Aplausos del Apolo soberano.
Repetidos blasones, *El Discreto*
Goze ya de la Fama, que ligera
Rompe el ayre tu nombre publicando.
Atento ya el *Varon*, Varon perfeto,
Corra en la Prensa con veloz carrera ;
Y bayanse hasta doze continuando,
Assi seras tu solo
Norte de Ingenios, y Laurel de Apolo.

1. Après s'être plaint que les livres confiés à l'estafette ne soient pas parvenus à Andrés, Rodrigo Méndez Silva ajoute : « y por el consiguiente no llego a mi mano el libro del discreto, cosa que tanto deseaba... Si v. md. pudiera hacermela de comprarme ese discreto y el libro de las medallas desconocidas imbiandomelos por persona segura, sera para mi gran fauor, porque deseo en estremo verlos ambos. » (Madrid, 8 septembre 1646.) B. N. M. ms. 8391 (ancien V, 171), fol. 411.

EL DISCRETO
DE
LORENZO GRACIAN,

Que publica

DON VINCENCIO IVAN DE LASTANOSA.

Y



LO DEDICA

AL

Serenissimo Señor,

DON BALTASAR CARLOS Principe de las Españas.

Y

Del Nuevo Mundo.

Con licencia.

Impresso en Huesca, por Iuan Nogues, Año 1646.

Comme on le voit, Salinas annonçait, outre l'*Atento*, sept autres ouvrages en préparation.

Sur le séjour de Gracián à Valence, les documents précis nous manquent, ce qui est d'autant plus regrettable qu'il fut marqué par un événement, qui eut pour lui les plus fâcheuses conséquences dans la suite, mais que nous ne connaissons que par des allusions.

Il semble que, désireux d'attirer la foule à ses sermons, Gracián eut un jour l'idée malencontreuse de répandre le bruit qu'il avait reçu une lettre des Enfers et qu'il la décachèterait et la lirait en chaire. Une pareille annonce devait piquer la curiosité; Gracián n'y voyait évidemment qu'un jeu d'esprit, auquel les plus naïfs ne pouvaient se laisser prendre. Et cependant la foule accourut; mais les censeurs s'étaient émus et forcèrent Gracián à se rétracter publiquement [1].

1. Il est fait allusion à ces événements dans le livre intitulé: *Critica de reflec-cion, y | censvra de las | censvras. | Fantasia apologetica, | y moral. | escrita por el dotor | Sancho Terzon y Muela, professor de | Mathematicas en la villa de Altura Obispado de Segorbe. | Al Excelentissimo | Señor Don Fernando de Aragon, y | Moncada, Conde de Caltanageta. | Ca- | vallero de la Orden de Montesa, Co- | men-dador de las Encomiendas de Si-|lla, y Benasal, Primogenito del Ex-|celentissimo Señor Principe Du-|que de Montalto, y | Bivona. | Con licencia, | En Valencia, por Bernardo Noguès, | junto al molino de Rouella. Año 1658.* (4 ff. prél. non chif., 198 pp. et un feuillet pour l'erratum. — Approbation de Fr. Luis Sanz de Proxida, docteur en théologie et Qualificateur du Saint-Office près les tribunaux de Catalogne et de Valence, datée « En el Carmen Observante de Valencia, en 15 de Iunio, 1658. » In-16). Je ne connais pas d'autre exemplaire de ce livre, si important pour l'étude de Gracián, que celui de la *Academia de la Historia* (4-12-3). L'auteur, de son vrai nom, s'appelait Lorenzo Matheu y Sanz; né à Valence le 12 juillet 1618, docteur en droit, il exerça dans sa ville natale la protession d'avocat jusqu'en 1646, puis des fonctions judiciaires importantes jusqu'en 1659, où il fut appelé à Madrid comme *Alcalde de Casa y Corte*; Régent du Conseil suprême d'Aragon, eu 1671, il mourut à Madrid en 1680. Ce personnage, qui avait pu connaître personnellement Gracián et qui se trouvait à Valence en 1644-1646, lui fait dire par un Valencien: « Culpasnos de *porfiados* en dos partes, y no se compadece con avernos tratado de *faciles* y

Après cette invention malheureuse, qui souleva les sarcasmes des uns et l'indignation des autres, il est probable que Gracián se vit imposer silence par ses supérieurs et que, rendant les habitants de Valence responsables de la situation ridicule dans laquelle il s'était mis, il leur garda une rancune, qui perce en effet à chaque ligne de son *Criticón*. Bien que ses critiques n'épargnent personne, il a réservé les plus piquantes pour les Valenciens, qu'il accuse d'être crédules, sans mérite ou des « *pas grand'chose* » [1]. Cette hostilité, qui n'eut lieu de se manifester que dans le *Criticón*, fut sans doute cause des attaques perfides, mais tenaces, qui commencèrent à être dirigées contre lui dès ce moment et qui, finalement, amenèrent sa disgrâce et peut-être sa mort.

credulos, que el que cree no disputa y el facil no porfia. Nuestra credulidad no es tanta que los embustes nos cieguen, ni nuestra facilidad tan grande, que la ipocresia nos engañe. Tu mismo lo has esperimentado, quando intentaste dar a entender que tenias correspondientes en el Reino de Pluton, y que avias de leer una carta que te trajo la estafeta de Aqueronte. Si porque lo supieron los Censores, y mandaron que en el publico concurso confessasses el embeleco, te persuades que somos amigos de contradezir, buelva la verdad por nosotros, y esplica tu el enigma, y veras con quanta razon se dispuso. « *Critica*, p. 153. Ximeno (B. E. V. Article Matheu y Sanz) dit de la *Critica* : » Escrivio esta obra contra un *Criticon* que se avia publicado en nombre de Lorenzo Gracian hermano de su verdadero autor ; cuyo nombre callaré por la Religion que professava. Injuriava en el a todas las Naciones, sin perdonar la suya propia de Aragon ; pero con mayor enojo hincava el diente en la Valenciana : « Porque antes que este autor escriviera estos libros (palabras son de D. Juan Bautista de Valda en la defensa que sobre esto introduce en el de las *Fiestas á la Concepcion*) vino a Valencia, quiso en cierta ocasion publica (por veneracion, dice Valda, no lo declaro mas) ser aclamado, llamó á ella con exageraciones ofreciendo romper la nema publicamente á una carta original del Infierno, y llamó al vulgo con ellas, que con otro no passára la patarata ; vieronle la carta, conocieronle el juego y perdio al primer envite el resto de su caudal ; con que sin él huvo de retirarse, y desde entonces por esta mal admitida partida del Infierno se diò á las furias siempre que se acordava de Valencia. »

1. « De vn poca cosa Valenciano (atinaua la nacion). » *Criticón*, III, 3, p. 65. « Agradauala mucho la alegre, florida, y noble Valencia, llena de todo lo que no es sustancia ». *Ibid.*, I, 10, p. 199.

Mais avant d'arriver à cette période lamentable de son existence, il lui était réservé de connaître des sensations plus fortes que celles qu'il avait éprouvées jusqu'alors, une gloire d'une nature bien différente de celle qu'il ambitionnait.

Les Espagnols allaient tenter une action vigoureuse pour délivrer Lérida, que les Français avaient occupée, quoiqu'ils n'eussent pu s'emparer de la forteresse qui la domine, et dans laquelle se maintenait le gouverneur Brito. Le marquis de Leganés formait une armée pour aller à son secours ; il avait besoin d'aumôniers et dut s'adresser, pour en obtenir, au Patriarche de Valence. Le prélat lui en envoya plusieurs, parmi lesquels se trouvait Gracián, dont il n'était sans doute pas fâché de se débarrasser, après le scandale dont il avait été le héros. Cette expédition, qui tourna heureusement pour les Espagnols, nous est connue par une longue et pittoresque relation dont Gracián est lui-même l'auteur [1].

Après une série de manœuvres sans résultat, le lundi 19 novembre 1646, au milieu de la nuit, on fixa l'attaque au lendemain ; mais la pluie força d'attendre le 21 novembre. On se mit en marche le 20, et lorsque le moment de l'attaque approcha, toutes les troupes s'étant arrêtées, précédées de leurs drapeaux, Gracián, resté seul de tous les aumôniers, malades ou prisonniers, parcourut le front, en adressant à chaque division une courte exhortation, tandis que tous, Mestres de camp ou grands seigneurs, s'agenouillaient en pleurant. Gracián leur donnait ensuite l'absolution et tous se relevaient pleins de confiance, aux cris de « Vive le roi ! Vive la sainte foi catholique ! » en jetant leurs chapeaux en l'air. L'enthousiasme suscité par cet acte religieux était tel que les Mestres de camp se disputaient Gracián pour qu'il vînt exhorter et absoudre leurs gens. Puis la marche reprit par un vent glacé, si violent qu'il démontait les cavaliers, mais qui cessa miraculeusement quand vint l'heure de combattre.

A la tête du régiment de la garde surnommé « de los Gua-

1. Voir Appendice I, lettre 14.

pos », Pablo de Parada, que Gracián accompagnait [1], se charge d'attaquer le fort Royal, occupé par le comte d'Harcourt. On monte à l'assaut, en se disputant à qui passerait le premier. Un soldat refuse de céder sa place à Pablo de Parada qu'il ne reconnaît pas : « Traître, lui dit son chef, tu ne laisses pas monter ton Mestre de camp ? — Pardon, répond l'autre, montez, car je ne vous avais pas reconnu. » Puis comme un autre seigneur prétendait passer également : « Quant à cela, non, répond ce brave ; montez derrière moi. » Le comte d'Harcourt, surpris, résiste avec une bravoure merveilleuse; neuf fois il revient à la charge pour chasser ses adversaires : les trois dernières ses gens fléchissent et force est au général de s'enfuir. Enfin, après quatre heures de combat, les Espagnols sont victorieux, l'ennemi bat en retraite sur Balaguer en détruisant le pont de bois, et en brûlant les barques : le jour paraît et Gracián peut voir les tranchées remplies de cadavres et de blessés ; quatre cents morts blancs comme neige, avec leurs cheveux blonds, sont étendus au milieu des chevaux ;

1. « Assi tambien oî ponderar algunas vezes al tan juizioso, como valeroso Cauallero Portugues, Pablo de Parada, el Cid de nuestros tiempos, a quien se deuen todas las vitorias grandes destas campañas : Que si los Generales ordenaron las jornadas, èl las executò. El defendio a Tarragona, quando la sitio el mas obrador Frances de los que han venido a la guerra de Cataluña, el Mariscal de la Mota. El en los campos de Lerida, en aquella memorable batalla siendo General don Felipe de Silua, fue el primero en el chocar, y en el vencer, gouernando el famoso Tercio del señor Principe. El fue el que embistio con el Regimiento de la Guarda las insuperables trincheras del Conde de Ancurt, llamado el inuencible, ocupò el primero el fuerte Real y lo conseruò contra el parecer de los mas ; y dandole orden se retirasse, suplicò diziendo, que mientras aquellos buenos Caualleros, honrados soldados, y èl tuuiessen vida, no se perderia aquel puesto ; y prosiguiendo en el vencer, hizo huir al famoso Conde de Ancurt, y descercò a Lerida. Todo esto que refiero aora lo vi entonces, yendo a su lado, hasta la misma trinchera enemiga. A este, pues, Marte Portugues, que renueua los hechos de aquellos primeros Españoles en Italia, y Flandes, digno de aquel siglo del velicoso Carlos, le oi dezir, y ponderar. Que son tontos todos los que lo parecen, y la mitad de los que no lo parecen. » *Agudeza*, XXVIII, p. 189-190.

quelques Français, encore vivants, se confessent au Jésuite; d'autres refusent son ministère en disant qu'ils sont de la « Religion ». Et bientôt, spectacle tragique, tous ces corps d'ennemis ou d'amis sont dépouillés par les vainqueurs, et laissés entièrement nus sur le sol. Gracián reconnaît en cet état Carlos de Mendoza, percé de deux blessures; il voit le comte de Vagos, pillé par ses compatriotes, et jeté dans un fossé.

Mais ces horribles scènes s'effacent dans son esprit au souvenir des résultats inespérés de cette victoire, qui ramène, pour quelque temps, la confiance dans les cœurs espagnols, victoire providentielle sur les hérétiques qui insultaient tous les jours le Saint-Sacrement, et célébraient leurs prêches à l'endroit même où ils furent battus.

Avec une orgueilleuse modestie, Gracián déclare que, si la victoire est due surtout à Pablo de Parada, lui-même y eut cependant quelque part, et que soldats et officiers l'appellent depuis ce jour le Père-la-Victoire.

Ces émotions violentes durent épuiser son tempérament fébrile: deux boulets étaient tombés au milieu de l'escadron où il se trouvait, et il avait entendu siffler autour de lui nombre de balles de mousquet; toute la nuit il avait confessé soit en marchant, soit pendant les haltes. Sa relation d'autre part avait obtenu un grand succès et le roi avait demandé qu'on lui en fît deux copies. On est d'ailleurs agréablement surpris, en la lisant, de constater, avec le père Sebastian González, qu'il a raconté les faits avec une simplicité bien éloignée du style de ses autres ouvrages [1].

Il alla prendre un repos bien gagné auprès de l'excellent Lastanosa. Le 22 décembre 1646, il était en effet à Huesca [2], où il pouvait user à discrétion de la riche bibliothèque de son ami et méditer de nouveaux ouvrages. On ne saurait trop admirer la

1. Voir Appendice I, lettre 14, note.
2. Voir Appendice I, lettre 15.

passion avec laquelle il se remettait à l'étude, au lendemain d'événements qui auraient pu en détourner si complètement sa pensée. Il invitait Andrés de Uztarroz à venir le rejoindre dans la bibliothèque de Lastanosa, leur ami commun, et le priait de lui apporter en même temps un exemplaire du poète portugais Sá de Miranda qu'il supposait exister dans la bibliothèque de Francisco Ximénez de Urrea: il est probable que ce poète, pour lequel il éprouve d'autant plus d'admiration qu'il ne le connaît pas, lui avait été signalé par Pablo de Parada. Il cherchait en effet de différents côtés les poésies propres à être citées dans la refonte de son *Arte de ingenio* qu'il s'apprêtait à faire paraître.

C'était un projet formé depuis longtemps sans doute, et dont l'exécution remontait au temps de son séjour à Valence. Le chanoine Salinas, parent de Lastanosa, comme on l'a vu, avait fait une traduction de Martial; il eut le désir d'en faire paraître une partie sous le patronage de Gracián; l'occasion était toute trouvée: puisque dans son *Arte*, Gracián avait cité plusieurs épigrammes du satirique latin, sans les traduire, il suffisait à Salinas d'introduire ses traductions dans une nouvelle édition. Il sut probablement gagner à ce projet Lastanosa, qui admirait facilement ses amis. Gracián fut invité à préparer dans ces conditions une nouvelle édition de l'*Arte*: pouvait-il s'y refuser ? Non, car les désirs de son protecteur étaient des ordres pour lui; mais en son for intérieur il pestait contre ce Salinas, dont les traductions médiocres ne lui paraissaient guère de nature à lui faire honneur. Pour parer le coup il trouva une riposte habile et spirituelle: au lieu de mettre Salinas en vedette, il allait le noyer au milieu d'écrivains médiocres et transformer son petit traité en une copieuse anthologie des poètes aragonais de son temps. L'idée était doublement ingénieuse, car il jouait ainsi un bon tour à Salinas, en même temps qu'il s'assurait la propagande intéressée ou la protection de tous ceux qu'il citait. Il se mit donc bien vite en campagne, et nous le voyons solliciter d'Andrés un sonnet de l'Infant Baltasar Carlos, un madrigal à Saint Étienne; il voudrait

obtenir de Tomasina Francés [1] quelque chose « d'héroïque » ; Ana Francisca de Bolea, religieuse de l'ordre de Cîteaux et abbesse de Casbas, sœur du Marquis de Torres, va trouver une place dans le livre ; María Nieta de Aragón aura un éloge « carillonné [2]. »

Ces mentions flatteuses étaient sans doute soit directement, soit indirectement, soumises d'avance aux intéressés. C'est ainsi que, bien avant l'apparition du livre, le 8 avril 1646, Fr. Jerónimo de San Josef renvoie à Andrés l'*Agudeza y Arte de Ingenio,* où il a lu avec un certain plaisir les louanges que modestement il déclare excessives, dont Gracián avait assaisonné la citation de ses vers sur le rossignol [3].

Tout en s'occupant de mettre au point cette nouvelle édition, il préparait l'impression d'un nouvel ouvrage, l'*Oráculo Manual.* On voit clairement par ce qui reste de sa correspondance, qu'il s'occupa lui-même de cette publication, à laquelle Lastanosa se contentait de prêter son nom et sa bourse. Déjà, le 3 mars 1647, il annonçait pour le lendemain l'achèvement de cet ouvrage que retardait la lenteur de l'imprimeur Noguès et s'apprêtait à en expédier deux cents exemplaires à Madrid où on les réclamait. Il comptait en vendre autant à Huesca.

Mais, tandis qu'il se croyait au bout de ses peines, le Père Lanaja lui communiqua un opuscule du Père Eusebio Nierem-

1. « Dans son *Aganipe de los Cisnes Aragoneses* (B. N. M. ms. 3660) fol. 30, Andrés célèbre en ces termes doña Tomasina : » Ya Doña Thomasina | Frances al sol las luces ilumina | que de sus ojos luminosos rayos | todos los arreboles son ensayos | y sus versos lucidos | dulce Remora son de los sentidos | y en su canoro acento la esbelteza | se ve de su ingeniosa sutileza. »

2. Voir Appendice I, lettre 18.

3. Jerónimo de San Josef à Andrés (Saragosse, 8 avril 1646) : « Señor mio vuelvo a V. M. la Agudeza y Arte de Ingenio de Lorenço Gracian, cuyo apellido fue harto necesario y se descubre en su Asunto ; en el cual solo hallo que reprehender lo que se alarga en honrarme, con que los elogios de otros pueden parecer menos dignos : pero es muy loable culpa, derramar alabanzas, etc. » B. N. M. ms. 8389, p. 288.

AGUDEZA
Y
ARTE DE INGENIO,

EN QUE SE EXPLICAN TODOS LOS MODOS, Y DIFErencias de Concetos, con exemplares escogidos de todo lo mas bien dicho, assi sacro, como humano.

POR
LORENÇO GRACIAN.

AUMENTALA

El mesmo Autor en esta segunda impression, con un tratado de los Estilos, su propiedad, Ideas del bien hablar: con el Arte de Erudicion, y modo de aplicarla; Crisis de los Autores, y noticias de libros.

ILUSTRALA

EL DOCTOR DON MANUEL DE SALINAS, Y LIZANA Canonigo de la Cathedral de Huesca, con saçonadas traducciones de los Epigramas de Marcial.

PUBLICALA

DON VINCENCIO IUAN DE LASTANOSA Cavallero, y Ciudadano de Huesca, en el Reyno de Aragon.

CORONALA

Con su nobilissima protecciõ, el Excelentissimo Señor

DON ANTONIO XIMENEZ DE URREA,

Conde de Aranda, &c. Grande de España.

Con licencia: Impresso en Huesca, por IUAN NOGUES, al Coso.
Año M. DC. XLVIII.

berg, renfermant des maximes heureusement formulées, capables de faire une fâcheuse concurrence à l'*Orάculo*. Il s'agissait sans doute de la *Centuria de dictamenes reales* ajoutés à la *Corona virtuosa*, etc., parue en 1643 et traitant des vertus des Princes de la Maison d'Autriche. Mais, tout bien considéré, Gracián ne s'effraya pas de ce rival inattendu. L'*Orάculo* parut enfin : nous en ignorons la date exacte. Latassa déclare que ce fut en 1647 ; et en effet il résulte d'une lettre de Gracián à Andrés que l'ouvrage avait déjà paru avant le 21 juillet, puisque l'auteur écrivait ce jour-là qu'il en avait donné deux exemplaires sur beau papier au P. Jerónimo Andrés, qui retournait à San Juan de la Peña [1].

Cependant l'impression de l'*Arte* refondu était en voie d'achèvement en janvier 1648 ; le 12 de ce mois il y avait en effet trente-huit cahiers d'imprimés, sur cinquante que l'on prévoyait. A ce moment on communiquait à l'auteur un éloge d'un grand ami d'Andrés, l'amiral Porter y Casanate, composé par le Provincial de la Nouvelle Espagne ; mais il décidait de s'en tenir à celui qu'il avait fait de ce personnage au chapitre XXIX de son livre [2].

Celui-ci avait enfin paru avant le 30 mars 1648, sous le titre d'*Agudeza y Arte de Ingenio*. Le chanoine Salinas voulait bien se charger d'en emporter cent exemplaires à Saragosse, pour les remettre entre les mains d'Andrés, qui les ferait parvenir à Madrid au dévoué libraire Roberto Lorenzo; en même temps, l'auteur adressait directement à Andrés trois cents *Orάculos* [3].

Nous perdons la trace de Gracián pendant les années suivantes: nous savons seulement qu'une seconde édition de l'*Agudeza* fut publiée à Huesca en 1649. L'exemplaire de la Biblioteca Provincial de cette ville porte une annotation manuscrite, disant que le livre fut donné par l'auteur au Collège des Jésuites ; on peut donc conclure que ce dernier résidait encore à Huesca cette année-là.

1. Voir Appendice I, lettre 18.
2. Voir Appendice I, lettre 19.
3. Voir Appendice I, lettre 20.

CHAPITRE V

(1648-1652)

Hostilité contre Gracián. — *Predicación fructuosa* (1652). — Première partie du *Criticón* (1651). — Querelle avec le chanoine Salinas (1652). — Gracián professeur d'Écriture Sainte.

La publication de tous ces ouvrages, qui offraient un caractère si peu ecclésiastique, sous un pseudonyme trop transparent et percé à jour depuis longtemps, n'avait pas été sans soulever des critiques et des médisances. Les maximes de l'*Oráculo* pouvaient être interprétées d'une façon fâcheuses pour l'Ordre, dont la morale commençait à être vigoureusement battue en brèche : des confrères à l'esprit trop sévère, jaloux, peut-être à leur insu, de la réputation mondaine de Gracián, commençaient à faire courir sur lui des bruits défavorables. Ce n'est pas là une simple hypothèse. Il faut bien croire que cette malveillance transpirait dans le public, et que Gracián se sentait paralysé et méfiant, lorsqu'il écrivait à ceux qui sollicitaient si ardemment ses lettres, et commettaient, par vanité ou par naïveté, l'imprudence de les communiquer à d'autres. Au mois de mai 1646, le Marquis de Colares, écrivant à Andrés au sujet de Gracián, supposait que la répugnance de ce dernier à lui répondre, provenait surtout de l'opposition sourde qu'il sentait dans son Ordre et qu'il attribuait au caractère des écrits du Jésuite, bien que ceux-ci ne « détonassent pas avec son habit [1] ».

1. Jerónimo de Ataide, Marquis de Colares, Comte de Castañeyra, présenté dans le cinquième *Realce* du *Discreto* comme le modèle de *la noticiosa erudicion*, était entré en rapports avec Gracián par l'intermédiaire d'Andrés, à qui il écrivait de Madrid le 20 avril 1646 : « Dudosso estaua Si auia llegado mi carta a manos de Vmd. por auella auenturado a la estafeta de febrero, y por todos

Quoi qu'il en soit, il est probable que durant les années 1649-1651, Gracián continuait à prêcher dans différentes villes d'Aragon. Selon toute apparence, il était à Pedrola en 1649, car c'est à ce moment que Fr. Domingo Escribano se trouvait dans cette localité, et demandait à Gracián le léger service, que celui-ci oubliait de lui rendre lors de son retour à Saragosse. Gracián résidait à Saragosse en 1651, puisque cette année-là Fr. Domingo chargeait Andrés de lui rappeler sa promesse [1].

Ses amis de Huesca étaient assurément satisfaits du succès de l'*Agudeza*, dont Salinas essayait de pousser la vente à Madrid [2] mais ils étaient impuissants à empêcher les mauvais propos de se donner carrière dans l'intérieur des couvents. Faut-il attribuer au désir de désarmer ces inimitiés secrètes la publication, entre-

lados Veo que me engañe porque hallo en el mejor correspondencia que merezco en los fauores que me hace, y reconocido dellos me parecio escriuir al Padre Balthasar garcian (*sic*) la carta que sera con esta. Si el sobre escripto no fuere Vien puesto, hagame Vmd. merced de emendalle y de decirme la profiçion del Autor deste libro y si es natural de huesca y Viue ay, y qual es la raçon porque se llama lorenço en los escriptos. » B. N. M. ms. 8391, fol. 272. — Du même au même, Madrid, 7 mai 1646 : « Quiero deuer a Vmd. el ocasionarme la correspondençia del Padre Balthasar Garcian (*sic*) como pudiera correrme de que no lleguen las noticias de comunicado a las que Vm. le dio de mi por hacer merced. Sino es que lo causen los tiempos menos fecundos de sugetos que otros que a falta dellos pudiese tener lugar lo que Vmd. le diria con su poco de passion. Iuzgo de su carta que le cuesta mas que escriuir el escriuir por la opusicion de su prouincia y no Veo que sus Libros tengan cosa que desdigan con el auito, sino es que desdoblada la hoja, (como Vmd. dice) hallemos entre las paredes de la Religion lo que tachamos dellas afuera ; bien se acordara Vmd. donde finje El Ariosto que hallo la discordia. » *Ibid.*, fol. 173.

1. Voir lettre de Domingo Escrivano, citée plus haut.

2. Miguel Jerónimo de Val écrit de Madrid à Andrés le 19 juin 1649 : « ...Su Amigo de Vm. el Canonigo Salinas me escriuio, la estafeta passada haciendome mil honrras y mandandome que solicitara el despacho del Libro de agudeça ; harelo con mucho gusto como lo he empeçado... » B. N. M. ms. 8390, fol. 233.

EL CRITICON
PRIMERA PARTE
EN
LA PRIMAVERA
DE LA NIÑEZ,
Y EN
EL ESTIO DE LA IUVENTUD.

AUTOR

GARCIA DE MARLONES.

Y LO DEDICA

AL VALEROSO CAVALLERO
Don PABLO DE PARADA,
DE LA ORDEN DE CHRISTO,
General de la Arrilleria , y Governador de Tortosa.

CON LICENCIA.

En ZARAGOZA, por IUAN NOGUES, y a su costa
Año M.DC.LI.

prise par Gracián, de l'œuvre posthume et pieuse du Père Jerónimo Continente ? Ce Jésuite avait été, comme on l'a vu, Provincial et recteur du collège de Calatayud, à l'époque où s'y trouvait Gracián. Son traité d'édification, intitulé *Predicacion Fructuosa* [1], renferme vingt-deux sermons sur la mort, la confession, l'extrême-onction, etc... Gracián le fit précéder d'une courte dédicace, signée de son véritable nom de Baltasar, et adressée à l'évêque de Huesca, Esteban Esmir, grand protecteur de la compagnie, pour laquelle, nous le verrons, ses désirs étaient bien près d'être des ordres. Cette préface, d'un style simple, ne fait guère songer à l'auteur de l'*Agudeza*. Le livre était muni de toutes les approbations nécessaires, à commencer par celle du Provincial Francisco Franco, du 7 mars 1651 : il ne parut toutefois qu'en 1652.

Mais en même temps qu'il donnait ce gage à ses adversaires, il faisait paraître à Saragosse la première partie de son *Criticón*, son chef-d'œuvre, qui devait lui attirer tant de disgrâces : il se rendait si bien compte d'ailleurs du danger de cette publication, qu'il jugea prudent, cette fois, de renoncer au pseudonyme de Lorenzo Gracián qui, depuis le sonnet acrostiche du *Discreto*, ne répondait plus à rien, et d'adopter celui de *García de Marlones* : ce

1. *Predicacion | Frvctvosa, | Sermones al espiritv. | Sobre | Los motivos, qve | Ay mas poderosos | Para redvzir los hombres | Al servicio de sv criador. | Van confirmados con raras Historias. | Compvestos por el | P. Pedro Geronimo | Continente de la Compañia de Iesvs. | Dedicalos | Al Ilvstrissimo Señor Don Esteuan Esmir, Obispo de Huesca, del Con | sejo de su Magestad, &c. | Con Licencia. | En Çaragoça. Por Diego Dormer, Año M.DC.LII.* — (In-4° de 464 p. + 6 feuillets. — Licencia del muy R. P. Provincial de Aragon Francisco Franco. Zaragoça 7 de Março 1651. — Aprovacion del Padre Martin de la Naja de la Compañia de Iesus. Zaragoça 16 de abril 1651. — Damos licencia para que se imprima, en Zaragoça a 17. de Abril 1651. D. Sala. Offic. y Reg. el V.G. — Aprovacion del muy R.P.F. Francisco de San Iulian, Religioso Descalço de la Santissima Trinidad. Zaragoça Março 28. 1651. — Imprimatur. Marta Reg. — Al Ilvstrissimo Señor Don Estevan Esmir, etc. (Dédicace de Gracián). — Voir Appendice II.

nouveau nom était d'ailleurs peu difficile à percer à jour, puisqu'il n'était, comme on l'a vu, que l'anagramme du nom du père et de la mère de l'auteur.

La dédicace était adressée à un fidèle et généreux ami, que des souvenirs de communs périls devaient mieux encore disposer à son égard, Pablo de Parada, qu'il avait suivi jusque dans les tranchées de Lérida. Il est piquant de voir le même Salá, vicaire général, qui autorisait, le 17 avril 1651, la publication de la *Predicacion fructuosa*, autoriser, le 18, la première partie du *Criticón*, et de remarquer que, si le premier de ces ouvrages ne fut publié qu'en 1652, le second parut en 1651, postérieurement au 6 juin.

C'était évidemment une publication un peu étrange de la part du professeur d'Écriture de Saragosse : Gracián venait en effet d'obtenir ce poste d'honneur, peut-être grâce à la protection de l'évêque de Huesca. peut-être en récompense des services qu'il avait rendus à l'armée de Leganés : nous ignorons à quelle époque fut faite cette nomination ; ce qui est certain c'est qu'elle est antérieure, d'au moins un mois ou deux, au 13 avril 1652, puisqu'il en est question dans une lettre envoyée de Rome à cette date, par le Général des Jésuites, au Provincial d'Aragon [1].

Ainsi installé à Saragosse, près de son ami Andrés, qui résidait dans le voisinage de la cathédrale, il pouvait communiquer facilement avec ses amis de Huesca, et lire la correspondance immense que le chroniqueur d'Aragon entretenait avec les érudits de tout le royaume, et qu'il conservait avec un soin jaloux.

C'est ainsi qu'il racontait à Lastanosa comment les fêtes du Carnaval de 1652 avaient été particulièrement brillantes et que même des chanoines de la cathédrale avaient paru parmi les masques, ce que le Jésuite rapporte avec indignation [2].

La première partie du *Criticón* avait été bien accueillie et fruc-

1. Voir Appendice III, lettre 9.
2. Voir Appendice I, lettre 21.

tueuse pour l'auteur, qui en avait retiré cent écus bien nets, dont son grand ami Pablo de Parada avait, pour sa part, donné quatre-vingt [1] : voilà qui était précieux pour acheter des livres ou des médailles, ou pour reconnaître par quelque léger présent l'infatigable protection de Lastanosa. Sur ce point il imitait sans doute nombre de ses confrères qui, contrairement aux règlements, obtenaient la permission de garder dans leur cellule leurs valises ou d'avoir un tiroir fermant à clé dans lequel ils conservaient certaines choses « qui étaient en contradiction avec la sainte pauvreté » [2]. Car l'instinct de la propriété s'insurgeait à chaque instant contre le vœu de pauvreté et la correspondance du Général des Jésuites avec le Provincial d'Aragon est pleine de rappels à l'ordre à ce sujet. Les livres surtout, et cela se comprend, tenaient au cœur de ceux qui, en ayant eu l'usage, s'imaginaient, avec le temps, en avoir la propriété. Aussi les Pères qui passaient d'un collège à l'autre, emportaient parfois, sans permission, les volumes qui appartenaient à la bibliothèque du premier ; d'autres, qui avaient reçu des aumônes pour leur couvent, s'en servaient pour acheter des livres, sur lesquels ils s'abstenaient de mettre le nom de leur collège, les marquaient de signes personnels et les gardaient dans leur cellule. L'impitoyable Général met le holà : il ordonne que les livres ne sortent pas des collèges auxquels ils appartiennent, et que les autres soient attribués, par les Pères mêmes qui les possèdent, à un établissement dont ils écriront le nom, de leur propre main, sur le cher volume [3].

Il est probable que Gracián ne s'embarrassait pas outre mesure des règlements. Aussi le voit-on charger le fidèle Vincencio de s'entendre avec son imprimeur pour la publication de la seconde partie du *Criticón* ; mais il spécifiait qu'il entendait ne participer

1. Voir Appendice I, lettre 22.
2. Voir Appendice III, lettre 8.
3. Voir Appendice III, lettre 9.

en aucune mesure aux frais de l'édition, et se réserver les profits de la dédicace. Cette seconde partie devait être presque entièrement achevée lorsque parut la première ; dans l'*Avis au lecteur*, il annonce en effet que la seconde est déjà « dessinée et peinte », qu'il n'y manque plus que quelques retouches [1].

A ce moment d'ailleurs, l'esprit de Gracián eût peut-être été peu disposé au badinage ; de graves préoccupations devaient l'assaillir. La peste, depuis 1651, avait fait son apparition à Huesca, où elle n'avait pas tardé à faire périr le Justicia et sa famille [2]. Le fléau menaçait Saragosse ; on entendait sonner la fameuse cloche de Velilla, qui passait pour annoncer les catastrophes, et, moins ferme que Bartolomé Argensola, qui avait raillé cette superstition, Gracián s'effrayait de ce funeste présage [3]. La démoralisation, compagne habituelle de ces épidémies, le remplissait aussi de tristesse ; Saragosse était le théâtre d'assassinats et de vols à main armée, et la justice indulgente fermait les yeux sur certaines complicités. Si les inquisiteurs se montraient plus énergiques que les magistrats civils, ils avaient l'étonnement de voir, par exemple à Calatayud, sortir d'une boîte qu'on leur avait apportée, une foule de petits danseurs automates, parmi lesquels trois moinillons appartenant à des Ordres divers : preuve de l'irréligion secrète [4]. Tout cela semble avoir influé sur le caractère de Gracián que nous allons voir, pour la première fois peut-être, contrairement à ses principes de sagesse mondaine, répondre avec aigreur à un personnage qu'il aurait dû ménager.

1. « Si esta primera (*parte*) te contentare, te ofrezco luego la segunda, ya dibujada, ya colorida ; pero no retocada. » *Criticón*, A quien leyere.

2. « ...A Josef Gracian tenemos fuera de Daroca que hace la quarentena por aver salido de Huesca, i en una Carta que el mismo a traido decir que a buelto el contagio i muerto el Iusticia i los de su Cassa... » (Lettre du docteur Gaspar Martín à Andrés, Daroca, 18 novembre 1652.) B.N.M., ms. 8390 (ancien V, 170) fol. 409.

3. Voir Appendice I, lettre 23.

4. Voir Appendice I, lettre 24.

Le chanoine Salinas, dont les traductions de Martial avaient été l'occasion de la seconde édition de l'*Arte*, venait, en 1651, de publier un poème, dédié à la reine Marianne d'Autriche et intitulé *La casta Susana*. En même temps il avait composé un romance en latin, qu'il faisait sans doute lire en manuscrit à ses amis. Il voulut soumettre l'un et l'autre au jugement de Gracián. Celui-ci envoya, par l'intermédiaire de son ami Andrés, les critiques qu'il avait jugées nécessaires ; il relevait certaines expressions vulgaires de la *Susana*, mais surtout reprochait au romance d'être plein de solécismes, d'hispanismes et d'impropriétés.

Ces critiques surprirent Salinas, qui ne s'était sans doute jamais douté que le Jésuite lui en voulût de lui avoir imposé ses traductions de Martial. Peut-être y avait-il déjà quelque refroidissement entre les deux collaborateurs, car Salinas, prié de communiquer à Lastanosa la lettre qu'il recevait, et dans laquelle il était question de la paix signée entre eux deux, avait hésité d'abord à se charger de la commission. Quoi qu'il en soit, les critiques touchèrent vivement son amour-propre d'auteur, et, le 17 mars 1652, il envoyait à Gracián une longue lettre dans laquelle, reprenant aigrement les accusations lancées contre lui, il prétendait les réduire à néant ; il accompagnait d'ailleurs cette réponse de protestations d'affection, et déclarait qu'il ne se défendait que comme « un humble disciple qui vénérerait toujours Gracián comme un maître, un véritable ami ». Ces expressions semblent touchantes lorsqu'on songe que le chanoine était sensiblement du même âge que son censeur, et qu'il avait par conséquent au moins cinquante ans à cette époque [1].

Gracián ne se laissa pas attendrir cependant, et riposta dans une longue lettre que nous possédons, avec une acrimonie et un mépris pour le pauvre chanoine, qui sont vraiment de nature à surprendre. Il déclare que la *Susana* et le *Romance* dont il n'avait rien dit, jusqu'à ce que l'auteur lui eût demandé son avis, sont des œuvres détestables ; que la première est formée de vers

1. Voir Appendice I, lettre 25 A.

d'aveugles; que ce poème *avait pris la défense des traductions de l'Arte,* dont on avait peut-être accusé Salinas de n'être pas l'auteur; puis, après cette exécution, Gracián reprend le malheureux *Romance* latin et, avec l'assurance d'un maître qui parle à son élève, déclare au chanoine qu'il n'y entend rien, et que les huit latinistes du collège de Saragosse auxquels il a montré la pauvre poésie ont éclaté de rire en la lisant, et décidé qu'elle méritait d'être biffée d'un seul trait de plume[1].

Cette affaire faisait du bruit, car des lettres du Carmélite Jerónimo de San Josef prouvent qu'on s'en occupait, ailleurs même qu'à Saragosse et qu'à Huesca. Ce Père, que Gracián avait couvert d'éloges, dans son *Agudeza,* en avait été flatté à coup sûr; mais la lettre dans laquelle il remercie Andrés, dénote peu de sympathie pour Gracián et au contraire une vive affection pour Salinas qu'il ne connaissait pas personnellement[2]. Peut-être le Carmélite voyait-il le Jésuite d'un mauvais œil. Ce qui est sûr, c'est que, de Daroca où il se trouvait de passage, il parlait de la réponse que Salinas avait faite à Gracián sur cinq doubles feuilles et demandait à la voir[3].

1. Voir Appendice I, lettre 25 B.

2. Dans la lettre du 8 avril 1646, citée plus haut, le P. Jerónimo de San Josef écrivait, en parlant de l'*Agudeza* : « Es un general minero de muchos i varios tesoros este libro, vn cielo sembrado de estrellas, un campo de flores, una tienda de pedreria rica. Todo es mui rico, precioso, frondoso i brillante : pero, confessando a V. M. la verdad, lo que me a llebado el gusto i admiracion con mayor lisonja, han sido las traducciones de nuestro amigo Salinas; i digo nuestro aunque apenas le conosco, porque siendolo de V. m. lo juzgo por mio i yo mucho suyo. Digo cierto que tal gala i facilidad i propiedad apenas la he visto en otro, i en tanta abundancia que me ha admirado. Doi la enhorabuena al gremio de la erudicion, de que se nos aya manifestado ingenio tan feliz i que ostenta i promete tanto : i a este Reino se la doi de que tenga tal hijo, etc... » B.N.M. ms. 8389, p. 288.

3. « ...Diceme que el amigo canonigo (*Salinas*) ha escrito al Padre Gracián cinco pliegos en respuesta del suyo. Mucho holgaria verlos i que Vm., si los tiene me los embiase, pues me hallara la respuesta por algunos dias... » — Daroca, 20 avril 1652. Lettre de Jerónimo de San Josef à Andrés. B.N.M., ms. 8389 (ancien V. 169).

Il semble que cette querelle ait ému les membres d'une académie, peut-être celle des *Anhelantes* ou celle que le comte d'Aranda tenait dans son palais de Saragosse[1] et où brillaient Juan Lorenzo Ibañez de Aoiz et Francisco de la Torre dont les noms paraissent mêlés à cette histoire dans la correspondance du Carmélite ; chacun semble être intervenu, croyant apaiser les passions, mais au contraire les excitant davantage. Lui-même, tout en prêchant la conciliation, le vénérable religieux, après avoir lu la polémique de Salinas et de Gracián, déclare que ce dernier (qu'il ne nomme pas par discrétion) s'occupe de ce qui ne le regarde pas, et qu'il aura beau riposter, il ne pourra se tirer d'affaire à son avantage ni avec la réputation d'homme sensé[2].

1. Voir Latassa, B.N.E.A., article *Juan Lorenzo Ibañez de Aoiz*.

2. Fr. Jerónimo de San Josef à Andrés, Daroca 27 avril 1652 : « Señor mio, mucho me pesa que la Academia aya parado en epidemia de voluntades con tantos encuentros. El Padre dellos i de toda inquietud, que es el demonio, pesandole de tan honesto exercicio, lo ha estragado con esas satiras. I lo que parece peor es que, los que parecian amigos, se descubre no serlo tan finos. Pocos tienen la fidelidad i candidez de mi buen Coronista i Canonigo Salinas. En ambos veo finissima la correspondencia de verdadera amistad. En otro Vm. lo experimenta como sea. No puedo persuadirme que Latorre con menos liso corazon aya procedido ; sino que avra querido atajar estos dimediretes, para que de lo poco no llegue a mas. Ni quisiera que Vm. rompiera con el, sino que blandamente le sinificara su sentimiento, que eso basta para un corazon honrado ; i aun es la mayor reprehension i vengança. Pero Vm. con su prudencia lo pesara i templara todo. No ganara el (.....) en esas replicas, ni el (...) Ibañez ; ni son esos medios a proposito para ganar nombre de eruditos i cuerdos. sino para desacreditarse con los que lo son. Pero al fin *ipsi viderint*... Vere los pliegos de Salinas, que deseo no pase adelante esta brega... » B.N.M., ms. 8389, fol. 381. — Du même au même, Daroca, 17 mai 1652 : « ...Los dos pliegos de Vm. que vinieron por el carro, i con el Hermano Donado, avemos recibido el Señor Dean i yo ; i ambos quedamos bien agradecidos como admirados de los papeles que Vm. nos remite : porque se responde al papel contrario mui sazonadamente i adequadamente. I buena parte de la admiracion carga sobre el ocuparse aquel personage en cosas tan escusadas, i tan injustas : en que por mucho que se esfuerçe i replique, no puede quedar airoso ni con nombre de cuerdo... » *Ibidem*, fol. 382.

Lorsqu'on examine la date de cette querelle, dont les documents qui nous restent ne marquent évidemment que la fin, et qui avait assurément commencé au début de mars 1652, on ne saurait s'empêcher de constater qu'elle coïncide presque exactement avec l'époque où une dénonciation formelle contre Gracián atteignit le Général des Jésuites à Rome. Il est peu vraisemblable que Salinas, qui paraît avoir été d'un caractère doux et bienveillant, et qui d'ailleurs aurait toujours ménagé le familier de son parent Lastanosa, ait eu la noirceur de dénoncer ainsi Gracián. Mais il était entouré d'amis peut-être moins patients, et que les mêmes considérations ne pouvaient arrêter ; est-ce parmi eux qu'il faut chercher l'homme peu délicat qui allait attirer sur l'auteur du *Criticón* les foudres du tout-puissant Général ?

L'occasion fournie par l'apparition du *Criticón* aux ennemis de Gracián était assurément favorable : ce livre était de nature à lui attirer beaucoup de lecteurs, mais aussi beaucoup d'ennemis : la malignité publique devait se plaire à y voir une sorte de roman à clé et à faire l'application, à des individus déterminés, des satires dont il était rempli. Jusqu'alors Gracián n'avait été sans doute battu en brèche qu'auprès de ses supérieurs immédiats, les Provinciaux d'Aragon ; mais il avait pu surmonter toutes les attaques, fort qu'il était de l'appui des hauts personnages dont il avait su gagner la faveur. Pour strict que fût un homme comme Jacinto Piquer, il avait trop d'intérêt à se ménager la neutralité ou l'appui d'un évêque de Huesca, d'un Lastanosa, des vice-rois d'Aragon, auxquels Gracián n'a cessé dans ses écrits de faire une cour assidue, pour ne pas fermer les yeux sur les incartades de leur protégé. Mais cette fois les dénonciations parvinrent directement au Général des Jésuites, qui était alors le Père Goswin Nickel ; la partie de la correspondance de ce dernier avec les Provinciaux d'Aragon, qui a miraculeusement échappé aux innombrables causes de destruction qui la menaçaient, donne une haute idée de l'énergie, de la décision, de la rigidité de cet homme du Nord qui venait de succéder à l'Italien Piccolomini.

Le 13 avril 1652, il avertissait le Provincial d'Aragon, Jacinto Piquer, qu'il avait appris que Gracián avait publié, sous un nom supposé, et sans autorisation, quelques ouvrages peu sérieux, et fort éloignés de sa profession, et qu'au lieu de l'en avoir puni, on l'avait récompensé par la chaire de professeur d'Écriture Sainte au collège de Saragosse. Ordre était donné à Piquer de vérifier le fait, et de sévir, si la chose était exacte [1]. Piquer venait justement de succéder au P. Francisco Franco comme Provincial.

Il semble que le Général ne fût pas exactement fixé sur la nature des ouvrages qu'on reprochait à Gracián : fallait-il entendre par « ouvrages éloignés de sa profession » le *Héros*, le *Discreto*, l'*Oráculo*, le *Político* ? Ces ouvrages politiques, fort à la mode alors, devaient contribuer à tourner la tête des jeunes novices et leur faire paraître bien modestes et bien secondaires les humbles occupations auxquelles ils étaient astreints dans l'obscurité du cloître. Le Général précédent reprochait, en 1651, aux novices de Catalogne de ne pas garder les habitudes de dévotion et de mortification de leurs devanciers, de s'occuper d'affaires de gouvernement, « sujet bien étranger à leur état » ; les étudiants emportés par la chaleur des discussions, se laissaient aller à boire un peu trop de vin [2]. L'exemple de personnages posés comme Gracián n'était-il pour rien dans de pareils excès ? L'imputation semble donc avoir porté, non seulement sur le *Criticón*, mais sur toutes les œuvres de Gracián, exception faite, naturellement, de la pieuse *Predicación Fructuosa*. Le Père Jacinto Piquer, nouveau venu, obtempéra bien à l'ordre reçu, mais sans toutefois pousser les choses à l'extrême : il invita sans doute Gracián à ne pas recommencer. Aussi, dès le 12 juin, ce dernier écrivait-il à Lastanosa qu'on l'empêchait d'imprimer, que ses envieux le poursuivaient ; mais il ajoutait qu'il supportait le tout avec patience et sans perdre l'appétit, ni le sommeil [3] : la

1. Voir Appendice III, lettre 9.
2. Voir Appendice III, lettre 2.
3. Voir Appendice I, lettre 26.

semonce n'avait pas dû être bien terrible. D'ailleurs Piquer n'était Provincial que par accident, car en 1652, le Père Francisco Franco était de nouveau Provincial.

Il semble bien que les supérieurs de Gracián se fissent un peu tirer l'oreille pour le punir, soit qu'ils redoutassent un scandale, soit que l'esprit de leur subordonné les rendît prudents, soit enfin qu'ils craignissent de mécontenter les puissants protecteurs sous l'égide de qui celui-ci chercherait à s'abriter. La correspondance du Général contient plusieurs lettres sévères sur l'ingérence de personnes étrangères à l'Ordre, dans les nominations aux diverses fonctions, ce qui prouve combien cette immixtion était fréquente [1]; et précisément, dans une lettre latine du 29 juin 1652, il déclare coupables de péché mortel ceux qui recherchent de semblables interventions pour obtenir un emploi ou une résidence à leur goût, ou pour empêcher qu'on ne les en prive [2].

On chercha donc un prétexte honorable pour éloigner quelque temps Gracián de Saragosse. Il était en effet à Graus le 23 novembre 1652 et annonçait à Lastanosa que la peste venait d'y éclater. Comment se trouvait-il là? On ne peut que formuler une hypothèse à ce sujet. L'évêque de Huesca avait donné à la Compagnie de Jésus le terrain nécessaire pour élever un collège à Graus, sa ville natale: il devait même compléter cette libéralité par le don de vingt mille écus et par une annuité de mille autres écus pour la construction [3]. Il paraît qu'il avait désiré qu'on y envoyât de préférence tel ou tel sujet, et les Jésuites s'étaient empressés de déférer à ses désirs. Sans doute se prêta-t-il à désigner Gracián, dont la disgrâce était ainsi dissimulée sous l'apparence d'une distinction flatteuse. En réalité le collège de Graus n'avait rien de séduisant. Si le Provincial

1. Voir Appendice III, lettre 11.
2. Voir Appendice III, lettre 10.
3. Voir Appendice III, lettre 13.

Franco en avait trouvé l'emplacement parfait, tout le monde n'était pas de son avis; d'autres, parmi lesquels peut-être Gracián, prétendaient qu'il était fort incommode, situé hors de la ville, au pied d'une montagne, dépourvu d'eau: on y gèlerait l'hiver et y grillerait l'été, et ces inconvénients en feraient le lieu d'exil de toute la Province. Mais la mission de Gracián n'y devait être que temporaire, et son retour à Saragosse semble s'être effectué bientôt sans bruit.

Il pouvait croire la tempête calmée. Une circonstance heureuse paraissait lui assurer la tranquillité : en effet, au Père Francisco Franco venait de succéder, dans les fonctions de Provincial, le Père Diego de Alastuey. Ce dernier était d'un caractère peu énergique ; il ne savait refuser à personne, ni à ses subordonnés, ni aux étrangers, et se trouvait ainsi, parfois, engagé par des promesses qu'il lui était plus tard impossible de tenir ; il acceptait un peu trop facilement les invitations à dîner ou les promenades qu'on lui offrait, et que, dans son désir d'être aimable, il ne devait guère oser décliner, lorsqu'elles lui venaient de hauts et puissants personnages [1]. Un pareil homme ne pouvait qu'être utile à Gracián, bien loin de songer à lui être hostile. Il dut donc être fort marri lorsqu'au mois de décembre, une seconde lettre de Goswin Nickel vint le forcer de s'occuper de Gracián : les ennemis de ce dernier, en effet, n'avaient pas désarmé et l'avaient accusé, auprès du Général, de se montrer insuffisant comme professeur d'Écriture Sainte et de n'être pas l'homme désigné pour la direction des étudiants. Nickel ordonnait donc à Alastuey de faire une enquête et, si le résultat en était défavorable à Gracián, de lui retirer sa chaire [2].

1. Voir Appendice III, lettre 14.
2. Voir Appendice III, lettre 12.

EL CRITICON
SEGVNDA PARTE.
IVYZIOSA CORTESANA FILOSOFIA,
EN
EL OTOÑO DE LA VARONIL EDAD.

POR

LORENZO GRACIAN.

Y

LO DEDICA

AL SERENISSIMO SEÑOR

D. IVAN DE AVSTRIA.

CON LICENCIA,

En Huesca: por Iuan Nogues. Año 1653.

A costa de Francisco Lamberto, Mercader de Libros. Vendese en la Carrera de San Geronimo.

CHAPITRE VI

(1652-1658)

Seconde partie du *Criticón* (1653). — *El Comulgatorio* (1655). — *Poesias Varias* de Josef Alfay (1654). — Gracián persécuté. — Troisième partie du *Criticón* (1657). — Mission à Alagón. — Exil à Tarazona et mort de Gracián (1658).

Nous ignorons comment le Provincial se tira de ce mauvais pas; il ne semble pas que Gracián ait été encore dépossédé de sa chaire : au contraire il résidait toujours à Saragosse et, avec la complicité d'Andrés, par l'intermédiaire duquel il correspondait avec ses amis, faisait paraître une deuxième édition de l'*Oráculo* (1653); mais en même temps il préparait la publication de la seconde partie du *Criticón*, qui paraissait à Huesca postérieurement au 20 mars, antérieurement au 17 juillet 1653 [1]. Andrés et Lastanosa n'étaient pas seuls complices de cette publication clandestine. Diego de Sayas, futur chroniqueur d'Aragon, qui se chargeait de fournir Gracián de livres achetés à Madrid, était tenu au courant par Andrés [2]. Cette fois l'ouvrage paraissait sous

1. La *Critica del Licenciado Josef Longo* est du 20 mars 1653. — Le Contador Juan de Garriz écrivait à Andrés, de Pampelune, 17 juillet 1653 : « Señor mio. Por Juan Andres Librero tengo casi todos los correos muy buenas nuebas de su salud. De que me alegro mucho y en esta me ynbia la segunda Parte del Criticon que nuestro amigo D. Vincencio me auisa lo remitia por mano de V. M., que le estimo por tener la primera parte y ser tan curioso... » B.N.M., ms. 7095 (ancien S 232.)

2. Dans ses *Memorias*, tome III, Latassa recopie deux lettres d'Andrés à Francisco Diego de Sayas. 1º « ...El Padre Gracian buelve a Vm. sus recuerdos amorosos, y dice que no han llegado los Libros de Madrid ; el que se imprimia aqui va mui adelante y en estar para ponerse en camino irà a besar su mano de Vm... » (Saragosse, 16 mai 1653); 2º « Su carta de Vm. se remitio al Canonigo Don Manuel de Salinas anoche, y esta mañana antes de

EL COMVLGATORIO,

CONTIENE

VARIAS MEDITACIONES, para que los que frequentan la sagrada Comunion, puedan prepararse, comulgar, y dar gracias.

POR

EL P. BALTASAR GRACIAN de la Compañia de Iesus, Letor de Escritura.

DEDICADO

A LA EXCELENTISSIMA Señora D. Eluira Ponce de Leon, Marquesa de Valducza, y Camarera mayor de la Reyna nuestra Señora.

Con licencia, En Zaragoça: Por Iuan de Ybar, en la Cuchilleria. Año 1655.

le nom de Lorenzo Gracián : l'auteur le dédiait à Don Juan d'Autriche, espérant sans doute s'abriter sous ce haut patronage. Pourquoi renonçait-il au pseudonyme de *García de Marlones* qu'il avait adopté pour la première partie ? Peut-être pensait-il n'avoir plus rien à craindre, puisque l'orage, qui avait salué l'apparition du premier volume, s'était apaisé, et qu'il avait pu conserver sa chaire ; peut-être aussi était-ce une question d'argent qui le déterminait à reprendre le premier pseudonyme qui lui avait acquis tant d'admirateurs et qui était devenu célèbre : la vente de l'ouvrage ne pouvait qu'y gagner.

Mais, en même temps qu'il contrevenait ainsi audacieusement à l'ordre de ses supérieurs, employant le procédé qui lui avait déjà servi lors de l'apparition de la première partie, il soumettait à l'approbation du Provincial un ouvrage purement religieux et vraiment digne d'un professeur d'Écriture Sainte : c'étaient des méditations pour préparer à la communion. Ce traité intitulé *El Comulgatorio*, et dédié à Elvira Ponce de Leon, marquise de Valdueza et Camarera Mayor de la Reine [1], devait obtenir un succès qui se prolonge jusqu'à nos jours.

Cette fois Gracián était bien en règle. Dans une lettre de Rome du 31 octobre 1653, Goswin Nickel autorisait Diego de Alastuey à nommer des réviseurs pour cet ouvrage [2] ; le 13 octobre 1654, il en permettait l'impression, conformément à l'avis favorable des réviseurs [3]. A son tour Diego de Alastuey donnait enfin sa licence, datée de Calatayud le 2 février 1655, et le *Comulgatorio* paraissait dans le courant de l'année. Tout avait été fait avec une sage lenteur qui contraste singulièrement

las ocho fui á su casa, y no le hallé en ella. La que viene para el Padre Balthasar Gracian se dara oy. El Marques de San Felices esta con salud y dice que no ay tal lugar como Madrid... » (Saragosse, 27 juin 1653). Andrés mourut le 18 août 1653, à Madrid.

1. Elle est déjà louée dans le *Criticón*, I, 6.
2. Voir Appendice III, lettre 13.
3. Voir Appendice III, lettre 17.

avec la rapidité de la publication des deux premiers tomes du *Criticón*. Le livre avait paru sous le nom de Baltasar Gracián de la Compagnie de Jésus, *Lecteur d'Écriture Sainte*.

Sans doute l'auteur avait trouvé là un bon moyen de rentrer en grâce auprès de ses supérieurs, puisqu'ils le laissaient en possession de sa chaire et paraissaient ignorer l'apparition de la deuxième partie du *Criticón*.

Son activité ne se démentait d'ailleurs pas : il est probable qu'il fut le compilateur véritable du livre qu'avait publié Josef Alfay, l'éditeur bien connu de Saragosse, sous le titre de *Poesias varias* [1], dédié à Francisco de La Torre ; tout au moins cela semble-t-il résulter d'une lettre que lui écrivait, en 1654, le marquis de San Felices, pour le consulter sur le sens d'une des pièces de vers citée dans le recueil, en ajoutant que ce « bouquet de fleurs précieuses » est dû au bon goût de Gracián [2].

1. *Poesias | Varias | de grandes In | genios españoles. | Recogidos por Iosef | Alfay, | y dedicadas | A Don Francisco de | la Torre, Cavallero del abito de Calatrava. | Con licencia. | En Zaragoça : Por Iuan de Ybar. Año 1654. | A costa de Iosef Alfay, Mercader de libros||*. In-4° de 160 pp. + 4 feuillets préliminaires. — Aprobación del Doctor Iuan Francisco Ginobes : Zaragoza, 6 Iunio 1654. — Les Poètes cités sont : Antonio de Mendoza. — Quevedo. — Góngora. — P. Pineda. — Francisco de La Torre. — Gabriel Bocangel. — García de Porras. — Leonardo de Argensola. — Montalvan. — Francisco de Sayas. — Lope de Vega. — Diego de Morlanes. — Luis Vélez de Guevara. — Mira de Mescua. — Gabriel Tellez. — Salas Barbadillo. — Fr. Juan Centeno. — Castillo Solorzano. — Alonso Pérez Maino. — Diego de Frias. — Gaspar Sotelo. — Villaisan. — Calderón. — Jerónimo Cáncer. — Juan Fernández. — Baltasar del Alcázar. — Jusepe de Zaporta. — Céspedes. — Alberto Diez. — Antonio Coello. — Antonio Solis.

2. Lettre du Marquis de San Felices, copiée par Latassa dans ses *Memorias*, tome I, p. 33 : « Mi Padre Gracian. Los desuelos de V. Pd. dan motivo à los aficionados à buenas Letras para no tener ocioso el discurso, y aunque el Libro que ha sacado Iusepe Alfay no sea hijo del discurso de V. Pd., pero se le deve mucho por el cuidado que ha tenido en hacerlo dar à la estampa y por haber hecho un Ramillete de tan fragantes flores, dignas de su buen gusto, y mejor empleo. En este Libro fol. 30, en la fabula de Atalante de Cespedes en la

Sa correspondance était toujours aussi active avec Lastanosa. Le 24 décembre 1654, il lui donnait des nouvelles de Saragosse, l'entretenant de la vente de la bibliothèque du marquis de Torres; du jeu effréné qu'on jouait dans le palais du vice-roi, sans doute à son insu; du désordre qui régnait dans la ville où des assassinats avaient lieu tous les soirs; il ne néglige même pas les anecdotes, par exemple celle de ce curé qui, ayant laissé mourir de faim quatre de ses paroissiens, mari, femme et enfants, envoya quatre linceuls pour les ensevelir : après l'enterrement, les quatre linceuls apparurent suspendus à la porte du prêtre impitoyable, qui sortit, comme pour lire son bréviaire, et ne reparut plus jamais [1].

Mais, toujours incorrigible, il préparait sous main la publication de la troisième partie du *Criticón*. Le 18 février 1655, il envoyait à Lastanosa, pour les soumettre à sa critique, quelques-unes de ses *Crisis*; il ajoutait avec amertume que ses *parâtres*, n'entendant rien au sujet ni à l'objet du livre, s'en tenaient au titre de *Criticón* pour lequel ils montraient une hostilité farouche. Cependant le roman se vendait en Castille, comme ses autres œuvres. Il cherchait en même temps à se procurer de l'argent et demandait à cet effet au chanoine Lastanosa de lui fournir des messes [2]. Il se préoccupait sans doute des moyens de faire imprimer son nouveau livre.

---

copla 7, dice assi : « es constelacion su rostro | es tal que avra quien disculpe | bellas embidias de venus : | quando sus circulos hurte. | » — La duda que se ofrece es en averiguar que circulos sean estos, y con esso dar verdadero sentido à la copla : y aunque se han hecho varios discursos, ninguno me quadra hasta tener el desengaño de V. Pd., que siempre sera lo cierto, y lo mas azendrado ; y assi le suplico me responda su parecer, à quien siempre tengo de seguir, y le guarde el Cielo. De esta su Casa. Agosto 15. 1654. — Del marques de San Felizes. » (Latassa avertit que, dans l'original, la signature seule est de la main du Marquis).

1. Voir Appendice I, lettre 28.
2. Voir Appendice I, lettre 29.

EL CRITICON,

TERCERA PARTE.

EN

EL INVIERNO DE LA VEJEZ.

POR

LORENZO GRACIAN.

Y LO DEDICA

AL DOCTOR DON

Lorenço Frances de Vrritigoyti,

Dean de la Santa Iglesia

de Siguença.

CON PRIVILEGIO.

En Madrid. *Por Pablo de Val.* Año de 1657.

A costa de Francisco Lamberto, vendese en su casa en la Carrera de San Geronimo.

Le 30 juillet 1655, il envoie encore un des chapitres de son *Criticón* à Lastanosa, en le priant, lorsqu'il l'aurait examiné, de le lui renvoyer par une personne sûre [1], ce qui prouve qu'il était surveillé de près, ainsi peut-être que ses intermédiaires habituels ; car les Jésuites ne se gênaient pas, semble-t-il, pour décacheter, lorsqu'elle tombait entre leurs mains, la correspondance des personnes étrangères à leur Ordre, dont ils avaient lieu de se méfier. Déjà, en 1643, le chanoine de Tarazona, Martín Miguel Navarro, écrivait à Lastanosa de ne pas lui adresser de lettres par l'intermédiaire de la Compagnie, parce que, disait-il, « les Pères les ouvrent toutes depuis que j'ai eu affaire à une personne qui leur est contraire [2] ».

Le 19 août, le 16 septembre, et le 21 octobre, il était encore à Saragosse, d'où il écrivait à Lastanosa que la ville était toujours troublée par les meurtres qui s'y commettaient journellement, et qu'on venait de pendre encore un brigand coupable de viol [3].

En 1656 nous perdons de nouveau sa trace. Cependant, au mois de mai 1657, la troisième partie du *Criticón* était achevée, puisque, le 6, le Père Esteban Sans donnait sa censure, de Madrid ; le 30 juillet, les errata étaient approuvés, et l'ouvrage paraissait sous le pseudonyme de Lorenzo Gracián, à Madrid chez Pablo del Val. Il était dédié au doyen de Siguenza, le docteur Lorenzo Francés de Urritigoyti.

Cette dernière publication pouvait passer pour un défi : elle

1. Voir Appendice I, lettre 30.

2. Dans une note de ses *Memorias* (tome I, p. 12) Latassa dit qu'au milieu des lettres d'Andrés à Lastanosa s'en trouve une adressée à ce dernier par Martín Miguel Navarro, « hijo y Canonigo de Tarazona, celebre literato », où il écrit : « Quando Vm. se sirva de favorecerme con sus Cartas, ò Papeles, no los encamine por la Compañia, porque los Padres las abren quantas llegan à sus manos, desde que tratè con una persona que les es contraria, y pues Vm. escribe al Señor Francisco de Gomez, ò al doctor Andres, vendran seguras en sus pliegos... Tarazona, 3 de Mayo de 1643. »

3. Voir Appendice I, lettres 31, 32 et 33.

dut être dénoncée immédiatement au Général des Jésuites, qui ordonna une enquête : les circonstances étaient alors bien défavorables pour Gracián : le Provincial d'Aragon n'était plus le débonnaire Diego de Alastuey, mais Jacinto Piquer, qui semble avoir été autrement ferme que son prédécesseur. Convaincu que Gracián était bien l'auteur des trois parties du *Criticón*, Piquer lui infligea une réprimande publique, un jeûne au pain et à l'eau, et l'exila de Saragosse à Graus, en lui supprimant cette fois sa chaire d'Écriture Sainte. Gracián avait en effet sérieusement failli à son devoir religieux, puisqu'après la publication de la seconde partie, on lui avait formellement défendu de rien imprimer.

Le cas parut grave, comme on peut s'en rendre compte par l'étendue de la lettre que Goswin Nickel consacre à cette affaire, et dans laquelle, après avoir expressément approuvé la conduite du Provincial, il ajoute que ce nouveau manquement de Gracián exige que l'on prenne des précautions à son égard ; il faut le surveiller de près, visiter sa cellule et ses papiers, ne lui laisser rien mettre sous clé, et, si l'on découvre quelque papier de lui contre la Compagnie ou ses supérieurs, il faudra l'enfermer jusqu'à ce qu'il soit revenu à de meilleurs sentiments, en le privant de papier, de plume et d'encre : « Cette réclusion, ajoute le Général, est un moyen nécessaire et une juste défense de notre Compagnie, à laquelle nous sommes tenus en conscience, nous qui en sommes les supérieurs [1]. »

Cette dernière phrase jette un jour particulier sur les raisons qui excitaient ainsi le Général contre Gracián. La Compagnie était en ce moment l'objet d'attaques passionnées. Depuis longtemps ses adversaires lui reprochaient sa morale relâchée ; les lettres latines destinées à l'Ordre tout entier, envoyées par Goswin Nickel aux Provinciaux d'Aragon, ne laissent aucun doute à ce sujet. Déjà, le 4 juillet 1651, il déplorait que, depuis plusieurs années déjà, il ne parût pas un catalogue de l'Index sans

1. Voir Appendice III, lettre 24.

qu'on y trouvât quelque livre d'un Jésuite; il ordonnait donc aux reviseurs des ouvrages de se montrer très sévères et les rendait responsables, en cas de condamnation, par l'Index, du livre qu'ils auraient approuvé. Il menaçait même, si ce laisser-aller persistait, de ne permettre la publication d'un livre en Europe qu'après qu'il aurait été soumis à la censure du Général, ce qui eût, en effet, rendu presque impossible l'impression d'une foule d'ouvrages [1]. L'apparition des Provinciales (1656-1657) venait d'ameuter contre les Jésuites une quantité d'adversaires : on en retrouve l'écho dans une lettre du 12 mai 1657 : le Général y signale que la morale relâchée, que les Jansénistes reprochent aux Jésuites, met la Compagnie en fâcheuse posture ; il rappelle que Paul V, lors de la septième congrégation générale de l'Ordre, leur avait recommandé de ne pas tout ramener trop facilement à la doctrine de la probabilité, et que la crainte des innovations et du relâchement de la morale des Jésuites avait détourné les successeurs de ce pape de leur confier une Université ; que leurs ennemis les accusent, pour plaire à leurs pénitents, de leur représenter comme probable et permis ce qu'on leur avait jusqu'alors déclaré interdit, principalement en matière de duel, de meurtre, de calomnie, d'usure, de simonie, et qu'ils leur jettent à la face la parole d'Isaïe : « Erunt qui beatificant populum istum seducentes. » Il recommande enfin, de nouveau, aux réviseurs de ne rien laisser passer de suspect en ces matières [2].

On comprend donc la colère que dut éprouver le Général en apprenant qu'un Jésuite publiait, sous un pseudonyme, des ouvrages du genre de ceux de Gracián, échappant ainsi à la censure des reviseurs de la Compagnie, et l'exposant aux attaques de ses adversaires, puisque le pseudonyme laissait deviner la personnalité de l'auteur. D'ailleurs, il est évident que le Général ne parlait de ces œuvres que par ouï-dire, et ne les connaissait pas

1. Voir Appendice III, lettre 16.
2. Voir Appendice III, lettre 20.

directement. Le *Criticón* était pour lui une satire où tout le monde était malmené, où certains passages pouvaient être interprétés comme une attaque contre la morale des Jésuites, par exemple ceux qui traitaient de la simonie, de la mollesse des directeurs de conscience : en les écrivant, Gracián témoignait de la morale la plus stricte, mais attirait l'attention sur certains points que ses supérieurs eussent préféré voir rester dans l'ombre ; ils fournissaient des armes aux ennemis de la Compagnie qui, se fondant sur ce que la qualité de Jésuite n'accompagnait pas le nom de l'auteur, prétendraient voir dans ces lignes, qui auraient dû la justifier, une attaque perfide contre elle.

Humilié du traitement qui lui avait été infligé, de cette réprimande publique alors qu'il avait déjà près de cinquante-six ans, inquiet du sort qui lui serait dorénavant réservé dans son Ordre, où la suspicion, la haine et l'envie ne l'épargneraient plus après ce premier échec, Gracián écrivit directement au Général : il lui rappelait les services qu'il avait rendus, particulièrement comme missionnaire, et concluait en demandant l'autorisation de quitter son Ordre pour entrer dans une autre congrégation ascétique ou mendiante.

Nickel lui répondit dans une lettre que nous ne possédons malheureusement pas, en lui reprochant d'avoir violé le vœu d'obéissance ; mais il restait muet sur la question du changement d'Ordre : on ne sortait pas aussi aisément de la Compagnie, et laisser un pareil sujet passer dans une Congrégation rivale n'était-ce pas s'exposer à de fâcheuses aventures ? C'est ce qu'il faisait sentir au Provincial, le 10 juin 1658, en lui réitérant ses recommandations contre le coupable [1]. Cette fois encore, cependant, ses supérieurs immédiats usèrent de ménagements avec lui ; on ne le laissa pas exilé dans le déplaisant collège de Graus, on lui confia des missions et il alla prêcher à Alagón, tout près de Saragosse et de ses amis. C'était un emploi honorable, et Gra-

1. Voir Appendice III, lettres 27 et 28.

cián remporta là d'éclatants succès. Piquer signala le fait au Général ; mais l'impitoyable Nickel répondait le 16 juillet 1658, qu'il était heureux d'apprendre le succès des prédications de Gracián à Alagón, mais que, puisque ce dernier avait demandé à quitter la Compagnie, connaissant le personnage, et conformément aux Constitutions, il ne fallait pas le laisser prêcher [1].

Fut-ce Jacinto Piquer qui exécuta cet arrêt ? Fut-ce son successeur le Père Gines Vidal ? C'est la dernière supposition qui paraît le plus vraisemblable. Le Père Vidal était un homme assez dur pour que le Général, en lui annonçant qu'il était nommé Provincial, lui recommandât de modérer son énergie, dans la mesure où l'exigeraient la raison et la charité [2]. En tout cas, Gracián fut réduit au silence et envoyé à Tarazona. C'était une résidence peu appréciée des Pères, qui s'y considéraient comme en exil, et qui semble bien avoir, en effet, servi de lieu de déportation pour les sujets inutiles ou gênants, si l'on en juge par les récriminations dont on trouve l'écho dans la correspondance du Général [3].

Dans les rues étroites et escarpées de la petite ville, perchée sur sa colline, abritée par les pentes austères du Moncayo, Gracián traîna péniblement son corps affaibli par l'âge, le travail et le chagrin. Et c'est là que, dans l'obscurité, au milieu de la défiance et de la malveillance de ses confrères, il devait bientôt terminer une vie qui avait débuté sous de si brillants auspices. Vaincu, en dépit de toute la science mondaine dont il avait prétendu donner des leçons, le pauvre Père-la-Victoire mourut, le cœur brisé, le 6 décembre 1658 [4].

1. Voir Appendice III, lettre 29.
2. Voir Appendice III, lettre 26.
3. Voir Appendice III, lettre 15.
4. Sur le séjour de Gracián à Tarazona, nous n'avons d'autres témoignages que l'affirmation de Latassa et celle de Sommervogel (Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus). J'ai pu constater qu'au mois de décembre 1658, il n'était fait mention de Gracián ni dans le registre de décès de la Cathé-

Cependant le *Criticón* continuait à inquiéter les supérieurs de Gracián, même après la mort de l'auteur. La *Critica de Reflección*, dont nous avons eu déjà l'occasion de parler, avait paru à Valence en 1658, postérieurement au mois de juin. Les Valenciens y prenaient sur Gracián encore vivant, une revanche éclatante. L'ouvrage dut faire du bruit, car il excitait les passions régionalistes, si violentes en Espagne ; il contenait en outre une attaque ouverte contre le protecteur infatigable et l'ami fidèle de Gracián, Vincencio Juan de Lastanosa : le critique reprochait, en effet, ironiquement à Gracián d'être injuste envers son ami Salastano (*Lastanosa*) en ne citant pas, parmi les prodiges de sa maison « l'art d'exécuter des testaments pour élever des monuments prodigieux, sans posséder un sou [1] ». Cette imputation brutale contre l'honnêté de Lastanosa ne pouvait passer inaperçue : nous ne savons à quoi elle pouvait faire allusion, mais elle dut piquer vivement celui qu'elle visait. Une plainte atteignit le Général, car on soupçonnait le Père Paulo de Rajas d'être l'auteur de la *Critica de reflección* : ce Père, prévôt de la maison de Valence, montrait, en même temps qu'une partialité fâcheuse pour les Valenciens, une mauvaise volonté manifeste pour les Aragonais [2]. On l'accusa donc tout naturellement d'avoir attaqué « une famille influente de Huesca », et, le 26 juillet 1659, Nickel invitait le Père Vidal à rechercher quel était le véritable auteur du pamphlet, afin de donner satisfaction à la personne qui s'était plainte [3]. Mais l'enquête établit que le Père Paulo de Rajas n'y

drale de Tarazona (San Miguel), ni dans celui de l'église de la Madelena, ancienne cathédrale. La maison des Jésuites, aujourd'hui transformée en hospice, se trouvait sur le territoire de San Miguel. La date de la mort de Gracián ne nous est connue que par l'inscription du portrait de Calatayud.

1. « Y vltimamente injurias a tu mayor amigo Salastano, pues entre los prodigios de su casa no cuentas la cueba de cristal, ni el arte de executar testamentos para hazer fabricas prodigiosas, quien no tiene blanca ». *Critica*, p. 176-177.

2. Voir Appendice III, lettre 19.

3. Voir Appendice III, lettre 32.

était pour rien, et que l'auteur responsable était bien Lorenzo Matheu y Sanz, et le calme se rétablit [1].

Le silence s'était fait sur la fin malheureuse de Baltasar Gracián. La Compagnie de Jésus, n'ayant plus rien à craindre de lui, pouvait tirer gloire d'avoir compté parmi ses membres un homme qui avait joui un moment de la faveur royale ; elle consacrait à l'auteur du *Héroe*, du *Discreto* et de l'*Oráculo*, au prédicateur éminent, à l'aumônier de Leganés, un portrait qu'elle plaçait dans le cloître du collège de Calatayud où il avait enseigné, avec l'inscription élogieuse que nous avons précédemment rapportée. Cependant son titre de lecteur d'Écriture Sainte et le nom redoutable du *Criticón* étaient passés sous silence, et, chose plus singulière, le *Comulgatorio*, le seul ouvrage religieux de Gracián, était oublié. A la victime de l'envie, du zèle inintelligent, l'inscription promettait une gloire éternelle.

1. Voir Appendice III, lettre 33.

CHAPITRE VII

Liste des ouvrages de Gracián. — Ouvrages disparus. — Les *Selvas del Año*. — Ouvrages religieux.

Les ouvrages de Gracián dont nous avons eu l'occasion de parler en racontant sa vie, sont au nombre de sept : *el Héroe* (1637), *El Político Fernando* (1640), *El Arte de Ingenio* (1642), réédité en 1648 sous le titre de *Agudeza y Arte de Ingenio*, *El Discreto* (1646), *El Oráculo Manual* (1647), *El Criticón* (1651-1653-1657), *El Comulgatorio* (1655). Sont-ce les seuls que Gracián ait composés ? Laissa-t-il des manuscrits que les circonstances l'empêchèrent de publier ? Telle est la question que soulève l'Avant-propos que Lastanosa mit en tête du *Discreto*. Il y dit en effet que ce livre est le quatrième d'une série de douze ouvrages qui paraîtront successivement [1]. Il revient sur cette affirmation dans l'Avis au Lecteur de l'*Oráculo manual*, qu'il présente comme la substance même des « douze Graciáns » [2]. Quels sont donc les huit ouvrages qui restaient à publier après le *Discreto* ?

Lastanosa en cite deux, dont il annonce l'apparition prochaine : un *Atento* et un *Galante*. L'*Atento* devait être fort avancé ; le chanoine Salinas, dans le Sonnet acrostiche du *Discreto*, en parle comme si l'impression en était imminente :

> *Atento* ya el *Varon*, Varon perfeto,
> Corra en la Prensa con veloz carrera.

1. « El Quarto (que es calidad) de los trabajos de vn Amigo, doy al lucimiento. Muchos faltan hasta doze, que aspiran à tanta emulacion ». A los Letores. — « Ninguno pues de los que le preceden, juzgaria que le espanta : si los que le siguen, especialmente vn *Atento*, y vn *Galante*, que le vienen ya à los alcançes, y le han de pasar à non plus vltra. » *Ibidem*.

2. « Vna cosa me has de perdonar y otra agradecer. El llamar Oraculo à este Epitome de aciertos del viuir.. El ofrecerte de vn rasgo todos los doze Gracianes... » *Oráculo*, Al Letor.

Gracián lui-même en parle à trois reprises dans son *Discreto* [1]. L'ouvrage n'était pas achevé, puisque l'auteur déclare qu'il y travaillait encore. Quant au *Galante*, il n'en est plus question nulle part. On peut toutefois, en présence de l'affirmation si nette de Lastanosa, en faire état. Les six premiers ouvrages seraient donc : *El Héroe, El Político, El Arte de Ingenio, El Discreto, El Atento*, et *El Galante*. Connaissons-nous seulement le titre des six autres ? Si l'on admet que l'*Oráculo*, les trois parties du *Criticón*, comptant chacune pour un ouvrage, et le *Comulgatorio*, sont du nombre, et si l'on y ajoute le poème des *Selvas del Año*, publié pour la première fois dans l'édition des Œuvres complètes de Gracián en 1700, on arrive au total cherché. Bien entendu on ne saurait ranger, parmi les ouvrages annoncés par Lastanosa, l'*Agudeza y Arte de Ingenio* (1648), qui n'est qu'une refonte de l'*Arte* de 1642. Mais il est aisé de comprendre qu'on ne saurait compter ainsi.

L'*Oráculo*, comme on l'a vu, est présenté comme un Epitomé des douze Graciáns, et non comme un traité particulier : il ne saurait donc faire partie du total de Lastanosa.

Quant au *Criticón*, représente-t-il trois ouvrages ? Assurément non, car il est manifeste, si l'on se reporte à la Préface [2] de la

1. « Y con esto, vamos vno à su Historia, digo à la *Zaragoça Antigua...* y yo à mi Filosofia del *Varon atento*. » *Discreto*, VIII, p. 149. « Gran leccion es esta del saberse hazer estimar, de saber vender vna eminencia, afectando el encubrirla, para conservarla, y aun aumentarla con el desseo, que en los Avisos al *Varon Atento* se discurrirà con enseñança. » *Ibidem*, XI, p. 199. — « Bien es verdad, que el varon sabio ha de yr deteniendose, y mas donde no conoce ; entra con recato sondando los fondos, especialmente si presiente profundidad; como lo encargaremos en nuestros *Avisos al Varon Atento*. » *Ibidem*, II, p. 33-34.

2. « He diuidido la obra en dos partes, treta de discurrir lo penado, dexando siempre picado el gusto, no molido. Si esta primera te contentare, te ofrezco luego la segunda, ya dibujada, ya colorida ; pero no retocada, y tanto mas critica, quanto son mas juiziosas las otras dos edades de quienes se filosofa en ella. » *Criticón*, A qvien leyere.

première partie, que Gracián ne songeait nullement à donner à son roman l'extension qu'il prit dans la suite : il n'avait l'intention de donner qu'une seconde partie, qui aurait contenu, sans doute, les deux dernières saisons de la vie, pour faire pendant à la première qui comprenait le Printemps et l'Eté. En admettant donc que chaque tome pût compter pour une unité, le *Criticón* n'en représenterait que deux.

Le *Comulgatorio* ne semble pas davantage pouvoir entrer dans la liste. En effet Gracián déclare l'avoir composé en conséquence d'un vœu, qu'il aurait fait dans un grand danger. Ce grand danger, selon toute apparence, n'est autre que celui qu'il courut à l'armée de Leganés en 1646, c'est-à-dire postérieurement à l'apparition du *Discreto*. Le *Comulgatorio* viendrait donc s'ajouter aux douze autres ouvrages, mais n'en ferait pas partie. Il soulèverait d'ailleurs une nouvelle difficulté, car, à la fin de la Préface, l'auteur annonce que, si l'ouvrage plaît, il en fera bientôt paraître un autre « sur la précieuse mort du Juste [1] ».

Quant aux *Selvas del Año*, elles sont apocryphes, et fussent-elles dues à la plume de Gracián, il ne les aurait pas comptées au nombre de ses ouvrages, lui qui déclarait que l'honnête homme peut bien savoir faire un vers, mais s'abstiendra d'en faire deux [2].

Il faut donc se résoudre à ne pas connaître le titre des œuvres perdues de Gracián. Mais sont-elles bien perdues ? Je n'en crois rien : elles n'existaient qu'à l'état de simples projets et n'avaient pas encore, selon toute apparence, pris forme sous sa plume. D'ailleurs ce nombre douze n'est-il pas aussi suspect ? N'est-il pas indéterminé, loin d'avoir une valeur précise ?

La preuve que ces ouvrages n'existèrent pas me paraît ressortir

1. « Hize voto en un peligro de la vida, de servir al Autor della con este atomo... Si este te acertare el gusto, te ofrezco otro de oro pues de la preciosa muerte del justo con afectuosos coloquios, prouechosas consideraciones y devotas oraciones para aquel trance. » *Comulgatorio*, Al Letor.

2. « Con todo esso ni fue tan ignorante, que no supiesse hazer vn verso, ni tan inconsiderado, que hiziesse dos. » *Discreto*, XXV, p. 466.

de la mention, que fait Lastanosa, des œuvres de Gracián qu'il possède dans sa bibliothèque, en 1662. Il énumère celles que nous connaissons et que nous possédons, mais il ne fait aucune allusion à des œuvres inédites de son auteur de prédilection[1] : on peut en conclure qu'il n'en n'existait pas. Comment supposer en effet que Lastanosa, qui devait être le détenteur des manuscrits de Gracián, puisque ce dernier ne pouvait, comme on l'a vu, rien conserver dans sa cellule, où l'on faisait de fréquentes perquisitions, ne leur ait pas, après la mort de l'auteur, donné une place d'honneur dans sa bibliothèque ?

Il n'y a donc pas lieu, semble-t-il, d'espérer voir apparaître quelque jour un écrit inédit de Gracián.

Avant d'entrer dans l'étude des ouvrages que nous possédons, il nous faut examiner rapidement la question de l'authenticité de ces *Selvas del Año* dont il vient d'être parlé.

Sommervogel les signale en ces termes : « *Selvas del Año.* A Don Diego de Sierra y Foncillas. En Barcelona ; Por Antonio Lacavalleria. Año de 1668. In-4° de huit feuillets ». Je ne connais pas cet imprimé. Mais, si la date est exacte, il aurait paru dix ans après la mort de Gracián. Les *Selvas* furent imprimées pour la première fois avec les autres œuvres de Gracián dans l'édition de Barcelone, 1700. Nicolas Antonio ne parle pas de ce poème. Latassa le cite comme publié, pour la première fois, dans l'édition des Œuvres complètes de Barcelone, 1734, chez Josef Gailart, sous le titre de *Selvas de todo el año en verso*. Mais cette indication est fausse, comme on vient de le voir, et prouve seulement que Latassa n'avait aucun renseignement précis sur cet ouvrage. Dans son opuscule sur Gracián, Liñán dit qu'il existe un manuscrit de ce poème à la Bibliothèque Nationale de Madrid sous le titre de *Selvas de los quatro tiempos del Año. Por*

1. « Las obras todas de la gloria de nuestro siglo, el mui docto Balthasar Gracian, las quales son el Heroe, el Politico, el Discreto, el Oraculo manual, la Agudeza o arte de ingenio, tres tomos del Criticon, el Comulgador. » *Mas datos*, p. 113.

uno de la Compañia. Mais je n'ai pu retrouver le volume qui le renferme [1]. Quintana le mentionne, sans mettre en doute qu'il soit de Gracián, et traite, comme elles le méritent, les strophes qu'il en cite [2].

Le Diego de Foncillas auquel est dédié le poème semble avoir été un juge, si l'on en croit les vers du début :

Treguas da pues al heretico bullicio
Del excelso Areopago
Y al seco y metafisico exercicio
De esse augusto liceo
Que el ingenio Divino
Igualmente lo eleva y lo contrasta
Pues quanto mas le aguza, mas le gasta.

Quant à l'auteur lui-même, il semble avoir été poète tragique, comme l'indiquent ses premiers vers :

Desnudo el pie de su coturno de oro,
(Si lo alcanzo jamas) desciende agora,
Recoleta mi Musa, al vulgar sueco.
Veràs à mi Mèlpomene Salvaje,

1. Liñán donne la référence suivante pour ce ms. « Varias Poesias, en-4°, 248 pp., p. 167-195 », sans indiquer la cote.

2. « Este mismo Gracián es el que compuso un poema descriptivo sobre las estaciones con el titulo de Selvas del año; el primero, segun creo, que se ha escrito en Europa sobre este asunto, y sin duda alguna el peor. Para muestra de su estilo, y de la risible degradación á que había llegado la poesía, bastarán los versos siguientes sacados de la entrada del estio. « Despues que en el celeste anfiteatro | El ginete del dia | Sobre Flegetonte toreó valiente | Al luminoso toro | Vibrando por rejones rayos de oro | Aplaudido sus suertes | El hermoso espectaculo de estrellas, | Turba de damas bellas | Que a gozar de su talle alegre mora | Encima los balcones de la Aurora : | Despues que en tan singular metamorfosi, | Con talones de plumas | Y con cresta de fuego, | A la gran multitud de astros lucientes | Gallinas de los campos celestiales | Presidio gallo el boquirubio Febo, | Entre los pollos del tindario huevo. || No hay mas que ver, ni mas que decir : todo el poema está escrito de este modo bárbaro y ridículo : y es una prueba tan evidente como triste de que ya no quedaban principios ningunos de imitación, ni vestigios de elocuencia. » Quintana. *Poesias selectas castellanas*, t. I.

Serrana de tu Sierra [1],
Menospreciar el tragico solare
De los cultos Teatros.

Tout cela ne semble guère convenir à Gracián, qui ne paraît pas avoir jamais cultivé la Muse tragique. Le poème débute par un court exorde que suivent quatre chants, dans lesquels, sous une forme humoristique, l'auteur fait défiler les quatre saisons, en commençant par l'Hiver et en terminant par l'Automne. Ces vers insipides feraient peu d'honneur à Gracián, s'ils étaient de lui. Ce ne serait pas, il est vrai, une raison pour lui en dénier la paternité. Mais, si l'on songe qu'il était mort depuis dix ans, lorsqu'on les imprima, et que cette publication s'est faite en dehors de Lastanosa, qui n'a nulle part fait allusion à ces vers, on ne saurait conserver de doutes sur la fausseté de cette attribution.

Il est naturel de commencer l'étude critique de Gracián par celles de ses œuvres qui sont le plus en rapport avec sa profession.

Nous avons eu l'occasion, en racontant sa vie, de signaler ses triomphes oratoires, qui semblent avoir été ininterrompus. Déjà en 1640, si l'on en croit son compagnon, le Père Hortigas, les églises ne pouvaient contenir la foule accourue pour l'entendre, et l'inscription de Catalayud dit qu'il arracha des larmes à son auditoire, dans les Missions qui lui furent confiées. Aucun de ses sermons ne nous est cependant parvenu. Peut-être ne faut-il pas trop le regretter: les exemples qu'il a donnés, dans son *Agudeza*, de sermons qu'il trouve admirables, font concevoir une juste crainte du mauvais goût qui devait gâter les siens, comme ceux qu'il propose en modèle. L'artifice un peu théâtral, qu'il avait inventé pour attirer les Valenciens au pied de sa chaire, et qui eut un si fâcheux résultat, nous en est une preuve. Et d'ailleurs il lui eût fallu un génie supérieur pour résister à la corruption universelle de l'éloquence sacrée. En 1657, le Général des Jésuites

1. Noter l'allusion au nom de Sierra y Foncillas.

juge opportun de recommander à Piquer de veiller à ce que les novices, dans leurs exercices de prédication, ne se servent pas d'un langage extraordinaire et vain, et déclare que cette recommandation s'applique également aux Pères Prédicateurs, car quelques-uns ont besoin de se corriger sur ce chapitre [1]. Gracián fit assurément comme les autres. Certes il devait déployer toutes les grâces de son esprit, mettre en œuvre tout l'arsenal de ses *agudezas*, non pas tant peut-être pour éblouir l'auditoire, souvent modeste, devant lequel il devait parler, que pour satisfaire son propre goût de la pointe. Mais, comme on l'a justement remarqué, ces subtilités qui nous paraissent insipides, odieuses ou scandaleuses, « faisaient souvent verser des torrents de larmes sincères [2] ». L'orateur, qui parlait devant un auditoire animé d'une foi absolue, n'éprouvait pas le besoin de discussions théologiques [3], qui auraient eu plutôt pour résultat de troubler des consciences tranquilles, de faire naître dans les âmes le doute, ou l'esprit d'examen qui le précède. Profondément croyant lui-même, il offrait à Dieu l'hommage de ses tours de force de mauvais goût, et ses auditeurs lui en savaient gré : il leur semblait que plus l'effort du prédicateur avait été grand, plus l'hommage rendu à Dieu était méritoire, et ils en éprouvaient une satisfaction d'autant plus profonde qu'il leur paraissait moins compréhensible. On ne saurait donc juger cette éloquence avec les mœurs et les idées actuelles, ni mettre en doute que Gracián prêcha selon la mode de son temps, mais en montrant toujours par quelque endroit l'originalité, la fécondité de son esprit, et l'étendue de sa culture intellectuelle. D'ailleurs n'a-t-il pas dit quelque part que « nul ne doit être sage tout seul ? » ce qui sous une

1. Voir Appendice III, lettre 22.

2. Voir B. Croce. *I Predicatori italiani del Seicento e il gusto spagnuolo*, 1899, p. 8.

3. Dans son *Héroe*, p. 22, il écrit : « Lo suave de vn discurso plausible recrea el alma, lisongea el oido, que lo seco de vn concepto metafisico los atormenta, y enfada. »

forme plus familière revient à dire qu'il faut être de son temps.

Le seul ouvrage religieux de Gracián, à part la *Predicacion Fructuosa* dont il ne fut que l'éditeur, est le manuel de piété intitulé *El Comulgatorio*, composé, comme on l'a vu, avant le mois d'octobre 1653. Le titre exact est le suivant :

El | Comvlgatorio, | Contiene | Varias Meditaciones, | para que los que frequentan la | sagrada Comunion, puedan | prepararse, comulgar, | y dar gracias. | Por | El P. Baltasar Gracian | de la Compañia de Iesus, Letor | de Escritura, | Dedicado | A la excelentisima Se|ñora D. Eluira Ponze de Leon, | Marquesa de Valdueza, y | Cama|rera mayor de la Reyna nues|tra Señora. | Con licencia, En Zaragoça, Por Iuan de | Ybar, en la Cuchilleria, Año 1655 | | [1].

L'ouvrage contient cinquante Méditations, divisées chacune en quatre points : le premier pour se préparer, le second pour communier, le troisième pour tirer profit de la communion, le quatrième pour rendre grâces. Ces Méditations roulent sur des sujets variés, empruntés à l'Écriture Sainte, tant à l'Ancien qu'au Nouveau Testament. Il n'y a rien à dire du fond même du livre, qui dénote une piété sincère, sensée et pratique ; le style seul peut appeler quelques observations. Gracián se vante d'avoir employé celui de son temps [2], et cette affirmation n'est que trop exacte. Bien que moins contourné que celui de ses autres traités, on y trouve de ces traces de mauvais goût qui rappellent le destinataire de la *lettre infernale*. J'en relèverai deux qui déparent un ouvrage si estimable.

Gracián, malgré la sévérité du sujet, ne peut s'empêcher de faire des jeux de mots : c'est ainsi que dans la XXIVe Médita-

1. Licence de Diego de Alastuey, « Prouincial de la Compañia de Iesus, en la Prouincia de Aragon... En Calatayud : a 2. del mes de Febrero de 1655. » — « Damos licencia para que se imprima. En Zaragoça a 10 de Abril de 1655. D. Sala V.G. y Off. — Exea. Regent. » — Dédicace. — Al Letor. — (petit in-8° de 399 pages, une page d'errata et 8 feuillets.)

2. « El estilo es el que pide el tiempo. » *Al Letor.*

tion [1], il écrit : « se come el juizio el que sin el come en esta mesa », prenant ainsi le mot *juizio* dans les deux sens différents de *condamnation* et de *discernement*.

La XVI[e] Méditation est un parfait modèle de manque de goût. L'auteur compare le banquet eucharistique à un festin dans lequel on donne aux conviés le menu, pour qu'ils puissent choisir; et, comme ce menu est désigné par le mot de *memoria*, par un procédé que n'eût pas désavoué Fr. Gerundio, il prétend s'appuyer sur le texte de l'Écriture : *Memoriam fecit mirabilium suorum*, pour montrer que Dieu lui-même donne le menu de son banquet :

Ici l'on sert un Agneau nourri d'un lait virginal, assaisonné au feu de son amour. Oh ! quel plat délicat ! Là un cœur enamouré des âmes : quel plat savoureux ! une langue qui distille le lait et le miel, mais rendue amère par du fiel et du vinaigre : mais des mains et des pieds transpercés par des clous ne sont pas à négliger. Ainsi exalte ce que tu manges et répartis ta dévotion [2].

1. Punto 3.

2. « Acostumbrase en los combites, ir descubriendo los platos para que los combidados vayan eligiendo conforme a su gusto, y comiendo al sabor de su paladar ; pero quando es vn sumptuoso banquete, en que se siruen muchas, y exquisitas viandas, dasele à cada vno de los combidados vna memoria de todos, para que sepan lo que han de comer, y guarden el apetito para el plato, que llaman suyo, del que gustan mas, para que vayan repartiendo las ganas, y se logre todo con sazon. •O tu, que te sientas oy al infinito regalado banquete, que celebra el poder del Padre, que traza la sabiduria del Hijo, que sazona el fuego del Espiritu Santo : aduierte que estàn cubiertos los preciosos manjares, entre accidentes de pan : llegue tu fee, y vayalos descubriendo, y tu registrando, para que sabiendo lo que has de comer, lo sepas mejor lograr. Vn memorial se te darà de las milagrosas viandas : *Memoriam fecit mirabilium suorum* : leelo con atencion, y hallaras que dize : aqui se sirue vn cordero de leche virginal, sazonado al fuego de su amor : O que regalado plato ! Aqui vn coraçon enamorado de las almas : O que comida tan gustosa ! vna lengua, que aunque de si mana leche, y miel ; pero fue aeleada con hiel, y con vinagre : mira que la comas de buen gusto, pues vnas manos, y vnos pies traspassados con los clauos, no son de dexar : vè desta suerte ponderando lo que comes, y repartiendo la deuocion. » P. 124-126.

Cette piété gastronomique est écœurante ; mais on ne saurait oublier que ce qui nous paraît fâcheux dans ces images trop matérielles, ne choquait nullement les compatriotes de l'auteur, dont le tempérament ne s'accommodait guère des pures abstractions ; le mot qui termine le passage que je viens de citer, est bien significatif à cet égard : *répartis ta dévotion*, c'est-à-dire, ne cherche pas à te séparer de la terre pour t'élever dans le domaine des purs esprits, mais fais descendre l'esprit sur la terre, donne-lui une substance, une forme, un corps sensible et tangible ! Malgré ces taches, le petit traité de Gracián devait avoir une singulière fortune.

CHAPITRE VIII

Ouvrages politiques. — *El Héroe*. — Texte. — Doctrine. — Théorie de la Fortune. — Sources. — Objet de *El Héroe*.

Le premier ouvrage politique de Gracián, qui était aussi son premier livre, fut *El Héroe*, publié, comme on l'a vu, en 1637 [1] : cette première édition a disparu; peut-être ne fut-elle jamais mise en vente; Lastanosa, qui la publia, semble en effet avoir généreusement distribué les œuvres qu'il faisait imprimer : c'est ainsi que la Relation qu'il avait faite de son Musée, bien que tirée à deux mille exemplaires, fut épuisée de son vivant ; or il est peu vraisemblable qu'elle l'ait été par des acheteurs.

La première édition qui nous soit accessible porte le titre suivant :

El Heroe | de | Lorenzo | Gracian | Infanzon. | En esta Segunda Impression | nueuamente corregido. | Con licencia, | En Madrid, Por Diego Diaz, Año M.DC.XXXIX. | | [2].

Remarquons, en passant, que le titre donne cette édition comme la seconde, ce qui confirme que celle de 1637 était bien la première. Elle est adressée par Pedro de Quesada à Juan Bautista Brescia, Protonotaire apostolique. Je n'ai pu trouver de renseignements ni sur l'un ni sur l'autre de ces personnages ; il est peu vraisemblable que le Carmélite canarien Pedro de Quesada, qui fut, d'après Nicolas Antonio, maître de théologie et vécut longtemps à Séville, où il mourut en 1661, soit le promoteur de cette réimpression.

Elle nous est connue sous deux formes [3], dont l'une doit être

1. Voir chapitre III.

2. Je l'ai réimprimée sous le titre : « *Baltasar Gracián. — El Héroe. Reimpresión de la edición de 1639, Publicada con las variantes del códice inédito de Madrid y el retrato del autor*, Chartres, 1911. »

3. J'ai étudié ces deux formes du texte de 1639 dans la *Revue hispanique* (1911, t. XXIII, p. 594).

une contrefaçon de l'autre, mais qui ne diffèrent que par des détails typographiques. Si on la compare au manuscrit de Madrid, on y remarque, à coup sûr, un grand nombre de leçons différentes, mais n'intéressant généralement que le style. Elle peut donc servir de base à une étude critique, avec l'aide du manuscrit.

Qu'entend l'auteur par ce mot de *Héroe* ? Ce n'est ni le demi-dieu des Anciens, ni le voyant de Carlyle, conducteur des peuples qu'il ramène dans les voies de la vérité, ni le surhomme de Nietzsche, devant qui disparaissent les intérêts ou les droits des vulgaires humains, ni même l'homme qui se sacrifie noblement pour une grande cause : son Héros, c'est le grand homme, mais le grand homme qui réussit, et qui, par ses écrits [1], par sa vertu, surtout par ses exploits ou par sa politique, s'est acquis une renommée éternelle. Il peut être né sur le trône ; mais s'il n'est roi que par son mérite, c'est une perfection de plus [2].

L'auteur passe donc en revue successivement vingt qualités qui forment le Héros ; il leur donne le nom de *Primores*, qu'on pourrait traduire par *excellences*. La première de toutes consiste à ne pas laisser deviner les limites de sa capacité. « La moitié vaut plus que le tout » a dit Pittacus. En ne faisant voir qu'une partie de son mérite, on donnera lieu de croire qu'il est infini. « Que tous te connaissent, dit Gracián à son disciple, que personne ne te comprenne [3] ». Le silence peut servir à cet effet ;

1. Le P. Caussin, dont Gracián devait connaître le livre *De Eloquentia sacra et humana* (1619) donnait ce nom de Héros à des écrivains : « Non ea mihi mens... heroas illos Senecam, Sallustium, Plinium, Cornelium Tacitum, et caeteros... incusare. » II, 14, p. 102, éd. de 1643.

2. « Emprendo formar con vn libro enano, vn varon gigante... Sacar vn varon maximo ; esto es milagro en perfeccion, y ya que no por naturaleza Rey, por sus prendas es ventaja. » *Héroe*, p. 3.

3. « Todos te conozcan, ninguno te abarque, que con esta treta lo moderado parecerà mucho, y lo mucho infinito, y lo infinito mas. » *Ibid.*, Primor I, p. 6.

mais il sera surtout utile à cacher les sentiments qu'il ne suffit pas de réprimer. Savoir se taire est une science indispensable, et l'on peut justement qualifier de sot, non pas celui qui a fait une sottise, mais celui qui l'ayant commise, ne sait pas l'étouffer dans le silence [1].

Le Héros doit avoir un jugement sûr, servi par un esprit prompt et subtil, dont la vivacité se manifestera, non seulement par des mots, mais par des actes spirituels [2]. Il sera magnanime, capable d'affronter sans pâlir les plus grands dangers, ou de pardonner sans effort à ses ennemis [3]. Son goût sûr lui fera distribuer la louange avec justesse et sans excès [4]. Comme il est impossible d'exceller en tout, il lui faut choisir parmi ses qualités celles qui le mettront le mieux en lumière : mais il est inutile, et même nuisible, d'exceller dans les petites choses, quoiqu'il importe de savoir bien s'en tirer; en effet, ajoute finement Gracián, « rester dans le juste milieu en ces matières confirme l'universalité ; y devenir éminent discrédite [5] ». Le Héros saura donc tout, mais ne pratiquera pas tout.

Il est, de plus, de première importance, de rechercher un genre d'excellence dans lequel on n'ait point de devancier. Le successeur d'un prince guerrier n'aspirera pas à la gloire militaire. C'est ainsi qu'au belliqueux Charles-Quint succéda le politique Philippe II ; que Vélazquez, désespérant de surpasser la perfection de Raphaël et de Titien, se mit à peindre à grands traits [6]. Il

1. « No graduaua de necio el Cardenal Madrucio al que aborta vna necedad, sino al que cometida, no sabe ahogarla. Accessible es el primor a vn varon callado, calificada inclinacion, mejorada del arte, prenda de diuinidad, sino por naturaleza, por semejança. » *Ibid.*, II, p. 8.

2. *Ibid.*, III, p. 9.

3. *Ibid.*, IV, p. 11.

4. *Ibid.*, V, p. 13.

5. « Ser eminente en profession humilde, es ser grande en lo poco, es ser algo en nada. Quedarse en vna mediania, apoya la vniversalidad : pasar à eminencia, desluze el credito. » *Ibid.*, VI, p. 17.

6. *Ibid.*, VII, p. 19.

n'importe pas moins de choisir les entreprises qui attirent l'applaudissement et non la haine : à ce titre, le prince guerrier a plus de chance de devenir fameux que le justicier [1]. Mais surtout le Héros devra rechercher sa qualité maîtresse [2] et connaître aussi sa fortune : selon qu'il la sentira favorable ou hostile, il persévérera, ou se retirera ; il évitera même le voisinage de ceux que le sort persécute, pour se rapprocher de ceux qu'il favorise [3] ; mais il se gardera d'abuser de sa chance, et, sans attendre qu'elle tourne contre lui, imitera le joueur heureux, qui n'attend pas une première perte pour se lever de table [4].

Il faut encore savoir se gagner les cœurs [5] et, pour cela, assaisonner toutes ses actions et toutes ses paroles de cette grâce naturelle, que Gracián nomme *despejo*, et sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure [6] ; posséder l'autorité morale [7] ; savoir s'acquérir la sympathie des grands hommes et se sentir porté vers eux. De ces deux formes de la sympathie, la première surtout est le propre du Héros [8].

Il faut débuter par des coups d'éclat, mais savoir les surpasser dans la suite [9] ; ne jamais montrer d'affectation, l'art suprême ne se laissant pas découvrir [10]. Il est nécessaire encore de se proposer un modèle que l'on essaie de surpasser; et Gracián déclare, à cette occasion, que le type du Héros n'est autre que Philippe IV [11].

1. *Ibid.*, VIII, p. 20.
2. *Ibid.*, IX, p. 22.
3. « Peganse de ordinario la prospera, y aduersa fortuna a los del lado. Atienda pues el discreto a ladearse, y en el juego deste triunfo sepa encartarse, y descartarse con ganancia. » *Ibid.*, X, p. 26.
4. « Sutileza de tahur saberse dexar con ganancia. » *Ibid.*, XI, p. 27.
5. *Ibid.*, XII, p. 29.
6. *Ibid.*, XIII, p. 31.
7. *Ibid.*, XIV, p. 33.
8. *Ibid.*, XV, p. 36 : « Gran realce es la simpatia actiua, si es sublime, y mayor la passiua si es heroica. »
9. *Ibid.*, XVI, p. 37.
10. *Ibid.*, XVII, p. 39.
11. *Ibid.*, XVIII, p. 41.

Puis vient une qualité paradoxale, qui consiste à affecter quelque légère imperfection ; c'est une satisfaction donnée aux envieux. Mais, ajoute spirituellement l'auteur, ce conseil n'est guère nécessaire, et point n'est besoin d'art, là où suffit la nature : le plus parfait offre toujours, même sans le vouloir, quelque prise à la critique [1].

Enfin, n'oubliant pas qu'il est prêtre, Gracián rappelle au Héros que l'excellence, qui prime toutes les autres, est la sainteté [2].

C'est à ces quelques conseils, exprimés sous une forme concise et volontairement obscure, dans une langue extraordinaire, pétrie de néologismes et de constructions anormales, que se ramène la doctrine du Héros. Mais peut-on appeler conseils ce qui n'est en somme qu'une série de constatations ? Le Héros doit bien avoir en effet les qualités qu'énumère Gracián ; peut-il les acquérir ? Assurément non. Ainsi le charme personnel est un don, la chance en est un autre; on en peut dire autant de toutes les qualités présentées comme essentielles au succès du Héros : et cependant il en est d'autres, dont Gracián n'a pas parlé, sans lesquelles il n'y a pas de véritable grand homme, et qui peuvent s'apprendre : ce sont la volonté et la persévérance.

En revanche l'idée que la fortune, la chance, l'étoile, joue un rôle prépondérant dans le succès, reparaît à chaque instant sous la plume de Gracián, qui emprunte, d'ailleurs, une foule d'expressions au vocabulaire des joueurs [3], et qui formule cet aphorisme que « tout Héros eut pour parrains la valeur et la fortune [4] ».

1. « Quien es el sol sin eclipses... No es menester arte donde basta la naturealeza. Sobra la afectacion, donde basta el descuido. » *Ibid.*, XIX, p. 45.

2. *Ibid.* Primor vltimo y corona, p. 45.

3. « Pero a quien deslumbrò... fue... despues a los Taures del Palacio... » *Ibid.*, p. 6. — « Hasta el ciego jugador consulta la suerte al arrojarse... » *Ibid.*, p. 25. — « Atienda pues el discreto a ladearse, y en el juego deste triunfo sepa encartarse, y descartarse con ganancia. « *Ibid.*, p. 26. Le Primor XI a pour titre : « Que el Heroe sepa dexarse, ganando con la fortuna. »

4. « Lo cierto es que a todo Heroe le apadrinaron el valor y la fortuna. » *Ibid.*, p. 25. La Rochefoucauld a dit : « Quelques grands avantages que la

Cette théorie de la fortune est peut-être la partie la plus originale du Héros. Elle semble bien inspirée du chapitre XXV du *Prince*, où Machiavel examine « ce que peut la fortune sur les choses humaines, et dans quelle mesure on peut lui faire obstacle [1] ». Machiavel n'admet pas que la fortune règne en souveraine; ce serait avouer que les préceptes politiques qu'il donne sont illusoires; il ne peut, toutefois, en nier la puissance, car son héros, César Borgia, en a été, dit-il la victime [2]. Il admet donc que, si la fortune est maîtresse d'une moitié de nos actions, l'autre reste libre; par conséquent l'homme conserve la possibilité d'agir sur son propre destin [3]. Il ne voit d'ailleurs en elle

nature donne, ce n'est pas elle, mais la fortune, qui fait les héros. » Sous cette forme (nº 62 de l'édition de 1655), la maxime se rapproche moins de celle de Gracián que la seconde rédaction : « ...Ce n'est pas elle seule, mais la fortune avec elle, qui etc. »

1. « Faltarle (*il s'agit de la fortune*) de constante lo que le sobra de muger, sienten algunos escozidos. Y añadio el Marques de Mariñano para consuelo del Emperador sobre Metz, que no solo tiene instabilidad de muger, sino liuiandad de jouen en hazer cara a los mancebos. » *Ibid.*, XI, p. 27. — Ces paroles du marquis sont empruntées presque textuellement à Machiavel : « Perchè la fortuna è donna, ed è necessario, volendola tener sotto, batterla ed urtarla ; e si vede che la si lascia più vincere da questi che da quelli che freddamente procedono. E però sempre come donna, è amica de' giovani, perche sono meno respettivi, più feroci e con più audacia la comandano. » (*Il Principe*, XXV. Quanto possa nelle umane cose la fortuna, e in che modo se gli possa ostare. *In fine*). En réalité Gracián a emprunté cette anecdote à Gio. Botero (*Detti memorabili*, p. 92. qui fait dire à Gio. Giacomo de' Medici, marquis de Marignan : « Perche s'affligge tanto Vostra Maestà ? non sà ella, che la fortuna è vna cattiua donna che non và dietro, e non s'accosta, se non à giouani... ? »

2. « Io non saprei quali precetti mi dar migliori a un principe nuovo che lo esempio delle azioni sue (*il s'agit de César Borgia*) : ese gli ordini suoi non gli giovarono, non fu sua colpa, perchè nacque da una strasordinaria ed estrema malignità di fortuna ». *Principe*, ch. VII.

3. « Nondimanco, perchè il nostro libero arbitrio non sia spento, giudico potere esser vero che la fortuna sia arbitra della metà delle azioni nostre, ma che ancore ella ne lasci gouernare l'altra metà, o poco meno, a noi. » *Principe*, XXV.

qu'un péril dont il faut chercher à se défendre, et ne compte pas sur sa faveur pour arriver au succès.

Tout autre est la pensée de Gracián : partant, comme il était assez naturel, de cette idée que la fortune n'est autre chose que la Providence [1], il compte essentiellement sur son secours et ne suppose même pas qu'on puisse réussir sans elle. Il faut que le Héros tâte sa fortune, avant de s'engager, qu'il sache profiter de cette faveur gratuite (*regalo*) et ne s'obstine pas, s'il la sent hostile [2]. Mais, s'il en est ainsi, on peut se demander de quelle utilité sont les préceptes donnés par Gracián, puisqu'avec tout son mérite un homme n'arrive à rien, si la fortune ne le soutient.

Cependant cette part faite à la fortune distingue Gracián de la majorité des théoriciens de son temps, qui se sont ingéniés à tracer le portrait du Roi ou du Favori parfait, recueillant infailliblement le fruit de sa bonne conduite.

Si le traité de Gracián ne dénote pas une originalité puissante, c'est l'œuvre d'un esprit ouvert et clairvoyant, plutôt que profond ; d'ailleurs l'âge auquel il l'écrivit, sa profession, qui ne le mêlait guère au monde politique de son temps, ne pouvaient faire attendre de lui des réflexions vraiment personnelles; c'est en somme le résumé d'abondantes lectures : au début du Héros, Gracián se réclame lui-même de Sénèque, d'Ésope, d'Homère, d'Aristote et de Castiglione, et déclare qu'il se contente de copier ces maîtres [3]. Il leur a moins emprunté qu'il ne le dit : il en

1. « La fortuna tan nombrada, quan poco conocida, nos es otra, hablando a lo cuerdo, y aun catolico, que aquella gran madre de contingencias, y gran hija de la suprema prouidencia, assistente siempre a sus causas, ya queriendo, ya permitiendo. » *Héroe*, X, p. 24.

2. « Regla es muy de maestros en la discrecion politica, tener obseruada su fortuna, y la de sus adherentes. El que la experimentò madre, logre el regalo. empeñese con bizarria, que como amante se dexa lisongear de la confiança... Pero quien de ordinario probô agrios de madrastra, amayne en los empeños, no terquee, que suele ser de plomo en el disfauor. » *Ibid.*, X, p. 24-25.

3. « Formaronle prudente Seneca, sagaz Esopo, belicoso Homero, Aristoteles Filosofo Tacito politico y cortesano el Conde. Yo copiando algunos primores de tan grandes Maestros intento bosquejarle... » *Ibid.*, p. 3.

est d'autres qu'il ne nomme pas, auxquels il doit davantage.

La plupart des exemples qu'il donne dans son Héros sont tirés des *Apophtegmes* de Plutarque, des *Adagia* d'Erasme, mais surtout du livre de Giovanni Botero intitulé *Detti memorabili di personnaggi illustri*, publié à Turin, en 1608 [1].

Botero raconte qu'il en conçut l'idée un jour où, dans une promenade qu'il fit dans les jardins d'Aranjuez, en compagnie du comte de Lemos, il entendit rapporter toutes sortes de bons mots d'un gentilhomme qui, peut-être, était le célèbre Juan Rufo.

Gracián connaissait à fond ce recueil, qu'il a mis à contribution, non seulement dans le Héros, mais dans *El Político*, l'*Agudeza*, l'*Oráculo* et le *Criticón*. La plupart de ces emprunts se trouvent cependant dans le Héros. C'est ainsi que le mot célèbre de Louis XII : « Un roi de France ne venge pas les injures du duc d'Orléans [2] », l'histoire du marchand portugais et de Philippe II [3], celles d'Abul prisonnier de son frère Mahomet [4], de Diego Pérez de Vargas et d'Alphonse de Castille [5], et une infinité d'autres

1. *Detti* | *memorabili* | *di* | *personaggi illustri* | *Del Signor* | *Giouanni Botero* | *Abbate di San Michele della Chiusa, etc...* | *Al serenissimo Carlo Emanuel* | *Duca di Savoia, etc. Principe di Piamonte, etc.* | *In Torino* | *Per Gio. Domenico Tarino, MDCVIII.* | *Con licenza de' Superiori.* || On trouve dans ce recueil des anecdotes bien connues telles que l'œuf de Colomb, p. 138, et le mot de Bayard mourant au Connétable de Bourbon. Le livre de Botero est divisé en deux parties ; la seconde est réservée à des exemples édifiants dont Gracián n'a guère fait usage.

2. *Héroe*, p. 13 ; *Detti*, p. 53.

3. *Héroe*, p. 14-15 ; *Detti*, p. 118.

4. *Héroe*, p. 28 ; *Detti*, p. 81.

5. *Héroe*, p. 18 ; *Detti*, p. 106. Peut-être connut-il Commines par l'intermédiaire de la traduction de Juan Vitrian y Pujadas, intitulée : *Las Memorias de Felipe de Comines señor de Argenton, de los hechos y empressas de Luis undecimo y Carlos octavo Reyes de Francia, traducidas del Frances con Escolios propios.* » Elle ne fut imprimée à Anvers qu'en 1643 ; mais Vitrian ayant passé sa vie à Calatayud, Gracián put avoir connaissance du manuscrit.

sont tirés du livre de Botero. Gracián s'est à peine soucié de les modifier, et les a copiés d'abord mot pour mot. Ainsi Botero avait écrit : « Mattia Coruino, Rè d'Vngaria, riputaua, che il proprio vfficio della grandezza reale fosse vincere i nimici, far cose degne d'essere scritte, & allargar la mano a'virtuosi. » (P. 5). Gracián, dans sa première rédaction du manuscrit de Madrid, copie : « Deçia Corvino que la grandeça consistia en dos cosas... en haçer cosas dignas de ser escritas y en alargar la mano con los historiadores porque ellos la alarguen ». (P. 31, note 1). La leçon de 1639 s'éloigne un peu plus du texte primitif : « ...solia dezir, y platicar mejor : Que la grandeza de vn Heroe consistia en dos cosas, en alargar la mano a las hazañas, y a las plumas, porque caracteres de oro vinculan eternidad ». (P. 30-31).

Lorsqu'il rapportait le mot du duc d'Albe, exprimant son regret de n'avoir jamais eu l'occasion de se mesurer avec une armée turque, Botero avait dit : « Nondimeno non gli pareua d'hauer fatto nulla ; poiche non si haueua mai visto innanzi vn essercito Turchesco. Perche haueua sino all'hora combattuto con forze superiori, ò vguali, ò di poco inferiori à quelle de' nimici... » (P. 94). Gracián dans le manuscrit de Madrid : « Pues nunca havia visto vn exercito de Turcos delante, que lo [que(?)] havia vencido havia sido o a iguales en poder, o a inferiores o a superiores poco mas... » (P. 15, note 16). Dans le texte imprimé, la dernière partie de la phrase, après le mot *delante*, a été supprimée.

Les exemples qui précèdent donnent une idée du sans-gêne avec lequel Gracián utilisait le livre de Botero. Il s'est également inspiré d'Antonio Pérez, dont il n'a prononcé le nom que dans son *Agudeza* [1], mais qu'il a clairement désigné dans le *Discreto*

1. « Esta eminencia ha hecho tan estimadas las cartas de aquel tan fauorecido de la fama, quan perseguido de la fortuna, Antonio Perez, como se admira en esta, que merecio ser la primera a Madama Caterina, hermana de Henrico IV, Rey de Francia, etc... » *Agudeza*, LXII, p. 367. — « Este le valió

sous le nom d'*Amphion aragonais*, ce qui prouve son admiration pour le subtil écrivain. Le *Primor* XVI, *Renouacion de grandeza*, semble bien procéder d'une lettre, où Pérez rappelle un mot de Charles-Quint, conseillant aux princes de tenir incessamment en éveil l'admiration de leurs sujets [1]. On peut en dire autant du *Primor* XII dont le titre, *Gracia de las Gentes*, semble tiré de la lettre *A vn gran Privado* [2].

Une curieuse rencontre est la suivante. A la fin du *Primor* VII, Gracián cite un peintre qui, se voyant devancé par Titien et Raphaël, essaya de peindre à larges traits pour se distinguer d'eux. M. Forel-Fatio a remarqué qu'il s'agit là de Vélazquez et de sa première manière de *bambochadas*, comme l'indique un passage de Palomino [3]. Antonio Pérez rapporte une anecdote analogue à propos de Titien qui aurait un jour déclaré devant lui à Venise, que, s'il s'était mis à peindre à larges traits, c'était afin d'éviter de passer pour l'imitateur de Michel-Ange, de Raphaël, de Cor-

á aquel nuestro Anfion aragones, cuando perseguido de los propios, halló amparo y aun aplauso, en los coronados Delfines extraños. » *Discreto*, VIII, p. 65.

1. Charles-Quint disait : « Que devian procurar los Principes Soberanos exerçitar siempre alguna virtud grande de su offiçio, en cuya admiraçion tengan entretenidos y ocupados los animos de sus subditos. Porque de otra manera correran peligro que no se les pierda con facilidad el respecto. » *Las Obras y Relaciones de Antonio Perez, secretario de estado que fve del Rey de España Don Phelippe II deste nombre. — Illvstrat Dvm Vexat. — Por Iuan de la Planche. MDCXXXI*. P. 555. Pérez explique que le Prince doit manifester d'abord sa vaillance, et, s'il n'y a pas de guerres, sa piété et sa libéralité ; mais qu'il doit en tout cas entretenir l'attention, ne fût-ce qu'en réformant le calendrier.

2. « Por esso, Señor, con essa graçia de esse Prinçipe estime en mucho V... essa graçia de las gentes, conseruela con esse noble natural, con essos medios que van en el Aduertimiento. Porque la graçia de las gentes haze mas durable y firme la graçia de los Prinçipes : à lo menos obrar à respecto quando llegue la hora de la mudança, tan çierta como la hora de la muerte. » *Obras y Relaciones*, lettre du 24 juin 1594, *in fine*.

3. Voir *Bulletin hispanique*, 1910, p. 204.

rège et du Parmesan [1]. Il semble bien qu'ici encore Gracián doive quelque chose à Pérez.

Un écrivain italien, Matteo Peregrini, dont nous aurons l'occasion de parler à propos de l'*Agudeza*, lui fournit probablement aussi quelques idées pour son Héros. Le rapprochement n'est pas certain, mais il est très vraisemblable.

Matteo Peregrini était né vers 1598 à Liano dans les environs de Bologne ; docteur en philosophie (1620) et en théologie (1622), il se fit ordonner prêtre et devint le protégé du cardinal Antonio Barberini qu'il accompagna à Palestrina, Fermo et Viterbe. En 1637, il alla à Gênes comme Consulteur de la République et, douze ans plus tard, revint à Bologne où il obtint, au concours, le poste de premier secrétaire du Sénat. En 1650, grâce à Sforza Pallavicino, il fut appelé à Rome comme bibliothécaire du Vatican, et y mourut le 10 décembre 1652 [2].

1. « Vio el otro galante pintor que le auian cogido la delantera, el Ticiano, Rafael y otros. Estaua mas viua la fama quando muertos ellos : valiose de su inuencible inuentiua. Dio en pintar a lo valenton, objetaronle algunos el no pintar a lo suaue, y pulido en que podia emular al Ticiano, y satisfizo galantemente que queria mas ser primero en aquella grosseria, que segundo en la delicadeza. » *Héroe*, p. 20. « Tal me pareșçe lo que oy vn dia en Veneçia á Tiçiano misme, aquel gran Pintor. Preguntauale vn dia el Embaxador Francisco de Vargas... porque auia dado en aquella manera de pintar tan sabida suya de golpes de pinçel grosseros, casi como borrones al descuydo... y no con la dulzura del pinçel de los raros de su tiempo. Respondio el Tiçiano : Señor yo desconfiè de llegar à la delicadeza, y primor del pinzel de Michael Angelo, Vrbina, Corregio, y Parmesano, y que quando bien llegasse seria estimado tras ellos, ò tenido por imitador dellos, y la Ambicion natural, no menos a mi Arte que à las otras, me hizo echar por camino nueuo, que me hiziesse celebre en algo, como los otros lo fueron por el que siguieron. » *Obras y Relaciones*, p. 874. — Dans ses *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, 1671, IV, p. 196-197, Bouhours cite cette réponse de Velazquez, d'après Gracián qu'il ne nomme pas.

2. Voir Fantuzzi, *Notizie degli scrittori bolognesi*. Bologna, 1778, vol. VI, p. 331-333. Son dernier livre est intitulé : « *I Fonti* | *Dell' Ingegno* | *ridotti ad arte,* | *Et all'Illustrissimo* | *Senato* | *di Bologna* | *dedicati* | *da Matteo Pellegrini* |

C'était un esprit fort actif : il a laissé une série d'ouvrages sur la politique ou la vie de cour, dont l'un, paru en 1624 sous le titre : *Al Sauio è conueneuole il Corteggiare*, a pu inspirer Gracián [1].

J'ai signalé que, dans le manuscrit du Héros, le *Primor* XV *De la Simpatia sublime*, n'existe pas. Or dans le livre de Peregrini, le chapitre XXV du Livre I, est précisément intitulé *Della Simpatia*. Bien qu'il n'y ait pas imitation au sens strict du mot, il est facile de rapprocher des idées de Peregrini celles de Gracián. Comme ce dernier, Peregrini s'extasie sur la puissance de la sympathie, dans laquelle il veut voir « une marque du lien de

Bolognese, | *Della Sacra Teologia e dell'vna, e l'altra* | *legge Dottore, e nel publico patrio* | *Stvdio di Filosofia* | *naturale Professore* | *Ordinario.* | *In Bologna, MDCL.* | *Per Carlo Zenero. Con licenza de' Superiori.* || Dans la préface de ce dernier ouvrage, il donne la liste de ses œuvres et de curieuses explications sur les différents styles qu'il y avait employés. « Scrissi il *Sauio in Corte* nel primo bollore della gioventù, intento a prender saggio della locutione di *Seneca* in Toscano, se bene perauuentura non l'imitai (come souente pure auuiene a chi vuole fare la Simia degli huomini grandi) saluoche ne' difetti. La *Pratica comune a'Prencipi, e Seruidori*, con la *Difesa del Sauio* furono poi scritte da me dieci anni dopo, e così come frutti di stagione più temperata, rimase in essi altresi quella prima souerchia vehemenza molto rimessa : e quello veramente è lo stile, che al natural mio talento, è più confacente. Le *Acutezze* poi, che sono Arte, non voleano altro stile. Nella *Politica massima* finalmente mi sforzai di conditionare la locutione secondo che giudicai conuenirsi a quelle Declarationi portate tutte sù la nota vehemente ». La *Difesa* parut à Viterbe en 1634, ainsi que la *Pratica*.

1. *Al Savio* | *è convenevole il corteggiare* | *Libri IIII* | *Di Matteo Peregrini* | *Bolognese nell'Ac. della Notte* | *l'Errante.* | *All'Illmo, et Eccmo. Sig.* | *Fra Don Antonio* | *Barberini* | *Cavre, della Relne. Gierosolna di* | *S. Gio. Prior del Baliaggio di* | *Bola Comtor di Milano Nipote* | *di N. S. Papa Vrbano* | *VIII* | *Con licenza de Superiori* | *In Bologna per Nicolò Tebaldini Ad Instanza di Pellegrino Golfarini 1624.* || In-4° de 16 ff. + 454 pp. Cet ouvrage fut traduit en français par Marcassus : « *Le Sage en Covr de Matteo Peregrini par Pierre de Marcassvs. A Monseigneur Messire Pierre Segvier Chancelier de France. A Paris, chez Pierre Rocolet. MDC.XXXVIII. Avec Priuilege du Roy.* » Il existe une autre édition de Paris, 1639.

l'univers ». « C'est un don du ciel, il est au-dessus des forces de de notre raisonnement, c'est une pure fortune[1]. » Gracián dit exactement la même chose, quoique sous une forme beaucoup plus obscure et plus prétentieuse.

Mais voici une source plus certaine du Héros. Dans sa préface à l'*Homme de cour*, traduction de l'*Oráculo*, Amelot de la Houssaie écrivait : « L'avis au lecteur, qui est à la tête de l'*Oraculo Manual*[2], porte que le Discret a été traduit en François; mais c'est une erreur de quelques gens qui ont cru que l'*Honnête-Homme* de Faret était une traduction du Discret de *Gracian* ». Nicolas Faret, mort en 1646, secrétaire du comte d'Harcourt, et l'un des premiers membres de l'Académie française, publia en effet, en 1630, son *Honneste-Homme*[3], qui parut de nouveau en

1. « Fra le maraviglie, che per ignote cagioni sospendono il giuditio di quelli, che sanno : quella beneuolenza che senza palese allettamento, improuisa s'apprende, a null'altra è seconda. Io la credo vn saggio del vincolo di questo vniuerso. Si vede fra le piante, fra gli animali, & anco ne' corpi inanimati, etc... Chi all' amicitia reale hà questo mezano, tosto, e di leggiero, passa al da gli altri con tanti trauagli, in vano desiderato fine. Non ha bisogno d'ossequio, o d'altro sensale. La fortuna gli è'l tutto... Ma quanto è piu ageuole e piano questo sentiero, tanto più è fuori dello studio umano. E vn dono del Cielo ; è sopra le forze del nostro consiglio ; è pura fortuna ; Auuenturato chi l'affronta. Non sarà ne sauio, ne sciocco, chi con questa fidanza s'accosti a la Corte. » *Al Sabio è convenevole*, etc., p. 39.

2. Dans l'Avis au lecteur de l'*Ordculo*, Lastanosa disait : « El ofrecerte de vn rasgo todos los doze Gracianes, tan estimado cada vno, que el discreto, apenas se viò en España, quando se logrò en Frances, traduzido en sv lengua, y impresso en su Corte. »

3. *L'Honneste-Homme, ov, l'art de plaire a la covrt. Par le sievr Faret. A Paris, chez Toussaincts du Bray, ruë Sainct-Jacques, aux Epics meurs. MDC.XXX. Avec Privilege dv Roy. — L'Honneste-Homme ov, l'art de plaire a la covrt. Par le sievr Faret. Traduit en Espagnol, par Dom Ambrosio de Salazar, secrétaire Interprete du Roy en la langue espagnole. A Paris, chez Toussainct-Qvinet, au Palais, dans la petite Salle, sous la montée de la Cour des Aydes. MDC.XXXIV. Auec Priuilege du Roy.* Faret est aussi l'auteur du traité : *Des Vertus necessaires a vn Prince pour bien gouverner ses sujets.* Paris, 1623 (dédié au comte d'Harcourt).

1633, avec une traduction espagnole d'Ambrosio de Salazar. Il est donc évident qu'il n'a pu connaître le *Discreto*, paru en 1646, non plus d'ailleurs que *El Héroe*, publié en 1637. En revanche la position de Gracián est moins solide.

Il a connu l'ouvrage de Faret. Dans son *Oráculo*, il parle des *paroles de soie* dont il faut user pour parler aux rois. Cette expression vient, par la voie des écrivains français, d'un des Apophtegmes de Plutarque, reproduit dans ceux d'Erasme : Παρύσατις, ἡ Κύρου καὶ Ἀρταξέρξου μήτηρ, ἐκέλευσε τὸν βασιλεῖ μέλλοντα μετὰ παῤῥησίας διαλέγεσθαι, βυσσίνοις χρῆσθαι ῥήμασι[1]. »

Ce mot de βύσσος, qui désignait un lin très fin, n'ayant pas d'équivalent en français, les traducteurs ont été amenés à faire un contresens. Rabelais, qui rappelle cette anecdote, dit, dans son Pantagruel : « S'il parloit, c'estoit gros bureau d'Auvergne, tant s'en falloit que fust soye cramoisie, de laquelle vouloit Parisatis estre les paroles tissues de ceux qui parloient à son filz Cyrus, roi des Perses[2] ». Plus tard Amyot traduisit : « Que celuy qui voulait faire quelque remonstrance à un roy, devait user de paroles de soye, c'est-à-dire les plus doulces qu'il pourrait choisir[3] ». Et Faret, s'inspirant d'Amyot, écrit dans l'*Honneste-Homme* : « Qui pourroit, ne deuroit iamais apporter en ce trafic (il s'agit de la *complaisance parmy les Femmes*) que de ces paroles de soye dont on entretient les Roys » (p. 240). Dans la traduction d'Ambrosio de Salazar[4], les *paroles de soye* deviennent les *palabras de seda* dont parle Gracián. Ce rapprochement montre qu'il a connu le livre de Faret, tout au moins par la traduction de Salazar, bien qu'il ne prouve pas qu'il l'ait connu avant d'écrire le Héros. Mais on trouve chez Faret un chapitre intitulé « De la Grace naturelle » (p. 32), qui semble bien avoir donné naissance aux

1. *Regum et Imperatorum Apophthegmata*, Édition Didot, t. I, p. 206.
2. Edition Burgaud des Marets et Rathery. 3e éd., t. II, p. 177.
3. *Œuvres morales*, édition Janet, 1819, t. III, p. 270.
4. « Quien podria no deuria nunca traer en este tràfago sino destas palabras de seda con que los Reyes se entretienen. *Honneste Homme*, 1634, p. 234.

trois *Primores* du Héros : *Gracia de las gentes*, *Del despejo* et *Toda prenda sin afectation*.

Toutes les bonnes parties que nous auons alleguées, sont tres-considerables en vn Gentilhomme, dit Faret; mais le comble de ces choses consiste en vne certaine grace naturelle, qui en tous ses exercices et iusques à ses moindres actions doit reluire comme vn petit rayon de Diuinité [1], qui se voit en tous ceux qui sont nays pour plaire dans le monde. Ce point est si haut qu'il est au-dessus des preceptes de l'Art et ne se sçauroit bonnement enseigner. Tout le conseil qui se peut donner en cela c'est que ceux qui ont vn bon iugement pour reigle de leur conduite, s'ils ne se sentent doüez de ce sublime don de nature, taschent du moins à reparer ce manquement par l'imitation des plus parfaits exemples, et de ceux qui auront l'approbation generale. La bonne education y sert encore beaucoup... Mais que ceux-là sont heureux qui n'ont que faire d'enseignements pour plaire ; et qui ont esté comme arrousez du Ciel, de cette grace qui rauit les yeux et les cœurs de tout le monde ! Cependant pour rendre vn peu plus claire vne chose de si grande importance, il me semble qu'on peut dire que comme cette grace dont nous parlons, s'estend vniuersellement sur toutes les actions et se mesle iusques dans les moindres discours; il y a de mesme vne reigle generale qui sert sinon à l'acquerir, du moins à ne s'en esloigner iamais; c'est de fuyr comme vn precipice mortel cette malheureuse et importune Affectation, qui ternit et soüille les plus belles choses; et d'vser par tout d'vne certaine negligence qui cache l'artifice et tesmoigne que l'on ne fait rien que comme sans y penser et sans aucune sorte de peine. C'est icy à mon auis la plus pure source de la bonne grace [2].

L'analogie avec Gracián est frappante ; mais ce dernier a prétendu renchérir sur Faret et définir trois perfections distinctes, là où son devancier n'en avait aperçu qu'une. En réalité, il se borne à envisager la même qualité dans trois séries d'actes différents, et les distinctions artificielles qu'il essaie d'établir sont tellement subtiles qu'il ne peut les maintenir lui-même rigoureusement.

Le rapprochement que je viens de faire permet peut-être de traduire avec exactitude le titre du *Primor* XIII, *Del Despejo*. Le premier traducteur français, Gervaise, a employé le terme *entre-*

1. Dans le Primor II du *Héros*, p. 8, Gracián emploie l'expression *prenda de diuinidad*.

2. *Honneste-Homme*, p. 32-35.

gent qui est un contresens formel. Amelot de la Houssaie, et après lui le P. Courbeville, ont adopté celui de *je ne sais quoi*, expression fort à la mode au XVIIe siècle. Mais rend-il bien cette « perfection de la perfection même » qui « défie l'explication ?[1] » Si l'on se rappelle que Faret dut être l'inspirateur de ce chapitre, on trouvera que les mots *grâce naturelle*, dont il fit usage, sans avoir rien de mystérieux ni de rare, expriment assez bien, quoique incomplètement, cette idée de *despejo*. Gracián a prétendu raffiner sur cette grâce naturelle et en a distingué deux formes, selon qu'elle a pour objet d'acquérir les bonnes grâces des autres, ou de donner à toutes les actions ce cachet de perfection qui les achève. D'ailleurs ses efforts pour la définir d'une manière précise sont vains : il reconnaît qu'elle porte différents noms qui la désignent dans ses diverses applications, selon qu'on y considère de préférence qu'elle est *imperceptible*, *alentáda*, *galante* ou *fácil* ; mais il ajoute immédiatement qu'on lui fait tort en la confondant avec la *facilité*[2] dont il vient de parler à la ligne précédente ; en sorte que, loin de se faire entendre, il ajoute encore à l'incertitude qu'il veut dissiper. Cet exemple peut faire comprendre que l'originalité du Héros consiste surtout dans le style et dans une tentative de raffiner sur l'expression d'idées qui ne sont pas nouvelles.

Toutefois pour l'étude de Gracián, ce petit ouvrage présente une importance considérable : un examen attentif révèle qu'au momen où il l'écrivit, l'auteur était en possession de toutes les idées qu'il devait développer plus tard ; et ceci (soit dit en passant) rend très vraisemblable sinon l'existence, du moins l'intention d'écrire les douze ouvrages dont parle Lastanosa. La sub-

1. « Es perfeccion de la misma perfeccion » *Héroe*, XIII, p. 31. « Estraña la explicacion. » *Ibid.*

2. « Por robador del gusto le llamaron garabato : por lo imperceptible, donayre : por lo alentado, brio, por lo galan, despejo : por lo facil, desenfado... Agrauio se le haze en confundirle con la facilidad. » *Ibid.*, XIII, p. 31-32.

stance de chacun de ceux que nous possédons se retrouve en effet dans le *Héros*. Le *Comulgatorio* seul fait exception, mais nous avons vu qu'il était dû à une circonstance fortuite. L'*Atento* et le *Galante*, que nous avons perdus, s'y trouvent déjà esquissés en plusieurs endroits. L'*Agudeza* est en germe dans le *Primor* II, où Gracián déclare que, s'il est un don de la nature, l'esprit d'à-propos peut cependant être développé par l'étude [1].

Mais une question se pose au sujet du *Héros* : quel fut le but de l'auteur en l'écrivant? En 1645, Ceriziers publiait un ouvrage intitulé *Le Heros François* [2], dans lequel il faisait l'éloge de Henri de Lorraine, duc d'Harcourt, alors gouverneur de la Catalogne au nom de Louis XIII. Ce livre, dont le but était politique, fut traduit par l'Augustin catalan Gaspar Salà, abbé de San Cugat de Valls [3], et répandu dans les provinces soulevées, pour leur présenter leur nouveau gouverneur. L'auteur s'était directement inspiré de l'opuscule de Gracián qu'il nomme dès le début de sa préface :

Gratian, dit-il, croit faire le Heros, à peine fait-il son phantosme ; mais quand il auroit atteint son dessein, il seroit fort loin de son Comte (*il y a là une équivoque voulue*) ; Olivarez n'a pas ruiné tant de monstres qu'il doive passer pour un Prodige de force : toute sa Nation ne fourniroit pas la matière de ce grand ouvrage ; l'Espagne a trop de Sages, peu de Vaillans. Quelque relief que l'hyperbole donne à ce Colosse, il se cache tout dans l'esprit de son Autheur ; aussi n'est-il gros que de vent et ne subsiste que par la pensée.

Ainsi *El Héroe* serait un panégyrique du Comte-Duc tout puissant à cette date : que faut-il penser de cette assertion ?

1. « Hasta aqui fauores de la naturaleza, desde aqui realces del arte. Aquella engendra la agudeza ; esta la alimenta ya de agenas sales, ya de la preuenida aduertencia. — Son los dichos y hechos agenos en vna fertil capacidad semillas de agudeza de las quales fecundado el ingenio multiplica cosecha de promptitudes y abundancia de agudezas. » *Héroe*, p. 11.

2. *Le* | *Heros François* | *ov* | *l'Idee dv grand* | *capitaine* | *Par le Sievr de Ceriziers,* | *Aumosnier* | *de Monseigneur le duc d'Orleans.* | *A Paris,* | *Chez la Veuue Iean Camvsat,* | *et* | *Pierre Le Petit, ruë Saint Iacques,* | *A la Toyson d'Or.* | *M.DC.XLV.* | *Auec Priuilege dv Roy.* | |

3. *L'Heroe frances*. Barcelone, 1646, in-4.

Dans le Héros que nous connaissons par l'édition de 1639, il n'est question nulle part d'Olivares ; tout au moins le favori n'est-il pas nommé ; un seul passage pourrait, à la rigueur, s'appliquer à lui : c'est la phrase dans laquelle Gracián oppose à la sympathie active, qui désignerait l'affection de Philippe IV pour son ministre, la sympathie passive, qui ferait allusion à Olivares, objet de l'affection de son souverain. Il est d'ailleurs à noter que la seconde forme est considérée comme supérieure à la première, ce qui constituerait une flatterie raffinée pour le favori [1]. Mais c'est là un indice bien léger, si l'on considère surtout que, dans le manuscrit de Madrid, le chapitre de la *simpatia sublime* n'existe pas. Toutefois, dans ce même manuscrit, Olivares est mentionné à deux reprises. A la fin du *Primor* XIII, Gracián avait placé un éloge enflammé de Philippe IV [2], qu'il déclarait être le Héros par excellence ; il ajoutait qu'on hésitait sur le surnom qu'on devait lui donner, et disait qu'il méritait, entre autres, celui de Fortuné (afortunado) pour l'avoir été en tout, « en parents, en épouse, en héritiers, en frères et en favori ». Il faut remarquer que le favori occupe peu de place dans cette énumération. De même, le manuscrit se termine par un éloge inachevé du roi et de son favori, dont l'auteur vante particulièrement la piété. Gracián va jusqu'à féliciter l'Espagne perdue par le fameux comte Rodrigo, d'être restaurée par le Comte-Duc [3]. Cet éloge a disparu de l'édition de 1639 ; mais on peut être assuré qu'il n'existait pas dans celle de 1637, car Olivares, encore en pleine faveur en 1639, aurait pu, à juste titre, se formaliser de cette suppression. Un examen attentif du Héros ne permet donc pas de conclure avec Ceriziers que le livre fut écrit à la gloire du favori.

On pourrait à juste titre se demander s'il n'y a pas là simple-

1. « Gran realce es la simpatia actiua, si es sublime, y mayor la passiua si es heroica. » *Héroe*, p. 36.

2. *Ibid.*, p. 33, note.

3. On pourrait encore arguer en faveur d'Olivares du paragraphe de l'*Avis au lecteur* « y ya que no por naturaleza Rey, por sus prendas es ventaja. »

ment une basse flatterie pour Philippe IV. Le souverain est en effet loué comme le Héros par excellence, non seulement dans la dédicace du manuscrit, où Gracián déclare que son livre « aspire à la protection de celui à qui il doit l'être, et qu'il veut se reconnaître tout entier redevable à Sa Majesté, comme à son idée et à son centre [1], mais encore dans le passage du *Primor* XIII, précédemment cité à propos d'Olivares. Il y a là dix-huit lignes, particulièrement travaillées par Gracián, et dans lesquelles il s'efforce de mettre au point un éloge amphigourique du roi, lui attribue toutes les vertus et fait de lui un prodige (milagro) inimitable [2]. Après de nouvelles corrections, cet éloge a été transporté à la fin du *Primor* XVIII : Philippe y est qualifié de Monarque des Héros, la première des merveilles vivantes du monde [3].

Il serait donc plus naturel de soutenir que Gracián pensait à Philippe IV en écrivant son petit livre ; et d'ailleurs, la première des qualités qu'il requiert de son Héros, l'incompréhensibilité, ne convient-elle pas parfaitement au souverain qui sut toujours cacher sous une apparence digne et majestueuse le vide de ses pensées et l'impuissance de sa volonté? La seconde, l'art de dissimuler ses sentiments (cifrar su voluntad) ne lui convenait pas moins : Gracián déclare, non sans ironie, que si cette qualité n'est pas véritablement divine, elle le paraît tout au moins [4]. Mais, en réalité, il ne faut voir dans ces louanges qu'un de ces éloges banaux par lesquels les auteurs croyaient convenable de manifester leur loyalisme.

Une autre hypothèse a été suggérée par une phrase du chanoine Manuel de Salinas, dont le témoignage est d'un grand poids, en raison de ses relations intimes avec Gracián et Lasta-

1. *Ibid.*, p. 1, note, lignes 8-9.

2. *Ibid.*, p. 33.

3. *Ibid.*, p. 42. — Voir également p. 47 la leçon du manuscrit où Philippe est loué à côté d'Olivares.

4. « Accessible es el primor a vn varon callado, calificada inclinacion mejorada del arte, prenda de diuinidad, sino por naturaleza, por semejança. » *Ibid.*, p. 8.

nosa. Dans son approbation du *Discreto*, il dit que l'auteur « consacra les prémices de son esprit à l'enseignement d'un prince dans le *Héros* et le *Politique*[1] ». On a voulu voir dans ces paroles l'affirmation que le *Héros* fut composé en vue de l'éducation du prince Baltasar Carlos, héritier présomptif de la couronne, né en octobre 1629, et, par conséquent, alors âgé de huit ans. Mais cette interprétation me paraît inexacte : je ne pense pas que le mot *Prince* désigne ici un personnage déterminé ; pas un mot dans le Héros ne rappelle le souvenir du jeune Infant, à part le passage du manuscrit cité plus haut[2] et qui, précisément, fut supprimé dans le texte de 1639. Aucune allusion n'y est faite, par exemple, au profit que l'enfant pourrait tirer des leçons de son père, type achevé de l'héroïsme, ni même aux vertus qu'un sujet enthousiaste ou flatteur n'aurait pas manqué de découvrir en lui. Quel intérêt d'ailleurs Gracián aurait-il eu à cela ? Aspirait-il à devenir le précepteur du jeune prince ? Non, sans doute; car il était encore un trop petit personnage ; et, de plus, on ne saurait oublier qu'à cette date, Philippe IV n'ayant encore que trente-deux ans, on ne pouvait prévoir de si loin l'avènement de son héritier, tandis qu'il y avait tout intérêt à flatter un souverain qui paraissait devoir rester encore si longtemps sur le trône.

L'ambition de Gracián fut, à mon avis, plus vague et moins modeste : il a voulu « faire la leçon aux princes », aux souverains déjà sur le trône et non à ceux qu'une longue période d'années en séparait encore. Ce n'est là qu'un exercice de rhétorique, peut-être pris au sérieux, peut-être simple passe-temps. L'engouement était alors extrême pour les ouvrages politiques, ou tout au moins pour cette littérature de cour qui donnait le modèle du courtisan, du favori, du souverain parfait. Depuis la

1. « Dio las primeras luzes de su idea á la enseñança de un Principe, en el Heroe y Politico, que es muy propio de Sol dorar en sus primeros rayos las cumbres. »

2. *Héroe*, p. 33.

fin du XVI[e] siècle, ce genre d'ouvrages se multipliait sans trêve, les uns suivant la trace de Machiavel, les autres tournant à la littérature d'édification. Pour n'en citer qu'un exemple, Faret, en France, écrivait son *Honnête Homme* (1630), Peregrini son *Sabio in Corte* (1624) en Italie, et Saavedra Fajardo, en Espagne, son *Idea de un Principe politico christiano* (1640). Faut-il rappeler ici les écrits politiques de Quevedo? Le chanoine de Toulouse François Filhol[1], répondait en 1646 au chroniqueur d'Aragon Francisco Ximénez de Urrea, qui lui avait écrit « pour avoir une connaissance particuliere de plusieurs Autheurs qui ont escript de la Politique », qu'il avait dans sa bibliothèque plus de deux cents volumes de cette espèce. Gracián ne faisait donc que suivre la mode en écrivant son *Héros* ou son *Politico Fernando*; peut-être aussi cédait-il au désir, qui semble avoir possédé ses confrères, de combattre et de réfuter le *Prince* de Machiavel, en montrant que les lois du succès ne sont pas en opposition avec celles de la morale. Il s'élèvera dans son *Criticón* avec force contre ce manuel d'immoralité, contre « ces raisons non d'état, mais d'étable[2]. » Un an avant l'apparition du *Héros*, le Jésuite franc-comtois Claude Clément, professeur au collége Impérial de Madrid, avait

1. Sur Filhol voir mon article : *Antiquaires d'autrefois*, dans la *Revue des Pyrénées*, XXIII, 1911.

2. « Este es vn falso politico, llamado el Maquiabelo, que quiere dar à beber sus falsos aforismos a los ignorantes : no vès como ellos se los tragan, pareciendoles muy plausibles y verdaderos; y bien examinados, no son otro que vna confitada inmundicia de vicios, y de pecados, razones, no de estado, sino de establo : parece que tiene candidez en sus labios, pureza en su lengua, y arroja fuego infernal, que abrasa las costumbres, y quema las republicas, etc... » *Criticón*, I, 7, p. 140-141. — « Vieron otras dos (*Politicas*), aunque de oro, pero muy descompuestas, y de tan mal arte, aunque buena apariencia que al punto las arrojò en el suelo, y las pisò diziendo : Este Principe del Maquiabelo, y esta Republica del Bodino, no pueden parecer entre gentes, no se llamen de razon, pues son tan contrarias a ella : y aduertid quanto denotan ambas politicas la ruindad destos tiempos, la malignidad destos siglos, y quan acabado està el mundo. » *Criticón*, II, 4, p. 105.

publié un livre portant le titre retentissant de *Machiavelismus iugulatus* [1], le Machiavélisme égorgé! Gracián ne put ignorer cet ouvrage, qui fut réédité en 1637 et traduit, la même année, en espagnol, par Antonio Vazquez, d'autant plus qu'il se trouvait dans la bibliothèque de son ami Lastanosa : il y puisa peut-être l'idée de composer le *Héros*.

1. Je n'ai pu voir la première édition dédiée à Philippe IV. La seconde porte un titre différent : *Machiavellismvs ivgvlatvs a Christiana Sapientia Hispanica & Austriaca. Dissertatio Christiano-Politica Ad Philippvm Qvartum Regem Catholicvm. Auctore P. Clavdio Clemente è Societate Iesv Ornacensi in Collegio Imperiali Madritensi. Altera Editio Priore auctior singularium et nouarum rerum huius temporis accessione. Anno M.DC.XXXVII.* L'ouvrage est dédié à D. Diego Lopez Pacheco Acuña Cabrera y Bobadilla, VII[e] marquis de Villena. La traduction de Vazquez est intitulée : « *El Machiavelismo degollado Por la Christiana Sabiduria de España y de Austria. Discvrso Christiano-Politico a la catholica Magestad de Philippo IV. Rey de las Españas. Por el Padre Claudio Clemente de la Compañia de Iesvs, natural de Ornans en el Condado de Borgoña, Cathedratico de Erudicion en los Estudios Reales de Madrid. Tradvcido de la segvnda edicion latina, añadida con cosas muy particulares, y del tiempo. Con Licencia. En Alcalá por Antonio Vazquez. Año 1637.* — Elle est dédiée à Luis de Moncada Aragón y Cerda, Principe de Paterno, Duque de Montalto Alcalá y Bibona, etc... Ce même Vazquez avait traduit, selon Nicolas Antonio, *Las dos centurias, y avisos politicos de Trajano Boccalini.* (Madrid, 4°.)

CHAPITRE IX

El Politico Fernando. — Analyse. — Conditions dans lesquelles il parut. — Son importance.

Le second ouvrage politique de Gracián fut, comme on l'a vu, *El Politico*, publié, en 1640, à Saragosse, chez Diego Dormer, et dédié au vice-roi d'Aragon, duc de Nocera. Cette première édition semble avoir disparu; mais une lettre de Fr. Miguel Dicastillo, du 18 décembre 1640, prouve qu'elle a existé. La première que nous connaissions est intitulée :

El Politico | D. Fernando El | Catholico. | De Lorenzo Gracian. | Que publica Don Vincencio Iuan de Lastanosa. | Con Licencia en Huesca : Por Iuan Nogues. Año 1646. | Vendese en casa de Francisco Lamberto, en la Carrera de San Geronimo. || (*In-8 de 222 pp.*)

Bien qu'adressé au duc de Nocera, dont il est inutile de rappeler les relations avec Gracián, le livre, tel que nous le connaissons, n'a pas de dédicace : il commence par l'exposé du sujet qui est de donner à tous les souverains un modèle en la personne de Ferdinand le Catholique, « Oracle suprême de la raison d'état ». En exposant les maximes politiques de Ferdinand, l'auteur prétend qu'il se borne à résumer les propos tenus par le duc de Nocera[1]

1. « Opongo vn Rey a todos los passados, propongo vn Rey a todos los venideros. D. Fernando el Catolico, aquel gran Maestro del Arte de Reynar, el Oraculo Mayor de la razon de Estado. Serà este (ò Excelentissimo Duque, Mecenas, y Maestro mio juntamente) no tanto cuerpo de su historia, quanto alma de su Politica, no narracion de sus hazañas, discurso si de sus aciertos. Crysis de muchos Reyes, que no Panegeris de vno solo, deuida à la magistral conuersacion de V. Excelencia, lograda de mi obseruacion. Comentarè algunos de sus Reales aforismos, los mas faciles, los accessibles, que los primorosos, los reconditos, essos cederloshe à quien presumiere alcançarlos. Apreciarè reglas ciertas, no paradoxas politicas, peligrosos ensanches de la razon, estimando mas la seguridad que la nouedad. » *Politico*, p. 1-3.

et déclare que, s'il ose aborder ce sujet, c'est qu'il a entre les mains des papiers autographes du roi catholique, « caractères informes, mais formés de beaucoup de pensées[1] ».

Ferdinand, dit-il, fonda un empire ; et les qualités requises pour réussir dans une telle entreprise sont plutôt des faveurs du destin que des mérites propres[2] ; ici reparaît la théorie de la chance précédemment exposée dans le *Héros*.

La première de ces qualités c'est la valeur, la seconde la prudence ; il ne suffit pas en effet d'avoir créé un empire, il faut lui donner une forme définitive. Gracián expose avec vivacité la différence qu'il y a entre un empire homogène et une monarchie formée de diverses provinces et de diverses nations : la force que la France tirait alors de son unité rend plus frappantes les divisions intérieures de l'Espagne[3]. Cette idée, nettement présentée, n'est pas originale : les événements se chargeaient de faire cruellement ressentir l'antagonisme des diverses parties de l'Espagne, et les hommes politiques du temps, Olivares le premier, cherchaient un remède à ce mal qui paralysait leur action[4].

---

1. « Escusa si mi osadia y aun la solicita mi suerte, de hallarme, digo, con muchas noticias, eternizadas por su propia Real Catholica mano ; deformes caracteres, pero informados de mucho espiritu, Oraculo dos vezes, por lo arcano de la inscripcion, y mas por lo profundo del pensamiento. » *Ibid.* p. 4.

2. « Las principales destas heroycas prendas, son antes fauores del celestial destino, que meritos del proprio desvelo. » *Ibid.*, p. 8-9.

3. « Ay tambien grande distancia de fundar vn Reyno especial, y homogeneo dentro de vna Prouincia, al componer vn Imperio vniuersal de diuersas Prouincias, y Naciones. Alli la vniformidad de leyes, semejança de costumbres, vna lengua y vn Clima, al passo que lo vnen en si, lo separan de los estraños. Los mismos mares, los montes, y los rios, le son à Francia termino connatural, y muralla para su conseruacion. Pero en la Monarquia de España, donde las Prouincias son muchas, las naciones diferentes, las lenguas varias, las inclinaciones opuestas, los climas encontrados, assi como es menester gran capacidad para conseruar, assi mucha para vnir. » *Ibid.*, p. 13-14.

4. Voir Cánovas del Castillo. *Estudios del reinado de Felipe IV.*

Ferdinand eut le bonheur de sortir d'une illustre maison, celle d'Aragon, et la sagesse de consacrer sa jeunesse aux expéditions guerrières qui demandent un peu de témérité, son âge mûr aux soins du gouvernement. Il eut la chance d'hériter d'une monarchie puissante [1], d'appartenir à un pays où la royauté n'avait pas, comme partout ailleurs, subi des alternatives de prospérité et de décadence, mais où les souverains s'étaient surpassés l'un l'autre en mérite [2], et enfin de commander un peuple énergique [3].

Il a réuni en lui toutes les qualités du grand homme, et toutes celles du grand roi. Et pourtant on ne lui rend pas justice : ses ennemis lui reprochent ses fautes, ses compatriotes lui dénient ses succès [4].

Le caractère des souverains change selon les siècles ; mais à une même époque il est le même chez des peuples différents. On voit des périodes de rois guerriers, justes, voluptueux : Ferdinand appartient à une ère de rois politiques : ses contemporains, Louis XI, Maximilien Ier, Alexandre VI, Ludovic le More, se

1. « Sorteò Fernando Monarquia Augusto, reciproca felicidad de parte del Principe casar con Monarquia igual a su capacidad, y valor, de parte de la Monarquia alcançar esposo igual a su grandeza y poder. » *Ibid.*, p. 47-48.

2. « Solo en Aragon faltò esta dependencia del estado de la Monarquia, porque fueron extrauagantes sus Reyes, todos a vna mano esclarecidos..., y al contrario de otras Monarquias, el vltimo fue el mejor ; creciò la virtud con impulso natural en sus Reyes, que es mayor en el fin, que en el principio. » *Ibid.*, p. 65-66.

3. « Cada vno de los Ricos Hombres de Aragon, era espejo de su Rey, era vn ayo exemplar de su Principe. Nacion al fin propria para oficina de heroycos Reyes. » *Ibid.*, p. 68.

4. « Exageraron en Fernando agunos ligeros achaques, los Estrangeros, como interessados, y como si en èl fueran culpables, porque preualeciò, los que en sus Principes escusables, porque le cedieron. Si faltò, no fue por faltar, sino por contemporizar, efectos de la ocasion, no del vicio ; lleuaualos el tiempo. Arguye contradicion, que los Estrangeros le atribuyan todo lo malo, y los Españoles le nieguen todo lo bueno ; aquellos le acumulan culpas ; estos le vsurpan los aciertos. » *Ibid.*, p. 80-81.

signalaient par leur astuce ou leur sagacité. Il fut leur maître en cet art; mais, ajoute Gracián, pour effacer ce que cet éloge peut avoir de fâcheux, il fut « politique prudent, non politique astucieux [1] ». Cette observation sert de prétexte à l'auteur pour s'élever avec force contre la politique perfide d'un Louis XI ou d'un Tibère, politique inefficace, prétend-il, et dont la réputation est due tout entière aux deux historiens qui l'ont mise en lumière, Tacite et Commines. Dans un élan d'enthousiasme un peu excessif, Gracián affirme que Ferdinand donna l'exemple de la vraie politique, sûre, ferme et non chimérique, utile, et enfin honnête puisqu'il lui dut le surnom de Catholique [2].

La capacité et la valeur font le roi parfait : la première, d'ailleurs, l'emporte sur la seconde; elle consiste à être entendu, prudent, sage, pénétrant, vif, attentif, comme Philippe II, qui se comparait à un tisserand, perpétuellement occupé à renouer les fils de son tissu qui se rompent [3], enfin sensible aux revers.

Le grand roi doit encore être économe et savoir faire la guerre avec la poudre sourde, c'est-à-dire sans avertir ses adversaires de ses intentions. Qu'il n'expose pas sa personne, mais qu'il suive de près les opérations militaires; qu'il se choisisse et se forme de bons ministres : s'il ne dépend pas de lui de faire qu'ils soient

1. « Concurriò Fernando con Principes de su genio, sagazes, atentos, y politicos. Son Eras de Reyes..., Contemporizò Fernando con la politica de vn Luis Vndezimo, con la prudencia de vn primer Maximiliano, con la sagacidad de vn Alexandro Sexto, con la astucia de vn Ludouico Moro; dioles por su comer a cada vno, y alçòse al cabo con la ganancia. Fue Era de Politicos, y Fernando el Catedratico de Prima. Digo, politico prudente, no politico astuto, que es grande la diferencia. Vulgar agrauio es de la politica el confundirla con la astucia... » *Ibid.*, p. 100-104.

2. « La verdadera, y magistral politica, fue la de Fernando, segura, y firme, que no se resoluia en fantasticas quimeras; vtil, pues le rindiò Reyno por año. Honesta, pues le mereciò el blason de Catolico. Conquistò Reynos para Dios; Coronas, para tronos de su Cruz; Prouincias para campos de la Fè; y al fin èl fue el que supo juntar la tierra con el cielo. » *Ibid.*, p. 110.

3. Cette comparaison est tirée de Botero, *Detti*, p. 36.

heureux, il doit découvrir s'ils le sont[1]. Et c'est là pour Gracián l'occasion de déclarer que Philippe IV, roi parfait, a trouvé un ministre parfait, ou plutôt un *archiministre*, en la personne d'Olivares, que le Ciel tenait en réserve pour parer aux plus grands dangers qu'eût jamais courus la Monarchie Catholique[2].

Le souverain pourra également, mais avec prudence, utiliser pour le soulager dans l'exercice de ses devoirs de roi, les femmes de sa famille qu'il en reconnaîtra capables.

Enfin Ferdinand arriva au fin du fin de la politique en faisant sentir à la monarchie qu'elle avait besoin de lui, mais qu'il n'avait pas besoin d'elle[3]. Aussi est-ce à juste titre que Philippe II son petit-fils, disait, en saluant son portrait : « C'est à lui que nous devons tout[4]. »

Mais le mérite suprême de Ferdinand est d'avoir exécuté les desseins de la Providence en s'unissant à la Maison d'Autriche,

1. « No solo los escoge buenos vn Rey sabio, sino que los haze, los forma, los amaestra. El que ellos sean assortados, no es del Principe, el conocer si lo son, si... « *Ibid.*, p. 182.

2. « El Gran Filipo Qvarto de las Españas, porque lo es todo (*politico*, etc...) ha tenido vn Ministro, digo, vn Archiministro, el Excelentissimo señor Don Gaspar de Guzman, Conde Duque de Oliuares, eminente en todo, Ministro Grande del Monarca Grande, Verdaderamente gigante de cien braços, de cien entendimientos, de cien prudencias. Que sin duda preuino el Cielo para los mayores riesgos de esta Catolica Monarquia los mayores hombres. Y el conjurarse el mundo todo contra ella, no ha sido sino para que las Reales, y Ducales prendas saliessen à la luz uniuersal de todo el Orbe, y de todos los siglos. » *Ibid.*, p. 185-186.

3. « Llegò Fernando a donde pocos llegaron, al extremo de la politica, a hazer de su gouierno dependencia, a que conociesse la Monarquia que ella le auia de menester à èl, y no al contrario; los mismos que le ahuyentaron con su ingratitud, le instaron con sus ruegos; buscaronle agrauiado pero prudente, y juzgaron por mayor mal carecer de sus acertados dictamenes, que sujetarse a su indignada prudencia. » *Ibid.*, p. 196-197.

4. « De suerte que con mucha razon el Prudentissimo Filipo su nieto haziendo cortesia a sus retratos, añadia, a este lo deuemos todo. » *Ibid.*, p. 204.

dont Gracián fait un éloge sans mesure, en souhaitant que le Ciel rende universel le pouvoir de ses descendants.

Ce résumé du *Político* montre combien peu originales sont les idées de Gracián. On pourrait prétendre qu'il a tenté une philosophie de l'histoire d'Espagne et cherché à mettre en lumière les principes directeurs qui doivent inspirer les successeurs de Ferdinand ; mais, comme je l'ai signalé en passant, tous les hommes intelligents de l'époque étaient frappés du morcellement du territoire, de la différence de climats, de mœurs, de caractères qui rendaient impossible de tirer parti des ressources du pays. Ces idées étaient agitées par les conseillers de Philippe IV, par Olivares surtout, qui essaya vainement d'unifier le royaume, et il est tout naturel que Gracián ait recueilli les échos de ces discussions et de ces regrets de la bouche du duc de Nocera. La brièveté sous laquelle il les a présentées leur retire tout intérêt.

Il célèbre l'établissement de l'Inquisition et l'expulsion des Juifs et des Morisques, mais il n'y voit qu'un triomphe de la religion, une preuve de piété de son héros, sans s'inquiéter des résultats de ces mesures si importantes, ni paraître soupçonner les profondes raisons politiques qui les avaient dictées [1].

Plus neuve était peut-être la remarque qu'il existe des ères de rois [2], qu'à une même époque les souverains offrent presque tous des traits communs, qu'ils sont tous guerriers, ou tous pacifiques.

1. « El la hizo (la Monarchie) Religiosa con purgarla de vnos, y otros infieles, y con ensalçar el Tribunal Sacro, y vigilante de la Inquisicion. » *Ibid.*, p. 203. — « Mas celebre hizo à Fernando el auer fundado el Integerrimo, el zelador, el Sacro Tribunal de la Inquisicion, que por auer establecido su Monarquia. » *Ibid.*, p. 139-140.

2. « Son Eras de Reyes, acontece en vn tiempo ser todos Marciales, y guerreros, compitiendose el valor, emulandose la fama. Coincidieron desta suerte en vn tiempo el inuicto Carlos Quinto en España, el belicoso Francisco en Francia, y el brauo Soliman en Turquia. Todos tres grandes Caudillos. Huuierase apoderado cada vno dellos del mundo todo, a no auer tenido tales Antagonistas : quebrantaronse reciprocamente el poder, y enfrenaronse el esfuerço. » *Ibid.*, p. 100-102.

Mais Gracián se contente de constater le fait sans tenter de l'expliquer. Il remarque avec justesse que l'on vit simultanément sur le trône trois rois guerriers : Charles-Quint, François Ier et Soliman; qu'ils auraient voulu chacun conquérir le monde et qu'ils y seraient parvenus s'ils n'avaient pas rencontré de tels adversaires ; mais il ne découvre pas la raison de cette concomitance, simple manifestation de la loi d'adaptation au milieu.

Pour développer son sujet, il a choisi un moyen singulier et peu scientifique : c'est d'énumérer, à côté de chacun des mérites de Ferdinand, tous les exemples de vertus semblables ou de vices contraires qu'il emprunte à l'histoire des souverains de tous les temps et de tous les pays, y compris la Perse, la Turquie et la Chine. On est quelque peu déconcerté par cet étalage d'érudition alexandrine où les noms propres remplacent le raisonnement, et surtout par l'absence de détails relatifs à Ferdinand, que l'on escomptait après le solennel début dans lequel Gracián se vantait d'avoir eu connaissance de documents inédits de la main même de son héros. On s'étonne que, voulant donner des leçons sur l'art de gouverner, il n'ait examiné ni fait comprendre aucune des machines dont usa ce prince si profondément politique et que plus encore qu'un panégyrique, l'ouvrage ne soit qu'un long dithyrambe qui se termine par un *Amen !* [1], comme s'il s'agissait d'un sermon. Le grand défaut de ce portrait d'apparat, qui aurait dû nous montrer à l'œuvre le Héros idéal dont Gracián avait précédemment tracé l'image, c'est de manquer de vie, d'anecdotes qui auraient permis de pénétrer dans l'âme du personnage, c'est l'analyse pénétrante au moins de l'un des actes du subtil monarque : Machiavel en avait donné l'exemple ; mais peut-être Gracián, qui se porte garant de la vertu de son Héros, eût-il été bien embarrassé de justifier son astucieuse conduite par

1. « Esta (la Maison d'Autriche) pues, escogiò el Catholico, y sabio Rey, para successora Augusta de su Catholico zelo, para heredera de su gran potencia, para conseruadora de su prudente gouierno, para dilatadora de su felicissima Monarquia, que el Cielo haga vniuersal. Amen. » *Ibid.*, p. 222.

des exemples précis. Aussi cet éloge sans nuances mérite-t-il la critique que lui adresse le P. Dicastillo, qui regrettait de voir la vie du grand politique racontée avec tant de concision et tant d'omissions [1].

N'était la longueur de l'ouvrage, je serais tenté de croire que ce morceau d'éloquence un peu creuse, d'un style toutefois un peu moins obscur que celui du Héros, était destiné à être lu dans une Académie, comme celles qui se tenaient à Saragosse et dont nous avons eu l'occasion de parler; il est tout à fait du type voulu pour les lectures publiques; on se le représente très bien prononcé devant le duc de Nocera, ce qui expliquerait le fait que la dédicace sert d'exorde au traité, ainsi que les allusions à Baltasar Carlos, dont le nom présage la souveraineté universelle sur l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique [2], l'éloge sans mesure d'Olivares, alors tout-puissant, et cette conclusion inattendue, cette béatification de la Maison d'Autriche, interprète et mandataire de Dieu sur la terre, s'achevant par un *Amen* ! qui ne pouvait manquer de soulever les applaudissements enthousiastes de cette loyale assemblée [3].

D'ailleurs, à l'époque où parut le *Político*, la révolution de Catalogne avait commencé; l'avenir s'annonçait sous de sombres cou-

1. Voir chapitre III, *in fine*.

2. « Sea Oraculo su Real nombre Baltasar Rey, compuesto de las quatro vocales, que dan principio à todas las quatro partes del mundo, en presagio, de que su Monarquia, y su fama han de ocuparlas todas. » *Politico*, p. 23.

3. « Cuyo mayor acierto... fue auer escogido, digo auer executado la ya superior diuina eleccion de la Catolicissima Casa de Austria. Casa, que la ensalçò Dios, para ensalçar con ella su Iglesia, acabandose las discordias tan antiguas, como crueles, entre los Federicos Emperadores, y los Sagrados Pontifices, començando la paz en el Emperador Rodolfo de Austria. Casa, que despues que ella Reyna no sabe la Iglesia del Señor que son scismas, ni los conoce. Casa, que boluiò los Sumos Pontifices de Auiñon a su Trono de Roma, y mantiene su autoridad suprema. Casa que la leuantò Dios para muralla de la Christiandad, contra la Potencia Othomana. Casa, que la fortaleciò Dios para ser martillo de los Hereges en Bohemia, Vngria, Alemania, Flandes, y aun en Francia, etc... » *Ibid.*, p. 219-221.

leurs pour la monarchie espagnole; on sent dans ce panégyrique comme un regret de ne pas voir à la tête de l'Etat un nouveau Ferdinand, seul capable de sauver l'Espagne [1], en même temps que l'amer plaisir d'oublier les inquiétudes présentes en évoquant la mémoire de ce roi qui ne perdit jamais de province et acquit tant de royaumes.

Quoi qu'il en soit, Gracián prisait fort ce petit ouvrage. Dans son *Criticón*, à côté des traités fameux de politique, comme le *Prince* de Machiavel, la *République* de Bodin, la *Raison d'Etat* de Botero, et d'autres, la Nymphe en montre un auquel il ne manque, pour être admiré, que d'avoir été composé par un auteur fameux [2]. Ce passage ne fait nullement allusion à la *Politica* de Quevedo, comme on l'a dit par erreur [3]. Quevedo était assez connu pour lancer un ouvrage. Il s'agit simplement d'un éloge que Gracián se décerne à lui-même. Et c'est ainsi que l'ont entendu ses ennemis. Dans sa *Critica*, Matheu y Sanz dit en toutes lettres que cette politique anonyme a pour sujet *El Politico* [4], et désigne ainsi clairement l'opuscule du Jésuite.

Cet éloge inattendu, que Gracián n'a donné à aucun de ses autres écrits, pourrait surprendre, si l'on ne savait combien les gens les plus spirituels sont sujets à se tromper sur la valeur de leurs propres ouvrages.

1. « Llegò el encarecimiento de vn gran Politico a dezir, que el remedio de esta Monarquia, si acaso declinasse, no era otro, sino que resucitasse el Rey Catolico, y boluiesse a restaurarla. » *Ibid.*, p. 199.

2. « Esta otra, aunque pequeña, si que es preciosa, dixo la sagaz Ninfa, no tiene otra falta esta Politica, sino de vn Autor autorizado. » *Criticón*, II, 4, p. 106.

3. Voir E. Mérimée, *Essai sur Quevedo*, 1886, p. 217, note 2.

4. « En las otras que nombras, discurres sin tino, condenando la de Bovadilla, que a todas luzes es admirable, y ensalçando vna otra pequeña, no hallandole otra falta que la de *Autor autoriçado*, y es que aunque sea *el Politico*, la materia, y capaz de discurrir prodigiosamente, quien enprendiò el assunto, no sabe leer, ni escriuir, pues no se acuerda de las de Santo Tomas, Sigonio, Lipsio, Pedro Gregorio, Menochio, Velazquez, Saauedra, Solorçano, Kotzen, Cokier, Timpio, Besoldo, y otras infinitas... » *Critica de reflección*, p. 179.

CHAPITRE X

El Discreto. — Composition de l'ouvrage. — Les éloges du *Discreto.* — Analyse.

Les deux opuscules que nous venons d'étudier appartiennent à la politique générale ; le *Discreto* s'en distingue : il ne s'agit plus de former le grand homme, l'homme d'État, le Capitaine ou le Souverain ; le but de l'auteur est cette fois plus modeste : comme l'avaient fait Castiglione, Gracián Dantisco, ou Faret il s'adresse au simple particulier, ou plus exactement à l'homme du monde.

Il est difficile de trouver un mot français qui rende avec précision celui de *Discreto*. Amelot de la Houssaie, traducteur consciencieux et instruit de l'*Oráculo*, s'est contenté du mot *discret*. Le Père Courbeville a inventé le titre, sous lequel ce traité s'est répandu en France, d'*Homme universel*.

Il « rassemble en luy, dit-il du *Discreto*, toutes les grandes et toutes les belles qualitez qu'on peut acquerir, auec le plus heureux fonds que la nature puisse donner. A ce portrait, on ne sçaurait reconnoistre que l'*homme consommé en tout, l'homme parfait, le sage, l'homme universel.* Tous ces termes sont employez tour à tour pour marquer le Heros qu'on prétend former, et le mot *El Discreto* se trouve toujours synonime de compagnie avec eux[1].

Mais le critique du *Journal des Savants* avait raison de faire des réserves sur cette traduction.

« L'homme universel, disait-il, est proprement celui qui sait tout, ou qui est propre à tout sans exception. Or ce n'est point là tout à fait le sujet du liure de Gratien, mais seulement un peu du dernier chapitre où il veut que son sage apprenne le latin, le Grec, le François, l'Italien et les langues orientales, et pour toutes les sciences profondes, il en dispense son homme ; d'où l'on pourrait conclure peut-être que Gracien n'a point prétendu peindre un

1. Courbeville. *L'homme universel*, 1723. Préface.

homme universel, mais un homme accompli pour le Monde, un homme sage et d'un esprit orné, un *Virtuoso* et tout ce qu'il nous plaira. Il est vrai, néanmoins qu'un homme aussi rare que celui qui est depeint dans ce livre pourroit être regardé par la plupart comme un homme vraiment universel[1].

En effet, le titre de Courbeville est trop ambitieux. *L'honnête homme* au sens du XVII[e] siècle, ou le *galant homme*, tel que Vaugelas a tenté de le définir[2], correspondraient mieux au sens de *Discreto*. Mais on peut répéter de cette perfection tout humaine ce que disait Vaugelas à propos du mot galant : « Il n'est pas si aisé à definir ; car cela presuppose beaucoup d'excellentes qualitez qu'on auroit bien de la peine à nommer toutes, et dont une seule venant à manquer suffiroit à faire qu'il ne seroit plus galant[3]. » Avec cette restriction, on peut considérer le terme de *Discreto* comme suffisamment représenté par celui d'honnête homme, qui caractérise au XVII[e] siècle celui qui joint à un fonds sérieux de connaissances et de qualités acquises « de la bonne grâce, de l'air de la Cour, de l'esprit, du jugement, de la civilité, de la courtoisie et de la gayeté, le tout sans contrainte, sans affectation et sans vice ».

Pour l'étude du *Discreto*, nous sommes plus favorisés que pour les deux œuvres précédentes, puisque nous en possédons la première édition, intitulée :

El Discreto | de | Lorenzo Gracian, | Que publica | Don Vincencio Ivan | de Lastanosa. | Y | Lo Dedica | Al | Serenissimo Señor, | Don Baltasar Carlos | Principe de las Españas. | Y | Del Nuevo Mundo. | Con licencia. | Impresso en Huesca, por Iuan Nogues, Año 1646. || [4]

1. Année 1724, p. 40-43.
2. Vaugelas (*Rem.*, II, 208-211), cité par Brunot (*Histoire de la langue française*, t. III, p. 240.)
3. Voir Brunot, *op. cit.*, p. 236-240.
4. Dédicace de Lastanosa. — Aprouacion Del Doctor Don Manuel de Salinas, y Lizana... En Huesca à 30. de Enero de 1646. — Licencia de « El D. Geronimo Arasques, Oficial, y Vicario General. » — Aprovacion Del Doctor Iuan Francisco Andres. — Imprimatur, Marta Regens. — A los letores.

Elle avait paru, comme on l'a vu, antérieurement au 8 septembre 1646, et par suite avant la mort du prince Baltasar [1].

Nous possédons également une seconde édition intitulée :

El | Discreto | de | Lorenzo Gracian. | Que publica Don Vincencio | Iuan de Lastanosa. | Con licencia, en Huesca, Por | Iuan Nogues, | Año 1646. | Vendese en casa de Francisco Lamberto, en la Carrera | de S. Geronimo. || [2]

En dépit du titre, cette édition est de 1647, comme le prouve l'approbation de Fr. Tomas Ros, datée de Barcelone, 6 juin 1647, et a été faite sans doute en Catalogne. Elle est intéressante d'abord en ce qu'elle est l'origine d'un certain nombre de fautes qui ont été considérablement accrues, au point de défigurer le texte, dans les éditions suivantes, dont elle est restée le prototype; surtout par la suppression de quatre passages qui avaient trait à Philippe IV et à Madrid [3], au caractère grave et dominateur des Espagnols [4], à la façon dont Juan II d'Aragon dompta la révolte de Barcelone et se montra généreux envers les vaincus [5], enfin au marquis de Torrecusa et à sa belle conduite à Fontara-

D. Vincencio Iuan de Lastanosa. — Soneto Achrostico al autor del Doctor Don Manuel de Salinas, y Lizana. — Epigrama Del Doctor Iuan Francisco Andres A Don Vincencio Iuan de Lastanosa. — Indice de los realçes. — Errata. — In-16 de 480 pp. + 15 feuillets préliminaires.

1. Voir la lettre de Rodrigo Mendez Silva (chapitre IV).

2. In-16 de 314 pp.

3. ...destierro, y aun la gran Madrid, por ser Madre del Mundo, desde el Oriente, hasta el Ocaso, en fè del Gran Filipo en su Quarta Esfera. « *Discreto*, I, p. 14.

4. « ... extremo. Ay naciones enteras magestuosas, assi como otras sagazes, y despiertas. La Española es por naturaleza señoril; parece sobervia, lo que no es sino vn señorio conatural. Nace en los Españoles la grauedad del Genio, no de la afectacion : y assi como otras Naciones se aplican al obsequio, esta no sino al mando. » *Discreto*, II, pp. 37-38.

5. « ...Por averse maleado entre los hombres. Soy Politica tambien, y aun a gala de la mayor razon de estado, que esta, y yo hizimos immortal al Rey Don Iuan el Segundo; el de Aragon digo; el dia que en aquel celebre teatro de su fama, Cataluña : trocó la mas irritada vengança, en las mas inaudita cle-

bie et à Perpignan [1]. Ces passages étaient en effet de nature à choquer les Catalans, alors révoltés contre Philippe IV, adversaires impitoyables des Espagnols, et qui venaient de voir tomber sous leurs coups, au siège de Barcelone, Carlo Caracciolo, marquis de Torrecusa, et son fils, duc de San Giorgio (1642). Il est donc évident que cette édition fut faite en Catalogne et ceci montre le succès de Gracián, puisqu'en pleine lutte, les Catalans goûtaient assez les œuvres d'un de leurs adversaires pour les imprimer chez eux.

Outre la *Dédicace à l'Infant*, la première édition comprend une Approbation enthousiaste de Manuel de Salinas, qui prétend que, dans le *Discreto*, la ponctuation même contient des mystères, une autre Approbation de Francisco Andrés, et une préface de Lastanosa, dont nous avons eu déjà l'occasion de parler. Lastanosa y consacre un paragraphe à défendre le style de Gracián [2] que l'on accusait d'obscurité. Il déclare qu'il ne faut pas écrire pour tout le monde, mais qu'une ombre discrète rend les choses plus respectables : vieille théorie qu'avait déjà formulée Herrera. Cette défense était d'ailleurs moins nécessaire pour le

mencia. En viendose vencedor del Catalan, passó à serlo de si mismo. O nuevo, y raro modo de entrar triunfando en (la tan cara) Barcelona en carros de misericordia ! Que fue entrada en los coraçones, con vitores de Padre Español, y desengaños del estrangero Padrastro. » *Discreto*, IV, p. 69-71.

1. « ...ocasiones y qualquiera niñeria, que se les ofrezca, la celebran, y meten mas maquina en vna antojada aventura, que el belicoso, y afortunado Marques de Torrecusa, en vn romper las Trincheras de Fuente-Rabia, en vn socorrer à Perpiñan, y desvaratar campalmente tantas vezes los bravos y numerosos Exercitos de Francia. » *Discreto*, XX, p. 385-386.

2. « Digo pues, que no se escribe para todos, y por eso es de modo que la arcanidad del estilo aumente veneracion a la sublimidad de la materia : haziendo mas veneradas las cosas el misterioso modo de dezirlas. Que no echaron à perder Aristoteles, ni Seneca las dos lenguas, Griega y Latina con su escribir recondito. Afectaronle, por no vulgarizar entrambas filosofias, la Natural aquel, y la Moral este ; por mas que el Momo inutil, los apode à entrambos de Xibia al vno, y de Arena sin cal al otro. » *Discreto*, A los Letores.

Discreto que pour *El Héroe*, car la nature même des sujets traités dans le premier rend la pensée plus facilement intelligible.

Il serait malaisé de donner une idée d'ensemble de cet ouvrage: Courbeville, qui a trouvé au *Político* un plan, qu'on peut d'ailleurs n'accueillir qu'avec scepticisme, n'a pas osé en proposer un pour celui-ci ; en effet, les vingt-cinq chapitres qu'on y trouve, représentant chacun, à l'exception du dernier, une des qualités du *Discreto*, classées sous le nom de *Realces* (*rehauts* ou *reliefs*), auraient aussi bien pu n'être que vingt, ou s'élever à trente. De composition, il n'en faut pas chercher ; ces *realces* se succèdent sans qu'il soit possible de distinguer pourquoi l'un vient avant l'autre ; je ne ferai d'exception que pour le premier qui, naturellement, devait être celui qui s'adressait à Baltasar Carlos et pour le dernier, qui donne un résumé de la vie du *Discreto*. Enfin ils affectent les formes les plus diverses: ce sont des dialogues dans lesquels l'auteur se met lui-même en scène avec ses amis, des lettres, des allégories, des dissertations.

Je serais porté à croire, comme pour *El Político*, mais avec plus d'assurance, que nous avons là des morceaux composés, pour la plupart, pour être lus dans une de ces Académies dont nous avons parlé plus haut: quelques chapitres portent d'ailleurs les sous-titres de *Discurso académico*, *Razonamiento académico*, *Elogio*, *Panegírico*[1]. Il est manifeste qu'ils appartiennent à des époques diverses, comme en témoignent certains des éloges qu'ils renferment. Il était d'usage dans ces Académies d'admettre à leurs séances quelques hôtes illustres : le règlement même prévoyait les conditions dans lesquelles ils seraient introduits; on leur donnait la place d'honneur et même le droit de vote[2]. Les

1. Voir les *Realces*, II ; V ; I ; XIV.

2. On peut voir à ce propos les statuts de l'Académie fondée en 1608 par le comte de Guimerá, que j'ai publiés dans la revue *Linajes de Aragon* (15-X, 1912), sous le titre : *Una Academia aragonesa. — La Pitima contra la ociosidad (1608)*. L'article 10 dit: « Es condición que ninguno pueda tener asiento en

éloges pompeux qui sont amenés, en général, d'une manière tout artificielle, à la fin de chaque *Realce*, me paraissent avoir été ajoutés après coup, pour honorer le grand personnage, qui, le jour de la lecture, prenait part comme invité à la séance de l'Académie. Il suffirait donc de rechercher à quelle époque Gracián put se trouver en face de ces illustres hôtes, pour fixer la date de la plupart de ces *Realces* lorsqu'elle n'est pas indiquée par des allusions à des événements contemporains. C'est ce que nous essaierons de faire en examinant les différentes parties du *Discreto.*

I. Il est difficile de donner une traduction satisfaisante du premier *Realce*: *Genio y ingenio.* Dans ses *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* [1], le P. Bouhours, suivi par Amelot et Courbeville, avait employé les mots *génie et esprit* qui, en effet, rendaient avec exactitude au XVIIe siècle le sens de l'espagnol ; aujourd'hui, ils resteraient obscurs, car ils ont changé de valeur. Gracián prétend établir ici une distinction entre l'intelligence (jugement, raison, etc.), et les dispositions naturelles. Mais ses efforts infructueux justifient la pensée du même Bouhours :

On sent des choses qui sont au dessus de nos expressions; car les sentiments du cœur sont quelquefois si meslez ou si délicats, qu'on ne peut les expliquer qu'imparfaitement... Mais les termes manquent peu pour faire entendre les conceptions de l'esprit, à moins qu'elles ne soient obscures et embrouïllées d'elles-mêmes, et une marque certaine qu'elles le sont, c'est quand on ne trouve point de paroles qui en donnent l'intelligence [2].

---

la Academia que no sea de ella, sino que sea el que quisiere entrar titulo, ó caballero muy notáble, ó de particular respeto y obligacion ; cuya deliberación ha de ser de consentimiento de la mayor parte de los que concurrieren en la junta, y cuando sucediere entrarse sin licencia, el promovedor se levante y cese la Academia. » Article 62 : « Item, es condicion que á los que se diere silla en la Academia se les dé la mas preminente y voto. »

1. *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, 1671, IV, Le bel esprit, p. 220.

2. *Manière de bien penser*, 1667, IV, p. 356. C'est la pensée de Boileau:

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement
Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.

En effet, tout ce chapitre se trouve déjà en germe dans le Primor III du *Héros* [1], où Gracián oppose l'un à l'autre le *juizio* et l'*ingenio*, la *sinderesis* et *l'agudeza*. Mais si, dans le *Héros*, le mot *ingenio* désignait les facultés intellectuelles, surtout le jugement, en opposition à *l'agudeza*, la finesse native, il désigne ici, non seulement le jugement et la raison, mais même l'aptitude aux sciences, tandis que *genio* représente les goûts, le caractère. On voit combien vagues restent ces termes auxquels l'auteur prétend donner une signification précise. C'est une critique que l'on peut faire constamment au vocabulaire de Gracián.

En réalité, ce chapitre doit son existence au jeu de mots entre *genio* et *ingenio*, qui ne diffèrent que par une syllabe. Quant au reste l'auteur s'embrouille et se contredit lui-même. On croit qu'il oppose l'intelligence à la sensibilité, lorsqu'il dit que l'entendement (lo entendido) est inutile s'il n'est pas accompagné d'un aimable caractère (agradable genial inclinacion [2]). Mais ailleurs il semble considérer *genio* et *ingenio* comme deux formes de l'intelligence, puisqu'il déclare que l'art peut les perfectionner [3].

II. *Del Señorio en el dezir, y en el hazer* [4]. Amelot traduit à tort le mot de *Señorio* par *ascendant*; l'ascendant est une des qualités du Héros [5], mais ici Gracián distingue nettement, de cette « supériorité naturelle », celle qui provient de la pratique des affaires, de la science, de l'expérience, ou des années, et que l'on peut rendre par le mot assurance [6]. Cette assurance se rencontre chez

1. *Héroe*, p. 9.

2. « Plausible fue siempre lo entendido, pero infeliz sin el realçe de vna agradable genial inclinacion: y al contrario, la misma especiosidad del Genio, haze mas censurable la falta del Ingenio. » *Discreto*, p. 2-3.

3. « Puede mejorarlos la industria, y realçarlos el arte. » *Ibid.*, p. 19. Ce *Realce* correspond au Primor IX du *Héros*, aux Maximes 2, 34, 143 et 146 de l'*Oráculo*.

4. Voir *Oráculo*, Maximes 42 et 182.

5. *Primor* XIV.

6. « No hablo aqui de aquella natural superioridad, que señalamos por singular realçe al Heroe : sino de vna cuerda intrepidez contraria al deslucido

les sots sous forme d'impudence; elle se trouve aussi chez les riches, et il est curieux de voir que Gracián ne s'en indigne pas. Il déclare bien qu'on applaudit les sottises d'un riche et qu'on n'écoute pas les propos sensés d'un pauvre, mais il estime que cette autorité qui vient des richesses est en somme un bien [1].

III. *Hombre de espera*; l'homme qui sait attendre. Cette allégorie nous montre sous une forme pittoresque l'Attente, s'avançant sur son char, entourée de ses conseillers, parmi lesquels se trouvent les plus fameux politiques, comme Auguste, Ferdinand le Catholique, qui rappelle le dicton catalan: *Deu no pega de bastò sino de Saò*; Charles-Quint, répétant son mot favori : « Le temps et moi nous en valons deux autres [2]. » Elle vient à bout, en temporisant, de tous les défauts personnifiés qui l'ont attaquée sur sa route.

IV. *De la galanteria*. Gracián prétend avoir découvert là un mérite nouveau, et c'est pour cela qu'il fait de ce chapitre une requête de la Galanterie à la Discrétion pour être admise à sa cour. Mais cette qualité a déjà été étudiée dans le Héros [3]. C'est la générosité, ou grandeur d'âme, qui y est présentée comme une des manifestations d'un cœur de roi, et commentée par le mot fameux de Louis XII. Cependant, ici, Gracián joint à la faculté de pardonner celle de ne pas se raidir dans sa dignité, de savoir s'humaniser avec les autres. C'est le contraire de la bassesse.

Ce *Realce* mérite le même reproche que le premier: Gracián, prenant le mot *galante*, veut en faire le nom d'une qualité déter-

encogimiento ; fundada, ò en la comprehension de las materias, ò en la autoridad de los años, ò en la calificacion de las dignidades, que en fè de qualquiera dellas puede vno hazer, y dezir con señorio. » *Discreto*, p. 26-27.

1. « Hasta las riquezas dàn autoridad. Dora las mas vezes el oro las necias razones de sus dueños: comunica la plata su argentado sonido à las palabras, de modo que son aplaudidas las necedades de vn rico, quando las sentencias de vn pobre no son escuchadas. *Ibid.*, p. 27-28. Ce passage fait songer au Giton et au Phédon de La Bruyère.

2. « El Tiempo, y yo à otros dos. » *Ibid.*, p. 63. Voir la Maxime 55 de l'*Oráculo*.

3. *Primor IV*.

minée; mais son analyse est impuissante à la séparer de la *bizarría* ou de la *hidalguía*, par exemple.

Il est curieux de voir, à peu près à la même époque, les efforts infructueux de Vaugelas pour préciser le sens du mot *galant*[1] en français. C'est qu'il est en effet bien difficile de définir exactement ces termes, dont la valeur s'étend sans cesse au gré de ceux qui les emploient.

Le modèle de la *galantería* est le comte d'Aranda.

V. *Hombre de plausibles noticias*[2]. Ce chapitre est consacré à la définition de l'érudition mondaine, que Gracián oppose à l'érudition pédantesque. Amelot a traduit le titre par *l'homme de mise*, ce qui est inexact, et semblerait établir une confusion avec le *Realce* VII qui traite de l'*omnium horarum homo*. Il débute par une allusion à l'éloquence d'Hercule retenant les peuples par les chaînes d'or parties de sa bouche, image empruntée sans doute à l'un des emblèmes d'Alciat. Comme il l'avait fait dans le Héros[3], Gracián préconise, comme un moyen de plaire, d'emmagasiner dans sa mémoire les bons mots ou les anecdotes concernant les grands hommes, et de s'attacher surtout à ceux des temps modernes plutôt qu'aux anciens qui donnent, lorsqu'on les cite, une allure pédante[4]. Le modèle de cette science aimable n'est autre que le marquis de Colares, Comte de Castañeyra, Jerónimo de Ataide, qui était entré en rapports avec l'auteur précisément au mois d'avril 1646[5].

1. Vaugelas a fait cet essai (*Rem.*, II, 208-211). Voir Brunot, *Histoire de la langue française*, t. III, p. 237-240.

2. Voir *Oráculo*, Maximes 4 et 22.

3. *Héroe*, III, p. 11.

4. « Sobre todo tiene vna, tan sazonada, como curiosa copia de todos lo buenos dichos, y galantes hechos, assi heroycos, como donosos : las sentencias de los prudentes, las malicias de los Criticos, los chistes de los aulicos ; las sales de Alenquer, los picantes del Toledo : las donosidades del Zapata ; y aun las galanterias del gran Capitan ; dulcissima municion toda para conquistar el gusto. » *Discreto*, p. 91-92.

5. Voir p. 65, note 1.

VI. *No sea desigual*[1]. Il s'agit de l'égalité d'humeur que Gracián recommande aux grands, tout en indiquant, en passant, que leurs caprices ne sauraient déconcerter l'homme avisé. Le modèle de cette qualité est le duc Francisco de Borja ainsi que la duchesse Artemisia Doria y Colonna.

VII. *El hombre de todas horas* (Lettre à Lastanosa), est inspiré d'un passage, dans lequel Quintilien qualifie Asinius Pollion d'*omnium horarum homo*[2]. Ce *Realce* est présenté sous forme de lettre adressée à Vincencio Juan de Lastanosa dont il prétend être le portrait : c'est bien de lui à coup sûr qu'il est question, lorsque Gracián célèbre les goûts variés du *Discreto*, qui doit aimer les jardins, la peinture, les pierres précieuses, l'archéologie, l'histoire et la philosophie, et qui se garde soigneusement de s'attacher à un objet unique[3]. Le morceau finit, il est vrai, par un éloge du comte de Lemos « véritable Héros universel ». Mais, comme on l'a vu, ces éloges n'étaient que des passe-partout.

VIII. *El buen entendedor*[4]. Ce dialogue, assez bizarre, entre le docteur Juan Francisco Andrés et l'auteur, ne contient guère d'autre idée que celle qu'il faut entendre les gens à demi-mot, ou même avant qu'ils aient parlé : deux des inventions développées dans le *Criticón*, le Zahori ou devin[5], et la « Réforme des proverbes »[6] s'y trouvent en germe.

1. Voir *Oraculo*, Maxime 186.
2. Quintilien, VI, 3, 110. Ce chapitre de Quintilien traite de l'*urbanitas*.
3. « Platico gustar es el de jardines, mejor el de edificios, calificado el des pinturas ; singular el de piedras preciosas ; la observacion de la antiguedad, la erudicion, y la plausible historia, mayor que todas la Filosofia de los cuerdos ; pero todas ellas son eminencias parciales, que vna perfecta universalidad ha de adequarlas todas. » *Discreto*, p. 124-125.
4. Voir *Oráculo*, Maximes, 25, 210, 225.
5. « Han de tener (los principes) mucho de Adivinos de verdades, y de Zaories de desengaños ». *Ibid.*, p. 138.
6. « El necio mas sabe de la casa agena, que de la suya, que ya hasta los refranes andan al reves. » *Ibid.*, p. 145-146.

Il renferme une curieuse allusion à Antonio Pérez cet « Amphion aragonais » recueilli par les « Dauphins couronnés » [1], mise d'ailleurs prudemment dans la bouche du Docteur.

IX. *No estar siempre de burlas* [2]. Il ne faut pas toujours plaisanter, encore moins le faire de propos délibéré. Il est odieux d'être perpétuellement sévère, comme Caton, mais au moins cette gravité fait-elle respecter, tandis qu'un Carvajal [3], qui meurt en plaisantant, inspire le dégoût.

X. *Hombre de buena eleccion* [4]. Savoir choisir et bien choisir est indispensable au bonheur et au succès : telle est la pensée que développe l'auteur, longuement, mais vaguement.

XI. *No ser malilla* [5]. Dès la deuxième édition, ce mot de *malilla* a été corrompu en *maravilla*, ce qui rendait le texte inintelligible. La *malilla* ou manille est une carte privilégiée qui sert à tous les coups: Gracián recommande de ne pas jouer ce rôle, de ne pas se prodiguer, car ce qui est commun est bien vite méprisé : c'est une grande habileté de savoir « vendre une supériorité [6], en affectant de la cacher. » Peut-être faut-il voir dans cette expression de « vendre une supériorité » un souvenir de François Bacon, qui recommande presque dans les mêmes termes, comme un moyen de parvenir, de se faire valoir sans délicatesse: « Audacter te vendita. » [7]

1. « Eso le valiò à aquel nuestro Anfion Aragones, quando perseguido de los proprios, halló amparo, y aun aplauso, en los coronados Delfines estraños. *Ibid*, p. 135-136.

2. Voir *Oráculo*, Maximes 76, 241, 275.

3. Francisco de Carvajal contribua au succès du gouverneur du Pérou, Vaca de Castro, sur Almagro, embrassa le parti de Pizarre, fut pris avec lui en 1548, et pendu comme traître à Cuzco.

4. Voir *Oráculo*, Maximes 51 et 67.

5. Voir *Oráculo*, Maxime 85.

6. « Gran leccion es esta del saberse hazer estimar, de saber vender vna eminencia, afectando el encubrirla, para conservarla, y aun aumentarla con el desseo... » *Discreto*, p. 199.

7. « Sicut enim dici solet de calumnia *Audacter calumniari, semper aliquid haeret*: sic dici possit de jactantia (nisi plane deformis et ridicula) *Audacter te*

XII. *Hombre de buen dexo*[1]. C'est l'homme qui sait bien finir, et se retirer à temps. Ce chapitre comprend plusieurs idées qui seront reprises dans le *Criticón* : c'est ainsi qu'il débute par la comparaison de la fortune avec une maison à deux portes, celle du bonheur et celle du malheur : on ne peut sortir par celle par laquelle on est entré[2]. On y trouve aussi l'idée du voyage de la vie[3], qui forme le fond du *Criticón*. Ce *Realce* est sous forme de lettre adressée au chanoine Orencio de Lastanosa, frère de Vincencio Juan, et « singulier ami de l'auteur ». Il semble faire allusion à la fin malheureuse de quelqu'un de leur connaissance, peut-être des deux filles de Lastanosa, Gracia et Catalina, nées le 24 mars 1642, et mortes deux heures plus tard[4].

XIII. *Hombre de ostentacion*[5]. Il faut savoir faire montre de son mérite, mais sans affectation, et surtout ne pas vouloir montrer un mérite qu'on ne possède pas. C'est ce que fait voir l'apologue du Paon, cité avec éloge par Schopenhauer dans ses *Parerga*.

---

vendita, semper aliquid haeret. Haerebit certe apud populum, licet prudentiores subrideant... » Bacon. *De dignitate et augmentis scientiarum*, VIII, p. 228 (Edition de Francfort, 1665).

Amelot a fait un contresens en traduisant un des passages de ce Realce : « C'est, dit-il, la rente des plus excellentes peintures et des plus riches tapisseries d'être mises en vüe à toutes les grandes fêtes. Mais à force d'avoir des spectateurs elles rencontrent beaucoup de juges qui en remarquent les défauts ; d'où il arrive bientôt qu'elles passent pour des pièces communes (p. 300). » « Como todo lo andan, avait dit Gracián, reciben muchos encuentros con que presto vienen à ser inutiles, ò comunes, que es peor » (p. 190). C'est-à-dire que, comme elles vont partout, elles subissent beaucoup de heurts et finissent bientôt par n'être plus bonnes à rien.

1. Voir *Oráculo*, Maxime 59.
2. *Discreto*, p, 204-205.
3. « Alli asiste al governalle en el viage de la vida. » *Ibid.*, p. 213.
4. « O, quantos Soles avemos visto entrambos, nazer, con risa del Aurora, y tambien nuestra : y sepultarse despues con llanto del ocaso. Saludaronlos al amanecer las lisongèras aves, con sus cantos, al fin quiebros, y despidièronlos, al ponerse, nocturnos pajaros con sus ahullos. » *Ibid.*, p. 207-208.
5. Voir *Oráculo*, Maxime 277.

Gracián l'a développé avec le plus grand soin et n'a pas craint, en terminant, de demander une place pour cette fable à côté de celles d'Esope [1].

XIV. *No rendirse al humor* [1]. Ne pas céder à l'humeur, ne pas contredire par principe, ne pas se montrer agressif, défauts qui enlèvent tout charme à la conversation ; il est d'ailleurs plaisant, lorsqu'on peut rester simple spectateur, d'assister à la rencontre de deux esprits de cette nature et de contempler, suivant l'expression piquante de Gracián, de la barrière de sa sagesse, les taureaux de la sottise d'autrui [2].

XV. *Tener buenos repentes* [3]. C'est trouver sans préparation, les mots ou les actes les mieux en situation ; mais il s'agit surtout des bons mots. Gracián oppose ce don du Ciel, auquel l'art n'a rien à voir [4], à la réflexion, et, parodiant le mot de Charles-Quint, qu'il avait cité dans l'*Agudeza* et dans le *Discreto*, il prétend que c'est trop peu que de dire : « Le temps et moi nous en en valons deux autres » ; mais qu'il faut pouvoir dire : « Le manque de temps et moi, nous valons n'importe qui [5]. » Il donne comme modèle de ce genre de mérite Francisco Maria Carrafa, duc de Nocera, son ancien protecteur, mort en disgrâce en 1642, et dont il fait un pompeux éloge. On peut supposer que ce morceau fut composé peu après la mort du malheureux vice-roi d'Aragon.

XVI. *Contra la figureria* (*Satyricón*) [6]. C'est une diatribe contre

1. Voir *Oráculo*, Maxime 69.

2. « Mire desde la talanquera de su cordura los toros de la necedad agena. » *Discreto*, p. 268.

3. Voir *Oráculo*, Maxime 56.

4. « A quien no reconoze deuda este realçe de Heroes es al arte ; todo lo agradeze à la naturaleza, y à la dicha. » *Discreto*, p. 277.

5. « No dezia mucho, aunque bien, el que dezia ; el tiempo, y yo à otros dos. El sin tiempo, y yo a qualquiera, esto si que es dezir, y mas hazer. » *Ibid.*. p. 275.

6. Voir *Oráculo*, Maxime 223.

la grimace, le « snobisme » et la fausse gloire. Gracián raille la singularité dans les goûts, dans les vêtements, qui fait prendre le contre-pied des mœurs, s'habiller à l'espagnole en France, et à la française en Espagne, affecter un sot orgueil, comme il arrive à des nations entières, dit-il, en songeant peut-être à ses compatriotes [1]. C'est une série de portraits piquants où le style de l'auteur reste clair, tout en étant pittoresque. Le type de la qualité contraire était le comte d'Aguilar, marquis de la Hinojosa, que Gracián appelle son second Mécène, mort à l'époque où l'auteur écrivait [2] et qu'il avait connu à Tarragone en 1643.

XVII. *El hombre en su punto* [3], est un dialogue entre le chanoine Salinas et Gracián. L'homme est comme le vin qui ne devient exquis qu'après avoir vieilli; mais hélas, il est impossible de rester à son point de perfection; croître ou décroître est une loi de nature, et pour croître il faut de longues années : avant d'être un roi digne de ce nom il faut une longue expérience, et « le médecin, dit plaisamment le chanoine, pour faire lever un malade de son lit, en a couché cent dans la tombe. [4] » C'est là le premier trait que Gracián lance contre les disciples d'Esculape, à qui, dans le *Criticón*, il réservera quelques-uns de ses mots les plus mordants.

XVIII. *De la cultura y aliño.* Sous ce titre Gracián comprend la culture intellectuelle et la propreté des ajustements ; il les croit

1. « Otros ay, que en España visten à lo Frances, y en Francia à lo Español : y no falta quien en la campaña sale con golilla, y en la Corte con valona ; haziendo desta suerte celebrados matachines. » *Discreto*, p. 300-301.

« Ponen otros su capricho en vna vanissima inchazon, nacida de vna loca fantasia ; y forrada de necedad : con esto afectan vna enfadosa gravedad en todo, y con todos, que parece que honran con mirar, y que hablan de merced. Ay naciones enteras tocadas deste h umor. » *Discreto*, p. 303-304.

2. *Discreto*, p. 299.

3. Voir *Oráculo*, Maxime 6.

4. « Hazese vn General à costa de su sangre, y de la agena : vn Orador despues de mucho estudio, y exercicio. Hasta vn Medico, que para levantar à vno de vna cama, echò ciento en la sepultura. » *Discreto*, p. 323-324.

indispensables pour faire valoir le mérite naturel, et déclare qu'elles peuvent s'allier parfaitement à la sainteté, comme le prouve l'exemple de Juan de Ribera, fondateur du fameux collège du Patriarche à Valence, de son successeur Alonso Pérez de Guzmán, dont il ne néglige pas de faire aussi l'éloge, et de Juan de Palafox, évêque de la Puebla de los Angeles. Ce dernier n'avait pas encore entamé contre les Jésuites la lutte qui devait le rendre fameux en France, et susciter contre lui la rancune tenace de la Compagnie. Cette querelle commença en 1645, et se prolongea jusqu'après la mort du prélat, dont ses adversaires parvinrent à empêcher la béatification.

Après un court aperçu de l'histoire de la civilisation en Grèce et à Rome, Gracián introduit un pompeux éloge de Lastanosa et de son livre sur les *Médailles inconnues*. Il déclare que l'Italie est au plus haut point de civilisation, que l'Espagne ne connaît encore que le raffinement personnel, mais que ses villes laissent à désirer sous ce rapport, et qu'en France la noblesse, à l'exclusion du peuple qu'il méprise, donne l'exemple de la culture la plus avancée. Il en donne pour type le chanoine de Toulouse François Filhol[1]. Le modèle achevé de la *Cultura y aliño* est Duarte Fernández Alvarez de Toledo, comte d'Oropesa.

XIX. *Hombre juizioso y notante*[2]. Ce *Realce* est soi-disant le résumé d'une conversation de l'auteur avec le duc de Hijar, qui devait, en 1648, être impliqué dans une conspiration contre Philippe IV. Il faut savoir pénétrer le secret des cœurs et, par de subtiles remarques, découvrir la vérité. Quelle joie de rencontrer un de ces hommes qui sondent les cœurs, d'en voir deux se mesurer l'un contre l'autre, ou de les entendre se confier mutuellement leur science ! On retrouve dans ce *Realce* plusieurs éléments qui seront mis en œuvre dans le *Criticón*: l'idée de la fenêtre, que Momus aurait voulu qu'on ouvrît dans la poitrine de

1. Sur François Filhol, voir chapitre VIII, *in fine*.
2. Voir *Oráculo*, Maximes 43 et 49.

l'homme, afin de voir ses pensées, celle du Zahori dont il a été question plus haut, et d'autres [1].

XX. *Contra la hazañeria* [2]. Gracián établit une opposition entre les *hazañosos* et les *hazañeros*; les premiers font de grandes choses, les seconds feignent d'être affairés : une série de types de ces faux glorieux est esquissée par l'auteur, d'une plume alerte et spirituelle qui rappelle les portraits de Célimène. On trouve dans ce chapitre une des deux seules allusions que Gracián ait faites à Cervantes [3], qu'il avait cependant dû lire avec plaisir.

Il est probable que ce *Realce* fut écrit avant 1641. En effet, dans la première édition du *Discreto* on lit un passage, supprimé dans les réimpressions suivantes, où il est question du « belliqueux et fortuné marquis de Torrecusa » et des succès qu'il avait remportés à Fontarabie et à Perpignan. Or, le marquis fut tué sous les murs de Barcelone, ainsi que son fils, en 1641 [4]. En se rendant en Catalogne, il avait passé par Saragosse, où il avait pu être connu de Gracián : peut-être ce dernier lut-il devant lui ce *Realce*, dans lequel il glissa, comme d'ordinaire, un éloge de circonstance.

XXI. *Diligente y inteligente*. Il faut savoir concevoir et exécuter; mais la réflexion empêche parfois d'agir, et trop souvent la rapidité d'exécution provient de l'absence de réflexion. Il faut sans doute voir une allusion à Olivares, disgracié en 1643, et devenu le bouc émissaire des malheurs de l'Espagne, dans le pas-

1. « Son grandes desçifradores de intenciones y de fines, que llevan siempre consigo la juyziosa contraçifra. » « Desta suerte van haziendo anotomia del animo. » *Discreto*, p. 359 et 362.

« Muy à lo vulgar discurriò Momo, quando desseò la ventanilla en el pecho humano :... deviera advertir, que los Zaories de coraçones, que realmente los ay, no necessitan, ni aun de resquicios, para penetrar al mas reservado interior. » *Discreto*, p. 354-355.

2. Voir *Oráculo*, Maxime 295.

3. « No todos los ridiculos andantes salieron de la Mancha ». *Discreto*, p. 383-384.

4. Voir Melo, *Guerra de Cataluña*, l. III, § 68.

sage où Gracián cite ce « ministre » plus diligent qu'intelligent[1]. Ce chapitre contient également un curieux parallèle entre la prudence espagnole et la rapidité française qui se contrebalancent mutuellement [2].

XXII. *Del modo y agrado*[3]. Dans cette lettre, adressée au docteur Bartolome de Morlanes, Gracián célèbre la manière d'être et le charme, qui sont indispensables pour faire valoir le mérite, mais qu'il avoue ne pouvoir définir[4]. Il prétend toutefois, ce qui paraît assez peu logique, que cette qualité peut s'acquérir[5]. Ce charme souverain et irrésistible se trouvait, dit-il, chez Isabelle de Bourbon ; il est donc probable que cet éloge dut être écrit peu après la mort de la Reine qui avait conquis le cœur des Espagnols (6 octobre 1644).

XXIII. *Arte para ser dichoso.* Cette fable montre l'âne qui se plaint à Jupiter de la Fortune : celui-ci la fait venir ; elle se justifie en disant avec un sourire : « Si c'est un âne, de qui se plaint-il ? » Et Jupiter lui donne raison, en déclarant qu'en effet, il n'y a pas d'autre bonheur ou d'autre malheur que la prudence ou l'imprudence[6]. C'est une des idées les plus chères à Gracián, que les sots n'ont pas à se plaindre de leur sort.

1. « Vimos ya hombres muy diligentes, obradores de grandes cosas, executivos, eficazes ; pero nada intelligentes : y de vno dellos dixo vn Critico frescamente, alabando otros su diligencia : que si el tal fuera tan inteligente, como era diligente, fuera sin duda vn gran Ministro del Monarca Grande. » *Discreto*, p. 397-398.

2. « Este es aquel excedido excesso, que entre si mantienen los valerosos Españoles y los belicosos Franceses, ygualando el Cielo la competencia, contrapesando la prudencia Española á la presteza Francesa. Opuso la detencion de aquellos, à la colera destos, etc. » *Ibid.*, p. 406-407.

3. Voir *Oráculo*, Maximes 14 et 267.

4. « Lo bueno es, que no se puede definir, porque no se sabe en que consiste. » *Discreto*, p. 423.

5. « Puedese adquirir y por esso la falta della es inescusable. » *Ibid.*, p. 412. Il est vrai qu'il ne parle ici que du *Modo*.

6. Voir Botero, *Detti*, p. 14 : « Ciappi Vitelli capitano di molte accortezza, diceua, che nelle cose della guerra, non che nell'altre, la fortuna e'l caso non haueua parte alcuna : mà che tutto era prudenza, ò imprudenza. »

XXIV. *Corona de la discrecion.* Dans ce Panégyrique, la Vérité déclare que ce qui achève la Discrétion c'est la vertu. Le modèle de la vertu n'est autre que Luis Méndez de Haro[1], dont la faveur commençait alors. Ce *Realce* donne incidemment l'énumération de vingt-neuf qualités de l'homme parfait[2], parmi lesquelles la *retentiva*, qui ne semble correspondre à aucune de celles qui sont étudiées dans le *Discreto* ou le *Héros* : elle ne consiste pas en effet à savoir attendre, car elle est distincte de *la espera*. D'ailleurs l'auteur a soin d'ajouter qu'il existe encore bien d'autres mérites qui contribuent à la perfection.

XXV. *Culta particion de la vida de un discreto*[3]. Ce chapitre comporte tout un programme d'éducation, puis un plan de vie, et, on peut le dire, la substance même du *Criticón*. La vie de l'homme est divisée en quatre âges : le printemps c'est l'enfance, l'été la jeunesse, l'automne fécond est l'âge mûr, et l'hiver la vieillesse. Rappelant une fable du Valencien Falcón[4], Gracián donne à

1. Dans le ms. Esp. 302 de la B. N. P. on lit la note suivante sur Luis Méndez de Haro : « Sobrino y heredero no solo de la casa y estados, sino tambien de la pribanza, que, por mirarle con cariño el Rey y entender la sofisteria de la casa real, le llamaban el Discreto de palacio. » Cité par M. Morel-Fatio dans son édition de la *Caduta del Conte d'Olivares*, d'Ippolito Camillo Guidi, p. 44, note 1.

2. « Contendian la alteza de animo, la Magestad de espiritu, la Autoridad, la Estimacion, la Reputacion, la Vniversalidad, la Ostentacion, la Galanteria, et Despejo, la Plausibilidad, el buen Gusto, la Cultura, Gracia de las gentes, la Retentiva, lo noticioso, lo juyzioso, lo inapassionable, lo desafectado, la Seriedad, el Señorio, la Espera, lo agudo, el buen Modo, lo Platico, lo Executivo, lo Atento, la Sympatia sublime, la Incomprehensibilidad, la Indefinibilidad, con otras muchas deste porte, y grandeza. » *Discreto*, p. 446-447. Courbeville a maltraité et écourté ce *Realce* d'une façon incroyable.

3. Voir *Oráculo*, Maxime 229. « Saber repartir su vida a lo discreto, etc. »

4. « Donosamente discurriò vno, y dulcemente lo cantò otro, el Falcon, que se convirtiò en Cisne : dieronle al hombre treinta años suyos, para gozarse, y gozar : veinte despues prestados del jumento para trabajar ; otros tantos del Perro para ladrar ; y veinte vltimos de la Mona para caducar. » *Discreto*, p. 460-461.

l'homme trente ans pour jouir, vingt pour travailler comme l'âne, vingt pour aboyer comme le chien et vingt pour radoter comme la guenon. Il convie l'homme à diviser le voyage de la vie en trois journées, comme les comédies. La première sera employée à parler avec les morts, la seconde à s'entretenir avec les vivants, la troisième avec soi-même. C'est-à-dire que la première période sera consacrée à l'étude des livres et des langues : on apprendra d'abord les deux langues universelles, le latin et l'espagnol, puis le grec, l'italien, le français, l'anglais et l'allemand. On passera ensuite à l'étude de l'histoire ; on fera une promenade dans les délicieux jardins de la poésie, « non tant pour en user que pour en jouir ; sans être assez ignorant pour ne savoir pas faire un vers, ni assez inconsidéré pour en faire deux [1]. » Puis on passera à la philosophie naturelle, à la philosophie morale, à la cosmographie, à la géographie, l'astrologie ou astronomie et à la lecture de la Bible.

La seconde période sera consacrée à voyager. La troisième, correspondant à l'âge mûr, sera employée à méditer sur ce que l'on aura appris ou vu, à en tirer des conclusions, à philosopher pour apprendre à mourir, « car il faut y avoir réfléchi bien des fois auparavant, pour réussir à le bien faire une seule » [2]. C'est le programme du *Criticón*.

Tel est ce singulier recueil, où Gracián se montre moins tendu

Jaime Falcon, qui vivait à la fin du XVIe siècle, était mathématicien ; il écrivit un traité sur la quadrature du cercle et des poèmes latins. Gracián le cite sept fois dans son Agudeza : XIX, XXI, XXIX, XXXIX, LIV, LVI, LIX. J'ignore de qui parle Gracián comme premier inventeur de cette fable, que Voltaire conte également sous une forme différente. (Voir à l'appendice IV la fable de Falcón et celle de Voltaire.)

1. « Con todo esso ni fue tan ignorante, que no supiesse hazer vn verso, ni tan inconsiderado que hiziesse dos. » *Discreto*, p. 466.

2. « La misma Filosofia no es otro, que meditacion de la muerte, que es menester meditarla muchas vezes antes para acertar la hazer bien vna sola despues. « *Discreto*, p. 480.

que dans ses autres œuvres, et qui dénote un bon sens avisé, un esprit toujours en éveil, un sentiment très vif du ridicule. Ce n'est pas un livre à parcourir de bout en bout; mais en lire un chapitre isolé procure un plaisir délicat et fait goûter sans fatigue l'esprit et la subtilité de l'auteur.

CHAPITRE XI

El Oráculo Manual. — Sources de cet ouvrage. — Doctrine de l'*Oráculo*. — Examen de quelques Maximes.

De tous les ouvrages de Gracián, il n'en est pas qui ait eu plus d'influence hors d'Espagne que l'*Oráculo Manual*; traduit et réédité, comme on le verra, dans plusieurs langues, il exerça sur les écrivains et les penseurs de l'Europe une action, qui ne saurait encore être clairement dégagée, mais qui fut infiniment plus étendue qu'on ne le croit généralement.

Nous avons dit que l'*Oráculo* parut en 1647; Latassa ajoute que ce fut à Huesca chez Juan Nogués. Cette édition semble avoir disparu. La première que nous connaissions est celle de Madrid, 1653; elle porte le titre suivant :

Oracvlo | Manval, y arte | de prvdencia. | Sacada de los A | forismos que se discurren en | las obras de Lorenço | Gracian. Pvblicala D. Vi | cencio Iuan de Lastanosa. | Y la dedica | Al excelentissimo | Señor D. Luis Mendez | de Haro | Con licencia, en Madrid, por | Maria de Quiñones, | año de 1653. | Vendese en casa de Francisco | Lamberto, en la Carrera | de San Geronimo. | [1].

Cette édition n'est sans doute pas la seconde, car le signataire de la Tassa dit de l'ouvrage : « que otras vezes ha sido impreso ». Mais rien ne nous permet de vérifier cette assertion, la correspondance de Gracián restant muette à cet égard. Elle n'offre d'ailleurs que peu de différences avec celles qui ont suivi et dont on se sert habituellement.

1. Licencia de Francisco Espadaña, Madrid 18 septembre 1653. — Tassa, du même, Madrid, 25 septembre 1653. — Errata de Carlos Murcia de la Llana, Madrid, 23 septembre 1653. — Approbation du P. Alonso Muñoz de Otalora, 14 mai 1653. — Al Letor. — Dédicace de Vincencio Juan de Lastanosa. In-16 de 160 ff.

Une question préalable se pose à propos de l'*Oráculo*, c'est de savoir quelle est la part de collaboration de Lastanosa dans cette publication. Chappuzeau, dans l'*Europe vivante*, prétend attribuer à Lastanosa la paternité de l'*Oráculo*. Lastanosa lui-même dans son Avis au lecteur, semble prendre la responsabilité de la publication et déclarer que les Maximes que l'on va lire ont été tirées par lui des œuvres inédites de Gracián. De fait, chacune des trois cents Maximes de l'*Oráculo* est précédée d'un titre que l'on pourrait croire choisi par l'éditeur et non par l'auteur. Mais peut-on supposer qu'un écrivain aussi original que Gracián, pour une publication faite d'accord avec lui et sous ses yeux, n'ait pas composé lui-même ces petits résumés qui, par leur caractère mystérieux, par la forme alambiquée qu'ils affectent, conviennent parfaitement à ses habitudes d'esprit, et dont plus d'un, d'ailleurs, n'est que la reproduction d'un titre ou d'une phrase du *Héroe* ou du *Discreto*? C'est ainsi que parmi eux on retrouve *Genio y ingenio*, *Hombre de plausibles noticias*, *Palabras de seda* et bien d'autres. Je ne suis donc nullement disposé à croire à une intervention directe de Lastanosa dans la forme même de l'ouvrage : est-ce à dire qu'il n'y ait eu aucune part? Nous avons vu que Gracián lui communiquait ses écrits avant l'impression; nous en avons la preuve pour le *Criticón* [1]. Il est clair que Lastanosa, non seulement émettait ses critiques, mais suggérait des idées; ses amis en faisaient autant. Aussi, selon toute vraisemblance, chacune de ces phrases précieuses était examinée de près, et sans doute perfectionnée d'accord avec le petit tribunal auquelle était soumise. C'est ce qui devait se passer plus tard en France pour les Maximes de La Rochefoucauld, qui doivent beaucoup, par exemple, à Mme de Sablé. Je vois donc là, comme d'ailleurs dans la plupart des autres œuvres de Gracián, une collaboration bénévole, que l'auteur voulait bien priser assez pour la rendre effective, tout en gardant l'indépendance de son choix, et sa responsabilité.

1. Voir appendice I, lettres 29 et 30.

Ce titre solennel d'*Oráculo* put être inspiré à Gracián par celui que François Filhol[1], dont nous avons eu l'occasion de parler plus haut, avait donné à son *Oracle Poétique*. Filhol, en effet était, depuis quelques années, en rapports avec Lastanosa. En 1644, une plaquette[2] de Francisco Andrés avait justement fourni, des collections du chanoine de Toulouse, une description dont Gracián eut connaissance et qui donnait le titre de cette œuvre, aujourd'hui perdue.

Les traducteurs ont été généralement embarrassés par le titre de cet ouvrage. Amelot l'a rendu par l'*homme de Cour*[3], et c'est sous ce nom que le livre a été connu à l'étranger. Un second traducteur, Courbeville, critique Amelot à ce sujet, et prétend que l'*homme d'État* eût été plus exact. Disons tout de suite, à l'encontre de Courbeville que les trois cents Maximes de l'*Oráculo Manual* ne s'adressent pas à l'homme d'État en particulier, car elles traitent principalement des rapports entre égaux. Il ne s'agit pas non plus, comme le ferait croire le titre d'Amelot, de maximes particulières aux courtisans, ces préceptes s'adressant à tous les hommes, et il eût été préférable de laisser à ce recueil le le titre d'*Oracle portatif et Art de la Prudence* qu'avait adopté l'auteur.

On n'invente pas en morale, et il est presque superflu de dire que ces maximes, originales dans leur forme, n'offrent rien de nouveau dans leur substance. Il serait donc vain de rechercher la

1. Sur Filhol, voir dans la *Revue des Pyrénées* (XXIII, 1911) : *Antiquaires d'autrefois*.

2. *Diseño de la insigne, i copiosa bibliotheca de Francisco Filhol Presbitero, i Hebdomadario en la santa Iglesia Metropolitana del Protomartyr San Estevan, de la civdad de Tolosa. Publicalo El Doctor Ivan Francisco Andres. I lo dedica al Excelentissimo Señor Don Antonio Ximenez de Vrrea i Enriquez, Marques de Almonazir, i Conde de Pavias, del consejo de su Magestad, Virrey, i Capitan general, que fue del Reino de Cerdeña. Con licencia. En Huesca : por Ivan Francisco de Larumbe, Impressor de la Vniversidad. Año 1644.*

3. Voir, chapitre XX.

source exacte à laquelle Gracián les a puisées. Un critique du XVII[e] siècle prétend que sur ces trois cents maximes,

Plus de cent sont tirées de Salomon ; quarante ou cinquante, si l'on veut, ont leur source dans l'*homme universel* et dans le *Héros* ; les cent cinquante autres qui restent sont comme des extraits de toutes les autres œuvres de Gracien [1].

Mais en réalité le critique fait encore la part trop belle à l'invention de Gracián : celui-ci ne s'est pas inspiré seulement de Salomon. Il a puisé au fleuve de la sagesse universelle, à laquelle Salomon lui-même avait recouru, au trésor de l'expérience humaine; mais si, comme il en convenait lui-même, il n'a rien inventé, il a eu le mérite de présenter des pensées anciennes sous une forme nouvelle, et ce fut là, qu'on en soit persuadé, sa véritable ambition.

Il est toutefois intéressant de rechercher quelques-uns des éléments qu'il a mis en œuvre : c'est ce qu'a tenté M. V. Bouillier dans un intéressant article [2]. Parmi les écrivains anciens, Sénèque, qu'il admirait tant, aurait droit à une mention particulière, ainsi que Pline le Jeune. Antonio Pérez, que ne cite pas M. Bouillier, et dont Gracián a fait plusieurs fois l'éloge [3], l'a aussi manifestement inspiré. Une source plus inattendue et plus intéressante, c'est François Bacon, dont les éditions latines parurent de 1617 à 1638.

Bacon avait précisément exprimé le regret qu'aucun livre digne de l'importance du sujet, ne traitât de la prudence dans les affaires [4]. Gracián aurait-il prétendu combler cette lacune ?

1. Mémoires de Trévoux, 1733; VIII[e] article du premier trimestre, p. 160-164. « Toutes ces maximes, ajoute-t-il ne sont donc point des redites de l'homme universel et du Héros, comme l'a publié le censeur. » Ce censeur est Guyot-Desfontaines.

2. *Bulletin hispanique*, 1911, p. 316-336.

3. Dans le *Discreto*, VIII, p. 133-136, et l'*Agudeza*, LXII.

4. « De prudentia autem negotiandi... in qua vita humana plurimum versatur, nulli omnino libri conscripti habentur : praeter pauca quaedam monita

On serait tenté de le croire, lorsqu'on relève des rencontres curieuses entre les deux écrivains, comme la recommandation faite aux princes d'avoir un bouc émissaire, que l'on retrouve dans deux Maximes de l'*Orácúlo* [1], ou le conseil de se faire valoir [2]. Est-ce par hasard, que Gracián invite son disciple à *vender sús cosas* alors que Bacon disait au sien : « Audacter te vendita » ?

Mais ces rapprochements, comme a raison de le dire M. Bouillier, pourraient être poussés à l'infini, sans qu'il en résultât d'autre conclusion que celle-ci, c'est que tout auteur de maximes est forcément un compilateur. Gracián lui-même le reconnaît implicitement au début du recueil, lorsqu'il déclare que « tout est déjà parvenu à sa perfection [3] », et il ne semble pas qu'il ait donné sans intention la première place à cette pensée.

Ceci nous amène à rechercher si les trois cents Maximes de l'*Oráculo* ont été réparties par l'auteur d'après un plan méthodique. Quelques efforts que l'on fasse, je crois qu'il est impossible d'en découvrir un ; le Père Courbeville, si ardent à scruter les intentions de Gracián et assez subtil pour avoir mis sur pied

---

civilia in fasciculum unum aut alterum collecta quae amplitudini hujus subjecti nullo modo respondent. Etenim si libri aliqui extarent de hoc argumento, sicut de caeteris, minime dubitaverim quin viri eruditi aliqui experientiae manipulo instructi, ineruditos, licet diutina experientia edoctos, longe superarent et proprio illorum (quod dicitur) arco usi magis e longinquo ferirent. » *De Augmentis scientiarum*, VIII-II, p. 208 de l'édition de Francfort, 1665.

1. « Qui et alter usus Ambitiosorum est, ut umbellae loco Principibus sint, contra invidiam et periculum. » *Sermones fideles*, XXXV, *de Ambitione*, p. 1201 (édit. 1665). Voir les maximes 149 (Saber declinar a otro los males), et 187 (Todo lo fauorable obrarlo por si, todo lo odioso por terceros). D'ailleurs, comme l'indique Amelot, cette pensée a pu être empruntée à Pline le Jeune ou au Jésuite Strada.

2. Voir ce passage de Bacon, plus haut, chapitre X, et la maxime 150 (Saber vender sus cosas). Il est remarquable que la maxime 149 semble aussi empruntée à Bacon.

3. « Todo está ya en su punto, y el ser persona en el mayor. » Maxime 1.

un plan du *Político*, y a renoncé pour l'*Oráculo*. Il n'y a là en effet qu'une série de préceptes qui se succèdent au hasard : un seul lien les unit, c'est le but, qui est de rendre l'homme qui les pratiquera supérieur à tous les autres. On ne saurait donc donner une analyse de cet ouvrage, mais on peut essayer de tirer de ces conseils, exprimés souvent sous deux ou trois formes différentes, le petit nombre de vérités fort simples qu'ils renferment.

Il faut d'abord se connaître soi-même, prendre une notion exacte de son fort et de son faible, de ses mérites et de ses défauts pour utiliser et faire valoir les uns, dissimuler ou faire oublier les autres ; se faire honneur des apparences, ou s'abriter derrière elles.

Mais, comme on doit supposer que ceux, à qui l'on a affaire, emploieront des moyens identiques, il faut avant tout les connaître, les pénétrer, dissiper ce nuage derrière lequel ils se dissimulent et tentent de vous tromper, être *zàhori* en un mot, c'est-à-dire devin ou sorcier. Et le dernier mot de la prudence sera de n'exagérer rien, ni en bien ni en mal, ni même en défiance, car on est souvent dupé au moyen de la vérité même.

En définitive l'art suprême est d'être fin : celui qui l'est se tirera toujours d'affaire dans les circonstances les plus critiques, ne fût-ce que par un simple bon mot. A vrai dire il ne courra jamais de grands risques, et sera toujours le maître dans le commerce de la vie, car il aura toujours affaire à un nombre infini de sots, tandis qu'il n'aura pas souvent l'occasion de se mesurer avec l'homme fin, son égal.

L'habituel emploi de la finesse a quelque chose qui choque les âmes vigoureuses. Elle est, a dit justement La Bruyère « l'occasion prochaine de la fourberie : de l'une à l'autre le pas est glissant : le mensonge seul en fait la différence ; si on l'ajoute à la finesse c'est la fourberie [1] ». C'est l'impression un peu pénible que

1. La Bruyère, VIII, *De la cour*.

l'on éprouve à lire ces trois cents Maximes, où jamais, pour ainsi dire, n'apparaît l'idée religieuse, ce qui semble étrange lorsqu'on songe à la profession de l'auteur, ni même la pitié pour les sots: ceux-ci ne sont jamais à plaindre, comme le montrait déjà l'apologue du *Discreto*.

Ce qui est plus grave, c'est que quelques-unes d'entre elles paraissent suspectes au point de vue moral ; nous en allons examiner plusieurs qui, mal comprises, pourraient sembler répréhensibles et faire accuser Gracián de prêcher l'hypocrisie, le mensonge, l'insensibilité ou l'égoïsme.

C'est ainsi qu'il recommande d'être « plutôt fou avec tout le monde que sage tout seul [1] ». La Bruyère semble faire allusion à cette sentence lorsqu'il écrit : « Il faut faire comme les autres » ; maxime suspecte, qui signifie presque toujours : « Il faut mal faire, », dès qu'on l'étend au delà de ces choses purement extérieures, qui n'ont point de suite, qui dépendent de l'usage, de la mode ou des bienséances [2]. » Et c'est bien avec la restriction de La Bruyère que l'entend Gracián, qui a pris soin de corriger lui-même son aphorisme en ajoutant : « Plutôt sage avec les autres que fou tout seul [3] ». Car, s'il recommande de se soumettre à la mode, aussi bien pour les choses de l'esprit que pour celles du corps, il prend soin de spécifier « qu'il n'y a que dans le bien que ne vaut plus cette règle de vie, car il faut toujours pratiquer la vertu [4]. »

Le conseil de « penser comme le petit nombre et parler comme le grand nombre » semblerait au premier abord autoriser le

1. Maxime 133 : « Antes loco con todos que cuerdo a solas ».

2. *Des jugements*.

3. Maxime 133 : « Mas yo moderaria el aforismo, diziendo : antes cuerdo con los demas, que loco a solas. »

4. Maxime 120 : « Vivir a lo platico. Acomodese el cuerdo a lo presente, aunque le parezca mejor lo passado, assi en los arreos del alma, como del cuerpo. Solo en la bondad no vale esta regla de vivir : que siempre se ha de platicar la virtud... Viua el discreto como puede, si no como querria. »

mensonge, si la façon dont il est commenté n'en excluait absolument l'emploi. Il s'agit simplement de démontrer que « toute vérité n'est pas bonne à dire ». « Le sage évite autant d'être contredit que de contredire ». Sa critique est prompte, mais il se garde de la rendre publique, il ne la confie qu'à ses amis les plus sûrs [1].

De prime abord les maximes sur l'amitié ne sont pas moins choquantes. « Il ne faut pas aimer ni haïr pour toujours [2] », dit Gracián. Les amis qui se détournent, deviennent souvent vos pires ennemis : il faut donc prévoir la possibilité de ce changement. La Bruyère s'est élevé violemment contre cette pensée.

« Vivre avec ses ennemis, dit-il, comme s'ils devoient un jour être nos amis, et vivre avec nos amis comme s'ils pouvoient devenir nos ennemis, n'est ni selon la nature de la haine, ni selon les règles de l'amitié. Ce n'est point une maxime morale, mais politique [3]. »

La Bruyère n'a que trop raison si l'on considère cette maxime comme une règle de morale : il y aurait là, soit une indigne sécheresse de cœur, soit une insigne lâcheté ; et d'ailleurs, comme l'a bien remarqué le moraliste français, ni l'affection, ni la haine ne sont capables de se dominer de la sorte. Mais c'est qu'il n'y a là qu'une maxime politique, qu'il ne s'agit que des amis ou des ennemis politiques, et que Gracián n'a fait en somme que reproduire le conseil de Bacon qui dit :

« Le septième précepte (de l'art de s'avancer dans le monde) est cette antique maxime de Bias, pourvu toutefois qu'on n'y voie pas un encouragement à la perfidie, mais seulement une raison d'être circonspect et de modérer ses pas-

1. Maxime 43 : « Sentir con los menos, y hablar con los mas... Tanto huye de ser contradicho el cuerdo, como de contradezir : lo que es pronto à la censura es detenido à la publicidad della. El sentir es libre, no se puede ni deue violentar ; retirase al sagrado de su silencio, y si tal vez se permite, es à sombra de pocos, y cuerdos. »

2. « No se ha de querer, ni aborrecer para siempre. » Maxime 217.

3. *Du cœur*.

sions. « Aime ton ami, dit-il, comme pouvant devenir ton ennemi, et hais ton ennemi comme pouvant devenir ton ami [1]. »

Toutes les Maximes de l'*Oráculo* qui roulent sur l'amitié doivent être entendues de la même façon, même lorsqu'au premier abord elles semblent dénoter de la tendresse.

Il faut avoir des amis : « c'est une seconde existence [2] » dit Gracián ; mais en quoi ? En ce que l'ami double votre force ou votre sécurité par ses éloges ou par ses bons offices : il ne s'agit donc pas d'amis intimes, ni même de confidents, bien que quelques-uns puissent le devenir dans la suite, mais d'amis utiles.

Il faut gagner l'affection, mais comme un excellent moyen de gagner l'esprit, et, une fois acquise, il faut s'en servir [3].

D'ailleurs ce qu'il faut rechercher dans l'amitié, c'est le plaisir ou le profit. Ne souhaitons pas trop de bonheur à nos amis si nous ne voulons pas les perdre [4], et ne les multiplions pas de crainte de nous tromper sur leur compte : il faut que l'ami ait les trois qualités de l'être : un, bon et vrai [5].

Même avec cet unique ami on se tiendra toujours sur la défensive. On ne se donnera pas à lui tout entier.

---

1. *De dignitate et augmentis scientiarum*, VIII, 2. Publius Syrus exprime la même idée : « Ita amicum habeas, posse inimicum fieri ut putes. »

2. Maxime 111 : « Tener amigos. Es el segundo ser... Cada dia se ha de diligenciar vno, aunque no para intimo, para aficionado, que algunos se quedan despues para confidentes, passando por el acierto del delecto. »

3. Maxime 112 : « Ganar la pia aficion... Entrase por el afecto al concepto... puedese diligenciar, y saberse valer della. »

4. Maxime 156 : « Amigos de eleccion... Ay amistades legitimas, y otras adulterinas ; estas para la delectacion, aquellas para la fecundidad de aciertos : hallanse pocos de la persona y muchos de la fortuna... Ni desearles mucha fortuna si no los quiere perder. »

5. Maxime 158 : « Saber vsar de los amigos... No solo se ha de procurar en ello conseguir el gusto, sino la vtilidad, que ha de tener las tres calidades del bien, otros dizen las del ente, vno, bueno y verdadero. »

Il ne suffit, en effet, ni du sang, ni de l'amitié, ni de l'obligation la plus stricte ; car il y a grande différence entre livrer son cœur ou sa volonté : la plus grande union admet une exception, sans que s'en offensent les lois de la délicatesse; l'ami se réserve toujours quelque secret, et le fils même sur quelque point garde son quant-à-soi vis-à-vis de son père : il est des choses dont on se cache avec les uns, et que l'on communique aux autres et inversement, en sorte qu'on en vient à accorder ou à refuser toute chose en distinguant ceux à qui il convient [1].

J'ai traduit cette dernière Maxime en entier parce qu'elle donne une idée de la finesse psychologique dont Gracián fait preuve à l'occasion. Elle ne contient certes rien de formellement contraire à l'amitié ; et cependant ne se sent-on pas bien éloigné, en la lisant, de la belle définition qui dit que « l'ami est un autre soi-même ? » Dans son *Criticón*, il a peint l'amitié sous des couleurs plus séduisantes. Le serviteur de Salastano, chargé de lui chercher pour son Musée un ami véritable, arrive aux confins de la Catalogne où il trouve un être fantastique, un et triple à la fois, qui lui dit que l'amitié « n'est qu'une âme en plusieurs corps ». Et pourtant, dans cet éloge si enthousiaste, où Gérion déclare qu'il est « cet autre moi, le type idéal de l'amitié [2] » la défiance de Gracián se manifeste encore, car il note que les miroirs de l'hospitalière demeure sont d'acier ou d'argent, mais non de cristal, pour qu'ils ne se cassent pas.

Force est de confesser que l'on ne voit pas que Gracián ait noué avec des hommes de sa condition, ou de sa profession, une de ces amitiés profondes et naïves comme en forment les cœurs généreux, et que son intimité avec Lastanosa, ou Pablo de Parada, les deux personnes qui semblent avoir tenu le plus de place dans ses affections, peut, elle-même, être entachée du soupçon d'intérêt.

A ces deux protecteurs, d'un rang supérieur au sien, il a pu

1. Maxime 260 : « ni serà, ni tendrà à ninguno todo por suyo. »

2. « Yo soi... el de tres vno ; aquel otro yo, idea de la amistad. » *Criticón*, II, 3, p. 59.

consacrer une véritable sympathie, mais il a su trop bien profiter de la leur pour que le triste conseil de savoir user de l'amitié[1] ne vienne pas rendre la sienne un peu suspecte.

Parfois ces préceptes utilitaires prennent une forme encore plus choquante. « Il faut s'éviter les chagrins » dit Gracián, et si l'on doit choisir entre la peine d'autrui et la sienne propre, ne pas hésiter à préférer celle d'autrui[2]. Il est donc naturel de détourner sur les autres les désagréments qui nous menacent[3], et, à supposer que l'on éprouve de la compassion pour les malheureux, il faut bien se garder d'en faire montre, si l'on doit, pour cela, se brouiller avec les gens heureux : il est même d'une conduite habile de s'écarter des infortunés[4].

Tous ces conseils, pris au pied de la lettre, pourraient justifier une conduite abominable; en réalité Gracián sous-entend toujours que la vertu ne perd jamais ses droits, mais juge que, dans les affaires de peu d'importance, dans les relations mondaines, par exemple, il est permis d'économiser un héroïsme qui ne servirait qu'à vous attirer des désagréments.

Remarquons, en terminant, ces maximes sur la chance, sur la fortune, qui semblent un peu étranges dans la bouche d'un religieux. Gracián, comme je l'ai déjà signalé, a une croyance presque superstitieuse dans la fortune : entouré de joueurs,

1. Maxime 112 : « Ganar la pia aficion. »

2. Maxime 64 : « Saberse escusar pesares... Nunca se ha de pecar contra la dicha propia, por complazer al que aconseja, y se queda fuera : y en todo acontecimiento, siempre que se encontraren el hazer plazer a otro, con el hazerse à si pesar, es licion de conueniencia, que vale mas que el otro se disguste aora, que no tu despues, y sin remedio. »

3. Maxime 149 : « Saber declinar a otro los males : tener escudos contra la maleuolencia... Aya pues vn testa de yerros, terrero de infelicidades, a costa de su misma ambicion. »

4. Maxime 163 : « Nunca por la compassion del infeliz se ha de incurrir en la desgracia del afortunado... Ay algunos, que nunca van sino con los desdichados y ladean oy por infeliz, al que huyeron ayer por afortunado ; arguye tal vez nobleza del natural, pero no sagacidad. »

comme il l'était[1], peut-être a-t-il cédé plus qu'il n'aurait fallu, à l'influence qu'exerce leur folie, bien qu'il déclare par ailleurs qu'il n'existe d'autre fortune que la prudence ou l'imprudence[2].

Il est évident que la lecture de l'*Oráculo* ne donne pas l'impression d'un ouvrage écrit par un religieux : mais, si l'auteur avait pour objet de donner les règles de la prudence mondaine, peut-on s'étonner qu'il ait omis de les fonder sur la vertu ? Il leur a donné comme base l'intérêt : aussi semblent-elles égoïstes, sèches, d'un âpre pessimisme, si l'on admet que l'humanité se compose d'un nombre infini d'imbéciles exploités par quelques malins. Ainsi les entendront un Schopenhauer ou un Nietzsche, parce qu'ils prendront comme règles de morale ces préceptes de sagesse mondaine. Mais on ne saurait oublier que derrière l'auteur de l'*Oráculo* se cache l'homme qui a embrassé la vie religieuse, et qui l'a supportée, semble-t-il, sans peine et sans regrets, qui a su faire son devoir de prêtre et de patriote lorsque l'occasion s'en est présentée, qui a consacré la meilleure partie de son existence à prêcher, à confesser, à enseigner, et dont les écrits n'ont été vraiment qu'un délassement, qu'un jeu dans ses heures de loisir. L'assurance même de sa foi, de sa soumission à la loi morale religieuse, l'a dispensé de recourir à ces principes pour corriger ou atténuer ce que les maximes de l'*Oráculo* peuvent avoir de choquant pour un incrédule.

Qu'il n'ait pas eu un cœur chaud, comme il arrive d'ordinaire à ceux dont l'esprit est particulièrement avisé ou aigu, cela semble probable ; qu'il ait été insensible, rien ne l'indique.

Gracián n'est pas une âme forte ; l'horreur sacrée qu'il éprouve pour la solitude en est la preuve. Il dirait volontiers avec Pascal « que le plaisir de la solitude est une chose incompréhensible[3]. »

1. Voir appendice I, lettre 28.
2. Voir Maxime 21 : « No hay mas dicha, ni mas desdicha que prudencia, o imprudencia. » Cet aphorisme se retrouve dans Botero (*Detti*, p. 91).
3. *Pensées*, article IV, édition Havet.

« Pour vivre seul, dit-il lui-même, il faut tenir beaucoup de Dieu, ou tout de la bête[1]. »

Or, fébrile comme je l'ai montré, vivant et pensant en parlant, il avait un impérieux besoin de la société, de l'estime, de l'applaudissement d'autrui : il est naturel que, pour vivre dans le monde, il ait avisé aux moyens de se protéger dans la mesure du possible contre des heurts inévitables : de là cette recherche des petites habiletés qui peuvent, sans dommage pour la conscience, permettre de continuer à fréquenter les hommes.

Et puis, n'y a-t-il pas chez lui ce goût naïf qu'éprouvent beaucoup de très braves gens pour un innocent machiavélisme ? Ils ressentent un secret plaisir à se figurer qu'ils pourraient aussi bien que les coquins mettre en action les astucieuses machines dont ils pâtissent trop souvent : ils se donnent ainsi l'illusion qu'ils sont des victimes volontaires et non des dupes. Il y a sans doute un peu de cela chez Gracián : comme bien d'autres il se plaît à soupeser ces armes dangereuses, dont son honnêteté lui interdit l'usage, mais dont il ne peut s'empêcher d'admirer la trempe et le tranchant.

1. Maxime 133 : « Antes loco con todos que cuerdo a solas... Para viuir a solas ha de tener ò mucho de Dios, ò todo de bestia. » Pascal a dit : « L'homme n'est ni ange ni bête et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête. » *Pensées*, article VII, nº 13, édition Havet.

CHAPITRE XII

El Criticón. — Analyse. — Sources. — Signification de cet ouvrage.

Dans la série des ouvrages moraux de Gracián, le *Criticón* occupe une place à part : c'est le livre qu'il a le plus travaillé, celui qui lui attira la disgrâce qui devait le tuer, celui qu'il a mis une ténacité tout aragonaise à publier, et qui contient l'expérience de ses cinquante années. C'est en lisant ce roman philosophique que l'on peut vraiment connaître Gracián, faire son « anatomie morale », selon sa propre expression. Dans ses autres écrits, son état, la responsabilité qu'il était obligé de prendre des idées qu'il formulait, l'ont assurément contraint à dénaturer sa pensée, surtout par omission. Dans le roman, par l'intermédiaire de ses personnages, il a pu se risquer à lancer des critiques audacieuses, à émettre des jugements sincères, qu'il pouvait d'ailleurs refuser d'endosser. C'est véritablement son chef-d'œuvre : s'il ne jouit pas de la réputation qu'il mérite, c'est qu'il est intraduisible, par suite inaccessible à ceux qui n'entendent pas l'espagnol, et difficile même pour des Espagnols, en raison de l'usage d'une langue prodigieusement subtile et des innombrables allusions à des événements ou à des personnages contemporains, dont nous avons aujourd'hui perdu la clé : en sorte que la partie purement morale du livre peut seule intéresser un lecteur de nos jours, tandis qu'au temps où il parut, chacun de ses chapitres devait avoir toute la saveur d'un pamphlet ou d'un article de journal [1].

Gracián paraît avoir conçu longtemps d'avance cet ouvrage. Le dernier chapitre du *Discreto* en indique vaguement quelques

1. Le livre eut un grand succès dès son apparition, comme le montre cette phrase de la *Critica de reflección* (p. 81-82) : « ¡bien se conoce el acierto, pues el mundo todo lo celebra ; y el papel corre sin parar en las tiendas de libros. »

données essentielles. Quant à l'élaboration, elle fut lente et compliquée. J'aime à me figurer que le *Criticón* est l'œuvre non seulement de Gracián, mais encore de Lastanosa et de ses amis.

Nous avons le témoignage formel de cette intervention de Lastanosa dans la correspondance de Gracián : nous y voyons que ce dernier communiquait, à mesure qu'il les composait, les chapitres du *Criticón* à son ami, et que celui-ci les renvoyait corrigés, ou annotés. C'étaient sans doute des heures exquises que passait don Vincencio, lorsqu'au reçu d'une de ces *Crisis* il s'enfermait dans sa bibliothèque pour en donner lecture à ses familiers, à son frère le chanoine, au comte de Guimerá, à Salinas par exemple. Les rires et les applaudissements devaient saluer au passage ces allusions piquantes, ces phrases, qui paraissent obscures lorsqu'on les lit tout bas, mais qui prononcées tout haut, avec le geste, avec les pauses nécessaires, s'éclairent soudain, tiennent perpétuellement l'auditeur en suspens et le surprennent sans relâche. Puis, la dernière page une fois tournée, chacun proposait le calembour, le trait mordant que lui avait suggéré la lecture et qui ornait bientôt les marges du manuscrit que l'on renvoyait à l'auteur : et Gracián choisissait, dans ces matériaux nouveaux, ceux qui lui convenaient, et les insérait dans ses *Crisis* pour le plus grand plaisir des amis qu'il intéressait ainsi au succès de son livre. Ainsi s'explique à mon avis le nombre prodigieux de jeux de mots, de traits satiriques, d'idées bouffonnes dont fourmille le *Criticón*, et qu'on se résigne difficilement à attribuer à l'imagination d'un seul homme, pour féconde qu'elle ait été. Pour en donner un exemple concret, l'invention si plaisante de la réforme des proverbes [1], qui consiste à leur donner un sens complètement opposé à celui qu'ils ont d'ordinaire, se trouvait déjà, comme on l'a vu, dans le *Discreto*, où elle est

1. *Criticón*, III, 6.

attribuée à Andrés[1] : elle n'a pu évidemment être menée à bonne fin que par une société de beaux esprits qui se sont un jour divertis à prendre les proverbes un à un et à essayer de les retourner. En sorte que le *Criticón* incarne non seulement l'esprit de Gracián, mais, en quelque sorte, celui même de l'Aragon.

Nous en possédons l'édition princeps : elle est extrêmement rare, car, de la première partie, je ne connais d'autre exemplaire que celui du British Museum, provenant de la bibliothèque de Salvá. Elle porte le titre suivant :

El Criticon | Primera Parte | En | La Primavera | de la Niñez, | y en | el estio de la ivventvd. | Avtor | Garcia de Marlones. | Y lo dedica | Al Valeroso Cavallero | Don Pablo de Parada, | De la orden de Christo, | General de la Artilleria, y Governa- | dor de Tortosa. | Con licencia. | En Zaragoza, por Ivan Nogves, y a su costa | Año M.DC.LI[2].

Nous avons déjà vu que le pseudonyme de García de Marlones n'était que l'anagramme des noms Gracián et Morales, et quelle fut la raison qui le fit adopter par l'auteur.

Une seconde édition de cette première partie parut en 1658, sous le titre :

El Criticon, | Primera Parte. | En | La Primavera | de la niñez, | y en | el estio de la ivventvd. | Su Autor Lorenço Gracian. | Y lo dedica | Al Valeroso Cavallero D. | Pablo de Parada, de la orden de Christo, General | de la Artilleria : y Gouernador de Tortosa. | Con licencia. | En Madrid. Por Pablo de Val. Año 1658. | Vendese en casa de la viuda de Francisco Lamberto, | en la carrera de San Geronimo[3].

---

1. « Y el necio mas sabe de la casa agena, que de la suya, que ya hasta los refranes andan al reues. » *Discreto*, VIII, p. 146.

2. Licence du vicaire général Salá. — Censure du P. Antonio Liperi « en Zaragoça 6. de Iunio de 1651. » — Imprimatur de Canales. — Dédicace de García de Marlones. — A qvien leyere. — Errata. — Texte. — In-8° de 288 pp.

3. Censure du P. Antonio Liperi. — Imprimatur de Canales. — Dédicace de Lorenço Gracián. — A qvien leyere. — Licence à la veuve de Francisco Lamberto « En Madrid a 11 de Abril de 1658. » — Errata. — Légalisation des errata « Madrid 13. de Abril de 1658. » du Lic. Carlos Murcia de la Llana. Texte. In-8° de 288 pp.

D'où vient ce titre de *Criticón*, adopté par Gracián pour son roman, et qui semble avoir été pour ses confrères un sujet de scandale [1] ? Dans le *Discreto*, le *Realce XVI* portait le sous-titre de *Satiricón*, évidemment emprunté au célèbre roman qu'on attribuait alors à Pétrone, peut-être par l'intermédiaire de Barclay, dont le *Satyricon* avait paru en 1603. Dans cet ouvrage, dont le souvenir même devait être honni dans la Compagnie, Barclay avait attaqué les Jésuites. On pourrait se demander si ce ne fut pas la raison pour laquelle au mot de *Satiriçón* Gracián préféra celui de *Criticón*. Mais la vérité c'est qu'ayant intitulé *Crisis*, ou *Critiques*, les différents chapitres de son ouvrage, il voulut indiquer qu'il entendait faire, non une satire impitoyable mais une analyse impartiale des mœurs. humaines. Du mot *Crisis* dérivait tout naturellement celui de *Critiçón*.

Le plan du roman est très simple. Une tempête jette sur les côtes de Sainte-Hélène, au temps de Philippe IV, un naufragé à cheveux blancs du nom de Critilo, c'est-à-dire le Critique, l'homme judicieux. Il y est accueilli par un sauvage qui n'a d'autre langage que le cri des fauves et le chant des oiseaux : c'est Andrenio, ἀνήρ, l'homme de la nature. Critilo lui apprend à parler, et, lorsqu'il est en état de s'exprimer, lui demande qui il est, comment il se trouve seul dans cette île déserte. Andrenio raconte qu'il s'est éveillé un jour au fond d'une obscure caverne, au milieu de fauves dont l'un le nourrit de son lait et plus tard des fruits qu'il rapportait à ses petits. Ainsi privé de la lumière du jour, Andrenio, prisonnier, grandissait inconscient, lorsque soudain la lumière de la raison dissipe les ténèbres de son esprit : il se replie sur lui-même, s'examine : « Suis-je, ou ne suis-je pas, dit-il. Mais si je suis, qui suis-je ? qui m'a donné l'être et pourquoi me l'a-t-il donné [2] ? » Il commence donc à se com-

1. Voir Appendice I, lettre 29.

2. « Pero llegando a cierto termino de crecer, y de viuir, me salteó de repente vn tan extraordinario impetu de conocimiento, vn tan grande golpe

parer à ses compagnons ; il remarque qu'il s'en distingue, non seulement par son extérieur, mais encore, « en ce qu'il rit et pleure, tandis qu'ils hurlent ». Dès lors il sent croître en lui le désir de sortir de sa prison, il s'efforce de voir et de savoir. Mais, comme les prisonniers de Platon dans leur caverne, il ne pouvait se faire une idée du monde extérieur, et le bruit des flots, de la pluie, du tonnerre, quelquefois même le son de voix mystérieuses, qui étaient des voix humaines, venaient troubler et torturer son esprit avide de connaissance à en mourir.

Un jour, enfin, un tremblement de terre vient briser les parois de sa prison : épouvanté par ce bruit surprenant, par le fracas des rochers qui s'écroulent, Andrenio s'évanouit. Il est rappelé à lui par l'apparition du jour naissant, « jour éclatant, jour grand, jour infiniment heureux, le meilleur de toute sa vie. » Il se lève et s'approche de la fissure par laquelle pénètre la lumière. A ses regards ravis s'offre le spectacle du monde [1]. Son

---

de luz, y de aduertencia, que reboluiendo sobre mi comencé a reconocerme haziendo vna, y otra reflexion sobre mi proprio ser. « Que es esto, dezia, soy, ó no soy ? Pero pues viuo, pues conozco, y aduierto, ser tengo. Mas si soy, quien soy yo ? Quien me ha dado este ser, y para que me lo ha dado ? » *Criticón*, I, 1, p. 10. Il est bon de rappeler ici que le *Discours de la Méthode* avait paru en 1637.

1. Milton, qui était polyglotte, eut-il connaissance de ce remarquable passage du *Criticón* ? Ce fut vers 1655 qu'il commença son *Paradis perdu*, achevé vers 1665. Au VIII[e] chant de ce poème, Adam raconte, lui aussi, à l'Archange Raphaël ses impressions au moment où il s'éveilla à la vie : « As new waked from soundest sleep, | Soft on the flowery herb I found me laid | In balmy sweat, which with his beams the sun | Soon dried, and on the reeking moisture fed. | Straight toward Heaven my wondering eyes I turned | And gazed a while the ample sky ; till, raised | By quick instinctive motion, up I sprung, | As thitherward endeavouring, and upright | Stood on my feet about me round I saw | Hill, dale, and shady woods, and sunny plains, | And liquid lapse of murmuring streams ; by these | Creatures that lived, and moved, and walked, or flew | Birds on the branches warbling ; all things smiled ; | With fragrance and with joy my heart o'erflowed. » (V. 252 et suivants.) Plus loin il s'examine lui-même :

âme tout entière semble se concentrer dans ses yeux et, tout un jour, il reste immobilisé dans sa contemplation. Il voit se lever le soleil, qu'il craint ensuite lorsqu'il le voit se rapprocher, et dont la disparition lui cause un moment de désespoir : mais il se ranime au spectacle incomparable de la nuit étincelante d'étoiles, et bientôt éclairée par la douce lumière de la lune. Enfin le soleil reparaît ; mais Andrenio le salue avec moins d'enthousiasme, « car, ajoute sentencieusement Critilo, le soleil même la seconde fois n'effraie plus, et la troisième n'étonne plus [1] ».

Andrenio s'avance alors sur la terre et tous les objets qu'il découvre le plongent tour à tour dans le ravissement : les fleurs et les fruits par leur diversité, leur parfum, ou leur goût ; les animaux par leurs formes, leurs cris ou leurs chants provoquent son admiration. Et Gracián ne manque pas de faire remarquer par Critilo que le mâle est toujours plus élégant et plus beau que la femelle [2].

« Myself I then pensed, and limb by limb | Surveyed, and sometimes went, aud sometimes ran | With supple joints, as lively vigour led : | But who I was, or where, or from what cause, | Knew not ; to speak I tried, and forthwith spake ; | My tongue obeyed, and readily could name | Whate'er I saw. » (*Ibid.*, v. 266 et s.) Il est remarquable que Gracián, s'écartant de l'opinion traditionnelle, reproduite par Milton, ne considère pas l'acquisition du langage comme spontanée, puisqu'Andrenio a besoin des leçons de Critilo pour apprendre à parler. Plus loin s'adressant au soleil, aux créatures, Adam s'écrie : «... Tell | Tell if ye saw, how came I thus, how here ? | Not of myself ; by some great Maker, then | In goodness and in power pre-eminent ; | Tell me, how may I know him, how adore, | From whom I have that thus I move and live, | And feel that I am happier than I know ? » (*Ibid.*, v. 274 et s.) Dans le chant IV (v. 449 et s.) : Ève dit : « That day I oft remember, when from sleep | I first awaked, and found myself reposed | Under a shade of flowers, much wondering when | And what I was, whenche thither brought and how. » Gracián n'a pas eu l'idée du miroir formé par la surface de l'eau dans lequel Ève découvre son image aux vers suivants.

1. « Que aun el Sol (dit Critilo), a la segunda vez ya no espanta, ni a la tercera admira. » *Criticón*, I, 2, p. 27.

2. « Y entre todas (añadio Critilo) assi aues, como fieras, notaràs siempre que es mas galan, y mas vistoso el macho que la hembra, apoyando lo mismo

Le spectacle grandiose de la mer en fureur, impuissante cependant à envahir la terre, l'alternance des jours et des nuits, de la sécheresse et des pluies, font concevoir à Andrenio l'harmonie de l'univers et la nécessité d'un Créateur.

Ayant ainsi satisfait la curiosité de Critilo, Andrenio lui demande à son tour de lui conter son histoire. Mais au moment où le vieillard s'apprêtait à le satisfaire, ils aperçoivent des vaisseaux : à cette vue Critilo se trouble et gémit et, dans un accès de misanthropie farouche, met en garde le jeune Andrenio contre les hommes qu'il ne connaît pas encore, et avec lesquels il lui faudra vivre désormais. Les hommes, lui dit-il, sont plus féroces que les bêtes féroces ; et, pour lui en donner l'idée, il lui conte l'aventure de ce criminel, enfermé dans un caveau avec toutes sortes de bêtes qui devaient le faire périr. Attiré par ses gémissements, un passant charitable lève la pierre qui couvrait la fosse. Il voit aussitôt sortir un tigre, un serpent, tous les autres animaux malfaisants qui y étaient renfermés : loin de nuire à l'imprudent qui leur rendait la liberté, ils le remercient tour à tour de les avoir délivrés de la compagnie du criminel et lui conseillent de fuir immédiatement, avant que l'homme ne sorte. Ce dernier apparaît en effet, et son premier acte est de tuer son bienfaiteur pour le dépouiller. Tels sont les hommes ; quant aux femmes, elles sont encore plus à craindre [1].

A ce moment la flotte aborde ; on s'étonne de trouver ces deux hommes dans l'île, et Critilo prétend que, s'étant endormis, ils ont été abandonnés par une flotte précédente. On les accueille avec joie et l'on fait voile vers l'Espagne. Pendant le voyage, Critilo raconte à son ami ses aventures.

---

en el hombre por mas que lo desmienta la femenil inclinacion, y lo dissimule la cortesia. » *Criticón*, I, 3, p. 36. Cette attaque contre les femmes fait songer au mot de Bossuet : « Les femmes n'ont qu'à se souvenir de leur origine ; et, sans trop vanter leur délicatesse, songer après tout qu'elles viennent d'un os surnuméraire où il n'y avait de beauté que celle que Dieu y voulut mettre. » *Élévations sur les Mystères*, V, 2, *La création du second sexe*.

1. *Criticón*, I, 4, p. 56-57.

Il est né en pleine mer pendant une horrible tempête, sur la flotte qui transportait ses parents à Goa, où son père allait occuper une charge lucrative. Fils unique, gâté par ses parents, il s'abandonne à la débauche, puis devient amoureux d'une jeune fille noble, mais pauvre, du nom de Felisinda [1].

Ses parents s'opposent à leur union ; il s'obstine, et voit mourir de chagrin son père, bientôt suivi par sa mère dans le tombeau. Fils dénaturé, il se réjouit d'être enfin libre de satisfaire son caprice. Mais, le frère de Felisinda étant mort soudainement, la jeune fille devient un des plus riches partis de Goa : le fils du vice-roi aspire à sa main, et, pour se débarrasser d'un rival, suscite à Critilo des procès au sujet de son héritage. Les parents de Felisinda l'accordent enfin au fils du vice-roi. Furieux, Critilo provoque son rival et le tue. Le scandale est grand, Critilo est arrêté ; on pille cependant sa maison ; il perd son procès et toute sa fortune. Enfin les parents de Felisinda quittent Goa pour retourner en Europe avec leur fille enceinte des œuvres de Critilo.

Accablé d'abord par tant d'infortunes, Critilo se désespère dans sa prison ; mais il finit par réfléchir, par lire de bons livres. Son âme s'éclaire et s'apaise. Pendant ce temps, les vice-rois se succèdent, sans que ses ennemis désarment. Un jour enfin arrive l'ordre, sollicité en sous-main par Felisinda, de le ramener en Espagne où sa cause est évoquée. On l'embarque sur un navire dont le capitaine devient son ami ; mais il a eu l'imprudence de lui laisser voir des bijoux qu'il avait pu soustraire au pillage de ses biens, et, un soir qu'ils se promenaient tous deux sur le tillac, le perfide capitaine, poussé par la cupidité, jette Critilo d'un coup d'épaule dans la mer, en appelant à l'aide comme si c'eût été un accident fortuit : on jette à Critilo des planches : il en saisit une tandis que le navire s'éloigne. Une tempête s'élève heureusement pour lui et jette le naufragé sur le rivage de Sainte-Hélène.

1. Jeu de mots sur *Felix Inda* (?).

Cependant la flotte aborde en Espagne : nos deux héros débarquent. Critilo met une dernière fois son compagnon en garde contre la civilisation. « Tout est bien sortant des mains de l'Auteur des choses, dira plus tard Rousseau ; tout dégénère entre les mains de l'homme [1] ». « Tout ce qu'a fait l'artisan suprême, dit Gracián, est si achevé qu'on ne saurait le perfectionner ; mais tout ce que les hommes y ont ajouté est imparfait. Dieu a tout créé harmonieusement concerté ; l'homme a tout confondu [2] ».

Nos deux pèlerins, à peine débarqués, commencent à suivre la route de la vie. A partir de ce moment les allégories les plus étranges et les plus imprévues marquent chacune des étapes de leur voyage : le naïf Andrenio se laisse infailliblement aller à ses instincts ; Critilo, guidé par la raison, résiste aux siens, sans parvenir toujours à arrêter son compagnon, qu'il voit courir à sa perte. Arrivé au carrefour du Vice et de la Vertu, auquel avait hésité Hercule, il est fort étonné de trouver trois chemins : il découvre que la bonne voie est celle du juste milieu, également éloignée du vice et de l'aspiration à une vertu trop haute : il y entraîne Andrenio, et tout de suite les deux voyageurs se sentent à l'aise ; mais le plus jeune s'étonne que le chemin monte sans cesse : « Il semble nous conduire au ciel, dit-il. — C'est vrai, » répond Critilo, donnant ainsi la clef même du roman, « car c'est le sentier de l'éternité » [3].

Ils arrivent enfin dans une grande ville, où ils s'étonnent de ne pas rencontrer un seul homme ; le centaure Chiron, qui

1. *Émile*, édition Hachette, II, p. 3, début du livre I.

2. « Todo quanto obrò el supremo Artifice, està tan acabado, que no se puede mejorar : mas todo quanto han añadido los hombres, es imperfecto : criòlo Dios muy concertado, y el hombre lo ha confundido, digo lo que ha podido alcançar, que aun donde no ha llegado con el poder, con la imaginacion ha pretendido trabucarlo. » *Criticón*, I, 5, p. 73-74.

3. « Este camino mas parece que nos lleua al Cielo, que al mundo. — Assi es, le respondiò Critilo, porque son las sendas de la eternidad. » *Criticon*, I, 5, p. 91.

s'offre à eux pour les conduire, leur montre que tout va à l'envers ; certains marchent sur la tête, d'autres à reculons ; les femmes commandent aux hommes.

Ils aperçoivent bientôt la fontaine des illusions à laquelle les sots se précipitent pour y boire leurs propres chimères, et Critilo n'a pas le temps d'empêcher Andrenio d'y humecter ses lèvres. Ils assistent sur la place publique aux boniments et aux tours des charlatans politiques, que Falimundo, le Prince des illusions, surveille derrière les jalousies de son palais. Andrenio veut faire sa cour à ce prince invisible et Critilo, ne pouvant l'arracher à sa chimère, continue seul sa route pour arriver à la cour de la sage Artemia, déesse de la culture intellectuelle : il y est accueilli à bras ouverts et supplie cette puissante divinité de guérir Andrenio de sa folie : Artemia y consent : elle envoie un sage qui fait voir à Andrenio dans le miroir de la *Désillusion* que Falimundo n'est qu'un monstre hideux et informe, et ramène à sa cour le jeune homme repentant. Elle lui fait raconter ses aventures. Andrenio y ajoute la découverte qu'il fit de lui-même : cette anatomie morale, dans laquelle le corps humain est envisagé dans sa valeur allégorique constitue un tour de force d'ingéniosité.

Mais cette docte conversation est interrompue par les clameurs de la foule des imbéciles que l'Envie, soudoyée par Falimundo, a soulevée contre Artemia. Celle-ci se tire momentanément d'affaire en recourant au stratagème de Colomb. Profitant de l'approche d'une éclipse, elle annonce qu'elle va faire disparaître le soleil et remplit ainsi ses ennemis de terreur. Mais, sachant que la haine des sots pour ceux qui leur sont supérieurs ne désarme jamais, elle se décide à porter ses pénates ailleurs, et fait choix de la ville de Tolède. Andrenio et Critilo l'y accompagnent, puis prennent congé d'elle pour se rendre à Madrid, où le vieillard espère retrouver Felisinda.

En chemin, ils sont arrêtés par une bande d'aimables brigands, commandés par Volusia (*voluptas*), qui font prisonniers tous les passants, mais ne les enchaînent qu'avec les liens que chacun

d'eux choisit. Andrenio demande à être attaché avec des fleurs, et Critilo avec des livres. Ils arrivent enfin à Madrid ; mais à peine entrés, Andrenio est accosté par un page qui se présente de la part de Falsirena, sa cousine, et le sollicite d'aller la voir. Le naïf jeune homme, quoique surpris d'abord, va voir l'enchanteresse qui l'accueille à bras ouverts, prétend être nièce de Felisinda et n'a pas de cesse qu'il n'accepte de venir loger chez elle. Apprenant qu'Andrenio a un compagnon, elle veut déterminer Critilo lui-même à venir s'installer dans sa demeure, et le vieillard, d'abord incrédule, finit par y consentir, dans l'espérance de revoir Felisinda dont Andrenio serait le fils, au dire de Falsirena. Follement épris de sa belle cousine, Andrenio refuse d'accompagner Critilo dans une excursion que celui-ci veut faire à l'Escurial et à Aranjuez, avant de partir pour l'Allemagne où Falsirena dit que se trouve sa tante. A son retour, Critilo ne retrouve plus le palais de l'enchanteresse : il ne voit qu'une masure infecte et abandonnée : les voisins lui apprennent que Falsirena n'est qu'une aventurière qui dupe successivement, dans tous les quartiers de la ville, les riches étrangers. Inquiet du sort d'Andrenio, il le cherche partout, aidé par *Egenio*, l'homme aux six sens. En effet, à chaque étape de la vie, les deux pèlerins trouvent le guide et le maître qui leur révélera la signification de ce qu'ils voient : c'est le plus souvent une qualité personnifiée. Ici Egenio incarne la nécessité, qui est un sixième sens [1].

En vain, cependant, cherchent-ils Andrenio dans tous les lieux suspects, et croient-ils le reconnaître sous les formes les plus grotesques. « Est-il possible, dit son ami, avec une désolation plaisante, que nous ne puissions pas le trouver parmi tant de bêtes que nous rencontrons ? » [2].

1. « Francesco Queua, hoggi Arciprete de Daroca, parlando con molta libertà sopra vn negotio fastidioso, con Clemente VIII. gli disse, che i grandi & i ricchi haueuano cinque sentimenti, & i poueri sei : perche il bisogno, e la necessità ne aggiungeua loro vno. » Botero, *Detti*, p. 127.

2. « Que es possible... que no le podamos hallar entre tantos brutos como vemos, entre tanta bestia como topamos ? Ni arrastrando el coche de la

Ils reviennent enfin à la maison et, sous un tas de fumier infect, découvrent l'orifice d'un caveau où ils aperçoivent, à la lueur d'une torche que soutient une main admirable ornée de bagues et de bracelets, une foule de corps étendus : jeunes gens, vieillards, savants, tous entièrement nus, sans même un drap pour les ensevelir. Egenio écarte la torche et l'éteint : aussitôt tous se réveillent et s'en vont tout confus et pestant contre les femmes.

Où il y a des joncs, il y a de l'eau, où il y a de la fumée, il y a du feu ; où il y a des femmes il y a des démons. — Quel mal plus grand qu'une femme, disait un vieillard, sinon deux ? — Allons, conclut Critilo, la femme n'a d'esprit que pour le mal ! » Mais Andrenio : « Taisez-vous, leur dit-il ; car malgré tout le mal qu'elles m'ont fait, je confesse ne pouvoir les haïr ni même les oublier, et je vous assure que de tout ce que j'ai vu dans le monde, or, argent, perles, parures, palais, édifices, jardins, fleurs, oiseaux, astres, y compris la lune et le soleil, ce qui m'a plu davantage, c'est la femme ! — Assez, dit Egenio. Allons-nous en d'ici, car sa folie est incurable ! » [1].

Quittant donc la Cour, nos deux Pèlerins passent à la Foire du monde où, au sortir du pays de la jeunesse, chacun fait ses provisions de vices ou de vertus pour le dur voyage de l'âge viril : ils en sortent munis d'une foule de choses utiles, surtout de la

ramera, ni lleuando en andas al que es mas grande que el, ni acuestas al mas pesado, ni al que và dentro la litera en mal Latin, y tan fuera della en buen Romance, ni acarreando inmundicia de costumbres. » *Criticón*, I, 12, p. 263-264.

1. « Donde ay juncos, dezia vno, ay agua, donde humo fuego, y donde mugeres demonios. — Qual es mayor mal que vna muger, dezia vn viejo, sino dos, porque es doblado ? — Basta, que no tiene ingenio sino para mal », dezia Critilo ; pero Andrenio : « Callad, les dixo, que con todo el mal que me han causado, confiesso que no las puedo aborrecer, ni aun oluidar : y os asseguro, que de todo quanto en el mundo he visto, oro, plata, perlas, piedras, palacios, edificios, jardines, flores, aues, Astros, Luna, y el Sol mismo, lo que mas me ha contentado es la muger. — Alto, dixo Egenio, vamos de aqui, que esta es locura sin cura, y el mal que yo tengo que dezir de la muger mala es mucho. » *Criticón*, I, 12, p. 267.

possession d'eux-mêmes, et prennent la route de l'Aragon « car, selon le mot de Ferdinand, comparant les nations d'Espagne aux âges de la vie, les Aragonais sont les hommes faits[1] ». Ici s'arrête la première partie du Criticón.

La seconde parut en 1653 : elle devait primitivement terminer l'ouvrage. Gracián l'annonçait en effet dans son *Avis au lecteur* de la première partie[2]. Mais encouragé par le succès, il la dédoubla et ne publia d'abord que l'âge mur, réservant la vieillesse pour un troisième volume. Nous possédons l'édition originale intitulée :

El Criticon | segvnda parte. | Ivyziosa cortesana | Filosofia, | en | el otoño de la | varonil edad. | Por | Lorenzo Gracian. | Y | Lo dedica | al serenissimo señor | D. Ivan de Austria. Con licencia, | En Huesca por Iuan Nogues. Año 1653. | A costa de Francisco Lamberto, Mercader de Libros. | Vendese en la Carrera de San Geronimo. || [3].

Les voyageurs commencent à s'élever sur les pentes montagneuses où la verdure et les fleurs sont remplacées par les fruits :

1. « Critilo y Andrenio se encaminaron a passar los puertos de la edad varonil en Aragon, de quien dezia aquel su famoso Rey (que en naciendo fue asortado para dar tantos Santiagos, para ser conquistador de tantos Reynos), comparando las Naciones de España a las edades, que los Aragoneses eran los varones. » *Criticón*, I, 13, p. 288.

2. « He diuidido la obra en dos partes, treta de discurrir lo penado, dexando siempre picado el gusto, no molido. » Al que leyere. *Criticón*, I.

3. Dédicace de Lorenço Gracian. — Licencia du Dr. Sala, Saragosse, 24 février 1653. — Censure de Juan Francisco Andrés, Saragosse, 9 mars 1653. — Imprimatur du Régent Exea. — Censura Critica du Licencié Josef Longo, Saragosse, 20 mars 1653. — Texte. — J'ai cru longtemps que Josef Longo n'était autre que Gracián lui-même; mais il n'en est rien : ce personnage a bien existé. Dans son *Aganipe de los Cisnes Aragoneses* (1652), déjà cité, Andrés lui consacre la strophe suivante : « Josef Longo en quien puede lo ingenioso | suplir las consonancias | de las dulces estancias | pero aunque no es su Genio Numeroso | lo primoroso de su culta Idea | lo ensalça hasta la cumbre Pegasia, | Que no consiste solo la Poesia | en aquella acordada melodia. | sino en las (.....) inuenciones | uestidas de elegantes locuciones | y assi por esta parte | en el Apolo su laurel reparte ». || B. N. M. ms. 3660 (ancien M 50).

conduits maintenant par Argus, dont le corps et les membres sont tout couverts d'yeux, ils arrivent à la douane de l'âge viril et s'étonnent de la transformation que subissent ceux qui y passent. Les rieurs en sortent pensifs, ceux qui arrivent en sautant et en dansant, à la française, deviennent sombres et graves comme des Espagnols. Andrenio se demande s'ils se sont mariés, tant il les voit préoccupés [1].

Ils arrivent enfin au sommet de la montagne d'où ils contemplent le chemin parcouru et le pays qui s'étend devant eux : tout à coup ils voient arriver une « merveille qui courait : c'était un domestique prompt, et chose plus étonnante étonnante encore, qui disait du bien de son maître [2]. » Il est envoyé par Salastano (anagramme de Lastanosa) pour obtenir d'Argus un de ses yeux, que celui-ci accorde immédiatement. Mais Andrenio et Critilo, désireux de voir les merveilles rassemblées par Salastano, décident d'aller lui rendre visite. Ils le trouvent occupé à faire les honneurs de sa maison à des officiers portugais ou espagnols, avec lesquels il leur fait parcourir les galeries de son musée : les curiosités qu'il y montre sont présentées ici comme des symboles, dont le maître du logis développe le sens caché. Cette description du palais de Huesca devient particulièrement curieuse si l'on a sous les yeux

1. « No es possible, sino que aqui ai algun encanto, repitia Andrenio, aqui algun misterio ai. O essos hombres se han casado, segun salen pensatiuos. » *Criticón*, II, p. 15. Cette Crisis renferme une allusion à Cervantes : on interdit sévèrement à tous ceux qui ont atteint l'âge mûr, la lecture des romans de chevalerie. « Replicaron algunos, que para passar el tiempo se les diesse facultad de leer las obras de algunos otros Autores, que auian escrito contra estos primeros, burlandose de su quimerico trabajo ; y respondioles la Cordura, que de ningun modo, porque era dar del lodo en el cieno, y auia sido querer sacar del mundo vna necedad con otra mayor. » *Criticón*, II, 1, p. 19.

2. « Estando en esta diuertida fruicion de grandezas, vieron venir ázia si cierta marauilla corriente ; era vn criado pronto, y lo que mas les admirò, fue, que dezia bien de su amo. » *Criticón*, II, 2, p. 36.

celle que Lastanosa en a donnée lui-même [1]. Gracián a scrupuleusement cité les merveilles du jardin, de la ménagerie et surtout de la collection d'armes, en se bornant à les présenter sous forme allégorique.

Tout à coup, survient un nouveau serviteur annonçant qu'il vient de découvrir la merveille qu'il était chargé d'acquérir, et qui surpasse toutes celles qui ornent le musée de Salastano : c'est « un ami véritable ». Après bien des recherches, il l'a trouvé à l'extrémité de la Catalogne : cet être prodigieux a trois corps, mais une seule âme. C'est une ingénieuse manière, sans doute, de faire allusion à l'amitié qui unissait Gracián à Lastanosa et à Pablo de Parada, alors gouverneur de Tortosa, à la frontière de Catalogne. Ce monstre a remis au serviteur son portrait : tous les assistants le regardent, et s'y reconnaissent, dit spirituellement Gracián [2].

Mais il faut se séparer ; les soldats vont retrouver leurs cantonnements, et les deux pèlerins, continuant leur voyage, se dirigent vers la France.

A peine arrivés ils recontrent un indigène qui veut les guider vers le palais de l'or et de l'avarice : c'est en effet sous l'aspect de gueux avides que Gracián présente les Français qui ne sont pas nobles. Ils s'y laissent conduire, et, après avoir parcouru cette triste demeure et constaté la misère du maître qui l'habite, ils ne peuvent en sortir que grâce à la nouvelle leçon de désillusion que leur donne être un être ailé, le Cécrops : celui-ci leur propose de les conduire auprès de Sofisbella, la nymphe de la sagesse, chez laquelle il se rend, et où

1. Je l'ai publiée dans la *Revue Hispanique*, t. XXV, 1913. Voir aussi mon article *Antiquaires d'autrefois* dans la *Revue des Pyrénées*, XXIII, 1911.

2. « Entregòme, al despedirme, esta lamina preciosa, con este su retrato, dedicado a la amigable fineça : miraronle todos con admiracion, y aun repararon en que aquellos rostros eran sus verdaderos retratos, ocasion de quedar declarada y confirmada la amistad entre todos, mui a la enseñanza del Gerion : feliz empleo de la varonil edad. » *Criticón*, II, 3, p. 61.

ils trouveront la liberté parfaite. Mais, en chemin, ils rencontrent un monstre étrange, suivi de la foule nombreuse et enthousiaste de ceux qui « sans avoir étudié passent pour érudits, sans se fatiguer sont savants, sans s'être brûlé les yeux portent une barbe respectable, sans avoir secoué la poussière des livres, font beaucoup de poussière [1] ». Enchanté de cette méthode facile pour devenir savant, sourd aux objurgations de leur guide, Andrenio se met à suivre le monstre, tandis que Critilo se dirige vers la demeure de Sofisbella.

Il y trouve la Nymphe des arts et des lettres ; ce qui donne à Gracián l'occasion de passer en revue les principaux écrivains espagnols, sur lesquels il porte des jugements très curieux, et de glisser quelques compliments à ses amis [2].

En sortant, il traverse la Grande Place où triomphe la populace, composée des sots de toute catégorie, que l'on trouve à tous les degrés de la hiérarchie. Abandonné par le Cécrops, Critilo arrive enfin au palais de la Fortune où mène un escalier glissant; il n'aurait jamais pu le gravir s'il n'avait reconnu tout en haut Andrenio, que sa vulgarité avait fait monter facilement, et qui, lui tendant la main, l'amène devant la Fortune [3] : ils trouvent la déesse fort différente du portrait qu'on en fait d'ordinaire, et l'entendent se justifier spirituellement du reproche qu'on lui fait d'être aveugle et de favoriser les malhonnêtes gens.

En la quittant, les voyageurs passent au couvent d'Hypocrinda (l'hypocrisie) [4] : ce chapitre, un des plus audacieux du roman, dut scandaliser les esprits timorés et ne fut sans doute pas étranger à la disgrâce de l'auteur.

1. *Criticón*, II, 4, p. 86.
2. *Criticón*, II, 4, p. 88-108.
3. « Estando en esta dificultad, assomòse acullà en lo mas alto Andrenio, que por lo vulgar auia subido tan arriba, y estaua mui adelantado en el valer ; conocio a Critilo, que no fue poco desde tan alto... diole luego la mano y leuantòle. » *Criticón*, II, 6, p. 141.
4. *Criticón*, II, 7, *El Hiermo de Hipocrinda*, p. 154-173.

Ils sortent dégoûtés de cette demeure scélérate et s'apprêtent à quitter la France en passant par la Picardie : sur leur route ils se munissent d'armes contre les dangers du chemin à l'arsenal de la Valeur [1].

Ils y voient des armes célèbres, ce qui fournit à l'auteur l'occasion de juger les personnages qui les ont portées. Dans le palais de la Vertu, ils reconnaissent le Pape Innocent X, qui occupait alors la chaire pontificale.

Plus ils se dirigent vers la Cour d'Honoria, la déesse de la Réputation [2]. Pour y arriver, il faut traverser le pont des *Peros* : *pero* désigne une sorte de poire et signifie aussi *mais*. Gracián montre avec une verve étourdissante tous ceux qui s'engagent sur le pont, glissant et trébuchant sur ces *peros* pour la plus grande joie de la galerie ; c'est une des inventions les plus plaisantes du *Criticón*. Les deux amis parviennent à franchir ce pas difficile en fermant les yeux et en se bouchant les oreilles. En entrant dans la ville, où toutes les maisons sont couvertes de verre, ils rencontrent le malicieux Momus, le type de la médisance, qui s'amuse à casser les vitres ; mais aussi l'antithèse de Momus, le *Bobo*, le niais, qui approuve tout, qui trouve tout parfait,

1. C'est ainsi que dans le *Pilgrim's Progress*, Christian s'arme avant de pénétrer dans la Vallée d'humiliation : « The next day they took him, and had him into the Armory, where they shewed him all manner of Furniture, which their Lord had provided for Pilgrims, as Sword, Shield, Helmet, Breast-plate, All-Prayer, and Shoes that would not wear out... They also shewed him some of the Engines which some of his Servants had done wonderful things. They shewed him Moses' Rod, the Hammer and Nail with which Jael slew Sisera, the Pitchers, Trumpets and Lamps too, with which Gideon put to Flight the Armies of Midian, etc... Now he bethought himself of setting forward. But first, said they, let us go again into the Armory : So they did ; and when he came there, they harnessed him from head to foot, with what was of Proof, lest perhaps he should meet with Assaults in the Way. » (*Part the first.*)

2. « Es la honra sombra de la virtud, que la sigue, y no se consigue ; huye del que la busca, y busca a quien la huye ; es efeto del bien obrar, pero no afecto. » *Criticón*, II, 11, p. 234.

mais qui dégoûte par sa bêtise[1]. Ils cherchent vainement l'ambassadeur d'Espagne chez qui devait habiter Felisinda : on leur apprend qu'il vient de quitter l'Allemagne, où se trouvent alors nos voyageurs, pour se rendre à Rome : ils s'apprêtent donc à l'y rejoindre. Mais auparavant ils passent à la Maison des fous : l'humanité tout entière y est enfermée ; chaque nation y loge pour une cause différente, mais « les Français pour cent raisons[2] ». Ils y voient même un homme qui semble avoir échappé à tous les genres de folie : il mérite cependant d'être enfermé parce qu'il se croit seul sage[3].

Cependant le temps passe et les deux pèlerins, reprenant leur route, se dirigent vers « les Alpes chenues, où habite la Vieillesse redoutée ».

La troisième partie parut en 1657, sous le titre suivant :

El Criticon | tercera parte. | En | el invierno de la vejez. | Por | Lorenzo Gracian. | Y lo dedica | Al Doctor Don | Lorenço Frances de Vrritigoyti, | Dean de la Santa Iglesia | de Siguença. | Con Privilegio. | En Madrid. Por Pablo de Val. Año de 1657. | A costa de Francisco Lamberto, vendese en su casa | en la Carrera de San Geronimo. || [4]

---

1. *Criticón*, II, 11, p. 251-253.

2. « Toparon los Ingleses metidos en vna mui alegre jaula. « Que alegramente se condenan estos ? » dixo Andrenio ; y respondieronle estauan alli por vanos ; es achaque de la belleza ; vieron los Españoles en otra por maliciosos, los Italianos por inuencioneros, los Alemanes por furiosos, los Franceses por cien cosas, y los Polacos a la otra vanda. » *Criticón*, II, 13, p. 279-280.

3. « Engauienle, gritaba el Regidor mayor ; y él : « Porque ? — Porque él solo se tiene por cuerdo, y aunque no sea loco, puede ser tenido por tal, como acontece cada dia. Y entiendan todos, que por cuerdos que sean, si dan los otros en dezirles « Al loco ! al loco ! » ò le han de sacar de tino, ò de credito. » *Criticón*, II, 13, p. 285.

4. Dédicace à Lorenzo Francés. — Censure de Fr. Esteban Sans, Madrid, 6 mai 1657. — Licence du Dr. Pedro Fernandez de Parga y Gayoso, Madrid, 5 mai 1657. — Approbation du P. Alonso Muñoz de Otalora, 10 juin 1657. — Privilège. — Errata du Lic. Carlos Murcia de la Llana, Madrid, 30 juillet 1657. — Al que leyere. — Indice de las Crisis. — Texte. — In-8 de 350 pp.

Elle semble témoigner d'un peu de fatigue chez l'auteur, qui montre moins de fécondité dans ses inventions, bien que quelques-unes d'entre elles soient encore excellentes. Elle ne contient que douze *Crisis*, tandis que chacune des deux autres parties en avait treize.

Andrenio et Critilo sont parvenus à la vieillesse : le premier se lamente, tandis que le second est résigné. Ils arrivent au palais de la Vieillesse où donnent accès deux portes, celle des Honneurs et celle des Horreurs. Andrenio passe par celle-ci, mais Critilo par la première. Tous deux sont introduits simultanément devant la déesse qui leur fait connaître les privilèges de la vieillesse honorée et les peines imposées à la vieillesse sans honneur qu'ils vont passer l'un et l'autre.

Reprenant leur route, les deux compagnons arrivent d'abord au palais de l'Ivresse, où le malheureux Andrenio reste naturellement. Accompagné d'un nouveau guide, l'*Acertador*, l'homme pénétrant, qui s'est offert à lui, Critilo tire son ami de la triste demeure, et tous trois se promènent dans les rues de la Cité de la Vérité où ils découvrent avec étonnement l'Homme fidèle à sa parole, l'Homme véridique et bien d'autres du même genre, qu'on ne rencontre nulle part ailleurs [1]. Ils auraient désiré séjourner en si bonne compagnie lorsqu'un cri général, suivi de la fuite précipitée de tous ceux qui sont là, s'élève, annonçant que la Vérité vient d'accoucher d'un enfant abominable : la Haine. En dépit des conseils de l'Acertador, Critilo lui-même prend la fuite.

1. « Aqui hallaron el si, si, y el no no, que aunque tan viejos, nunca los auian topado : aqui el hombre de su palabra, que casi no le conocian ; viendolo estauan, y no lo creîan, como ni al hombre de verdad y de entereza : el de, *andemos claros ; vamos con cuenta, y razon* ; el de, *la verdad por vn Moro,* que todos eran personages prodigiosos . « Y aun por esso no los hemos encontrado en otras partes, dezia Critilo, porque estàn aqui juntos. » Aqui hallaron los hombres sin artificio, las mugeres, sin enredo, gente sin tramoya. « Que hombres son estos, dezia Critilo, y de donde han salido, tan opuestos con los que por allà corren ? » *Criticón*, III, 3, p. 84.

Ils trouvent bientôt un nouveau guide, le *Descifrador*, celui qui sait déchiffrer l'énigme du monde : il fait voir aux deux amis les êtres *diphtongues*, composés de qualités contradictoires, par exemple un homme qui a une voix de femme, une femme portant les culottes [1], un Français greffé sur un Espagnol, ce qui est le pire de tous les mélanges [2] ; les êtres *parenthèses*, inutiles dans le monde, comme ceux « qui ont le numéro de IV[e] Comte ou de V[e] Duc dans leurs illustres maisons », mais qui sont des non-valeurs. Il leur révèle le sens mystérieux de « &c. » [3], instrument de toutes les médisances, et c'est l'occasion pour Gracián d'écrire une page pleine de verve, où il reproduit les phrases usuelles dans lesquelles on emploie cette parole mystérieuse, pour se faire entendre, sans s'exprimer. Il leur explique ce qu'est un *qutildeque* [4], un *alterutrum*, deux inventions qui sentent le pédant et que l'auteur n'a pas très heureusement développées. Sur la grande place ils voient le charlatan qui dupe audacieusement son public de badauds, en lui présentant un âne comme un aigle, avec une telle impudence que les plus sages n'osent le contredire.

Cependant Critilo et Andrenio perdent leur guide dans la foule et s'aperçoivent qu'il n'était autre que la *Désillusion*, le

1. « La muger con calçones. » *Criticón*, III, 4, p. 91.

2. « Diphtongo es vn Frances inserto en Español, que es la peor mezcla de quantas ay. » *Ibid.*, III, 4, p. 91.

3. No aueis visto estar hablando dos, y passar otro : « Quien es aquel ? — Quien ? Fulano. — No lo entiendo. — O! valgame Dios (dize el otro) aquel que &c... — O, si, si, ya lo entiendo. » Pues esso es el &c ». *Criticón*, III, 4, p. 93.

4. *Qutildeque* est évidemment la transcription de l'abréviation *q̃que*. J'ai vainement cherché quel en était le sens. Mon docte ami D. Francisco Rodríguez Marín, m'a suggéré le mot *quisque*, qui s'emploie quelquefois dans le sens méprisant de *quidam*. J'avoue que cette explication ne me satisfait pas entièrement. Gracián définit ainsi le *Qutildeque* : « Incluye muchas, y muy enfadosas impertinencias, y se descifra por ella la necia afectacion. » *Criticón*, III, 4, p. 95.

Desengaño. Mais ils trouvent pour le remplacer le *Zahori*, l'homme qui pénètre tout ce qui est caché. Arrivés près d'un palais sans portes, ils y voient tout d'un coup disparaître Andrenio. Critilo et son guide finissent par trouver le moyen d'y entrer à leur tour et contemplent à l'intérieur des scènes étranges : des gens vivent, mangent, boivent, s'habillent comme des princes, sans posséder un réal. Assis devant une table somptueuse, ils dégustent des mets exquis que déposent devant eux des mains mystérieuses chargées de diamants et de bagues. Cette allégorie des aventuriers, qui entourent les grands et vivent de leur déshonneur, ne manquait pas d'une certaine audace.

Ce spectacle fantastique ne leur fait pas oublier Andrenio qu'ils cherchent inutilement, car il est devenu invisible comme la plupart des habitants de cette demeure enchantée : ils l'entendent cependant faire des roulades. Enfin la lumière de la *Désillusion* se glisse dans le palais, qui s'écroule sur-le-champ : Andrenio tombe dans les bras de Critilo et tous deux reprennent leur marche vers Rome, où ils doivent retrouver enfin Felisinda.

Ils passent à la Cour du Savoir Couronné, après avoir croisé tous les types de caractère rusé, défiant ou perfide dont l'Italie est la patrie d'élection, et traversé le pays des « braves gens » ou plus exactement des benêts [1]. Ceux-ci vivent heureux, sans se creuser la cervelle, mangeant bien, dormant encore mieux, en sorte qu'il ne vieillissent pas et semblent éternels. La verve de Gracián s'excite à peindre ces imbéciles dont le bonheur méprisable dégoûte même l'honnête Critilo. Ils assistent enfin dans la Cour du Savoir Couronné à la proclamation d'un édit par lequel sont bannis un certain nombre de proverbes qui sont déclarés faux et remplacés par leurs contraires [2]. Cette idée, précédemment esquissée dans le *Discreto*, est ici développée avec ampleur et d'une façon fort originale : cette série de maximes retournées

1. *Criticón*, III, 6, p. 151-155.
2. *Criticón*, II, 6, p. 165-174.

est de l'effet le plus comique. Sortis de la Cour du Savoir, ils aperçoivent deux guerriers qui se battent avec acharnement[1] : l'un est l'*Honroso*, le présomptueux, qui aspire à la gloire vraie ou fausse, l'autre l'*Ocioso*, qui prêche le repos et l'oisiveté : naturellement Critilo penche pour le premier et Andrenio pour le second. Cependant ils se mettent d'accord pour suivre d'abord l'Honroso. Celui-ci les conduit au palais de l'Orgueil, dans les greniers duquel ils découvrent toutes sortes d'originaux, entre lesquels les femmes et les pédants ne sont pas oubliés. Il est intéressant de remarquer que parmi ces derniers, Gracián range les conceptistes et les cultistes recherchées[2]. Mais, rebutés par la vaine gloire, ils abandonnent l'Honroso pour suivre à son tour l'Ocioso. Dans une scène qui rappelle la Comédie italienne, ils entendent un personnage ventru, nonchalamment étendu dans un fauteuil, donner en un italien incorrect des leçons de bien vivre. On vient le consulter et lui demander sa recette : le *bel Poltrone* répond :

« Ora va di regola, attenzione. No pigliar fastidio di nienti... De rien, messire ? — Di nienti. — Même si je perds une fille, une sœur ? — Di nienti. — Ni ma femme ? — Encore moins. — Une tante dont j'hérite ? — O che cosa aquesta ! Quand il vous mourrait toute une famille entière de marâtres et de belles-mères, faites les insensibles, et dites que c'est par magnanimité.[3] »

Et il conclut par l'adage à la mode en Italie, :

« Cena poco, vsa el foco, in testa capelo, e poqui pensieri en el cerbello. »

Toute cette science, dit Critilo avec mépris, se résume en « ne penser à rien, ne rien faire et ne rien valoir[4] ».

Ils sortent donc des plaines de l'oisiveté pour arriver à l'entrée

1. Il semble bien que ce soit un souvenir de Don Quichotte et de Sancho.

2. « Los conceptistas, las cultas resabidas. » *Criticón*, III, 7, p. 195.

3. *Criticón*, III, 8, p. 209.

4. *Criticón*, III, 8, p. 213.

du gouffre du néant où ils voient s'engloutir une foule immense de gens, qui auraient pu faire quelque chose, et que leur inertie a perdus : un être surhumain y précipitait aussi des édifices inutiles, des livres de toute espèce, romans insipides, comédies sifflées, histoires mensongères, la *Piazza universale* de Garzoni, les œuvres innombrables et stériles des théologiens, des scolastiques, des moralistes et des commentateurs, dont Gracián avait pu goûter lorsqu'il professait l'Écriture-Sainte. Mais il réserve soigneusement les comédies de Moreto, le Térence espagnol [1], dont la première partie avait paru en 1654. Dans un coin de cet abîme, on aperçoit des gens qui sont encore moins que rien, moins que *nada* : *nonadillas*, *cosillas*, *figurillas*, *ruincillos*, êtres dont la nullité s'accompagne de ridicule.

Cependant le gouffre exerce une irrésistible attraction : Andrenio est sur le point d'y glisser; Critilo lui-même est en danger, mais l'Honroso le retient à temps, en lui remplissant la tête de vanité. Ayant ainsi échappé au péril de tomber dans le néant, les deux amis se dirigent vers Rome, et à peine arrivés, trouvent un guide plus subtil encore que l'Argus, le Zahorí, ou le Descifrador, en la personne d'un vieux courtisan établi depuis longtemps dans la Ville Éternelle, « Espagnol greffé sur un Italien », ce qui est tout dire [2]. Il leur demande ce qu'ils viennent chercher à Rome, et, apprenant que Felisinda doit être chez l'ambassadeur d'Espagne [3], s'offre à les y conduire, car il allait précisément y assister à une séance académique. On y trouve réunis Barclay, Boccalini, Catarini, Siri, Virago, Achillini « le

1. Apartò vnas (comedias), y dixo : « Estas, no ; reseruense para inmortales, por su mucha propiedad, y donoso gracejo ». Mirò el titulo Critilo, creyendo fuessen las de Terencio, y leyò, Parte primera de Moreto. « Este es, le dixo, el Terencio de España. » *Criticón*, III, 8, p. 225-226.

2. « Era vn Cortesano viejo de muchos cursos de Roma, Español inserto en Italiano, que es dezir, vn prodigio. » *Criticón*, III, 9, p. 235.

3. Il s'agit sans doute du comte de Siruela : « No se ha visto otro Embaxa dor en Roma, como el Conde de Siruela. » *Criticón*, III, 12, p. 318.

Gongora de l'Italie », Mascardo: Marino fait fonctions de secrétaire et lit un sonnet sur les misères de l'homme, qui doit servir de base à un essai de définition de la félicité humaine. Chacun expose son opinion, jusqu'à ce que le fou de l'ambassadeur s'écrie que tous ces doctes personnages parlent comme des sots, car ils cherchent la félicité sur la terre, alors qu'elle n'existe qu'au ciel. Les académiciens s'avouent vaincus et le courtisan résume la discussion, et le roman lui-même, en disant que cette Felisinda (image de la Félicité) que les deux pèlerins se fatiguent à chercher du berceau à la tombe, ils ne la retrouveront qu'au ciel, s'ils ont su la mériter sur la terre [1].

La séance levée, le courtisan mène ses amis voir les merveilles de Rome, qui est le résumé de tout ce qu'il y a de mieux dans l'univers. Puis, les conduisant sur une colline de la capitale du monde chrétien, il leur montre la roue du Temps qui élève, puis abaisse toute chose, tour à tour, ramenant le passé qui devient le présent. C'est ainsi qu'ils voient la succession ridicule des modes au cours des âges; par exemple les chapeaux sont successivement immenses et bas, puis, tout petits et pointus, variant de bords, de formes, de dimensions, et toujours grotesques pour ceux qui n'y sont pas accoutumés [2]. Les femmes surtout se distinguent par leur manque de bon sens en cette matière. Tout change, la langue même, la manière même de prêcher [3]. Ils contemplent enfin les révolutions politiques, la fondation et la chute des empires.

Mais le courtisan attire leur attention sur des fils innombrables qui se croisent dans le ciel et qui sont les fils de la vie

1. « En vano, o peregrinos del mundo, passageros de la vida, os cansais en buscar desde la cuna a la tumba esta vuestra imaginada Felisinda, que el vno llama esposa, el otro madre : yà muriò para el mundo, y viue para el Cielo, hallarla heis allà, si la supieredes merecer en la tierra. » *Criticón*, III, 9, p. 248.

2. *Criticón*, III, 10, p. 267.

3. *Ibid.*, p. 276.

humaine. Critilo désillusionné, Andrenio mélancolique, s'aperçoivent que les leurs sont presque entièrement dévidés ; ils reprennent le chemin de leur auberge. En traversant la place Navona, ils voient un danseur de corde dont l'audace les fait frémir, et leur compagnon leur explique que leur vie n'est pas plus assurée que celle de cet homme [1]. Il les laisse à leur porte : l'hôtesse les accueille aimablement en leur rappelant que « s'il ne faut pas vivre pour manger, il faut manger pour vivre » [2]. Ils allaient se coucher lorsqu'un des voyageurs vient les avertir de se méfier ; il leur fait remarquer que la maison est suspecte, car leurs compagnons de passage disparaissent chaque jour sans laisser de trace. Il leur montre enfin une dalle cachée sous son lit : il la soulève et tous trois descendent dans un immense caveau où ils reconnaissent ceux qu'ils avaient vus les jours précédents, étendus morts sur le sol. Épouvantés par ce spectacle, ils entendent bientôt sonner des cloches : c'est le cortège de la Mort qui s'avance ; mais ils sont stupéfaits de voir les mines réjouies de ses ministres : gras, le teint fleuri, aimables et guillerets, chantant et dansant, ils s'appellent en effet Indigestion, Dîner, Souper, et portent les noms de tous les excès. La Mort paraît enfin : Andrenio la voit horrible et vêtue de noir ; Critilo la trouve souriante sous des vêtements verts. Elle donne des ordres à ses suppôts, examine leur conduite, puis apercevant les deux pèlerins ordonne à une Décrépitude de les supprimer, car leur long voyage finit par ennuyer tout le monde [3].

1. *Criticón*, III, 11, p. 283.
2. *Ibid.*, p. 285.
3. « Al punto que la vieron, dixo Andrenio; « Que cosa tan fea! » — Y Critilo : « Que cosa tan bella ! — Que monstruo ! — Que prodigio ! — De negro viene vestida. — No, sino de verde. — Ella parece madrastra. — No, sino esposa. — Que desapacible ! — Que agradable ! — Que pobre ! — Que rica ! — Que triste ! — Que risueña ! — Es, dixo el ministro, que estaua en medio de ambos, que la mirais por diferentes efectos y afectos. » *Criticón*, III, 11, p. 294-295. « Ceñó la Muerte a vna decrepitud, y la dixo : « Llega-

Mais leur guide les rassure et leur déclare qu'il va leur donner le moyen de se sauver : en effet il les conduit sur une mer d'encre à l'île de l'Immortalité [1] dont ils voient refuser l'entrée à quantité d'hommes célèbres pendant leur vie, et où ils sont enfin heureusement admis. En terminant, l'auteur invite ceux qui désirent savoir ce que devinrent dans le glorieux séjour Andrenio et Critilo, à prendre la route de la vertu et de la valeur pour y pénétrer à leur tour.

Telle est l'analyse de ce singulier ouvrage. Quelles ont pu en être les sources ?

Pour composer son *Criticón*, Gracián eut recours à des matériaux variés dont il n'a cherché d'ailleurs, à aucun moment, à dissimuler la provenance, bien qu'il ne l'ait pas toujours indiquée.

Le plan même du roman est-il de lui ? On pourrait être tenté d'en chercher l'idée première dans le *Don Quichotte* : ces deux compagnons qui cheminent sur la route de la vie, l'un représentant la nature inculte et sensuelle, l'autre la culture et l'idéalisme, et qui rencontrent à chaque pas des gens de professions diverses avec lesquelles ils s'entretiennent, étudiant ainsi l'homme dans les différentes conditions de son existence, rappellent assez bien les deux héros de Cervantes. Gracián qui ne parle qu'une seule fois clairement de ce dernier, et qui l'attaque ailleurs, comme on l'a vu, sans le nommer, a certainement fait son profit du célèbre roman. Mais peut-être doit-il davantage à la *Piazza universale* [2] de Tommaso Garzoni,

te ai, y emprende de buen animo, que yo acometo cara a cara a los viejos, si a traicion a los jouenes : y acaba ya con essos dos passageros de la vida, y su peregrinacion tan prolija, que tienen ya enfadado y cansado a todo el mundo. Vinieron a Roma en busca de la felicidad, y auràn encontrado la desdicha. » *Criticón*, III, 11, p. 312.

1. Idée inspirée sans doute par le monument qui se dressait sur l'îlot situé au milieu de l'étang des jardins de Lastanosa.

2. J'en connais l'édition suivante: *La | Piazza | Vniuersale | di tvtte le professioni | del mondo, | Nuouamente ristampata & posta in luce da | Thomaso Gar-*

dont il a d'ailleurs dit que c'était une bonne idée mal utilisée [1]. La *Piazza* est un gros volume dans lequel l'auteur passe en revue toutes les professions, y compris celles d'imprimeur, de critique, de boucher, de croque-mort, de rufien et d'entremetteuse. Chacun des chapitres constitue l'examen d'un métier, dont les avantages et les inconvénients sont successivement exposés ; mais il n'existe aucune liaison entre eux ; Gracián a pris à Garzoni son titre pour la Crisis V de la deuxième partie du *Criticón : Plaza del Populacho, y Corral del Vulgo,* ainsi que, probablement, l'idée de passer en revue les différentes conditions humaines.

Celle de répartir la vie de l'homme en quatre saisons lui est peut-être venue des *Soledades* de Góngora, qui devaient être au nombre de quatre, symbolisant les quatre âges [2]. Gracián a pu également emprunter à ce poème le début de son roman, car le héros de Góngora vient d'être jeté par la tempête sur une île lorsque le poète nous le montre pleurant sur le rivage :

---

zoni da | Bagnacauallo. | Con l'Aggivnta d'alcune bellissime Annotationi a | Discorso per Discorso. | Al Serenissmo et Invittissmo | Alfonso secondo da Este | Dvca di Ferrara. | Con Privilegio. | In Venetia | Appresso Gio. Battista Sonasco. 1587. || La dédicace est de Trévise, 5 décembre 1585, date de la première édition.

1. « Muchos destos Italianos, debaxo de rumbosos titulos, no meten realidad, ni sustancia : los mas pecan de flojos, no tienen pimienta en lo que escriben, ni han hecho otro muchos de ellos, que echar a perder buenos titulos, como el Autor de la plaça vniuersal : prometen mucho, y dexan burlado al Letor, y mas si es Español. » *Criticón*, III, 8, p. 226.

2. C'est ce que dit Pellicer : « Aqui fenecio D. Lvis de Gongora la Soledad primera, en que dexa pintada la Iuuentud, a que moralmente atendio, pues su principal intencion fue en quatro Soledades descriuir las quatro Edades del hombre. En la primera la Iuuentud, con amores, prados, juegos, bodas y alegrias. En la segunda la Adolescencia, con pescas, cetreria, nauegaciones. En la tercera la Virilidad, con monterias, caças, prudencia y oeconomica : En la quarta la senectud, y alli Politica y Gouierno. Sacò a luz las dos solamente. » *Lecciones Solemnes*, col. 523 (édition de 1631).

De el Occeano pues antes sorbido,
Y luego vomitado,
No lexos de vn escollo, coronado
De secos juncos, de calientes plumas
(Alga todo, y espumas,)
Hallò hospitalidad, donde hallò nido,
De Iupiter el aue
Besa la arena, etc... (*Soledad*, I. v. 59-66.)

Gracián dut également s'inspirer de Raymond Lulle, peut-être de son *Blanquerna*, roman biographique mêlé d'apologues et de réflexions morales; à coup sûr du curieux *Libre appellat Felix de les maravelles del mon* [1]. Ce Felix qui parcourt le monde, en s'étonnant de toutes les choses qu'il rencontre en chemin, et qui en tire des raisons de louer Dieu, ressemble bien à Andrenio et Critilo fondus en un même personnage. Il est évident que Gracián a connu ce livre: il fait allusion dans son *Agudeza* [2] à l'un des contes qu'il contient, celui de l'aveugle à qui l'on vole son trésor, et qui trouve le moyen de le faire remettre dans la cachette par le voleur lui-même. Dans le *Criticón*, il introduit l'apologue de l'homme ingrat et des bêtes reconnaissantes qui se rencontre également dans le *Libre apellat Felix*.

Il a aussi emprunté à Boccalini l'idée de la Foire [3] où se vendent le bien et le mal.

Mais il est un rapprochement plus singulier, et vraiment inexplicable si l'on veut l'attribuer au hasard. L'Arabe Ibn Tofaïl, qui mourut en 1185, a écrit un roman philosophique intitulé Hayy ben Yaqzhan (le vivant fils du vigilant) dont le point de départ présente une ressemblance surprenante avec l'idée fondamentale du *Criticón*.

1. Voir Menendez y Pelayo, *Origenes de la Novela*, t. I, p. LXXVIII et suiv.

2. *Agudeza*, XXXVIII.

3. *Criticón*, I, 4, p. 56-57. Il est curieux de retrouver dans le *Vanity Fair* du *Pilgrim's Progress* cette même idée.

« Hayy n'a pas de parents; il naît par une sorte de génération spontanée ; il ouvre les yeux à la vie dans une île déserte de l'Équateur ; il est allaité et élevé par une gazelle ; il commence à parler en imitant les cris des animaux; il reconnaît son imperfection et sa faiblesse physique par rapport à ceux-ci, mais commence à y remédier à l'aide de ses mains. A la mort de la gazelle qui lui avait servi de nourrice, Hayy se trouve en face du formidable problème de la vie. L'anatomie qu'il fait du corps de l'animal l'amène à conjecturer l'existence d'un principe vital supérieur au corps. Il soupçonne que ce principe est analogue au feu, dont il découvre alors les propriétés en voyant brûler un bois et qu'il applique bientôt à sa propre utilité. A vingt-et-un ans il avait appris à préparer la chair, à se vêtir et à se chausser avec les peaux des animaux ou les plantes textiles ; à fabriquer des couteaux d'arêtes de poissons, et de roseaux aiguisés sur la pierre ; à élever une cabane de roseaux en se guidant sur ce qu'il avait vu faire aux hirondelles ; à convertir les cornes des buffles en fers de lances, à apprivoiser et à domestiquer le cheval et l'âne sauvages. Son triomphe sur les animaux était complet ; la pratique habile et continuelle de la vivisection élargissait le cercle de ses idées physiologiques, et lui faisait entrevoir l'anatomie comparée. Il était arrivé à comprendre et affirmer l'unité de l'esprit vital et la multiplicité de ses opérations selon les organes corporels dont il se sert. »

Il s'élève enfin à concevoir l'unité de la matière sous la diversité des formes ; la contemplation des astres lui révèle l'unité et l'harmonie de l'univers et la nécessité d'un Créateur, être parfait, incorporel, à la nature duquel participe l'esprit humain.

Hayy, alors âgé de trente-cinq ans, abandonnant l'étude de la nature, aborde celle de l'âme, dont il conçoit que la fin dernière est la contemplation et la jouissance de l'essence divine. Mais cette union avec Dieu n'est possible que si l'âme parvient à s'abstraire des objets extérieurs, et même de sa conscience propre. C'est par le procédé mécanique du mouvement circulaire que Hayy s'élève ainsi jusqu'à l'extase.

Le solitaire était donc parvenu à la perfection, lorsque débarque dans son île un vénérable ascète musulman du nom d'Asal, qui voulait se consacrer à la méditation dans la solitude. Mis en présence de Hayy, il lui enseigne le langage humain[1] et les dogmes musulmans. Hayy lui expose à son tour ses découvertes et les deux hommes reconnaissent avec stupeur que, l'un par la raison, l'autre par la foi, sont arrivés au même résultat.

Cependant Hayy veut divulguer sa doctrine et détermine Asal à retourner avec lui parmi les hommes : mais sa prédication ne rencontre que l'hostilité ou l'indifférence, et, convaincu de l'impuissance de la foule à comprendre autre chose que la partie extérieure et matérielle de la religion, il retourne avec Asal dans la solitude où tous deux, dans l'exercice de la contemplation, attendent paisiblement la mort[2].

Il y a, certainement, entre le roman métaphysique d'Ibn Tofaïl et le roman moral de Gracián une différence profonde. Mais aussi combien de rencontres surprenantes entre les deux œuvres ? Ce qui les rend plus étonnantes c'est que la première partie du *Criticón* fut publiée en 1651, et que le livre d'Ibn Tofaïl ne fut imprimé en arabe, avec une traduction latine,

1. Andrenio, non plus qu'Hayy, malgré son intelligence, n'a pu arriver à parler : Critilo lui enseigne sa langue Ce rapprochement est encore frappant, car la théorie traditionnelle voulait que le premier homme eût nommé sans hésitation les choses : c'est celle qu'adopte Milton comme on l'a vu plus haut (chapitre XII).

2. Voir Menéndez y Pelayo, *Origenes de la Novela*, t. I, p. XLVII-XLIX. L'ouvrage d'Ibn Tofaïl a été publié en 1671 sous le titre : *Philosophus Autodidactus sive Epistola Abi Jaafar, Ebn Tophail de Hai Ebn Jokdhan, in qud Ostenditur quomòdo ex Inferiorum contemplatione ad Superiorum notitiam Ratio humana ascendere possit. Ex Arabicd in Linguam Latinam versa ab Edvardo Pocockio A. M... Oxonii, excudebat H. Hall Academiæ Typographus. 1671.* Il existe une traduction espagnole moderne : *El filósofo autodidacto de Abentófail novela psicológica, traducida directamente del árabe por D. Francisco Pons Boigues, con un prólogo de Menéndez y Pelayo, Zaragoza, 1900.*

qu'en 1671. La seule explication vraisemblable est que Gracián en eut connaissance par un de ses confrères, professeur de langue hébraïque ; car le roman d'Ibn Tofaïl, qui ne paraît pas avoir été très répandu parmi les Arabes, eut au contraire un vif succès parmi les Juifs et fut traduit et commenté en hébreu par Moïse de Narbonne. C'est sous cette forme qu'il fut connu des scolastiques chrétiens, en particulier d'Albert le Grand. Quoi qu'il en soit, il paraît peu contestable que Gracián connut au moins le plan de cet ouvrage.

En dehors de ces sources d'inspiration, il a mis à contribution une multitude d'auteurs telle, qu'il faudrait infiniment plus de notes que le texte du *Criticón* ne contient de lignes pour les signaler tous. Il a fait usage de tous les souvenirs que lui fournissait sa fertile mémoire, sans même démarquer ce qu'il empruntait. A chaque instant, en lisant le *Criticón*, on reconnaît au passage une phrase de Boccalini, de Botero, de Barclay ou de Quevedo, sans compter les dépouilles d'auteurs latins.

C'est ainsi que le début : « Ya entrambos mundos auian adorado el pie a su vniversal Monarca[1] » est un souvenir de la première phrase de l'Argénis de Barclay : « Nondum Orbis adoraverat Romam ». « Mandasme renouar vn dolor, que es mas para sentido que para dicho[2] », n'est qu'une adaptation du vers fameux de Virgile : « Infandum, regina, jubes renovare dolorem ». « Luego errado avemos el camino[3] », « Los pasteleros hazian valientes empanadas de perro, ni faltauan aqui tantas moscas como allà mosquitos[4] » sont des souvenirs du *Sueño del Infierno* de Quevedo.

Matheu y Sanz reproche à Gracián ces larcins et bien d'autres.

1. *Criticón*, I, 1, p. 1. Barclay, auteur de l'*Argénis* et du *Satyricon*, est un des auteurs favoris de Gracián, qui se réclame de lui dans l'Avis au lecteur de la première partie du *Criticón*, ainsi d'ailleurs que de Boccalini.

2. *Criticón*, I, 4, p. 51.

3. *Criticón*, I, 11, p. 230.

4. *Criticón*, II, 5, p. 119.

Mais il ne signale pas Descartes, à qui est emprunté le raisonnement d'Andrenio : « Si je vis, si je connais, si j'observe, j'existe[1] », ni Pline l'Ancien dont la fameuse tirade sur l'homme inspira les invectives de Critilo, lorsque les deux Pèlerins font leur entrée dans le monde[2], ni une infinité d'autres. Faut-il s'indigner avec lui de ce que Gracián n'ait pas signalé les auteurs qu'il pillait ? On ne saurait le faire sans injustice, car Gracián n'a nullement essayé de donner le change et il lui eût été bien impossible, à moins de transformer son livre en un répertoire insupportable, de rendre à chacun son bien[3].

Cette multitude d'emprunts de toute espèce nous avertit qu'il ne faut pas chercher dans ce livre des vues nouvelles ou profondes sur l'homme, la société ou la politique : c'est la remarque que nous avons eu déjà l'occasion de faire précédemment, à propos des écrits de morale pratique de Gracián. Peut-on espérer y découvrir un sens caché, comme le laisserait entendre une lettre dans laquelle l'auteur se plaint que ses confrères « n'en-

1. *Criticón*, I, 1, p. 10.

2. *Criticón*, I, 5, p. 71-73. — Pline, VII, 1, 1 et suiv.

3. Matheu y Sanz reproche à son adversaire les larcins suivants : « *Los largos raras vezes son sabios.* Bocalini lo explica Raguallo 74, aunque con mas profundidad. *Las atalayas en atenciones avisaron à los fuegos de su zelo*, es de Gongora, en el romance del Español de Oran. *Que vnieron cañamo, y cera*, del mismo en el Polifemo. *El dote fiado, y la svegra de contado*, de Benavente en el bayle de Martinico metele dentro. *Hombres sin conciencia, enbras sin verguença*, parte de la definicion de Genova. *Ayer maravillas, y oy sombras* està dos lineas mas abaxo de apprended flores de mi. Acomodabuntur, del entremes de Palomo. Mas para que me canso si toda la obra se compone de semejantes hurtos, cosa facilissima de provar con las deposiciones de Barclayo, y Bocalini. — Esso es lo que mas me ilustra, respondio el Peregrino (*Gracidn*), pues comprueva la erudicion con que escrivo, sacandolo de tales Autores. — Si tu lo manifestaras, replicò don Luis, apoyando tus discursos con su autoridad, fuera exornacion, pero prohijarse agenos conceptos sin reconocerle a su dueño la gloria de averlo dicho, es contrectar la sabiduria. » *Critica*, p. 147-148.

tendent ni le sujet, ni l'objet[1] » de son *Criticón* ? Sans doute il y a une intention autre que celle d'amuser, dans cette allégorie de la vie humaine, mais elle n'a rien de bien original. L'homme, au sortir du sein maternel[2], en s'avançant sur le chemin de la vie, rencontre embusqués sur sa route, selon l'âge auquel il parvient, les différents péchés capitaux, que Gracián personnifie sous les traits de monstres hideux : l'auteur cherche à mettre en garde contre eux, et invite le pèlerin à viser de loin au but de la vie, qui est la mort, cet acte auquel, comme il le dit dans son *Discreto*, « il faut penser bien des fois pour arriver à le bien faire une seule. »[3] Prêtre, il rappelle sans cesse à l'homme qu'il est immortel et que ses efforts sur la terre auront pour récompense l'éternelle félicité : tel est le sens du *Criticón*.

Cependant, par une singulière contradiction, dans tout le cours de la vie des deux pèlerins, il n'a fait nulle part allusion à la religion. L'auteur de la *Crítica* reproche à Gracián de n'avoir pas fait connaître à son Andrenio les dogmes de la foi, et de n'avoir pas mis sur sa route, dans le long trajet qu'il accomplit, un seul temple où il ait pu les apprendre[4]. Cette omission est

1. Voir Appendice I, lettre 29.

2. « Previertes el curso de las edades, sacando a los dos Peregrinos en el principio de su vida, de vna isla Oriental, que si no me engaño, significa las entrañas maternas, y les conduzes al mundo por las regiones Occidentales. » *Crítica*, p. 65-66.

3. *Discreto*, p. 480.

4. « Es falta que no admite enmienda el aver sacado de vna Isla inculta, y despoblada, a un moço, criado entre fieras, educado entre brutos, y tanto, que aun no sabia formar la menos voz humana, y passandole por toda Europa, olvidar la diligencia mayor, y mas devida, que era instruirle en la fe, enseñarle los divinos preceptos, y darle noticia de la Religion Catolica. Este es.... el error mas intolerable desta obra. — No parece averlo olvidado, dixo el Peregrino, pues diferentes vezes exclamè, reconociendo al supremo hazedor beneficios recibidos de su mano, ordenaciones admirables de su divina providencia, y obras raras de su sacrosanta sabiduria. — No se te haze cargo (añadio Don Bernardo) de no auer reconocido a Dios, ni de no auerle enseñado esta

en effet étrange : Andrenio s'élève à la seule lumière de la raison, et Critilo n'invoque pas d'autres arguments que ceux du sens commun pour asseoir les fondements de la morale. Asal était venu révéler à Hayy les dogmes de la foi musulmane; c'était un prêtre. Critilo n'est qu'un philosophe. Enfin la conclusion du *Criticón*, qui semblait devoir être mystique, et montrer le bonheur éternel conquis par la vertu, n'est pas moins païenne: les deux pèlerins, au terme de leur voyage, abordent bien à l'île de l'Immortalité; mais cette immortalité n'a rien de commun avec celle que promettent, je ne dirai pas le christianisme, mais même les religions ou le simple déisme : c'est en effet la survivance dans la mémoire des hommes, ce n'est pas la vie éternelle, qui fait oublier la terre. En fait, l'île de l'Immortalité n'est qu'une sorte de Panthéon des héros. On pourrait donc soupçonner Gracián d'avoir voulu faire une œuvre irréligieuse, si l'on n'avait la certitude, par sa correspondance et par ce que nous savons de sa vie, qu'il était un fervent catholique. Comment alors expliquer cette absence de l'élément religieux, non seulement dans le *Criticón*, mais encore dans ses autres écrits, exception faite, naturellement, du Comulgatorio ?

Cette explication réside précisément dans la profondeur de sa foi. Lorsque l'hôte conseille à Don Quichotte de se pourvoir, dans ses futures expéditions, d'argent et de chemises de rechange, il lui explique que, si les auteurs de romans de chevalerie n'ont pas fait mention de ces vulgaires détails, c'est qu'il leur a semblé qu'ils étaient naturellement sous-entendus [1]. Il en est de même

verdad al inculto jouen, que esto fuera desatino de mayor quilate... Lo que te acuso es, no auer instruido su rudeza en los misterios de la verdadera religion, ni auer destinado en la carrera de la vida, puesto donde se enseñe, ni templo donde se aprenda; y es tanto mayor el delito, quanto en ti mas precisa la obligacion de enseñar la dotrina Christiana. » *Critica*, p. 189-190.

1. « A esto dijo el ventero que se engañaba : que puesto caso que en las historias no se escribia, por haberles parecido á los autores dellas que no era

de Gracián : s'il n'a pas parlé de religion, c'est qu'il suppose que le catholicisme est, pour son lecteur comme pour lui, à la base de toute chose, et qu'il n'est pas besoin de proclamer à tout propos des vérités que l'on juge incontestables, devant des gens qui ne les contestent pas.

---

menester escribir una cosa tan clara y tan necesaria de traerse como eran dinero y camisas limpias, no por eso se había de creer que no los trujeron. » *Don Quijote*, I, 3, p. 97 de l'édition de Rodríguez Marín.

CHAPITRE XIII

El Criticón (suite). — Idées politiques. — Les Nationalités. — La Société. — Les Professions. — Les Hypocrites. — Les Femmes. — Les Sots. — La désillusion.

Si les idées de Gracián ne lui sont pas absolument personnelles, il est néanmoins intéressant d'examiner quelques-unes de celles qu'il adopta, et qui contribuent à nous faire mieux pénétrer son idéal politique et moral.

A l'époque où fut écrit le *Criticón*, les résultats néfastes de l'occupation de l'Amérique par les Espagnols commençaient à se faire sentir cruellement; les bénéfices de ces conquêtes fabuleuses, dont la monarchie tirait tant de splendeur apparente, servaient plus aux étrangers qu'aux Espagnols; cet or, facilement gagné, développait le goût de la paresse et de la jouissance immédiate, en même temps qu'il détournait de la vie modeste et laborieuse. Gracián est frappé, comme ses contemporains, de voir ces trésors, si avidement arrachés aux Indiens, passer aux mains des Génois ou des Français. Il montre spirituellement ces derniers qui se plaignent à la Fortune de ne pas leur avoir donné les Indes. Et la déesse leur répond qu'ils se trompent, puisqu'elle leur a livré l'Espagne dont ils tirent sans danger l'or, que les Espagnols se donnent la peine de leur apporter d'Amérique[1]. En effet, dès

1. « Como que no os he dado Indias, esso podeis negar con verdad ? Indias os he dado, y bien varatas, y aun de mogollon, como dizen, pues sin costaros nada. Y sino dezidme : Que Indias para Francia, como la misma España ? Venid acà : lo que los Españoles executan con los Indios, no lo desquitais vosotros con los Españoles ? Si ellos los engañan con los espegillos, cascabeles, y alfileres, sacandoles con cuentas los tesoros, sin cuento : vosostros con lo mismo, con peines, con estuchitos, y con trompas de Paris, no les bolueis a chupar a los Españoles toda la plata, y todo el oro ; y esto sin gastos de flotas, sin disparar vna bala, sin derramar vna gota de sangre, sin labrar minas, sin

que Critilo et Andrenio mettent le pied en France, le premier Français qu'ils rencontrent leur demande si la flotte des Indes est arrivée; et, comme ils restent surpris de le voir se réjouir de ce qu'elle soit au port, il leur déclare qu'une année où la flotte n'avait pu atteindre l'Europe, les ennemis du Roi Catholique furent dans l'impossibilité de lui faire la guerre, tant leurs ressources s'étaient trouvées diminuées par ce contretemps [1].

Cette vue était juste, mais elle n'est pas particulière à Gracián qui ne lui a donné que la forme satirique qui la rend plus frappante.

L'idée de tenter l'analyse du caractère des différents peuples n'est pas plus originale que la précédente : Gracián l'a empruntée à la quatrième partie du *Satyricon* de Barclay, qui consacre sept chapitres à l'étude du génie des Français, des Anglais, des Allemands, des Italiens, des Espagnols, des Turcs et des Juifs. Mais il n'a pas dégagé l'idée, que Barclay avait esquissée, de

penetrar abismos, sin despoblar vuestros Reinos, sin atrauesar mares ? Andà y acabà de conocer esta certissima verdad, y estimadme este fauor : creedme, que los Españoles son vuestros Indios, y aun mas desatentos, pues con sus flotas os traen a vuestras casas la plata, yà acendrada, y yà acuñada, quedandose ellos con el bellon, quando mas trasquilados. » *Criticón*, II, 3, p. 54.

1. « La primera pregunta que el Francès les hizo, aun antes de saludarlos, viendo que iban de España, fue : si auia llegado la flota. Respondieronle que si, y mui rica ; y quando creyeron se auia de desazonar mucho con la nueua, fue tan al contrario, que començò a dar saltos de placer, haziendose son a si mismo. Admirado Andrenio, le preguntò : « Pues de esso te alegras tu, siendo Francès ? » Y èl : « Porque no, quando las mas remotas Naciones la festejan ? — Pues de que prouecho le es a Francia, que enriquezca España, y se le aumente su potencia ? — O, que bueno està esso ! dixo el Mosiur. No sabeis vosotros, que vn año que no vino la flota por cierto incidente, no le pudieron hazer guerra al Rei Catolico ninguno de sus enemigos : y aora frescamente, quando se ha alterado algo la plata del Pirù, no se han turbado todos los Principes de la Europa, y todos sus Reinos con ellos ? Creedme, que los Españoles brindan flotas de oro, y plata a la sed de todo el mundo. » *Criticón*, II, 3, p. 65.

l'influence du climat et du pays sur le caractère des habitants [1]. Il montre donc tour à tour l'aspect de la contrée et le peuple qui l'habite, sans se préoccuper d'établir un lien bien solide en ces deux éléments. A côté de remarques justes ou fines, on rencontre, dans ces portraits, bien des traits légendaires que l'auteur n'a pas songé à contrôler.

Les *Espagnols* ont pour principal défaut l'orgueil. Gracián nous les peint « tous, du plus noble au dernier plébéien », graves, dédaigneux, indociles, fastueux, parlant très haut et d'une voix de basse, et méprisant les autres peuples [2]. « Qui donc chez vous garde le bétail ? demande un Italien à un soldat espagnol. — Voyons, répond l'autre, en Espagne il n'y a pas de bêtes, ni de vulgaire, comme chez les autres nations ! [3] »

A part cela, ils sont nobles, généreux, sobres, attachés à leur religion, bien que Gracián remarque qu'ils ne sont pas très dévots : en un mot, c'est le premier peuple du monde. Quant au pays même, ce qui démontre ce qu'il vaut, c'est que les étrangers s'en disputent les produits; il n'y a que trois choses dont ils doivent

---

1. Le ch. II de l'*Icon animorum* est intitulé : « Sœcula pœne singula suum genium habere diversumque a caeteris. Esse praeterea cuilibet regioni proprium spiritum, qui animos in certa studia et mores quodammodo adigat. Hos spiritus inuestigari operæ pretium esse. »

2. « La soberuia, como primera en todo lo malo, cogiò la delantera ; topò con España, primera Prouincia de Europa : pareciola tan de su genio, que se perpetuò en ella ; alli viue, y alli reyna con todos sus aliados, la estimacion propria, el desprecio ageno, el querer mandarlo todo, y seruir a nadie ; hazer del Don Diego, y « vengo de los Godos » ; el lucir, el campear, el alabarse, el hablar mucho, alto, y hueco ; la grauedad, el fausto, el brio, con todo genero de presuncion, y todo esto desde el mas noble al mas pleueyo. » *Criticón*, I, 13, p. 269.

3. « No faltaua en Italia soldado Español que no fuesse luego Don Diego, y Don Alonso : y dezia vn Italiano : *Signori, en España quien guarda la pecora* ? — Anda, le respondio vno, que en España no ay bestias, ni ay vulgo como en las demas naciones. » *Criticón*, III, 7, p. 198-199.

s'y garder : « Ses vins qui font perdre le sens, ses soleils qui brûlent, et ses lunes féminines qui affolent[1]. »

Dès que les deux pèlerins mettent le pied sur la terre de France, ils s'aperçoivent qu'elle est tout juste l'antithèse de l'Espagne. C'est la cupidité qui en a pris possession, de la Gascogne à la Picardie[2]. Gracián nous décrit les Français d'après ceux qui

1. « Pues dime (dit Andrenio), que concepto has hecho de España? — No malo (répond Critilo) — Luego bueno? — Tampoco. — Segun esso, ni bueno ni malo? — No digo esso. — Pues que? — Agridulce. — No te parece mui seca, y que de ai les viene a los Españoles aquella su sequedad de condicion y melancolica grauedad? — Si, pero tambien es sazonada en sus frutos, y todas sus cosas son mui substanciales. De tres cosas, dizen, se han de guardar mucho en ella, y mas los estrangeros. — De tres solas? Y que son? — De sus vinos que dementan; de sus soles que abrasan; y de sus femeniles lunas que enloquezen. — No te parece que es mui montuosa, y aun por esso poco fertil? — Assi es : pero mui sana y templada; que si fuera llana, los veranos fuera inhabitable. — Està muy despoblada. — Tambien vale vno de ella, por ciento de otras naciones. — Es poco amena. — No la faltan vegas mui deliciosas. — Està aislada entre ambos mares. — Tambien està defendida, y coronada de capazes puertos, y mui regalada de pescados. — Parece que està mui apartada del comercio de las dèmas prouincias, y al cabo del mundo. — Aun auia de estarlo mas, pues todos la buscan, y la chupan lo mejor que tiene : sus generosos vinos Inglaterra, sus finas lanas Olanda, su vidrio Venecia, su açafran Alemania, sus sedas Napoles, sus azucares Genoua, sus cauallos Francia, y sus patacones todo el mudo. — Dime : y de sus naturales, que juizio has hecho? — Aì ay mas que dezir, que tienen tales virtudes, como si no tuuiessen vicios, y tienen tales vicios como si no tuuiessen tan releuantes virtudes. — No me puedes negar que son los Españoles mui vizarros? — Si. Pero de aì les nace el ser altiuos. — Son mui juiziosos. — No tan ingeniosos. — Son valientes. — Pero tardos. — Son leones. — Mas con quartana. — Mui generosos. — Y aun perdidos. — Parcos en el comer y sobrios en el beuer. — Pero superfluos en el vestir. — Abraçan todos los estrangeros. — Pero no estiman los propios. — No son mui crecidos de cuerpo. — Pero de grande animo. — Son poco apassionados por su patria. — Y trasplantados son mejores. — Son mui allegados a la razon. — Pero arrimados a su dictamen. — No son mui deuotos. — Pero tenazes de su religion, y absolutamente es la primer nacion de Europa, odiada porque embidiada. » *Criticón*, II, 3, p. 62-64.

2. « La codicia,... hallando desocupada la Francia, se apoderò de toda ella, desde la Gascuña hasta la Picardia ; distribuyò su humilde familia por todas

venaient chercher fortune de l'autre côté des Pyrénées : ils s'appliquent aux plus vils métiers, mal vêtus, portant par économie leurs souliers sous leur bras, prêts à n'importe quoi pour de l'argent. Tels sont du moins les roturiers, car en revanche, la noblesse française est galante, polie, instruite et brave : les femmes n'y acceptent pour époux que ceux qui ont pris part à quelque campagne. Gracián faisait ainsi sans doute un reproche indirect aux nobles Espagnols de son temps, qui, suivant l'exemple du souverain, restaient éloignés des camps, où leur présence eût été cependant particulièrement précieuse [1].

L'ingéniosité, l'esprit laborieux, le courage des Français sont contrebalancés par leur avidité, leur légèreté, leur manque de persévérance et leur déloyauté ; leur turbulence en fait les « lutins de l'Europe ». Gracián ne se lasse pas de railler la gaîté légère des « Monsiures » qui se démènent à danser et ne peuvent rien faire sérieusement. Ainsi, au moment où le Jugement préside avec solennité à l'examen de ceux qui ont atteint l'âge mûr, l'assistance indignée entend soudain quelqu'un siffler : après enquête, on découvre que c'est un Français, qui est condamné à n'être jamais mis au rang des personnes de mérite. Gracián

partes, la miseria, el abatimiento de animo, la poquedad, el ser esclauos de todas las demas naciones, aplicandose a los mas viles oficios, el alquilarse por vn vil interes, la mercancia laboriosa, el andar desnudos, y descalços, con los çapatos baxo el braço, el ir todo barato con tanta multitud : finalmente el cometer qualquier baxeza por el dinero : si bien dizen que la Fortuna, compadecida, para realçar tanta vileza, introduxo su nobleza, pero tan vizarra que hazen dos estremos sin medio. » *Criticón*, I, 13, p. 269-270.

1. « He reparado, dixo Critilo, que no se topa vn Cauallero Frances sepultado en vida, auiendo tantos de otras naciones. — Essa, dixo el Honroso, es vna singular prerogatiua de la nacion Francesa, que lo bueno se deue aplaudir. Sabed que en aquel belicoso Reino, ninguna damisela admitirà para esposo al que no huuiere assistido en algunas campañas, que no los sacan para el talamo del tumulo del ocio : desprecian los Adonis de la Corte por los Martes de la campaña. — O que buen gusto de Madamas! » *Criticón*, III, 8, p. 215.

accuse encore les Français de minauder ; mais le plus grave reproche qu'il leur adresse est celui d'être de mauvaise foi[1].

1. « Saldreis... con cariño de la Francia? — No por cierto... quando sus mismos naturales la dexan, y los estrangeros no la buscan. — Gran Prouincia... — Si respondio Critilo, si se contentasse con si misma. — Que poblada de gentes! — Pero no de hombres. — Que fertil! — Mas no de cosas substanciales. — Que llana y que agradable! — Pero combatida de los vientos, de donde se les origina a sus naturales la ligereza. — Que industriosa! — Pero mecanica. — Que laboriosa! — Pero vulgar : la Prouincia mas popular que se conoce. — Que belicosos y gallardos sus naturales! — Pero inquietos; los duendes de la Europa en mar y tierra. — Son vn rayo en los primeros acometimientos. — Y vn desmayo en los segundos. — Son dociles. — Si, pero faciles. — Oficiosos. — Pero despreciables y esclauos de las otras Naciones. — Emprenden mucho. — Y executan poco y conseruan nada: todo lo emprenden y todo lo pierden. — Que ingeniosos, que viuos y que promptos! — Pero sin fondo. — No se conocen tontos entre ellos. — Ni doctos, que nunca passan de vna mediania. — Es gente de gran cortesia. — Mas de poca fe, que hasta sus mismos Enricos no viuen essentos de sus aleuosos cuchillos. — Son laboriosos. — Assi es, al passo que codiciosos. — No me podeis negar que han tenido grandes Reyes? — Pero los mas de poquissimo prouecho. — Tienen vizarras entradas para hazerse señores del mundo. — Pero que desairadas salidas! Que si entran a Laudes, salen a Visperas. — Acuden con sus Armas a amparar quantos se socorren de ellas. — Es que son los rufianes de las Prouincias Adulteras. — Son aprouechados. — Si, y tanto que estiman mas vna onça de plata que vn quintal de honra. El primer dia son esclauos, pero el segundo amos, el tercero tiranos insufribles : passan de estremo a estremo, sin medio, de humanos a insolentissimos. — Tienen grandes virtudes. — Y tan grandes vicios que no se puede facilmente averiguar qual sea el Rei ; y al fin ellos son antipodas de los Españoles. » *Criticón*, II, 8, p. 176-178.

« Alli vieron los bailetes Franceses, haziendose pieças los mismos monsiures, bailando y siluando. » *Criticón*, III, 8, p. 208.

« En medio desta suspension y silencio, se le oyò siluar a vno, cosa que escandalizò mucho a todos los circunstantes, y mas a los Españoles ; y averiguada la desatencion, hallaron auia sido vn Francès, y condenaronle a nunca estar entre personas. » *Criticón*, II, 1, p. 20.

« Assi es, dixo vno con vna voz muy afeminada, que parecia Frances, y no era sino vn melindroso. » *Criticón*, I, 7, p. 130.

« Bien dudas, le respondiò el hombre de su palabra (a quien se holgò mucho de ver como cosa rara, y no era Frances). » *Ibid.*, III, 6, p. 152.

Si les Français sont déloyaux, les Italiens sont les maîtres de l'astuce : tous les genres de tromperie sont en honneur chez eux sous le nom de politique, et considérés comme la marque d'une bonne tête [1]. Mais ils sont aussi voluptueux et amis du *farniente*, comme le *Bel Poltrone*, qu'on a vu plus haut donner ses fameux préceptes de longue vie, et qui, confortablement enfoncé dans son fauteuil, recommande de ne pas se fatiguer la cervelle, si l'on veut arriver à prolonger ses jours [2].

1. « El engaño trascendio toda la Italia, echando hondas rayzes en los Italianos pechos; en Napoles hablando, y en Genoua tratando, en toda aquella Prouincia està muy valida, con toda su parentela la mentira, el embuste, y el enredo, las inuenciones, trazas, tramoyas ; y todo ello dizen que es politica, y tener braua testa. » *Criticón*, I, 13, p. 270.

« Desde aqui asseguran que a los Franceses, que beuieron mas que todos, y les brindaron los Italianos, les quedò el no hablar como escriuen, ni el obrar lo que dizen ; de modo que es menester atenderles mucho a lo que pronuncian y escriuen, entendiendolo todo al rebès. » *Criticón*, I, 7, p. 131.

2. « Toparon vna gran muela de gentes y no personas : tenian rodeado vn monstruo de gordura que no se le veían los ojos, pero si vna gran pança colgada al cuello de vna vanda... Estaua actualmente diziendo : « *E yo volo vedere quanto tempo potrà acampare vn bel poltroni.* » Y repantigòse en vna silla poltrona. Llegò vno que platicaua en pachorra, y dixole : « Messere, que remedio para tener buenos dias, y mejores años ? » Aqui èl abriendo vn geme de boca de los del gigante Goliat, auiendo hecho la salua a carcajadas, le respondiò : « *Bono, bono*; sentaos, que mientras pudiereis estar sentado, nunca aueis de estar en pie... *Ora và de regola, atenchione. No pillar fastidio de nienti.* — De nada, messere ? — *Di nienti*. — Aunque se me muera vna hija, vna hermana ? — *Di nienti*. — Ni la muger ? — Menos. — Una tia de quien herede ? — *O que cosa aquesta !* Aunque se os muera todo vn linage entero de madrastras, cuñadas, y suegras, hazed los insensibles, y dezid que es magnanimidad »... Ibase ya muy desconsolado este, quando le llamò el bel poltroni, y le dixo : « Hora, mire V. señoria, que no querria que se fuesse triste de mi jouial presencia : yo le darè vna recetilla de conseruar el indiuiduo, que es oy la mas valida en Italia, y la mas corriente en todo el mundo, y es esta : « *Cena poco, vsa el foco, in testa capelo, è poqui pensieri en el cerbelo. O la bela cosa !* — De modo que me dize V. señoria, que pocos cuidados ? — *Poquisimi*. — Segun esso, no me conuiene a mi ser hombre de negocios, ni assistir al despacho ? — Por ningun

Les Allemands sont flegmatiques, patients, adroits, curieux de voir le monde, mais surtout adonnés à la boisson. Il y en a bien quelques-uns qui ne s'enivrent qu'une seule fois, mais cette fois-là dure toute leur vie. Quand on rencontre un Allemand sobre, on peut le mettre au nombre des prodiges. Mais ce que Gracián leur reproche surtout c'est d'avoir donné naissance au protestantisme [1].

caso. — Ni ministro? — Menos. — Ni tratar de auios, llevar cuentas, ser Assentista, mayordomo? — De ningun modo. — Ni estudiar mucho, ni pleitear, ni pretender? — *Nata, nata de todo esso, nunca trabajar de cabeça*; y en vna palabra, *non curare de niente.* » Desta suerte acudian vnos y otros a consultarle *de tuenda valetudine*, y a todos respondia muy al caso, a este : *Folgueta*; a aquel : « *Vita bona* ! » Y a todos : « *Andiamo alegremente !* » Y a vn cierto personage bien graue, le encargò mucho aquello de las sesenta ollas al mes. » *Criticón*, III, 8, p. 209-213.

« No os querais sisar los buenos dias : *placheri, placheri, y mas placheri* ! dezia vn Italiano. » *Criticón*, III, 8, p. 208.

1. « Como quedais con los Alemanes? — Yo muy bien (dixo Andrenio); hanme parecido muy lindamente, son de mi genio; engañanse las demas naciones en llamar a los Alemanes los animales; y me atreuo a dezir que son los mas grandes hombres de la Europa. — Si (dixo Critilo), pero no los mayores. — Tiene dos cuerpos de vn Español cada Aleman. — Si, pero no medio coraçon. — Que corpulentos! — Pero sin alma. — Que frescos! — Y aun frios. — Que brauos! — Y aun ferozes. — Que hermosos! — Nada vizarros. — Que altos! — Nada altiuos. — Que rubios! — Hasta en la boca. — Que fuerças las suyas! — Mas sin brios. — Son de cuerpos gigantescos. — Y de almas enanas. — Son moderados en el vestir. — No assi en el comer. — Son parcos en el regalo de sus camas y menage de sus casas. — Pero destemplados en el beber. — Hè que esse en ellos no es vicio, sino necessidad. Que auia de hazer vn corpacho de vn Aleman sin vino? Fuera vn cuerpo sin alma : èl les dà alma y vida. Hablan la lengua mas antigua de todas. — Y la mas barbara tambien. — Son curiosos de ver mundo. — Y sino no serian dèl. — Ay grandes artifices. — Pero no grandes doctos. — Hasta en los dedos tienen la sutileza. — Mas valiera en el celebro. — No pueden passar sin ellos los exercitos. — Assi como ni el cuerpo sin el vientre. — Resplandece su nobleza. — Oxala su piedad. Pero su infelicidad es que, assi como otras Prouincias de Europa han sido ilustres madres de insignes Patriarcas, de Fundadores de las Sagradas Ordenes, esta al contrario de, &c... » *Criticón*, III, 3,

Andrenio et Critilo n'ont pas eu l'occasion de passer en Angleterre ; mais Gracián parle à plusieurs reprises des Anglais, dont l'attitude préoccupait alors si justement l'Espagne : Ascham, l'ambassadeur de Cromwell, venait d'être assassiné à Madrid le 10 juin 1650, tandis que Cottington, envoyé du prétendant, séjournait toujours dans la capitale. Leur qualité d'hérétiques les rend peu sympathiques à Gracián qui ne leur accorde d'autre mérite que celui de la beauté [1].

Il ne parle guère des autres nations ; mais il est curieux de voir la façon particulièrement honorable dont il traite les Japonais : leur principale qualité c'est la valeur, quelquefois téméraire : ce sont en somme les « Espagnols de l'Orient [2] ».

A maintes reprises, Gracián a eu l'occasion de caractériser les habitants des différentes parties de l'Espagne. Les Portugais, qu'il regardait comme faisant partie de la famille espagnole, sont généralement présentés sous un aspect sympathique. D'ailleurs son amitié pour Pablo de Parada devait le bien disposer à l'égard des compatriotes de son protecteur : il ne leur reproche guère que l'outrance de leurs sentiments, l'exagération de leurs expressions et la naïveté de leur orgueil. C'est un plaisant portrait que celui qu'il en fait, lorsqu'il les montre dans les « greniers du monde »

p. 69-70. — « La Gula con su hermana la embriaguez... se sorbiò toda la Alemania alta y baxa, gustando, y gastando en banquetes los dias, y las noches, las haziendas y las conciencias ; y aunque algunos no se han emborrachado sino vna sola vez, pero les ha durado toda la vida. Deboran en la guerra las Prouincias, abastecen los campos ; y aun por esso formaua el Emperador Carlos Quinto de los Alemanes el vientre de su exercito. » *Criticón*, I, 13, p. 270.

Parmi les prodiges du Musée de Salastano, il cite « vn Aleman aguado, y jurò Balboa era el Varon de Sabac. » *Criticón*, II, 2, p. 51.

Ailleurs (III, 8, p. 208) il parle des « borracheras septentrionales ».

1. « Los Ingleses tan feos en el alma quan hermosos en el cuerpo. (I, 7, p. 118.) Il leur reconnaît aussi du goût : « les cupo... a los Ingleses el gusto. » (II, 3, p. 55.) Il n'ignore pas qu'ils aiment les combats de coqs : « Alli vieron... los gallos Ingleses. » (III, 8, p. 208).

2. « La temeridad (aportò) al Iapon. » *Ibid.*, I, 13, p. 271. — La valeur lègue « el coraçon a los Iapones, que son los Españoles del Asia. » *Ibid.*, II, 8, p. 175.

se vantant de leur noblesse qui remonte plus loin qu'Adam, et célébrant leur mérite par les hyperboles les plus ridicules. Quant au reste, ils ont une qualité qui lui est chère : on n'en trouve point qui soit sot ni lâche [1].

Les Aragonais sont naturellement bien traités par lui : ce sont les véritables hommes de l'Espagne [2]. Ils sont sans malice, mais manquent de grandeur d'âme [3].

1. « Ora, dexaos (dixo Andrenio) de caprichosas questiones, y dezidnos que desvan fuesse aquel vltimo y tan estremado? — Aquel, respondio el Fantastico, es el de los primeros hombres del mundo, de los que ocupan la coronilla de Europa, y aun la coronan; y por esso tan altiuos, que realmente tienen valor, pero se lo presumen ; saben, pero se escuchan ; obran, pero blasonan. — O que capaz me pareciò, dezia Critilo. — Si el mas hueco, porque es vn agregado de todos los otros. Hazed cuenta, que estuuisteis a las mismas puertas de la plausible Lisboa. — Si, si, exclamaron, el desvan de los Fidalgos Portugueses. — Cierto que serian famosos, si no fuessen fumosos. Pero responden ellos que no puede dexar de auer mucho humo donde ay mucho fuego. Llamanles seuosos vulgarmente, pero ellos echanlo a crueles en sus memorables batallas. Tomaron mucho de su fundador Vlises, con que no se topa jamas Portugues, ni bobo, ni cobarde. — Pesame, que no entrassedes alla, dixo el Holgon, porque huuierades visto estremados passages de fantasia ; que como en otras partes se fixò el *non plus vltra* del valor, aqui el de la presuncion : alli huuieradeis topado hidalguias de a par de Deus, solares de antes de Adan, enamorados perenales, Poetas atronados, aunque ninguno aturdido, musicos de quita allà, Angeles, ingenios prodigiosos, sin rastro de juizio ; y en vna palabra, quando las demas naciones de España, aun los mismos Castellanos, alaban sus cosas con algun rezelo, por excelentes que sean, yendo con tiento en celebrarlas : « Esto vale algo? — Es assi, assi. — Parece bueno » ; los Portugueses alaban sus cosas a todo hiperbole, a superlatiua satisfacion : « Cosa famosa, cosa grande, la primera del mundo ! No se hallarà otra como ella en todo el Orbe, que esso de Castela es poca cosa. » *Criticón*, III, 8, p. 205-206.

2. « Critilo y Andrenio se encaminaron a passar los puertos de la edad varonil en Aragon, de quien dezia aquel su famoso Rey (que en naciendo fue assortado para dar tantos Santiagos, para ser conquistador de tantos Reynos), comparando las Naciones de España a las edades, que los Aragoneses eran los varones. » *Criticón*, I, 13, p. 288.

3. « La abundante Zaragoça, cabeça de Aragon, madre de insignes Reyes, vasa de la mayor Columna, y Columna de la Fè, Catolica en Santuarios, y

Les Andalous parlent beaucoup et agissent peu [1].

Les Valenciens ont une place d'honneur parmi les victimes de Gracián : il les accuse de manquer de fond, d'être incapables de garder un secret, d'être crédules et en résumé des « pas grand' chose ». Son adversaire Matheu y Sanz a relevé avec amertume les principaux passages où Gracián médit de Valence, et qui semblent bien dénoter une rancune secrète [2].

Une chose vraiment singulière, c'est la sympathie manifeste

hermosa en edificios, poblada de buenos, assi como todo Aragon de gente sine embeleco, pareciale muy bien ; pero echaua mucho menos la grandeza de los coraçones y espantauala aquel proseguir en la orimera necedad. » *Criticón*, I, 10, p. 199.

1. « De Seuilla no auia que tratar, por estar apoderada de ella la vil ganancia, su gran contraria, estomago indigesto de la plata, cuyos moradores, ni bien son blancos, ni bien negros, donde se habla mucho y se obra poco, achaque de toda Andaluzia. » *Criticón*, I, 10, p. 199.

2. « *Que causò mucha risa vno que llegò con vn ramo en la mano, y aueriguado que no era Medico, ni Valenciano, sino pisauerde, le atropellò la Atencion*, has escrito [II, 2, p. 21] libando de las flores no el nectar como la abeja, sino la ponçoña como el aspid. Que Valencia goza este don florido de la mano de Dios, no ignoras... si bien no se ha de entender esto materialmente, que lleuar flores en las manos los de Valencia, significa lo florido de su erudicion. » (*Critica*, p. 151.) — « *Que entran poquissimos Valencianos en la tienda del secreto refieres* [I, 13, p. 282], injuria que no tiene mas fundamento que tu antojo ; sino es que sea porque no contratan con el, y le guardan con suma fidelidad. » (*Ibid.*, p. 152.) — « Culpasnos de porfiados en dos partes, y no se compadece con avernos tratado de faciles y credulos [II, 5, p. 129], que el que cree no disputa, y el facil no porfia. » (*Ibid.*, p. 154.) — *Que Valencia està llena de todo lo que no es substancia* [I, 10, p. 199] nos dizes, y que en viendo *vn poca cosa se infiere que es Valenciano* [III, 3, p. 65]. Larga satisfacion pide esta calumnia, mas yo procurarè ceñirme. Omito los sazonados y sustanciales frutos que produce mi Patria, con que abastece muchas Provincias de seda, vino, arroz, miel, azeite, azucar y barrilla, dando materia a los artifices de Genoua, Venecia, y casi toda Europa, todo perfectissimo en su genero. No escrivo su rara amenidad por notoria, efeto de faltarle la culpa que le acusas a España, diziendo *que las campañas se estan paramos sin aver sacado para su riego las azequias* etc... » (*Ibid.*, p. 155-156.)

que ce sujet loyal de Philippe IV témoigne pour les Catalans, au moment même de leur rébellion. Il trouve que Barcelone a été régie par des sages [1], et c'est en Catalogne qu'il place l'ami véritable que Salastano a envoyé chercher : il est vrai qu'il s'agit de Pablo de Parada, comme on l'a vu ; mais Gracián saisit l'occasion de louer la fidélité des Catalans à leurs amitiés et même à leurs haines, car, dit-il, « celui qui n'a pas d'ennemis n'a pas d'amis [2] ». Cette sympathie est d'autant plus étrange qu'il ne semble pas que Gracián ait compté des Catalans parmi ses amis; tout au moins, prodigue d'éloges comme il l'était, n'a-t-il fait mention d'aucun ami catalan dans son *Criticón*, et sa correspondance n'en contient-elle pas la moindre trace. Il y a là un petit problème que les données que nous possédons ne nous permettent pas de résoudre.

Quant à la foule, dans toutes les provinces d'Espagne, elle se distingue toujours par quelque défaut : Gracián n'épargne même pas celle de Saragosse [3].

1. « Barcelona aunque rica, quando Dios queria, escala de Italia, paradero del oro, regida de sabios, entre tanta barbaridad, no la juzgo por segura, porque siempre se ha de caminar por ella con la barba sobre el ombro. » (I, 10, p. 200 de l'édition de 1657 et de celle de 1658.) Dans les éditions suivantes ce passage a été remplacé comme il suit : « Barcelona Centro de Sabios, Modelo de honestidad, Cantera de Reyes, que los diò a Aragon y de aqui a Castilla, aunque considerò sencillo el trato de sus vecinos, no le pareciò bien, porque las celosias que erigio el recato de sus Matronas, le causaron zelos a sus divertimientos. »

2. « Los Catalanes saben ser amigos de sus amigos : tambien son malos para enemigos : bien se vè, piensanlo mucho antes de començar vna amistad, pero vna vez confirmada, hasta las aras. — « Como puede ser esso, instò vn forastero, si alli se hereda la enemistad, y llega mas allà del caducar la vengança, siendo fruto de la tierra la vandolina? — Y aun por esso, respondio ; que quien no tiene enemigos, tampoco suele tener amigos. » *Criticón*, II, 3, p. 57-58.

3. « Es tan ordinario como facil alborotarse vn vulgo, y mas si es tan credulo como el de Valencia, tan barbaro como el de Barcelona, tan necio como el de Valladolid, tan libre como el de Zaragoça, tan nouelero como el de Toledo, tan insolente como el de Lisboa, tan hablador como el de Seuilla, tan sucio como el de Madrid, tan vozinglero como el de Salamanca, tan embustero como el de Cordoua, y tan vil como el de Granada. » *Criticón*, II, 5, p. 129.

En somme, nulle part on ne trouve une tentative sérieuse de définir le caractère des habitants des différentes provinces, qui sont généralement exécutés d'un seul mot.

Ce qui frappe toujours Gracián, c'est le côté extérieur des choses, bien qu'il affecte de ne se jamais laisser duper par les apparences ; aussi les professions ont-elles largement excité sa verve.

Les domestiques, dont il avait pu voir tant de spécimens dans les grandes maisons qu'il fréquentait, sont lestement jugés : ce sont des ennemis dont on se passerait bien, et l'on n'en trouve de bons que chez Lastanosa : c'est une merveille qu'un serviteur prompt et qui dit du bien de son maître [1].

Les soldats fanfarons, que les guerres malheureuses de l'époque lui avaient fait connaître, sont l'objet de ses attaques répétées. Il stigmatise ces militaires à la mode, qui, vivant de la guerre, s'arrangent pour qu'elle ne prenne jamais fin, qui sont lâches et se cachent le jour de la bataille, pour se montrer le jour de la paie, ces généraux de deuxième ordre qu'on est obligé de changer tous les ans [2].

1. « Estando en esta diuertida fruicion de grandezas, vieron venir àzia si cierta marauilla corriente ; era vn criado pronto, y lo que mas les admirò, fue, que dezia bien de su amo. » *Criticón*, II, 2, p. 36.

2. « Començò a lleuarse los ojos y los aplausos vn valiente hombre, que pudiera competir con el mismo Pablo de Parada ; venia armado de vn temido peto, conjugado por todos tiempos, numeros y personas : traia dos pistolas, pero muy dormidas en sus fundas, a lo descansado ; cauallo desorejado, y no por culpas suyas ; dorado espadin en solo el nombre, hembra en los hechos, nunca desnuda, por lo recatada. Coronauase de plumas, auechucho de la vizarria, que no del valor... » *Criticón*, I, 6, p. 111. — « Estos que auian de acabar las guerras las alargan ; su empleo es pelear, que no tienen otros juros, ni otra renta ; y como acabada la guerra, quedarian sin oficio, ni beneficio, ellos popan al enemigo, porque papan dèl. Para que han de matar las centinelas al Marques de Pescara, si viuen dèl ? Que hasta el atambor sabe estos primores ; y assi vereis que la guerra que a lo mas tirar estas nuestras barras, pudiera durar vn año, dura doze, y fuera eterna si la felicidad y el valor no se huuieran juntado

Mais il est surtout deux professions contre lesquelles il ne se lasse point de lancer les traits les plus piquants.

La première est celle des tailleurs. Que lui avaient fait ces utiles artisans pour qu'il ait éprouvé à leur endroit une hostilité si vive, qu'il partage d'ailleurs avec Quevedo ? Nous l'ignorons, mais force est bien de le constater. Il montre quelque part les forgerons qui, s'étant pris de querelle avec les tailleurs, leur reprochent d'être la seule corporation dont aucun dieu n'a voulu assumer la protection. En effet ce sont des ennemis jurés de la vérité, des menteurs par profession. Jamais ils ne tiennent leur parole; ils répètent toujours : « Demain ! Demain ! » Aussi, après leur mort, sont-ils transformés en corbeaux qui redisent sans cesse : « Cras ! Cras ! Demain ! [1] »

---

oy en vn Marques de Mortara. » *Criticón*, I, 6, p. 112. « Tambien ay soldados cofadres de la apariencia? preguntò Andrenio. — Y son los mejores, respondio el Hermitaño, tan buenos Christianos que aun al enemigo no le quieren hazer mala cara, con que no le querrian ver. No vès aquel, pues en dando vn Santiago se mete a peregrino; en su vida se sabe que aya hecho mal a nadie, no tengan miedo que èl beua de la sangre de su contrario; aquellas plumas que tremola, yo juraria que son mas de Santo Domingo de la Calçada, que de Santiago : el dia de la muestra es soldado, y el de la batalla Hermitaño; mas haze èl con vn lançon que otros con vna pica; sus armas siempre fueron dobles, desde que tomò capa de valiente, es vn Rui Diaz atildado. Es de tan sano coraçon que siempre le hallaràn en el quartel de la salud; no es nada vanaglorioso y assi suele dezir que mas quiere escudos que armas; en dando vn espaldar al enemigo acude al consejo con vn peto, y assi es tenido por vn buen soldado, mui aplaudido, y en competencia de dos Bernardos està consultado en vn Generalato, y dizen que èl serà el hombre, y los otros se lo jugaràn; que aqui mas importa el parecer que el ser. » *Criticón*, II, 7, p. 166-167. « Sale vna vez vn gran Capitan, y bullen despues cien Capitanejos, con que se ha de mudar cada año de Gefe. » *Criticón*, III, 10, p. 277.

1. « Los Herreros lleuauan braua herreria, y aun todos parecian Caldereros. Enfadados los Sastres, les dixeron que callassen, y dexassen oir, sino entender. Sobre esto armaron vna pendencia, aunque no nueua en tales puestos; tratavonse mui mal, pero no se maltrataron, y dixeronles los Herreros a los Sastres despues de encomios solemnes : « Quità de ai, que sois gente sin Dios. —

L'autre corporation est celle des médecins, qu'une longue tradition avait désignés aux traits des satiriques. Martial avait donné l'exemple par ses épigrammes contre le médecin Diaulus, qui n'a pas changé de fonction en devenant croque-mort, ou Hermocrates dont la vue seule, en songe, suffit à donner la mort. On ne saurait dire des médecins ni bien ni mal, prétend Gracián; avant, parce qu'on ne les a pas encore éprouvés, après parce qu'on est mort. Ce sont les médecins qui ouvrent le cortège de la Mort; ils sont comparables aux abbés, car ces derniers enterrent ceux que les

Como sin Dios ? replicaron ellos enfurecidos. Si dixerades sin conciencia, passe ; pero sin Dios, que quiere dezir esso ? — Si, repitieron los Herreros, que no tienen vn Dios Sastre, como nosotros vn Herrero; y quando totos le tienen, los Taberneros a Baco, aunque anda en zelos con Tetis, los Mercaderes a Mercurio, de quien tomaron las trampas con el nombre ; los Panaderos a Ceres, los Soldados a Marte, los Boticarios a Esculapio ; mirà que tales sois vosotros que ningun Dios os quiere. — Andà de aì, respondieron los Sastres, que sois vnos gentiles. — Vosotros si lo sois, que a todos quereis hazer gentiles hombres. » Llegò en esto el Sabio, y metio paz, consolando a los Sastres, con que ya que no tenian Dios, todos los dauan al diablo. » *Criticón*, II, 5, p. 120-121. — Lorsqu'on veut faire revenir la Vérité sur la terre, tout le monde refuse de la mettre dans sa bouche : « Conuidaron a los oficiales, menos : antes dixeron que moririan de hambre en quatro dias, si en la boca la tomassen, especialmente los sastres. » *Criticón*, III, 3, p. 80. — Si les humains vivaient jadis si longtemps, c'est que : « No mentian los oficiales, ni aun los sastres. » *Criticón*, III, 8, p. 212.

« Vieron cruzar de vna parte a otra muchos cueruos muy domesticos y muy hallados con sus amos : estrañòlo Andrenio, y aun lo tuuo por mal aguero : mas dixole el Proteo : « No te espantes, que destas malas aues dixo vna muy aguda necedad Pitagoras, prosiguiendo aquel su opinado disparate de que Dios castigaua los malos en muerte, trasladando sus almas a los cuerpos de aquellos brutos a quienes auian simbolizado en vida. Las de los crueles metia a tigres, las de los soberuios a Leones, las de los deshonestos a jaualies, y assi de todos : dixo pues que las almas de los oficiales, especialmente aquellos que nos dexan en cueros quando nos visten, las daua a cueruos ; y, como siempre auian mentido, diziendo : « Mañana, señor, estarà acabado ; para mañana sin falta ! » aora prosiguiendo en su misma cancion, van repitiendo por castigo, y por costumbre aquel su *Cras*, *Cras*, que nunca llega. » *Criticón*, I, 7, p. 134-135.

premiers ont tués, et l'on était bien heureux au temps où il n'existait ni avocats, ni alguazils, ni médecins! [1]

Mais ces plaisanteries, dont Molière eût pu faire son profit, sont de tous les temps. Un sujet, plus original, et que l'on ne s'attendrait guère à voir exciter la verve de Gracián, si l'on songe à sa profession et à l'époque où il écrivait, c'est le monde religieux. Quelques-uns de ses traits semblent bien dirigés contre ses confrères qu'il accusait, comme on l'a vu, de ne rien comprendre à son *Criticón*. C'est à eux, sans doute, qu'il pense, lorsqu'il fait dire au Sage que, si raffinée que soit une « Communauté », on y trouve toujours des ignorants qui veulent parler de tout sans discernement. Quel effet dut produire sur ses supérieurs ce portrait du chanoine *Douceur*, accompagné du religieux *Miel* et d'une série de niais qui semblent éternels, tant l'absence de pensée leur permet de vivre longtemps ! « Voilà, dit Gracián, les gens que

1. « Vn Medico en viendo vn enfermo no le mata ? Que veneno como el de su tinta en vn recipe ? Que Basilisco mas criminal, y pagado, que vn Hermocrates, que aun soñando matò a Andragoras ? Digoos, que dexan atras a los mismos Basiliscos, pues aquellos poniendoles vn cristal delante, ellos se matan a si mismos ; y estos poniendoles vn vidrio que traxeron de vn enfermo, con solo mirarle, le echan en la sepultura, estando cien leguas distante. » *Criticón*, II, 2, p. 42. Voir sur Hermocrates et Diaulus, *Martial*, VI, 53 et I, 48.

« Es de aduertir, que donde ay mas Doctores, ay mas dolores. Esto dize de ellos la ojeriza comun ; pero engañase en la vengança vulgar, porque yo tengo por cierto, que del medico nadie puede dezir ni bien, ni mal ; no antes de ponerse en sus manos, porque aun no tiene experiencia ; no despues, porque no tiene ya vida. Pero aduertid, ajoute malicieusement Gracián, que no hablo del medico material, sino de los morales, de los de la Republica, y costumbres. » *Criticón*, I, 6, p. 113.

« Pero atended, que entra ya ella misma (la Mort), si no en persona, en sombra y en huessos. — En que lo conoces ? — En que comiençan a entrar ya los Medicos, que son los inmediatos a ella, los mas ciertos ministros, los que la traen infaliblemente. » *Criticón*, III, 11, p. 294.

« Que todos los anillos se entregassen a los Medicos y Abades, a estos porque entierran los que aquellos destierran. » *Criticón*, II, 1, p. 23. — Voir aussi le passage du *Discreto* cité à propos du *Realce* XVII.

recherchent les supérieurs, parce qu'ils peuvent les mener par le bout du nez ». Ne faisait-il pas, en écrivant ces mots, un amer retour sur lui-même ?

Au grand scandale de l'auteur de la *Crítica de reflección*, Gracián ne se gêne pas pour stigmatiser l'avidité de certains prélats, l'impertinence de certains ecclésiastiques [1]. Mais ce qui est plus hardi, c'est la manière dont il s'attaque à l'hypocrisie. C'est un des vices de l'âge mûr, qui guette Andrenio et Critilo sur leur route : ils se dirigeaient vers la demeure de *Virtelia*, la Vertu sincère, lorsqu'ils rencontrent un ermite, qui leur enseigne qu'il existe une vertu, facile et lucrative, personnifiée par *Hipocrinda*. Hipocrinda est abbesse d'un couvent où, sous le couvert de la vertu, triomphent tous les vices. On y trouve le soldat fanfaron dont nous avons parlé tout à l'heure, lâche devant l'ennemi, mais avide ; l'officier de justice qui se montre impitoyable pour

1. « Nunca pensè ver, ponderaua Andrenio, tanto Necidiscreto junto, y aqui veo de todos estados, y generos, hasta legos. — O, si, dixo el Sabio, que en todas partes ai vulgo, y por atildada que sea vna comunidad, ai ignorantes en ella, que quieren hablar de todo, y se meten a juzgar de las cosas, sin tener punto de juizio. » *Criticón*, II, 5, p. 117.

« Aquel otro es el Canonigo Blandura, que todo lo haze bueno. » Vieron vno todo comido de moscas : « Aquel es la buena miel. » Que buena gente toda esta para superiores, que ya assi los buscan, cabeças de cera, que las puedan boluer, y reboluer donde quisieren y retorcerles las narices a vn lado, y a otro. » *Criticón*, III, 6, p. 152. « El seglar ponderando las obligaciones del Eclesiastico, y el Eclesiastico las desatenciones del seglar. « *Criticón*, II, 5, p. 115-116. — « El Prelado que atesora los cinquenta mil pesos de renta, por bien que lo hable, no serà el boca de oro, sino el bolsa de oro. » *Criticón*, I, 13, p. 273. — Matheu cite ce passage, en ajoutant : « Bien sabido devieras tener el respeto con que se han de tratar las cosas sagradas, la veneracion con que se ha de hablar de los Eclesiasticos, la culpa que se incurre de mezclar lo sacro con pasatiempos profanos ; advierte, pues que lo sabes, en estas proposiciones entresacadas de tu libro. *El prelado* etc... ; si en el pulpito no es licito hablar destos sugetos con individuacion, sino con sumo respeto, apuntando muy en sombra, por no empañar las luzes del estado, que serà en lo que se estampa ? *Todo Iubileo se arrima a buena esquina* (*Criticón*, II, 1, p. 8) ; y aunque hables del cedulon material que le publica, dexa de ser irreberente modo de hablar de las Indulgencias ? » (p. 193-194.)

les voleurs, afin d'être seul à voler [1]; le juge qui, sous prétexte de sévérité, satisfait ses instincts sanguinaires; l'avare qui jeûne par économie, et non par piété; le voluptueux qui va au sermon ou à l'église pour satisfaire sa passion [2].

Mais ces critiques n'atteignaient que des laïques : voici le simoniaque qui vend les choses saintes, sous prétexte de reconnaissance [3]; le moine débauché qui s'introduit dans les maisons pour y assouvir sa luxure et son avidité, et qui laisse en larmes celles dont il s'éloigne [4]. Gracián, dans la troisième partie du *Cri-*

1. « Reparà en aquel Ministro de Iusticia, que zeloso, que justiciero se muestra ! No ai Alcalde Ronquillo rancio, ni fresco Quiñones, que le llegue, con nadie se ahorra, y con todos se viste, a todos les va quitando las ocasiones del mal, para quedarse con ellas; siempre và en busca de ruindades, y con esse titulo entra en todas las casas ruines libremente; desarma los valientes, y haze en su casa vna armeria; destierra los ladrones por quedar èl solo; siempre và repitiendo justicia, mas no por su casa, y todo esto con buen titulo, y aun colorado. » *Criticón*, II, p. 167-168.

2. « Con capa de justicia, es el juez vn sanguinario; con capa de zelo todo lo malea el embidioso; con capa de galanteria anda la otra libertada... — Quien serà aquel que toma la capa, ò el manto para ir al Sermon, a visitar el Santuario ? Y parece el festejo ? — El mismo. — O maldito sacrilego ! — Con capa de ayuno ahorra la avaricia; con capa de grauedad nos quiere desmentir la grosseria; aquel que entra alli, parece que lleua capa de amigo, y realmente lo es; y aun con la de pariente se introduce el adulterio. » *Criticón*, II, 7, p. 163.

3. « Quien es aquella que passa con capa de agradecimiento ? — Quien ha de ser, sino la Simonia ?» *Criticón*, II, 7, p. 163.

4. « No veis aquel bendito, que fuera del mundo anda, que metido và, pues no piensa en cosa suya, sino en las agenas, que no tiene cosa propia; no se le vè la cara, no es lo mejor lo descarado; a nadie mira a la cara, y a todos quita el sombrero; anda descalço por no ser sentido, tan enemigo es de buscar ruido. — Quien es el tal, preguntò Andrenio, es professo? — Si, con que cada dia toma el habito, y es mui bien diciplinado; dizen que es vn arrapa Altares, por tener mucho de Dios. Haze vna vida extrauagante, toda la noche vela, nunca reposa; no tiene cosa, ni casa suya, y assi es dueño de todas las àgenas : y sin saber como, ni por donde, se entra en todas, y se haze luego dueño dellas; es tan caritatiuo, que a todos ayuda a lleuar la ropa, y a quantos topa las capas, y assi le quieren de modo que quando se parte de alguna, todos quedan llorando,

ticón, reviendra sur le même sujet. Lorsqu'il montre les proverbes réformés par le Savoir, il déclare que celui qui prétend qu'on doit souhaiter dans toute maison la présence d'une tonsure, est complètement faux, car c'est une cause de ruine pour la fortune la mieux assise [1]. Voilà dans la bouche d'un Jésuite à pareille époque, des paroles audacieuses, d'autant plus qu'elles visent les ecclésiastiques mêmes. Lorsqu'on songe au scandale que souleva *Tartufe* quelques années plus tard, on conçoit quel parti l'on put tirer contre Gracián de ces lignes qui font songer plus d'une fois au type immortel de Molière. Cet ermite du couvent d'Hipocrinda porte une discipline qui fait plus mal aux yeux de ceux qui la voient qu'aux épaules de celui qui la porte [2]. Il baisse aussi les yeux pour ne pas voir les femmes dont les costumes le choquent [3]. Aussi n'est-il pas étonnant que Matheu y Sanz

y nunca se oluidan del. — Este, dixo Andrenio, con tantas prendas agenas, mas me huele a ladron que a Monge. — Ai veràs el milagro de nuestra Hipocrinda, que siendo lo que tu dizes, le haze parecer vn Bendito, tanto que està yà consultado en vn gran cargo, en competencia de otro de casa de Virtelia, y se tiene por cierto que le ha de hurtar la bendicion, y quando no, trata de irse a Aragon, donde muera de viejo. » *Criticón*, II, 7, p. 164-165. — « Ce trait rappelle le Conte de Juan de Arguijo (Paz y Melia, *Sales Españolas*, t. II, p. 128).

1. « Extinguese de todo punto aquel que dize : « Mal le và a la casa donde no ay corona rasa » ; antes muy bien, y muy mal donde la ay, porque la hazienda de la Iglesia pierde toda la otra, y arrasa la mejor casa. » *Criticón*, III, 6, p. 170.

2. « Se les hizo encontradizo vn hombre venerable por su aspecto, mui autorizado de barba, el rostro ya passado, y todas sus facciones desterradas, hundidos los ojos, la color robada, chupadas las mexillas, la boca despoblada, ahiladas las narizes, la alegria entredicha, el cuello de azucena languido, la frente encapotada, su vestido por lo pio remendado, colgando de la cinta vnas diciplinas, lastimando mas los ojos del que las mira, que las espaldas del que las afecta, zapatos doblados a remiendos, de mas comodidad que gala ; al fin él parecia semilla de hermitaños. Saludòles mui a lo del Cielo para ganar mas tierra. » *Criticón*, II, 7, p. 158.

3. « Vieron vno, que estaua escupiendo y haziendo grandes ascos. « Que tiene este ? preguntò Andrenio. — Acercate y le oiràs dezir mucho mal de las

reproche violemment à Gracián d'avoir, pour peindre l'hypocrisie, employé des métaphores toutes prises à la vie religieuse et d'avoir abusé d'expressions propres au vocabulaire monastique. Il lui fait un crime d'avoir écrit une satire qui, mal interprétée par les ignorants, leur donne une idée scandaleuse de ce qui se passe dans les couvents [1]. Cependant aucune des critiques de Gracián ne s'éloigne de la plus stricte orthodoxie.

Il courait moins de risques en attaquant les femmes dont il se montre l'adversaire déterminé, obéissant ainsi, non seulement à son tempérament, mais encore à l'esprit qui avait animé la Compagnie de Jésus à l'origine, bien qu'il commençât à se modifier. C'est en vain qu'il assaisonne ses attaques, de temps en temps, de compliments à l'adresse de quelques grandes dames ; en réalité, il reprend à son compte les amères paroles de Salomon : « Melior est iniquitas viri quam mulier benefaciens [2]. » La femme est l'ennemie de l'homme, elle lui tend des pièges à tout âge ; rien ne met à l'abri de ses attaques, ni les années, ni la sagesse, ni même la sainteté. Elle est farcie de malice des pieds à la tête, et si le ciel n'avait pris soin que la beauté fût d'ordinaire le trône de la bêtise, il ne resterait pas un homme en vie [3].

mugeres y de sus trages : cerraua los ojos por no verlas. Este si, dixo el Hermitaño que es cauto. — Mas valiera casto, replicò Critilo, que desta suerte abrasan muchos el mundo en fuego de secreta luxuria ; introducense en las casas como golondrinas, que entran dos y salen seis. » *Criticón*, II, 7, p. 170.

1. « La hipocresia la pintas en metafora de vida monastica pues vsas de las vozes *Hermitaño*, *silencio*, *nouicios*, *professo*, *yermo*, *celda*, *Monge bendito*, *claustro*, *y otras deste jaez*. Luego tratas de desacreditar la vida, que el ignorante no alcançarà la metafisica que puede salvar el error. » *Critica*, p. 194.

2. *Ecclesiasticus XLII, 14.* — « Et inveni amariorem morte mulierem quae laqueus venatorum est, et sagena cor ejus, vincula sunt manus illius ; qui placet Deo effugiet illam ; qui autem peccator est capietur ab illa... Virum de mille unum reperi, mulierem ex omnibus non inveni. » *Ecclesiastes* VII, 27-28.

3. « Como la muger fue la primera con quien embistieron los males, todos hizieron presa en ella, quedando rebutida de malicia de pies a cabeça. » *Criticón*, I, 13, p. 271. Et Critilo s'adressant à Vénus : « Tu eres al fin la aniquiladora comun de sabios, Santos y valerosos. » *Criticón*, III, 8, p. 224. — « Fue Salo-

Dans le couvent d'Hipocrinda, les femmes ne sont pas oubliées, et tiennent une place d'honneur [1]. Gracián, pour finir, leur con-

mon el mas Sabio de los hombres, y fue el hombre a quien mas engañaron las mugeres; y con auer sido el que mas las amò, fue el que mas mal dixo dellas; argumento de quan gran mal es el del hombre la muger mala, y su mayor enemigo: mas fuerte es que el vino, mas poderosa que el Rey, y que compite con la verdad, siendo toda mentira. Mas vale la maldad del varon que el bien de la muger, dixo quien mas bien dixo, porque menos mal te harà vn hombre que te persiga, que vna muger que te siga. Mas no es vn enemigo solo, sino todos en vno, que todos han hecho plaça de armas en ella; ... de aqui sin duda procedio el apellidarse todos los males hembras, la furias, las parcas, las sirenas y las arpias; que todo lo es vna muger mala. Hazenle guerra al hombre diferentes tentaciones en sus edades diferentes, vnas en la mocedad, y otras en la vejez; pero la muger en todas. Nunca està seguro de ellas, ni moço, ni varon, ni viejo, ni sabio, ni valiente, ni aun santo: siempre està tocando al arma este enemigo comun, y tan casero que los mismos criados del alma la ayudan: los ojos franquean la entrada a su belleza, los oydos escuchan su dulçura, las manos la atraen, los labios la pronuncian, la lengua la vozea, los pies la buscan, el pecho la suspira, y el coraçon la abraça: si es hermosa es buscada; si fea, ella busca: y si el Cielo no huuiera preuenido que la hermosura de ordinario fuera trono de la necedad, no quedàra hombre a vida, que la libertad lo es. » *Criticón*, I, 12, p. 246-247.

1. « Mas aora que hemos nombrado mugeres, dime, no ai clausura para ellas? Pues de verdad que pueden professar de enredo. — Si le ai, dixo el Hermitaño: Conuento ai, y bien malignante. Dios nos defienda de su multitud: aqui estàn de parte - y assomoles a vna ventana, para que viessen de passo, no de proposito, su proceder. Vieron yà vnas mui deuotas aunque no de San Lino, ni de San Hilario, que no gustan de deuociones al vso, si de San Alexos, y de toda romeria. « Aquella que alli se parece, dixo el Hermitaño, es la viuda recatada, que cierra su puerta al Aue Maria. Mira la donzella, que puesta en pretina, no sea en cinta. Aquella otra es vna bella casada, tienela su marido poi vna santa, y ella le haze fiestas, quando menos de guardar: a esta otra nunca le faltan joyas, porque ella lo es buena: a aquella la adora su marido; serà porque lo dora; no gusta de galas, por no gastar la hazienda, y gastale la honra. De aquella dize su marido, que meteria las manos en vn fuego por ella; mas valiera qne las pusiera en ella y apagàra el de su luxuria. » Estaua vna riñendo vnas criadas pequeñas, porque brujuleò no sè que ceños; y ella con mayor dezia: « En esta casa no se consiente ni aun el pensamiento. » Y repetia entre dientes la criada el eco. Desta otra anda siempre predicando su

teste, comme on l'a vu, jusqu'à la beauté et prétend que c'est par pure politesse que les hommes la leur attribuent.

Mais ce qui fait, on peut bien le dire, le fond même du *Criticón*, c'est la satire des sots. Gracián aurait pu donner à son livre, pour épigraphe, la parole de Salomon : « Stultorum infinitus est numerus » (Ecclesiastes, I, 15). Il n'est pour ainsi dire pas une page de son roman où l'on ne voie reparaître le sot, sous les vocables divers de *necio*, de *tonto* ou de *bobo*. Les sots sont légion : ils forment la majorité, ou plutôt, encadrés entre un petit nombre de coquins et d'honnêtes gens, ils constituent vraiment l'espèce toute entière. Le scélérat est en somme assez rare. Mais peut-il passer pour vraiment intelligent ? Gracián le nierait, car la perversité n'est qu'une sottise à ses yeux de chrétien, puisqu'en supposant même qu'elle réussisse sur la terre, elle doit être infailliblement punie dans l'autre monde. Aussi faut-il ranger parmi les sots non seulement tous ceux qui le paraissent, mais la moitié de ceux qui ne le paraissent pas [1]. La bonhomie même ne saurait d'ailleurs faire pardonner la sottise et Gracián flagelle avec une verve étourdissante ces « braves gens » qui sont de l'avis de tout le monde, qui approuvent toujours et ne s'émeuvent jamais, adoptent toujours l'opinion du dernier entendu et ont le cœur sur la main. « Ils sont déjà morts, s'écrie-t-il, ce ne sont plus des hommes, puisqu'ils ont renoncé aux nobles préoccupations qui tourmentent, mais ennoblissent l'humanité [2] ».

madre lo que ella no se confiessa. Dezia otra buena madre de su hija : « Es vna bienauenturada. » Y era assi, que siempre quisiera estar en gloria. — Como estàn descoloridas aquellas ? reparò Andrenio. Y el Hermitaño : « Pues no es de malas, sino de puro buenas ; son tan mortificadas que echan tierra en lo que comen, no sea varro. Mira que zelosas se muestran estas ! — Mas valiera zeladas. » *Criticón*, II, 7, p. 170-171.

1. Voir *Agudeza*, XXVIII, p. 190.

2. « Hallauase en el pais de los buenos hombres, y que diferentes de aquellos otros ! Parecian de otra especie, gente toda pacifica, por quienes nunca se reboluiò el mundo, ni se alborotò la feria. Encontrò de los primeros con Iuan de Buen alma, a medio saludar que se le oluidauan las palabras ; con todo

En face d'eux il dresse son idéal, l'homme vraiment digne de ce nom, instruit, viril et maître de lui-même, celui qu'il qualifie de *persona*. Un tel homme est rare, et sur la Place de la Populace où fourmillent tant de gens, on n'en découvre pas un [1]. D'ailleurs la satisfaction que l'on éprouve à atteindre cet idéal, à être « quelqu'un », n'est pas sans comporter une douloureuse contrepartie, car c'est le meilleur moyen de ne pas réussir dans le monde et de s'attirer la haine des sots [2].

esso contraxeron estrecha amistad : allegòseles vn otro, que tambien dixo llamarse Iuan, que aqui los mas lo eran, y buenos... — Quien es aquel que passa riendose ? — Aquel es de quien dizen que de puro bueno se pierde, y es vn perdido ; aquel otro el bueno, bueno, y el que de puro bueno vale para nada, gente toda amigable. — Que poca ceremonia gastan, ponderò Andrenio, aun cortesia no hazen. — Es que no saben engañar... » Con todo esso se llegò y les saludò *bon compaño* que venia con *tal sea mi vida* y *mi alma con la suya*. No se oia vn si ni vn no entre ellos, en nada se contradezian, aunque dixeran la mayor paradoxa, ni porfiauan, y era tal su paz y sossiego que dudò Andrenio si eran hombres de carne y sangre. — « Bien dudas le respondiò el hombre de su palabra (a quien se holgò mucho de ver como cosa rara, y no era Frances) que los mas de ellos son de pasta, y buenas pastas ; y, en confirmacion dello, repara en aquel, todo bocadeado, don fulano de maçapan, que cada vno le dà vn pellizco ; aquel otro es el Canonigo Blandura, que todo lo haze bueno : « Vieron vno todo comido de moscas : « Aquel es la buena miel... » Vio a don fulano de todos, y para nadie, y para nada, acompañado de vn gran camarada. Aquel de la mano derecha es el primero que llega, y el de la izquierda el vltimo se le lleua ; al de mas allà, el que le pierde le gana etc... » Andrenio s'étonne de voir tous ces gens vivre éternellement et son guide lui répond : « No mueren, que ya lo estàn. » *Criticón*, III, 6, p. 151-153.

1. « Pero vamos, dit le *Sesudo*, que oy os he de conducir a las mismas oficinas donde se forjan y se labran los buenos juizios, los valientes entendimientos, a las escuelas de ser personas. » *Criticón*, III, 6, p. 157-158.

« Entraron yà en la plaça mayor del vniuerso, pero nada capaz, llena de gentes, pero sin persona, a dicho de vn sabio que con la antorcha en la mano al medio dia iba buscando vn hombre que lo fuesse, y no auia podido hallar vno entero. » *Criticón*, II, 5, p. 110.

2. Lorsque les aspirants au bonheur arrivent devant la fortune « suplicò el primero le hiziesse dichoso entre personas, que le diesse cabida con los varones sabios, y prudentes : miraronse vnos a otros los curiales y dixeron : « Este se

Cependant, de cette âpre satire de l'humanité, ne se dégagera pas une leçon de pessimisme. En vain citera-t-on, pour affirmer le contraire, les exclamations, pleines d'une sombre misanthropie, de Critilo, lorsqu'il va toucher terre, lorsqu'il voit apparaître la flotte, ou qu'il entre avec Andrenio dans le chemin de la vie [1], ou peut-être l'apologue du criminel plus malfaisant que les bêtes féroces avec lesquelles il fut enfermé [2]. Ce sont là des imitations littéraires où l'outrance du sentiment est accompagnée d'un sourire à peine dissimulé.

Le premier traducteur du *Criticón* a bien mis en lumière la pensée véritable du livre en lui donnant le titre de « l'homme détrompé ». A chaque instant, Andrenio, l'homme de la nature, l'homme sans expérience, rencontre un vice auquel il cède, mais, chaque fois aussi, un guide providentiel finit par le tirer d'affaire : c'est le *Desengaño*, la *Désillusion* qui lui montre le néant des plaisirs, de la volupté, de l'intelligence même et lui indique le chemin du bonheur qu'il atteindra au delà de la vie. Certes ce commentaire du *Vanité des vanités* de Salomon peut être pris comme une manifestation du plus sombre pessimisme, si l'on n'y joint

alçarà con el mundo. » Mas la Fortuna con semblante mesurado, y aun triste, le otorgò la gracia pretendida : « ... Sabed que fue un necio; no supo lo que pidio; nada valdrà en el mundo. » *Criticón*, II, 5, p. 109-110.

1. « O vida no auias de començar ; pero ya que començaste, no auias de acabar!... Madrastra se mostrò la Naturaleza con el hombre, pues lo que le quitò de conocimiento al nacer, le restituye al morir. » *Criticón*, I, 1, p. 2.

« Aduierte Andrenio que ya estamos entre enemigos : ya es tiempo de abrir los ojos, ya es menester viuir alerta : procura de ir con cautela en el ver, en el oir, y mucho mas en el hablar ; oye a todos y de ninguno te fies ; tendràs à todos por amigos, pero guardartehas de todos, como de enemigos... Si los hombres no son fieras, es porque son mas fieros, que de su crueldad aprendieron muchas vezes ellas. » *Criticón*, I, 4, p. 52-53.

« Quien no te conoce, ô viuir, te estime ; pero vn desengañado tomàra antes auer sido trasladado de la cuna a la vrna, del talamo al tumulo. » *Criticón*, I, 5, p. 73.

2. Voir chapitre XII.

pas, comme le fait Gracián, la conception chrétienne d'une autre vie, ou le complément païen de l'immortalité dans la mémoire des hommes. C'est là ce qui empêche le *Criticón* d'être une leçon de découragement, ce qui en fait au contraire une leçon d'énergie, de persévérance et de vertu.

Mais dégager cette philosophie, c'est peut-être trop demander au *Criticón*. Ce livre, comme tout roman à tiroirs, n'est pas fait pour être lu d'un bout à l'autre : il faut en prendre une *crisis* séparée, et sans se soucier d'en tirer une conclusion, se laisser aller au plaisir de voir mettre à nu le cœur humain et les secrets mobiles des actions des hommes, s'égayer sans méchanceté au spectacle de leurs travers et tâcher de ne laisser échapper aucun de ces traits d'esprit que Gracián sème à chaque ligne, un peu au hasard, sans autre prétention que de provoquer le rire par les rapprochements les plus inattendus d'idées, de mots ou de syllabes, savourer enfin la façon dont il jongle avec le vocabulaire, dont il forge des néologismes, dont il allonge ses énumérations, et qui rappelle celle de Rabelais, avec cette différence que chez lui, la pensée ne se dissimule pas, mais se montre avec une parfaite ingénuité. Ce plaisir tout littéraire n'empêchera pas le lecteur sérieux, après avoir goûté le pittoresque des descriptions ou des portraits, le savoureux comique des dialogues et la fécondité des inventions, d'en tirer quelques sujets de méditation profitable.

En somme le *Criticón* est un chef-d'œuvre, d'un genre un peu spécial, dont la gloire restera forcément limitée à la patrie de Gracián, car il est intraduisible, mais qui mérite une place d'honneur dans l'histoire de la prose espagnole du XVII[e] siècle.

CHAPITRE XIV

L'*Arte de Ingenio.* — Conceptisme et Cultisme. — Euphuisme. — Préciosité. — Marinisme. — Origines du Conceptisme et du Cultisme en Espagne.

C'est, il faut l'avouer, à son *Arte de Ingenio,* ou plus exactement à la refonte qu'il publia de cet ouvrage sous le titre de *Agudeza y Arte de Ingenio* en 1648, que Gracián doit la plus grande, sinon la meilleure part de sa réputation actuelle : théoricien du conceptisme pour les uns, du cultisme pour les autres, telle est la fâcheuse étiquette sous laquelle il est généralement classé. En vain son *Oráculo*, traduit et réimprimé à maintes reprises, a-t-il été le livre de chevet de Schopenhauer ; en vain dans son *Criticón* a-t-il semé à profusion les trouvailles de mots les plus piquantes, les observations les plus fines, l'esprit le plus étourdissant ; en vain la fortune de son *Comulgatorio* se prolonge-t-elle encore de nos jours, la critique ne voit et, longtemps encore sans doute, ne voudra voir en lui que l'initiateur, le maître du mauvais goût. C'est cruellement expier une faute de jeunesse, et l'auteur qui, dans la préface de son *Criticón,* en 1651, jetant un regard en arrière sur les œuvres qu'il avait déjà publiées, qualifiait son *Arte* de « plus subtil qu'utile [1] » eût été fort marri de prévoir que c'était là précisément l'ouvrage destiné à faire vivre son nom.

Avant d'examiner la valeur de ce jugement défavorable, il est nécessaire de rappeler les circonstances dans lesquelles fut conçu et publié l'*Arte,* de définir le conceptisme et le cultisme, et de rechercher les causes de leur développement en Espagne.

Des mots *conceptisme* et *conceptiste, cultisme* et *cultiste,* les deux

1. « ...Por mas que el rigido Gracian lo censure, juguete de la traça en su mas sutil, que prouechosa Arte de Ingenio. » *Criticón*, I, Al que leyere.

premiers seuls sont empruntés à l'espagnol (*conceptismo* et *conceptista*) ; les deux autres sont de simples formations analogiques qui ne sauraient s'autoriser des mots *culteranismo* et *culto* par lesquels les Espagnols désignent les mêmes idées. Je les conserverai cependant, car ils sont généralement admis. Aucun de ces quatre mots ne se trouve cependant jusqu'à présent dans le dictionnaire de l'Académie française.

Certains genres littéraires finissent par s'épuiser : l'histoire, le roman, le drame se renouvellent toujours sinon dans leur fonds, du moins dans leur décor ; mais la morale ou le lyrisme ont vite fait d'exprimer sous une forme définitive les idées abstraites, peu nombreuses d'ailleurs, qui leur servent de matière. Heureux les écrivains qui, arrivés les premiers, ont pu moissonner ces terres sans maîtres ! Ils ne laissent à leurs successeurs que de rares épis à glaner.

Gracián, Pascal, La Bruyère, Schopenhauer, ont entendu tour à tour retentir dans leur mémoire la parole de Salomon, consolante au point de vue moral, désolante au point de vue littéraire : « Rien de nouveau sous le soleil [1] ». « Horace ou Despréaux l'on dit avant vous, objecte-t-on à La Bruyère. Je le crois sur votre parole, répond-il, mais je l'ai dit comme mien ». Faible satisfaction pour un public qui réclame du nouveau.

1. « Nihil sub sole novum, nec valet quisquam dicere : Ecce hoc recens est : jam enim praecessit in saeculis quae fuerunt ante nos. » (Ecclesiastes, 10). « Todo está ya en su punto, y el ser persona en el mayor : mas se requiere oy para vn sabio, que antiguamente para siete, etc... » (*Oráculo*, 1). « Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau ; la disposition des matières est nouvelle, etc... » (Pascal, VII, 9, éd. Havet). « Tout est dit : et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs le plus beau et le meilleur est enlevé : l'on ne fait que glaner après les anciens et les habiles d'entre les modernes. » (La Bruyère, I, 1). « Im Allgemeinen freilich haben die Weisen aller Zeiten immer das Selbe gesagt, und die Thoren, d. h. die unermeszliche Majorität aller Zeiten haben immer das Selbe, nämlich das Gegentheil, gethan. » (Schopenhauer, *Aphorismen*, *Einleitung*. Ed. Grisebach).

C'est alors que les écrivains s'ingénient pour sortir de la banalité. Les uns cherchent dans la subtilité de la pensée un regain de nouveauté : les paradoxes les plus surprenants, les problèmes moraux les plus rares, les nuances les plus imperceptibles du sentiment, font l'unique objet de leur anxieuse recherche. Mais cette ressource n'est accessible qu'à des esprits vraiment exceptionnels, qui auraient d'ailleurs cédé à ce goût de la difficulté quelle que fût l'époque à laquelle ils auraient vécu. Et, en somme, ces abstracteurs de quintessence, malgré tout leur mérite, resteront toujours pour le commun des hommes un objet d'étonnement, parfois de répulsion, jamais d'admiration [1].

D'autres, moins doués, essaient de masquer, par la richesse de la forme, l'indigence de leur pensée : les tropes extraordinaires, les métaphores les plus étranges, les rapprochements les plus inattendus, qu'ils soient fondés en raison, ou qu'ils reposent sur de simples jeux de mots, leur sont des moyens familiers de piquer la curiosité, où de réveiller l'attention : ce sont proprement ceux-là que l'on dénomme *conceptistes*:

D'autres enfin, tout en adoptant la méthode des conceptistes, cherchent en outre, dans l'étalage d'une érudition pédantesque, un nouveau moyen de succès : l'emploi des archaïsmes les plus oubliés, des néologismes les plus audacieux par lesquels ils prétendent donner l'illusion d'idées nouvelles, les constructions les

1. « L'extrême esprit est accusé de folie, comme l'extrême défaut. Rien n'est bon que la médiocrité. C'est la pluralité qui a établi cela, et qui mord quiconque s'en échappe par quelque bout que ce soit. Je ne m'y obstinerai pas, je consens bien qu'on m'y mette, et me refuse d'être au bas bout, non pas parce qu'il est bas, mais parce qu'il est bout ; car je refuserais de même qu'on me mît au haut. C'est sortir de l'humanité que de sortir du milieu : la grandeur de l'âme humaine consiste à savoir s'y tenir ; et tant s'en faut que sa grandeur soit à en sortir, qu'elle est à n'en point sortir. » (*Pascal*, VI, 14). Cette doctrine du juste milieu est celle de Gracián, voir *Criticón*, I, 5. — Les casuites espagnols, que des esprits naïfs considèrent comme des destructeurs volontaires de la morale, ont simplement cédé à ce goût de la nouveauté et de la subtilité que nous venons de signaler.

plus contraires au génie de la langue, parfois même empruntées à des idiomes étrangers, sont leurs procédés essentiels pour réveiller le palais blasé de leurs lecteurs. A ces derniers est réservé le nom de *cultistes*.

Le succès récompense généralement de pareils efforts ; non pas ce succès définitif et incontesté qui traduit la communion de la masse de la nation avec l'écrivain resté à sa portée : celui des écrivains raffinés est d'une tout autre nature : il repose sur ce plaisir inconscient, ou inavoué, que l'on éprouve à se croire, ou à se faire passer pour supérieur à la foule. En proposant des énigmes à ses lecteurs, on est bien sûr d'en charmer quelques-uns, qui croiront pouvoir les déchiffrer, et d'obtenir l'applaudissement d'un plus grand nombre, qui, n'y comprenant rien, auront la faiblesse de n'en point convenir. « Allons, dit le charlatan du *Criticón*, en montrant aux badauds un âne qu'il affirme être un aigle, ayez la bonté de vous retirer si vous n'êtes pas des aigles d'intelligence... Mais quói ? Personne ne s'en va ? Personne ne bouge ? » Et en effet personne ne bouge, dans la crainte de paraître moins intelligent que son voisin, et les sages eux-mêmes, tout assurés qu'ils soient de se trouver en présence d'un âne et non d'un aigle, n'osent souffler mot [1].

Mais, loin de dominer et de guider leur public, de pareils écrivains sont au contraire esclaves du leur : bientôt entraînés à amplifier leurs détestables procédés, ils ne tardent guère à tomber dans de monstrueux excès.

Le germe de ces maladies littéraires existe toujours ; tantôt elles se développent à l'état sporadique, attaquant des individus isolés ou une partie seulement du domaine littéraire, selon le degré de santé intellectuelle d'une époque, où le bon sens de la

1. « Ea (dezia el Charlatan) tomense la honra los que no fueren Aguilas en el entender, que no tienen que atender. Que es esto ? ninguno se và ? nadie se mueue ? » El caso fue que ninguno se diò por entendido, de desentendido, antes todos por muy entendedores, todos mostraron estimarse mucho, y concebir altamente de si. » *Criticón*, III, 4, p. 105.

masse trouve assez de force pour côtoyer ces excès sans y tomber : c'est ce qui est arrivé en Grèce au temps de l'alexandrinisme, à Rome sous l'empire, en Italie au XVIII[e] siècle, avec les disciples de Marini, en France à l'époque des Précieuses ; tantôt, ce qui ne se produit qu'aux époques de lassitude intellectuelle et de décadence morale, elles se manifestent sous la forme épidémique et peuvent contaminer intégralement la production littéraire d'un pays : ce fut le phénomène qui se produisit en Espagne au XVII[e] siècle, et qui valut à ce pays la fâcheuse gloire de personnifier ces manifestations pathologiques.

Il ne sera pas hors de propos de dire ici quelques mots du rapprochement que l'on établit généralement entre le conceptisme et l'euphuisme anglais qui marque la fin du XVI[e] siècle, et qui doit son nom aux deux fameux ouvrages de John Lyly : *Euphues. The Anatomy of wit* (1578) ; et *Euphues and his England* (1580). Ce rapport est complètement inexact. On est aujourd'hui à même de caractériser très nettement quels furent les procédés de Lyly, dont son dernier éditeur dit avec raison « qu'il fut le premier Anglais qui donnât à ses compatriotes l'idée d'une prose savante [1] ». Lyly subordonne délibérément la matière à la forme et recourt pour cela aux moyens suivants : le parallélisme ou l'antithèse, aussi bien entre les mots qu'entre les membres de phrases et les idées, dût-il parfois obtenir ce parallélisme au détriment du sens ; les interrogations rhétoriques ; les répétitions ; l'allitération simple ou transversale ; la consonance de syllabes ou de mots ; la paronomase ; la rime ; les jeux de mots.

Le plus caractéristique de ces procédés, l'allitération transversale (b c d — b c d) dont Lyly fait un usage systématique [2], est

1. *The complete works of John Lyly...* by R. Warwick Bond M. A. (Oxford, MDCCCCII), t. I, p. VI : « These volumes deal in the first place with the earliest English writer with an acute sense of form, or if Pettie his model must be excepted at least with the first who made Englishmen feel that prose was an art. »

2. Voir aussi *John Lyly and Euphuism* by Clarence Griffin Child (1894). Child compte dans *Euphues* 241 allitérations transversales et 112 dans *Euphues*

inconnu des conceptistes et des cultistes espagnols ; quant aux autres, il est bien vrai qu'il les ont employés, mais ils n'en ont pas fait comme Lyly le fond même de leur art. L'obscurité, l'étrangeté de la pensée sont, comme nous le verrons, deux éléments essentiels du conceptisme : rien de plus simple que les pensées de Lyly qui se distingue aussi des cultistes par la pureté de sa langue, l'absence de néologismes et de latinismes [1]. En somme, qu'il ait puisé les éléments de son art dans la traduction de Guevara, qu'avait donnée North en 1557, ou dans le *Petite Pallace* de Pettie (1576), il ne faisait que transporter dans sa langue maternelle les procédés harmoniques des rhéteurs latins, dont il avait pu d'ailleurs prendre connaissance directement lorsqu'il étudiait à Oxford [2].

---

and his England (*Op. cit.*, p. 62). Exemple d'allitération transversale : Although hetherto, Euphues, I have *sh*rined thee in my *h*eart fort a *tr*ustie *f*riende, I will *sh*unne thee *h*erafter as a *tr*othles *f*oe. (*Bond*, I, p. 233).

1. « Finally, we find his English comparatively pure. Considering the large infusion of foreign terms, the free coinage of Latinisms which the language was undergoing at this period, Lyly deserves the praise of conservatism. He has placed to his credit the acknowledgement that « English men desire to heare finer speach then the language will allow », p. 81, l. 17 ; and while himself striving to gratify this taste for fineness, does so without debasing the currency. It is remarkable how few of his words have passed out of use, how much more modern his diction seems than that of most of his contemporaries. The explanation is, no doubt, partly that suggested by Mr. Child, that works so famous as *Euphues*, *Arcadia*, and the *Bible* exercise a very important influence on the destiny of the words which they contain. A very few Latinisms not confined to him, have passed out of use. » (Bond, *op. cit.*, I, p. 128).

2. *The Diall of Princes, Compiled by the reuerende father in God, Don Anthony of Gueuara, Bysshop of Guadix. Preacher and Cronicler of Charles the fyft Emperour of Rome. Englysshed oute of the Frenche, by Thomas North, seconde sonne of the Lorde North. Ryght necessary and pleasaunt, to all gentylmen and others whiche are louers of vertue. Anno 1557. Imprinted at London by Iohn Waylande. Cum priuilegio, ad imprimendum solum per septennium.* — Le livre d'Antonio de Guevara, le *Reloj de Principes*, avait paru à Valladolid en 1529 et avait été traduit en français par René Berthaut sous le titre de l'*Horloge des Princes*,

On rapproche aussi d'ordinaire du conceptisme ce qu'on a nommé la préciosité en France. Cela est admissible si l'on n'entend parler que de la préciosité ridicule dont les romans de des Escuteaux et de Nervèze passent pour les modèles les plus achevés : l'abus des métaphores, l'emploi des périphrases inutiles, les rapprochent en effet des conceptistes. Lorsque du Souhait écrit : « Mellonimphe voile sa flamme d'un crespe de discretion » (1599), ou que l'auteur du *Breviaire des Amoureux* (1604) dit : « Je trouvay ce propos fort meur pour un homme verd, mais extremement corrosif à mon goust et difficile à ma digestion [1] » ils parlent comme aurait pu faire Alonso de Ledesma. Mais on ne saurait oublier que cette ridicule afféterie est restée localisée dans le roman sentimental, et même dans certaines parties seulement de ce genre littéraire, tandis qu'à côté de ces maladroits écrivains, d'autres précieux contribuaient à épurer la langue, et affiner les esprits ; leurs excès ont duré quelques années, et ont provoqué une réaction qui n'a pas attendu Malherbe pour commencer. A cette mode éphémère et partielle, comment comparer le triomphe

en 1531. — L'ouvrage de Pettie est intitulé : *A Petite Pallace of Pettie his pleasure : Containing many pretie Histories, by him set foorth in comely colours, and most delyghtfully discoursed* (s. d.). — On y trouve exactement les mêmes procédés techniques que chez Lyly, quoique moins systématiquement appliqués ; par exemple l'allitération transversale : « Though you for *g*ayne *f*lee no *f*ilthynesse, that I for *g*lory *f*olowe no *f*aythfulnesse. » (Bond, p. 13).

1. J'emprunte ces citations à l'étude de G. Reynier sur le *Roman sentimental avant l'Astrée* (1908) ; ch. XIII, *Le Style précieux*, p. 331 & 333. M. Reynier n'attribue aucune influence sur le développement du style précieux à Antonio Pérez dont il ne parle pas. Cependant Pérez arrivé en France en 1591, et bien reçu par Henri IV, puis envoyé en Angleterre pendant trois ans, semble avoir pu y contribuer, par ses lettres latines en particulier, qui donnent des exemples de subtilité remarquables. Elles ne furent, il est vrai, publiées qu'en 1631. Mais il n'est pas douteux qu'elles couraient manuscrites et qu'on se les disputait comme, plus tard, celles de Madame de Sévigné, aussitôt qu'elles étaient parvenues à leur destinataire. Pérez dit lui-même, qu'un de ses secrétaires était assez peu délicat pour en fournir des copies à des tiers. (Voir éd. de Genève, 1631, *lettre* LXXXI, p. 892.)

général et définitif du mauvais goût en Espagne au XVIIe siècle?

On en peut dire autant du Marinisme qui s'épanouit également au début du siècle, mais rencontra toujours une vive opposition dans une partie des écrivains italiens, et qui d'ailleurs n'offre que les caractéristiques du conceptisme et non du cultisme : personnellement Marino respecta toujours la langue. Il semble en outre bien établi que Marino, le protagoniste des *concetti* en Italie, bien qu'il ait été contemporain de Góngora, n'a pu exercer sur ce dernier aucune influence [1].

On ne saurait donc chercher dans les littératures étrangères l'élément qui fit cristalliser en Espagne des dispositions et des tendances universelles encore amorphes. Mais il reste à se demander quelles causes internes ont fait que l'Espagne s'est montrée sans rivale dans cette lutte de mauvais goût.

L'élément musical jouait un rôle si considérable dans les langues anciennes que la prose et la poésie, pour y prendre toute leur valeur, devaient être lues à haute voix. L'éloquence des anciens parlait donc aux sens autant qu'à l'esprit, et ce fut en partant de ce principe que les sophistes fondèrent les procédés de la prose savante qui se sont perpétués jusque dans les temps modernes [2].

L'habitude qu'avaient les anciens de lire à haute voix, même lorsqu'ils étaient seuls, est une preuve de l'importance prépondérante de cet élément musical. Elle nous est révélée par un passage des Confessions de saint Augustin où ce Père témoigne de la surprise qu'il éprouva un jour à trouver saint Ambroise en train de lire sans parler : il en est si étonné qu'il cherche à en

1. C'est ce qu'a bien montré M. L.-P. Thomas dans son étude sur *Góngora et le Gongorisme dans leurs rapports avec le Marinisme* (1911).

2. L'histoire de la prose savante a été faite avec exactitude pour l'antiquité, moins heureusement pour les temps modernes, par Eduard Norden : *Die Antike Kunstprosa vom VI Jahrhundert V. Chr. bis in die Zeit der Renaissance*, 1898.

donner une explication [1]. Qu'on ajoute à cette harmonie intrinsèque des phrases l'action expressive de l'orateur et le caractère de mélopée [2] que revêtait son débit, on comprendra que l'action physique de l'éloquence fût si puissante sur l'auditoire qu'il en oubliât parfois les idées pour se laisser absorber par l'harmonie des mots. Le même saint Augustin avoue que, lorsqu'avant sa conversion, il écoutait saint Ambroise, il était suspendu à ses lèvres, mais qu'indifférent au sujet traité, il s'abandonnait tout entier au charme de l'expression [3]. Ainsi s'explique que l'on allât écouter avec la même curiosité et le même scepticisme saint Paul annonçant le christianisme, ou plus tard Lucien faisant l'éloge de la goutte, et qu'on se précipitât aux lectures publiques.

Pour satisfaire à ces exigences, les sophistes avaient adopté des procédés en quelque sorte mécaniques, qui se réduisent essentiellement à trois : l'emploi des figures ou tropes, du coloris poétique et d'une prose rythmée. Les principaux tropes étaient l'antithèse, ἀντίθετα, le parallélisme, πάρισα, la consonance, ὁμοιοτέλευτα, et la paronomase ou jeu de mots, ἴσον, ou παρονομασία.

La paronomase devait naturellement donner naissance au

1. Voir Norden, *op. cit.*, I, p. 5 ; le passage de saint Augustin se trouve dans les *Confessions*, VI, 3.

2. C. Gracchus, lorsqu'il parlait en public, se faisait donner le ton par un joueur de flûte dissimulé derrière lui. Voir Norden, *ibid.*, p. 57.

3. « Studiose audiebam disputantem in populo, tum rhetor, non intentione qua debui, sed quasi explorans eius facundiam, utrum conveniret famae suae an maior minorve proflueret quam praedicabatur, et verbis eius suspendebar intentus, rerum autem incuriosus et contemptor astabam et delectabar suavitate sermonis. » Norden cite encore (I, p. 5-6) un passage où Michel Psellos déclare qu'en lisant les Sermons de saint Grégoire de Nazianze il était ravi par l'expression au point de ne plus faire attention au sens, et (II, p. 568) ce jugement porté par Psellos sur le même Père : « ὥσπερ πρὸς λύραν ἁρμόσας αὐτῷ τὰ ποιήματα (ses sermons) ῥυθμῷ πάντα περιλαμβάνει, οὐ τῷ ἀκολάστῳ ᾧ πολλοὶ τῶν ῥητόρων ἐχρήσαντο, ἀλλὰ τῷ σωφρονεστάτῳ· οὐδὲ εἰς μονοειδῆ ἀπαρτίζει τὸν λόγον ἀνάπαυσιν, ἀλλὰ διαποικίλλει τὰς καταλήξεις. »

calembour, et le parallélisme amenait à faire des membres de phrases courts. Le coloris poétique, obtenu par l'emploi de l'hyperbate, de la métaphore, de la comparaison, des mots archaïques, conduisait à l'étrangeté, à l'obscurité, à la puérilité ou à l'enflure. Quant au rythme, quoique distinct de la métrique, il tendait fatalement à confondre la prose avec les vers.

Tels furent les procédés stylistiques qui s'imposèrent à l'antiquité tout entière, et qui, créés pour la prose, agirent même sur la poésie. Maniés par des hommes de goût, ils pouvaient produire des œuvres d'un art exquis et séduisant ; entre les mains d'écrivains médiocres ils devaient conduire aux pires excès. Notons, en passant, que quelques-uns des représentants les plus typiques et les plus illustres de cette école, les deux Sénèques, Lucain, Martial étaient Espagnols et ne cessèrent jamais d'être populaires en Espagne.

Plus tard les Chrétiens, nourris à l'école des rhéteurs, adoptèrent les mêmes procédés ; d'ailleurs quelques-uns d'entre eux, comme saint Ambroise ou saint Augustin, avaient été rhéteurs eux-mêmes. Saint Jérôme, pénétré de cet enseignement, bien qu'il dénonce l'enflure et l'affectation de ses contemporains, se laisse aller à écrire des phrases, comme celle-ci, que n'aurait pas désavouée le plus pur conceptiste :

> Nihil illius seueritate iucundius, nihil iucunditate seuerius, nihil suauitate tristius, nihil tristitia suauius. ita pallor in facie est, ut cum continentiam indicet, non redoleat ostentationem. sermo silens et silentium loquens, neglecta mundities et in culta veste cultus ipse sine cultu [1].

Ce dernier trait aurait obtenu un vif succès en Espagne au XVII[e] siècle. Fénelon, sans oser se montrer sévère, constate que

> Saint Ambroise suit quelquefois la mode de son tems. Il donne à son discours les ornemens qu'on estimoit alors. Peut-être même que ces grands hommes qui avaient des vûës plus hautes que les règles communes de l'Eloquence se conformoient au goût du tems, pour faire écouter avec plaisir la parole de Dieu, et pour insinuer les veritez de la Religion [2].

1. Cité par Norden, *op. cit.*, II, p. 651.
2. *Dialogues sur l'Éloquence*, 1718, p. 224, C.

Gracián, qui désormais nous servira de guide dans cette revue des grands conceptistes, va nous fournir un exemple de ce Père : il s'agit du martyre de sainte Agnès :

« Fuitne in illo corpusculo vulneri locus ? et quae non habuit quo ferrum reciperet, habuit quo ferrum vinceret. Nondum idonea poenae et iam matura victoriae ; certari difficilis, facilis coronari. »

En citant ce sermon, rappelé plus d'une fois dans l'*Agudeza*, Gracián loue saint Ambroise d'avoir été toujours « conceptiste en plus d'éloquent [1] ».

Saint Augustin, élève de saint Ambroise, cède aussi à la mode de son temps ; le parallélisme de la phrase, l'*homoiotéleuton*, sont

1. Saint Ambroise est cité souvent dans l'*Agudeza*. « Esta vrgencia de lo conceptuoso es igual a la prosa, y al verso. Que fuera Agustino sin sus sutilezas, y Ambrosio sin sus ponderaciones ? », I, p. 3. — « Sealo este (concepto) del suauissimo de los Doctores à la Cordera de las Virgines. Fue (dize Ambrosio) su feruor sobre su edad : muchas mas sus virtudes, que sus años ; y diria yo, que su nombre de Cordera (que esto significa Ines) no fue nombre de muger, sino oraculo de Martir ; profecia de su sacrificio : *Fuit deuotio supra aetatem ; virtus supra naturam : vt mihi videatur non hominis habuisse nomen ; sed oraculum Martyris, quod indicauit, quid esset futura..* » II, p. 3-4. « Careò san Ambrosio en el Bautista su nacimiento, y su muerte, hallò que aquel fue por profecia, y esta por la verdad : exprimiò luego la correlacion, y dixo : no sè de que me admire mas, si de su prodigioso nacimiento, ò si de su prodigiosa muerte ? Con razon muriò por la verdad, el que naciò por profecia. *Vtrum quod mirabiliter natus sit : an quod mirabilius sit occisus ? Natus enim est in prophetia ; in veritate peremptus est.* » IV, p. 13. — El Gran Ambrosio, cuyo nombre bautizò misterioso sus escritos, siempre conceptuoso sobre eloquente, pero en el discurso de santa Ines apassionado, contrapuso con grande artificio la pequeñez de su cuerpo, a la grandeza de su espiritu, la delicadeza virginal con la crueldad tirana. Huuo (dize) lugar en aquel tierno cuerpecito para tantas, y tan grandes heridas ? y lo que no tenia donde recibir los golpes del hierro, tuuo donde conseguir las coronas. Aun no saçonada para la pena, y ya madura para la vitoria : *Fuitne*, etc... » V, p. 22 ; XIII, p. 81 ; XLVIII, p. 296. « Notese la diferencia que ay de vn sermon de S. Agustin, y del elegante Ambrosio, a vna cansada alegoria de Origenes, y sus semejantes. » LI, p. 311 ; LXII, p. 374.

ses procédés habituels ; les jeux de mots abondent chez lui. Des exemples comme « distulit securim, dedit securitatem » (72, § 2); habens in deo sanctos amores et ideo bonos mores (78, § 3); cetera onerant non honorant (85, § 5); dic « habeo » sed « ab eo » (94, § 14); quid strepis, o munde immunde (105, § 6); est enim severitas quasi saeva veritas (171, § 5) », justifient le mot de Fénelon : « Saint Augustin, n'est-ce pas l'Ecrivain du monde le plus accoûtumé à se joüer des paroles [1] ? » Les métaphores les plus audacieuses se rencontrent chez lui à chaque ligne; par exemple : « o si possent inspicere agrum cordis sui, profecto lugerent, dum ibi non invenirent quod in os mentis mitterent (8, § 7); aurum pallorem terrae ; argentum, livorem terrae ; honorem temporis fumum (19, § 5) ». L'antithèse est son domaine. Dans un sermon il oppose la perfection du Créateur à la perversité du monde : « Malus est mundus et bonus est a quo factus est mundus » et prenant prétexte des applaudissements qui saluent ce début piquant, il continue : « Quomodo potero absolvere et explicare quod dixi ? adiuvet deus. quid enim dixi? quid laudastis ? ecce quaestio est et tamen iam laudastis : quomodo malus est mundus, si bonus est a quo factus est mundus ? etc... (serm. 96, 4) [2].

Gracián, bon juge en ces matières, célèbre les subtilités de saint Augustin. « Que serait-il sans ses pointes ? » dit le théoricien de l'*Agudeza* [3] ?. C'est le « roi des beaux esprits ». On trouve en effet chez ce Père de véritables concepts. Par exemple, opposant les dates de la naissance de saint Jean-Baptiste et de celle du Christ, saint Augustin avait dit : « Jean naît lorsque les jours commencent à décroître : Jésus naît lorsque les jours commencent à croître ; afin de figurer ce que dit ce même saint

1. Dialogues sur l'Eloquence, 1718, 219 B. Voir A. Régnier. *La latinité dans les sermons de saint Augustin*, 1886.

2. *Cité par Norden, op. cit.*, p. 623.

3. « Que fuera Agustino sin sus sutilezas ? » *Ag.* I, p. 3.

Jean : « Il faut qu'il croisse et que je diminue [1] ». Et plus loin, voulant montrer que le Sauveur est venu au monde lorsque la perversité humaine était au comble, il s'écrie :

« Ce n'est pas sans raison que, le jour ayant augmenté aujourd'hui, la lumière a commencé à croître, puisque c'est en ce jour que la vraie lumière est venue pour le genre humain. En effet le jour éternel naissant, le jour temporel a dû augmenter ; les œuvres de ténèbres subissent une éclipse [2]. »

1. « La incomplexa (agudeza) es vn acto solo, pero con pluralidad de formalidades, y de extremos, que terminan el artificio, que fundan la correlacion, como se muestra en esta ponderacion de aquel gran Padre, cuyo augusto nombre le corona por Rey de los ingenios. Nace Iuan (dize Agustino) quando los dias comiençan a menguar : nace Christo, quando comiençan a crecer, para que se cumpla lo que el mismo Iuan dixo ; èl conuiene que crezca, y que yo mengue. *Nascitur Ioannes cum dies inciperent minui : natus est ipse cum dies inciperent crescere ; vt praefiguraretur, quod ait idem Ioannes, illum oportet crescere, me autem minui.* » *Agudeza*, III, p. 11-12.

2. « Ponderò S. Agustin el crecer del dia, al nacer del Sol de Iusticia, y dixo. Crezca el dia temporal, quando nace el dia eterno : acerquesenos el Sol material, pues el Diuino nace en la tierra : menguen los horrores de las tinieblas, al amanecer la verdadera luz : *Nec immerito aucto iam abhinc die, hodie lux incrementum cepit ; cum humano generi in hoc vtique die vera lux venit. Die enim aeterno nascente, augmentum debuit dies temporalis accipere : defectionem sentiunt opera tenebrarum.* » *Ibid.*, IV, p. 17. — Saint Augustin est encore cité dans l'*Agudeza* : IV, p. 14 : « Hizo Agustino centro de su agudeza a aquella Señora, que lo fue de la sabiduria infinita, y dixo : « Dignòse el Verbo Eterno de trocar el seno del Padre por el sagrado virginal vientre de su Madre, y passo esta Señora de Esposa de vn pobre Carpintero, a serlo del Arquitecto del cielo. *Ex sinu Patris in vterum dignatur descendere Matris, quae, dum desponsaretur fabro, cœli nupsit Architecto.* Puso la correspondencia primero entre el seno del Padre, y el de la Virgen Madre : y luego entre aquellos dos extremos de vn Carpintero al Arquitecto Criador. » V, p. 27 : il commente le mot de saint Augustin sur saint Étienne : *Qualis ibat ad amicos qui sic diligebat inimicos ?* » XXXI, p. 212 : il ajoute quelques ornements à son modèle : « El vitorioso nombre de Esteuan que significa corona, lo esmaltò Augustino de los diamantes de las piedras, que le hirieron, y de los rubies de la sangre que le sacaron. *Lapidatus à Iudaeis coronam meruit, tanquam suo sibi nomine positam, Stephanus enim Graece, Latine corona appellatur. Iam corone nomen habebat, & ideo palmam martirij suo nomine praeferebat.* » XXXIII, p. 225 ;

Il est remarquable que lorsque, quelque vingt années après l'apparition de l'*Agudeza*, le conceptisme eut triomphé sans conteste, en Italie Emmanuele Tesauro reprenait précisément cet exemple de saint Augustin pour donner une idée de ce qu'est un *concetto predicabile* [1].

Les Pères de l'Église grecque n'avaient pas subi moins que ceux de l'Église latine l'empreinte de l'enseignement sophistique : pour ne prendre que les plus grands, saint Basile et saint Grégoire de Nazianze avaient été les disciples d'Himerios, et saint Jean Chrysostome celui de de Libanius, qui disait de lui à son lit de mort qu'il eût été digne de lui succéder si les Chrétiens ne le lui avaient pas volé. Mais ces modèles ne sauraient avoir qu'une faible importance pour l'histoire du conceptisme, car ils n'étaient réellement connus en Espagne que par des traductions, dans lesquelles disparaissaient forcément la majorité des grâces affectées du texte primitif, et si les magnifiques images d'un saint Jean Chrysostome pouvaient résister à cette épreuve, il n'en était pas de même des procédés pleinement sophistiques d'un Grégoire de Nazianze. La preuve en est dans ce fait que Gracián n'a cité qu'un passage de ce Père, d'après une traduction latine :

Vt Phoenix moriens primos reuirescit ad annos,
In medijs flammis post plurima lustra renascens,
Atque nouum veteri surgit de corpore corpus,
Haud secus egregia redduntur morte perennes,

XXXVI, p. 244 : « Gran concepto el de San Agustin, ponderando la turbacion de Herodes, y de toda Ierusalen con la nueua del Rey verdadero. Que harà, dize, el Tribunal del juizio, si assi atierra a los malos el pesebre ? *Quid erit Tribunal iudicantis, quando superbos Reges cuna terrebat Infantis ?* » LI, p. 311 ; LXII, p. 374.

1. *Il Cannocchiale Aristotelico O sia, Idea Dell'argvta et ingeniosa Elocvtione che serue a tutta l'Arte oratoria, lapidaria, et simbolica, Esaminata Co' Principii del divino Aristotele dal Conte D. Emanuele Tesavro Cavalier Gran Croce De' Santi Mavritio, Et Lazaro. Qvarta Impressione, Accresciuta dall'Autore di due nuoui Trattati, cioè, De' Concetti Predicabili, Et Degli Emblemi, etc. In Roma, à Spese di Guglielmo Hallè Libraro nella Piazza di Pasquino M.DC.LXIV.*

Dum pia diuinis ardescunt pectora flammis,
Corpore in afflicto sita vis, roburque piorum est.
Haec quisquis bene perspiciet, cum corpore foedus
Non feriet, postquam meliori exarserit igne [1].

De saint Jean Chrysostome, il ne cite qu'une maxime paradoxale : *Nemo laeditur nisi a seipso.* Nous ne recevons de blessures que de nous-mêmes [2].

Il est curieux de constater en passant quelques analogies frappantes entre ces prédicateurs du IVe siècle et les orateurs conceptistes : les uns et les autres obéissaient au désir de leurs auditeurs qui, peu curieux de dissertations théologiques ou d'enseignements moraux, venaient à l'église chercher une distraction. Saint Jean Chrysostome s'en plaint dans une de ses homélies :

« τί εἰσέρχομαι (sc. εἰς τὴν ἐκκλησίαν), φησίν, εἰ οὐκ ἀκούω τινὸς ὁμιλοῦντος ; τοῦτο πάντα ἀπολώλεκε καὶ διέφθειρε. τί γὰρ χρεία ὁμιλητοῦ ; ἀπὸ τῆς ἡμετέρας ῥᾳθυμίας αὕτη ἡ χρεία γέγονε. διὰ τί γὰρ ὁμιλίας χρεία ; πάντα σαφῆ καὶ εὐθέα τὰ παρὰ ταῖς θείαις γραφαῖς, πάντα τὰ ἀναγκαῖα δῆλα. ἀλλ'ἐπειδὴ τέρψεώς ἐστε ἀκροαταί, διὰ τοῦτο καὶ ταῦτα ζητεῖτε. εἰπὲ γάρ μοι, ποίῳ κόμπῳ λόγου Παῦλος ἔλεγεν ; ἀλλ' ὅμως τὴν οἰκουμένην ἐπέτρεψέν. ποίῳ δὲ Πετρος ὁ ἀγραμματος [3] ; »

On allait en effet, au IVe siècle, à l'église comme à l'école du sophiste, et, comme chez le sophiste, on applaudissait aux bons endroits, sans respect pour le lieu saint. Nous en avons la preuve également dans le discours précédemment cité de saint Ambroise. Au XVIIe siècle, en Espagne non plus, il n'y avait pas de bonne fête sans sermon, et en outre sans course de taureaux : les deux distractions étaient aussi indispensables l'une que l'autre, et l'on applaudissait dans l'église même les tours de force du prédica-

1. « Vnicamente el Poeta Teologo San Gregorio Nazianzeno, ornamento de la Iglesia Catolica en su Poema de la virginidad, haze argumento de la Fenix, à la inmortalidad de la pureza : *Vt Phœnix*, etc. » *Agudeza*, XII, p. 73.

2. *Agudeza*, XXIII, p. 152.

3. Cité par Norden, *op. cit.*, p. 551 (*Hom.* 3, in ep. 2 ad Thessal., c., 4, 62, 485 Migne).

teur, comme on allait acclamer sur la place l'agilité des *toreros*. Le Père Isla nous en donne la preuve dans son fameux roman : lorsque Fray Gerundio va prêcher dans son pays natal de Campazas, et qu'il a terminé la salutation, dans laquelle il annonce le sujet du sermon « ó hay Sacramento en Campazas, ó no hay en la Iglesia fé », l'auditoire fait d'abord entendre un murmure d'étonnement et de plaisir, qui finit par des acclamations et des vivats ; quelques-uns même jettent au plafond leurs casquettes et leurs chapeaux [1].

L'exemple de ces écrivains entourés de la vénération universelle, considérés comme infaillibles en matière de dogme, ce qui amenait à les regarder comme infaillibles aussi en matière de goût, était de nature, dans un pays aussi enthousiaste de sa religion, à exercer une profonde influence littéraire : et, comme les défauts sont généralement plus faciles à imiter que les vertus, ce sont les procédés fâcheux des sophistes, recueillis par les Pères de l'Église, qui devaient séduire tous les esprits. A cette influence religieuse, il faut joindre celle qu'exercèrent les humanistes espagnols qui suivaient docilement, eux aussi, les enseignements des sophistes. C'est ainsi que Luis Vives (1492-1540) recommandait de former un tableau synoptique des figures de grammaire et de le pendre au mur « afin que, lorsque l'étudiant marcherait de long en large, les figures frappassent ses regards et se gravassent pour ainsi dire dans ses yeux [2]. »

Nous avons vu que le coloris poétique, c'est-à-dire l'emploi

1. « En medio de esso, no pudo contenerse el auditorio sin prorumpir de contado, primero en un alegre y bullicioso murmurio, muy parecido al que hacen las abejas al rededor de la colmena ; despues en aclamaciones y en vítores descubiertos, arrojando hasta la bóveda ó artesonado de la Iglesia no solo las monteras y sombreros, sino que no falta quien diga se vieron tambien revolotear algunos bonetes. » *Fray Gerundio*, IV, 4, p. 43 (édition Lidforss, 1885).

2. « Ut deambulanti studioso occurrant figurae et quasi ingerant se oculis. » *De tradendis disciplinis*, I, p. 476, édit. de Bâle, 1555.

des images hardies et des métaphores audacieuses, était un des éléments constitutifs de l'art des rhéteurs. Une circonstance particulière, en plus de celles que nous avons citées, devait en favoriser le développement en Espagne. Les études bibliques furent poussées fort loin dans cette région de l'Europe où les Juifs jouirent longtemps d'une véritable faveur ; elles ne contribuèrent pas médiocrement à y développer le goût de la poésie la plus luxuriante : les images grandioses et surprenantes pour les Occidentaux, que l'on trouve dans la Bible à toutes les lignes, devaient forcément devenir familières à ces lecteurs assidus des livres saints. Et d'ailleurs on ne saurait oublier dans quelle proportion la longue cohabitation des Juifs et des Maures avec les chrétiens avait infusé dans les veines de ces derniers du sang sémitique. Peu d'Espagnols pouvaient se vanter légitimement de la pureté de leur race. Quel que soit l'auteur du célèbre pamphlet attribué au cardinal Francisco de Mendoza y Bobadilla sous le titre de *Tizón de la Nobleza Española ó Máculas y Sanbenitos de sus linajes*, le fait seul qu'il a pu produire de telles imputations prouve que bien rares étaient les familles qui pouvaient fournir ces preuves de *limpieza* exigées pour certaines fonctions ou certaines dignités. Et si l'on veut un document plus probant, n'a-t-on pas ce fameux *Livre Vert* formé par l'Inquisition d'Aragon, objet de terreur pour tant de respectables personnages qui savaient y trouver consignée la preuve de leur filiation étrangère ? Cette situation, qui donnait à craindre, à tout instant, de voir la nation, formée si péniblement par les rois catholiques, céder à de puissantes influences ataviques et s'orienter vers le judaïsme ou le mahométisme, explique l'appui infatigable que le gouvernement espagnol donna toujours à l'Inquisition dans la Péninsule et les rigueurs que celle-ci déploya [1].

1. Les rois d'Espagne ne se montraient pas aussi bien disposés pour l'Inquisition en dehors de la Péninsule. C'est ainsi que Cristobal Suárez de Figueroa put engager contre l'Inquisition de Naples une lutte dans laquelle il fut soutenu par Philippe II. L'aventure d'Antonio Pérez prouve que le gouvernement se servait de ce tribunal comme d'un instrument politique.

Mais un peuple ainsi composé devait, sans bien s'en rendre compte, éprouver à la lecture de la Bible une jouissance inconnue des autres occidentaux. Cette influence ethnique me paraît de nature à expliquer l'abus des métaphores que firent les conceptistes, inconscients héritiers des prophètes hébreux.

Mais les études scripturaires devaient développer un autre travers qui est le fondement même du conceptisme : la recherche excessive de la subtilité. On ne saurait oublier en effet que, dans l'Église catholique, la lecture de la Bible est envisagée à un double point de vue : d'abord, toutes les paroles du texte sacré ont un sens littéral et exact ; d'où la nécessité de les examiner de très près ; elles ont encore un sens figuré, défini par les exégètes appuyés sur la tradition : il en résulte que le texte biblique n'est à ce point de vue qu'une longue métaphore, et c'est là, sans doute, une des sources les plus fécondes du conceptisme espagnol.

Depuis que saint Isidore avait, au VII[e] siècle, écrit son opuscule intitulé *Allegoriae quaedam Sacrae Scripturae*, où il étudiait la signification allégorique des personnages les plus importants de l'Ancien Testament, et qu'il compléta par son *Liber numerorum qui in Sanctis scripturis occurrunt*, dans lequel il déclare que ces nombres *habent quamdam scientiae doctrinam plurimaque mystica sacramenta* [1], l'étude allégorique de l'Écriture sainte s'était continuée sans interruption, passant des écrivains scripturaires dans les sermons et même dans la poésie. Cette habitude d'interpréter allégoriquement les textes sacrés donna même plus d'une fois matière à de scandaleuses facéties ; elle permit de détourner d'une manière sacrilège le sens des paroles de l'Écriture ou de parodier la liturgie ecclésiastique comme l'*Archiprêtre de Hita* dans son récit de l'entrée de Don Amor et Don Carnal à Tolède. Elle explique également la naissance de l'*Auto Sacramental* dont l'origine est lointaine [2] s'il n'atteignit son déve-

1. Voir Menéndez y Pelayo, *Historia de las ideas estéticas*, I, 2, p. 44, n.

2. Le premier connu se trouve dans un volume imprimé en 1520, et a été publié par E. Cotarelo (*Revista de Archivos*, octobre 1902.)

loppement qu'avec Lope de Vega et Calderón : c'est une compensation.

Les causes précédemment énumérées me semblent expliquer le développement extraordinaire du conceptisme en Espagne. Quant au cultisme, outre le besoin de nouveauté, on peut l'attribuer aussi à l'action des humanistes : sans remonter à Juan de Mena, dont les tentatives d'innovation sont comparables à l'invasion du latinisme en France aux XIIIe et XIVe siècles, mais n'eurent pas de suite, il est à remarquer que cette tendance pédante était justifiée par la théorie, universellement reçue en Espagne, que le Castillan n'est que du Latin corrompu, qu'il est par suite légitime de remonter à sa source première, et de reprendre les mots sous leur forme primitive : que si le mot manque totalement en espagnol, on est autorisé à l'emprunter à la langue italienne, qui a gardé plus complet qu'aucune autre le vocabulaire latin. Il est en effet remarquable que le cultiste ne va pas chercher ses emprunts dans d'autres langues, ce qui s'explique en partie par les rapports étroits existant alors entre l'Espagne et l'Italie, dont la langue était devenue familière à la plupart des Espagnols cultivés. Les humanistes avaient propagé cette idée, et l'on voit Luis Vives en 1531, recommander aux langues romanes de recourir au latin pour devenir à la fois plus pures et plus riches [1].

Si à cette croyance des savants on ajoute le désir de se singulariser par une affectation d'érudition, on trouve assez de raisons du développement du cultisme.

1. Vives dit des langues romanes « quas maxime expediret latino sermoni assuescere, tum ut eum ipsum et per ipsum eum artes omnes probe intelligerent, tum ut sermonem suum patrium ex illo velut aqua copiosius ex fonte derivata puriorem atque opulentiorem redderet. » *De tradendis disciplinis*, édit. de Bâle, 1555, p. 463. Cité par Norden, *op. cit.*, p. 780.

CHAPITRE XV

Le Conceptisme et le Cultisme espagnols avant Gracián.

La distinction théorique que nous avons établie entre le conceptisme et le cultisme est assez difficile à maintenir si l'on passe dans le domaine des faits, et si l'on essaie de ranger les écrivains sous l'une ou l'autre de ces étiquettes. En réalité, ces deux défauts s'unissent merveilleusement, et l'on glisse de l'un à l'autre tout naturellement. Le conceptiste et le cultiste cherchent à se distinguer de la foule par la pensée et par le style ; le cultiste veut en outre se créer une langue particulière et faire montre de son érudition : le conceptiste peut être ignorant, le cultiste prétend être savant. Il en résulte qu'il n'est pas de cultiste qui ne soit conceptiste.

Le conceptisme, comme on l'a vu, a des origines anciennes ; on le trouve en puissance chez un poète comme Herrera, qui en donne déjà la théorie :

« La oscuridad, dit-il, que procede de las cosas i de la dotrina es alabada i tenida entre los que saben en mucho [1]. » Et ailleurs : « No entienden que ninguno puede merezer la estimacion de noble poeta, que fuese facil a todos i no tuuiesse encubierta mucha erudicion i conocimiento de cosas [2]. »

Il reproche à ses ennemis d'être vulgaires. Ses théories sur l'érudition, sur l'existence d'une langue poétique, sur le droit au néologisme ou à l'archaïsme en font aussi bien un précurseur des cultistes [3] : seul son goût naturel l'empêcha de tomber dans de regrettables excès.

---

1. *Anotaciones a Garcilaso*, p. 127.
2. Réponse à Prete Jacopin, p. 86. — Voir Ad. Coster, *Fernando de Herrera*, 1908, p. 298, note.
3. *Ibidem*, p. 299.

D'ailleurs j'ai montré que son influence fut négligeable et qu'elle n'aurait pu s'exercer qu'au moment où Pacheco publia l'édition de ses œuvres en 1619. Or le conceptisme était déjà né, et commençait à triompher à cette date. Gracián ne tient d'ailleurs aucun compte de Herrera : il ne le cite que dans la seconde rédaction de son *Arte* et sous une forme assez dédaigneuse :

« Ni todo ha de ser jocoso, ni todo amoroso, que tantos sonetos à vn asunto liuiano, mas sentidos que entendidos, en el mismo Petrarca, en el mismo Herrera empalagan [1]. »

Le premier adepte systématique du conceptisme fut, semble-t-il, un certain Juan de Horozco, sur qui malheureusement nous manquons totalement de renseignements [2].

Gracián ne le connaissait pas encore lors de la première rédaction de son *Arte*. Au moment de faire paraître la deuxième, il écrit à son ami Andrés, le 10 mars 1647 : « On dit qu'il y a un certain Orozco, si admirable par ses équivoques, qu'il a surpassé Ledesma. » En fait il cite dans son *Agudeza*, sans donner le nom de l'auteur, une épigramme d'Horozco mise dans la bouche d'une menine :

1. *Agudeza*, LXIII, p. 375.

2. Nicolas Antonio cite deux personnages de ce nom : l'un, Juan Horozco, l'autre Juan de Horozco y Covarruvias. Il ne saurait s'agir du premier, docte professeur de droit à Salamanque dans la première moitié du XVI[e] siècle. Le second, après avoir été chanoine de Ségovie [a] et archidiacre de Cuellar devint évêque d'Agrigente ; traduit à Rome à la suite de démêlés avec son clergé, puis acquitté, il obtint de Clément VII et de Philippe III de ne pas retourner à Girgenti, et devint en 1605 évêque de Guadix, où il mourut trois ans plus tard. Il est l'auteur d'*Emblemas morales*, prose et vers, publiés à Ségovie en 1589 (réimprimés en 1591 et en 1604) et réédités à Girgenti en 1601 avec une traduction latine sous le titre de *Symbola sacra ad Clementem VIII P. M.* Il ne semble guère pouvoir être identifié avec le protagoniste du conceptisme. — *a*. Alonso de Ledesma dont nous parlerons plus loin était aussi de Ségovie.

« El galan que me quisiere,
Siempre me regalarà,
Porque dèl se me darà
Lo mismo que se me diere [1]. »

Dans son *Templo de la fama,* Fr. Andrés Ferrer de Valdecebro dit que le premier qui donna corps aux équivoques fut Horozco mais que le premier qui leur donna l'âme fut Jerónimo de Cáncer y Velasco [2]. Gracián connut ce dernier sans doute par la publication de ses œuvres en 1651, car il le cite dans la seconde partie de son *Criticón*, parue en 1653 : « Oyeron vna mui gustosa çampoña, mas por tener Cancer la Musa que la tocaua, a cada concento se le equiuocaban las vozes [3]. »

Mais avant lui se place le fameux Alonso de Ledesma (1552-1623) qui passe généralement pour le représentant le plus caractérisé du conceptisme. On reste étonné, lorsqu'on a lu les œuvres de ce versificateur, de l'approbation universelle qui accompagna ses écrits. Un esprit sérieux et cultivé comme Nicolas Antonio

1. « Deste genero son los equiuocos ; muy celebrado este que por mote lo dixo vna menina de la Reyna, en aquella vsada, ingeniosa recreacion de Palacio. *El galan*, etc... » *Agudeza*, III, p. 9. Castro, dans la B.A.E. t. XLII, p. LXX-LXXI donne cette épigramme, ainsi qu'une autre et un portrait, comme étant d'Horozco, sans indiquer où il a puisé ces renseignements. C'est également à lui que j'emprunte le jugement de Fr. Andrés Ferrer de Valdecebro (*Ibidem*).

2. Nicolas Antonio dit de lui : « D. Hieronymus Cancer, aetate nostra in jocis carmine pangendis atque fundendis, reliquaque poeticae facultatis laude pares habuit paucos, Matriti in curia degens, praecipue ejus, qui ante non multos annos placere cœpit hodieque ludicra maxime in re summa cum voluptate auribus excipitur, aequivocorum, ut appellant, vocabulorum usus : quo in genere cum paucissimis contendere; reliquos omnes superare visus fuit. Metrica hujus opera urbanitate et facetiis plena viderunt lucem Matriti sub hoc titulo : *Obras de D. Geronimo Cancer. Anno 1651*, in-4. Comoedias quasdam una cum aliis Hieronymus actibus inter se, ut in morem ivit ultimi hujus temporis, distributis laudabiliter scripsit. Matriti obiit Septembri mense MDCLV. »

3. *Criticón*, II, 4, p. 92.

fait de lui le plus grand éloge. Ses œuvres parurent en trois parties sous le titre de *Conceptos espirituales* en 1600, 1606, et 1616 à Madrid. Il publia encore les *Jeux de Noël* (1611), le *Monstre imaginé* (1615), des *Épigrammes* et des *Hiéroglyphes* (1625), et un *Epitome de la vie du Christ en métaphores* (1629) [1].

1. Je cite d'après les éditions suivantes. — *Conceptos | Espiritvales | de Alonso de | Ledesma, natural de | Segouia. | Dirigidos a nuestra Señora de | la Fuencisla. | con licencia y priuilegio. | En Madrid,* || *En la Imprenta Real. Año 1609. | Vendese en casa de Pedro de la Torre.* || *—Segvnda | Parte de | los conceptos | Espirituales, y Morales. | Compvesta por Alonso | de Ledesma, natural de Segouia. | Dirigida a don Pedro | de Castro, Conde de Lemos, Marques de | Sarria, Presidente de Indias. | Año 1607, | En Barcelona, | En la Imprenta de Iayme Cendrat, | A costa de Iuan Simon.* || In-8° de 383 pp. — *Tercera | Parte de | Conceptos | espiritvales. | Con las obras hechas | à la Beatificacion del glorioso Patriarca Ignacio | de Loyola, fundador de la Compañia de Iesus, | para el Colegio de la Ciudad | de Segouia. | Dirigido a la misma sagrada, y doctissima | Religion. | Compuesto por Alonso de Ledesma, natural de Segouia. | Año 1612. | Con licencia del Ordinario, | En Lerida, por Luys Manescal mercader | de Libros.* || In-8 de 154 ff. — *Romancero | y Monstro | imaginado. | Compvesto, por Alonso | de Ledesma. | Dirigido a Pedro de Tapia | del Consejo Real, y de la general, | y suprema Inquisicion. | Año 1616. | Con licencia del ordinario, | Impresso en Lerida, por Luys Manescal | mercader de Libros.* || In-8. Je n'ai pu voir les *Epigramas y Geroglificos a la Vida de Christo, festividades de nuestra Señora, Excelencias de Sanctos y grandezas de Segobia*, Madrid, 1625, non plus que l'*Epitome de la Vida de Christo en discursos metaforicos*, Segobiae 1629, que signale Nicolas Antonio qui cite pour la première partie des *Conceptos*, des éditions de Madrid, 1600, 1625, 1629, in-8 ; de Barcelone 1605, in-8 et 1612 ; pour la seconde, une édition de Madrid 1606 ; pour la troisième une édition des Madrid, 1616. Pour les *Juegos de Noche buena*, il signale une édition de Barcelone 1611 et une autre de Madrid 1613, et pour le *Monstro imaginado* une édition de Madrid 1615. Voici comment il parle de Ledesma : « Poeta elegans et argutus, res, praesertim sacras, Hispanis versibus brevioribus luculenter et ingeniose admodum pertractavit, meritus in re metrica, quod vix uni aut alteri ex nostris contigit, Divini cognomentum. Metaphoricis inventionibus genio quodam singularique felicitate mancipavit animum ; docilis ubique, et accinctus quodcumque argumentum per verba non unius significationis, quo genere Hispanus sermo plurimum viget (Homonyma Graeci dicunt) acute ac suaviter mirifica legentium delectatione et lubentia describere, singularem fere idiomatis nostri gratiam affectatione ipsa frequentis perpetuaeque usurpationis, quae felicissime jam et aliis cessit, inculcans pariter et commendans. »

Ce gentilhomme ségovien avait été l'élève des Jésuites. En dédiant la troisième partie de ses *Conceptos* à la « docte et sainte compagnie de Jésus » il rappelle, « plus par reconnaissance que par vanité [1], » qu'il a été instruit par elle.

Son dévouement pour la Compagnie suffisait à le recommander à ses membres : Gracián le tient en haute estime. « Les œuvres du Divin Ledesma, dit-il, sont une équivoque perpétuelle. Il fut admirable dans ce genre d'invention et préféra y être le premier, que le second en d'autres [2] ». Et il cite le passage suivant, début d'un romance intitulé *Testament de Notre-Seigneur.*

En vna cama de campo
estaua Cristo a la muerte,
que en cama de campo nace,
y en cama de campo muere.

Gracián arrête ici la citation de ces vers, qu'il trouve admirables, en ajoutant « etc... », ce qui prouve que les strophes suivantes ne lui paraissaient pas inférieures à la première ; en effet la seconde ne mérite pas moins d'honneur.

Es la cama tan angosta
que reboluerse no puede,
pues para caber en ella,
vn pie sobre el otro tiene [3].

Il n'est peut-être pas inutile d'expliquer que le lit de camp sur lequel repose le Christ n'est autre que la croix, et que, d'après une tradition respectée par les peintres et les sculpteurs, Jésus a les pieds croisés l'un sur l'autre [4], ce qui donne lieu à

1. « Mas a reconocimiento de dicipulo que a ostentacion de Autor. »

2. « Son las obras del diuino Ledesma vn equiuoco continuado. Fue plausible en este genio, y quiso mas ser primero en él, que segundo en otros. Estremado fue este : « *En vna cama de Campo*, etc... » *Agudeza*, XXXIII, p. 223.

3. *Conceptos espiritvales*, Madrid, 1609, p. 83.

4. Velazquez en peignant son grand Christ n'a pas respecté cette tradition.

l'équivoque de Ledesma. Puis le Christ fait son testament, par devant Jean le notaire qui est institué exécuteur testamentaire (ce mot sert à rappeler celui de Nouveau-Testament) ; il lègue ses biens à son Épouse l'Église, y compris les acquêts (bienes gananciales), etc. Gracián cite encore avec enthousiasme le Sonnet : « *A la Conversion que hizo el B. Padre Ignacio en la laguna con vn pecador deshonesto. En Metafora de vna fragua* [1].

Vulcano cojo, herrero Vizcayno,
si quieres ablandar vn hierro elado
de vn pecador proteruo, y obstinado,
saca tu fragua al medio del camino :
Los fuelles de oracion sopla contino,
hasta que enciendas vn carbon tiznado,
que en fuego de luxuria se ha quemado,
y es para fragua qual carbon de pino.
El hierro y el carbon (que es culpa, y hombre)
trayràs con las tenazas de paciencia
a tu amorosa, y encendida fragua :
Pide a IESVS el fuego de su nombre,
la yunque, y el martillo a su conciencia,
y tu seràs ysopo puesto en agua.

Mais surtout le poème à saint Laurent le transporte. Il en extrait ces *redondillas* :

Essas encendidas barras
que abrasan vuestras costillas,
para todos son parrillas
y para vos frescas parras.
Sereys sabroso bocado
para la mesa de Dios,
pues soys crudo para vos
y para todos assado... [2]

« C'en est assez, dit Gracián, pour couronner de laurier (ici

1. *Conceptos*, troisième partie, Lérida, 1612, f. 137, rect.
2. *Conceptos*, première partie, Madrid, 1609, p. 248-252.

nouveau jeu de mots sur *laurier* et *Laurent*) sa Muse fleurie [1] ».

Le système de Ledesma est fort simple : il commence par une comparaison que lui suggère tel ou tel accident du sujet : ainsi saint Ignace est boiteux, Vulcain l'était aussi ; mais Vulcain est forgeron, l'allégorie d'une forge est tout indiquée ; il ne s'agit plus que de rechercher toutes les circonstances qui, dans le travail du forgeron, pourront devenir des représentations allégoriques des actes de saint Ignace : le fer est dur comme le pécheur endurci (et le mot *hierro* qui l'exprime fait calembour avec le mot *yerro* faute) ; le pécheur noirci par sa faute est comparé au charbon éteint que rallumera le feu de l'amour divin ; ce feu, c'est celui de la forge, soufflé par le saint ; enfin celui-ci, à demi plongé dans l'étang, est comparable au rameau d'hysope plongé dans l'eau bénite. Cette dernière image jure un peu avec le reste de l'allégorie, mais ce n'est pas celle dont Ledesma dut être le moins fier.

Ces métaphores constituent précisément le *concept* ; elles sont parfois expliquées en marge, de même que les paroles de l'Écriture sont notées en face des vers qui y font allusion. J'en donnerai un exemple tiré de la seconde partie des *Conceptos* :

A S. Ioan Evangelista ante portam latinam [2].
En Metafora de freyr peces.
Concepto.

A pescar se puso Dios	
en el mar de Galilea,	
y quantos peces dessea	Apostoles
los saca de dos en dos.	
Vno grande fuystes vos,	Excelencias
y dixo Pedro esta vez :	del Euangelista
que se ha de hazer deste pez	
que me parece el mayor ?	Sic volo eum

1. « Pero entre todos el Poema al Laurel de la vencedora Huesca su dichosa patria, bastò a laurear su florida Musa. » *Agudeza*, XXXIII, pl. 223-224.

2. *Conceptos*, troisième partie, Lérida, 1612, p. f. 69, verso.

Respondiole el pescador, manere
quierole para guardar,
y pues tanto ha de durar,
frito quedarà mejor. Martyrio.

On a peine à croire que de pareilles chansons d'aveugles aient fait les délices d'un esprit aussi avisé que Gracián ; et cependant le fait est là : Gracián a lu, et retenu son Ledesma, comme le prouvent les emprunts qu'il lui a faits. C'est peut-être Ledesma qui lui a fait trouver le nom de son *Andrenio.* En effet dans la troisième partie des *Conceptos* se rencontrent six romances sur la *Désillusion* où l'on voit un amant devenir amoureux, puis oublier sur les conseils de l'Entendement et de la Raison. Dans le premier, le poète nous montre dans l'Enfer d'amour « el enamorado Ardenio ». La formation des deux noms est analogue. Ailleurs on voit le *Desengaño* faisant fonction d'alcade visiter l'auberge d'*Engaño* (Tromperie) et de sa femme *Mentira* (Mensonge).

Esta es la venta del mundo,
O por dezirlo mas claro,
Cueua propria de ladrones,
Pues viuen todos robando [1].

Cette auberge du Monde rappelle l'avant-dernier chapitre du *Criticón* [2]. Enfin la plus absurde des œuvres de Ledesma, ce *Monstro imaginado*, composé, comme le déclare l'auteur, dans la gaîté du Carnaval, cette insipide série de calembours, dont l'au-

1. *Romancero y Monstro imaginado*, Lérida, 1616, p. 372.

2. *Criticón*, II, 10, p. 142. Je donne comme exemple du Monstro le *Prologo de Bvrlas.* : « Este librillo de triperas (ocioso Letor de artes) te saco a luz de linternas, cuenta sus ojas de espada, mira sus capitulos de Prouincia, lee sus escritos de melon, nota sus cotas de malla, passa su tabla de manteles, y aceta este don de la Cartuja. Vale... Lo que tu quisieres. » — Je relève cependant cette idée poétique dans le Romancero qui précède. S'adressant à la Mort qui a fait périr la Reine Maria de Austria il dit : « Fue paxaro que en el suelo | Estimo en carcel estrecha, | Pero rompio vuestra flecha | Su jaula, y bolose al cielo ¦¦. »

teur lui-même a cru bon d'expliquer que ce n'était qu'une bouffonnerie, a manifestement inspiré Gracián. On y trouve par exemple une poésie dans laquelle l'Écho répond aux questions qu'on lui pose par une des lettres de l'alphabet. Gracián a fait lui aussi parler Écho, il est vrai d'une façon plus spirituelle. D'ailleurs l'admiration pour Ledesma était universelle. Il avait même des imitateurs, comme cet Alonso de Bonilla, dont Gracián n'a pas parlé, mais à qui Lope de Vega, dans ses Approbations, ne ménage pas les éloges.

Bonilla emploie quelques-uns des procédés de Ledesma, mais montre beaucoup moins de virtuosité dans l'invention des concepts ; comme lui, il emploie surtout les rythmes indigènes ; il n'a même pas dédaigné de composer des chants pour les enfants des écoles. Le sonnet suivant montre comment Bonilla se sert des recettes conceptistes :

A Christo descoyuntado en la Cruz.
Soneto.

El tirador de barra, que es prudente
Haze à la postre el tiro mas famoso ;
Y esto se vio en el braço poderoso
Quando tirò la de su amor ardiente ;
Formar à el hombre : tiro fue valiente,
Baxar à repararle prodigioso,
Mas no fue el decender el mas costoso,
Que al fin fue cuesta abaxo aunque excelente.
Al postrero mostro fuerça excessiua,
Tirando à el hombre de la tierra al Cielo,
Rompiendo de la muerte el yugo, y lazo.
Y como fue este tiro cuesta arriba,
Tanto à Dios le costò por darle buelo
que le quedò descoyuntado el braço [1].

Le Christ se déboîtant le bras en lançant la barre n'est pas une trouvaille banale ; comparer Dieu à un faucon qui se saisit d'un Ave Maria, en jouant sur le sens du mot espagnol *ave*, qui

1. *Peregrinos pensamientos*, fol. 2 verso.

signifie *oiseau*, ne dénote pas moins d'absurde ingéniosité. Qu'on en juge par la chansonnette suivante du même Bonilla :

Chançoneta.
Vn Açor que el Cielo embia
en la tierra se cebò
porque en la tierra hallò,
carne de vn Aue Maria.
Si el Açor bello y ligero
con tal aue no encontrara,
tan ayuno se quedara
como se estaua primero.
Pero la hambre este dia
à la tierra le abatiò,
porque en la tierra hallò
carne de vn Aue Maria.
Quando el Açor es de Raça
no se mueue ni se abate,
si al valor de su quilate
no corresponde la caça :
Mas abatiose este dia
por los quilates que vio,
en la presa en quien hallò
carne de vn Aue Maria [1].

Ce déplorable jeu de mots sur *Ave Maria* sera repris, quelques années plus tard, dans un de ses panégyriques, par le fameux Hortensio Paravicino, ce qui prouve que les traits d'esprit de Bonilla ne paraissaient pas ridicules [2].

1. *Ibidem*, fol. 10, verso.

2. J'ai vu de Bonilla les ouvrages suivants : *Peregrinos | Pensamien | tos, de Mysterios Di | uinos, en varios Versos, y Glosas | dificultosas. | Compvestos por Alonso | de Bonilla, natural de la Ciudad | de Baeça. | Dirigidos a la Perso | na de Iesu Christo Redentor, | Dios nuestro. | Con Previlegio. | Impresso en Baeça, por Pedro de la Cuesta | este presente Año, | 1614* ||. Approbation de Juan de Dicastillo du Collège des Jésuites de Madrid, 5 septembre 1612. — Privilège du Roi, Aranjuez, 4 mai, 1613. — In-8, de III + 227 + XI ff. — *Nuevo Iardin | De Flores Di | vinas, en qve se halla | rà variedad de pensamientos | peregri-*

Ledesma, ainsi d'ailleurs que Bonilla, n'était pas tombé dans les excès des cultistes : il était toujours resté respectueux de la langue ; mais au point de vue conceptiste son action fut considérable et néfaste.

En présentant au lecteur la première partie des *Conceptos Espiritvales*, Fr. Juan de Arenas, prieur des Augustins de Ségovie, recommandait aux prédicateurs de chercher des sujets de sermons dans les poésies de Ledesma [1].

Cette invitation ne devait être que trop écoutée. L'un des ser-

nos, | *Compvesto por Alonso* | *de Bonilla, vezino de la Ciudad* | *de Baeça. A Don Pedro Fernandez* | *de Castro, Conde de Lemos, Andrade, y Villalua,* | *Marques de Sarria ; del Consejo de Estado,* | *Presidente de Italia, &c.* | *Año (Ecu) 1617.* | *Con Privilegio :* | *En Baeça, por Pedro de la Cuesta.* || Petit in-8 de VIII + 431 + v ff. — Approbation de Lope de Vega Carpio, Madrid, 6 novembre 1616. — Tassa du 18 juillet 1617. — Prologue — Dans les *Advertencias* qui suivent, Bonilla dit : « Repare el Lector en vn Romance que está à 140. fojas, que en componerlo, y consultarlo, gastè vn año de tiempo ; tiene ciento y treze coplas. (Ce romance traite de la façon la plus abstraite de la Trinité.)

Nombres | *Y Atribvtos* | *de la impecable* | *Señora Nuestra. En Octauas.* | *Con otras rimas a diuersos Assumptos, y Glossas dificiles.* | *Por Alonso de Bonilla.* | *Dirigido* | *Al Excelentissimo Señor Don Gaspar de Gvzman,Conde de Oliuares.* | *Año (Ecu) 1624.* | *Con Privilegio.* | *Impresso en Baeça, por Pedro de la Cuesta.* || A la p. 203, cet ouvrage prend fin ; puis vient un autre recueil avec un *Avis au Lecteur* et le titre : *Sigvense Algvnas obras que tratan de la Inmacolada Concepcion de la siempre Virgen Maria, Madre de Dios Hombre, y Reyna de Cielos, y tierra*, avec une pagination spéciale. L'exemplaire de la B.N.M. finit au feuillet 128, mais il manque des pages. — Lope de Vega a signé l'Approbation et, en plus, écrit un *Prologo de Lope de Vega Carpio al lector* des plus élogieux pour l'auteur.

1. « Assi aura servido esta diligencia de advertir a los Predicadores que le leyeren, no passen de passo, sino que reparen y tanteen todos sus dichos, y hallaran muchos conceptos no predicados, como los que agora se escriven (pues el Autor no es predicador), si no para predicar, que cayendo en hombres versados en la Escritura, los sabran acompañar con tales lugares, y tan a proposito, que sean muy agradables al auditorio, con cuyos saynetes abriran la gana tan perdida, y apetito tan postrado a las cosas Divinas, engolosinandole con las curiosidades que el libro a cada passo tiene. » *Conceptos*, première partie, Madrid, 1609.

monnaires les plus célèbres de l'époque, le Père Jerónimo de Florencia (1565-1633), fut le prédicateur attitré de la Cour pendant plus de trente ans [1]. On trouve chez lui déjà des traces de conceptisme. Par exemple, dans son sermon pour la mort de Philippe III, prononcé devant Philippe IV, le 4 mai 1621, il ne peut, malgré le ton assez raisonnable de son discours, s'abstenir d'un froid calembour sur le mot *abrojos* qui, signifiant tout à la fois une discipline particulièrement cruelle, dont usaient certains pénitents, et les chausse-trappes dont on jonche le sol pour arrêter la cavalerie ennemie, se prêtait à une pitoyable équivoque [2].

Gracián le comble d'éloges. Il l'appelle « l'Ambroise de son siècle », « le Prédicateur des Rois et le Roi des Prédicateurs, » et s'extasie devant ce concept quelque peu audacieux, par lequel le P. Jerónimo fait de la Sainte Vierge un complément de la Sainte-Trinité [3].

1. Né à Alcalá en 1565, il fut admis au noviciat en 1582. Après avoir enseigné la philosophie et la théologie, il s'adonna au ministère de la prédication ; son talent le fit appeler à la Cour de Madrid, où il prêcha pendant plus de trente ans. Il mourut le 12 mars 1633. (Sommervogel.)

2. « Lo primero tomava muchas vezes diciplina, y la Quaresma la tomava tres dias en la semana ; y la de Viernes era de abrojos, remedando aquel estratagema belico de que han usado grandes Capitanes, de sembrar el campo de abrojos, para mancar los cavallos de su enemigo, mancando su Magestad con los abrojos de las diciplinas los apetitos de su carne. » *Sermon que predico a la Magestad Catolica del Rey Don Felipe Quarto Nuestro Señor el Padre Geronimo de Florencia, Religioso de la Compañia de Iesvs, Predicador de su Magestad, y Confessor de sus Altezas los Serenissimos Infantes don Carlos, y don Fernando Cardenal, y Arçobispo de Toledo en las Honras que su Magestad hizo al Rey Felipe III, su padre y Nuestro Señor, que Dios tiene, en San Geronimo el Real de Madrid a quatro de Mayo de 1621. Dirigido al Rey Nuestro Señor. Con licencia. — En Madrid, por Luis Sanchez, Impressor del Rey N. S.*-f. 16, verso.

3. « Merece ser idea aquel tan aplaudido pensamiento del Padre Geronimo de Florencia, llamado el Predicador de los Reyes y Rey de los Predicadores. Ponderò, que la Madre de Dios fue como vn complemento de la Santissima Trinidad : fundandose en que teniendo el Padre a quien comunicarse, y tambien el Hijo, Maria fue a quien se comunicò el Espiritu Santo, en quien

Le Jésuite Florencia, comme Ledesma, s'était contenté d'être conceptiste ; il avait respecté le vocabulaire et la syntaxe de la langue castillane [1] : un autre prédicateur de la Cour joignit à cette qualité celle de cultiste : c'est Fray Hortensio Félix Paravicino y Arteaga, Trinitaire déchaussé. Né à Madrid en 1580, il devint en 1616 prédicateur du Roi, charge qu'il occupa pendant vingt-sept ans, jusqu'à sa mort, survenue le 12 décembre 1633.

Génie précoce, Paravicino avait été poète de bonne heure [2] ;

parece que se desahogò esta Diuina tercera Persona, refundiendo todos sus dones, y gracias : de modo, que aquella circunstancia tan especial de no tener el Espiritu Santo quarta persona a quien comunicarse, dà pie al concepto, y haze que participe de sutileza. »*Agudeza*, XXIII, p. 147.

1. Jerónimo de Florencia est cité plusieurs fois dans l'*Agudeza* : « Notò el Padre Geronimo de Florencia que espirò el Autor de la vida, hablando con su santissima Madre para endulzar (dize) su amarga muerte ; pero si Maria es amargura, y no como quiera, sino la del mar, que esso significa su nombre : como puede açucarar cosa tan amarga como la muerte ? Si, que esta Señora es triaca del consuelo, que atrayendo para si las penas, y sinsabores, dexa para sus hijos el contento. » VIII, p. 51. — « Tal fue aquel del docto, y graue Padre Geronimo de Florencia, en las exequias del Heroe de Lemos : hizo esposa a la muerte, y diola en dote las tres propiedades del bien, probando que es noble, hermosa, y rica, disfraçando en la ingeniosa metafora los tres quicios de la voluntad, sobre quienes se mueue, lo honroso, lo vtil, y lo deleitable, a que se reduze todo el artificio retorico, y toda la eficacia persuasiua. » LIII, p. 321. « Deste modo de inuenciones, y trazas usò mucho el Padre Geronimo de Florencia, y en el Real Discurso a la muerte de la Margarita de las Reynas introduze los quatro doctores de la Iglesia, cantando quatro lamentaciones. » — « Desta suerte comparò el Ambrosio deste siglo, el Padre Geronimo de Florencia el Nacimiento de la Madre de Dios al de la Aurora, discurriendo con mucha propiedad, y atribuyendole todos los efectos, el alegrar los campos, el luzir, y hermosear las flores, el fecundar las plantas, y sobre todo anunciar el Sol. » LIV, p. 322.

2. « Vix quinquennis perfecte legere (dit de lui Nicolas Antonio), notas formare, computare numeris, latinas litteras paulo post avidissime arripere atque ad unguem percipere. Salmanticae vero eam curam utriusque juris studio impendit ut anno aetatis duodevicesimo id assequutus videretur quod multum temporis spatium vix aliis concedit. Attamen e via hac revocatus ins-

ses vers nous ont été conservés et furent publiés après sa mort [1], en 1641. On y voit que, de tout temps, il avait sacrifié au conceptisme: c'est ainsi qu'on trouve dans ce recueil deux pièces sur le Martyre de saint Étienne, l'une composée par l'auteur dans sa jeunesse, l'autre écrite plus tard, parce qu'on l'accusait de n'être pas l'auteur de la première : celle-ci est déjà un feu roulant de calembours sur le mot *pierre*, qui s'offrait tout naturellement à l'esprit, puisque saint Étienne fut lapidé. La strophe suivante donnera une idée de cette singulière composition :

Lino sois martiriçado
de que Dios vestir se suele,
y pone viendoos mojado
piedras porque no se buele
vn lienço tan bien lauado.

La dernière des quarante-huit strophes conclut dignement:

A otro mundo aueis llegado ;
del Perù, rico en las venas
otra piedra aueis hallado,
y yo, con las que he tirado,
aun tengo las manos llenas.

Et en effet il avait encore en réserve, nous pouvons l'en croire, une bonne provision de ces jeux de mots détestables, ou, pour parler comme lui, il lui restait plus d'une pierre dans son sac.

titutumque sodalium Sanctissimae Trinitatis in eadem urbe amplexus doctrina omni, cum philosophica tum theologica, brevissime ornavit atque instruxit animum ita ut viginti et uno annis natus gymnasticam doctoris Salmantini lauream reportaverit. »

1. *Obras Posthvmas, Divinas, y hvmanas de Don Felix de Arteaga. Al Excelentissimo Señor don Diego Lopez de Haro y Soto Mayor, Cauallero del Orden de Alcantara, Marques del Carpio, Señor de la Casa de Haro y del Estado de Seruas, Cauallerizo Mayor perpetuo de las Reales Cauallerizas de Cordoua, Alcaide perpetuo de los Reales Alcaçares y Torres della y de la Ciudad de Mojacar, Gentilhombre de la Camara de su Magestad, y Capitan de sus Guardas Españolas. — Fenix si Felix. — Con Priuilegio. En Madrid. Por Carlos Sanchez. Año 1641. A costa de Iuan Bautista Tauaño, Mercader de libros en la calle de Atocha.*

Ce poète exubérant était lié d'amitié, comme on l'a vu, avec le célèbre Greco qui avait passé du coloris le plus riche à l'indigence la plus grande et de l'ampleur des formes à la sécheresse et à la raideur. Paravicino lui adressa trois sonnets que nous possédons et dans lesquels règne le plus pur et le plus obscur conceptisme. Le plus curieux est celui qu'il écrivit pour remercier Greco du magnifique portrait que le peintre avait fait de lui. Il offre le grand intérêt d'être daté, puisque Paravicino déclare qu'il avait alors vingt-neuf ans : ces vers datent donc de 1609. Les voici :

Al... Griego en vn retrato que hizo del Autor.
Soneto.

Diuino Griego, de tu obrar, no admira
que en la imagen exceda al ser el arte,
sino que della el cielo, por templarte,
la vida deuda a tu pinzel retira.
No el Sol sus rayos por su esfera gira,
como en tus lienços, basta el empeñarte,
en amagos de Dios, entre a la parte
naturaleza que vencer se mira.
Emulo de Prometheo en un retrato,
no afectes lumbre, el hurto vital dexa,
que hasta mi alma a tanto ser ayuda.
Y contra veinte y nueue años de trato,
entre tu mano y la de Dios, perpleja,
qual es el cuerpo en que ha de viuir duda [1].

1. *Obras Posthvmas...* f. 63. Je donne, non pas une traduction, ce qui serait impossible, mais une interprétation de ce curieux sonnet : « Grec divin, dans ton œuvre ce qui étonne n'est pas que l'art surpasse l'objet dans son image, mais que le ciel pour modérer ton orgueil retire de cette image la vie due à ton pinceau. — Le soleil ne fait pas, dans sa sphère, tourner ses rayons comme dans tes toiles : il te suffit de t'appliquer, à l'instar d'un Dieu, à ce que la nature qui se regarde vaincre se mette de la partie. — Émule de Prométhée dans un portrait ne recherche pas le feu, laisse le larcin de la vie, car mon âme elle-même t'aidera à être si grand, — et en dépit de vingt-neuf années de commerce, entre ta main et celle de Dieu perplexe, elle se demande quel est le corps dans lequel elle doit vivre. »

La date de ce sonnet offre un intérêt considérable. Ainsi, en 1609, on trouve déjà réuni tout ce qui caractérise, non seulement le conceptisme, mais encore le cultisme : obscurité, érudition, syntaxe anormale, hyperbates, néologismes. L'emploi de *admira*, au sens neutre, la construction *empeñarte entre*, sont des procédés entièrement cultistes. On retrouve les mêmes défauts dans le sonnet que Paravicino adresse à Greco à propos du mausolée qu'il avait fait à Tolède pour la cérémonie funèbre célébrée en l'honneur de la Reine Marguerite d'Autriche, morte le 3 octobre 1611. Le jeu de mots entre *Margarita* et *Piedra fina*, le même emploi du verbe *admirar* signalé plus haut, méritent d'y être notés [1].

1. *Al tumulo que hizo el Griego en Toledo para las honras de la Reyna Margarita, que fue de piedra. Soneto.* — Huesped curioso, a quien la pompa admira, | deste aparato Real milagro Griego, | no lugubres exequias juzgues ciego, | ni marmol fiel en venerable pira. || El Sol que Margarita estable mira, | le arrancò del fatal desassosiego, | desta vana region, y en puro fuego, | vibrantes luzes a su rostro aspira. || Al nacar que vistiò candido, pone | Toledo agradecido, por valiente | Mano de Creta caxa peregrina. || Tosca piedra la maquina compone | que ya su grande Margarita ausente, | no le ha quedado a España piedra fina. || (Paravicino a fait une Oraison funèbre de Marguerite d'Autriche). — *A vn rayo, que entrò en el aposento de vn Pintor. Soneto.* — Ya fuesse Griego ofensa, o ya cuidado, — que emulo tu pinzel de mayor vida, | le diesse a Iobe, nieue vi encendida, | el taller de tus tintas ilustrado, || Ya sea que el laurel horror sagrado, | guardò la lumbre, ya que reprimida, | la saña fue de imagen parecida, | desvaneciò el estruendo, venciò el hado. || No por tus lienços perdonò a Toledo | el triunfador del Asia, antes mas dueño, | gouernaste del cielo los enojos. || Embidia los mostrò, templòlos miedo, | y el triunfo tuyo su castigo o ceño, | hiziste insignias, quando no despojos. || *Al tumulo deste mismo Pintor, que era el Griego de Toledo. Soneto.* — Del Griego aqui lo que encerrarse pudo | yaze, piedad lo esconde, fee lo sella, | blando le oprime, blando mientras huella | çafir, la parte que se hurtò del nudo | . Su fama el Orbe no reserua mudo, | humano clima, bien que à obscurecella, | se arma vna embidia, y otra tanta estrella, | nieblas no atiende de Orizonte rudo. || Obrò a siglo mayor, mayor Apeles, | no el aplauso venal, y su estrañeza | admiraràn, no imitaràn edades. || Creta le diò la vida, y los pinceles | Toledo, mejor patria donde empieça | a lograr con la muerte eternidades. || —Greco mourut le 7 avril 1614. — Ces trois sonnets se trouvent aux ff. 62 v., 73 v. et 74 r. des *Obras Posthumas*.

Paravicino introduisit ce style dans la prédication, peut-être parce que, la faiblesse de sa voix lui interdisant les grands effets oratoires, il lui sembla plus commode, et moins fatigant, de captiver son auditoire par des jeux de mots subtils ou des énigmes [1]. Il ne cédait pas toujours à ce besoin et l'on peut citer, par exemple, son panégyrique de Fray Simon de Roxas, confesseur de la Reine et Provincial des Trinitaires, qu'il prononça le 11 octobre 1624, comme à peu près indemne de ces défauts. Cependant on y trouve un *concepto* bien ridicule. Le prédicateur rapporte que Simon, à sa naissance, était muet; plus tard, à la vue d'un incendie qui avait éclaté dans sa chambre, il se mit à parler, et ses premiers mots furent *Ave Maria*. Paravicino se donne carrière sur ce mot *ave* qu'il interprète à la façon d'Alonso de Bonilla :

> Ya de la boca de Platon mienten, de la de Ambrosio (con mas razon divino) cuentan que entravan a ella à labrar la sabia del cielo las auejas. Pero de la de Simon salen Aues, y essas Marias : nueuo panal de miel, nunca con mas rigor virgen, porque Aues Marias solo salen de la boca de Gabriel (si dixessemos) en su virilidad, pero de la de Simon en su infancia [2].

Gracián le considère comme un modèle, qu'il place sur le même rang que Góngora : « Il réunit, dit-il, l'ingéniosité de la pensée à l'originalité de l'expression : il est plus admirable qu'imitable. » Ce qui motive cet enthousiasme c'est un passage d'un

1. « Gracilis enim vox ac demissa nil sublime ad circumstantium aures deferre poterat. Mire tamen delectabatur flos hominum, qui non cum plebe sapiunt, hominis exquisite urbano atque diserto, vereque masculo dicendi genere, quo vel in familiaribus colloquiis utebatur, miraque subtilissimi ingenii ubertate et amoenitate. » Nicolas Antonio, B. H. N.

2. *Oracion funebre del maestro fray Hortensio Paravicino. En Madrid por Luis Sanchez, Impressor del Rey nuestro Señor, Año 1624.* In-4; f. 10, v. Citons encore cette métaphore du même sermon : « Casto y puro el campo, hechos los traços, o muestras del rasguño, se ofrece luego al meter colores lo grossero del ocre, o del açarcon, humildes y baxas tintas con que entraremos a celebrar su pobreza. » F. 15.

sermon de Paravicino sur la Visitation, où quelques vers de Manilius sont transposés á *lo divino*. Le poète latin rappelle l'aventure de l'archer Alcon, père d'un des Argonautes, qui, ayant vu son fils endormi enlacé par un serpent, eut le courage et l'adresse de tuer le reptile sans effleurer le jeune homme.

> Ars erat esse patrem: vicit natura periclum.
> Et pariter juvenem somnoque ac morte levavit, [1]

ajoute Manilius. Paravicino compare le Baptiste, endormi dans le sein de sa mère et lié par le péché originel, au fils d'Alcon, enlacé par le serpent. Poussée par l'amour maternel Marie vient et tue le reptile, image du péché: l'enfant s'éveille au bruit: *Exultavit infans in gaudio in utero suo* [2].

1. *Astronomica*, V, v. 302-303.
2. « En la prosa fue igual suyo el agradable Hortensio ; juntò lo ingenioso del pensar con lo bizarro del dezir : es mas admirable que imitable : con todo sea para pocos, y singulares, este troço de oro en el Sermon de la Visitacion. « Celebre es en la antiguedad la destreza de Alcon (assi se llamaua vn tirador grande de aquellos siglos) ; durmiose en el campo vn hijuelo suyo, y como suele ser la yerua dulce, si engañosa celada de las culebras, vna que acreditaua, entre otras, aquella verde traicion, llegò al muchacho, y abraçandole engañosamente con vn orbe, y otro, con vna y otra buelta, hallò quietud a su enojo, y preuenia la muerte al muchacho : vinole a buscar el padre, pasmò a la primera vista, y neutral al ardor, y al yelo, entre el temor de la muerte del hijo, y el deseo de librarle della, quedò perplexo ; pero a quanta lisonja le siruio el susto ! coge el arco, ajusta la flecha, bibra la cuerda, pone la mira, sale la pluma del arco, rompiendo con tanto silencio, como velocidad el ayre ; claua la culebra con tiento tal, que para, que obediente tanto al amor como a la destreza, midio la distancia que auia del estruendo a la lesion, y en las entrañas de la sierpe, abraçada con el moço, logrando el tiro, a la sierpe quitò la vida, y al moço no ofendio la piel ; antes despertando al golpe, llegò (como dezimos vulgarmente) hasta saltar de placer. Feliz golpe, estraña destreza, rara arte ! la arte, dize Manilio, era el ser padre, la naturaleza venciò al peligro, y a vn mismo tiempo apartò del moço la muerte, y el sueño, la imagen, y la verdad. *Ars erat esse patrem : vicit natura periclum. — Et pariter iuuenem somnoque & morte leuauit.* Durmiendo estaua en la ignorancia de las entrañas, Iuan, de su madre, cogido le tenia la primer culebra, bueltas dadas tan apretadamente

Ce morceau permet de se faire une juste idée du style de Paravicino, modèle achevé de conceptisme et de cultisme. Gracián, qui goûte ses vers presque autant que sa prose [1] ne cesse de l'appeler conceptiste et cultiste, *ingenioso y culto*; mais c'est surtout l'épithète de *culto* qu'il lui applique de préférence, et c'est le travail du style qu'il admire surtout chez lui.

Cette nouvelle manière de prêcher n'alla pas sans soulever de vives protestations dont Paravicino lui-même nous a conservé l'écho. Dans la Dédicace au Cardinal Infant du Panégyrique de Marguerite d'Autriche, il se vante d'avoir découvert un nouveau style et se compare à Colomb découvreur d'un nouveau monde; mais il se plaint de ses critiques, qui l'accusent de créer une angue nouvelle qui n'a rien à voir avec l'espagnol [2].

---

al pecho, que beuia el veneno la alma, achaques de la primera yerua del Paraiso : desde su casa le dà el animo a Maria ; era Madre de Dios, y nuestra ; viene al lugar del peligro, reconoce en Iuan la sierpe, bibra el amor, no los braços de traydora, las entrañas si de Madre, arroja la flecha que escogio el Padre por tal, como a vozes lo dixo Isaias. *Posuit me quasi sagittam electam*. Penetrò las entrañas de Isabel, atrauesò la culebra ; solo el estruendo sintiò Iuan, y en èl el beneficio de verse libre ; saltò gozoso. *Exultauit infans in gaudio in vtero meo* : estraña destreza, rara Arte ! *Ars erat esse Matrem*. La Arte era ser Madre de Dios. » *Agudeza* LXII, p. 373-374.

1. « Assi dixo el culto y aliñado Hortensio : « Al fin con menguadas luzes | mirò de Alfonso la cara, | *Al*, dixo, y callo con duda | si fablò *Alfonso*, ò *Alma*. » *Agudeza*, XLIV, p. 283. « Assi dixo el eminente Hortensio, atento siempre a la perfecion del estilo, assi en el verso, como en la prosa : — « Mano, y faz ayuntar quiso ; | mas la muerte al ayuntarlas, | a entrambos tollò el conorte | *ella fina, y èl desmaya*. » *Ibid*. L, p. 305. « El culto Hortensio : « Ay Angel de aquesta guisa | te ha parado mi amistança, | *que la fermosura es culpa*, | *quando abonda la desgracia*. » *Ibid*. LI, p. 308. « El cultamente eloquente Hortensio Paravicino ». *Ibid*. LI, p. 309-310. — El ingenioso y cultamente eloquente Hortensio, en el Sermon de la Viña, formò el discurso del sugeto, y de sus partes, correspondiendo à cada vna dellas vna agradable moralidad, y propuso assi : Oy en la Viña tenemos | Sacra Real Magestad, | oy tenemos en la Viña, | vbas, pampanos, y agraz. » *Ibid*. LIV, p. 325.

2. « Confiesso que sin cuidado y casi sin libertad, no sin eleccion, he desseado con esta (tal qual) pluma leuantarme de tierra. Mas no las presumpciones de

Ces critiques [1] n'empêchèrent d'ailleurs nullement son succès définitif, et, pendant un siècle, les procédés dont il donna l'exemple, feront loi dans la chaire espagnole. De son vivant, les adversaires même de Góngora le couvrirent de fleurs. C'est ainsi

Aguila, al Cielo verdaderas, las templanças de Dedalo, que fingen en lo peligroso del buelo, si sublime del ayre, dessee imitar. No corren las ruinas de los Icaros por mi cuenta ; sí bien el que va arrastrando, mas seguro està de caer. No fue temeridad y soberuia, sino curiosidad, y animo el de Colon, ni inuento nueuos climas : hallolos. Auer hallado, despues de tantos, algo nueuo, en esta lengua (sea estrecho, nueuo mar es) à confession de los que viuen, y murieron con amor de ella, no es formar otro Idioma, sino venerar tanto el vulgar Castellano nuestro, que nos prometamos del, la sublimidad clasica de los otros ». *Oraciones evangelicas y Panegiricos Funerales que a diversos intentos dixo el reverendissimo Padre Maestro Fr. Hortensio Felis Paravicino, Predicador de las Magestades de Filipo Tercero y Quarto ; una y otra vez Provincial y Vicario general en la Provincia de Castilla : otras dos Visitador Apastolico en la de Andaluzia, del Orden de Redentores de la Santissima Trinidad. Sacadas a luz Por el Padre Frai Christoval Nuñez Predicador general de la misma Orden. Dirigidas a don Iñigo Lopez de Mendoza, conde de Tendilla, señor de la Provincia de Almoguera, hijo primogenito del Excelentissimo señor Marques de Mondejar, Alcaide y Capitan General del Alhambra de Granada y de su tierra. Con licencia. En Madrid, Por Maria de Quiñones. A costa de Pedro Coello Mercader de libros. 1641.* (f. 43, v.).

1. Dans le ms. 3661 de la B. N. M., f. 117, on lit les deux sonnets satiriques suivants : *Al Padre Hortensio.* — Mi Padre, su pensar iluminado | adornado de escorços y de lejos, | bien podra lexos ser, pero tan lexos | ninguno fue que no bolvio cansado. || No ay bocado sin huesso, y lo mondado | todo para en reflexos y reflexos ; | manjar de moços es porque los viexos | buscan lo vivo y cuelgan lo pintado. || Quiere perder los medios con que labra | la palabra forma, vos y concepto ; | orejas le davan pero no oydo. || Predicar vozes no es dezir palabra ; | de excessos a querido hazer defecto, | y sin darse a entender ser entendido : || No le respondera ningun gemido, | bostezos si, que es cosa averiguada | que abren como el la boca, y dicen nada. » || — *Al mismo* : De aquel lenguage crespo e intricado, | escuro y con cuidado oscurecido, | entre transposiciones escondido, | goçe hora y media de un silencio gallardo. || Traspies de lengua es todo lo inventado | y pasages de boca lo pulido ; | eccos de luces ay, quede perdido | en lugar de bolver edificado, || despues de auerme dado garatussa | y quedar como dicen zapatero, | tela no vi de toda esta maraña. || Huyo de ti, pedernalina mussa, | orlen tus estriuillos y el empexo | locuciones de heriços sin castaña. »

que Lope de Vega le célèbre dans son *Laurel de Apolo*[1] et lui consacra une longue élégie lorsqu'il mourut. Peut-être faut-il même ajouter à cette gloire fâcheuse celle d'avoir été non seulement le rival, mais encore l'inspirateur de Góngora. L'éloge que Gracián fait de la prose de Paravicino semblerait autoriser cette hypothèse[2]. Mais, comme je l'ai précédemment indiqué, il est oiseux de rechercher qui fut le premier, à quelques années près,

1. « Pero ya de mi amor las justas quejas | (Fama, si tu las alabanzas dejas | Por infinita suma, | Que no querràs fiarlas de otra pluma) | Al padre Hortensio Felix me proponen ; | Los laureles perdonen | De Grecia y Roma en ocasion tan justa ; | Que el cerco de oro de su frente augusta | Juzgo á pequeño premio, y le consagro | Estos versos por único milagro ; | Porque como él lo es, tambien lo fuera | Si amor, y no la pluma, los hiciera.— | Si Dios no hiciera flores, primavera | Fuera tu ingenio celestial florido ; | Y si frutos no hubiera producido, | Tu ingenio frutos celestiales diera. || Si el sol de nuestro polo se escondiera, | Tu ingenio sol de España hubiera sido, | Y donde Dios no fuera conocido, | Por tu ingenio sutil se conociera || El ingenio del ángel reservado, | Porque al ángel bastó que le imitaras, | En lo mortal ninguno te ha igualado ; || Que si en ideas puramente claras | Dios te mostrara cuantos ha criado | Solo el ingenio que te dió tomaras. — || *Laurel de Apolo, Silva VII*, B. A. E.

2. J'ignore d'où M. L.-P. Thomas a tiré le passage suivant qui ne se trouve pas, comme il l'indique, dans les *Lecciones solemnes de Pellicer*, mais qui serait concluant : « Pues el docto y rev. P. M. F. Hortensio Felix Paravicino (seame licito citar aqui rasgos poeticos de mi grande amigo y mayor maestro...) Este pues gran varon en su Hymno al amanecer, que dedicó a D. Luis, amigo grande suyo, y tanto que le escuché de su boca decir que el estilo nueuo de escriuir D. L. tan fuera de lo comun en verso, y tan superior a todos los que oi poetizan, se le deuio a la singular eloquencia del M. Hortensio, en que auentaja a los de nuestro siglo, y que a imitacion suya en la oratoria determinó D. L. tomar rumbo distinto de todos en la poetica, que consiguio con felicidad tanta. » (*Le lyrisme et la préciosité cultistes en Espagne*, *1909*, p. 93, n. 1. Voir aussi les *Obras de Anastasio Pantaleon de Ribera, ilvstradas... por Don Joseph Pellicer de Tovar señor de la casa de Pellicer, cronista de Castilla, de Leon... En Madrid, por Francisco Martinez, Año de M.DC.XXXIV. A costa de Pedro Coello mercader de libros*. P. 10 non numérotée du Prólogo, Pellicer écrit : « Frequentò algunos tiempos la celda... del mas grave, i mas docto Varon que ya ilustrò nuestra Nacion siendo el primero que introdujo a las tinieblas de la Eloquencia española las luzes Griegas, i Latinas. »)

à cultiver cette forme nouvelle, et l'on ne doit voir, dans cette éclosion du style cultiste, que l'aboutissement de forces latentes qui se manifestèrent simultanément en plusieurs endroits. Les rapports entre les deux novateurs furent d'ailleurs assez étroits : Paravicino dédia à Góngora un *Himno al amanecer*, ainsi que le sonnet suivant :

Ya que obediente, ò a interior respecto,
ò, entera admiracion venera mudo,
Cordoua, quanto atenta a vsurpar pudo,
sed mia estudiosa a tu mayor sugeto.
Recibe para el tan leue efeto,
de gratitud, como este acento rudo,
de quien azeros ya colgò, y escudo,
sieruo, sino del ozio, del secreto.
De cisnes jamas vistos, genio oculto
las plumas pareciò, si bien menores
estas, qual breue arroyo a largo rio.
Rinda pues al mayor, el menor culto,
y en grata niebla, en pompa igual de olores
tus aras cubra ofrecimiento mio [1].

On ne saurait conclure de ces vers que Paravicino reconnaisse en Góngora soit un disciple, soit un initiateur ; il le traite plutôt comme un rival heureux.

Faut-il en revanche considérer, comme l'inspirateur de Góngora, Luis Carrillo y Sotomayor (1583-1610), jeune poète, mort à trente-trois ans, qui a laissé cinquante sonnets publiés après sa mort [2] ? Ce serait interpréter d'une façon abusive le jugement que Gracián porte sur lui dans son *Agudeza* : il l'appelle en effet le

1. *Obras posthumas*, f. 69.

2. *Obras | de Don | Lvys Carrillo y Soto | mayor, cavallero | de la Orden de Santiago, Comen | dador de la Fuente del Maestre, | Quatraluo de las Galeras de | España, natural de la Ciu | dad de Cordoua. | A Don Manuel Alon | so Perez de Guzman el Bueno, Conde | de Niebla, Gentil hombre de la Camara | de su Magestad, y Capitan Gene | ral de la Costa de An | daluzia. | Con Privilegio. | En Madrid, Por Iuan de la Cuesta. | Año de M.DC.XI.*

premier cultiste d'Espagne, et c'est bien comme précurseur qu'il le cite de nouveau, lorsqu'il parle de ce style orné qui tient plus de l'ingéniosité que du jugement, et qui s'attache à la phrase relevée, à l'expression fleurie [1]. Il déclare que le maître incontesté en ce genre est Góngora, mais qu'il a eu pour devanciers Apulée et Carrillo. On ne saurait mieux juger le talent de Carrillo que par le sonnet suivant, dont Gracián déclare que c'est un chef-d'œuvre, car on y trouve réunies l'élévation du style et la hauteur de la pensée [2].

Pues seruis a vn perdido, y tan perdidos
dexadme pensamientos desdichados,
basten los passos por mi mal andados,
basten los passos por mi mal perdidos.
Que ossados me quereis, a dó atreuidos
montes altos poneis, de mis cuydados?
mirad vuestros iguales fulminados,
mirad los robles de su piel vestidos.
Dan vida a mi mediano pensamiento,
el ver vn pino, y vna fuente clara
en esta soledad que el alma adora.
El arbol tiembla al proceloso viento,
corrida el agua de humildad no para
que el alto teme, y el humilde llora.

Assurément Carrillo est cultiste, mais cultiste incomplet ; entre

1. « Pero vengamos ya al estilo aliñado, que tiene mas de ingenio que de juizio, atiende a la frase releuante, al modo de dezir florido : fue Fenix dèl, no tanto por primero, pues ya en el Latin Apuleyo, y en el Español Don Luis Carrillo lo platicaron, quanto porque lo remontò a su mayor punto Don Luis de Gongora, especialmente en su Polifemo, y soledades. » *Agudeza*, LXII, p. 373. « Con esta misma sutileza concluye Don Luis Carrillo el primer culto de España este soneto al desengaño : Quando me bueluo a mi y el dulce engaño... » *Ibid.* III, p. 10.

2. « Son los conceptos vida del estilo, espiritu del dezir, y tanto tiene de perfeccion, quanto de sutileza ; mas quando se junta lo realçado del estilo, y lo remontado del concepto, hazen la obra cabal, como lo fue este gran Soneto de Don Luis Carrillo : *Pues seruis etc.* » *Agudeza*, LX, p. 357.

lui et Góngora la différence est considérable : Carrillo emploie une syntaxe contraire au génie de la langue, mais n'innove guère dans le vocabulaire ; à ce titre il se rapproche de Paravicino. Il semble donc hasardeux de le rendre responsable des excès de Góngora, sur lequel son influence aurait eu bien peu de temps pour s'exercer. Mais si l'on réfléchit que les œuvres de Carrillo furent publiées en 1611, et sont par conséquent antérieures aux *Soledades* et au *Polifemo*, les deux poèmes vraiment cultistes de Góngora, tandis que les œuvres de Paravicino ne furent publiées qu'en 1641, on comprend que, pour Gracián, Carrillo ait la priorité [1].

1. Carrillo est encore cité dans l'*Agudeza* : « ...y sea este (*soneto*) del ingenioso don Luis Carrillo. *Mira el amante palido, y rendido...* » III, p. 12. « No menos ingenioso, como de su misma patria (*Cordoue*), D. Luis Carrillo discurrio del tiempo, en este Soneto. *Con que ligeros passos vas corriendo...* » V, p. 29. « Assi el profundo y culto Don Luis Carrillo dio por razon de la crueldad del amor, y su terribilidad siendo tan niño, el ser ciego, para ver el mal que causa; es perfecto el Epigrama, como todos los deste autor. *Amor, dexame amor, queden perdidos.* » VIII, p. 50. — « De vn acaso formò este gran soneto don Luis Carrillo. *Viste de exemplo el tronco, y de fiereza...* » (On y relève les mots *Centimano, Altitonante*) IX, p. 60. « De don Luis Carrillo, a un cauallo, exemplo de lo que fue, gran soneto. *El imperioso braço, y dueño ayrado...* » XI, p. 69. « Cantò a vn holmo don Luis Carrillo. *Enojo vn tiempo fue tu cuello alçado...* » XIII, p. 80. « Por vna artificiosa correccion conuirtio Don Luis Carrillo el aliuio de su mal en mayor pena, y dixo. *Llorad ojos, llorad, pues desatando...* » XVII, p. 114. « En si mismo fingio don Luis Carrillo, el afecto del temor, para mas exagerar el de su amor. *Pongole guarda a mi pecho...* » XXI, p. 142. « Por otra paridad, arguyendo con el exemplo, formò vna valiente exageracion don Luis Carrillo, cuya Musa fue siempre bizarra, y ingeniosa : habla con el Betis : *No luches con los remos, no arrogante...* » XXII, p. 144. « Assi don Luis Carrillo, en este valiente epigrama al varon mas valiente, digo a Sanson ; nota dos improporciones, vna en el Iuez que le condena, y otra en el, que no vio los engaños de vna muger. *Verse duda Sanson, y duda el laço...* » XXVII, p. 181. « Por la semejança se arguye con no menor propriedad, y sutileza, que por la paridad : ingeniosamente don Luis Carrillo : *Y si es cierto no consume...* » XXXVII, p. 253. « El mismo dudar declara mucho, y aumenta la ponderacion : don Luis Carrillo dixo *Es la duda si es mi pena...* » XLIV, p. 283.

Góngora représente enfin justement ce que le cultisme a de plus caractéristique et de plus fâcheux. Latinismes, images extraordinaires, énigmes telles que ses poésies, de son vivant même, ont besoin de commentateurs, voilà ce qui restera toujours lié à sa mémoire, au préjudice des vers exquis de pittoresque ou d'esprit qu'il avait prodigués dans la première partie de sa carrière. C'est lui que Gracián prendra comme modèle inimitable dans son *Agudeza*. Il le cite soixante-quatorze fois toujours avec les plus grands éloges : « Ce poète *culto*, dit-il, fut un cygne pour l'harmonie, un aigle pour les concepts, éminent en toute espèce d'*agudeza* [1]. » Cependant on peut remarquer que Gracián n'a pas

— « Aun la misma semejança la transformò en identidad, y la exprimio por encarecimiento don Luis Carrillo. *De la Salamandra dizen...* » LIX, p. 352. « Por argumento y ponderacion, añadiendo excesso de parte del sugeto al termino aplicado, es primor elegante desta sutileza : vease en este culto Epigrama de don Luis Carrillo competido, pues fue primero, o imitado. *Caiste? Si, si valeroso ossaste...* » LIX, p. 353.

1. « Fue este culto Poeta Cisne en los concentos, Aguila en los conceptos ; en toda especie de agudeza eminente : pero en esta de contraproporciones, consistiò el triunfo de su grande ingenio : vense sus obras entretexidas desta sutileza. » *Agudeza*, V, p. 25. Góngora est encore cité dans l'Agudeza : IV, 13-14 ; IV, 15 ; IV, 17 ; VI, 35 ; VI, 36 ; VI, 37 ; VI, 40 ; VI, 41 ; VIII, 52 ; IX, 56 ; IX, 59 ; IX, 60, IX, 61 ; X, 64 ; X, 66 ; X, 67 ; XI, 68 ; XI, 70 ; XII, 73-74 : « Pinta D. Luis de Gongora el Palacio de la Primauera, apodando, y celebrando cada flor en aquel florido romance, que comiença *Esperando estan la roca...* Va descriuiendo con la cultura, y realces de estilo, que acostumbra, y concluye con esta sentencia que fue el fruto de tanta flor *Este de la Primauera...* ». XII, 76 ; XII, 78 : « Sea corona desta agudeza este precioso Soneto, compuesto de las mismas arenas de oro de Hipocrene en vez de silabas. Don Luis de Gongora a la breuedad de la vida. *Menos solicito veloz carrera...* ». XIII, 81 ; XIV, 87 ; XIV, 89 ; XV, 96 ;XV, 98 ; XVII, 111 ; XVII, 112 ; XVII, 114 ; XIX, 122 ; XIX, 123 ; XX, 130 ; XX, 131 ; XXI, 136 ; XXI, 141 ; XXI, 141 ; XXII, 144 ; XXIV, 158 ; XXV, 164 ; XXVI, 171 ; XXVI, 174 ; XXVI, 177 ; XXVII, 187 ; XXIX, 201 ; XXXI, 216 ; XXXII, 217 ; XXXII, 218 ; XXXII, 219 ; XXXIII, 222 ; XXXIII, 227 ; XXXIII, 228 ; XXXV, 236-237 ; XXXV, 241 ; XXXVI, 248 ; XXXVII, 253 ; XLII, 274 ; XLIV, 284 ; XLIV, 285 (3 citations) ; XLVIII, 297 : « Assi don Luis de Gon-

choisi les morceaux les plus *gongoriques* de ce poète : il cite avec une admiration particulière sa comédie intitulée *Isabela*, qui date de 1613, et cela à plusieurs reprises. Quant au *Polyphème* et aux *Solitudes*, ces modèles définitifs du style cultiste, il n'en parle que deux fois, la première pour citer les vers suivants du *Polifemo* :

Los bueyes a su aluergue reduzia
pisando la dudosa luz del dia ; [1]

la seconde lorsqu'il passe la revue des écrivains qui ont mérité d'attirer l'attention par leur subtilité.

Arrivons, dit-il, au style précieux (*aliñado*), qui demande plus d'esprit que de jugement et s'attache à la phrase recherchée (*relevante*), à l'expression fleurie : le Phénix (*en ce genre*), non tant pour avoir été le premier (puisque déjà en latin Apulée, et en espagnol D. Luis Carrillo l'ont pratiqué), que pour l'avoir porté à son apogée, fut D. Luis de Góngora, spécialement dans son *Polyphème* (*1612*) et ses *Solitudes* (*1612*.)

D'ailleurs, dans ce même passage, il semble faire une réserve

gora en su aliñado, eloquente, y recondito Poema del Polifemo, dixo. *Los bueyes a su aluergue reduzia | pisando la dudosa luz del dia.* — XLIX, 301 ; XLIX, 301 ; XLIX, 303 ; L, 305 : « Destas (des chevilles) no tienen ni don Luis de Gongora, ni los Leonardos, ni mucho menos el propio, y atento Garcilaso ; escriuian con total perfeccion. » L, 306 ; L, 306 ; LI, 312 ; LIX, 352 ; LXII, 373. — Dans le *Criticón*, II, 4, p. 89, Gracián montre la déesse de la poésie faisant résonner les instruments des différents poètes : « El primero que pulsò fue vna culta citara, haziendo estremada armonia, aunque la percibian pocos, que no era para muchos ; con todo notaron en ella vna desproporcion harto considerable, que aunque sus cuerdas eran de oro finissimo, y mui sutiles, la materia de que se componia, deuiendo ser de vn marfil terso, de vn euano bruñido, era de aya, y aun mas comun. Aduirtiò el reparo la concentuosa Ninfa, y con vn regalado suspiro, les dixo : « Si en este culto plectro Cordouès huuiera correspondido la moral enseñanza a la heroica composicion, los assuntos graues, a la cultura de su estilo, la materia a la vizarria del verso, a la sutileza de sus conceptos, no digo yo de marfil, pero de vn finissimo diamante merecia formarse su concha. »

1. *Agudeza*, XLVIII, p. 297. — *Polifemo*, Estancia, IX, v. 7-8.

sur ces éloges ; il accuse en effet les sots imitateurs de Góngora de se contenter de lui emprunter quelques mots sonores ou quelques phrases extraordinaires, et de faire comme ces courtisans qui, pour imiter certain roi de Naples, lui avaient emprunté un tic familier. Il pourrait bien y avoir là une critique déguisée, à laquelle il est toujours bon de s'attendre de la part d'un esprit aussi subtil, aussi décevant que celui de Gracián [1].

Le triomphe de la nouvelle école fut, on le sait, irrésistible; les meilleurs esprits, qui s'étaient dressés contre les réformateurs, finirent, eux-mêmes, par céder au torrent, ce qui prouve combien peu ce succès tenait aux personnes. Quevedo et Lope de Vega, qui se distinguèrent par leur ardeur dans cette lutte contre le cultisme, ne furent peut-être pas aussi exempts qu'ils le prétendaient des erreurs qu'ils censuraient.

Quevedo reçoit dans l'*Agudeza* le fâcheux éloge d'avoir été le premier inventeur des équivoques continues; Gracián admire beaucoup sa finesse et le classe entre les conceptistes, mais non entre les cultistes; la causticité de son esprit, sa verve inépuisable, le charment et le ravissent, mais il compare ses œuvres aux feuilles du tabac qui sont plus nuisibles qu'utiles. La verve endiablée de ses *jácaras* le séduisait assez pour qu'il citât un long passage de la *relacion que hace un jaque de si y de otros* et qu'il fît allusion à celle de *Marica en el Hospital* dans un paragraphe de son Criticón [2].

1. « Pero vengamos ya al estilo aliñado, que tiene mas de ingenio que de juizio, atiende a la frase releuante, al modo de dezir florido : fue Fenix dèl, no tanto por primero, pues ya en el latin Apuleyo, y en el Español don Luys Carrillo lo platicaron, quanto porque lo remontò a su mayor punto don Luis de Gongora, especialmente en su Polifemo, y soledades. Algunos le han querido seguir, como Icaros a Dedalo, cogenle algunas palabras de las mas sonoras, y aun frases de las mas sobresalientes (como el que imitò el defecto de torcer la boca del Rey de Napoles) ; inculcanlas muchas vezes, de modo que a quatro o seis vozes reduzen su cultura ; ò que bien les nota el juizioso Bartolome Leonardo. *Con marmoles de nobles inscripciones* | (*Teatro un tiempo, y aras*) *en Sagunto* | *fabrican oy tabernas, y mesones* || .*Agudeza*, LXII, p. 373.

2. «Por muchos equiuocos continuados don Francisco de Queuedo que fue el primero en este modo de composicion, introduze a vno, que va descriuien-

Quant à Lope de Vega, il le cite fréquemment avec éloge et le range sans la moindre hésitation parmi les conceptistes ; il lui reproche la simplicité ou la faiblesse de son style, « que supplée, dit-il, la valeur du concept, qui est le principal [1]. »

do su infeliz vida, etc. (il cite les vers 48-80 de la Jácara VIII de l'édition Janer, p. 106, avec une variante). » *Agudeza*, XXXIII, p. 228-229. Quevedo est encore cité dans l'*Agudeza* : IV, p. 18 ; IV, 19-20 ; IX, p. 57-58 ; IX, p. 61 ; X, p. 63 ; XVIII, p. 115 ; XLIV, p. 282 ; XLVIII, p. 296. Il est également cité trois fois dans le *Criticón* : « Pero entre tan graues plectros vieron vnas tejuelas picariles, de que se escandalizaron mucho. « No las estrañeis, les dixo (la Nymphe), que son mui donosas : con estas espantaua sus dolores Marica en el Hospital. (C'est une allusion aux romances de la collection de Durán nº 1751 et 1752 : *Tomando estaba sudores*, etc., et *A Marica la Chupona* etc. »), II, 4, p. 91. « Acertò a sacar vnas (hojas) de tal calidad, que al mismo punto los circunstantes las apetecieron, y vnos las mascauan, otros las molian, y estauan todo el dia sin parar, aplicando el poluo a las narizes. « Basta, dixo, que estas hojas de Queuedo son como las del tabaco, de mas vicio que prouecho, mas para reir que aprouechar. » II, 4, p. 103. « Pues Horacio Marcial, Ariosto, y Queuedo, en bebiendolo (le vin), hazian versos superiores. » III, 2, p. 41.

1. Lope de Vega est cité dans l'*Agudeza*, III, p. 8 ; IV, p. 20 ; V, p. 22 ; V, p. 26 ; V, p. 32-33 ; VI, p. 34 ; VI, p. 35 : « Desta suerte glossa Lope de Vega el morir Absalon en el ayre, en este graue, y conceptuoso Soneto, *Suspenso esta Absalon entre las ramas...* Notese la muchedumbre de correspondencias entre el quedar en el ayre, y su vanidad, mejor entre su ambicion de ocupar la tierra, y quedarse al ayre ; mas recondita entre la ocasion calua, y sus cabellos, que le fueron laço para tan desdichada muerte. » VII, p. 45 ; VIII, p. 47-48 ; XII, p. 75 ; XIV. p. 92 : « Si el reparo en que se funda la paridad, incluye contradicion, es el sumo primor desta sutileza. Admiralo en este valiente soneto de Lope de Vega, mas conceptuoso que bizarro. *Sangrienta la quixada, que por ellas...* Comiença aqui por vna excelente proporcion en los dos primeros versos : forma el careo, leuanta el reparo, y dale salida sentenciosa. » XV, p. 95 : « Dixo Lope de Vega *Celebran nueuo, y viejo testamento...* Propone por question el careo, forma la artificiosa competencia, y da la razon del excesso con la exageracion : y aunque no es muy realçado el estilo, suple con la valentia del concepto, que es la parte mas principal. » XV, p. 97-98 ; XVI ; p. 101 ; XVI, p. 107 ; XIX, p. 121 : « Galante encarecimiento este de Lope de Vega, que en lo comico sin duda excedio a

todos los Españoles, sino en lo limado, en lo gustoso, y en lo inuentiuo, en lo copioso y en lo propio. » XX, p. 129 ; XX, p. 133 ; XXI, p. 139-140 ; XXV, p. 163-164; XXVI, p. 172 ; XXVI, p. 175-176 et 177-178 ; XXVII, p. 180-181 ; XXVIII, p. 190 ; XXXVI, p. 244 ; XXXVII, p. 251 ; XLIII, p. 280 ; XLIV, p. 282 ; XLV, p. 287 ; XLV, p. 289-290 : « Sucedio Lope de Vega con su fertilidad, y abundancia ; huuiera sido mas perfecto, si no huuiera sido tan copioso ; flaquea a vezes el estilo, y aun las traças : tiene gran propiedad en los personages, especialmente en los plebeyos : en las Fabulas morales merecio alabança como aquella del Villano en su rincon, Con su pan se lo coma, La dama boua, los Melindres de Belisa, y fue excelente el Domine Lucas. » XLIX, p. 302 ; L, p. 306, 307 et 308 ; LV, p. 333. Voici comment il est jugé dans le *Criticón* : « Resonaua mucho, y embaraçaua a muchos vn instrumento que vnieron cañamo, y cera ; parecia organo por lo desigual, y era compuesto de las cañas de Siringa, cogidas en la mas fertil vega ; llenauanse de viento popular, mas con todo este aplauso, no les satisfizo, y dixo entonces la Poetica belleza : « Pues sabed que este en aquel tiempo desaliñado fue bien oido, y llenó por lo plausible, todos los teatros de España. » II, 4, p. 90. Lope était mort en 1635.

CHAPITRE XVI

Les deux rédactions de l'*Agudeza*. — Le traité *Delle Acvtezze* de Peıegrini (1639). — La doctrine de Peregrini et celle de Gracián.

La revue rapide que, guidés par Gracián, nous venons de passer des fauteurs responsables du conceptisme et du cultisme, nous permettra d'examiner avec une compréhension plus nette son fameux traité sur l'*Agudeza*. Elle était indispensable pour donner une idée des circonstances dans lesquelles il parut. Les novateurs, Ledesma (1552-1623), Florencia (1565-1633), Paravicino (1580-1633), Carrillo (1583-1610), Góngora (1561-1627), ainsi que leurs grands adversaires, Lope de Vega (1562-1635), et Quevedo (1580-1645) avaient disparu sauf le dernier. Des exemples qu'avaient donnés les premiers et qui avaient conquis les nouvelles générations, il était possible de tirer la doctrine qu'ils avaient appliquée, inconsciemment peut-être. C'est ce qu'essaya de faire Gracián : il ne se présente pas en prophète, mais en légiste ; il se contente de codifier, non de légiférer.

Nous avons vu que son célèbre opuscule était apparu successivement sous deux formes. La première rédaction porte le titre suivant :

Arte | de ingenio, | tratado de la | agvdeza. | En que se explican todos los | modos, y diferencias de | Conceptos. | Por | Lorenço Gracian. | Dedicala | Al Principe Nuestro Señor. | Con Privilegio en Madrid, Por Iuan | Sanchez, Año 1642. | A costa de Roberto Lorenço, Merca- | der de Libros. || [1].

1. Aprobacion del P. Iuan Bautista de Avila de la Compañia de Iesus... Madrid y Octubre 31. 1641. — Licencia, *id.* — Imprimatur de Gil Gonzalez Davila. Madrid, Noviembre 18. 1641. — Privilegio, Madrid 10 décembre 1641. — Tassa, Madrid, 12 février 1642. — Fé de Erratas du Dr. Francisco Murcia de la Llana, Madrid, 11 février 1642. In-8 de 8 ff. non chiffrés + 152 ff.

La seconde parut en 1648, avec un titre différent :

Agvdeza | y | arte de ingenio, | en qve se explican todos los modos, y dife- | rencias de Concetos, con exemplares escogidos de todo lo | mas bien dicho, assi sacro, como humano. | Por | Lorenço Gracian. | Aumentala | El mesmo Autor en esta segunda impression, con vn tratado de los | Estilos, su propiedad, Ideas del bien hablar : con el Arte de | Erudicion, y modo de aplicarla ; Crisis de los Au- | tores, y | noticias de libros. | Illvstrala | el doctor don Manvel de Salinas, y Lizana | Canonigo de la Cathedral de Huesca, con saçonadas traduc- | ciones de los Epigramas de Marcial. | Pvblicala | don Vincencio Ivan de Lastanosa | Cavallero, y Ciudadano de Huesca, en el | Reyno de Aragon. | Coronala | Con su nobilissima protecciō, el Excelentissimo Señor | don Antonio Ximenez de Vrrea, | Conde de Aranda, &c. Grande de España. | Con licencia : Impresso en Huesca, por Ivan Nogves, al Coso. | Año M.DC.XLVIII [1].

La doctrine des deux ouvrages est la même; quelques chapitres ont été déplacés ou dédoublés dans la seconde rédaction, qui en compte soixante-trois au lieu de cinquante, et qui est divisée en deux parties, l'une consacrée à l'*Agudeza simple* et l'autre à l'*Agudeza complexe*. La véritable différence entre les deux éditions consiste dans les citations, dont le nombre est considérablement accru en 1648. En 1642, Gracián s'était borné à citer des auteurs latins, Martial en particulier, et parmi les modernes surtout Camoëns, Montemayor, Carrillo et Góngora; les sermonnaires, auxquels il empruntait un nombre considérable de citations, n'étaient pas toujours nommés : c'est ainsi que le nom des frères de Gracián n'apparaît pas dans cette rédaction, bien qu'il y reproduise des fragments de leurs sermons.

Mais la seconde rédaction fut, comme on l'a vu, déterminée par le désir de publier les traductions que Salinas avait faites de Martial, et amenèrent Gracián à transformer, pour les raisons que

1. Aprovacion de Fr. Gabriel Hernandez, Huesca 12 septembre 1647. — Censure d'Andrés, Zaragoça, 7 janvier 1648. — Dédicace de Lastanosa. — Errata. — Al lector. — In-4 de 4 ff. non chiffrés + 384 pp. + 2 ff. non chiffrés. — En 1649 parut une édition identique, avec le titre seul réimprimé et les mots *tercera impression* au lieu de *segunda impression*.

j'ai données plus haut, son petit in-octavo de trois cents pages en un gros in-quarto de près de quatre cents pages, qui constituait une véritable anthologie des poètes conceptistes ou cultistes, en particulier aragonais.

Avant d'exposer la doctrine de ces traités une première question se pose : l'*Arte de ingenio* est-il original, ou ne serait-il au contraire qu'un plagiat ?

Dans sa préface du *Discreto*, en 1646, Lastanosa, après avoir célébré avec enthousiasme cet *Arte de ingenio*, prodigieux par sa singularité, son érudition, son ingéniosité, ajoutait qu'un Génois s'en était trouvé si satisfait qu'il l'avait immédiatement traduit en italien et s'en était fait passer pour l'auteur [1].

Cet audacieux plagiaire est connu : c'est un certain Matteo Peregrini dont nous avons déjà parlé à propos de *El Héroe*.

L'ouvrage incriminé porte le titre suivant :

Delle | Acvtezze | che altrimenti, Spiriti, Vivezze, e Concetti | Volgarmente si appellano, | Trattato | Del Sig. Matteo Peregrini Bolognese di Teologia, | Filosofia, e dell'vna, e l'altra Legge, | Dottore. | In questa seconda Impressione dall'Autore | riuiste, e migliorate. | All'Illvstriss. Sig. | Galeazzo Poeti. | In Genoua, & in Bologna. | Presso Clemente Ferroni, MDC.XXXIX. | Con licenza de'Superiori. ||

Il s'agit bien de cet ouvrage car, dans la préface de ses *Fonti dell'Ingegno* (1650), Peregrini déclare nettement que ses *Acutezze* ont été traduites en espagnol par un personnage assez indélicat pour l'avoir accusé de n'être que le traducteur [2]. Il renvoyait

1. « Tampoco le retira la Crysis Real, aquella celebre Politica del Rey Don Fernando el Catholico, que à votos de juyziosos, es lo mejor deste Autor, no la prodigiosa Arte de Agudeza, por lo raro, erudito, y ingenioso, que antes della se tenia por impossible hallarle Arte al Ingenio. Contentole tanto à vn Genoves, que la traduxo luego en Italiano, y aun se la apropriò : que no se contentan Estos con traduzir el oro, y plata de España, sino que quieren chuparla hasta los Ingenios. » *A los Letores*.

2. « In ogni caso io haverò obligo a chi vorra migliorarmi il mio trouato. Se abbondassi di tiempo potrei migliorarlo forse ancor'io, ma le occupationi publiche, le forze deboli, e'l Sole, che gira verso l'Occidente ; non mi danno

donc l'accusation à Gracián, sans le nommer, mais clairement, et, si l'on examine les dates, il paraît bien qu'il avait raison. Nous ne connaissons en effet que la seconde édition, citée plus haut, des *Acutezze*; mais on peut déduire que la première avait paru également en 1639, du colophon qui porte la date du 2 avril, et de la Dédicace qui est datée du 23 avril 1639 [1]. Il semble donc probable que l'opuscule eut assez de succès pour être édité deux fois en neuf mois. Quoi qu'il en soit, l'*Arte* de Gracián n'ayant paru qu'en 1642, il est manifestement impossible que Peregrini l'ait copié : il faudrait supposer pour cela que l'*Arte* circulait manuscrit bien longtemps avant l'impression ; mais alors, comment Lastanosa n'a-t-il pas donné cette explication ?

En revanche, il semble peu vraisemblable que Gracián ait ignoré le traité de Peregrini. Nous avons vu qu'il avait eu sans doute connaissance des écrits politiques de ce dernier, et qu'il lui devait peut-être quelques idées du *Héros*. D'ailleurs, entre les deux ouvrages les ressemblances sont frappantes : le premier titre de Gracián : *Arte de Ingenio, tratado de la Agudeza*, rappelle, plus exactement que le second d'*Agudeza y Arte de ingenio*, celui de

licenza di molto pensarui. Replico però che mi terro obligato a chi si degnasse di farlo. Non parlerò già così di chi mi trattasse, come vn certo, che tradotto il mio libretto delle Acutezze in Castigliano, se ne fece Autore, e di più si gloriò che fosse stato da me trasportato in Toscano. Nel primo io non haurei difficultà in darcene il perdono, e quasi dissi in compiacermene, perche non potea quel bell'Ingegno dar altra maggior proua di farne stima grandissima. Il secondo poi è bene stato vn tiro, per non dir'altro, sfoggiatamente indiscreto. » *I Fonti dell' Ingegno*. L'Autore a 'lettori, p. 21.

1. La dédicace à Filippo Adorno est datée de Fassuolo, du palais de Giovanni Andrea Doria, le Vendredi Saint 22 avril 1639, et à la p. 256, on lit : « Delle acutezze fatto dal sig. Matteo Peregrini principalmente per sua recreatione, mientre componea la gravissima Operetta della Politica massima in Genoa nel Palazzo di Fassuolo del' Eccelentis. Prencipe Gio. Andrea Doria suo signore, finito a gloria d'Iddio onnipotente il giorno del glorioso s. Francesco di Paola 1639. » La fête de ce saint tombe le 2 avril. L'édition décrite plus haut est un in-octavo de 256 pp.

Peregrini ; les expressions employées par les deux auteurs sont souvent identiques, ainsi que leurs exemples : il y a là certainement plus qu'une simple coïncidence. On a voulu voir dans l'accusation de Lastanosa une habileté destinée à prévenir la protestation que l'on redoutait de la part de Peregrini [1]. Mais pourquoi supposer Gracián et son ami capables de cette perfidie ? La chose peut s'expliquer d'une manière beaucoup plus simple, qui, certes, n'est pas glorieuse pour Gracián, mais qui ne le déshonore nullement. Oui, Gracián a connu le livre de Peregrini ; il y a pris l'idée première et le titre de son traité, mais il l'a complètement transformé, puisqu'il prend en somme, comme on verra, le contrepied de l'auteur italien. A-t-il jugé utile, en communiquant son travail à Lastanosa, de lui en indiquer l'origine ? Cela est peu probable : en sorte que Lastanosa, sans défiance dans son enthousiasme pour son ami, fut surpris lorsqu'il eut connaissance du traité de Peregrini, à qui, sans hésitation, et sans consulter Gracián, il attribua le plagiat.

D'ailleurs, en dehors du titre, de quelques exemples, de quelques expressions et de quelques théories dont la source commune est Aristote, les deux ouvrages diffèrent profondément.

Dans sa préface, Peregrini déclare que son traité [2] a été sus-

1. Voir Benedetto Croce. *I trattatisti Italiani del « Concettismo » e Baltasar Gracian, 1899.* « Meno sicura potrebbe considerarsi la posizione del Gracian, non solo perchè egli fece stampare alcuni anni dopo, ed era assai pratico della contemporanea letteratura italiana, ma per aver messo le mani avanti col far proclamare dal suo amico editore un plagio inesistente, per covrirne forse— — si direbbe — uno meno fantastico. » P. 13.

2. Peregrini avait eu un devancier dans cette étude. Dans son livre *Il cavalier Giovan Battista Marino, 1569-1625* (Napoli, 1898), Angelo Borzelli reproduit (*Appendice*, III, p. 325) un dialogue inédit de Camillo Pellegrino il Vecchio, primicier de Capoue, intitulé *Del Concetto poetico.* Les interlocuteurs sont le prince de Conca, descendu à Capoue chez le marquis de Campolattaro son parent, son secrétaire Marino, et le chanoine Pompeo Garigliano. Le dialogue a pour sujet la distinction qu'on peut établir entre le *Concetto* et la *Locu-*

cité par la lettre d'un Olivétain, le P. Vincenzo Renieri, qui lui demandait ce qu'il pensait de ces pointes (*Acutezze* ou *Spiriti*) dont les écrivains contemporains commençaient à abuser ; le bon Père s'indignait de ces sortes de feux d'artifice qui détournaient l'esprit de toute réflexion, et se demandait si ceux qui les tiraient n'étaient pas plutôt des possédés (*spiritati*) que des gens spirituels (*spiritosi*) ; ici Renieri cédait lui-même à la mode et se permettait un de ces jeux de mots qu'il reprochait aux écrivains de son temps. Cependant, par crainte de se tromper en les censurant, il priait Peregrini de lui expliquer ce qu'il fallait entendre par ces *spiriti* ou *vivezze*, et s'il lui semblait juste d'en user si abondamment. C'est pour répondre à ce désir que Peregrini aurait écrit son traité.

Peregrini commence par passer en revue les auteurs qui ont parlé de l'*acutezza* ; Aristote, Démétrius de Phalère, Cicéron, Quintilien n'en ont qu'une idée vague et n'en parlent qu'incidemment. Le Père Caussin dans son *Liber de Eloquentia Sacra* [1], a écrit un chapitre *Laudatorum acuminum,* mais sans en faire la théorie. Agostino Mascardi n'en a pas fait davantage, et d'ailleurs les modernes n'ont même pas su, dans aucune langue, donner un nom précis à ces jeux de l'esprit : c'est donc un terrain encore vierge que doit défricher le théoricien.

Peregrini commence par déclarer que l'*acutezza* n'est pas un

zione, la pensée et l'expression. Marino soutient que les deux choses sont distinctes et reconnaît qu'en général le *concetto* repose sur l'antithèse et la métaphore. Mais sa doctrine est bien loin de faire prévoir les excès du conceptisme.

1. L'ouvrage du P. Caussin parut en 1619 ; je cite d'après l'édition *Nicolai Cavssini Trecensis, e societate Iesv. De Eloquentia sacra et humana libri XVI* (*Paris 1643*). Au livre II se trouvent plusieurs chapitres que Gracián dut mettre à profit et d'où il tira plusieurs exemples qu'il introduisit dans son *Arte* : ch. XIV *De acuta styli brevitate, sententiisque abruptis et suspiciosis. Eius ortus et progressus* ; ch. XI. *Adjiciuntur quaedam laudatorum acuminum exempla* ; ch. XVI. *De erroribus abrupti styli et frigide acuti.*

acte de la pensée et demande qu'on lui accorde les cinq axiomes suivants :

1° l'*acutezza* ne consiste pas dans un raisonnement, mais dans un *mot* (*detto*) qui peut comporter plusieurs parties, mais qui restera toujours un.

2° Ce *mot* sera nécessairement du genre beau et agréable.

3° Dans le champ de l'éloquence, grâce aux différences de plus ou de moins, le beau et l'agréable s'étendent fort loin.

4° Entre ces limites du plus ou du moins, la beauté et l'agrément de l'*acutezza* vont bien au delà du peu et du médiocre.

5° L'*acutezza* ne dépend pas de la qualité de la matière ou de l'objet signifié, mais de celle de l'artifice et de la forme de l'expression (*favellare*).

Pour mieux se faire entendre, il énumère deux par deux un certain nombre de mots dont le premier est simplement beau et le second spirituel (*vibrato con l'acutezza*). Puis il examine les *mots* qu'il qualifie de dignes d'applaudissement (*plausibili*) et qu'il définit de la manière suivante : « Le mot *plausible* est celui qui a une force particulière pour instruire, émouvoir, ou plaire d'une façon très notable [1]. »

1. Plausibile è qualunque Detto habbia forza particolare da molto notabilmente insegnare o muouere o dilettare. — Detto plausibile graue è quello, che solo, o principalmente, per virtù della materia potentemente insegna o commuuoue. — Detto plausibile diletteuole è quello, che solo, o principalmente per la virtù delle cose, potentemente diletta. — Acutezza Graue è vn Detto dall'ingegno del Dicitore artificiosamente figurato in maniera, che riesce plausibile per l'effetto del molto insegnare, o muouere. — Acutezza leggiadra è vn Detto, che per vn'artificiosa dispositione di parole per tal guisa collocate, che vna faccia notabilmente contraposto all'altra, riesce plausibilmente dilettoso. — Acutezza mirabile è vn Detto che per la virtù dell'ingegno nell'artificio d'esso marauigliosamente campeggiante, riesce molto plausibilmente diletteuole ». ch. II. Parmi ces *plausibili gravi* il cite la réponse des Corinthiens à Alexandre en lui donnant le droit de cité : « Nulli unquam Civitatem dedimus nisi tibi et Herculi. » Ce mot est cité par Lastanosa dans la dédicace de l'*Oráculo* à Luis Méndez de Haro.

Il en est de cinq sortes :

1° *Plausibili gravi* : qui instruisent ou émeuvent puissamment, uniquement ou principalement par la matière.

2° *Plausibili dilettevoli* : qui charment puissamment, uniquement ou principalement par la matière.

3° *Acutezze gravi* : ce sont des *mots* présentés sous une forme telle qu'ils enlèvent l'applaudissement, parce qu'ils instruisent ou émeuvent beaucoup. Ce sont des *acutezze* parce qu'ils sont le produit de l'esprit qui, en les formant, montre heureusement sa pénétration, et ils sont *gravi* parce que ce n'est pas leur aspect, mais leur « moëlle pesante » qui les fait applaudir.

4° *Acutezze leggiadre* : ce sont des *mots* qui, grâce à l'habile disposition des paroles, qui s'opposent fortement l'une à l'autre, deviennent assez agréables pour mériter l'applaudissement.

5° Enfin la cinquième classe est celle de l'*Acutezza mirabile*. C'est un *mot* dans lequel l'artifice fait si merveilleusement valoir l'esprit (*l'ingeniosità*) qu'il en devient extrêmement agréable. C'est la catégorie que Pellegrini prétend étudier.

L'objet du *plausibile* n'appartient pas à l'entendement qui poursuit la vérité et la science, mais bien à l'esprit qui recherche la beauté, et l'on peut définir la finesse de l'esprit : la faculté de réunir avec une propriété admirable en un *mot*, par un trope, des choses opposées. D'ailleurs, n'est admirable que ce qui s'éloigne du vulgaire [1].

Notons en passant que ce mot de *plausibile*, si fréquemment employé par Gracián, n'a pas été emprunté par lui à Peregrini, car on le trouve déjà dans *El Héroe*.

L'auteur examine différentes espèces d'*Acutezze*, sérieuses, joyeuses, plaisantes, ridicules et mixtes ; il essaie même, chemin faisant, d'ailleurs sans y réussir, de définir les causes du rire (c. 5);

1. « Noi potremo diffinir l'accortezza dell'ingegno al proposto nostro vn felice trouamento del mezzo per legar figuramente in vn Detto con mirabile acconcezza diuerse cose. — Si vede ancora la radice del mirabile la quale è questo esser lontano dal comunale. » Ch. III.

puis il énumère sept sources d'*Acutezza* : l'incroyable ou inattendu, la tromperie, l'accord [1], l'imitation, l'enthymème, le sous-entendu et la dérision. Il étudie ensuite la métaphore, le *noema*, l'amphibologie et la fiction manifeste, en tant que sources de l'*acutezza*, ainsi que les moyens d'unir les deux termes qui la composent, et conclut que l'*acutezza* est un genre inférieur (c. 9) et que c'est pour cette raison que les grands théoriciens de l'antiquité n'en ont pas parlé.

Aux véritables, il oppose dix classes d'*acutezze* vicieuses et signale, entre autres, comme tirées par les cheveux (stiracchiate) des phrases comme celles-ci : « Les soupirs de Pâris furent les soufflets qui allumèrent la flamme qui brûla Troie. L'encre des poètes embaume les noms des Héros. » Cette dernière est curieuse à rapprocher de certaines métaphores du *Criticón* et de l'allégorie de la mer d'encre qui entoure l'île de l'Immortalité. Enfin, après de nombreuses observations sur l'emploi qu'on peut faire des *acutezze*, il donne comme modèles accomplis des *acutezze gravi* Sénèque et Pline le Jeune, et prêche encore une fois la modération dans l'emploi de ces ornements.

On ne saurait s'empêcher d'admirer le ferme bon sens avec lequel Peregrini a traité son sujet : malheureusement les prémisses sur lesquelles il s'appuie sont erronées. Il adopte en effet la doctrine, universellement admise de son temps, et reposant sur une fausse interprétation de celle d'Aristote, sur la métaphore « qui charme en même temps qu'elle instruit [2]. » Pour lui, la forme est indépendante de la matière, l'expression indépendante de la pensée.

1. « Di quà dunque haueremo vn terzo fonte d'Acutezza, che appelleremo *Concerto* : è consisterà nel raro entimematico legamento di due o più cose vicendeuolmente se riguardanti. » Ch. VI, p. 95.

2. Τὸ γὰρ μανθάνειν ῥᾳδίως ἡδὺ φύσει πᾶσίν ἐστι, τὰ δὲ ὀνόματα σημαίνει τι ὥστε ὅσα τῶν ὀνομάτων ποιεῖ ἡμῖν μάθησιν, ἥδιστα. Αἱ μὲν οὖν γλῶτται ἀγνῶτες, τὰ δὲ κύρια ἴσμεν. Ἡ δὲ μεταφορὰ ποιεῖ τοῦτο μάλιστα· ὅταν γὰρ εἴπῃ τὸ γῆρας καλάμην, ἐποίησε μάθησιν καὶ γνῶσιν διὰ τοῦ γένους· ἄμφω γὰρ ἀπηνθηκότα (*Rhét.* III, 10, 2).

« La métaphore, pensait-on, est précieuse en soi, puisqu'elle enseigne et qu'elle charme. Accumulons donc et compliquons les métaphores et nous aurons accru et rendu plus intenses le plaisir et l'instruction. C'est d'une manière analogue qu'on entendait et qu'on développait les théories de l'invention, de la composition, de l'élocution et du rythme. Si ce n'étaient pas de simples moyens d'expression, mais des richesses, comment n'être pas reconnaissant à l'écrivain qui s'en servait avec exubérance ou les offrait avec le plus de profusion ?[1] »

Comme Peregrini est homme de bon sens, il est choqué des conséquences très logiques que les contemporains tiraient de cette doctrine, s'acharnant à embellir et à orner la pensée au moyen de parures factices, comme on accroche un tableau à un mur pour en cacher la nudité. Mais, bien qu'il reconnaisse lui-même « qu'il peut arriver que la valeur de l'esprit se manifeste notablement dans l'invention du moyen de lier les choses, sans que néanmoins on lui accorde une attention ou une admiration particulière, en raison de l'effet important et puissant qui par ailleurs prédomine dans le mot, le plaisir de l'*acutezza*, dit-il, ne reste pas pour cela totalement oisif, mais sert, pour ainsi dire, d'arc pour faire que la force du mot s'imprime plus facilement. » M. Croce remarque avec raison que ces quelques lignes indiquent déjà la théorie moderne de la forme littéraire considérée non plus comme ornement, mais comme véhicule de la pensée[2]. Mais Peregrini ne tire pas de cette fine observation les conclusions qu'elle comporte. Il fallait encore attendre un demi-siècle pour que La Bruyère écrivît : « Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne. » Aussi Peregrini demeure-t-il incapable de définir l'essence même de l'*acutezza* et de tracer la limite qui la sépare de la simple pensée.

1. Benedetto Croce, *op. cit.*, p. 2.
2. Benedetto Croce, *op. cit.*, p. 16.

Peregrini marquait une réaction contre le conceptisme. Gracián est animé d'un tout autre esprit et se pose en défenseur, en prophète de l'*agudeza*. Le simple exposé de sa doctrine fera voir, sans qu'il soit besoin de les souligner, les ressemblances et les différences qui existent entre les deux traités.

Comme son devancier, Gracián commence par remarquer que l'*agudeza* n'a été l'objet d'aucune théorie de la part des anciens, qui cependant ne l'ont pas ignorée. Puis, dans un langage pompeux et alambiqué, vraiment digne d'un cultiste, il essaie de définir la nature de l'*agudeza*. Il reconnaît d'ailleurs immédiatement que cela est malaisé, et qu'on sent l'*agudeza* plus aisément qu'on ne la définit : il recourt donc à une comparaison. « Le concept est pour l'entendement ce que la beauté est pour la vue, ou l'harmonie pour l'ouïe ». Notons en passant que, non plus que Peregrini, il n'est arrivé à trouver un mot unique pour exprimer cet indéfinissable : il l'appelle indifféremment *agudeza* ou *concepto*. Il existe un art du *concepto* ou de l'*agudeza* : cet art, qui n'a pas de nom jusqu'à présent, consiste à établir « une habile concordance, une harmonieuse corrélation entre deux ou trois termes connaissables par un acte de l'entendement [1] », et le *concepto* peut se définir: « un acte de l'entendement exprimant la correspondance qui existe entre les objets. L'expression de cette harmonie ou corrélation constitue l'*agudeza objective* [2] ». Cette définition ne parut que dans la rédaction de 1648. On reconnaît là les idées de Peregrini, sous une forme plus prétentieuse.

1. « Lo que es para los ojos la hermosura, y para los oìdos la consonancia, esso es para el entendimiento el concepto. » *Agudeza*, II, p. 3. « Consiste pues este artificio conceptuoso en vna primorosa concordancia, en vna armonica correlacion entre los cognoscibles extremos, expressa por vn acto del entendimiento. » *Arte*, f. 4, r. — *Agudeza*, II, p. 6.

2. « De suerte que se puede definir el concepto. Es vn acto del entendimiento, que exprime la correspondencia, que se halla entre los objetos. La misma consonancia, o correlacion artificiosa exprimida es la sutileza objectiüa. » *Agudeza*, II, p. 7.

Gracián distingue ensuite deux sortes d'*agudezas*, celle de pénétration (perspicacia) et celle d'artifice (artificio) [1]; la première consiste à pénétrer les vérités les plus difficiles; la seconde cherche surtout la beauté subtile; celle-là est plus utile, celle-ci plus agréable: c'est de cette dernière que Gracián va donner la théorie. Cette distinction correspond à celle qu'avait établie Peregrini entre les *detti plausibili* et l'*acutezza mirabile*.

L'agudeza de artificio se divise à son tour:

1° en *agudeza de concepto* qui consiste plus dans la subtilité de la pensée que dans les paroles.

2° en *agudeza verbale* qui consiste plus dans les paroles, de sorte que, si l'on supprime les mots, il ne reste plus d'âme (alma). Ce mot *alma* semble correspondre à ce que Peregrini appelle *spirito*. Ces *agudezas* ne peuvent pas se traduire dans une autre langue.

3° en *agudeza d'action*. Cette troisième catégorie n'a pas d'équivalent chez Peregrini et constitue une innovation.

Mais laissant de côté cette troisième division, qui ne rentre

1. « La primera distincion sea entre la Agudeza de perspicacia, y la de artificio, que es el objecto desta Arte. Aquella atiende a dar alcance a las dificultosas verdades, descubriendo la mas recondita: esta no cuydando de esso afecta la hermosura sutil; aquella es mas vtil, esta deleitable: aquella es todas las Artes, y Ciencias en sus actos, y sus habitos; esta como estrella errante, no tiene casa fixa. — Pudiera diuidirse la Agudeza de artificio en Agudeza de Concepto, de palabras, y de accion, que las ay prontas, muy hijas del Ingenio: diuision de accidente en los sujetos, pero lo que merece por adequada, desmerece por vulgar (f. 5). Diuidese adequadamente en Agudeza de artificio menor, y de artificio mayor, quiero dezir Incomplexa, y Compuesta. La Incomplexa es vn acto solo, pero con pluralidad de formalidades, y de extremos, que terminan el artificio, que funda la correlacion » (f. 6, r). — « La Agudeza compuesta consta de muchos actos, si bien se vnen en la moral trabaçon de vn discurso. Cada piedra de las preciosas, de por si pudiera oponerse a estrella; pero juntas en vn joyel, emulan el firmamento. Composicion artificiosa del Ingenio, en que se erige maquina sublime, no de columnas, ni architrabes, sino de assumptos, y de conceptos. » *Arte*, III, f. 6, v.

guère dans son sujet, Gracián divise de nouveau l'*agudeza* en simple et complexe, de *artificio menor* ou de *artificio mayor*, selon qu'elle comporte un raisonnement unique ou une série de raisonnements. Le traité est donc divisé en deux parties dans le texte de 1648 ; la première étudie en cinquante chapitres l'*agudeza simple*, la seconde, en treize chapitres, l'*agudeza complexe*. Dans l'*Arte* de 1642 les chapitres se suivent sans interruption, les quarante-et-un premiers correspondant à la première division et les neuf derniers à la seconde.

Il existe quatre formes d'*agudeza simple*: 1° *de corrélation* et de convenance d'un terme avec un autre; elle comporte les proportions, disproportions, similitudes, parités, allusions, etc.; 2° *de ponderacion juiziosa sutil* comprenant les critiques, paradoxes, exagérations, sentences, solutions (desempeños), etc.; 3° de *raciocinacion*, comprenant les mystères, observations (reparos), déductions, preuves, etc.; 4° d'*invention*, comprenant les fictions, stratagèmes, inventions en acte ou en paroles, etc. [1].

Tant de précision dans le classement des diverses formes de l'*agudèza* semble faire prévoir une doctrine très nette sur les moyens de la faire naître ; mais il faut malheureusement en rabattre: dans l'exposé dogmatique qui précède, nous avons retrouvé une partie des idées et même des expressions de Peregrini ; dans les chapitres suivants nous ne trouvons, comme chez l'auteur italien, qu'une impuissance manifeste à expliquer comment se produit l'*agudeza*. La méthode employée par Gracián est celle des traités de rhétorique.

1. « Bueluese a diuidir la Agudeza incomplexa en sus generos y modos; y reducese a quatro raizes, y como fuentes. La primera es de correlacion, y conueniencia de un sujeto con otro; y aqui entran las proporciones, semejanças, paridades, alusiones, etc. La segunda es de ponderacion juiziosa sutil, y a esta se reducen los desempeños, crysis, paradoxas, encarecimientos, sentencias, etc. La tercera es de raciocinacion, y a esta pertenecen los reparos, misterios, ilaciones, prueuas, etc. La quarta es de inuencion, y comprehende las ficciones, estratagemas, inuenciones raras en accion y dicho... » *Arte*, III, f. 6, v. 7, r.

Le sujet dont on parle, dit-il, est comme un centre d'où partent les rayons menant à ses accidents, causes, effets, attributs, qualités, contingences, circonstances de temps, de lieu, de manière, etc.

L'écrivain les confronte un à un, d'abord avec le sujet, ensuite les uns avec les autres, et chaque fois qu'il y découvre quelque conformité ou convenance, soit avec le principal sujet, soit entre eux, il l'exprime, y insiste, et c'est là qu'est la subtilité [1].

Mais si ces rapports étaient simples, faciles à découvrir, ou même naturels, quoique difficiles, ils ne différeraient en rien des tropes et des figures de rhétorique; Gracián s'en rend bien compte et voit à chaque instant le terrain se dérober sous ses pas. Il essaie donc d'élever de frêles barrières entre la rhétorique et l'*agudeza*. Il prétend que « les tropes et les figures de rhétorique sont la matière, et comme le fondement sur lequel l'*agudeza* peut élever ses chefs-d'œuvre: ce que la rhétorique a pour forme (son) art le tient pour la matière sur laquelle il jette l'émail de la subtilité [2]. » Absurde raisonnement qui ferait de la

1. « Es el sujeto sobre quien se discurre, ya en conceptuosa panegiri, ya en ingeniosa crysi, vno como centro, de quien reparte el discurso lineas de sutileza a las entidades, que lo rodean; a los adjuntos que lo coronan ; como son causas, efectos, atributos, contingencias, circunstancias, y qualquiera otra entidad correspondiente. Carealas con el sujeto, y vnas con otras entre si, y en descubriendo alguna conformidad, o proporcion, que digan vnas con otras, exprimela, con sutileza. » *Arte*, IV, f. 7 v. La traduction donnée plus haut est celle du texte de 1648. *Agudeza*, IV, p. 13.

2. « Consiste su artificio en vn encarecimiento ingenioso, deuido a la ocasion, que en las extraordinarias ha de ser el pensar extraordinario, y aunque no escrupulea en la verdad esta Agudeza, por tener licencia general de exagerar; con todo esso pide fundamento en que apoyarse, y que la mesma concurrencia de circunstancias dè pie para la exageracion, porque sin este fundamento no seria Agudeza, sino vn hiperbole Retorico sin vida de Concepto. Son los tropos, y figuras Retoricas, materia, y como fundamento para el realze de la Agudeza, y lo que la Retorica tiene por formalidad, esta arte tiene por materia sobre que echa el esmalte de sutileza. » *Arte*, XVII, f. 48, v. *Agudeza*, XX, p. 127.

forme d'une matière la matière d'une autre forme. Aussi, conscient de l'inanité de cette distinction, Gracián a-t-il cherché un autre moyen de discerner les conditions dans lesquelles peut se manifester l'*agudezá*: « Il faut, dit-il, qu'il y ait toujours quelque circonstance spéciale sur laquelle se fonde la conformité des termes pour élever la comparaison *conceptueuse*, sans quoi, ce ne sera pas une *sutilezá*, mais une simple figure de rhétorique [1]. »

On ira donc chercher bien loin les rapports entre les termes, et, dans ces conditions, ces rapports ont toute chance d'être simplement spécieux, faux ou absurdes : cette doctrine se manifeste en toute naïveté au *Discurso VI* qui porte le titre plein de promesses de *Agudeza por ponderacion misteriosa*.

Qui dit mystère dit grossesse, vérité cachée et abstruse ; or toute connaissance qui coûte est d'autant plus estimée et agréable. Cet artifice consiste à soulever un mystère dans la connexion des extrêmes ou termes corrélatifs du sujet (je répète : ses causes, effets, accidents. circonstances, contingences) et après avoir appuyé sur cette coïncidence et cette union, on donne une raison subtile et convenable qui y satisfasse... [2]

L'exposé qu'on vient de lire de la doctrine de Gracián montre

1. « Siempre ha de auer alguna circunstancia especial, en que se funde la conformidad de los terminos, para leuantar la comparacion conceptuosa, que sin esta no serà sutileza, sino una desnuda figura retorica, sin viueza de ingenio, como se dixo de la semejança y otras. *Agudeza*, XIV, p. 87. *Arte*, XIV, f. 39, v. — « Las conceptuosas, y que son rigurosamente conceptos, son las que se fundan en alguna circunstancia especial, tomando pie della el discurso, para conceptear, y entonces a mas del artificio retorico, añaden el conceptuoso. *Agudeza*, XIII, p. 80. *Arte*, XIII, f. 33, v.

2. « Mvcho promete el nombre, corresponde la realidad ; quien dize Misterio, dize preñez, verdad escondida y recondita ; noticias pleiteadas causan mas gusto, que por pacifica cognicion ; son como vitorias del discurso, trofeos de la curiosidad. — Consiste el artificio desta gran especie de Agudeza en leuantar misterio entre la conexion de los extremos. Repito causas, efetos, adjuntos, circunstancias, contingencias, etc. Y despues de bien ponderada la difficultad, dase vna razon sutil, y adequada que la satisfaga. » *Arte*, VI, f. 17, v. *Agudeza*, VI, p. 33.

que l'auteur de l'*Agudeza* n'a rien inventé et qu'il ne se distingue de Peregrini que par son enthousiasme pour ces pointes et ces traits d'esprit, que l'Italien regardait, à juste titre, comme des manifestations inférieures de l'intelligence.

CHAPITRE XVII

Préceptes sur le style. — *L'Agudeza* est-elle un traité de rhétorique cultiste ? — Jugements littéraires de Gracián. — Influence de l'*Agudeza*.

La doctrine que nous venons d'exposer n'intéresse que la composition et non le style. Les nombreux exemples qui font de l'*Agudeza* une si curieuse anthologie montrent le degré de mauvais goût et d'exagération que Gracián était capable de supporter ou même d'admirer, mais semblent laisser incertaine l'école dont il entend se réclamer : en d'autres termes l'*Agudeza* est-elle un traité de rhétorique conceptiste ou cultiste ? Est-elle à la fois l'un et l'autre, et l'auteur n'établit-il aucune distinction entre ces deux éeoles [1] ? Nous avons eu déjà l'occasion de répondre incidemment à cette question en faisant, avec l'aide de Gracián, l'histoire sommaire du conceptisme et du cultisme avant lui. Une étude un peu attentive permet de la trancher.

Il est remarquable tout d'abord que, toutes les fois qu'il cite et juge des écrivains, Gracián établit une distinction très nette entre ceux qui sont simplement *conceptuosos*, et ceux qui sont *cultos* ou *bizarros* selon son expression : jamais il ne donne au

1. « La *Agudeza y arte de ingénio* no es de ningun modo una Retórica culterana : es precisamente el contrario ; es una Retórica conceptista, un tratado de preceptiva literaria, cuyo error consiste en haber reducido todas las cualidades del estilo á una sola ; todas las facultades que concurren á la produccion de la obra artistica á una sola también. Es el código del intelectualismo poético. » Menéndez y Pelayo, *Historia de las ideas estéticas*, II, p. 522-523. M. Croce, en citant ce passage, ajoute : « Pur convenendo all'ingrosso in questa osservazione (ma molto all'ingrosso giacchè il Gracian era, in fine, anch'egli un ammiratore del Gongora), non possiamo ammettere che l'una rettorica sia il contrario dell'altra : sono piuttosto due gemelle. » *I trattatisti*, etc., p. 28, n. 2. « Il Gracian nella sua *Agudeza* usa indifferentemente gli epiteti di *culto* e *conceptuoso* ; chiamando ad esempio il Marino ora *el culto Marino* (disc. V) ora *el conceptuoso Marino* (disc. X). » *Id. Ibid.*, p. 27, n. 1.

hasard ces qualifications, comme il est facile de s'en rendre compte.

Quevedo, Lope de Vega ne sont jamais appelés que *conceptuosos* ou *ingeniosos*; Carrillo, Góngora, Paravicino sont toujours qualifiés de *bizarros* ou *cultos*. Gracián insiste même d'ordinaire, et note comme un léger défaut l'absence de cultisme chez les deux premiers. Tous les autres écrivains qu'il a eu l'occasion de nommer sont toujours rangés avec précision dans l'une ou l'autre catégorie. Je ne vois qu'un cas dans lequel il se soit trompé, c'est celui de Marino : il lui donne la double qualification de *conceptuoso* et de *culto* ou *aliñado*; or Marino n'a pas droit, semble-t-il, au titre de *culto* tel que nous avons eu l'occasion de le définir au début de cette étude. Peut-être la connaissance insuffisante qu'avait Gracián de la langue italienne, et que nous avons signalée, l'a-t-elle empêché de bien juger ce poète. De plus il faut reconnaître que le mot *culto* n'a pas pour lui un sens aussi précis que celui que nous lui avons donné et qu'il distingue un bon et mauvais cultisme.

Il existe selon lui deux genres de style [1] : le style naturel, uni, coulant, sans affectation, mais propre, pur et poli, et le style artificiel, pomponné, limé avec effort : l'un clair, l'autre difficile Le style naturel est celui dont usent « les personnes qui parlent bien dans l'ordinaire de la vie, et sans étude » ; il peut être plus ou moins relevé, selon le degré d'instruction ou d'esprit de la personne qui parle; il est comme le pain dont on ne se dégoûte jamais [2], il suffit à exprimer les pensées les plus subtiles, les *con-*

1. « Dos generos de estilo ay celebres, muy altercados de los valientes gustos, y son el natural y artificial, aquel liso, corriente, sin afectacion, pero propio, casto, y terso : este pulido, limado, con estudio, y atencion : aquel claro, este dificultoso. » *Agudeza* LXII, p. 366. « Ay vno como medio entre los estilos natural, y culto, que ni del todo se descuida, ni del todo se remonta, de frase substancial, y llena. » *Agudeza*, LXII, p. 370.

2. « Es el estilo natural, como el pan, que nunca enfada, gustase mas dèl que del violento, por lo verdadero, y claro, ni repugna a la eloquencia ; antes

ceptos. Mais lorsque l'artifice des mots s'unit à la subtilité des pensées, on a un chef-d'œuvre. Le concept est en effet comme le fruit de l'arbre, qui n'acquiert toute sa beauté qu'au milieu d'un opulent feuillage [1].

Il faut d'ailleurs user de ce style artificiel avec sagesse et non pas hors de propos, et surtout se défier de ce style *culto* bâtard et visible qui ne s'attache qu'à la disposition des mots, à leur parure matérielle, sans âme, abusant de ces concepts besaciers qui expriment la même chose, qu'ils aillent devant ou derrière [2].

Mais cette question du style est secondaire aux yeux de Gracián ; aussi le voit-on déclarer que les anciens, comme Alonso de Cartagena ou Antonio Pérez, sont des modèles achevés de conceptisme.

---

fluye con palabras castas, y propias... En este mismo genero de estilo natural ay tambien su latitud ; vno mas realçado que otro, ò por mas erudicion, ò por mas preñez de agudeza, y tambien por mas eloquencia natural. Que aunque este lenguage es aquel que vsan los hombres bien hablados en su ordinario trato sin mas estudio ; con todo esso ay vnos naturalmente mas eloquentes que otros, y mas aliñados. » *Agudeza*, LXII, p. 368-369.

1 « Dos cosas hazen perfecto vn estilo, lo material de las palabras y lo formal de los pensamientos, que de ambas eminencias se adequa su perfeccion. Contentanse vnos con sola la alma de la agudeza, sin atender a la bizarria del exprimirla, antes tienen por felizidad la facilidad del dezir, aun en la Poesia. » *Agudeza*, LX, p. 356. — « Son las vozes lo que las hojas en el arbol ; y lo conceptos el fruto... Son los conceptos vida del estilo, espiritu del dezir, y tanto tiene de perfeccion quanto de sutileza ; mas quando se junta lo realçado del estilo, y lo remontado del concepto, hazen la obra cabal. » *Ibid.*, LX, p. 357.

2. « Pero cada vno en su saçon, y todo con cordura : y notese con toda aduertencia que ay vn estilo culto, bastardo, y aparente, que pone la mira en sola la colocacion de las palabras, en la pulideza material de ellas, sin alma de agudeza, vsando de encontrados, y partidos, conceptos de alforxa los apodaua Bartolome Leonardo ; porque lo mismo exprime el que và delante, como el que viene detras. Esta es vna enfadosa, vana, inutil afectacion, indigna de ser escuchada... Siempre insisto en que lo conceptuoso es el espiritu del estilo. » *Agudeza*, LXII, p. 367.

« Il y a, dit-il, cette différence entre les compositions anciennes et les modernes que, dans les premières, tout est concept, ce qui les rend pleines d'âme et de vivacité ingénieuse, tandis que les autres mettent tout leur mérite dans les feuilles des paroles, dans l'obscurité de la phrase, dans le cultisme du style: aussi n'ont-elles pas autant de fruit de finesse [1]. »

On ne saurait donc nier, après ces déclarations, que l'art de Gracián est essentiellement conceptiste, qu'il admet un cultisme discret, comme complément efficace de la beauté du concept, mais qu'il n'en fait pas un art à part. Que si l'on objecte qu'il semble de prime abord que son *Agudeza* soit consacrée à la gloire de Góngora, cité avec profusion, il faut remarquer que les poésies du grand cultiste, qu'il donne en exemples, n'ont en général aucun rapport avec le cultisme du *Polifemo* ou des *Soledades*; si Gracián déclare que le modèle achevé du style *aliñado* est bien Góngora, surtout dans ces deux poèmes, il faut constater qu'il n'en cite que deux vers dans son *Agudeza* (XLVIII, p. 297), et qu'il se moque des sots imitateurs qui s'imaginent l'égaler en lui empruntant quelques mots ou quelques phrases sonores [2]. Ce qu'il admire chez Góngora, c'est la subtilité de la pensée. Et quels sont, outre Góngora, les auteurs qu'il présente, à la fin de son œuvre, comme les maîtres qu'il faut imiter? Ce sont Sénèque, Pline le Jeune dont le Panégyrique est l'abrégé de l'art conceptiste, Martial, Juan Rufo, Antonio de Mendoza. Aucun de ces écrivains ne mérite le nom de cultiste, quelques-uns même diffèrent totalement de cette école. Et le modèle définitif, unique, est Pline, cet auteur correct entre tous, respectueux de la langue, imitateur docile des classiques [3].

1. « Esta diferencia ay entre las composiciones antiguas, y las modernas, que aquellas todo lo echauan en concepto, y assi estàn llenas de alma y viueza ingeniosa; estas toda su eminencia ponen en las ojas de las palabras, en la escuridad de la frase, en lo culto del estilo, y assi no tienen tanto fruto de agudeza. » *Agudeza*, XXV, p. 168.

2. *Agudeza*, LXII, p. 373. Cité plus haut, ch. XV.

3. « O tu qualquiera que aspiras a la inmortalidad, con la agudeza, y cultura de tus obras, procura de censurar como Tacito, ponderar como Valerio,

Mais ce serait mal connaître Gracián que de se contenter des jugements qu'il a pu porter sur les écrivains dans son *Agudeza*. Il nous a livré ailleurs le secret de ses préférences littéraires, à un âge où ses goûts ne pouvaient plus guère changer. Dans la seconde partie du *Criticón* en effet, Andrénio et Critilo pénètrent sous la conduite de l'Esprit, que personnifie l'Homme ailé, dans le Palais de l'Entendement : dans l'une des salles ils trouvent la Nymphe de la poésie qui touche devant eux les instruments qui ont appartenu aux Poètes fameux. Les deux Pèlerins s'étonnent de voir que la cithare de Góngora soit simplement de hêtre, et la Nymphe leur dit :

« Si dans cet archet cultiste de Cordoue l'enseignement moral avait répondu à la composition héroïque, le sérieux du sujet à la culture du style, la matière à l'élégance (*bizarria*) du vers, à la subtilité des concepts, ce n'est pas d'ivoire, mais du plus fin diamant que méritait d'être faite sa cithare [1]. »

Ainsi Góngora n'a pas atteint la perfection ; la futilité de ses sujets le condamne ; et voilà certes qui n'est pas le jugement d'un cultiste. Guarini, malgré l'harmonie de son style. est trop conceptiste pour un poète pastoral [2]. Voilà une critique qu'on n'attendait pas d'un conceptiste. Lope de Vega est inégal, son instrument est une flûte de Pan. Gracián constate sa gloire, mais semble attribuer son succès à la grossièreté du temps où il vécut [3].

Pétrarque, Dante et Boscán sont d'une froideur désespérante et bons à laisser dans leur coin [4]. Déjà, dans l'*Agudeza*, Gracián

---

reparar como Floro, proporcionar como Paterculo, aludir como Tulio, sentenciar como Seneca, y todo como Plinio. » *Agudeza*, LXI, p. 366.

1. *Criticón*, II, 4, p. 89. Cité plus haut, ch. XV.

2. « Tomò yà vn Italiano rebelejo, tan dulce, que al passar el arco, parecio suspender la misma armonia de los Cielos, si bien para ser pastoril, y tan Fido, parecio sobradamente conceptuoso. » *Criticón*, II, 4, p. 89-90.

3. *Criticón*, II, 4, p. 90. Cité plus haut, ch. XV.

4. « Descolgò vna vihuela, tan de marfil, que afrentaua la misma nieue, dero tan fria, que al punto se le elaron los dedos y huuo de dexarla, diziendo :

avait jugé sévèrement Pétrarque[1] à qui il avait adjoint Herrera. Il est curieux de noter qu'il n'a pas cité ce dernier dans son *Arte* et qu'après avoir dit de lui, dans son *Agudeza*, que ses sonnets amoureux sont fastidieux, il lui a lancé en outre un trait assez méchant, en parlant de ces écrivains divins dont « il a anatomisé l'âme sans pouvoir la trouver[2]. » Camoëns, par ses concepts, emporte l'admiration de tous[3]. Marino, malgré son mérite, dégoûte par ses obscénités[4]. Dans un coin gisent pêle-mêle les instruments des poètes épiques modernes, déjà tout couverts de poussière, à l'exception de celui du Tasse, qui est un Virgile chrétien. Mais au milieu de toutes ces poésies sérieuses, ou travaillées, Gracián fait une place inespérée à la muse de Quevedo. Parmi ces théorbes, ces lyres ou ces cithares solennelles, on aperçoit des cliquettes picaresques que la Nymphe déclare fort plaisantes. « C'est avec elles qu'à l'hôpital Marica oubliait ses douleurs. » On pourrait être tenté de voir là une allusion à la poésie populaire, que Gracián devait goûter pour sa spontanéité et son pittoresque. Mais il

« En estas rimas del Petrarca se vèn vnidos dos estremos que son, su mucha frialdad con el amoroso fuego. » Colgòla junto a otras dos, mui sus semejantes, de quienes dixo : « Estas mas se suspenden que suspenden », y en secreto, confessoles, eran del Dante Aligero, y del Español Boscan. » *Criticón*, II, 4, p. 90-91.

1. « Ni todo ha de ser jocoso, ni todo amoroso, que tantos sonetos a vn assunto liuiano, mas sentidos, que entendidos, en el mismo Petrarca, en el mismo Herrera, empalagan. » *Agudeza*, LXIII, p. 375.

2. « Otros se dexan (dit-il des auteurs qu'il n'a pas cités) y aun de los celebrados por diuinos, porque confiesso que aunque les he hecho anatomia del alma, jamas la pude hallar. » *Ibid.* LXIII, p. 376.

3. « Tañò con indezible melodia vnas folias a vna Lira conceptuosa, que todos celebraron mucho, y con razon : « Bastale, dixo, ser plectro Portugues, tiernamente regalado ; que èl mismo se està diziendo, *el que amo es (Camoès)*. » *Criticón*, II, 4, p. 91.

4. « Grande asco les causò ver una tiorba Italiana, llena de suciedad y que frescamente parecia auer caido en algun cieno, y sin ossarla tocar, quanto menos tañer, la recatada Ninfa dixo : « Lastima es, que este culto plectro del Marino, aya dado en tanta inmundicia lasciua. » *Criticón*, II, 4, p. 91.

n'en est rien : il s'agit de Quevedo qui a laissé deux romances sur Marica parmi ces Jácaras si vivantes dans lesquelles il met en scène, avec le langage approprié, les héros de la *Vida airada* [1].

Il est piquant de voir Gracián, malgré sa soutane, choisir précisément ces poésies scabreuses pour en faire le principal titre de gloire de Quevedo : c'est une preuve remarquable de sa largeur d'esprit. Il cite encore Quevedo dans la liste des moralistes, après Sénèque, Platon, Lucien, Plutarque et Juste-Lipse : il montre la nymphe de la Morale cueillant quelques feuilles qui donnent aussitôt envie à tout le monde ; les uns les mâchent, les autres les broient et tout le jour s'en mettent la poudre sous le nez. Mais « ces feuilles de Quevedo sont comme celles du tabac, plus vicieuses qu'utiles, plus agréables que profitables » [2]. La *Celestina* est comparée au persil destiné à faire passer sans dégoût la grossièreté de la chair [3]. Barclay est comme la moutarde qui, tout en irritant les narines, plaît par sa saveur piquante [4]. L'Infant Don Manuel mérite une place d'honneur ; mais il faut le lire sans faire attention à son style ; singulier précepte si Gracián eût été vraiment cultiste. Quant aux *Ragguagli* de Boccalini, ils sont appétissants, mais semblables aux feuilles de l'artichaut dont on ne mange que l'extrémité, au sel et au vinaigre [5].

1. Voir plus haut, ch. XV.
2. Voir plus haut, ch. XV.
3. « De la Celestina, y otros tales, aunque ingeniosos, comparò sus hojas a las del peregil para poder passar sin asco la carnal grosseria. » *Criticón*, II, 4, p. 103.
4. « Estas de Barclayo, y otros son como las de la mostaza, que aunque irritan las narizes dàn gusto con su picante. » *Ibid.* II, 4, p. 103.
5. « Ostentò mucho vnas hojas, aunque mal aliñadas, y tan feas, que les causaron horror, mas la prudente Ninfa dixo « : No se ha de atender al estilo del infante Don Manuel, sino a la estremada moralidad, y al artificio con que enseña. » Por buen dexo sacò vna alcarchofa, y con lindo gusto la fue deshojando, y dixo : « Estos raguallos del Boquelino son mui apetitosos, pero de toda vna hoja solo se come el cabo con su sal, y su vinagre. » *Ibid.* II, 4, p. 103-104.

Ces jugements marquent un esprit ouvert, et vraiment éclectique, et font grand honneur à Gracián. Il en ressort cette conclusion que l'auteur de l'*Agudeza* a toujours donné le pas au fond sur la forme, en dépit de la tradition tenace qui ne veut voir en lui qu'un artisan de mots, superficiciel et ridicule.

Malheureusement, si nous pouvons soupçonner que Gracián n'attachait qu'une importance secondaire aux doctrines de son *Agudeza*, et, qu'en les exposant avec tant de solennité, il jouait un peu le rôle d'un mystificateur, il trouva des lecteurs qui le prirent au sérieux, et dont les cerveaux peu solides furent irrémédiablement troublés par cet enseignement. Gracián a joué incontestablement le rôle de vulgarisateur du conceptisme et du cultisme et contribué puissamment au développement du mauvais goût, tant en Italie qu'en Espagne.

Pour se rendre compte de ce qu'une telle doctrine, versée dans des esprits médiocres, pouvait produire de scandaleuse sottise, il suffit de se reporter au traité de Tesauro, dont nous avons déjà parlé, il *Cannocchiale Aristotelico*: c'est un excellent commentaire de l'*Agudeza* [1].

Publié en 1645, ce livre développe et complète les théories de Gracián. Huit éditions de cet ouvrage, entre 1654 et 1682, une traduction latine de Caspar Cörber en 1698, puis 1714, et les attaques du P. Bouhours contre l'auteur, qu'il met sur le même plan que Gracián, montrent quelle en fut l'importance, et le succès [2]. Partant toujours de la doctrine d'Aristote sur la métaphore

1. Voir le titre de l'ouvrage de Tesauro, plus haut, ch. XIV.

2. Muratori (1672-1750) dans son traité *Della Perfetta Poesia*, attaque à la fois Gracián et Tesauro : « Poca obbligazione in verità ha la Spagna a Baltassar Graziano, che nel suo trattato delle *Acutezze* ha posto in si gran riputazione questo meschinissimo stile (dei concetti). Pochissima ancor noi abbiamo ad Emmanuele Tesauro che n'abbia coi suoi libri, e sopratutto col *Cannocchiale Aristotelico* autenticato l'uso. Questi autori, ingegni per altro felicissimi, hanno, oltre il dovere, guasta e corrotta la natura della vera eloquenza e della buona poesia, quando più si vantarono d'auerla aiutata. Cité par Croce, *op. cit.*, p. 21.

Tesauro la définit : *una parola peregrina velocemente significante un óbietto per mezzo di un altro* » et croit qu'elle est le fondement du *concetto*. Quant à ce dernier qu'il appelle aussi *arguzia* ou *acutezza*, c'est « *un argomento urbanamente fallace* [1]. »

Il est inutile d'insister sur cette partie de la doctrine d'Emmanuele Tesauro qui n'est, en somme, que celle de Gracián un peu plus précise et plus solidement agencée. Mais les chapitres qu'il a consacrés à l'éloquence de la chaire méritent qu'on s'y arrête un moment. Gracián s'est en général contenté de rapporter des exemples de sermons qui lui semblaient dignes d'applaudissement, et d'expliquer en quelques mots quelle était la cause du plaisir qu'il y avait éprouvé. Tesauro prend une autre méthode, entièrement dogmatique : puisque le *concetto* est indispensable pour attirer ou retenir l'attention, comment arriver, mécaniquement en quelque sorte, à le produire, ou tout au moins à en tirer parti ? C'est le sujet des chapitres intitulés *Concepts pour sermons* (Concetti predicabili) et *Théorèmes pratiques pour fabriquer des concepts subtils* (Teoremi prattici per fabricar concetti arguti) [2].

Après avoir, en huit chapitres, examiné les concepts de Proportion, d'Attribution, d'Équivoque, d'Hypotypose, d'Hyperbole, de Laconisme, d'Opposition et de Déception, il montre en quelques pages le moyen de s'en servir.

On a vu qu'une partie du succès de Ledesma reposait sur ce fait qu'il fournissait aux prédicateurs une foule de *conceptos* qu'il ne restait plus qu'à mettre en œuvre. Quelques années plus tôt, un Cordelier italien, que Gracián cite par deux fois [3], et que son frère Felipe avait dû lui signaler comme une des

1. Voir Benedetto Croce, *I trattisti*, etc., p. 7 et 2.

2. P. 586-634 et 644-685 de l'édition de 1664.

3. « Este modo de discurrir con trabaçon, y orden estaua muy valido antes, assi lo platicaron el muy agradable Paniguerola, etc... Y assi en Roma de tres grandes Predicadores que concurrieron juntos dezian : *Toletus docet, Lupus mouet, Panigarola delectat*. Enseñaua el doctissimo Toledo, mouia el feruoroso Lobo, y deleitaua el agradable Panigarola. » *Agudeza*, LI, p. 310, et LII, p. 317.

gloires de son ordre, Francesco Panigarola, mort évêque d'Asti en 1594, s'était préoccupé de donner à ses confrères le moyen de trouver les idées nécessaires pour faire un sermon : tel est le sujet de son livre, *Il Predicatore.*

« Le prédicateur, dit-il, doit tirer des livres qu'il possède « comme un amas de toutes conceptions et bonnes similitudes [1]. » Pour arriver à ce résultat il serait bon d'avoir une copieuse bibliothèque; mais si le prédicateur n'a que « les deux liures... qui semblent contenir tous les autres en matiere d'escriture saincte, à sçauoir le Tostate [2], et Nicolas de Lira, on peut donner... à cestuy-là, le moyen et la forme de pouuoir auec peu de livres, et peu de frais, assez abondamment escrire en tout genre de sermon, qu'il puisse faire. » « La concordance tres merueilleuse de Jansenius et la chaisne d'or de S. Thomas » suffiront pour les sermons sur l'Ecriture. Pour les sujets scolastiques on pourra se contenter de la Somme de Saint Thomas « et s'il estoit possible, ce beau Rosier de Pelbartus et surtout G. Pepin ». Pour prêcher sur les Saints, l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, et ce qu'en dit le Bréviaire, Bellarmin, si l'on parle contre les hérétiques, donneront tout le nécessaire.

« Je voudrois bien, continue Panigarola, que l'on eust après certains petits liures de choses communes qui seruent infiniment, comme seroit *Exempla virtutum et vitiorum*, les Exemples de Marc Marulle ; *Similitudines sacrae scripturae* ; *Summa Conciliorum* et semblables liures... Et me seroient pareillement agreables la Bibliotheque de Sixte et le Decret, pour la variété des choses qui y sont contenuës... entendant tousiours ce, sans quoy on ne sçauroit rien faire à sçauoir vne concordance de la Bible mesme, laquelle Bible s'il est possible ait la table des matières qui s'appelle *Index Biblicus.* »

1. Je cite d'après la traduction française : *L'art de prescher et bien faire un sermon. Auec la Memoire Locale & artificielle, faict par R. P. F. François Panigarole, Mineur Obseruantin & Evesque d'Ostie. Ensemble l'Art de Memoire de Hierosme Marafiote Calabrois, Theologien. A Paris, Chez Regnavld Chavdiere, ruë S. Iacques, à l'Escu de Florence. M.DC.XXIV. Auec Priuilege du Roy.* — Ch. III, p. 14.

2. *El Tostado*, Alfonso de Madrigal, évêque d'Avila.

Panigarola, qui avait donné à ses sermons une certaine « grâce, et une certaine allure cavalière », au dire de Tesauro, n'avait aucune idée des subtilités ridicules auxquelles allaient donner matière ses préceptes terre à terre [1].

Tesauro reprenant donc le plan de Panigarola, mais instruit par les exemples venus d'Espagne, commence par s'occuper de l'invention des concepts. Mais, dit-il :

> Il n'est guère utile aujourd'hui de chercher à les inventer soi-même, alors qu'il y a tant de volumes espagnols qui en sont remplis, que sur quelque matière de sermon que ce soit, il suffit de recourir aux Index de ces livres pour en trouver une infinité [2].

Il existait en effet toute une littérature espagnole de *Concepts pour la prédication* (Conceptos predicables), qui, passant d'Espagne à Naples y avait obtenu un tel succès qu'on nommait en Italie ce genre de concepts *Concetti napoletani*. Nicolas Antonio en cite une quarantaine de recueils, parmi lesquels le *Promptuarium conceptuum* de Raphael Sarmiento (1604), les *Conceptos predicables*, et les *Miscelaneas predicables* (1611-1612) de Melchior Fuster; la *Silva Comparationum* de González de Critana (1611), l'*Apparatus concionatorum* de Francisco Labata (1614), les *Conceptos extravagantes que se ofrecen entre año* (1619) de Thomas Ramón, les *Conceptos predicables politicos y morales à diferentes asuntos* de Francisco de Hontiveros (1663). Mais, si l'on ne veut pas se résigner au rôle de copiste, il est facile de créer soi-même de nouveaux concepts en recourant à la *Catena Aurea* que préconisait Panigarola, ou à la *Selva delle Allegorie* « qui est une vaste forêt de Concepts ».

1. Voir B. Croce, *I Predicatori italiani del seicento e il gusto spagnuolo*. 1899, p. 12.

2. « Ma à quegli che si spingono dalle mosse per correre quella sacra è facticosa Carriera ; non saran forse inutili per cominciare a comprendere la quiddità di questi Concetti è la Metodo per maneggiarli : che è il principal di quest'Arte. Peroche il fabricarli di propio Marte, hoggidì non è troppo necessario : essendone pieni tanti volumi Spagnuoli, che sopra qualunque Tema predicabile basta ricorrere agl'Indici di que' libri per trouarne infiniti. » *Cannocchiale*, p. 631.

Le concept sec et nu une fois trouvé, il faut « l'habiller et l'engraisser » (da vestirsi e impinguarsi). Pour cela on cherche l'*argomento ingegnoso*, ou moyen terme, par lequel on démontrera la vérité du concept. On le tire d'un passage de l'Écriture qui, à première vue, paraît « difficile, absurde, inepte ou contradictoire à un autre passage. » Alors vient la difficulté que l'on fait voir dans le passage cité ; puis la solution par laquelle on prouve « que le passage qui paraissait si difficile ou absurde est une *Argutezza Divina*, une finesse de Dieu, quand on l'entend bien. » C'est là surtout que se montre l'esprit de l'orateur.

On fait ensuite l'application de la solution au passage de l'Écriture et du passage de l'Écriture au sujet, et l'on termine en invoquant l'autorité d'un Père ou d'un Commentateur à l'appui de son opinion, pour montrer que ce n'est pas une pure fantaisie et rassurer la conscience de l'auditoire [1].

Ne retrouve-t-on pas dans ces préceptes la recette qui permettra de faire des sermons détestables aussi bien que Fr. Felipe Gracián [2] ou plus tard Fray Gerundio? Le roman du P. Isla montre

1. Dans son *Paradis*, XXIX, v. 94 et s. Dante stigmatisait déjà les prédicateurs de son temps : « Per apparer ciascun s'ingegna e face | Sue invenzioni, e quelle son trascorse | Dai predicanti, e il Vangelio tace. | ... Si che le pecorelle, che non sanno | Tornan dal pasco pasciute di viento | E non le scusa non veder lor danno. ||

2. Un excellent exemple de ces prédications ridicules nous est donné par le sermon suivant de Felipe Gracián dont le sommaire se trouve dans l'*Agudeza* (XXXIII, p. 149). « A vn reparo extrauagante, se le deue vn desempeño igual, pero bien fundado, y quando la razon sutil lo afiança, aunque se desmande en paradoxo, será plausible. Reparò el Padre Felipe Gracian, mi hermano en aquellas palabras del *Psal.* 110, : *Escam dedit timentibus se* ; otra letra lee : *Praedam dedit timentibus se*. Porque llama comida hurtada y bocado robado al cuerpo Sacramentado del Señor, que a este diuinissimo Sacramento, aplica la Iglesia estas misteriosas palabras ? Tenia (dize este ingenioso Padre) tenia este manjar Eucaristico todos los gustos y delicias, que se podian dessear; solo parece que le faltaua aquel saynete, que lo es grande del ser hurtado, que aun allà dixo el Espiritu Santo : *Aquae furtiuae dulciores*. Pues para que se

à quel degré de mauvais goût et d'absurdité étaient arrivés en 1758 les prédicateurs espagnols. Gracián n'est pas sans avoir sa part de responsabilité dans cette lamentable décadence.

---

entienda, que nada de gusto y de regalo le falta, le llama manjar robado, de pillage : *Praedam dedit timentibus se.* Pero entra la mayor dificultad aora, y es saber a quien se hurtò ? Por ventura a los Angeles ? *Panem Angelorum manducabit homo.* Quitoseles el hombre de entre las manos ? Poco dezir es esse. Pues a quien lo robò ? A quien ? Quitoselo de la boca al mismo Padre : *Ego ex ore Altissimi prodiui* ; y San Iuan : *Sic Deus dilexit mundum, vt filium suum vnigenitum daret.* O con que gusto, ò con que hambre, ò con que aprecio se ha de comer ! »

CHAPITRE XVIII

Gracian écrivain.

Dans quelle mesure Gracián a-t-il mis en pratique les théories exposées dans son *Agudeza* ? L'étude que nous venons de faire de cet ouvrage nous permet de le deviner.

En dépit des traits qu'il a lancés contre les conceptistes [1] ou les cultistes [2], il appartient aux deux écoles. Pour s'en rendre compte il n'est besoin que d'ouvrir ses livres au hasard : on y retrouve au complet tous les procédés des sophistes recueillis, comme on l'a vu, par les conceptistes.

1. Il attaque vigoureusement les différentes formes du conceptisme dans le passage suivant : « Lo mismo que en la Catedra sucedia en el pulpito, con notable variedad, que en el breue rato que se assomaron a ver la rueda, notaron vna dozena de varios modos de orar. Dexaron la sustancial ponderacion del Sagrado Texto, y dieron en alegorias frias, metaforas cansadas, haziendo soles, y aguilas los Santos, mares las virtudes, teniendo toda una hora ocupado el auditorio, pensando en vna aue, o vna flor. Dexaron esto, y dieron en descripciones, y pinturillas : llegó a estar muy valida la humanidad, mezclando lo sagrado con lo profano : y començaua el otro afectado su Sermon por vn lugar de Seneca, como si no huuiera San Pablo : ya con traças, ya sin ellas ; ya discursos atados, ya desatados ; ya vniendo, ya postillando ; ya echandolo todo en frasecillas, y modillos de dezir, rascando la picaçon de las orejas de quatro impertinentillos bachilleres, dexando la solida y sustancial doctrina, y aquel verdadero modo de predicar del boca de Oro, y de la Ambrosia dulcissima, y del nectar prouechoso del gran Prelado de Milan. » *Criticón*, III, 10, p. 276-277.

2. « Faltóles la paciencia, y passaron al desvan de la ciencia, que de verdad incha mucho, y no ay peor locura, que enloquecer de entendido, ni mayor necedad, que la que se origina del saber. Toparon aqui raras sauandijas del aire ; los preciados de discretos, los bachilleres de estomago, los doctos legos, los conceptistas, las cultas resabidas, los miceros, los sabiondos, y dotorcetes. » *Ibid.*, III, 7, p. 195.

1° L'antithèse dans les idées ou dans les mots et parfois dans les deux à la fois. « Las sobras de alabança son menguas de la capacidad. » (*Héroe*, p. 15.) — « Cosas ay que valen poco por su ser, y se estiman por su modo. » (*Discreto* XXII, p. 416.) — « Sentir con los menos, y hablar con los mas. » (*Oráculo*, 43).

2° Le parallélisme : « Los mas valientes objetos le temen, y las mas seguras perfecciones le tiemblan. » (*Héroe*, p. 14.) — « No gana la santidad por grossera, ni pierde tampoco por entendida. » (*Discreto*, XVIII, p. 337.) — « Sea el dezir con juyzio, el obrar con decoro ; las costumbres graves, las acciones heroycas. » (*Discreto*, XVI, p. 304-305.) — » Acabada la dependencia, acaba la correspondencia. » (*Oráculo*, 5.)

3° La consonance. « Ay defectos sin defecto. » (*Héroe*, p. 44.) — « Vanse cada dia perficionando, al passo que en lo natural, en lo moral. » (*Discreto*, XVII, p. 311-312.) — « Campean al doble sus hechos, y sus dichos. » (*Discreto*, II, p. 30.) — « No basta la substancia, requierese tambien la cicunstancia. » (*Oráculo*, 14.)

4° Les jeux de mots. On n'en trouve naturellement qu'un petit nombre dans les ouvrages autres que le *Criticón* : mais ce dernier en contient une si prodigieuse quantité de bons, de médiocres, ou de détestables qu'il serait oiseux d'en aller choisir quelques-uns comme exemples.

Les éléments du coloris poétique, se retrouvent également à chaque ligne dans les ouvrages de Gracián.

1° L'hyperbate. « Tan indiscreta quan mal lograda es la porfia de pretender. » (*Héroe*, p. 36.) — « No atrae la calamita al hierro fuera de su distrito. » (*Ibid.*, p. 36.) — « Gran superioridad de caudal arguye, prevenir su humor. » (*Discreto*, XIV, p. 263.) — « Trae vn empeño otro mayor. » (*Oráculo*, 47.) Ce procédé qui consiste à mettre le sujet après le verbe est constant chez Gracián et devient par là même une manifestation de cultisme.

2° La métaphore. « Aquel Sol de Capitanes, y General de Heroes » (*Héroe*, p. 37.) — « Comense mejor los buenos bocados de la suerte con el agridulce de vn açar. » (*Ibid.*, p. 28.) — Hay sugetos de sola fachada (*Oráculo*, 48.)

3° La comparaison. « Formidable fue vn rio, hasta que se le hallò vado, y venerado vn varon, hasta que se le conocio termino a la capacidad. » (*Héroe*, p. 5.) — « Basta la presteza hazer rey de las fieras al Leon, etc... » (*Discreto*, XXI, p. 405-406.) — « Entran por las primeras cortesias, como cauallos Sicilianos. » (*Oráculo*, 48).

Certes, l'emploi de tous ces tropes peut se retrouver chez les écrivains les plus sévères; mais ce qui en fait des manifestations de conceptisme c'est la persistance et la profusion avec lesquelles ils sont employés.

Quant aux procédés cultistes, qui consistent, comme nous l'avons dit; dans l'emploi de constructions rares, ou même étrangères à la langue, dans la modification du sens des mots, dans l'introduction de termes tombés en désuétude ou de néologismes et en particulier de latinismes, on les retrouve tous chez Gracián.

La suppression de l'article défini ou indéfini, à l'imitation du latin, existait déjà en espagnol, par exemple dans les proverbes; l'emploi systématique qu'en fait Gracián lui donne le caractère d'un procédé cultiste. Il se plaît à faire l'ellipse du verbe et en particulier du verbe *être*, ce qui rend la phrase obscure. « Harto presto, si bien. » (*Oráculo*, 57.)

L'inversion, inspirée par le latin également, et que l'absence de désinences casuelles rend si facilement obscure en espagnol, est aussi un de ses procédés favoris... « Viuo el hombre, le haze amable, y muerto memorable. » (*Oráculo*, 300.)

Les libertés qu'il prend avec le vocabulaire sont particulièrement nombreuses : aussi est-ce de ce côté que son adversaire Matheu y Sanz a porté l'effort de sa critique.

On ne saurait manquer d'être frappé de l'effort constant de Gracián pour s'éloigner de l'expression propre : ce n'est pas à dire qu'il ait restreint son vocabulaire, ou qu'il en ait banni des termes bas et choquants; aucun mot de la langue n'est rejeté par lui, et son critique lui reproche précisément de s'être servi

de paroles « sales, humbles, dures, barbares, obscènes et rustiques [1]. » On ne trouve pas en effet chez Gracián ce sentiment de délicatesse qui guidait les précieux de France dans leur tentative de perfectionner leur langue. De tous ces mots Gracián use sans scrupule, quand il en a besoin, par exemple pour faire un calembour. Mais il s'éloigne du terme propre pour donner à sa pensée une forme sinon plus majestueuse, plus mystérieuse.

Il emploiera donc systématiquement l'expression abstraite au lieu du terme concret, par exemple l'adjectif substantivé à la place du substantif (el atento, el galante); le verbe au lieu du substantif : « Propio apreciar de un Principe. » (*Héroe*, p. 13.)

Pour ce qui est des archaïsmes, néologismes, provincialismes, latinismes dont il a fait usage, nous sommes actuellement dans l'impossibilité d'en juger sainement. Il faudrait pour cela posséder des éditions définitives des grands écrivains de l'époque précédente, complétées par des lexiques méthodiques et sans lacunes. Mais nous pouvons accorder quelque crédit sur ce point aux critiques de Matheu y Sanz, dont la culture littéraire paraît avoir été plus qu'ordinaire. Or il lui reproche :

1° l'emploi de mots inusités : entre autres de beneficencia, caramanchones, frusleria, intrepidez, panegiri, rezongon, sabanilla [2]. Tous ces termes sont admis aujourd'hui par le Dictionnaire de l'Académie, à l'exception de *Panegiri* ;

2° l'usage de mots impropres : adobar, broma, cucaña, dotorcetes, manguitos, melsa, reumas [3]. Seul *dotorcete* n'est pas admis par l'Académie ;

1. « Vsas de palabras soezes, humildes, asperas, barbaras, obscenas, y agrestes... *mocos*, *gargajos*, *borrego*, *muladares* son las soezes... *Fatiguillas*, *albardas*, *tronchos*, *rebuznos*, *pasma simples y fajados*, las humildes. *Apegadizo*, *ruincillos*, *nonadillas*, *redrojos*, *apañado*, *fofas* las asperas, *Salvajaz*, *desquixarrado*, *cogin*, *esquiroles*, *amigada*, *punchoneros*, *desmaçalados*, *angarillas*, *miceros*, *atapado*, las barbaras. *Oste puto*, *enpreña*, y *ojo atras*, las obscenas. Y vltimamente las agrestes, *cobanchon*, *refilando*, *vejedad*, *villanon*, *necidiscreto*, *mentecato* y otras muchas. » *Critica*, p. 73-74.

2. *Critica*, p. 74.

3. « Son estremos de impropiedad. » *Critica*, p. 73.

3° enfin l'emploi de purs latinismes : antagonistas, asceticas, balteo, bivio, cacoetes, candidados, crasicies, catastrofe, deliquio, desmentan, *escandecencia*, *fachata*, fanatico, fruicion, inedia, *letifero*, linfas, medula, morulas, piraustas, trineos, vaticinante, vial, vicisitud. A part les mots en italiques, les autres ont passé dans la langue ; *fachata* est un italianisme. En citant ces expressions Matheu demande à son adversaire d'être logique, et, s'il condamne les latinismes chez les autres, de n'en pas user lui-même. Gracián semble en effet condamner ce procédé chez le poète Villamediana, qui se faisait entendre, dit-il, en latinisant [1].

Matheu l'accuse encore d'abuser des dérivés tels que : alçaprimava, *azinadas*, bocadeado, *brolladores*, callegeando, centelleantes, *fatiguillas*, huequedades, madronas, *niquilote*, padrazos, *perinquinosos*, quilatador, *rebutelas*, satrapia, *sabandijon*, vejedad, dont la moitié (ceux qui ne sont pas écrits en italiques) ont passé dans la langue où quelques-uns faisaient vraiment défaut.

D'autres critiques portent sur des changements de genre contraires à l'usage. Quelques-unes sont injustes. Ainsi Matheu reproche à Gracián d'avoir écrit : *acabado vn fruto entra otro*. Il prétend que Gracián, voulant désigner les fruits des arbres, devait employer le mot *fruta*. Mais il suffit de se reporter au texte pour voir que Gracián voulait parler des productions de la terre en général, ce qui justifiait parfaitement l'emploi de *fruto* [2].

1. « Como pareciendote imperfeccion te vales de tantas vozes latinizadas ? *Deliquio... inedia* y otros infinitos ? Sea la ley igual ; si es vicio del hablar, o escrivir, no lo vses en tus escritos : sino lo es, no lo condenes con tan rigida censura... » *Critica*, p. 85. « A Villamediana le pones pleito en lo grande (que tambien los ay en el Parnaso) añadiendo, que *se dava a entender latiniçando* ; y no seria milagro, que tu no entendiesses ni lo vno, ni lo otro... » *Critica*, p. 53. Gracián avait dit en effet : « Haziase bien de sentir vna lira, aunque mediana, mas en lo satirico, superior, y dauase a entender latinizando. » *Criticón*, II, 4, p. 92.

2. « En la gramatica tropieças a cada passo. *Acabado vn fruto entra otro*, dixiste, y es barbarismo Castellano, auiendo de dezir fruta, que fruto es

De même, Gracián est-il coupable d'avoir fait le mot *color* du féminin ? Les érudits hésitaient alors entre les deux genres, et si, au XVII[e] siècle, le masculin commençait à l'emporter chez eux, les archaïsants pouvaient évidemment arguer d'une tradition constante pour se justifier [1].

A-t-il vraiment écrit *higadillas*, qui serait un diminutif irrégulièrement formé du masculin *higado*, ou ne faut-il voir là qu'une faute d'impression, bien compréhensible, pour *higadillos* ? Je pencherais volontiers pour cette dernière hypothèse [2].

Il a fait aussi *imán* du féminin, contrairement à l'usage ; peut-être cependant pourrait-on le justifier sur ce point, en disant qu'il a fait l'ellipse du mot *piedra* ; l'expression habituelle est en effet *piedra imán*, et la phrase critiquée disait : « Esta es la

nombre generico, y fruta cada qual de las que con orden successivo maduran os rayos del Sol. » (*Critica*, p. 52. La phrase incriminée se trouve dans le *Criticón*, I, 3, p. 44. Il y est question, non des fruits des arbres, qui sont appelés *frutas* quelques lignes plus haut, mais des productions du sol. En effet, immédiatement auparavant Gracián parle des légumes : « Las hortalizas frescas templan los ardores del Julio, y las calientes confortan contra los rigores del Diciembre ; de suerte que, acabado vn fruto, etc... »).

Il fait dire au *Peregrino* (Gracián) qui essaie de se justifier : « Quantas vezes me valgo de la derivada *fruicion* ? Cuyas breves silabas incluyen mucho sentido. Quantas de *brolladores*... » *Critica*, p. 60.

1. Covarrubias emploie encore *color* comme féminin à côté de *color* masculin.

2. « *Robando de color, y quitandola a todo* añades ; afeminas los colores, siendo de genero diverso. *Presidenta de tormentos*, hazes a tu Vegecia, y te olvidas de que en lengua Española ay adjectivos del genero comun de tres, y como fuera mala locucion, clementa, ó prudenta, assi lo viene a ser presidenta, de que reiteradas vezes vsas... *Higadillas de la Fenix* dizes que son el pasto de los Eroes, y ellos estan tan mal con lo afeminado, que no los comieran, si el Español no dixera, higadillos del Fenix, que el vno es diminutivo de masculino, con que lo ha de ser tambien ; y el otro es ambiguo, por no saber si es hembra, ò macho, lo que no puedes negar, pues lo tienes escrito. » *Critica*, p. 50-51. *Fenix* est employé déjà comme féminin dans *el Héroe*. Il est difficile de s'expliquer pourquoi Gracián fait régulièrement *Fenix* du féminin, alors que le masculin est seul correct.

piedra de toque que examina el bien, y el mal, *esta la iman.* » Enfin il a créé le mot *Presidenta*, qui semble incorrect à Matheu, puisque les adjectifs en *ente* sont à la fois masculins et féminins.

En résumé aucun des vices conceptistes ou cultistes n'est absent de l'œuvre de Gracián.

L'analyse que nous venons de faire nous a montré le résultat auquel est arrivé l'écrivain ; une circonstance heureuse nous permet de pénétrer plus complètement ses procédés : c'est la conservation du manuscrit de *El Héroe*. Là nous voyons l'auteur devant sa table de travail, nous découvrons sous quelle forme la pensée a jailli de son esprit, et comment, suivant sa déplorable théorie, il est parvenu à l'« orner ».

On le voit s'ingénier à trouver des mots rares, des éphithètes surprenantes. Par exemple, il écrit d'abord : « Mas es la mitad que el todo, porque vna mitad brindada, y otra en empeño, mas es que vn todo declarado. » (*Héroe*, p. 6.) *Brindada* formait déjà une métaphore qui ne le contente pas et qu'il remplace par celle de *franqueada* ; puis, songeant au parallélisme de la phrase, il renonce au participe, et cherche une expression qui puisse faire pendant à *en empeño* : il trouve celle de *en alarde* qui satisfait à la symétrie, mais dénature la pensée primitive qu'elle exagère et qu'elle fausse : il ne s'agit pas en effet de faire parade de la moitié de son mérite, mais simplement de la laisser voir.

Ce travail est poussé fort loin. Ainsi Gracián écrit d'Isabelle de Portugal : « Quien assi menudeaua en tan escusables achaques como que escrupulearia en los del animo. » (*Héroe*, p. 8.) Cette leçon offrait un sens bien vague. On n'y trouvait ni le parallélisme de la fin des phrases, ni le raffinement de la consonance. Gracián porte d'abord son effort sur le mot *animo* qu'il remplace par *real credito*, donnant ainsi au mot *achaque* la valeur d'une métaphore ; puis il transporte *real* après *credito*, efface de nouveau les deux mots qu'il finit par rétablir, sous la forme *credito real*. Là s'arrêtent les corrections du manuscrit ; mais ce

ne furent pas les dernières, car, dans l'édition de 1639, le mot *real* est supprimé et les mots *del recato* ajoutés après *achaques*, ce qui donne aux deux fins de phrases le même nombre de syllabes et une sorte de consonance.

Ailleurs se trahira la recherche de l'emphase : une épithète prétentieuse viendra surcharger la leçon primitive. « Assi no conocen varon entendido sin grandeza, » (*Héroe*, p. 9), écrit-il d'abord, pour ajouter ensuite *excessiuamente entendido*.

Presque toujours l'expression simple est remplacée par une autre plus concise, moins naturelle, et plus obscure. « Es en todo estado entre las demas prendas la malilla la agudeça » (*Héroe*, p. 10), écrit-il en premier lieu, en comparant simplement les qualités à des cartes dont l'une constitue la *malilla* ; une première modification donne : « Es en todo estado la malilla de las prendas la agudeça », où l'image, plus resserrée, est moins facile à saisir ; enfin dans le texte de 1639 : « Es en todo porte... »

Il est curieux à ce propos de comparer un des passages empruntés à Botero avec la transcription qu'en a faite Gracián.

Botero, *Detti*, p. 81-82.

Albigualit, rè d'Arabia fece alcune feste molto alla grande, nelle quali volle, che i grandi del suo regno interuenissero. vn de' quali, fè presente d'un Alfange, e per l'eccellenza della materia, e degli ornamenti, e per la nobiltà della fattura, merauiglioso, se non fosse stato vn poco corto. Del che disgustato alquanto il Rè, fece chiamar il Principe Iacob Almanzor, suo figliuolo : accioche lo vedesse, e ne dicesse il suo parere : comandando à quei Signori, che non gli dicessero nulla di quel difetto della cortezza. Il Prencipe, visto l'alfange, disse subito cosi fatte parole,

Gracián, *Héroe*, p. 13.

Presentaronle al Rey de Arabia vn alfange Damasquino, lisonja para vn guerrero. Alabaronle los Grandes de la assistencia aulica no por ceremonia, si con razon : y atentos a la fineza, y arte, alargaranse a juzgarle por rayo de azero, si no pecara algo en corto. Mandò llamar el Rey al Principe, para que diesse su voto, y podia, pues era el famoso Iacob Almançor. Vino, examinòle, y dixo, que valia vna Ciudad, propio apreciar de vn Principe. Instò el Rey, que si le hallaua alguna falta. Respondio, que todas eran sobras. Pues Principe, estos Caualleros, todos le condanen

Questa pezza vale vna città. onde replicandogli il padre, che mirasse bene, se vi era alcun difetto, rispose egli ; che non ce ne trouauanissuno : mà ch'era tanto compito, quanto si potesse desiderare. Soggiunse il padre, e pur questi Signori diceuano, ch'era corto. All'hora il Prencipe, mettendo mano alla zimitarra, disse, il cauallier animoso non troua arma corta : e facendosi innanzi vn passo col pie dritto, soggiunse : perche con vn passo innanzi si fà piu lunga di quel, che si può desiderare.

por corto. El entonces echando mano a su cimitarra, dixo : Para vn Cauallero animoso nunca ay arma corta, porque con hazerse èl vn passo adelante se alarga ella bastantemente, y lo que le falta de azero, lo suple el coraçon de valor.

On voit combien Gracián a resserré le texte primitif, et ce qu'il y a ajouté : *Propio apreciar de vn Principe*, apposition remplaçant une proposition, et contenant un infinitif substantivé. « *Que todas eran sobras ; le condenan por corto* » : expressions emphatiques et inexactes ; « *Con hazerse el vn passo adelante, se alarga ella bastantemente* », parallélisme et consonance. « *Y lo que le falta de azero, lo suple el coraçon de valor* », expression inexacte et parallélisme faux, si l'on donne au mot *valor* son sens véritable.

Un des passages les plus travaillés du *Héros*, d'ailleurs emprunté aussi à Botero (p. 94), est celui où Gracián parle du duc d'Albe (p. 15). On y voit par exemple l'expression primitive *humillar el excessivo poder* se transformer en *la excessiva potencia humillada*, qui est un latinisme [1].

Tout cela certes est mauvais et mérite de justes critiques, de même que l'insuffisance des définitions que Gracián a tenté de faire dans son *Héroe*, son *Discreto*, ou son *Oráculo* ; ses distinctions étaient si subtiles, ou plutôt si vaines, qu'il était vraiment impossible de créer une langue spéciale capable de les exprimer. On ne saurait davantage justifier les jeux de mots détestables qui fourmillent dans son *Criticón*, ces calembours bilingues, comme celui des tailleurs transformés en corbeaux et criant *cras cras* ; ou

1. Voir plus haut, ch. VIII.

celui de *pernil* et de *nihil* ; celui qui représente Camoëns par *el que amo es*, et bien d'autres. Mais il serait imprudent de prendre tout cela au sérieux ; méfions-nous de l'impitoyable railleur qu'est Gracián ; s'il nous entendait peser gravement la valeur de ses calembours, ou disserter doctement sur l'audace de ses néologismes, est-il bien sûr qu'il ne nous rangerait pas dans le peuple des sots ? Il me semble le voir épiant sur le visage de ses auditeurs l'effet du terme emphatique, du barbarisme impudent, ou de l'équivoque inattendue qu'il souligne d'un clignement d'œil, tour à tour ravi d'avoir provoqué la stupeur ou l'indignation des imbéciles ou le rire des honnêtes gens. D'ailleurs il faut lui rendre cette justice qu'il n'a jamais égalé les excès des maîtres du conceptisme ou du cultisme, tandis que sa dextérité dans l'art de retourner les mots, d'en saisir les sens variés, de les juxtaposer, de les opposer, d'en tirer les effets les plus imprévus, est si prodigieuse qu'elle permet de dire avec M. Menéndez y Pelayo que « celui qui veut se rendre maître des inépuisables richesses de la langue espagnole, a encore beaucoup à apprendre dans le *Criticón*, même après avoir lu Quevedo[1]. » Abandonnons donc à ses détracteurs la solennité un peu mystificatrice de ses premiers traités et saluons dans l'auteur du *Criticón* un des maîtres de la langue espagnole.

1. *Historia de las ideas estéticas*, t. II, p. 521.

CHAPITRE XIX

Gracián en Espagne.

Gracián n'est pas un novateur : il s'est borné à codifier une mode créée par d'autres, et déjà triomphante à l'époque où il écrivait. Cependant sa responsabilité paraît considérable, comme nous l'avons dit, dans les ravages qu'exercèrent le conceptisme et le cultisme : il a joué le rôle de vulgarisateur et les Fray Gerundio, qui pullulèrent bientôt en Espagne, étaient à n'en pas douter des lecteurs assidus de ses œuvres : incapables d'ailleurs d'en goûter l'éclectisme, ils n'en retenaient que les exemples détestables qui flattaient leur manie. Aussi serait-il impossible de démêler l'influence personnelle de Gracián chez les écrivains qui l'ont suivi. Mais nous pouvons juger de sa popularité.

Dès 1641 un Augustin, le Fr. Joseph Laynez, transportait presque intégralement des pages entières de *El Héroe* dans son *Privado Christiano* [1], dédié à Olivares. Lastanosa signale ce procédé indélicat dans l'Avis au lecteur du *Discreto* [2], car Laynez

1. *El | Privado Christiano | Deducido de las Vidas | de | Ioseph y Daniel | que fueron | Valanzas de los Validos | en el fiel Contraste del | pueblo de Dios : | que escriuia | Al Exmo Sor Don Gaspar | De Gvzman | Conde Duque de San Lucar la mayor | primer Ministro | De | Don Phelipe Qvarto | El Grande | Rey Catholico | de | Las Españas | y Emperador de America | El Maestro | Fray Ioseph Laynez | Predicador de | sv Magestad | de la Orden de san Agustin | ...en Madrid Año 1641*. L'approbation de Fr. Francisco Boyl « Predicador de su Magestad » est datée : « En este Conuento de la Merced de Madrid, a tres de Otubre de mil y seiscientos y quarenta. »

2. « Vn Heroe, cuya mayor gloria, no es auerse visto impresso tantas vezes... no averle honrado tanto algunos Escritores, que inxirieron capitulos enteros en sus eruditas obras, como lo es el Privado Christiano... » *Discreto*, A los Letores.

s'abstenait soigneusement de prononcer le nom de celui qu'il pillait sans vergogne [1].

En 1655 le Français Antoine de Brunel, visitant l'Aragon, s'arrêtait à Calatayud : on lui signalait que c'était la patrie de Lorenço Gracián [2], ce qui prouve la réputation dont jouissait alors l'écrivain.

« Le lendemain, dit-il, nous allâmes disner à Texa, qui n'a rien de remarquable & coucher à *Catalaud* (*sic*) qui est vne des principales villes de tout le Royaume ; aussi est-elle située au bout d'une vallée fort fertile ; je n'y ay rien veu de considerable, si on ne compte pour quelque chose que j'y ay appris, que ç'étoit le lieu de la naissance & de la demeure de *Lorenzo Gracian Infanzon* ; c'est vn Escriuain de ce temps, fort renommé parmy les Espagnols. Il a mis au iour diuers petits Traitez de Politique & de Morale, & entre ses Ouurages il y en a vn qu'il intitule le *Criticon*, dont il n'y a que deux parties imprimées, où suiuant les âges des hommes, il fait vne espèce de Satyre de tout le monde assez ingenieuse, à l'imitation de Barclay en son *Euphormion*. En cette piece son style est bien different de celuy de ses petits Traitez, où il est si concis, si rompu & si estrangement coupé, qu'il semble qu'il ait pris l'obscurité à tasche : aussi le lecteur a besoin d'en deuiner le sens, & souuent quand il l'a compris, il trouue qu'il s'est estudié à faire vne Enigme d'vne chose fort commune. Seneque & Tacite n'ont rien entendu en cette façon d'écrire au prix de luy, & si l'on dit du premier que son stile est du sable sans chaux, & que celuy du second est si mysterieux, qu'il contient plus qu'il n'exprime, on peut assurer que celui de *Gracian* a si peu de liaison en ses periodes, & tant

1. Qu'on juge du sans-gêne de Laynez par cet extrait du c. XVI, § 3, de son *Privado*, qui reproduit mot pour mot le *Héros* (p. 29) « Executò los medios felizmente para esta comun gracia (aunque no assi para la de su Rey) aquel infaustamente inclito Frances, a quien hizo Grande vn Rey, fauoreciendole, y mayor otro, emulandole ; el tercero de los Franceses Enrique. Fatal nombre para Principes en toda Monarquia, que en tan alto sugeto hasta los nombres parece que descifran Oraculos. Preguntò vn dia este Rey a sus continuos, que haze *Guisa*, etc. » Le c. XX, § 2 est aussi copié, mais le *Benjamin de la Felicidad* y est cette fois le Comte-Duc et la bataille de Nordlingen est remplacée par le siège de Fontarabie. Citons encore comme de purs plagiats les c. XXIII, § 7, et XXXIV, § 2.

2. *Voyage | d'Espagne | cvrievx, historiqve, | et politiqve. | Fait en l'année 1655... A Paris, chez Charles de Sercy, M.DC.LXV*, in-4.

de restriction en ses paroles, que sa pensée y est comme vn diamant mal taillé & mal enchassé dont le feu & le brillant ne paroist qu'à demy, & fait tort de plus de la moitié du prix à vn si bel Ouvrage. » P. 277-278.

Brunel juge Gracián en homme qui l'a lu ; il est remarquable qu'il attribue la paternité de l'*Oráculo manual* à Lastanosa dont la réputation est venue jusqu'à lui [1].

Mais nous avons une preuve plus décisive de la popularité de Gracián en Espagne dans le nombre des éditions de ses œuvres qui furent publiées après sa mort. Il serait fastidieux et inutile d'entreprendre ici une bibliographie complète de cet écrivain. Ce travail a déjà été fait, quoique d'une façon trop souvent inexacte, par Sommervogel dans la *Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jésus*. Nous nous contenterons donc de donner ici quelques brèves indications.

Nous connaissons une édition posthume du *Héros* :

El Heroe | de | Lorenzo | Gracian | Infanzon. En esta Impression nuevamente | corregido. | A Amsterdam, | En casa de Iuan Blaeu. | M DCLIX. |

Elle fut publiée en même temps que El Politico :

El Politico | D. Fernando | El Catholico, | de Lorenzo Gracian, | que publica | Don Vincencio Ivan de Lastanosa. | Con licencia en Huesca, por Ivan No | gues, Año 1646 | A Amsterdam, | En casa de Juan Blaev. | MDC LIX. ||

1. Il y a vn autre Sçauant en ce mesme Royaume, qui affecte comme luy d'encherir sur l'ancien Laconisme ; il se nomme *Dom Vincencio Iuan de Lastañosa* ; c'est par son moyen que la plûpart des Ouurages de *Gracian* sont imprimez ; aussi y a-il grande amitié entr'eux, & l'on voit vn Liure publié par Lastañosa qui n'est qu'vn recueil des Sentences & Aphorismes politiques & moraux, qui se trouuent dans les Ouurages de *Gracian*. Ce *Lastañosa* passe pour vn des plus curieux de toute l'Espagne. Il se tient à *Huesca*, seconde ville de l'Arragon, où l'on dit qu'il a dressé vn Cabinet, qui est vn agreable theatre de l'antiquité Grecque & Romaine, on y voit quantité de Statuës, de pierres anciennes, de vases, d'vrnes, de lames, de camayeux, & vn ramas de monnoyes du vieux temps, de medailles & d'anneaux. Aussi s'est-il si fort estudié sur toutes ces antiquailles, qu'il en a tiré vn Liure des anciennes monnoyes d'Espagne, qui passe pour exquis sur se sujet & rare en ses remarques. » *Ibid.*, p. 278-279.

Le *Discreto* fut réimprimé en 1665 :

El | Discreto | de | Lorenzo Gracian. | Que publica Don Vincencio Juan | de Lastanosa | (Marque au sphinx) | En Amsterdam, | en casa de Pedro le Grand, M.DC.LXV. ||

El Oráculo, avec le même titre que l'édition de 1653, fut publié à Amsterdam, « En casa de Iuan Blaeu » en 1659.

El Comulgatorio fut réédité un nombre de fois considérable : de 1736 à 1860 Sommervogel en signale quatorze éditions.

Les œuvres complètes de Gracián parurent en deux volumes sous le titre de *Obras de Lorenzo Gracian* chez Pablo de Val, à Madrid en 1664. Le premier tome contenait *El Criticón, El Oráculo* et *El Héroe* ; le second *La Agudeza, El Discreto, El Político Fernando* et *El Comulgatorio,* sous le titre de *Meditaciones varias para antes, y despues de la Sagrada Comunion, que hasta aorà han corrido con titulo de Comulgador*[1] ».

Sommervogel indique, comme date de la première édition des Obras, l'année 1652 (Anvers). C'est une erreur manifeste puisqu'en 1652 Gracián, qui vivait encore, n'avait publié que la première partie de son *Criticón.*

Des réimpressions des *Obras* furent données « En Amberes. En Casa de Geronymo y Juan Baut. Verdussen, 1669. » « En Madrid.... Año de 1674. A costa de Santiago Martin Redondo, Mercader de libros. » — « En Barcelona, por Antonio Lacavalleria, en la calle de los Libreros, Año 1683. » — « En Barcelona,... en casa de Jvan Jolis, Impressor, Año 1700. (Le tome II sans date : Barcelona : Por Jayme Surià.) » — « En Amberes En Casa de Iuan Bautista Verdussen, Impressor y Mercader de Libros. Año 1702. » — « Año de 1720. Con licencia : En Madrid. Por Antonio Gonçalez de Reyes. » — « En Amberes, En Casa de Iuan Bautista Verdussen... Año 1725. » — « Barcelona, Por Pedro Escudèr, y Pablo

1. Cette répartition des œuvres de Gracián n'est pas la même dans toutes les éditions des *Obras.*

Nadal... Año 1748. » (Le second tome sans date est « Por Jayme Surià. ») — « Barcelona : En la Imprenta de Maria Angela Martì, y Gali Viuda... Año 1757. » — « En Madrid : en la Imprenta de Pedro Marin. Año de 1773. » L'édition de 1700 est la première qui contienne à la fin du tome II les « *Selvas de el Año.* »

Ainsi, pendant un siècle, Gracián trouva des lecteurs. Puis il tomba dans l'oubli ; l'influence des écrivains français, qui triomphait alors dans la Péninsule, devait faire en effet de ces écrits alambiqués un objet de mépris et de dégoût.

Cependant Capmany, dans son *Teatro* (tome V) consacrait quelques pages à Gracián : faisant bon marché de ses autres œuvres, il rendait un hommage très juste au *Criticón* qu'il qualifiait d'*obra inmortal por el ingenio, el chiste y el juicio*.

En 1835-36, l'érudit Gallardo donnait à une feuille éphémère le nom de *Criticón* en souvenir du satirique Aragonais.

En 1873, Adolfo de Castro réservait une place à *El Héroe*, *El Discreto* et *El Oráculo* dans les *Obras Escogidas de Filósofos* de la B. A. E. En 1887, José María Sbarbì dans le volume IX de son *Refranero general español,* insérait (p. 95) la *Crítica reforma de los comunes refranes en un bando mandado publicar por el coronado saber* qu'il avait trouvée dans le *Criticón*.

M. Menéndez y Pelayo tira enfin Gracián de l'ombre, en lui consacrant quelques pages très sympathiques dans son *Historia de las ideas estéticas en España* (II, p. 520 et suiv.); il confessait même qu'il relisait souvent son *Agudezá*. Quelques années plus tard, en 1900, l'éditeur Rodríguez Serra réimprimait, dans sa *Biblioteca de Filosofía y Sociologia*, *El Héroe* et *El Discreto* qu'il faisait suivre d'une excellente étude critique de M. Arturo Farinelli. Le tome XVIII de la même collection (s. d.) renferme *El Oráculo* et *El Político*. En 1902 paraissait un opuscule de N. J. Liñán y Heredia intitulé *Baltasar Gracian* et donnant quelques détails inédits sur la vie de ce dernier.

En 1911 je publiais une réimpression du texte du Héros avec les leçons du manuscrit inédit de Madrid.

En 1913, M. Cejador donnait une nouvelle édition du *Criticón* dans la *Biblioteca Renacimiento*.

Un mouvement semble se dessiner en Espagne en faveur de Gracián ; on s'y intéresse, on en parle. Après une période de dédain immérité, il semble qu'il ne tardera pas à reprendre la place qui lui est due, sinon auprès du grand public, du moins auprès du public lettré, le seul dont il rechercha si ardemment les applaudissements.

CHAPITRE XX

Gracián hors d'Espagne : en France.

Si la fortune de Gracián fut honorable dans son propre pays, elle fut peut-être plus brillante encore à l'étranger, comme le prouve la multiplicité de traductions de ses œuvres qui furent faites dans la plupart des langues de l'Europe.

Le premier de ses ouvrages qui eut le privilège d'être traduit fut *El Héroe*. Nicolas Gervaise [1], médecin de la garnison française de Perpignan, s'ennuyait dans ce pays nouvellement conquis « où la gravité des hommes et la retraite des femmes » lui rendaient « presque inaccessible la conuersation des viuans ».

I'ay esté contrainct, dit-il, de m'addresser aux morts pour y trouuer quelque diuertissement, & de faict entre le nombre des bons liures qui sont uenus à ma connoissance, ce petit Heros a particulierement flatté ma fantaisie & m'a tellement satisfaict, qu'en reuanche du plaisir que m'a donné sa lecture, i'ay resolu de luy faire voir la France, aux despens de mon trauail, & fauoriser cette inclination si ordinaire a tous les Heros, de voyager dans les pays estrangers.

Il se mit donc à l'œuvre, et sa traduction parut sous le titre suivant :

L'Heros | de Lavrens Gracian | gentil-homme | arragonois. | Traduit nouuellement en François. | Par le Sr. Geruaise Medecin Ordinaire du | Roy, estably dans la ville & Chasteau de Perpignan. | A Paris, | Chez la veufue Pierre Cheualier. | ruë S. Iacques, à l'Image S. Pierre. | M.DC.XLV. | Auec Priuilege du Roy [2].

Elle est dédiée à « Monsieur Le Roy Conseiller du Roy en ses Conseils », qui remplissait de hautes fonctions en Roussillon. Le Privilège du Roi, accordé à la veuve Chevalier pour cinq

1. Gervaise (Nicolas), né à Paris vers 1610, mourut après 1666.
2. In-8° de 8 ff. + 128 pp.

années, est du 12 mars 1645. Il y avait donc quelque temps que le texte expagnol avait été publié; mais ce fut le hasard, ou la fortune de la guerre, qui fit tomber cet opuscule entre les mains de Gervaise : on voit en effet par sa Préface qu'il ne savait rien de Gracián, car, non seulement il ne suspectait pas le pseudonyme de Lorenzo, mais il croyait même que l'auteur était déjà mort.

De quelle édition se servit-il? De celle de 1637 ou de celle de 1639? Il est difficile de se prononcer. On ne trouve pas chez Gervaise la Dédicace à Philippe IV que contenait l'édition princeps ; mais cela ne prouve rien : des raisons politiques suffisent à expliquer que le traducteur l'ait supprimée, comme il a fait pour les paragraphes 10 et 11 du *Primor* X, qui rappellent le succès de l'Infant Ferdinand à Nordlingen, ainsi que pour les cinq derniers du *Primor* XVIII qui renfermaient l'éloge de Philippe IV. A part cela sa traduction paraît conforme au texte espagnol que nous possédons.

Gervaise n'avait qu'une connaissance médiocre de l'espagnol, et son habileté dans le maniement du français laisse à désirer : il s'excuse lui-même de sa lourdeur :

Que si tu me reproches, dit-il à son lecteur, que ie l'ay accompagné d'vne rudesse de langage qui n'a point de correspondance auec la Maiesté de tant de belles pensées, ie te prie de considerer que ie suis environné de l'aspreté des Pirenees, & que ie vis dans vn pays, où les ouvrages de l'Academie sont aussi rares que les beaux iours y sont communs [1].

Il serre le texte d'aussi près qu'il le peut ; mais il fait des contresens, ne s'interdit pas toujours d'allonger la phrase, est souvent plus obscur que le texte et reste toujours pesant. Il est curieux de le voir se débattre contre les difficultés de l'intraduisible *Primor* XIII, dans lequel Gracián essaie de définir le *Despejo* : Gervaise qui a traduit à tort *despejo* par *entregent*, rend ainsi le § 5.

1. L'Autheur de la Traduction au Lecteur.

S'il emporte les volontés, c'est un attrait ; s'il est imperceptible, c'est un air ; si le courage le pousse, c'est un (*sic*) ardeur ; s'il eclate en gentillesse, c'est galanterie ; s'il agit auec facilité, c'est adresse : car le desir et la difficulté de le bien déclarer, lui ont inuenté cette variété de noms.

Une seconde édition parut à Amsterdam en 1695. Mais il ne paraît pas que le travail de Gervaise ait obtenu un très grand succès. Gervaise avait traduit le Héros ; mais au même moment cet ouvrage inspirait Ceriziers, dont il a été question précédemment. Ceriziers avait pu connaître le *Héros* par l'intermédiaire du duc d'Orléans qui était en rapports avec Lastanosa. Son *Héros françois* (1645) dont nous avons parlé plus haut[1], dédié aux « Estats de Catalogne » avait pour objet de leur présenter le comte d'Harcourt, Henri de Lorraine, qui venait d'être mis à la tête de l'armée par Louis XIII.

En cent quatre sections l'auteur expose ce qu'est le *Héros*, en quoi le comte en est l'image parfaite, etconclut, comme Gracián, par l'éloge de sa piété sincère. L'imitation qui se manifestait sans ambages dès la Préface, comme on l'a vu, se continue dans le reste du livre et même dans le style. Certains passages sont des traductions libres ; d'autres copient Gracián mot à mot. C'est ainsi qu'on retrouve, légèrement modifiés, les titres mêmes des *Primores*. « Du bonheur et de ses causes (s. 6). La bonne suite dépend d'un bon commencement (s. 56). Louable hypocrisie (s. 49). On ne doit pas montrer toute la vertu qu'on a (s. 50). Il y a plus a voir dans notre Héros qu'on n'y voit (s. 51). Merveilleux effet de cet artifice en general (s. 52). Il faudrait citer presque tout le livre pour montrer comment Ceriziers a suivi Gracián pas à pas, se bornant à mettre le nom du comte d'Harcourt à la place des noms espagnols. Il n'est pas jusqu'aux anecdotes qu'il ne traduise servilement.

Brave Almançor, je te veux ouïr, peut-estre que ta parole me dira la pensée de nostre illustre. On avait presenté un coutelas au roy d'Arabie son père,

1. Voir le titre complet, plus haut, ch. VIII.

chacun en admirait la trempe et l'ouvrage, mais personne ne le jugeait assez long. Le Prince voulut avoir le sentiment de son Fils. Il le prit, il le mesura des yeux : non, non (dit-il) il l'est trop : vn homme de cœur n'a point d'arme qui soit courte ; faisant un seul pas en avant son espee devient longue. Le courage supplee ce qui manque d'acier pouruu que celuy qui la tient marche tousiours, pour peu qu'il avance, elle touche les deux bouts de la Terre. (P. 553).

Ce passage se trouve presque mot pour mot dans le *Héroe*, p. 13.

Il est tout à la gloire de Gracián que ce livre n'ait pu être inspiré par la traduction de Gervaise, mais bien par la connaissance directe du texte original. En effet l'approbation du Héros de Gervaise est du 12 mars et le privilège de Ceriziers du 17 mars 1645.

Après la mort de Gracián ses œuvres continuaient à être connues en France. Si Chapelain, en 1659, semble l'ignorer, Lancelot le cite honorablement dans sa *Nouvelle méthode pour apprendre la langue espagnole* (1660)[1].

Il allait acquérir bientôt une renommée plus bruyante grâce aux attaques du Jésuite Bouhours. Dans ses *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, parus en 1671, celui-ci s'est fortement inspiré de Gracián qu'il avait évidemment pratiqué à fond, mais ne se gêne pas pour le critiquer vertement. C'est en effet à lui qu'il pense lorsqu'il attaque les écrivains obscurs :

La pluspart de leurs pensées, dit-il, sont autant d'enigmes et de mysteres ; leur langage est vne espece de chiffre, on n'y comprend presque rien qu'à force de deviner. Gracian est parmi les Espagnols modernes vn de ces génies incomprehensibles ; il a beaucoup d'élevation, de subtilité, de force et mesme de bon sens : mais on ne sçait pas le plus souvent ce qu'il veut dire, et il ne le sçait pas peut-être luy-mesme ; quelques-vns de ses ouvrages ne semblent estre faits que pour n'estre point entendus [2].

1. « L'Heros de Gracien, & ses autres petits ouvrages sont aussi fort estimez en ce temps, quoy que cet Auteur soit vn peu enflé dans ses metaphores & forcé dans ses figures ». *Nouvelle méthode*, p. 11.

2. *Entretiens...*, 1671, IV, Le Bel-Esprit, p. 203. Est-ce là l'origine du mot de La Bruyère : « On n'écrit que pour être entendu ? »

Après avoir daubé sur le castillan « qui n'a presque pas vn mot qui n'enfle la bouche et qui ne remplisse les oreilles », il reproche à Gracián le début même de son *Héros* :

Que el Heroe platique incomprehensibilidades de caudal. » Cet *incomprehensibilidades* sonne bien haut : cela signifie en bon françois, qu'vn sage Prince doit se conduire de sorte que personne ne le penetre (*ceci n'est pas tout à fait le sens*). L'auteur Espagnol poursuit sur le même ton ; et pour dire que c'est une grande habileté de se faire connoistre sans se laisser comprendre, il s'exprime ainsi. *Gran treta en el arte de entendidos ostentarse al conocimiento, pero no a la comprehension.* Y a-t-il à vostre avis de la grandeur et de la majesté à tout cela ? La noblesse d'vne langue dépend-elle précisément du nombre des syllabes et de l'enflure des paroles ? Est-on de plus belle taille pour être monté sur des échasses ? a-t-on meilleure mine quand on a le visage bouffi [1] » ? « Leurs livres, dit-il ailleurs des Espagnols, sont pleins de ces metaphores hardies et de ces hyperboles excessives. Un de leurs celebres auteurs appelle vn grand cœur *vn cœur geant, coraçon gigante.* Et celuy d'Alexandre *vn archicœur* dans le coin duquel le monde que nous habitons étoit si à l'aise, qu'il y restoit encore de la place pour six autres. *Archicoraçon, pues cupo en vn rincon del todo este mundo holgadamente, dexando lugar para otros seis* [2].

Au reste Bouhours utilise Gracián sans se gêner. C'est à lui plutôt qu'à Faret qu'il emprunte l'expression de « paroles de soie [3] ». Il lui doit des idées :

Le secret fait vne partie de leur autorité, et de leur grandeur, non seulement parce qu'il contribuë à faire reüssir leurs entreprises, mais aussi parce que c'est vne espèce de souveraineté, selon le mot d'vn Politique Espagnol, que de tenir ses pensées et ses resolutions fort secrettes. *Si todo excesso en secreto, lo es en caudal ; sacramentar vna voluntad sera soberania.* Et selon la penée du mesme auteur, il n'appartient qu'à vn génie sublime et fait pour commander, de penetrer les desseins des autres et de sçavoir cacher les siens. *Arguye eminencia de caudal penetrar toda voluntad agena : y concluye superioridad saber celar la propria* [4].

1. *Entretiens...*, 1671, II, *La langue française*, p. 41.
2. *Entretiens*, II, p. 48-49 ; *Héroe*, p. 12.
3. « Ses paroles (de la langue française), dit Eugène, ne sont pas toutes de soye, comme celles dont vn sage politique vouloit qu'on se servist en parlant aux Princes. » *Entretien* II, p, 67.
4. *Héroe*, p. 7. *Entretien* III, p. 163-164.

Parlant du secret de s'attacher les cœurs, il écrit :

On peut dire de plus que c'est le penchant et l'instinct du cœur ; que c'est vn tres-exquis sentiment de l'ame pour vn objet qui la touche ; vne sympathie merveilleuse ; et comme vne parenté des cœurs, pour vser des termes d'vn bel esprit Espagnol, *vn parentesco de los coraçones* [1].

Mais il lui doit davantage, et il semble que le cinquième Dialogue intitulé *le Je ne sais quoi*, le meilleur du volume, ne soit que le développement du *Primor* XIII, *Del Despejò*.

Les Espagnols ont aussi leur *no se que*, dit-il, qu'ils mêlent à tout, et dont ils usent à toute heure ; outre leur *donayre*, leur *brio* et leur *despejò* que Gracian appelle *alma de toda prenda, realce de los mismos realces, perfeccion de la misma perfeccion* ; et qui est selon le même auteur au-dessus de nos pensées et de nos paroles, *lisongea la inteligencia, y estraña la explicacion*.

L'importance de la fortune dans le succès, sur laquelle Gracián insiste tant, n'est pas moins admise par Bouhours.

Ainsi, dit Ariste, c'est proprement la fortune qui fait jouër vn grand rôle à vn bel esprit sur le theatre du monde, tandis qu'elle en laisse d'autres dans l'obscurité et dans la poussiere. Car assûrément il y a de beaux esprits qui sont inconnus et inutiles, faute d'un employ qui les fasse paroistre et qui les oblige à travailler. — Ce n'est pas assez, répond Eugène, pour y reüssir d'estre fort éclairé, et même fort sage ; il faut avoir vn talent propre pour gouverner les autres esprits sous l'autorité du Prince, pour commander en obéissant. Ce qui a fait dire à vn Politique Espagnol que le genie et l'esprit sont les deux causes principales de l'élévation et de la gloire d'vn grand homme. *Genio y ingenio los dos exes del lucimiento de prendas, el vno sin el otro felicidad a medias*; *no basta lo entendido, desease lo genial* [2].

Cette pensée, à la différence des précédentes, tirées du *Héros*, est empruntée à l'*Oráculo* (M. 112). Bouhours connaissait donc bien Gracián ; il avait même songé à traduire l'*Agudeza*, comme il le déclare lui-même dans la *Manière de bien penser* ; mais la difficulté de la tâche l'avait fait reculer.

1. *Entretien* V, p. 239 ; *Héroe*, p. 35.
2. *Entretien* IV, p. 219-220.

Ces éloges et ces critiques avaient bien servi la réputation de Gracián, puisqu'ils inspiraient au moins le désir de le connaître. Mais un nouveau traducteur allait assurer sa popularité : ce fut Abraham Nicolas Amelot de la Houssaie.

Né à Orléans en 1634, Amelot débuta dans la diplomatie en Portugal, fut en 1669 secrétaire du Président Saint-André à Venise et mourut à Paris le 8 décembre 1706. Il avait une culture intellectuelle solide et vaste : ses goûts le portèrent vers la politique, et il publia, en 1683, une traduction annotée du *Prince* de Machiavel. En 1684 il donna une traduction de l'*Oráculo manual*[1], accompagnée de rapprochements avec les auteurs anciens ou modernes, ou même avec les autres œuvres de Gracián dont quelques *Maximes* ne sont que des extraits ; c'est ainsi qu'il fut amené à traduire incidemment une grande partie de *El Héroe* et de *El Discreto*. Cette traduction est la cause première de la renommée de Gracián hors d'Espagne.

Une question préjudicielle se pose : la traduction d'Amelot est-elle originale ? Fit-il au contraire état d'une traduction italienne[2] parue en 1679, et qui suit aussi exactement que possible le tour de la phrase espagnole, en sorte qu'elle reste aussi obscure que l'original ? Il ne le semble pas et, par conséquent, on peut faire honneur à Amelot d'avoir débrouillé ce texte difficile, là où il a réussi, sans lui reprocher trop amèrement les erreurs qu'il a

1. *L'Homme de cour. Traduit de l'Espagnol de Baltasar Gracian. Par le sieur Amelot de la Houssaie. Avec des Notes. A Paris chez la veuve Martin, & Jean Boudot, rüe Saint Jaques, au Soleil d'or. M.DC.LXXXIV. Avec Privilege du Roi.* In-4° de 33 ff. n. ch.-326 pp.-9 ff. n. ch.

2. *Oracolo manuale, e Arte di prudenza, cauata dagl'Aforismi, che si discorrono nell' Opre di Lorenzo Gratiano. Mandalo in luce D. Vicenzo Giovanni de Lastanosa. Diretto alla Nobiltà Venetiana, e dedicato all'Illustriss. et Eccelentiss. Sig. Leonardo Pesaro, procuratore di S. Marco, e riformatore dello Studio di Padova. In Venetia, MDCLXXIX. Presso Gio. Giacomo Hertz.* In-12 de 12 ff. prél. et 332 pp. La maxime 97, *Conseguir y conservar la reputacion*, est omise et quelques articles sont intervertis. Voir sur cette traduction Morel-Fatio, *Bulletin Hispanique*, 1910, p. 379-380.

pu commettre et que ses successeurs n'ont pas toujours su corriger.

Il semblerait que la traduction d'Amelot fut inspirée par le désir de riposter aux attaques que Bouhours avait dirigées contre Gracián dans les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*. Tout au moins, bien que Bouhours fût cité avec éloges, à l'occasion, dans le cours de l'ouvrage, la Préface reproduisait-elle les passages des *Entretiens* les plus durs pour Gracián, en les faisant suivre d'une réplique dans laquelle Amelot tente d'excuser l'obscurité de l'original. Il signalait également que le véritable prénom de Gracián était Baltasar et non Lorenzo, et faisait l'historique de ses différents ouvrages ; il semble ignorer toutefois qu'il y eut une double rédaction de l'*Agudeza* ; il fixe la mort de Gracián au 6 décembre 1658, mais lui donne l'âge de cinquante-quatre ans.

Bayle, dans ses *Nouvelles de la République des lettres* [1] consacra un article élogieux à cette traduction. Les *Acta Eruditorum* rendirent compte de la Préface d'Amelot en renvoyant au texte pour le reste [2].

L'*Homme de cour* avait été publié à la fois à Paris, in-4°, et La Haye, in-12, en 1684. A partir de ce moment va paraître une longue série de réimpressions. De 1685 à 1716, nous avons la trace de quatorze d'entre elles, et même la traduction de Courbeville, dont nous parlerons tout à l'heure, et qui parut en 1730, ne parvint pas à supplanter celle d'Amelot qui, de 1732 à 1808, fut encore imprimée quatre fois. Elle méritait d'ailleurs ce succès par l'exactitude et l'intelligence avec laquelle elle avait été faite.

1. Juillet 1684, *Article VII*, p. 520-524.

2. Février 1785, p. 89-91. Le critique conclut : « Axiomata trecenta, concisissimo stylo arctata, in compendio exhibere, idem esset ac describere. Legi possunt exiguo labore, sed nonnisi magno & repetito intelligi ; quamvis interpres operam dederit ut ad perspicuitatis Gallicae genium griphos illos explicaret, et ex autoris, quae supra indicavimus, scriptis, *Heroe* et *Discreto* liquidiora annotationibus subjungeret, in quibus et ex aliis accuratissimis rerum politicarum scriptoribus sententias selectas cum fructu reperire licet. »

Dans sa *Manière de bien penser* (1687), Bouhours releva vertement les attaques d'Amelot, qu'il accuse d'avoir commis des contresens et de ne pas parler français[1].

J'ai leû, dit Eudoxe, avec beaucoup de plaisir son Epitre dédicatoire. Il y parle espagnol en français admirablement bien, et les titres qu'il donne à Louïs le Grand de *Roy Roy*, de *Maistre Roy*, de *Grand Tout*, de *non plus outre de la Royauté*, m'ont fort réjoüï. — J'ai veû dans Homère, dit Philanthe, *Roy plus Roy que les autres* ; dans Marot *Roy le plus Roy qui fut onc couronné* ; et dans un poète moderne, *Roy vraiment Roy*. Mais je n'avais jamais vu *Roy Roy* ; et *Roy Roy* me paraît presque aussi plaisant que *perroquet perroquet*.

Amelot avait en effet emprunté à Gracián un certain nombre d'expressions bizarres, qui, d'ailleurs, ne l'étaient pas moins en espagnol qu'en français.

La façon dont Bouhours juge les différentes œuvres de Gracián

1. Voir *Manière de bien penser*, IV, p. 358-365. « Il n'a pas au reste trop bien déchifré certains endroits dont je me souviens. L'Auteur dit, en parlant de l'esprit : *Es este el atributo Rey* ; *y assi qualquier crimen contra el, fue de lesa magestad*. Le Traducteur déchifre ainsi ce passage : *L'Esprit est le Roy des attributs*; *et par conséquent chaque offense qu'on luy fait est un crime de leze-majesté*. (p. 361). — L'Auteur dit sur le sujet de la dissimulation : *Sacramentar una voluntad serà soberania*. Le Traducteur tourne de la sorte : *Qui de sa volonté sçait faire un Sacrement. est souvent souverain de soy-mesme*. — J'entends moins la Traduction françoise que l'Original espagnol, dit Philanthe, et je ne sçay ce que veut dire en nostre langue le *Roy des attributs*, *de sa volonté faire un sacrement*. Je devinois par *el atributo Rey* que l'esprit estoit la perfection souveraine, et celle qui tenoit le premier rang. Je m'imaginois que *Sacramentar una voluntad*, voulait dire *cacher les mouvemens de son cœur et en faire un mystère aux autres*. Mais le *Roy des attributs*, *de sa volonté faire un sacrement* est un vrai chifre pour moi, et je gagerois que les Lecteurs ne l'entendent pas. — C'est à dire, reprit Eudoxe qu'un Œdipe du caractére de celuy-là est tout propre à obscurcir les énigmes au lieu de les expliquer. Si j'avois le temps d'examiner la Traduction, ajoûta-t-il, et que cela en valust la peine, vous verriez bien que le Traducteur, qui s'applaudit de son ouvrage, et qui se flatte d'avoir traduit avec succès un livre inintelligible dans l'opinion commune, de son aveu mesme, n'est pas si bon entendeur qu'il pense, pour me servir de ses termes.» *Ibid.*, IV, p. 361-362.

est intéressante, en raison de l'autorité dont il jouissait et de l'école qu'il représentait.

Il y a, dit-il, dans ses ouvrages quelque chose de si sombre, de si abstrait, et de si opposé au caractere des Anciens, que je ne puis en faire mes délices... L'*Homme de cour* que Dom Lastanosa appelle *une raison d'Etat de soy-mesme et une boussole avec laquelle il est aisé de surgir au port de l'excellence*; le Traducteur, *une espèce de rudiment de Cour et de Code politique*... est un recueil de maximes qui n'ont nulle liaison naturelle, qui ne vont point à un but, la pluspart quintessenciées et chimériques, presque toutes si obscures qu'on n'y entend rien, surtout dans la Traduction. Le Livre qui a pour titre *Agudeza y Arte de ingenio* est un beau projet mal exécuté à mon gré : j'en fus frappé la première fois que je le vis, et il me prit d'abord envie de le traduire ; mais après que j'en eû leû quelque chose, je fus bien guéri de ma tentation. Car quoyque j'y trouvasse de la subtilité et de la raison en plusieurs endroits, je n'y trouvay point mon compte ; et je jugeay, en le parcourant, qu'un ouvrage de cette espece serait un monstre en nostre langue. L'Auteur prétend y enseigner l'art d'avoir de l'esprit, mais toute sa méthode est fondée sur des régles si métaphysiques, et si peu claires, qu'on a peine à les concevoir ; d'ailleurs si peu seûres qu'on pourroit bien quelquefois s'égarer en les suivant. Les autres Livres de Gracian ont le mesme caractere, à son *Politico Fernando* pres, qui est plus intelligible et plus raisonnable. Car, sans parler de son *Criticón* où je ne vois goute ; son *Discreto* est un peu visionnaire et son *Heroe* est tout à fait fanfaron ; l'incompréhensibilité est la première qualité et le premier avantage que l'Auteur lui donne. *Primor primero, que el Heroe platique incomprehensibilidades de caudal.* En un mot, jamais peut-estre Ecrivain n'a eû de pensées si subtiles, si guindées, ni si obscures [1].

Ces critiques, loin d'arrêter le succès de l'*Homme de cour* attirèrent l'attention sur Gracián, dont le seul ouvrage que semble ignorer Bouhours, le *Comulgatorio*, fut traduit en 1693 en français par Claude de la Grange, chanoine régulier de Saint-Vic-

1. *Manière de bien penser*, IV, p. 363-365.

Dans ses *Pensées ingénieuses des anciens et des modernes* (1689), il cite encore de Gracián la phrase *Iguala la palabra favorable de vn Superior a la obra de un igual, y excede la cortesia de un Principe al don de un ciudadano*, qu'il rapproche d'une lettre de Bussy-Rabutin et d'une maxime de La Bruyère (p. 225 de l'édition de 1722).

tor, sous le titre de *Modèle d'une sainte et parfaite communion*[1].

Trois ans plus tard le *Criticón* lui-même allait devenir accessible aux Français. En 1696, un certain Maunory sur lequel nous n'avons d'ailleurs aucun renseignement, dédiait au duc de Noailles, gouverneur général du Roussillon, la traduction de la première partie du *Criticón*, sous le titre de l'*Homme détrompé*[2]. Dans sa Préface, Maunory donne sur Gracián quelques renseignements qui prouvent qu'il ne savait rien de l'auteur. Il avoue qu' « il n'est pas aisé de l'entendre où il a voulu être obscur ». Il justifie le titre qu'il a donné à son livre en disant que « le seul motif de Gracián dans cet ouvrage c'est de détromper les hommes des vains attachemens du monde et des passions... Sa morale est solide, ajoute-t-il, ses maximes toujours véritables, ses préceptes très utiles ». Conscient de la difficulté de son entreprise, il s'excuse d'avoir dû garder certaines expressions espagnoles « que l'on ne peut mettre en notre Langue, sans leur ôter entièrement leur beauté », mais rappelant l'accueil favorable fait à l'*Homme de cour*, il se flatte que sa traduction ne déplaira pas.

1. *Modele | D'une | Sainte et Parfaite | Communion, | En 50. Meditations tirées de l'ancien & | du nouveau Testament, pour tous les | Dimanches & les Festes de l'année, | Et traduites de l'Espagnol de Baltazar Gracian. | (Que chacun s'examine soi-mdme, | & qu'ainsi il mange de ce pain. I. Cor. II. 28.) | A Paris, | Chez Jean Boudot, ruë S. Jaques ; | au Soleil d'or. | M.DC.XCIII. | Auec Priuilege & Approbation.* || L'approbation « en Sorbonne, le 12 janvier 1693. Signé Pirot. » — Dans le Privilège on lit : « Il est permis au sieur C. D. L. G. de faire imprimer en telle ville & par tel libraire qu'il voudra choisir, la Traduction qu'il a faite des Meditations de Gracian sur la Communion, etc. », ce qui prouve que la traduction n'est pas d'Amelot, comme l'indique à tort le catalogue de la Bibliothèque Nationale.

2. *L'Homme | détrompé, | ou | le Criticon | de Baltazar Gracian | Traduit de l'Espagnol en François. | A Paris, | Chez Jacques Collombat, ruë S. | Jacques, près la Fontaine saint Severin | au Pelican. | M.DC.XCVI. | Avec Privilege dv Roy.* || Le privilège est du 24 septembre, l'enregistrement du syndic des Libraires du 1er octobre 1695, et l'achevé d'imprimer du 15 juin 1696. Maunory rappelle dans sa dédicace qu'il a connu le Duc trente ans auparavant, alors qu'il se trouvait en Hollande dans l'armée de M. de Pradel, à titre de secrétaire.

Probablement après la mort de Maunory, un libraire de La Haye, Van Ellinckhuysen, fit continuer la traduction et publia en trois volumes le *Criticón* tout entier[1]. Cette traduction fut rééditée quatre fois jusqu'en 1734, L'impossibilité de faire passer en français les jeux de mots du *Criticón* explique le peu de succès qu'elle obtint.

En 1768, Juan Pablo de Aragón de Azlor présenta à l'Académie française un résumé et une version française du *Criticón*[2]. A partir de ce moment le roman de Gracián tomba dans l'oubli le plus profond en France.

A l'exception de l'*Agudeza*, toutes les œuvres de Gracián avaient donc passé dans notre langue, en tout ou en partie. Une accalmie se produisit pendant quelques années, puis apparut un nouveau champion de la gloire de Gracián, en la personne du Père Jésuite Joseph de Courbeville, fécond, sinon habile traducteur d'ouvrages italiens, anglais, ou espagnols[3].

En 1723, il fit paraître sous le titre de l'*Homme universel*[4] une traduction du *Discreto*. Elle était prête dès 1721. En effet, dans les *Mémoires de Trévoux* (août 1721, p. 1459-1475) un anonyme, qui n'est autre que Courbeville lui-même, l'annonce en essayant de justifier le titre d'*Homme universel* qu'il a choisi : « Celui-ci, dit-il, rassemble en soi toutes les bonnes qualitez qu'on peut acquerir auec un fonds d'ailleurs le plus heureux qui se puisse recevoir de la nature. » Il donne même comme spécimen de sa

1. La Haye, 1709 ; 1723 ; Genève, 1725 ; La Haye, 1734.

2. Voir Latassa, *B. N. E. A.*

3. Né à Orléans le 12 novembre 1668, il entra dans la Compagnie le 11 septembre 1686. Après sa régence il fut adjoint aux rédacteurs des *Mémoires de Trévoux* et mourut à Paris au Collège Louis-le-Grand le 23 juin 1746. Il ne faut pas le confondre avec un Jésuite missionnaire du prénom de François, mort en 1715.

4. *L'Homme Universel, traduit de l'Espagnol de Baltasar Gracien* (sic) *A Paris chez Noel Pissot, 1723*. In-12 de 312 pp. Réimpressions de La Haye, 1724 ; Rotterdam, 1729.

traduction le *Realce* : « Del señorio en el hacer y en el decir ». Chemin faisant il attaquait Amelot qui n'en pouvait mais, sur sa traduction des mots *Oraculo manual* par *Homme de cour*, et de *Discreto* par *Discret* ; il annonce à ce propos qu'une traduction de l'*Oráculo* est toute prête et qu'il n'en reste à choisir que le titre. Il raille son confrère Bouhours qui attribue aux savantes recherches d'Amelot la découverte du prénom véritable de Gracián, dévoilé depuis longtemps par le sonnet acrostiche de Salinas.

Le *Journal des Savants* rendit compte de l'apparition de l'*Homme universel* en termes flatteurs tant pour Gracián que pour Courbeville à qui l'on reprochait toutefois l'abus du néologisme [1]. Courbeville ne fut pas satisfait : il fit paraître une brochure intitulée « Observations critiques sur le huitième article du Journal des Savans », qui provoqua une riposte du rédacteur anonyme où se manifestait clairement son ignorance des ouvrages de Gracián.

Courbeville est un pauvre traducteur ; il se permet avec le texte les libertés les plus grandes, retranche, ajoute, change les noms propres, fait des allusions de son crû et commet des contresens ; il avait même songé, il l'avoue dans sa Préface, à modifier la forme de certains des *Realces* pour « ramener au sens propre quatre ou cinq Chapitres allegoriez dans l'Original » ; mais il changea d'avis par scrupule. Aucun commentaire n'accompagne cette traduction qui en aurait eu besoin, et qui fait vraiment peu d'hônneur à son auteur. Elle a pourtant une importance capitale, car ce fut elle qui servit aux traducteurs étrangers, et c'est grâce à elle que se répandit en Italie, en Angleterre ou en Allemagne cet ouvrage de Gracián. L'*Homme universel* fut réédité en 1724 et 1729.

Courbeville s'attaqua ensuite à *El Héroe* qu'il traduisit sous le

1. *Journal des Savants*, 1724, p. 40-43.
« Cet ouvrage est un livre que nous connaissons trop tard » dit le critique.

titre du *Héros* [1]. L'ouvrage parut en 1725, à Paris, puis à Amsterdam, et fut réédité en 1729 à Amsterdam, puis à Rotterdam.

Cette traduction fut signalée dans le *Journal des Savants* par un rédacteur, qui n'était autre que l'abbé Guyot-Desfontaines. Le critique, assez dur pour le traducteur, l'accusait surtout d'amplification [2]. Il n'avait pas tort : qu'on en juge par le passage suivant :

Courbeville (p. 168-169).

Soliman sçavoit la necessité de ce discernement : il en fit usage dans une circonstance, où il sentit que malgré tous ses succes passez il hazardoit trop sa gloire auec le rival heureux auquel il avoit affaire. Ce rival estoit Charles-Quint : la fortune alors fidelle a le servir donna de l'inquietude a Soliman qui fut plus frappé du bonheur constant de son nouvel antagoniste, que de toutes les puissances de l'Europe. Ainsi sans se soucier de ce que diroient ceux qui ne pensoient pas comme luy en pareil risque : Soliman prit le sage parti de ne se point commettre avec Charles-Quint.

Gracián (H. p. 26).

Preuino Soliman la gran felicidad de nuestro Catolico Marte, quinto de los Carlos, para que estuuiera el valor en su esfera. Temiò mas a sola ella, que a todos los tercios de Poniente, contemplacion de otros.

Guyot-Desfontaines reproche encore à Courbeville d'avoir traduit *Despejo* par *Je ne sais quoi*, et prétend que ce mot signifie « un air gai et ouvert ». En finissant, il annonce qu'un homme de lettres, qu'il ne nomme pas, promet de donner une traduction littérale du Héros « en moins de deux feuilles d'impression. Il donnera ensuite une vraie traduction d'*El Discreto*, de l'*Oraculo manual* et d'*El Politico Fernando* et tout cela avec des Préfaces

1. *Le Heros, | traduit | de l'Espagnol | de Baltazar Gracien. | Avec des Remarques. | Dédié à Monseigneur le Duc de | Bourbon, | A Paris, | Chez Noel Pissot..., M.DCC.XXV.* || In-12 de 368 pp. L'approbation est du 29 mars. Réimpression, Rotterdam, 1729.

2. Octobre 1725, pp. 591-597.

modestes et simples ». Cette promesse ne semble pas avoir été réalisée ; mais Guyot-Desfontaines ne méprisait pas tant la traduction de Courbeville qu'il ne l'envoyât à Voltaire, qui lui répondait : « Je vous suis presque également obligé pour Marianne et pour le Héros de Gratien [1]. »

La traduction de l'*Oráculo*, qu'avait promise Courbeville, parut en 1730 sous le titre de *Maximes de Baltazar Gracien* ; dans la Préface, l'auteur répondait aux critiques que Guyot-Desfontaines avait dirigées contre ses traductions de *El Discreto* et de *El Héroe*, et prétendait prouver qu'Amelot avait commis des contresens grossiers [2]. Cette nouvelle traduction était cependant loin de valoir celle d'Amelot : elle n'eut d'ailleurs pas l'honneur d'être rééditée.

Courbeville avait ramené l'attention sur Gracián. *El Politico Fernando*, qui n'avait pas encore tenté les traducteurs, parut bientôt en français, en 1730, sous le titre de *Réflexions politiques de Baltasar Gracian sur les plus grands princes, et particulièrement sur Ferdinand le Catholique. Ouvrage traduit de l'espagnol avec des Notes historiques et critiques par M.D.S***. M.DCC.XXX* (In-4° de 120 pp.). Le traducteur était le jeune Étienne de Silhouette, le futur contrôleur général des finances (1709-1767). Son anonymat était dévoilé dans un article fielleux des *Nouvelles ecclésiastiques* du 21 avril 1731 (p. 81-82).

Celui qui passe pour en être l'auteur, y disait-on, se nomme Silhouette, jeune homme d'environ vingt-deux ans, ami particulier et élève du P. Tour-

1. Edition Moland, t. XXXIII, p. 155. Lettre du 13 novembre 1725. — Le 10 août 1767, Voltaire écrivait au marquis d'Aranda, Camérier major du roi d'Espagne (sous le nom d'un amtmann de Bâle) : « Vous êtes né avec un génie supérieur ; vous faites d'aussi jolis vers que Lope de Vega ; vous écrivez mieux en prose que Gracien. » *Ibid.*, p. 345.

2. *Maximes de Baltazar Gracien, Traduites de l'Espagnol, avec les reponses aux Critiques de l'Homme universel & du Heros, traduits du même Auteur. A Paris, chez Rollin fils, quai des Augustins, à S. Athanase. M.DCC.XXX. Avec Approbation & Privilege du Roy.*

Voir *Mémoires de Trévoux*, 1730, p. 375 et 1000-1018.

nemine. Les connoisseurs qui liront ces deux ouvrages (*le second était un traité sur la morale de Confucius*) reconnoîtront sans peine dans le stile et dans les Notes historiques la plume et l'érudition profane de ce fameux Jésuite. On y voit d'ailleurs des recherches et des réflexions politiques, qui sont au dessus de la portée du jeune homme dont il a emprunté le nom. Nous ne nous proposons point de parler de Baltasar Gracian. On sait l'empressement qu'ont eu les Jésuites de traduire en françois tous les Ouvrages de ce bel esprit Espagnol leur Confrere, tout occupé à traiter de la Politique dans le goût d'une morale profane, et moins exacte que celle que les Jésuites eux-mêmes attribuent à Confucius.

Mais le *Journal des Savants* rendait compte de l'ouvrage avec bienveillance pour le traducteur dont il vantait les notes historiques, bien qu'avec une certaine sévérité pour l'auteur [1]. La traduction de Silhouette avait paru la même année sous deux formats, in-4° et in-12. Elle fut rééditée à Amsterdam en 1731.

Le P. Courbeville s'était laissé gagner de vitesse. Ce ne fut qu'en 1732 qu'il publia sa traduction sous le titre : *Le Politique Dom Ferdinand le Catholique traduit de l'Espagnol de Balthazar Gracien. Avec des Notes* (Paris 1732, in-12).

Guyot-Desfontaines, qui était en mauvais termes avec les Jésuites, attaqua cet ouvrage et Gracián du même coup « dans un livre périodique de peu de durée » ; il y qualifiait Gracián de Lycophron espagnol et les traductions de Courbeville de paraphrases.

Les Mémoires de Trévoux ripostèrent par une chaude apologie de Courbeville et de violentes attaques contre Guyot-Desfontaines, à qui l'on rappelait qu'il avait promis jadis de donner de

1. Juin 1731, p. 361-364. — Dans la *Suite de la Clef* ou Journal historique sur les matières du tems (janvier-juin 1731, p. 237-241) se trouve un compte-rendu de l'ouvrage qui avait paru simultanément in-12 de 350 pages sans la Préface et la Table. C'est un court aperçu du livre avec des notes historiques, une critique peu sympathique de Ferdinand, un mot malveillant pour Olivares et un spécimen des notes historiques que le rédacteur déclare indispensables. Il signale la suppression de certaines hardiesses de l'original. Voir aussi *Mémoires de Trévoux*, 1732, p. 621-657.

Gracián « une version littérale où il espérait bien se faire entendre », et où l'on justifiait l'auteur espagnol, que Guyot-Desfontaines accusait de n'avoir pas suivi de plan dans son *Politico*[1].

Le succès de ce dernier ouvrage paraît avoir été assez médiocre, car il n'eut pas d'autre réédition que celle de Rotterdam, 1732.

Quoi qu'il en soit, la multiplicité de ces traductions démontre clairement que Gracián eut en France une influence considérable, à laquelle on n'a pas encore accordé l'attention qu'elle mériterait. En déterminer les limites serait une entreprise actuellement impossible. On ne peut qu'émettre à ce sujet de prudentes hypothèses, accompagnées de quelques faits précis.

La première question qui se pose est de savoir si Gracián a directement agi sur les moralistes français qui l'ont suivi[2].

En effet les *Maximes de la Rochefoucauld* furent publiées en 1665, soit dix-huit ans après l'*Oráculo manual*, qui ne devait être traduit par Amelot qu'en 1684. Il est peu vraisemblable que La Rochefoucauld ait été en état de lire dans le texte un ouvrage aussi difficile que l'*Oráculo*. Mais la marquise de Sablé, qui collabora si étroitement à l'élaboration des *Maximes*, savait l'espagnol et connaissait l'*Oráculo* : on en a la preuve, car sur les quatre-vingt-une maximes que l'abbé d'Ailly publia plus tard comme étant de Mme de Sablé, seize sont traduites ou paraphrasées de Gracián. Donc, sinon par lui-même, tout au moins par son amie, La Rochefoucauld connut Gracián, et plusieurs de ses réflexions ont leur source dans l'*Oráculo*.

Ainsi Gracián avait dit : « Estima por mas valor el no empeñarse que el vencer » (M. 47) et La Rochefoucauld traduit : « Le sage trouve mieux son compte à ne point s'engager qu'à vaincre. » (M. 549). L'imitation est flagrante. Cette démonstration seule intéresse l'historien de Gracián. Quant à examiner l'étendue de l'influence de ce dernier sur La Rochefoucauld, il

1. *Mémoires de Trévoux*, 1734, premier trimestre, huitième article.

2. Cette question a été étudiée par M. V. Bouillier dans le *Bulletin Hispanique*, 1911, p. 316-336.

serait oiseux de le tenter ici, et l'on peut d'ailleurs se reporter aux conclusions de M. Bouillier qui, peut-être avec une prudence excessive, ne relève chez le moraliste français qu'une quinzaine d'emprunts faits à l'*Oráculo*. M. Bouillier ajoute qu'aucun d'eux « ne compte parmi les maximes fondamentales de La Rochefoucauld » ; il aurait pu voir là une preuve indirecte de leur origine étrangère.

La Bruyère publia ses *Caractères* en 1688, quatre ans après la traduction d'Amelot. Il a donc pu connaître facilement Gracián, qu'il était d'ailleurs peut-être en état de lire dans le texte, et il n'est pas douteux qu'il n'ait plus d'une fois songé à lui, soit pour le critiquer, sans le nommer, soit pour s'en inspirer : nous l'avons relevé en étudiant l'*Oráculo* ; on trouverait chez lui une douzaine de pareils passages.

Courbeville prétend que Saint-Evremont a purement et simplement copié Gracián dans ses *Conseils au Comte de Saint-Alban* ; mais ce morceau, qui est effectivement la paraphrase de quelques maximes de l'*Oráculo* et du *Héroe*, n'est pas en réalité de Saint-Evremont. Dans les *Maximes, sentences et réflexions morales du Chevalier de Méré* (1618-1685), on relève quatre maximes empruntées à l'*Oráculo* par l'intermédiaire de la traduction d'Amelot, et l'on pourrait également découvrir chez Chamfort quelques emprunts faits à Gracián.

Est-ce une simple coïncidence qui fait qu'en 1699, deux ans après l'apparition de l'*Homme Détrompé* de Maunory, Fénelon publie les *Aventures de Télémaque*, où nous voyons un Critilo harmonieux en la personne de Mentor ?

Un certain Le Maître de Claville, ancien doyen du bureau des finances de Rouen publiait, en 1734, un *Traité du vrai mérite de l'homme considéré dans tous les âges et dans toutes les conditions, avec des principes d'éducation propres à former les jeunes gens à la vertu* : son livre eut un très grand succès au XVIIIe siècle, puisqu'il fut réédité quatre fois de 1734 à 1742, et contrefait huit fois [1]. Parmi

1. Voir Lanson, *Manuel bibliographique*, XVIIIe siècle, p. 551.

les auteurs qu'il cite, on trouve Gracián, qu'il connaissait, comme il appert de ses citations, par la traduction d'Amelot. « Quand vous trouverez, dit-il, sous votre main l'*homme de cour* d'Amelot de la Houssaye, ou l'*Homme Universel* du P. Courbeville, deux bons traducteurs de Balthazar Gratian... vite écrivez, faites de longs extraits; tout est bon [1]. » Cette admiration de Claville n'est pas sans intérêt pour notre histoire littéraire; en effet, Rousseau n'a peut-être pas lu Gracián [2], mais il a connu Claville, qu'il met en compagnie d'auteurs plus renommés dans le Verger des Charmettes.

> O vous, tendre Racine, ô vous aimable Horace !
> Dans mes loisirs aussi vous teniez votre place :
> Claville, saint Aubin, Plutarque, Mézeray,
> Despréaux, Cicéron, Pope, Rollin, Barclay etc. [3]

Enfin citons Vauvenargues dont les œuvres parurent en 1746, et qui semble bien avoir eu le souvenir de Gracián présent

1. Il cite, tome I, p. 256 de l'édition de 1742, un passage du *Discreto* : « J'aime fort la plaisanterie des Espagnols : ils disent qu'il faut être sot pour ne pas faire deux vers, et fou pour en faire quatre. » Amelot avait traduit plus strictement mais avec moins de clarté : « Il ne fut pas pourtant si ignorant qu'il ne sût pas faire un vers ; ni si mal-avisé, que d'en faire deux. » (p. 249) Voir dernier *realce* du *Discreto* et M. 229 de l'*Oráculo*. — T. I, p. 56 il cite la traduction d'Amelot (*Oráculo*, m. 44) : « Balthazar Gracian dit excellement qu'il y a une parenté des cœurs et de génies, que cette sympathie n'en demeure pas à l'Estime, qu'elle va jusqu'à la bienveillance, d'où elle arrive enfin à l'attachement, qu'elle persuade sans parler, et qu'elle obtient sans recommandation. » Il cite également l'*Homme Universel*, t. II, p. 5, note ; t. I, p. 892, et dit t. I, p. 11 : « Et voilà le *virtuosus* des Allemands, voilà l'homme universel ou l'el Discreto des Espagnols, voilà notre modèle en un mot; voilà l'idée que Platon nous donne du philosophe, un amateur de la sagesse universelle. » Ces citations de Claville ainsi que la mention faite de cet auteur par Rousseau m'ont été fournies par M. Jean Morel.

2. Voir cependant plus haut, ch. XII; le début du premier livre de l'*Émile* semble inspiré d'une phrase du *Criticón*.

3. *Le Verger des Charmettes*, édition Hachette, VI, p. 6.

à la mémoire lorsqu'il écrivait : « Personne n'est sujet à plus de fautes que ceux qui n'agissent que par réflexion » (M. 131), ou : « Lorsqu'on ne veut rien perdre ni rien cacher de son esprit, on en diminue d'ordinaire la réputation. » (M. 261. Voir *Oráculo*, 94).

Nous avons enfin signalé, chemin faisant, la preuve que Voltaire avait connu Gracián, auquel il attribue même dans son dictionnaire philosophique une phrase détestable dont il se moque [1].

Ces quelques rapprochements montrent de quelle importance serait pour l'étude de l'histoire de la littérature française au XVII[e] et au XVIII[e] siècles la connaissance de Gracián.

1. « Balthasar Gratian dit que « les pensées partent des vastes côtes de la mémoire, s'embarquent sur la mer de l'imagination, arrivent au port de l'esprit, pour être enregistrées à la douane de l'entendement. » C'est précisément le style d'Arlequin... » *Dictionnaire philosophique*. Art. *Figure*. Édit. Moland, t. XIX, p. 132.

CHAPITRE XXI

Gracián hors d'Espagne : en Angleterre, en Italie, en Allemagne.

Les autres pays d'Europe connurent Gracián par des traductions faites dans leurs langues respectives, mais la plupart du temps sur les versions françaises.

En Angleterre nous avons connaissance d'une traduction de *El Héroe* de 1652, intitulée :

The Heroe of Lorenzo Gracian, or the way to eminence and perfection. A piece of serious Spanish Wit, originally in that language written, and in English translated by Sir J. Skeffington. London, 1652.

L'ouvrage est précédé d'une préface d'Izaak Walton. Cette traduction n'a pu être faite que directement sur l'original, à moins que ce ne soit sur celle de Gervaise, ce que je n'ai pu vérifier.

En 1681, Rycaut faisait paraître une traduction du *Criticón* [1], antérieure par conséquent à celle de Maunory. Rycaut connaissait l'espagnol et avait étudié à Alcalá, où on lui avait recommandé le roman qui venait de paraître. Faut-il attribuer au livre de Rycaut l'honneur d'avoir donné à Daniel de Foë l'idée de

1. The Critick. | Written | Originally in Spanish ; | by | Lorenzo Gracian | One of the | Best Wits of Spain, | And translated into English | By Paul Rycaut Esq ; | London : | Printed by T. N. for Henry Brown at the Gun | in St Paul's Church-yard, 1681. || Le livre est dédié au Roi. — Dans sa préface Rycaut donne quelques détails intéressants : « When I Was about the age of twenty... my good Father... thought fit to send me to the Court of Spain... I studied a while at Alcala de Henares... I there applied my self especially to learn the Spanish tongue... and then this work of the Critic being newly published and recommended to me... I was easily persuaded to read it over... when I had once read it, I was so pleased with the subject that I was willing to try how it would run in English. »

son Robinson Crusoé et de son Vendredi ? Il serait peut-être bien hardi de l'affirmer [1]. Quoi qu'il en soit cette traduction est la première du *Criticón*.

En 1694 paraissait sous le titre de *The Courtier's Oracle* [2] une traduction de l'*Oráculo* faite sur celle d'Amelot de la Houssaie.

En 1702 elle était refondue par Savage sous le titre de *The Art of Prudence* [3] et rééditée sous cette forme en 1705 et 1714.

En 1726, le *Héros* [4], d'après la traduction de Courbeville, et le *Discreto*, sous le titre de *The complet Gentleman* [5], paraissaient en anglais. Puis vient une longue période d'oubli, avant que l'on s'occupe de nouveau de Gracián en Angleterre. En 1875, le *Comulgatorio* est traduit sous le titre de *Sanctuary Meditations* [6],

1. M. Joseph Jacobs a lancé cette idée dans sa traduction de l'*Oráculo* (Introduction, p. XXIII, note). « It is not impossible that the English translation of the Critick by Rycaut, 1681, may have suggested the Friday incidents of Robinson Crusoe, which was intended to be a more didactic book than it looks. » De Foë avait pu connaître le *Philosophus autodidactus* paru en 1671, et l'histoire de ce Pines, teneur de Livres qui, jeté par un naufrage, en 1589, dans une île déserte du Pacifique, y devint le père d'un peuple nombreux grâce aux cinq femmes qui avaient abordé avec lui. Chappuzeau dans son *Europe vivante* (Genève 1669), p. 17 et suiv. raconte cette aventure et dit que la relation en fut publiée à Londres le 26 juillet 1668.

2. *The | Courtier's | Oracle ; | or the | Art of Prudence | ... Written originally in Spanish | And now done into English. London, 1694.*

3. *The Art of Prudence ; or a Companion for a Man of Sense. Made English... and illustrated with the Sieur Amelot de la Houssaie's notes, by Mr. Savage. London, 1702.*

4. *The Hero from the Spanish of Balthazar Gracian with remarks moral, political and historical of the learned Father J. de Courbeville translated by a gentleman of Oxford. London, 1726.* — Réédité à Dublin la même année.

5. *The complet gentleman, or a description of the several qualifications, both natural and acquired, that are necessary to form a great man. Written originally in spanish and now translated into English by T. Saldkeld.* C'est une seconde édition ; nous ignorons la date de la première. Une réimpressiou parut à Dublin eu 1760.

6. *Sanctuary Meditations for Priests and Frequent Communicants. Serving as a preparation for, at the time of, and thankgiving after receiving Holy Comunion. Translated from the Original Spanish of Father Baltasar Gracian. S. J. 1669. By Mariana Monteiro, London, Washbourne, 1875.*

et l'ouvrage obtient assez de succès pour être réédité en 1876 et 1900.

Enfin en 1892 paraissait une nouvelle traduction de l'*Oráculo* due à M. Joseph Jacobs : *The Art of Wordly Wisdom* [1].

Ce succès d'un Jésuite en Angleterre n'est pas un des moindres titres de gloire de Gracián.

En Italie, l'*Oráculo* avait été traduit, comme on l'a vu, en 1679 [2], par un anonyme. Puis la traduction d'Amelot fut elle-même traduite en italien par l'abbé Francesco Tosques en 1698, sous le titre de l'*uomo di corte* [3]. Le livre de Tosques eut un grand succès, car on en connaît des réimpressions de 1708, 1718, 1730, 1734 et 1761.

D'autre part le *Criticón* fut traduit en italien en 1685 par Pietro Cattaneo [4] dont le livre fut réédité en 1720, 1730 et 1745.

Sommervogel signale une traduction italienne anonyme du *Comulgatorio*, de 1675 [5].

En 1713, le Jésuite Francesco de Castro en publiait une paraphrase sous le titre de *Meditazioni*.

1. *The Art of Wordly Wisdom by Balthasar Gracian Translated from the spanish by Joseph Jacobs... London, 1904.*

2. *Oracolo manuale, e Arte di Prudenza | Cavata dagl'Aforismi, che si discorrono nell'Opre di Lorenzo Gratiano | Mandalo in Luce D. Vincenzo Giovanni de Lastanosa. Diretto alla Nobiltd Venetiana e dedicato all'Illustr. & Eccellentiss. Sig. Leonardo Pesaro... In Venetia MDCLXXIX.* Réimpressions de 1708, 1718, 1790.

3. *L'uomo di corte di Baldassar Graziano, tradotto dallo spagnuolo nel francese Idioma dal Signor Amelot de la Houssaie, nuovamente tradotto dal francese nell' Italiano dall'abate Francesco Tosques. Roma stampa di Luca Antonio Chiacas, 1698.*

4. *Il Criticon overo Regole della vita Politica Morale di Don Lorenzo Gracian. Tradotte dallo Spagnuolo in Italiano da Gio : Pietro Cattaneo. Diuisa in tre Parti ; La Prima La Primavera Della Fancivllezza. La Seconda L'Estate della Gioventv. La terza l'Inverno della Vecchiezza. Venetia MDCLXXXV. Appresso Nicolò Pezzana.*

5. Voir Sommervogel, *op. cit.* Supplément. Cette édition de 1675 serait même une réimpression.

En 1725, la traduction du *Discreto* de Courbeville passait en italien sous le titre de *L'uomo universale* [1].

En Allemagne le succès de Gracián ne fut ni moins grand, ni moins prolongé. M. Karl Borinski, en a tracé l'histoire [2].

Il ne semble pas que le *Héros* ni l'*Agudeza* aient été traduits en allemand.

El *Político* le fut en 1672 par Daniel Casper von Lohenstein. Les traductions de l'*Oráculo* furent particulièrement nombreuses. La plus ancienne est celle de Joh. Leonhard Sauter, 1687 [3]. Puis viennent celles de Weissbach [4] sous le nom de Selintes, 1711; de A. F. Müller 1715-1717, rééditée en 1733 [5]. Freiesleben traduit celle de Tosques en 1723 [6]. En 1786, une traduction anonyme [7], en 1804, une autre de Heydenreich [8], réimprimée en

1. *L'uomo Universale o sia il carattere dell'uomo perfetto di Baldassare Graziano Tradotto dalla Lingua Spagnuola nella Francese, E dalla Francese nell' Italiana. A S. Eccell. il Sig. Pietro Gradenigo Di S. E. Sig. Vicenzo Procurator. In Venezia, Appresso Angelo Geremia, MDCC.XXV.*

2. *Baltasar Gracian und die Hoflitteratur in Deutschland von Karl Borinski. Halle, 1894.*

3. *L'Homme de cour Oder der heutige politische Welt=und Staats=Weise fürgestellt von Balthasar Gracian, Hispaniern, Und wegen seiner hohen Würde in unsre hochteutsche Sprache übersetzet, anitzo aus dem Original vermehret, und zum Andernmahl herausgegeben von Joh. Leonhard Sauter, J. U. D. Frankfurth und Leipzig, 1687.*

4. *Balthasar Gracian's Homme de Cour, oder: Kluger Hof und Weltmann, nach Mr. Amelot de la Houssaie seiner französischen Version, in's Teutsche übersetztet von Selintes (= C. Weissbach.) Nebst Herrn C. Thomasii judicio vom Gracian. Augspurg, 1711.*

5. *Balthasar Gracians Oracul; d. i. Regeln der Klugheit. Aus dem Spanischen von A. F. Müller. Leipzig, 1715-1717.* Deux volumes.

6. *B. Gracian's Uomo di corte oder kluger Hof=und Weltmann. Nach Fr. Tosques seiner Italiänischen Version ins Deutsche übersetzt von Christoph Heinrich Freiesleben. Altenburg, 1723.*

7. *Die Kunst zu leben. Vortreffliche Regeln eines alten Weltmannes fürs menschliche Leben. Leipzig, Weygand, 1786.*

8. *Der Mann von Welt, eingeweiht in die Geheimnisse der Lebensklugheit, ein nach Balthasar Gracian frei bearbeitetes vollständig hinterlassenes Manuskript von P. H. Heydenreich, herausgegeben von K. G. Schelle. Leipzig, Martini, 1803.*

1804, en 1826, une nouvelle traduction anonyme [1], puis une autre de Kölle [2], en 1838, enfin celle de Schopenhauer (1862) rééditée en 1871, 1877, 1890, et 1895, donnent une idée flatteuse de l'estime en laquelle Gracián est tenu en Allemagne. En 1708, le *Criticón* est traduit par Casp. Gottschling, et réédité en 1710 et 1721 [3].

La première traduction allemande du *Comulgatorio* est de *1734*; d'autres suivirent en 1738, 1751, et 1847 [4].

M. Borinski a monté l'influence de Gracián sur la littérature courtoise en Allemagne, au XVIIe et au XVIIIe siècles et signalé comme une copie du *Criticón* le roman de Christian Weise *Die drei Erznarren*, avec ses deux suites *Die drei klügsten Leute* et *Der politische Näscher* [5].

Gœthe dans son *Journal*, à la date du 26 juin 1810, note qu'il a lu ce jour-là, l'*Homme de cour*.

Schopenhauer qui a tant fait pour la gloire de Gracián par sa

1. *Das schwarze Buch oder Lehren der Lebensweisheit Gracian's... 1826.*

2. *Männerschule von B. Gracian. Aus dem Spanischen übersetzt von Fr. Kölle. Stuttgart, 1838.*

3. *Der Entdeckte Selbstbetrug oder Balthasar Gracians Criticon über die Allgemeinen Laster des Menschens, welche dem selben in der Jugend, in dem männlichen und hohen Alter ankleben welche aus der Frantzösischen Sprache, in die Teutsche übersetzet worden ist, und nunmehr zum andermahl herausgegeben wird. Von M. Caspar Gottschling, Siles. Neustadt-Brandeb. Rect. und Bibliothek. I. II. III. Theil Halle und Leipzig bey Joh. Friedr. Zeitlers. Erben, 1721.* — La date des deux autres éditions est donnée par Sommervogel.

4. *Balthazar Gracians Priesters der Gesellschaft Jesu, und Lehrers der heiligen Schrift, Communion-buch, enthaltend verschiedene Betrachtungen, für diejenige, welche die heilige Communion begehen wollen, zur Vorbereitung und Danksagung : gezogen aus dem alten und neuen Testament, eingetheilet auf alle Sonn- und Feyertäg des ganzen Jahrs. Verteutschet aus dem spanischen durch den Versetzer des Welt-Eckels. Mit Genehmhaltung deren Obern. Würtzburg. Gedrückt bey Marco Antonio Engmann, Universitäts-Buchdrucker. 1734. Francfurth, in Verlag Andreä und Hort.* Voir les autres titres dans Sommervogel.

5. Voir Borinski, *op. cit.*, p. 121.

traduction de l'*Oráculo*[1], avait pour cet écrivain un véritable culte. Je ne parlerai pas ici de cette traduction à laquelle il consacra une partie de sa vie. M. Morel-Fatio en a examiné la valeur et relevé quelques-unes des erreurs bien excusables qu'elle contient[2]. Ce qui est certain c'est que Gracián eut une influence indéniable sur le philosophe pessimiste qui l'interprétait à sa façon. Schopenhauer écrivait à Keil que Gracián était son auteur de prédilection, qu'il avait lu toutes ses œuvres et que son *Criticón* était un des livres qui lui plaisaient le plus au monde[3].

Il l'a cité maintes fois dans ses œuvres, et fait entre autres un éloge enthousiaste de la fable du *Paon* contée par « son excellent Gracián » dans le *Discreto*[4]. Évidemment il l'entendait à sa manière et voyait en lui un pessimiste complet ; nous avons expliqué plus haut comment cette confusion était possible.

Nietzsche a-t-il subi lui aussi l'influence de Gracián ? On

1. *Balthasar Gracian's Hand=Orakel und Kunst der Weltklugheit, aus dessen Werken gezogen von D. Vincencio Juan de Lastanosa, und aus dem Spanischen Original treu und sorgfältig übersetzt von Arthur Schopenhauer.* — Ce texte a été publié dans l'*Universal-Bibliothek* de Reclam par Eduard Grisebach.

2. Dans le *Bulletin Hispanique*, 1910, p. 377-407.

3. « Mein Lieblings-Schriftsteller ist aber dieser philosophische Gracian : ich habe alle seine Werke gelesen, und sein *Criticon* ist mir eines der liebsten Bücher auf der Welt : ich würde es gern übersetzen, wenn dazu ein Verleger zu finden wäre. » (*Schopenhauers Briefe*, édition Schemann. Leipzig, 1893, p. 171.)

4. Das Verhalten des Neides gegen die Ausgezeichneten hat mein trefflicher Balthazar Gracian in einer ausführlichen Fabel überaus schön dargestellt : sie steht in seinem *Discreto*, unter der Ueberschrift *hombre de ostentacion*. Da sind sämmtliche Vögel aufgebracht und verschworen gegen den Pfau, mit seinem Federrade. « Wenn wir nur erlangen », sagte die Elster, « dass er die vermaledeite Parade mit seinem Federschweife nicht mehr machen kann ; da wird seine Schönheit bald ganz verfinstert seyn : denn was Keiner sieht ist als ob es nicht existierte » u. s. f. *Arthur Schopenhauers's sämmtliche Werke in sechs Bänden herausgegeben von Eduard Grisebach*, V, p. 489. Voir dans la même édition, I, p. 320 ; II, p. 87, 264, 692 ; III, p. 232 ; IV, p. 514, 524 ; V, 96, 502.

pourrait le croire. Le début de son *Zarathoustra* nous montre un danseur de corde, au-dessus d'une foule passionnée, qui rappelle celui du *Criticón* sur la Place Navona [1]. Plus loin, la façon dont le solitaire voit les hommes déformés, les uns privés d'un œil, les autres d'une oreille, les autres sans jambes, sans langue, sans nez ou sans tête, d'autres au contraire, infirmes à rebours « qui ne sont rien d'autre qu'un grand œil, ou une grande bouche, ou un gros ventre, ou n'importe quoi de grand », rappelle tout à fait la manière de Gracián.

Et lorsqu'en revenant de ma solitude, dit l'anachorète, je passais pour la première fois sur ce pont, je n'en crus pas mes yeux, je ne cessai de regarder et je finis par dire : « Ceci est une oreille. Une oreille aussi grande qu'un homme. » Je regardais de plus près, et en vérité derrière l'oreille se mouvait quelque chose encore, quelque chose qui était petit à faire pitié, pauvre et débile. Et en vérité l'oreille énorme se trouvait sur une petite tige mince — et cette tige était un homme [2] !

Cette allégorie pourrait passer pour tirée du *Criticón*.

Le français, l'anglais, l'italien, l'allemand ne furent pas les seules langues dans lesquelles Gracián eut la gloire d'être traduit.

L'*Homme de cour* fut mis en hollandais en 1696, et réédité en 1700 ; en hongrois en 1750, avec rééditions en 1770-1771,

1. Traduction Henri Albert, p. 1, § 3-6.

2. *Ibid.*, p. 197. — On pourrait faire d'autres rapprochements ; ainsi dans la IVe partie, p. 379 « Le plus laid des hommes », le quelque chose d'innommable dont la voix est un gargouillement de la vase rappelle le néant de la *Cueva de la Nada*, dont le nom même apparaît dans la *Généalogie de la morale*, p. 284 : « Partout de la neige, la vie est muette ici, les dernières corneilles dont on entend la voix croassent : « A quoi bon ? » « En vain ! » « Nada ! » — Et dans *Humain trop humain*, p. 316 : « La même vie qui aboutit à la vieillesse, aboutit aussi à la sagesse, joie constante de l'esprit dans cette douce lumière du soleil ; l'une et l'autre, vieillesse et sagesse t'arrivent sur un même versant de la vie ; ainsi l'a voulu la nature. Alors il est temps, sans qu'il y ait lieu de s'indigner, que le brouillard de la mort s'approche. Vers la lumière — ton dernier mouvement ; un hourra de connaissance — ton dernier cri. »

1772, 1790 et 1837; en polonais en 1802; en russe en 1742[1].

Le *Discreto* fut traduit en hollandais en 1762.

Enfin diverses œuvres de Gracián furent mises en latin :

L'*Orâculo*, publié sous le titre d'*Avlicus* en 1731, fut réimprimé en 1750[2]. Une autre traduction latine parut en 1734[3].

Le *Comulgatorio*, en 1750-1753, parut sous le titre de *Praxis communicandi*[4].

Assurément peu d'écrivains espagnols ont connu hors de leur pays une aussi grande et aussi persistante réputation.

1. Voir la description bibliographique dans l'édition de l'*Orakel der Weltklugheit* de Schopenhauer par Eduard Grisebach.

2. *Balthas. Graciani, Hispani, Aulicus sive de prudentia civili et maxime aulica liber singularis olim hispanice conscriptus, postea et Gallice, Italice, Germanice editus, nunc ex Ameloti versione Latine redditus... Franc. Glarianus Meldenus, Constantiensis, recensuit, latine vertit... et notis illustravit. Accessit Joh. Gottl. Heineccii J. C. praefatio. Francofurti ad Viadrum MDCCXXXI.*

3. *Hominis Aulici notum Graciani oraculum prudentiae, depromptum in sententiarum politicarum centurias III... Latinorum lingua loquens per interpretem P. A. Ulrich. 1734.*

4. *Praxis communicandi, continens varias meditationes ex vetere et novo Testamento deprompias, queis Sacerdotes, aliique omnes qui frequentant Sacram Communionem possint se in primo Puncto praeparare, in secundo communicare, in tertio decerpere congruos sacros fructus, et in quarto debitas grates agere. Concinnata, et Hispanice in lucem edita, a Reverendo Patre Balthasare Graciano, e Societate Jesu, et S. Scripturae explanatore, latine reddita a quodam ejusdem Societatis Sacerdote D. D. Sodalibus Marianis in strenam oblata. Anno MDCCL. Permissu Superiorum. Monasterii Westphaliae, Typis Joannis Joachimi Koërdinck.*

Praxis communicandi continuata, sive Pars tertia... Anno MDCCLIII. Ibidem.

CONCLUSION

Arrivé au terme de cette étude plus d'un lecteur, sans se l'avouer peut-être, me saura mauvais gré d'avoir dissipé l'atmosphère romanesque dont on se plaît à entourer Gracián. Quoi, ce portrait, où la douceur des traits semble écarter toute idée de malice, serait celui du mordant satirique ? Ces invectives contre les femmes ne s'expliqueront point par un amour malheureux, ni ce pessimisme par les déceptions d'un légitime orgueil ? Ce ne serait ni un révolté, ni un Machiavel, que couvrirait la soutane du Jésuite ? Je crois avoir répondu à ces questions dans les différents chapitres qui précèdent.

Sans doute, en parcourant la faible partie de la correspondance de Gracián que nous possédons, on ne peut s'empêcher de constater qu'elle ne contient, en somme, que des lettres d'affaires, dans lesquelles il n'a pas eu l'occasion de dévoiler le fond de son âme. Le connaîtrions-nous mieux cependant si celles qu'il adressait à sa famille étaient tombées entre nos mains ? Je ne puis le croire : que ce soit pudeur, timidité ou prudence, Gracián n'a jamais dû livrer toute sa pensée.

Il fut, nous l'avons vu, bon prêtre, bon patriote, dévoué lorsque le devoir l'exigeait ; il ne semble pas qu'il ait jamais dépassé les limites de ce devoir.

Le seul trait essentiel de son caractère qui me paraît se dégager de cette longue enquête sur sa vie et sur ses œuvres, c'est son horreur de la solitude : il faut, pour supporter l'isolement, vivre d'une vie intérieure intense, posséder une pensée ferme, des sentiments profonds. Bien rares sont les hommes capables de rester toujours solitaires ; mais ce qui frappe chez Gracián, c'est qu'il ne peut vivre seul un instant.

N'espérons donc trouver chez lui ni profondes passions, ni mêmes pensées vraiment personnelles.

De cette incapacité de vivre seul dérive naturellement le besoin de société. Qu'on se rappelle avec quel lyrisme Gracián a célébré les charmes de la conversation ! Mais, pour vivre en société, il faut connaître les hommes, savoir les ménager et, pour cela, posséder une exacte notion de leurs manies et de leurs travers, se pénétrer de cette prudence mondaine dont il prétendit précisément donner des leçons. D'ailleurs le seul profit qu'il espère en tirer, c'est simplement de rester, dans la mesure du possible, à l'abri des heurts qui menacent quiconque vit en société.

Peut-on cependant vivre avec les hommes et chercher à les pénétrer sans éprouver bientôt un profond pessimisme ? Quel est le moraliste qui n'est pas tenté de chercher tout d'abord un principe mauvais à toutes nos actions ? Il semble que l'étude du cœur humain conduise presque à coup sûr à devenir pessimiste : Gracián n'a pas échappé à cette loi. Mais, comme j'ai essayé de le montrer, son pessimisme est tout relatif, parce qu'il est tempéré par ses croyances chrétiennes. Pour lui le mal n'est ni définitif ni irrémédiable ; il a sa contre-partie dans une autre vie qu'il est loisible à l'homme vertueux de s'assurer éternellement heureuse. Aussi, tout en relevant les faiblesses humaines, lui est-il permis d'en sourire, loin de se laisser aller au désespoir.

Au point de vue littéraire nous avons ramené son mérite et ses faiblesses à leurs justes limites. Né au moment où le conceptisme et le cultisme avaient définitivement triomphé, il a suivi la mode, et codifié, peut-être sans trop y croire, les théories de la nouvelle école ; il les a même appliquées dans une certaine mesure, mais avec infiniment plus de modération qu'on ne pouvait l'attendre de l'auteur de l'*Agudeza*, et ce qui est bien caractéristique, c'est que cette concession qu'il fait au goût du jour, peut-être en vertu de l'axiome *Hablar con los mas y sentir con los menos*, n'a pas obscurci son jugement, qu'il est resté capable de reconnaître le mérite des écrivains qui n'appartenaient pas à son école, qu'il garde assez de liberté d'esprit pour goûter la poésie d'un Argensola ou d'un Quevedo à côté de celle d'un Góngora,

qu'il n'est cultiste enfin que dans la mesure suffisante pour paraître de son temps.

Une qualité originale chez lui, c'est la persévérance avec laquelle il travaille son style ; ces retouches incessantes qu'il apporte à la phrase primitive, cette poursuite acharnée d'un idéal de perfection, peut-être faux, mais net, sont une rareté dans l'histoire de la littérature espagnole et rapprochent Graciàn de ce Herrera qu'il dédaignait.

Doué d'une ardente imagination, d'une mémoire fertile, d'une force comique dont il a laissé d'impérissables modèles dans tant de dialogues du *Criticón*, Gracián eût été un écrivain hors pair s'il n'avait pas manqué de mesure. Tel quel, il mérite dans l'histoire littéraire de l'Espagne une place d'honneur, à côté de Quevedo, auquel il ressemble sous plus d'un rapport, avec cette différence que le poète est plus mordant, surtout plus amer que le prosateur, plus respectueux aussi de la langue qu'il emploie. Graciàn, nous l'avons vu, éprouvait pour Quevedo une secrète tendresse, marque d'une inconsciente affinité.

Il a connu dans son propre pays une réputation enviable ; mais ce qui lui fait une place à part, c'est l'étendue et la durée de son succès à l'étranger. Nous n'avons pu qu'en esquisser l'histoire. Mais cette popularité entraîne une influence qui se révélera sans doute peu à peu, et qui le met en vedette parmi les écrivains de son pays, dont un si petit nombre ont connu la gloire hors de leur patrie. Si, en Espagne même, son influence a pu être mauvaise, en raison des détestables doctrines qu'il a semées dans l'esprit des sots, et si, à ce titre, ses compatriotes ont pu lui tenir quelque temps rigueur, comment ne seraient-ils pas flattés de l'action qu'il a exercée au dehors, par l'intermédiaire des traductions d'*El Héroe* ou de l'*Oráculo* ? Les esprits superficiels l'exécuteront lestement en disant qu'il n'a rien trouvé de nouveau dans le domaine de la pensée : qu'importe, s'il a fait penser ? La lecture de *Graciàn* est un excellent exercice intellectuel : la peine qu'il faut se donner pour arriver à le comprendre, et parfois pour

découvrir la banalité des idées qu'il exprime, force le lecteur à s'y arrêter, et les fait pénétrer plus profondément dans l'esprit. Tout n'était pas faux dans sa doctrine littéraire, puisque ces mêmes idées, dont plus d'un se détournerait si elles étaient présentées sous leur forme nue, beaucoup ont pris plaisir à les découvrir sous le voile dont l'écrivain les enveloppe habilement. Peu de gens ont assez de ressources dans l'esprit pour se contenter de la vérité pure : les autres ont besoin qu'on la leur pare ; or il faut se mettre au diapason de la majorité : telle est la doctrine de Gracián. Il ne semble pas que l'événement lui ait donné tort.

Gracián ne saurait séduire ceux qui se complaisent aux phrases creuses et sonores et qui, en dépit des années, resteront toujours un peu béjaunes. Pour le goûter il faut avoir vécu, avoir éprouvé la lâcheté humaine, la fragilité des amitiés, la haine spontanée des imbéciles pour toute originalité, la vanité des pédants de toute profession et des cuistres de tout étage : à moins de n'être pas quelqu'un, une *persona*, comme aurait dit Gracián, on n'arrive pas à l'âge mûr sans avoir fait cette expérience. Que l'on s'en désole avec Alceste ou qu'on en rie comme Philinte, on est alors prêt à lire Gracián, à goûter la finesse et la justesse de ses observations et la richesse de son expérience.

Souhaitons qu'en Espagne, et particulièrement en Aragon, ce pays de l'âge mûr, au dire même de Gracián qui l'aimait tant, ses admirateurs deviennent assez nombreux pour apposer un jour, aux murs de l'ancien Collège des Jésuites de Catalayud, un médaillon discret rappelant le souvenir de l'auteur de l'*Oráculo manuàl* et du *Criticón*.

APPENDICE I

CORRESPONDANCE DE BALTASAR GRACIAN

Nous ne possédons qu'une faible partie de la correspondance de Gracián, comprenant :

1° Huit lettres autographes conservées à la *Biblioteca Nacional de Madrid*, ainsi qu'une lettre de Salinas, accompagnée de la copie de la réponse de Gracián (ms. 8391, ancien V 171, pp. 462 et suivantes). Ces dix lettres ont été publiées par D. Manuel Compañy dans la *Revista crítica de historia y literatura* (Febrero 1896), t. I, pp. 81-88.

2° Sept lettres insérées dans la correspondance des Jésuites, qui remplit les tomes XIII-XIX du *Memorial histórico español*. Ce sont des copies faites par le P. Sebastian Gonzalez, et adressées de Madrid au P. Rafael Pereyra, à Séville. Ces copies se trouvent aujourd'hui à l'Académie de l'histoire à Madrid.

3° Des extraits de quinze lettres signalées par Latassa dans sa *Biblioteca nueva de los escritores aragoneses* : ils se trouvent dans le tome I, pp. 66 et suivantes des *Memorias literarias* de cet érudit conservées à la *Bibliotheca Provincial de Huesca*. D. Ricardo del Arco les a publiés dans son opuscule intitulé : *DON VINCENCIO JUAN DE LASTANOSA*. *Apuntes bio-bibliográficos*. *Huesca*, 1911, pp. 46-52.

4° Deux lettres signalées par La Barrera, mais dont nous ne connaissons que la date [1].

1. Les deux lettres en question sont décrites comme il suit par La Barrera dans son *Catálogo del teatro antiguo español*, article *Torre y Sevil* : « Dos cartas autógrafas del padre Baltasar Gracian, á don Francisco de La Torre ; sus datas de Zaragoza : 19 de agosto y 16 de setiembre de 1655. Versan especialmente sobre novedades políticas y de aquella ciudad. » Il les avait vues dans un recueil de mélanges appartenant à D. Antonio Cavanilles.

J'ai publié les lettres mentionnées au § 1 d'après les manuscrits; quant aux autres, je reproduis les textes imprimés, après les avoir toutefois collationnés avec les originaux, ce qui m'a permis de rétablir certains passages altérés dans le *Memorial histórico*. Cependant on n'a pu me fournir à l'Académie de l'histoire le *Legajo suelto, número 1, folio 831*, original de la lettre 5 du présent appendice.

Les quinze lettres citées au § 3 n'ont peut-être pas disparu sans retour. Voici ce qu'en dit D. Ricardo del Arco (*Apuntes*, pp. 45-46) :

« Escribió el P. Gracián, entre otras, varias cartas en número de XV, como afirma Latassa en el artículo que le dedicó en su Biblioteca nueva de escritores arogoneses, dirigidas á Lastanosa. Dichas cartas estaban en casa de este en Julio de 1788, en cuyo día 30 el Dr. D. José Sanz de Larrea, colegial del Mayor de Santiago de Huesca, formó una « Noticia de los papeles que he encontrado en casa de Lastanosa de Huesca » ; noticia que examinó el erudito D. Vicente Lafuente, según consta en una carta fechada en Calatayud que dirigió á D. Valentin Carderera... En esa Noticia incluía el Dr. Larrea una cita de Cartas del P. Baltasar Gracián : catorce (*sic*) ; comienzan en 28 de Ábril de 1640 ; acaban en 21 de Octubre del 55 ; y el citado Lafuente añadía en la epístola : « ...Por más que he revuelto todos los papeles de dicho Larrea no he hallado cartas, ni copias de las citadas, lo cual me hace creer que no se detuvo á copiarlas ». Añadía que buscaba inútilmente desde hacía dos años las cartas de Gracián, lo cual revela el aprecio en que se las tenía. No anduvo cierto en aquello Lafuente, puesto que las cartas salieron de casa Lastanosa en manos de D. José de Larrea, quien se las prestó al Prior de la Colegiata del Sepulcro, de Calatayud, don Miguel Monterde. Este sacó, con no poca dificultad — por lo fatal de la letra —, copia de ellas, de la cual formó Latassa unas Memorias en Zaragoza, y Marzo 22 de 1789, esto es, á poco de salir de casa Lastanosa las antedichas epístolas. Obran estos extractos en la página 66 y siguientes, tomo I de unas muy curiosas Memorias literarias de Aragón, manuscritas por Latassa. »

Il semble évident que les lettres originales revinrent aux mains de D. José Sanz de Larrea, déjà possesseur du portrait de Gracián dont elles ont probablement suivi la fortune.

I

LETTRES DE GRACIAN.

I

A Lastanosa.

« Con fecha de Madrid y Abril 14 de 1640.

Trata del palacio del Buen Retiro, de sus ricas alhajas, muebles y pinturas, y de algunos de casas Grandes y de su vista de varias Casas religiosas. » (*Apuntes*, pp. 46-47.)

II

A Lastanosa.

« Madrid, y Abril 28 de 1640.

Se queja de los criados de los Grandes y que por esto aborrece sus visitas, que dice son descorteses y que generalmente los tienen los Ministros muy mal acondicionados ; « yo — añade — no los he menester á estos sujetos : ellos á mí no sé. Me volvería con mucho gusto al estudio de Vm. ; todo es embeleco, mentiras, gente soberbia y vana, que les parece no hay hombres ni mundo sino ellos. Yo soy poco humilde y zalamero y así los dejo estar. » Luego habla de la casa de D. Juan de Espina, y dice que es hombre estoico. Trata otra vez de Palacio, de la casa del duque de Veraguas, de la del duque de Feria, y de otras particulares casas y alhajas preciosas. Al fin dice : « Ha salido *Floriante*, un tomo como la Libra de Malvezzi, sucesos del año 39, bravas lisonjas. » (*Apuntes*, p. 47.)

III

A Lastanosa.

« Madrid, y Mayo 19 de 1640.

Vuelve á tratar del Palacio, y dice que se alegró mucho de ver en un estante de libros el *Héroe* de Gracián, libro que dice era allí leido y tenía acogimiento. Luego trata de otras cosas, y refiere noticias y novedades diferentes. » (*Apuntes*, pp. 47-48.)

IV

Madrid, 27 juillet 1641. — A Andrés de Uztarroz. (B. N. M. ms. 8391).

« P. X.

Señor mio aun no he podido hablar con don Thomas Tamayo, que la vorrasca no ha dado lugar para cosas de gusto. Va ya amaynando gracias a Dios. Ase remitido el Caso al Cardenal Borja, todo es de las maquinas que se vsan. Si a costa del duque se han de ganar los reinos, puede se dar por bien empleado el padecer.

De Portugal se ha començado ya la guerra, no se si con buen pie, porque el de Monterey escribe que envien otro que aquella gente; en la primera ocasion no quisieron pelear, echaronse tripa en tierra, y no huvo remedio de avançar. Mataron a Ferraças segun diçen. Fue el Caso que 7 de Olivença tenia[n] trato con Monterey : descubriose y los prendieron ; hicieronles escrivir al de Monterey que viniese a tal hora y por tal parte; no parecia alma en las trincheras; a su tiempo jugó de repente la artilleria y mosqueteria. Considere Vm. la riça ; y nuestra caballeria atropello muchos. Aorcaron los 7 á vista. Partieron los nuestros á Elvas pensando que estaria descuidada y porque vino de alla el socorro : aqui fue tal la resistencia y tal el echarse en tierra los nuestros que no se hizo cosa. Este es el Principio de la guerra de Portugal.

A Noche llego correo del Papa, immediatamente al nuncio, con solo su pliego. Dicese que es satisfaçion de haver admitido con tanta fiesta en Roma los envajadores de Françia, Portugal, y Cataluña.

Los Mal contentos de Françia derrotaron á Xatillon : murio de su parte dellos el General, el Conde de Suysons que se also la visera y le dieron un mosquetaço. El rey de Françia quedo tan picado que fue luego en Persona alla con gran poder. Aqui llora grandemente la Cariñana la muerte de su hermano.

El de Inglaterra caso su hija con el Heredero de orange y ha enviado a pedir al Emperador el Palatinado. El de vergara dicen caso su hijo con la otra hija del ingles ; anoche se pego fuego en Palacio ; gracias a dios que no fue cosa. Guardeme dios a v. M.

Ha salido vn Aristarco famoso contra la proclamacion Catolica. El brasil se entrego luego al de Bergança, perdiendose en el 5 millones de renta y de la India 3 que llegaron a lisboa y Zellez salio a conboyar las naos. Madrid y Julio 27 de 1641.

+

Baltasar Gracian. »

Sr D. Andres.

V

Saragosse, 11 mars 1642, sans adresse. (Ac. His. Lego suelto, núm. 1, fól. 831.) *Mem. hist.*, XVI, 286.

« Aqui han llegado hasta 18 religiosos de varias órdenes, aragoneses y navarros, que los han echado de Cataluña, porque se hizo bando pena de la vida saliesen dentro de tantos dias los religiosos extranjeros. Creo han exceptuado

al P. Cabrera, criollo, y á un P. valenciano de nacion, llamado Navarro. Estos dicen, se hallaron en Barcelona cuando entró el virey francés mariscal Brezé, y que le hicieron tales fiestas, que no se han hecho jamás á ninguno de sus buenos reyes y sus autoridades.

El Francés les entregó al punto que juró el virey los rehenes que les tenía ; con todo están mal entre sí y en topando un catalan á solas lo matan y roban los franceses. D. Pedro de Aragon con el ejército de aquí se juntó ya con los de Tarragona ; dicen que son entre todos 15,000 y va talando los lugares que se le resisten. Dícese que atraviesa á Cataluña y se va á juntar con los nuestros de Rosellón, aunque hay para ello harta dificultad. No hay asomo de paces, antes dicen baja á Tolosa el rey de Francia, que partió ya de Leon. = P. Baltasar Graciano [1] ».

VI

Saragosse, 24 juin 1642, sans adresse. (Ac. His. Tom. 90, fol. 504.) *Mem. hist.*, XVI, 416.

« Estos días he estado fuera de Zaragoza, y por eso no he escrito agradeciendo á V. R. la caridad, las nuevas y noticias que nos ha enviado, que bien han sido menester para consuelo de tantos trabajos como aqui tenemos, si puede ser consuelo un buen suceso ausente y tan lejos para tantos males presentes.

Ya V. R. sabrá cómo se rindió el castillo de Monzón, que era inexpugnable, y la llave de este reino ; queda ahora la puerta franca al enemigo si dios no lo remedia ; rindiose lunes a diez y seis de Junio despues de ha veinte y dos dias de sitio, no por falta de viveres ni municiones, pues le han quedado al enemigo ; dentro había 150 quintales de pólvora, 1.000 de cuerda, ocho piezas de artillería, muchas bombas, que el no tenía ninguna, 100 cahices de harina, mucho bizcocho: carnes saladas, 1.000 cahices de legumbres. Fué por falta de agua, que perecieron muchos de sed. No había ya sino para dos días cuando el enemigo hizo llamada ofreciendo mucho. Púsose á consejo ; pareció que era mejor rendirlo, llamando él, que no dentro de dos días rendirse á discreción. Hechos ya los tratos llovió aquella misma tarde, que era domingo 14, y se recogió agua para tres días ; pero como estaban ya hechos los conciertos el Consejo de Guerra, aunque hubo diversos pareceres, resolvió se entregase. Hizo tambien el enemigo una gran mina ; pero esto no fuera bastante ; antes cuando se dijo queria pegarle fuego se confesaron y pusieron á punto para defender la brecha, y el gobernador, D. Martín de Azlor el primero con su

1. La copie du P, Pereyra porte en effet *Graciano* ; mais il s'agit bien de Gracián.

pica. A este le culpan y hay varios dichos, unos en bien de él, otros cargándole. Lo cierto es que es muy alentado y experimentado, y tambien lo es tanta gente inútil, cerca de mil mujeres y niños que daban gran pena con la sed que padecian. Habia en el castillo mas de 3.000 personas, y ese pobre caballero de compasion no las quiso echar : un rigor que pudo á los principios en los soldados haciendo, pasando gran trabajo los mas niños hechos á su regalo, aunque otros han peleado bien, pues la primera surtida que hicieron desalojaron al enemigo de San Juan, una de las fortificaciones. Aquí estaba La Mota ; huyendo rodó y dicen se descoyuntó un brazo ó quebró las costillas, de que es sangrado cuatro veces, y algunos valones, que se han pasado á nuestra parte, dicen que ha partido un mariscal con parte de ella por aquí por Francia, por la Vall de Aran á lo de Rosellon y de allí han ido otros á lo de Picardía.

Ha tomado ya el enemigo hasta 200 lugares, y casi todos los ha quemado y saqueado ; todo lo talla ; tres iglesias colegiales ha destruido y muchos conventos : el daño se aprecia en mas de un millon ; toda la ropa la han acarreado á Lérida. Háme dicho un canónigo de allí de Monzón, que salía con las monjas del castillo y traía la abadesa del brazo, que llegó un mariscal de parte de La Mota, y le dijo á la abadesa se quedase en su convento, que lo reedificarian, harian buen pasaje, &c. Esto con grande insistencia, y que viendo no quería le dijo al canónigo : ¿ *Quo petitis* ? » El respondió : « *Caesaraugustam* », y dando un risada el mariscal, añadió : « *Statim ibi ibimus* ». Y su intento y su lenguaje es este, si Dios no nos ayuda. Convidó á todos los de Monzón con sus casas y raices, &c. ; pero que habían de hacer homenaje al christianísimo Ellos en oyendo esto clamaron que no, que mas querían morir pidiendo limosna, vasallos de su Rey y señor ; con esto se han venido. Todos iban pidiendo limosna : personas ayer muy ricas de á mas de á 1.000 y á 2.000 ducados de renta. El Reino trata de ampararlos á todos y las catedrales han escogido los clérigos y los sustentan. Todo es venir gente huyendo á Zaragoza, que se va llenando. Hoy vino un convento de monjas bernardas de Casbas ; ayer entró otro de franciscas : es cosa lastimosa. El Condestable y marqués de Tabara, el día que se entregó el castillo, fueron de Fraga con hasta 1.000 caballos y alguna infantería y dieron una vista al enemigo, y viéndole tan superior de caballería, y que era ponerse en evidente riesgo, se retiraron. Aquí no hay armas en el reino, aunque ya van viniendo : la artillería parte hoy de Tudela para acá, 32 piezas, que aquí no hay una pieza ni en todo el reino, sino bien pocas en Fraga. La gente del marqués de Leganés dicen cada día viene, pero nunca llega ; son 2.000 caballos y 3.000 infantes, soldados viejos. El enemigo, dicen, ha enviado trompeta á Barbastro, que pongan en cobro las iglesias, porque pasado San Juan estará allí ; otros dicen se encamina á sitiar á Fraga. Todo es fortalecerla y llevar víveres ; hasta los tablones para los rastrillos los

llevaron solos cuatro días ha, adonde el enemigo envió un tambor diciendo se rindiesen. Una pieza grande que halló en Monzon de las de Fuenterrabia la ha retirado á Lérida.

La duquesa de Cardona con sus dos hijos, D. Vicente y D. Pascual, llegó á esta ciudad, de Huesca, antes de ayer domingo, por no hallarse segura en Huesca ; así que todo es ponerse en cobro, y retirarse a dentro de España, y el enemigo caminar. Ha quitado el nombre á Monzón, y le llama Villafranca de la Mota, porque le ha costado tan poco ; viene aquí entre ellos un cabo que le llaman el visconde de Rosellon, y á Espenan han dado al Canet.

Esto es, mi padre, lo que hay, y el nombrado Monzón, emporio de las cortes de Aragón, Valencia y Cataluña, oficina de tantas leyes y paces, en poder del enemigo ¿ Quien se lo dijera al rey D. Jaime de Aragón, ó al rey católico D. Fernando ? Zaragoza y Junio 24 de 1642.= Padre Baltasar Gracian de la Compañia. »

VII

Saragosse, 29 juillet 1842, à un Jésuite de Madrid. (Ac. His., tom. 90, fol. 494.) *Mem. hist.*, t. XIX, 299.

« Pax Christi, &c. Hoy remito á V. R. copia de la carta que á un P. de este colegio escribe desde Zaragoza el P. Gerónimo Baltasar Gracian de nuestra Compañía, su fecha en Zaragoza, á 29 de Julio de 1642.

« Entró S. M. el domingo 27 de Julio en Zaragoza con mucha grandeza y gusto recíproco, mostrando mucho agrado en el rostro, y los aragoneses á voces gritando : « ¡ Viva el Rey nuestro Señor ! » que se hundía el mundo. hubo antes algunas dificultades sobre que S. M. pedía le alojasen 1.000 caballos y hasta 1.500 infantes ; segundo que las guardas de las puertas un dia fuesen aragoneses, otro castellanos, &c. La Ciudad suplicó á S. M. que era descrédito suyo y alguna nota en la confianza. Resolvióse que en las puertas no haya guardas ni unas ni otras ; solo en Palacio en la una puerta la hay de castellanos. Lo de los alojamientos se ajustó que fuese la infantería á los arrabales, digo á Altabas, y la caballería en 12 lugares los mas cercanos. Con esto fué la entrada célebre.

Venía lo primero la guarda del reino de Aragon de á pie con sus aspas y pedreñales, valientes mozos que desde Molina siguieron la carroza de S. M. corriendo siempre al estribo, no pudiendo seguir lo caballos, &c., y así S. M. les mandó añadir cuatro reales de paga mas cada día. En segundo lugar venía la guarda de este reino de á caballo, de lanzas y pistolas, y su capitán D. Alberto de Arañón muy galante, con un vestido de bordado de plata, su pistola en la mano ; la guarda toda baquerillos azules y galon de plata los mas. Serían otros ciento. Tras estos se seguían las compañías de á caballo, la

primera del Conde-Duque, por cabo el de Grajal, muy galan y grave. En las primeras hileras muchos títulos: el de Palacios, el de Cantillana, &c.; la segunda era del de Veraguas; el iba bizarrísimo y muy donoso, su gente de corazas con pistolas. La del Conde-Duque con espadas; la tercera del conde de Oropesa; el mismo muy galan fuera de los antojos. A esta seguía la del duque de Ariscot, y así las demas. Las hileras eran de diez en diez. Acabadas las compañías venía el juego de clarines que suspendían. Eran ocho de S. M., eminentes con todo extremo. Seguíase el acompañamiento, que llaman de la Ciudad, que se compone de ciudadanos y caballeros, mucha cota de negro en caballos. Los últimos los jurados; último Zalmedina, &c. Tras estos entraban carrozas de señores; el cardenal de Espínola, el embajador de Alemania, los de la Cámara, y allí venía D. Enrique Felipez al estribo derecho de D. Jaime de Cárdenas. El mejor puesto llevaba D. Fernando de Borja, que debe de ser el decano, Leganés y Carpio.

Luego venía una carroza de respeto, toda descubierta, riquísima por cierto, y toda tachonada de clavazon de plata sobredorada, asientos de brocada, cortinas de lama parda, presente de este reino á S. M. Dicen vale 4.000 ducados de plata. Tiran esta carroza seis caballos rucios rodados, jaeces verdes muy vistosos. Venían despues otros grandes á caballo y seis ú ocho caballos enjaezados de respeto. Traíanlos del diestro otros tantos criados de S. M. con su librea. Finalmente, venía S. M. (Dios le guarde) muy galan y aplaudido; pluma blanca; el conde á su estribo izquierdo. Tiraban la carroza seis mulas; el pueblo: « ¡ Viva el Rey ! » por todas partes; solo que añadían: « ¡ y muera la Mota ! » y otros; que aun yo dije á los que tenía á la espalda: « Calla, diablos, no digais eso aquí cerca; idos á otra parte. » Inmediatos á la carroza Real los archeros con su librea y cuchillas de camino, que son como chivos, muy diferentes de los de á pie. Iban en ala ó en dos apiñados. Remataron los criados de S. M., Caballerizos y guardarneses, &c., y hasta 24 pajes con la librea de colorado y amarillo. La infinidad de coches de estado y de señores no hubo paciencia para esperar, que eran sin número. Lo que sé decir es que me dijeron era el último el obispo de Málaga, con una rica y magestuosa librea y de grande número de criados. Esta fué la entrada por las principales calles de la ciudad hasta Palacio: gente infinita.

Ayer lunes salió S. M. á la Virgen del Pilar. Estuvo cerca de una hora; excelente música; los caballeros ya se cansaban de tanto rezar. Luego dió vuelta por la ciudad, todo el Coso, mercado, ribera, y puente, &c., sin guarda, y la gente con el mismo aplauso. El conde, tambien solo, fué por la mañana al Pilar, y despues por la ciudad con la misma suerte.

Esto es lo que hay de hospedaje. De guerras grande trabajo. Insta el socorro de Perpiñan; así lo escribe Torrecusa de Tarragona; para todo Agosto y no mas tienen que comer. No se tira una bala de una parte ni otra,

porque el Francés cree que si no es por hambre no se puede tomar. Es inexpugnable el castillo, y no se engaña. El rey de Francia porfió en estar allí en Rosellón, y ha enfermado, con que se ha retirado, dicen que á unos baños, y que va con una calentura lenta ; nosotros luego los matamos á todos, y Rochelíu resucitó. Ha mandado el Francés que todos los caballeros de Lenguadoc y Aquitania vengan al cerco de Perpiñan con tres caballos cada uno, sustentados á su costa 40 días ; despues, que el los sustentará ; porque cree que será el tiempo del socorro ó de la entrega.

Vase trazando el socorro, porque el camino de tierra, que es el mejor, está cortado de partes en partes ; estacadas de punta para mancar los caballos ; en tres partes trincheras y artillería. Todos dicen es cosa muy dificultosa. El otro que es por Urgel y Puigcerdá es malísimo. El de mar no lo está menos, porque el armada enemiga, aunque quedó muy mal parada y peor que la nuestra, está en Barcelona al paso. La nuestra en Mahon, puerto de Menorca, reparándose, harto mal tratada. Tambien han llegado ya 28 galeras de Italia. El enemigo no tiene sino 16 ; las nuestras son cerca de 40, pero para la caballería que es menester llevar no bastan. Los galeones no tienen viento estos meses ; así que milagrosamente ha de ser este socorro y á puro valor y oraciones. No hay sino misas y oraciones, que en esto nos va todo.

Hay tambien otra diferencia. Los capitanes dicen que es mejor vaya todo el ejército junto á Rosellón. El conde es de parecer que una parte del ejército vaya á Lérida, y llamar al enemigo, y la otra parte al socorro. Ahora se altera la dificultad : el Señor nos alumbre y favorezca, y guarde á V. R. »

Hasta aquí la carta. »

(Cette lettre, datée de Madrid, 6 août 1642, est adressée par le P. Sebastián Gonzalez au P. Rafael Pereyra, à Séville.)

VIII

A Lastanosa.

« Tarragona, y Marzo á 6 de 1643.

En ella trata de los rebatos que el enemigo daba á dicha ciudad, &c. » (*Apuntes*, p. 48.)

IX

A Lastanosa.

« Tarragona, y Marzo 23 de 1643.

Trata de lo mismo que lo antecedente, y de varias monedas y cosas antiguas, y que ha rescatado algunas de aquellas para el *P. Garcia*. » (*Apuntes*, p. 48.)

X

Tarragone, juin 1643, à un Jésuite de Madrid (Ac. His., tom. 101, fol. 343.) *Mem. hist.*, t. XVII, 119.

«... El P. Baltasar Gracian, rector de Tarragona, escribe á uno de casa lo siguiente : « Luego que en Barcelona se supo por via cierta la muerte del rey de Francia, quitaron en Barcelona su estandarte y las salvaguardas. Está aquello muy revuelto ; hicieron exequias al difunto rey, segun dijeron los prisioneros que cogieron aquí de un grande navio que vino á surtir debajo del baluarte de Santa Clara ; acometieronle las fragatas de Dunquerque que partian á Rosas, y le rindieron.

Importa mucho la vida del conde de Aguilar para los tratos en Barcelona, que solo juró al de Francia por su vida, y que despues pudiesen hacer libremente lo que bien les estuviese, de manera que hoy hay puerta abierta para poderse ajustar honrosamente con S. M. Dios lo encamine. »

Añade despues el Padre en otro capítulo « Háme dicho el conde de Aguilar que tiene carta de D. Felipe de Silva, de como viene retirando al enemigo con 3.500 caballos y 10.000 infantes, y que confia en Dios llegar por acá. Del enemigo estos días no nos han dicho nada, sino que está muy ocupado en las exequias de su rey, y aun se dice han acudido muchos á Barcelona. » Hasta aquí el P. Gracian.

(Extrait d'une lettre du P. Sebastián Gonzalez au P. Rafael Pereyra, à Séville. — Madrid, 16 juin 1643.)

XI

Tarragone, 26 juillet 1643, sans adresse. (Ac. His., tom. 101, fol. 374.) *Mem. hist.*, XVII, 178.

« Pax Christi, &c. Copia de una carta del P. Baltasar Gracian, rector del colegio de Tarragona, su fecha á 26 de Julio de 1643.

« Aquí no estamos sitiados, pero en vigilia ; y segun dicen y el aparejo muy próximo. El de La Mota se dice viene marchando á toda priesa y se antes de anoche, vigilia de Santiago, durmió en Monblanc. Ademas de esto se sabe que pasaron á Tolón 2.000 marineros para componer aquella armada. Tres dias ha se hizo en Monjuig señal de armada de galeones y galeras ; así lo ha contado un prisionero de los que cada día se huyen y vienen aquí ; aunque ahora dicen los han sacado á los prisioneros en Barcelona de las Atarazanas, donde estaban mas de 1000, pereciendo de hambre y haciendo las fortificaciones y los han llevado á Francia.

Con estas nuevas y avisos todo es aquí prevencion ; háse pasado muestra rigurosa de caballería y infantería, y hay entre montados y desmontados más de 300 de la caballería sin los oficiales ; de infantería hay 4000 de todos,

aunque son los más soldados buenos y viejos. Sin esto hoy han llegado 1200 en tres galeones y saetías de los de la tierra ; con los que han venido de Reus se han formado cuatro compañías de á cien cada una, dejados los inútiles ; víveres hay muchos para cuatro años, de pan, vino, abadejo, tocino, arroz, aceite, legumbre, &c., solo leña faltará; páganlo las casas, que no hay 400 en pie. Este es el estado en que estamos ; sea el Señor bendito que nos favorezca y ayude.

Hoy ha llegado un tambor mayor nuestro, que fué á tomar lengua del enemigo, con achaque de ir á trueque de unos prisioneros. Este dice que ha sabido que el enemigo se iba retirando á Barcelona, y que su artillería la ha enviado allá ; que la armada que ha aparecido delante de Barcelona se cree es la nuestra de Italia, porque han descubierto más de 30 galeras y no ha echado lanchas de aviso á Barcelona. Ellos están con mucho cuidado ; sin esto dicen que ha dado medio peste en el ejército francés, y que han metido 4000 enfermos en Lérida á la retirada.

Item : dicen que los nuestros de Rosas hacen grandes salidas, y molestan grandemente la comarca de Gerona. No falta también quien diga que el enemigo se retira por empeñar nuestro ejército dentro de Cataluña, y que perezca como el del año pasado con mal pasar. De Barcelona han ido á dar el pésame á la Reina viuda á Paris, por la Diputación D. Luis de Rocadell, y el comendador Miguel ; por la ciudad D. Pedro de Aymaya y otro. Gobierna aquella Margarit. El único íntimo de los designios de Mota, Mosiur de Argensón, salió de Barcelona para la raya de Aragón y Lérida, echando voz que Aragón pactaba y que el iba á concertar aquello. Todas son mentiras y para todas hallan crédito en Barcelona. »

Hasta aquí la carta del P. Gracian. Esta carta se escribió antes que en Tarragona tuviesen noticia de la rota que los nuestros habían dado á los franceses, &c... »

(Lettre de Sebastián Gonzalez au P. Rafael Pereyra à Séville, Madrid, 11 août 1643.)

XII

Tarragone, 12 septembre 1643, sans adresse. (Ac. His., tom. 101, fol. 490.) *Mem. hist.*, XVII ; 295.

«... El P. Baltasar Gracian, vicerector del colegio de Tarragona, escribe de 12 de Setiembre que el Francés dió vista á Tarragona y se acercó á tiro de cañon ; saludáronle con toda la artillería, y salió nuestra caballería á escaramuzar, con lo que le obligaron á retirarse con perdida de alguna gente, y que á la mañana los de la ciudad hallaron algunos guantes bordados en el suelo ; que se cree recibió daño alguna gente principal, y que despues nuestra caballe-

ría llevando en grupa alguna infantería, iba á picar en la retaguardia enemigo. Dice mas, que en Barcelona va muy caro el trigo y que el vulgo está algo inquieto, y que le ha obligado á la Reina de Francia y á los demas del gobierno á escribir nuevas cartas á los catalanes, animándolos para que no llamen á su rey natural ; y estas para quietar al vulgo las han dado á la estampa, para que todos las puedan leer. Que los franceses se pasan á Tarragona, muertos de hambre, y que la otra noche, estando todos los PP. en la huerta de Tarragona, apareció una como estrella muy resplandeciente, con cuya luz vieron en tierra hasta las menudas yerbecitas, y que despues corrió hácia Barcelona ; y esta la vieron tambien los soldados de las trincheras ¡ Quiera Dios sea para bien ! y V. R. me mande..&c. »

(Cette lettre est signée du P. Luis de Tapia et datée de « Calatayud, y Octubre 7 de 1643. »)

XIII

Valence, 21 décembre 1644 ; à Andrés de Uztarroz. (B. N. M. ms. 8391.)

« Pax Christi, etª.

Ya v. M. estara en su Çaragoça de dos maneras, viviendo y trabaxando. El Monumento es muy curioso ; dilo al Vicario del Hospital que lo agradeçi y estimo grandemente : por solo ver esta libreria podria v. m. dar vna vuelta por aca, y tambien Morviedro. Esa para el amigo Don Vincencio. Suplico a V. M. la remita y la del Padre Garçia el qual le remitira 100 monedas escogidas. Aora le tengo el sello famoso de Ovidio y el nigle de letras incognitas, tambien sello, excellente cosa, y otros muy curiosos. Remitirelos a V. M. con la primera ocasion, que vaya alguno por alla. Tenga v. M. muy santas y felices Pascuas como yo se las deseo. Valencia y deciembre 21 de 1644, de V. M. siervo = Baltasar Gracian.

Sr. Dr. Francisco Andres. »

XIV

Lérida, 24 novembre 1646, à un Jésuite de Madrid. (Ac. His. Tom. 129, fól. 1141.) *Mem. hist.*, XVIII, 434.

« Pax Christi, &c. Mi buen P. Pereyra : En la pasada prometí á V. R. mandarle copia de la relacion de uno de los nuestros que se halló presente al desbarate que los franceses recibieron sobre Lérida, y hoy lo cumplo, aunque no me ha costado poco el trascribirla, mediante á mis muchas ocupaciones y achaques. Dice así [1]

1. Le début de la lettre a disparu du registre de l'Académie de l'Histoire ; seul subsiste le récit de Gracián qui commence par les mots : « No he es-

« No he escrito á V. R. en toda esta campaña por no haber cosa considerable ; pero ahora que el Señor ha sido servido de darnos una victoria tan grande, aunque ha concurrido el especial favor de nuestro Señor y el valor de nuestra gente, no puedo dejar de consolar á V. R. y á toda esa santa casa con la verdadera noticia y por menudo, como quien se halló tan cerca. Digo pues mi padre, que despues de haberse procurado hacer la diversion, cortándole los víveres al enemigo para obligarle á levantar el sitio, y no haberse podido conseguir, ya porque los paisanos no pensaron en otra cosa sino donde y como poder llevarles víveres, pasando grandes convoyes, ya por el tesón del conde de Ancourt, se determinó volver á la línea y embestir las trincheras, y aun dicen hubo carta de S. M. muy apretada para que así se hiciese. Juntámonos todos enfrente de Lérida, mas abajo de Castel de Alis. A este puesto llegó el duque del Infantado con 1000 caballos y los tercios de Pablo de Prada, que es el regimiento de la guarda, y el de don Alonso de Villamayor (que sea en gloria), el de don Rodrigo Niño, y el de Zaragoza y otros.

A la media noche, el lunes á 19 de Noviembre, y una hora despuès que llegó el marqués de Leganés, de Belpuche, con otros 1000 caballos y los demas tercios, el tren de la artillería, puente y carros de la proveeduria : orden de embestir para el otro día ; pero como una lluvia, aunque menuda, tan espesa, sin algun abrigo de fuego, que fué forzoso dilatar la facción hasta otro día que fué á los 21 de Noviembre, día de la Presentación de Nuestra Señora, marchóse el mártes á 20, á vista de Lérida, tomando el rumbo hacia Flix, tanto que se desconsoló Brito, cuanto se descuidó el Francés, dándolo ya por hecho ; y estaba tan soberbio que decía, y aun escribía, que si no era Dios del cielo no le podia echar otro, y así fué que, el Señor con su favor infundiendo un extraordinario valor en nuestra gente, le echaron.

Cuando yo supe que ibamos á embestir, habiendo hecho alto todos los escuadrones enfrente de banderas, me fuí de uno en uno y les hice breve

crito... » — Au folio 1139 du registre se lit la lettre suivante : « Pax Christi. Estos dos correos passados tengo escrito a V. R.; no se en que pueda consistir el no aver recibido V. R. mis cartas. En la ultima embiaba una copia de la carta que escribió al Sr. D. Luis de Aro el Marques de Leganés despues del succeso de Lerida que a sido milagroso = Aora remito una copia de una relacion que se embio del exercito. Ay otra mas ajustada del Padre Gracián que embia a un Padre Sardo de este Collegio para que la comunicase al Sr. D. Fernando de Borja. Esta se lleuó á su Magestad y mandó le sacasen dos copias della : es grandemente verídico el Padre y muy sencillo y dice el succeso con grande verdad. Es la substancia la misma, mas el modo y los succesos en raçon del afecto mui diuerso de lo que en esta relacion va. El correo que viene la embiare sin falta (Madrid, 6 noviembre 1646).

exhortación, arrodillándose todos y llorando los maeses de campo, títulos y señores cuantos había. Luego los absolvía y aplicaba el jubileo de las misiones que había publicado. Fué esto de tanta importancia que se levantaban gritando : « Peleemos ¡ Viva el Rey nuestro Señor y la santa fé Católica ! » Que arrojaban en alto los sombreros. Venían á porfía por mi los maeses de campo para que les diese ánimo á su gente y absolverlos ; y hubo cabo que dijo que importó tanto esto como si se les hubieran añadido 4000 hombres más. Para esto me dejó el Señor solo de todos los religiosos que envió S. M. por el señor Patriarca, que todos enfermaron y otros hizo prisioneros el enemigo. Prosiguiendo el suceso, se determinó que se embistiese el miércoles, día de la Presentación, y que fuese de noche por estas razones : primera, que no ofendería tanto la artillería del enemigo que era mucha, pues se han hallado mas de 20 piezas, casi todos cañones enteros y algunos extraordinarios : segunda, porque, dándole arma por tres ó cuatro partes, no acertaría por cual se le atacaba con el grueso, y había de dividir las fuerzas ; tercera, que con eso no vería nuestra falta de gente, que se nos había disminuido por mitad, pues no había de 4000 caballos sino 2000, y no llegaba la infantería á 5000 hombres: pero la nata. Fué grande yerro no acometer cuando salimos, pero disimúlase con la enmienda.

Con esta resolución salimos del alojamiento al anochecer, dejando todo el bagaje y carruaje en un valle donde se hizo mucha fagina para los fosos; hicieronse fuegos para desmentir al enemigo. Corría un viento furioso y frio que nos derribaba de los caballos ; temíase mucho que nos impediría, ya porque arrebataría la pólvora en desatapando los fogones y no se podría disparar, ya porque daba á unos en los ojos y á otros de lado ; pero conocióse el especial favor del Señor y de su Santísima Madre, que al punto que se comenzó á pelear cesó y se serenó el cielo. Ibamos callando, sin atambores ni clarines, por desmentir al enemigo ; y esto fué otro y gran milagro que el enemigo entendiendo que nos ibamos, se había descuidado de modo que habiendo tenido todas las noches antes un grueso batallón de caballería y de infantería, esta noche dijeron : « Ya no es menester ; descansen los caballos y la gente », y el conde de Ancurt se había acostado, de modo que cuando se embistió, el estaba en su cama. Así lo dicen los mismos monsiures prisioneros de su corte. Con esto llegamos sin que nos sintiesen.

Otra providencia y favor del cielo que habiendo determinado fuese el ataque á las cinco de la mañana, y dado el orden al barón de Butier que había de venir de Fraga con la caballería de Borgoña y alguna infantería á embestir por la otra parte del río, se resolvió fuese luego, á las once de la noche, porque disparó el enemigo dos cañonazos, y había dado orden entrasen 500 hombres en el fuerte real que acometimos, y si nos tardáramos una hora entrara esta gente, con que fuera casi imposible el ganarle.

Con todos estos favores del Señor, se llegó al fuerte Real mas abajo de Villanoveta, donde el conde tenía su corte.

Embistió Pablo de Prada por el lado de Villanoveta con un tercio de la guarda que llaman « de los Guapos »; y el es el hombre mas valiente y dichoso que tiene el Rey. Es portugués, hermano del corregidor de Lisboa á quien los Portugueses, en sus relaciones, llaman « el traidor Prada », y las nuestras el mas leal y valeroso al Rey nuestro señor. Así deben llamar á quien, despues de Dios nuestro señor, se le debe esta victoria, y todos lo dicen; y el marqués de Leganés le dijo, cuando lo abrazó : « Al Señor Pablo se lo debemos todo ». Es como se verá.

Llevaba por reten á don Rodrigo Niño con su tercio que es de soldados viejos muy buenos. Por la otra cortina que mira al Segre y sus riberas abajo acometió don Alonso de Villamayor, gran soldado por cierto y de la flor de este ejército. Llevaba por reten el tercio de Zaragoza. Estos llevaban escalas, faginas, muchos instrumentos de garfios para asir las trincheras, y estos con unas granadas como nueces que, en asiendo, pegan fuego y revientan arrojando cuadrados y balas, con que hicieron mucho efecto. Arrimaron las escalas al fuerte Real, que era muy grande, con sus cuatro baluartes, fosos y escarpas. El primero que subió y entró dentro fué el capitán don Matias Cacho, del regimiento de la guarda, hombre digno de todo premio. Un soldado arrimó otra escala y fué luego á subir por ella. Llegó el maese de Campo Pablo de Prada á subir por ella, y el soldado le arrojó, que no le quería dejar subir primero. Dijole : « ¡ O traidor ! ¿ á tu maese de Campo no dejas subir ? — Dijo él : « Perdone vuestra merced y suba, que no le había conocido »; y queriendo subir otro caballero camarada del maese de Campo, lo rechazó el soldado y dijo « Eso no, suba V. M. despues de mí ». Y así fué, de suerte que Pablo de Prada con su tercio entró primero, y luego Villamayor, los cuales sin que les mataran un hombre lo gobernaron, haciendo cruel matanza en los franceses. Luego abrieron brecha con las zapas para que entrase la caballería dentro del cordón, y así entró en él el duque del Infantado con 800 caballos y doblaron dentro. Mandó el maese de campo, general Totavilla, que avanzase la infantería abajo á la campaña, gran yerro contra el orden del general, que era por escrito, y yo lo he leido, que se hiciesen fuertes en su fuerte Real y se detuviesen allí; pero con el orden de Totavilla bajaron el regimiento y con él todos los demás tercios. Estaba el de Villalba, que es el del conde del Castrillo, á un lado del regimiento, cuando llegó el conde de Ancurt, con todo su grueso de caballería, y infantería, y acometió como suelen en el primer acometimiento, mas que hombres; con todo le rechazaron, y peleó bien nuestra caballería, y el duque del Infantado se portó excelentemente; pero volviendo á cargar el enemigo, y habiendo herido á don Diego de Villalba, su tercio dió á huir. Con esto el Francés, viendo que huyen, avanza, y con esto los

demas tercios volvieron las espaldas, y luego la caballería salió toda fuera de las trincheras. El maese de Campo general y muchos se echaban por los fosos. Aquí hubo gran matanza en los nuestros; murió el conde de Ouasto portugués, don Carlos de Mendoza; fué herido el conde de Vagos; el marqués de Lorenzana, don Alonso de Villamayor murió atravesado de un arcabuzazo por los riñones, y su sargento mayor don Juan Pacheco fué herido; don Manuel de Bañuelos, don Diego Luján. Murieron tres capitanes de caballos; muchos heridos, y entre ellos el capitán don Miguel de Fuentes, hermano del P. Fuentes, con otros muchos de la infantería. También quedó herido don Rodrigo Niño. Solo quedó de los maeses de Campo Pablo de Prada. Este recogió la gente otra vez al fuerte Real, con el sargento mayor del tercio de Zaragoza, Daza, grande soldado que salió herido por dos partes. Pablo de Prada se hizo fuerte en el fuerte Real con 1000 hombres, y porque el mismo Ancurt en persona les acometía á subir por aquella parte que cae adentro y estaba sin foso ni trinchera, sino exento para subir los carros de la artillería y sus caballos, aquí Prada hizo calar las picas y disparó las bocas de fuego; que á toda diligencia hicieron del puesto á un soto pequeño y de sus mismas barracas, una mala trinchera con que se cubrían algo. Aquí Ancurt puso toda su fuerza en romper la gente y echarla del fuerte, con tal braveza, que se desconfió de poderle sustentar, y así avisó Totavilla al marqués de Leganés, y dió este orden se retirasen poco á poco y que la caballería los abrigase, no los siguiese el enemigo y los degollase. Comunicóse con Prada si estaba allá con seguridad, dijo que no había que temer, que le diesen otros 1000 hombres más, que estaba con pocos, y así entraron otros 1000 infantes, y el maese de Campo de Navarra don Felipe de Agramonte que peleó bien. Nueve vezes los acometió Ancurt y todas le rechazaron, matándole lo mejor de su nobleza, y él en tanto peligro que le mataron el caballo. Entonces dos caballeros suyos le retiraron, diciendo que el lugar del general no era donde le matasen, sino donde matase él. Estaba loco de rabia; enviaba un batallón de los suyos con infantería, y dábanle una valiente carga los nuestros, matándole muchos, y luego daba la vuelta el batallón y venía otro. Nueve veces chocaron, hasta que 3 desmayó su gente y se retiró Ancurt desesperado. Retiróse á su fuerte Real de Villanoveta, y consultó lo que hacían. Resolvieronse que se hiciesen allí fuertes, y que esperasen á que los nuestros avanzasen, y que salidos del fuerte á la campaña volviesen á cerrar como la primera vez, y con eso mezclados entrarían en el fuerte Real y los echarían de allí á los nuestros, ó, si no, dar la batalla en el campo y degollar nuestra gente.

Esto estaba trazado cuando llegó aviso que el barón de Butier con la caballería de Borgoña estaba dentro por la otra parte con 400 caballos y 400 infantes, pero no eran sino 200 caballos y 150 infantes. El cual barón tenía orden de venir de Fraga y acometer por la otra parte, á las cinco de la mañana. Este

venía marchando y á media legua sintió el ataque á las once; y admirado y confuso dudó de lo que había de hacer, porque decía : « Esto debe de ser arma falsa, y si yo acometo, echo á perder la facción ; si acaso es el ataque, que los nuestros están rechazados », porque sintió la suspensión del pelear, hasta que llegó Ancurt al socorro ; entonces, sintiendo las cargas tan valientes, se determinó él de chocar tambien. Llegó á la línea; dijeronle : « Qui va là? » Entonces dió su carga, y como eran pocos los que guarnecían, luego huyeron, con que entró en la línea sin contradicción. Había un batallon pequeño y luego los puso en huida. Con esto pasó las trincheras y contratrincheras, y se entró en la plaza ; pasó la puente de piedra y dobló hacia Villanoveta. En esto llegó el aviso á Ancurt que los nuestros habían entrado por la otra parte y que los cortaban. Con esto dijo : « Esto es perdido; retirar á Balaguer », y puso su gente por la puente de palo que tenía hacia Balaguer y pasó todo su bagaje. Los nuestros estaban suspensos sin poderle avisar; que si el barón de Butier tuviera aviso de que el enemigo huía, hubiera acudido al puente y le hubiera degollado mucha gente y cogido el bagaje, que es lo que más siente se le fuese.

Por otra parte, creía que los nuestros habían sido rechazados y estaba en notable cuidado. Al amanecer se vió que el enemigo había huido y cortado la puente de palo; porque no le siguiesen quemaronles las barcas.

Duró el pelear cuatro horas juntas dando siempre valientes cargas. Olvidábaseme decir que cuando Prada pidió mas gente, entró tambien el duque del Infantado con 1000 caballos, y dieron en el tercio de los catalanes que más abajo estaban en escuadrones y algunos batallones de caballería, y los hicieron huir luego. El cojo del Grogtel tocó arma por Villanoveta, al principio del ataque, y los valones por el cuartel de los catalanes para divertir Ancurt. Llegó este á la posta á Balaguer con solos 30 caballos. Lleva mas de 2000 heridos y muertos, los mejores y toda la gente particular; vióse bien despues ser así, porque todos los muertos que serían hasta 400, eran blancos como la nieve y más, melenas rubias, mezclados con los caballos, que en mi vida vi espectáculo tan horrendo. Confesé á algunos que aun estaban vivos; otros no querían confesarse, que decían ser de la religion, esto es herejes. En un instante los desnudaron todos; hasta don Carlos de Mendoza estaba en cueros con dos heridas, una que le atravesaba del cuello al costado, y otra en la cabeza; el conde de Vagos, los mismos nuestros lo pillaron y echaron por el foso.

Son pocos nuestros muertos ; no llegan á 100, los heridos hasta 300 ; dejó el enemigo toda la artillería, mas de 30 cañones, los dos puentes, de barcas y de palo, muchos víveres y municiones. En el fuerte Real que ganaron los nuestros, había tres piezas de artillería que luego cargaron y les hacían grande daño á los franceses. Brito no hizo surtida porque no tenía gente; esto le faltaba, que víveres tenía para cuatro meses más. Antes se le han muerto

muchos soldados de hambre, pudiéndoles dar mas onzas, y así perdiera la plaza por sobra de víveres y falta de gente. Hay algunos prisioneros, no muchos, y algunos de cuenta.

Esta es, mi padre, la relacion cierta de lo sucedido para que V. R. dé gracias al Señor y á su Madre Santísima, que en su día se comenzó la pelea y el jueves se ganó la victoria, desagraviándose el Santísimo de tantos agravios como aquí estos sacramentarios le habían hecho públicamente, predicando la Preja en el sitio y aun se dice que en la parte que fueron vencidos.

Al duque del Infantado se debe mucho por la grande instancia que hizo para que se acometiesen las trincheras, y despues peleó muy bien, poniéndose en el mayor peligro. Debese la victoria principalmente al valiente Pablo de Prada y confieso á V. R. que yo tuve alguna parte, de modo que ahora todos los soldados y aun señores, cuando me ven, me llaman el P. de la Victoria. Dióme el Señor su espiritu aquel día para exhortarles y disponerlos y una voz de clarin. Sea el Señor glorificado por todo, que esto ha sido evidente milagro, porque el enemigo tenía 8000 infantes y 2000 caballos, y esto es cierto, y lo confiesan todos los prisioneros, y nosotros no teníamos 5000 infantes y sobre 2000 caballos, y esto es también cierto, y ellos fortificados de meses, que admira el ver lo que han trabajado.

V. R. mi padre, se acuerde de este su siervo en sus santos sacrificios y oraciones, y comunique esta con el señor don Fernando á quien beso su mano, y con el señor don Francisco, y crea V. R. que esta es cierta y verdadera, y que lo más vi yo porque estuve exhortando los tercios, así como iban entrando á pelear; por señas que dieron dos balas de artillería en el mismo escuadron donde yo actualmente estaba entonces y muchas balas de mosquete que pasaban zumbando. Toda la noche confesé marchando y cuando hacíamos alto : en mi vida he trabajado más. Sea á gloria del Señor, que me guarde á V. R. Lérida y Noviembre 24 de 1646.

En este mismo punto he hablado con los prisioneros franceses que están en nuestras aulas, y con un capitán de caballos dellos, y me asegura que los cogimos durmiendo á todos y que el de Ancurt estaba en la cama, que pensaban nos ibamos á Flix. »

XV

Huesca, 22 décembre 1646 à Andrés de Uztarroz. (B. N. M. ms. 8391.)

« Pax Christi, etª.

Al P. Martines dexe encomendadas vnas braças que me haçian de lienço encerado, y le he escrito que v. M. ha de venir para año nuevo, y me las podria traer y en ellas puede v. M. meter mucha cosa y estrenallas y enseñarmelas a buenas costumbres de buenos papeles. Tambien le encomende vnos Christales en vn joyelito : todo lo tiene a pvnto.

Suplico a v. M. me haga merced de traerselo y venir luego, que la libreria del amigo D. Vincencio mereçe quien tan bien la sepa lograr como v. M. Tambien suplico a v. M. se sirva de traerse a vn tal Sá portugues poeta que es tan bueno que me dice lo tenia siempre avierto el Conde Duque. Tendralo sin duda don Francisco de Horrea : es en portugues en quintillas, o redondillas. Y todo lo bueno y ingenioso que V. M. allare, porque la agudeça ha de salir muy augmentada. Guarde nuestro Señor a v. M. y nos le trayga con salud. Y tenga v. M. felicissimas Pascuas con todos esos señores ; y a nuestro Padre y Señor Monge de San Juan de la Peña vn gran Parabien del Señor Abad : todo le viene a pidir de voca, que quien se muda Dios le ayuda. Huesca y deciembre 22 de 1646. A mi Señora Doña Thomasina las Pascuas por todos.

de v. M. = Baltasar Graçian. »

XVI

Huesca, 3 mars 1647, à Andrés de Uztarroz. (B. N. M. ms. 8391.)

« Pax Christi, et[a].

En este instante se despide el Señor Fr. Geronimo, que asiste a San Juan de la Peña, bueno y colorado, etc. Fue muy açertado el quedarse aqui, que alla ya fuera muerto. — Pareçeme que su obra de v. M. ya esta muy adelante, y como se podia esperar ; la nuestra mañana se acaba, que el buen Nogues va tan a la larga como v. M. sabe ; ya remitiremos algunos libros para que v. M. nos los haga despachar en los amigos libreros, digo que nos los venda como el amigo Roberto y algun otro ; tambien enviaremos para Madrid vnos docientos aora y otros 200 del oraculo, que los piden de alla ; aqui creo se despacharan aora unos 200.

Lo que mas se me ofreçe suplicar a v. M. por esta es que me haga favor de saberme (vn tal Isidro vicente, hijo de vn tal Vicente que vive acia la cuchilleria. Su padre ya murio, era procurador) saberme v. M. y decirme que cosa es su calidad, que haçienda tiene, que empleo si platica, que obligaciones, y si vnos bastardillos de su padre viven, y que obligaçion con ellos ; que es cosa que me importa y a vna persona que v. M. estima et y esto sea con brevedad, si puede ser para la estafeta. Tiene aqui vn hermano Fr. Bernardo.

Los amigos estan buenos aunque don vincencio siempre de mal humor. Si con estas bodas a que acude cada dia no se mexora sera incvrable ; por aca todo es casamientos ; no haçe otro el conde de Atores ; dos viudas casa ahora ; anoche se juró con la vna, Doña Isabel Cohon por Don Francisco Sans de Corses, y a doña Monica de Torres tiene muy adelante con vn tal Bellabuga de Monzon. Solo nuestro amigo no acaba de resolverse. El Canonigo Salinas contento y muy de Himeneo ; la cosa mas bien dispuesta : todo

con grandeça. Señor mio, v. M. se esfuerçe y mande. Huesca y Março 3 de 1647. Doy a v. M. la norabuena de la Illustrissima monja, y a todos esos Señores veso las manos.

de V. M. Baltasar Graçian.

Señor y Amigo Dr. Andres. »

XVII

Huesca, 10 mars 1647, à Andrés de Uztarroz. (B. N. M. ms. 8391.)

« Pax Christi, et[a].

Muy Caro es v. M. de ver, y muy a costa de los amigos ha sido este cargo. Pero al fin reconpense V. M. la tardança de la venida con una flota de curiosidades. Sobre todo v. M. haga imprimir el Indice de la libreria de Don Francisco que a mas de la vtilidad de que se sepan los libros y para la codiçia de los compradores sera de suma honrra que se admire el mundo de ver la estudiosidad de nuestros Aragoneses. Solo hay vn inconveniente para nosotros que nos encareçera el valor de los libros que deseamos; v. M. no deje de recoger si alla el pastor fido del Guarini, y si esta en castellano mexor. (Yo le vi y le lei traduçido). Y si no, sea en italiano como se allare. El Portugues Sa que yo digo es poeta porque acaba vna quintilla asi « noso entendimento proprio no nos le quieren dexar », y es todo asi, muy sentençioso y critico. El Conde Duque siempre le traia consigo. El romançero portugues Sera gran cosa. Al fin señor, aqui se ha de ver su buen gusto de v. M. y buena voluntad con los amigos. De madrid me dicen me enviaran algunas cosas curiosas; vn orosco dicen, que hay de los equivocos gran cosa; que excedio a Ledesma. Si v. M. le alla, todo entrara en provecho. El Obelisco del Prinçipe esta muy bueno y lo selecto le califica mucho; que en los otros certamenes salia mucha broça con desdoro de nuestra patria. Este puede luçir donde quiera.

Pareçeme que el Canonigo Lastanosa ira luego por alla. Sea felis la venida. V. M. se sirva dar muchos recados a nuestro Padre de San Juan de la Peña, al Señor Baltasar y a todos. El otro dia nos espanto vn librito del Padre Eusebio que me remitio el Padre La Naja de dictamenes buenos y bien declarados: pero, bien mirado, no nos desmaya ello; gánanos de mano en el asunto que es arto. Guarde nuestro Señor a v. M. muchos años. Huesca y Março 10 de 1647. — de v. M. siervo - Baltasar Graçian. »

XVIII

Huesca, 21 juillet 1647, à Andrés de Uztarroz. (B. N. M. ms. 8391.)

« Pax Christi, et[a]

Estimo la merced que V. M. me hiço de remitirme el soneto del Señor

Infante y el madrigal a San Esteban. El 2º tomo de Matheo Aleman estimare mucho, y si v. M. puede sacar alguna cosa buena y Heroyca de la prima doña Thomasina me olgaria de mostrar la estimaçion que tengo y debo. Doña Ana ya esta campanudamente ; la de aqui y la de Casvas estara tambien. Doña Maria Nieto ya va con repique, etc., V. M. saque lo que le suplico. A mi hermano me hara merced mandar dar esa carta. El Padre Señor Geronimo ya llego con felicidad a San Juan, y creo le ira mexor por alla. Ya le servi con vn par de oraculos de buen papel. Si hay algun otro libro por alla digno de su calificacion de v. M. ó manuscrito algo que pueda aprovechar, no dexe V. M. passar la ocasion. Al Señor Baltassar y a todos esos señores veso las manos. Huesca y Julio 21 de 1647. — de V. M. — B. Gracian.

Señor Dr. Andrés. »

XIX

Huesca, 12 janvier 1648, à Andrés de Uztarroz. (B. N. M. ms. 8391.)

« Pax Christi, et a

No escribo a V. M. tanto las Gracias de la honra que v. M. me haçe en el San Orençio, que reconosco por suma, quanto la norabuena del realçado y eloquente estilo que aunque en v. M. no es nuevo pero en este pareçe que se exçede a si mismo ; no he visto mas que los dos pliegos 3 y 4 ; pero me han satisfecho mucho : sera sin duda la obra muy estimada por el asunto, y por el modo ; y assi me diçe el amigo don Vincencio tiene V. M. otro aun mas de su gusto que dar luego a la estampa. Esto si que es correr y aun volar, y no como nosotros apaso de vn nogal que es menester siempre coger el fruto con violencia. Vamos ya en el pliego 38 : tendra la obra 50 segun tanteo, y asi v. M. nos abra de remitir otra bala de papel que con eso abra recado ; y sea tan blanco y bueno como el pasado. V. M. si que lo ha acertado en el papel de Françia, porque aun en la materialidad salga perfecto ; todo guele a riqueça de Cronista real. El amigo Canonigo esta bueno : vase cada dia remontando como v. M. habra visto en la Cleopatra que esta muy donosa. Nuestro Santo Monge esta bonissimo, gracias al Señor. V. M. se acuerde de Mandarme y sea servido dar mis vesamanos al Señor Baltassar Andres, Señora Hermana y a mi Señora doña Gracia Lastanosa con el Señor don Alexandro. Guarde Dios a v. M. como deseo. Huesca y Enero 12 de 1648. — de v. M. Baltassar Gracian. — Hoy nos han leydo un gran elogio de su Amigo de v. M. el Almirante Porter en vn tomo que ha compuesto de las Missiones de Cinaloa el Padre Provincial de nueva España. Con todo eso me atengo al nuestro en el Arte. »

XX

Huesca, 30 mars 1648, à Andrés de Uztarroz. (B. N. M. ms. 8391.)

« Pax Christi, etª.

Estimo mucho el presente del San Orencio, que lo que todos haviamos de pagar a v. M. al contrario v. M. lo franquea. Esta muy de su pluma y disposiçion, todo açertado aun en lo material del papel y de la inpression. No asi el nuestro, en todo manco ; remediose lo del Antonio que no se como se fue porque yo lo havia mirado en vna dedicatoria de Conclusiones y ha sido ierro con açierto, porque se ha impreso aquel medio pliego en papel Françes, siquiera la entrada engañe. Hoy se le remiten a v. M. para Madrid 100 Artes esas para el Amigo Salinas, para que v. M. las avie a Madrid *a Roberto Lorenço mercader de libros; vive mas arriba de la Sóledad*. En vn naype puede ir este sobreescrito cosido. Tambien yo abuso del favor y merced de v. M. pues tomando ocasion desto le remito otro fardo, con 300 oraculos para el mismo Roberto; los portes de aqui a Çaragoça yo los pago aqui a Jayme del Rey; de ay a Madrid alla Roberto y *remito dos reales* para que se lleven *a su casa de v. M. y della al ordinario* de Madrid. Jayme del Rey los dara. Perdone v. M. que la comision es atrevida. A todos esos señores veso las manos. Huesca y Março 30 de 1648. — de v. M. — Baltassar Gracian.

Amigo y Señor Juan Francisco Andres. »

Esa carta es para Roberto Lorenço en Madrid para que la lleve el ordinario con los fardos. Ya yo le escribo otra por la estafeta.

XXI

A Lastanosa.

« Zaragoza, y Febrero 14 de 1652.

Habla en ella con honor del diputado del Reino el canónigo Lastanosa. Dice tambien que *murió el buen regente Ortigas* en Madrid en tres dias, y que tendrian luego por Zaragoza al P. Ortigas. Trata asimismo de las fiestas de Carnestolendas de Zaragoza, que fueron muy varias y divertidas, y de que entre sus máscaras iban hasta canónigos de la Seo, y vitupera esta loca diversión. » (*Apuntes*, p. 48.)

XXII

A Lastanosa.

« Zaragoza, y Febrero 22 de 1652.

Lo particular de ella es : « Ya por mi cuenta no ha de ir cosa, sino por los mercaderes, y que me pague el original y sacar algo de la dedicatoria, que el

pasado me ha valido en esto 100 escudos libres y horros. Sólo Pablo de Prada me ha dado en dinero y presentes 80 escudos y muchas gracias ; verdad es que es amigo de primera clase. » (*Apuntes*, p. 48.)

XXIII

A Lastanosa.

« Zaragoza, y Febrero 29 de 1652.

Dice : « Esta campana de Velilla ha ocho días que tañe poco ó mucho cada día : nos tiene espantados y van muchos á verla. » (*Apuntes*, p. 49.)

XXIV

A Lastanosa.

« En Zaragoza, á 21 de Marzo de 1652.

« ...Aquí nos guarda milagrosamente la Virgen en la aflicción de la peste, y no por falta de pecados. Todo es asesinos y ladrones, que ya del sexto no se hace caso. — Han cogido á los de la muerte de D. Josef de Contamina... Dentro de cinco días se le acaba el tiempo á Torrero, el que mató á doña Ursula y la echó en el pozo. Dicen tiene un cómplice de alta importancia, pero, como digo : *agua bendita hay para todos*. Mejor anda la Inquisición en la visita de Calatayud donde está D. Antonio de Castro. El otro día, dicen, le fué llevada una arquilla ó cofrecillo de una grande hechura ; y que así como la abrieron en su presencia y á vista de muchos, cosa rara y la escriben hombres verídicos, saltaron encima un bufete muchas figurillas bailando, y entre ellas tres frailecillos de tres religiones que no las nombran ; pero se sabrán, y de estas cuentan grandes cosas. » (No reflexiona más sobre este caso) ». (*Apuntes*, pp. 51-52.)

XXV

Saragosse, mars (?) 1652, au chanoine Salinas. (B. N. M. ms. 8391.)

A

Lettre du Chanoine Salinas à Gracián, Huesca, 17 mars 1652.

« Antes de recibir su carta de V. P. tube en el pliego de nuestro Amigo el Coronista Andres mi romanze latino con las notas de V. P., y como su respuesta ha de ocupar lo mas, y esto me Coxe con dos sangrias, y la cabeza arto mal tratada de vn Corrimiento, respondere a otros capitulos brebemente.

Luego que reçiui su carta de V. P. con las nuebas, no aduerti que me decia era tambien para D. Vincencio, y despues rehusaba el inuiarsela por lo que V. P. decia de las paces de ambos ; pero al cabo se la inuie. Verdad es que he visto dos cartas de las de V. P., pero ha sido por tercera persona ; que yo no

me atrebo a cansarle, aunque le amo como antes, y Creo le merezco el mismo afecto.

Cuanto a la Susana, ay opinion que no podia hallarse mas propia voz que *labia* adonde se coloca. La voz *balsas* si se tiene por bulgar, Lo sera tambien *Cielo* y *tierra*, y *Sol* y *Luna* pues no tienen estas cosas otros nombres en nuestra Lengua, y me olgara mucho sauer como los que componen realzado dixeran para nombrar *balsas* sin nombrarlas.

En los Epitetos corre lo mismo: y al fin no nos detengamos En esto, que *cuerno* y *badajo* esta dicho en su occasion.

Con mucho realze, como yo, Los he visto nombrados en vna de las mas celebres obras de Bartholome Leonardo que no esta impresa, y quando yo se la comunique a V. P. me lo ha de estimar mucho.

Vamos al romanze Latino, en que me dize V. P. ha notado algun solecismo, alguna romanzada, y alguna impropiedad. Cierto mi Padre que si no conociera a V. P., o si huuiera dadole alguna occasion de oluidarse de mi amistad, pudiera Creher que estas notas no son de Amigo sino de los que Leen y escudriñan las obras Con ansia de Zaherirlas y de hallar tropiezos en ellas. Respondere brebemente a cada vna y conocera el desapasionado, quien tiene razon.

En la primera copla, nota debajo el termino *a natiuitate*. Yo Creo que aura muchos que diran que he puesto chapines con esa palabra al Linaje de Mi Mecenas y que el no esta descontento de la copla.

En la Segunda, decir *clara Progenies heroum*, o ponermelo al principio, no se que Sea mas que ganas de borrar. En la copla septima que tiene mas *Siue* que *Seu*? En la Copla octaua querria que me dixese V. P. porque me condena la frase: *pulchro impositus equo*, que la hallara V. P. en Famiano, Estrada y en otros, y me pone *insidens equo veloci*, echandome a perder el verso. *Genuit quem* esta mas bien dicho que *quem genuit*? Por esto se dixo *elegante hablasteys mente*. En la Copla decima, no es justo me quite V. P. *ipsius nutritio* por ponerme *mutuis amplexibus*, que no significa Lo que pretendo, que es mas que abrazos de Minerba. Esta es La dedicatoria.

La primera copla del texto, totalmente me la hecha a perder V. P. assi en la elegancia y sentido, como en el verso, que el tercero Ni es verso ni es nada: diganlo Las coplas.

Mia.	De V. P.
Gaudebat Ecclesia et Orbis	Gaudebat Vrbis et Orbis
Diei celebritate	Ecclesia celebritate
Quo Principes, Clauium vnus	Dum Princeps clauiger vnus
Ensisque portitor alter	Ensisque portitor alter

La segunda Copla tiene lo mismo que la segunda de arriba. En la tercera quando halle V. P. quien tenga por mejor *noctis elapsa meta* que *tempore*

exacto, lo mudare y tambien el *facta crepuscula* por *orta*. En la copla quinta, me condena V. P. *cepisset purpurissare*, y pone *inequitare*. Repare V. P. que es frase de Apuleyo y Marzial. En la Copla Septima, Dize V. P. que es brebe La palabra *affatim*; quien se lo niega? assi biene bien al verso y quando quisiera defender que es Larga no me falta apoio en Peroto; por ser compuesta del adverbio *fatim*, el qual se deriba del verbo *For*, *faris*, y pues, segun el Nebrissense, *fatum* por deriuarse de *fatus*, *a*, *m*, tiene La a Larga, *Fatim* que tiene la misma deriuacion la tendra tambien larga y por el consiguiente su compuesto *affatim*.

Lleguemos ya a la Copla doze donde dijo: *arcano Phœbi lumine* y V. P. nota a la margen sobre la palabra: *Arcano: impropio, que no es escondido sino patente*. Aqui Lo coxo lindamente a V. P. y verifico Lo que escribio Pico Mirandulano Al bembo, hablando *de imitatione*, que el nombre del Auctor acredita tanto la escritura que si versos de Virgilio o clausulas de Ciceron, las referimos por nuestras, no faltara quien las condene por malas. Esta frase, mi Padre, es de Marzial, y en el La ha Celebrado V. P. mucho. Acuerdese V. P. del Epigramma 36 del libro 8° que comienza: *Regia pyramidum* y V. P. Le celebra en el Arte, y Yo le traduzgo.

En la Copla 21 en el 3° verso, ya pudo conocer V. P. que fue yerro de la pluma el decir *Sertit*, y que auia de decir: *textilibus Sertis*, que es frase de Marcial, Libro 6°, epigrama 80. Verdad es que el verbo *squallere* Significa propiamente estar sucio; pero deue acordarse V. P. de la elegancia con que Le traen a otro sentido los mejores Auctores. Lipsio Se lo acuerda a V. P. pues denotando lo inacesible de la jurisprudencia por la multitud de textos, dixo *Squallentem Syluam Legum*. Vea V. P. si quiso decir sucia = En la Copla 22 el infinitiuo *credere* me le haze V. P. finito, y echa a perder el verso y el sentido de la copla = En la copla 27 digo *frondi salicto* y V. P. lo reprehende de solecismo; barbarismo bastara que fuera, y aun deste lo Librara algun docto pues no tiene otro daño que hauer inuentado el bocablo porque el adjetiuo frondens es impropio para el caso, y si los bocablos nuebos para hablar mas propiamente se condenan en los Auctores, muy conde[nable] estara Plauto, Apuleyo y mas Horatio que en su Arte da Esta Licencia, La qual Se ha tomado V. P. mas de vna vez sin ser menester, que es lo que condena Quintiliano, riendose de los tales inuentores de bocablos, pues en cosa de poco momento Se Exponen a mucha nota, Como la experiencia lo enseña. = En la copla 35 me condena V. P. el genitivo *orium*, y es verdad que Calepino a quien V. P. ha Seguido no le da; pero creo que tiene mas auctoridad Plinio el mayor de quien dixo Hermolao Barbaro (como ha visto V. P. en la Epistolica deste romanze) que *tunderemus aquas* en la lengua latina. Si Plinio Huuiera faltado, con ser assi que llego a aquel Siglo tan adulterado, Este pues cita Despauterio para el caso con estas palabras: Os *quando genitivus est*

Oris non vererer Orium et Oribus dicere : *quia doctissimi ita non multum raro legunt.* Plinius Lib. 20 : *Vitia orium graueolentia que Sanare affirmat Cato*; y assi Parece que tengo bastante arrimo para tapar Las bocas que se opongan a estas del genitiuo. = En la Copla 56 sobre la palabra : *factitio* dice V. P. : « No hay tal vocablo ». O quanto me admira ! Vea V.P. las Epistolas de Policiano, y hallara que Scala lo llama *Herculeum factitium*, y Estrada en la prolusion del estilo poetico se vale del bocablo : dos testigos vastan para condenar a muerte. = En la copla 66 donde digo *orbes circumda*, dice V. P. que el verbo es impropio y me da que pensar si se esta V. P. aun en el error de los Filosophos que Creyeron que no era redondo el mundo, porque siendolo no puede haber verbo mas propio en la Lengua Latina ; la Nabe Victoria lo diga, que rodeó de Polo a Polo. En esta misma Copla, condena V. P. el verbo *protelet* : no lo ha deuido de ver, como yo, en Tertuliano. *Clangens* tambien me condena quando me defiende Apuleyo = En la 67 dice V. P. que es mala Syntaxis *obeo decantare*, queriendo decirme V. P. que auia de decir *ad decantandum*. Segun eso Virgilio hizo mala Syntaxis en muchas partes ; en vna dice : *et cantare pares, et respondere periti.* El poner el infinitiuo por gerundio de acusatiuo es en los Poetas latinos imitacion de los Griegos : vease a Escobar Sobre el Nebrisense ; que el escobara La conciencia deste escrupulo. = En la copla 71 me condena lo primero V. P. el ablatiuo de modo : *romana eloquentia* : y se tienta V. P. a condenarlo Solecismo, quando de ningun modo puede serlo ; el caso fue que no atendio V. P. al sentido, que es, que con el estilo y eloquencia latina Sabe vnir y poner in concreto la melifluidad de Ambrosio, con la vibeza y acrimonia de Geronimo. = No condene V. P. el adjetiuo ambrosiam que se enojaran Saturnia Regna y otros mil. = En la Copla 92 Dize V.P. que es impropia la frase : *gratias non sentit saltantes* ; pero Si la viera V. P. en vn elogio de Juan Pico a vnos versos de Pedro de Medicis, no se atreuiera a decir del Fenix de Italia, que hablo impropriamente. Ya no resta para salir deste empeño grande sino Satisfazer a La vltima nota en la copla 95 La qual pudo prima facie dexarme aturdido [...] porque Sobre la oracion et *ignavie pestis ingeniorum fugiens* Señala V. P. en los dos genitiuos dos Solecismos a la par : desdichada pareja [...] para correrme si hubiera de atenerme al canto llano de las escuelas menores quanto al regimiento del verbo fugio ; pero V. P. sin duda aura [...] enseñado muchas veces que no son Solecismos, porque Los nombres con forma de Participios rigen caso de nombre y no de verbo. Torrellas (si no me engaño, que no quiero presumir de Brabo en la defensa), Lo dijo en aquellas palabritas de su Sintaxis : *et adiectiuam formam participiorum habentia, etc.* Sirbole a V. P. con dos parejas por la que me imputa de Solecismos. *Caesar primo de Bello civili. Alea erat tam tardus* ET FUGIENS LABORIS. Tacitus : bulgus CUPIENS VOLUPTATUM. Teren : *Herus per Liberalis* ET FUGITANS LITIUM. Jubenalis : METUENS VIRG[ae] *iam grandis Achilles.* Salust. *Sui profusus*, ALIENI APPETENS.

Esto es lo que en brebes horas, y sin poder cansar mucho La Cabeza he podido discurrir, y hallar en mi defensa. Suplico a V. P. me auise Si se Satisfaze, y si tiene alguna duda mas, que mi deseo es de aprender y para conseguirlo aprouecharme mas de su grande erudicion y censura de V. P. He hecho esta defensa, no como igual, sino como dicipulo humilde que venerara siempre a V. P. como maestro y verdadero Amigo, offreciendo dar satisfaccion siempre de que mi docilidad non *solum potest corrigi Sed corripi*, como dixo Lipsio. Guardeme Dios a V. P. muchos años Como deseo. Huesca 17 de Marzo 1652.

V. P. me perdone le suplico si en algo excedo con el deseo de disculparme: no dudo que entendera que estas son contiendas del ingenio, no de la voluntad.

Mi Padre Baltasar Gracian

siempre dicipulo y... de V. P.

q. s. m. b.

J. Man. Salinas. »

B

Réponse de Gracián.

« Bien saue V. M., que ni de la Susana, ni del romanze Yo no decia mi sentir hasta que V. M. me ha obligado y no con intento de ser Salinomastix, que ya murio el ingenioso Salba, Sino Como Amigo de Christobal representar algun tizne, que no deformidad, dije vn atomo de lo que Sentia; porque no dije de la Susana lo que vn gran Ingenio, que parecian Versos de Ciego, y de quien no veya mucho, otro que essa Susana auia buelto por el testimonio que les auian Leuantado a las traducciones del Arte de ingenio y assi otros; yo no dire sino que era Poema humilde, Lo asonante bulgar, los epitetos pobrissimos, La agudeza rara, La proligidad summa, algunas palabras ciuilissimas, que aunque no aya otras como Candil, Cedazo, orinal et^a que no son para El verso asi vas[....] y mas para vna Reyna que tiene tantos estanques et^a. Pero Lo que no puedo disimular es lo que V. M. responde a las objecciones del Romanze, y dejando que todo el esta lleno de hispanismos, impropiedades, barbaridades, solo voy a lo de los Solecismos, y comenzando por la diccion orium plural de os, oris, responde V. M. que Plinio La Osa; este, señor mio, fue vn error del puro gramatico y verdadero Asino Dispauterio que por leer earum puso orium; asi le sacuden quantos humanistas ay y los buenos Latinos y fue tan ignorante en esto Dispauterio que aun a un auctor tan grabe y elegante como Plinio, Le quiso atribuyr vna impropiedad como esta, porque nunca Plinio ni los Classicos Auctores dicen las bocas sino la boca, La lengua, La Cabeza, porque es vna; Los ojos si, Las narizes, Las orejas; a mas que, como

bien dicen los que tratan ese punto, en el Cap. 9 del Libro 20 donde Dispauterio lee orium habla en el Plinio de las Narizes, y assi dixo: earum grabeolentiam sanare affirmat Cato. y en los Codices antiguos y Correctos assi dice, no orium; ni en toda la Latinidad Se hallara auctor alguno que diga orium; y a Dispauterio le llama vn grabe Auctor Corruptor Plinii. Y esto, Señor mio, es hablar con fundamento, y como quien ha leydo retorica, y prosodia, y mayores, y seminario en mi religion; y crea V. m., que quien a de dar a los latinos de mi religion vn tapaboca habra de tener mas abierto Los ojos.

El 2º Solecismo de quatro quartos, que yo le dixe a V. m. es decir erat in forma Theatri. Aqui ay solecismo claro, ni escusable, vna romanzada, y vna impropiedad: el solecismo en decir in forma que auia de decir in formam; La romanzada, decir estaba en forma de Teatro erat in forma Theatri, que es como aquel que decia dad ayre al verso, dato aera; armado de punta en blanco, y decia armatus de cuspide in album, La impropiedad que ya que dixera assi ha de decir in speciem Theatri, no in formam, sed in speciem, vel ad modum.

El 3º Hortus squalet floribus no tiene salida, sino que es no entender la propiedad y la Significacion del verbo Squaleo que significa estar sucio, y la auctoridad que V. m. Cita de Lipsio es condenarse, porque alli Lipsio dize que con tantos textos y Leyes han llenado de basura y de broza el d[e]recho. Y assi dize Squalentem Siluam legum, y de ay tomar occasion para decir vno Coelum squalet, el dira vna impropiedad y no entendera de latin.

Cantans in frondi Salicto: aqui ay dos solecismos inescusables porque in pide ablatiuo alli, por ser quietud, y frondi esta en datibo, salicto es neutro: Virgilio dize fronde salicta; si salicto toma alli adjetiuado, sino sustantiuo por salicetu sincopado, ha de estar en genetiuo, y no se que inuenta V. M. aqui, sino es que tenga licencia de inuentar solecismos, porque frons, dis, es latino versado Sa[...] aunque no tanto, pero lo es; y assi no se por donde V. m. escusa este Solecismo preñado, que [casi] Siempre van a pares. Lo de cantare es bulgar solecismo porque los verbos de mouimiento, piden supino, y esto, ni el asilo de Dispauterio puede escusarlo ni vale aqui su Sacristia. La auctoridad que V. m. cita de Virgilio es sino ad effesios ad troyanos: que tiene que hazer esa auctoridad de la egloga 7 et cantare pares etc., para si los verbos de mouimiento piden supino o infinitiuo? Digo, señor, que non est ad rem y que nace de no estar en la propiedad de la Lengua latina.

Orbes circundare impropiedad redonda, sino quadrada, porque, Señor mio, quien ignora que circundo significa rodear, ligando como la ciudad, Los muros que la rodean, mœnibus circundare urbem, zona corpus, etc.; circumeo es rodear con mouimiento, y assi el sol circumit orbem: de la Nabe Victoria se dixo: prior ego velibolis ambibi cursibus orbem; no dixo: prior ego circumdedi, como V. m. dice; corona, se dize, circundat Caput, porque ciñe

permanenter. Vuelbo a decir que es no entender La latinidad. Tubam clangens, solecismo inremediable; ni Apuleyo, ni el mas licencioso asta hoy a vsado a Clango sino, o sin caso, como El Auctor de Filomela: Aquile clangunt, o con ablatiuo de instrumento como Valerius libro 3: tuba clang[it.]

Gratias non sentit Saltantes, buelbo a decir, y estoy en ello que Sentio alli esta impropio, porque a mas de que es hispanismo: no siento a Pedro: non sentio Petrum, Sentio no se usa sino por El dolor, o para entender; pero pase, como dixo Plauto, Sentio Sonitum, no por elegancia.

Factitio, nis, digo que no ay tal diccion latina como V. m. supone alli facticius, a, um. Si le ay, cosa echiza, no natural, sino con arte. Alli V. m. ponele factitio, onis, y si no es solecismo como alli esta, por eso le condene yo, a que no le ay, por no admitir Solecismos. Aunque yo Creya que V. m. lo inuentaba, como dize de otros, que cierto es brabo aliento querer competir con vn romanze en tomar la licencia que tienen Virgilio en su Eneida, y Horacio con sus obras. Y, Señor, en el latin no se puede inuentar ahora, sino en algun termino de cosa que no le auia entonces, como vombarda, Sclopetum, etc. En el castellano puedese inuentar ahora, porque estos Auctores van haziendo La Lengua.

La Latina como no es vsual, ya se supone echa, ni ay salir de lo que se halla, ni se puede dar casos a los nombres que no le tienen. Arcano Phœbi Lumine, Marzial lo dize, y bien en el Epigramma 36 del[.......] porque habla de la casa del Cesar en el monte mas alto de Roma donde estava tan Lebantada que quando El Sol estaba aun alla en los antipodas ella ya le gozaba; por eso dixo arcano para los demas; pero En vna cassa de Campo hundida ella, y a mas de eso asombrada de los Arboles, decir lo que de la otra en lo alto esenta et[a]..., vea V. m. que bien conuendra, y como va la imitacion. Eso mismo responde V. m. a lo de Susana, que imita a los Leonardos, y pareceme, es como aquel Cavallero, que Viendo al Rey Don Fernando, le cogio vn gesto feo que hazia vicio que le quedo de vna enfermedad.

A natiuitate es idiotismo castellano; en latin no ay sino natalis, o natalium; ningun Auctor lo dixo, y Ciceron por el mas vasto no le vsa; solo en una Ley Lo vsa Ulpiano por no tener modo como decir con claridad Vn punto. En todo el Latin no se halla otro, y en la Sacristia de la Iglesia. Genuit quem y clara progenies Heroum traspuse yo y dije: quem genuit, eroum progenies clara, porque en el latin es mas elegante quem genuit, porque el caso tras el Verbo es composicion de Niños; lo mesmo clara progenies eroum; seguidito, llanito, no caiga el niño; y con todo eso da de ojos. Nutricio sin adjetiuo no esta bien porque no ay sustantiuo propio. Solo vna Vez Lo Vsa Seneca, y por eso le censura Quintilliano, Romana eloquentia; y de otros, como no tengo El texto, no puedo dar la razon porque fueron condenados, assi Como Protelet que en el Sentido que ay esta no le tiene, que En su berdadero sen-

tido no solo Tertuliano, pero todos, o casi todos Los antiguos Lo vsan. El: non avis Pestis ingeniorum fugiens, como coinciden alli tres genitiuos esta duro y Vicioso; lo qual no cometen las auctoridades citadas; pero del modo que yo le vi, parezeme era Solecismo de a dos como alguno de los pasados; ya digo, como no tengo el texto, no puedo hazer la Censura absolutamente. Señor mio, el papel para quien no saue latinidad es gran cosa y espantosa; pero quien la Sabe y La ha Leydo como Son ocho Padres. aqui, todos maestros de mayores, Los mejores latinos que Se hallan en gran parte y que han Leydo Los Seminarios de la Compañia, que es lo mas que se puede decir, todos Se an reydo, y dado la Sentencia de Martial, que solo vn borron desde el principio hasta el fin puede ser enmienda: vna litura potest; assi que no trate V. m. de imprimirlo tan apriesa como la Susana que descubrira la Verdad y declarara testimonial. Siempre me tiene V. m. muy a sus ordenes. Çaragoza. »

XXVI

A Lastanosa.

« Zaragoza, y Junio 12 de 1652. — Me impiden que imprima y no me faltan envidiosos; pero yo todo lo llevo con paciencia, y no pierdo la gana de comer, cenar, dormir, etc. » (*Apuntes*, p. 51.)

XXVII

A Lastanosa.

« Graus, y Noviembre 23 de 1652. — Trata de la peste que corría. » (*Apuntes*, p. 51.)

XXVIII

A Lastanosa.

« Zaragoza y Diciembre 24 de 1654. «Aquí, dice, se vende la libreria del marqués de Torres : en ella hay de todo y algo muy curioso. En casa del Virrey se juega muy alto : hay quien ha perdido siete mil de á ocho : otros á mil; hay tres mesas. Yo creo que el Duque no sabe se juegue tan alto. Habla de oída del suceso de este año de haber muerto de hambre marido, mujer y dos hijos, y de la dureza del Cura en socorrerlos, y que cuando supo la muerte envió cuatro mortajas; que éstas, después de enterradas, aparecieron colgadas á la puerta del Cura, que éste se salió como á rezar y no ha parecido más. No hace alguna reflexión sobre este caso que por tan extraordinario la merecía, como el apuro de su verdad; antes bien, sin otras pruebas dice que lo cuenta como caso reciente, etcétera. Luego añade: « Aquí suceden muchas desgra-

cias; cada noche matan; el Virrey no se descuida en castigar, pero libertó en la visita de la carcel á una mujer que, irritada, mató á su marido tirándole no sé qué; lo cual glosaron muchos que no debe de tener el Duque mucho cariño á la Duquesa. » (*Apuntes*, pp. 49-50.)

XXIX

A Lastanosa.

« Zaragoza, y Febrero 18 de 1655. — Habla de su *Criticón*, como en otras cartas de sus obras que remitía para verlas y censurarlas á Lastanosa, y dice que estos SS., sus *Padrastros*, como no entienden el asunto ni el intento, con sólo el nombre de *Criticón* se quedan, y con brava ojeriza contra él. « Al contrario en Castilla, donde se despacha ésta como mis otras obras... Yo sabré de Martín Navarro lo que hay de aquellos libros y me holgaré de verlos, con que me tiene el Martín muy enfadado por unos libros que me han hecho falta. — P. D.: Al señor Canónigo le diga Vm. que si me quiere enviar á buscar 50 misas, me hará gran favor, y que ahí le remito la cédula de las otras 100, como se han dicho, y yo he añadido mías algunas para más seguridad. Aquí siempre duran los pleitos; y así dijo D. Miguel Coloma, preguntando á quien habían dejado sus estados los condes de Aranda, de Sástago y Guimerá, dijo que á los abogados, notarios y procuradores. » (*Apuntes*, p. 50.)

XXX

A Lastanosa.

« Zaragoza, y Julio 30 de 1655. — Dice que le envía una de las *Crisis* de la 3ª parte del *Criticón*, y que censurada, la vuelva con persona segura. *Don Felipe Gazó* está muy al cabo... el agente de D. Francisco de la Torre no quiere pagar aquí los portes; así se ha interrumpido su comunicación... La librería de Juan de Garcés se va ya desmoronando. » (*Apuntes*, pp. 50-51.)

XXXI

A Don Francisco de la Torre y Sebil; Saragosse 19 août 1655. La Barrera cite: « Dos cartas autógrafas del padre Baltasar Gracián á don Francisco de la Torre; sus datas de Zaragoza, 19 de agosto y 19 de setiembre de 1655. Versan especialmente sobre novedades políticas y de aquella ciudad. »

XXXII

A Don Francisco de la Torre, Saragosse, 16 septembre 1655. (*Voir plus haut*, lettre XXXI.)

XXXIII

A Lastanosa.

« Zaragoza, y Octubre 21 de 1655. — Aqui prosiguen las maldades. Ayer ahorcaron un salteador y violador de mujeres. El otro día degolló un soguero del mercado á su mujer porque se habia ido con un criado del Virrey y otro cerero llamado Villela, y él fué muerto á puñaladas. »

« El rey de Francia en París, prosigue ó comienza los amores de madama Monisni (*Mancini*), la sobrina de Mazarino. Regálala muchas veces con meriendas, cenas, bailes y la lleva en su trineo de un solo caballo tirado, y el rey mismo es el cochero. Todos dicen pretende Mazarino casarla con el rey, siendo nieta de un sombrerero; ahí sí que revolvería la Francia. » (*Apuntes*, pp. 51-52.)

APPENDICE II

Dédicace écrite par Gracián pour l'ouvrage intitulé: PREDICACION | FRVCTVOSA, | Sermones al espiritv. | Sobre | Los motivos, qve | Ay mas poderosos | Para redvzir los hombres | Al servicio de sv criador. | Van confirmados con raras Historias. | Compvestos por el P. Pedro Geronimo | Continente de la Compañia de Iesvs. Dedicalos | Al Ilvstrissimo Señor Don | Esteuan Esmir, Obispo de Huesca, del Con- | sejo de su Magestad, &c. | Con licencia. | En Çaragoça. Por Diego Dormer, Año M.DC.LII. ||

(In-4° de 6 ff. + 464 pp. — Licencia del muy R. P. Provincial de Aragon, Francisco Franco. Zaragoça, 7 de Março 1651. — Aprovacion del Padre Martin de la Naja de la Compañia de Iesus. Zaragoça 16 de Abril 1651. — Damos licencia para que se imprima, en Zaragoça a 17. de Abril 1651. D. Sala, Offic. y Reg. el V. G. — Aprovacion del muy R. P. F. Francisco de San Iulian, Religioso Descalço de la Santissima Trinidad. Zaragoça, Março 28. 1651. — Imprimatur, Marta Reg. — Dédicace de Gracián.)

Al Ilvstrissimo Señor Don Estevan Esmir, obispo de Hvesca, del conseio de sv Magestad & c.

El Apostolico zelo de saluar almas, que mouio al P. Geronimo Continente de nuestra Compañia de Iesus, a estampar estos Sermones tan llenos de feruor, y espiritu, le obligò con igual acierto a dedicarlos a la Pastoral solicitud, que siempre en V. S. I. ha resplandecido, de la salud, y aprouechamiento de su grey; como se ha visto en lleuar en todas las visitas Predicadores Apostolicos, y doctos Confessores de nuestra Compañia, y dando V. S. I. por su misma mano en cada pueblo, el Pan que baxò del Cielo a sus ouejas, con gran consuelo, y edificacion de sus almas. Pero donde esta caridad paternal, y

ardiente zelo mas se ha mostrado, ha sido en la ocasion presente del lastimoso contagio, que tanto aflige oy a la Ciudad de Huesca, y otros pueblos de la Diocesi; pues cogiendole a V. S. I. esta calamidad ausente de su Iglesia, y empleado en vna obra de tanta gloria del Señor, como fundar en la antigua, noble, y populosa villa de Graus (mas dichosa, ya por ser patria de V. S. I.) vn Colegio de la Compañia de Iesus, para que sea plaça de armas espiritual en Missiones, Doctrinas, Escuelas, y todo genero de enseñanza a la Ribagorça, al Reyno de Sobrarbe, y Montañas de Aragon: al primer auiso, que V. S. I. tuuo, de que auia entrado la peste en Huesca, dexando a Dios por Dios, se partio para allà, y metiendose de medio a medio en aquel contagioso incendio, de donde todos huian, cumple a la letra V. S. I. el oficio del Pastor bueno; aqui paternalmente vigilante, sin descansar vn punto de dia, y de noche, acude al remedio espiritual, y temporal de esse trabajado rebaño con los Sacramentos, Oraciones continuas, Processiones, gruessas limosnas, medicinas, y con todo genero de consuelo, asistiendo, y confortando a todos los Estados, a la Iglesia, a la Ciudad, a los Conuentos, y Hospitales, renouando con gloriosa imitacion la siempre celebrada caridad de los Gregorios, en Roma, y de los Borromeos, en Milan; que solo Dios puede premiar, lo que nosotros no ponderar. Reciba V. S. I. en tan buena sazon, esta Predicacion fructuosa; obra posthuma de su Autor, a quien antes de acabar de estamparla, premiò el Señor con su gloria; merecedora es por su mucho espiritu del patrocinio de tan gran zelo, y guarde nuestro Señor, y premie tan exemplar vida, empleada en darla a tantos.

Humilde Capellan de V. S. I. que su mano besa
Baltasar Gracian, de la
Compañia de Iesus.

APPENDICE III

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DES PÈRES FRANCESCO PICCOLOMINI ET GOSWIN NICKEL, GÉNÉRAUX DES JÉSUITES, AVEC LES PROVINCIAUX D'ARAGON.
1651-1660.

(Archivo Historico Nacional. Ms. 254 J)

I

Francesco Piccolomini au Père Francisco Franco, à Valence. — Rome 15 janvier 1651.

Après avoir parlé d'une affaire scandaleuse qu'il a réglée dans des lettres du 6 septembre et du 9 novembre, qui se sont égarées, et dont il envoie un duplicata, il ajoute :

Seré breve porque casi todo lo que dize V. R. es respuesta de lo que yo he escrito dias ha. Quedo bien informado de las causas de sentimiento que tubo el Sr. Conde de Oropesa contra los P. P. Geronimo Crespo y Geronimo Vilar. Yo creo que todo avrá quedado bien ajustado por medio de la buena industria y zelo de V. R. y que los Nuestros estaran mas advertidos y no darán ocasion de quexas á los Señores Virreyes, ni Arzobispos, particularmente si se observa, como es justo, lo que prudentemente ha ordenado V. R. Conviene que luego ó lo antes que se pueda, vaya el P. Vilar á ser Retor de Segorbe, y que no lo dilate hasta aver acabado las informaciones del Beato Francisco de Borja, porque si este termino se le da, se puede temer con fundamento, que no se acabaran tan pronto ; V. R. lo execute sin admitir nuevas dilaciones, dando á otro el officio que tenia el P. Vilar, y de toda la priessa possible á las informaciones dichas, &c... Doy gracias á N. S. que llego á buen tiempo la patente de Fundador para el Señor Obispo de Huesca ; con esto avrá conocido su Illustrissima quan verdadero es el desseo, que tengo de atender á su gusto, y servirle ; y yo quedo muy seguro de la atencion y efficazia de V. R. que dispondrá este negocio de la fundacion de Graus como conviene, en la forma que le advertí en aquella carta de setiembre ; y que hará lo mismo en lo de las escuelas de Gramatica, que pide la Ciudad de Tarazona, á fin de que se buelva á encargar dellas la compañia... »

II

Du même au P. Pedro Fons « Visitador de los Colegios de la compañia en el Principado de Cataluña », à Valence. — Rome, 27 février 1651.

« ...Dizenme que los Hermanos Novicios no se crian con la devocion y mortificacion que antes se criavan ; que hablan poco de Nuestro Señor, que tratan de cosas de gobierno, materia bien agena de su estado ; que se nota alguna libertad en los Hermanos Estudiantes, y alguna demasia en bever vino... »

III

Francesco Piccolomini au Provincial Francisco Franco, à Valence. — Rome, 30 mars 1651.

«... Y assi digo que sea Preposito de la casa Professa de Valencia el P. Paulo de Rajas... El P. Martin de la Naja sea Retor del Colegio de Calatayud... »

IV

Du même au même. — Rome, 4 avril 1651.

« ...en los primeros votos que se hazen despues del biennio del Noviciado... »

V

Du même au même. — Rome, 14 mai 1651.

« ...los motivos que ay, para que el mismo reciba los ordenes Sacros antes que cumpla cinco años de compañia... »

VI

Du même au même. — Rome, 14 mai 1651.

« ...Espero que se vencerá la dificultad que se ha offrecido en la fundacion del futuro colegio de Graus, y que con lo medios y la diligencia de V. R. se apartará todo de manera que esté bien á la Compañia... Materia es de consuelo que nos ayan restituido las escuelas de Gramatica de Tarazona con el aplauso, y ventajas que escrive V. R. á cuya atencion y buena industria se deven si duda las conveniencias que nos ha hecho la Ciudad, &c... »

VII

Par une lettre de Rome, 17 juin 1651, Goswin Nickel annonce au Provincial Francisco Franco que Piccolomini est mort le jour même à neuf heures du matin, et qu'il est remplacé par lui Nickel. — Rome, 17 juin 1651.

VIII

Lettre du Général Goswin Nickel au P. Pedro Fons, visiteur de la Province à Gerona. — Rome, 11 septembre 1651.

« .. Dizen ...que algunos guardan en sus aposentos las Maletas, ó alajas de camino, y que ay facilidad en conceder llave para el Caxon de la Mesa donde se ponen algunas cosas, que contradizen a la santa pobreza. »

IX

Le Général Goswin Nickel à Jacinto Piquer, Provincial d'Aragon. — Rome, 13 avril 1652.

« Pax Christi. Avisanme que el P. Balthasar Gracian ha sacado a luz con nombre ageno, y sin licencia, algunos libros poco graves, y que desdizen mucho de nuestra profession ; y que en lugar de darle la penitencia que por ello merecia, ha sido premiado encomendandole la catreda de Escritura del Colegio de Çaragoça. V. R. examine con diligencia, si esto es assi, y tratandolo antes con sus Consultores, si se averigua es culpado, desele la penitencia que se juzgará sea proporcionada a su culpa... De ninguna manera permita V. R. que quando vno se muda de vn Colegio a otro, lleve consigo libros sin expressa licencia, la qual no dará el Provincial sino quando mucho para llevar uno o otro libro ; porque lo demas es contra el estilo comun de nuestra Compañia, y contra la santa pobreza. Lo mismo advierto a V. R. cerca de lo que algunos practican, que es tener en sus aposentos los Libros comprados con limosnas sin escrivir el nombre del colegio, ni aplicarlos, contentandose con poner vnas letras o cifras á su modo. haga V. R. que con efecto cesse luego este abuso, y que los que tubieren semejantes Libros los apliquen á algun Colegio y escrivan el nombre del, para que conste cuyos son... »

X

Le Général Goswin Nickel au Provincial d'Aragon Francisco Franco. — Rome, 29 juin 1652.

Dans cette lettre latine, le Général se plaint des recommandations faites par des personnes étrangères à la Compagnie et rappelle la décision de la dernière Congrégation:

« ...praecipitur in virtute sanctae obedientiae et sub pœna peccati mortalis ne quis ad obtinendum vel impediendum quidpiam, tam circa locum quam occupationem suam, vel aliorum de societate, procuret intercessiones aut patrocinia exteriorum, vel eorum opera vllatenus utatur apud Superiores, exceptis dumtaxat ijs qui ratione Vniversalis curae in Ecclesia auctoritatem habent in Societatem. » Ce décret est complété par les deux dispositions suivantes « 2° Si quis invitus, aut etiam inscius talia Externorum patrocinia patiatur, teneatur statim ac ad illorum notitiam pervenerit, non modo ea omnia Superioribus denunciare, sed insuper eadem studiose impedire : monstretque re ipsa displicere sibi plurimum eiusmodi officia. — 3° Quicumque conscij aliqua ratione erunt intercessionum huiuscemodi ab externis intentatarum, aperiant statim fideliter superiori quantum de illis sciant... »

Il recommande de lire une fois par an ces articles au Réfectoire.

XI

Du même au même. — Rome, 26 septembre 1652.

« ...Muy devido era al Señor Obispo de Huesca darle gusto embiando al nuevo Colegio de Graus los sugetos que desseava su Illustrissima para dar principio a aquella fundacion. Lo mucho bueno que della y de la bondad de su sitio y disposicion escrive V. R. como testigo de vista es materia de gozo; si bien nos lo ha aguado en parte otra informacion diferente de la que da V. R. porque dizen, que el sitio es muy desacomodado, fuera de la Villa, sin agua, debaxo de vn Monte o Peña muy alta, donde en Invierno se han de helar de frio los Moradores, y en Verano abrasar de calor, con otros achaques; y concluyen que ha de ser el destierro de la Provincia, y que la eleccion de tan mal sitio se ha hecho porque era mas barato. Aunque yo no doy credito totalmente a esta relacion, me haze reparar y me obliga a encargar a V. R. y a su sucessor (a quien entregará esta para que execute lo que en ella se contiene), que consideren si lo dicho es como se refiere, y si el sitio que se ha escogido para fundar nuestro Colegio es tan malo y tiene las calidades que he significado; procure V. R. hablar al señor Obispo y persuadirle, pues aun estamos a tiempo, las conveniencias, que en mudarse á mejor sitio tendra la Compania. Encargo muy de veras a V. R. la execucion desto y que me avise de lo que alli se avrá resuelto despues de averlo tratado en consulta de Provincia... »

XII

Le Général Goswin Nickel au Provincial d'Aragon Diego de Alastuey. — Rome, 8 décembre 1652.

« ...Del P. Baltasar Gracian se nos ha escrito que no satisfaze al officio de Maestro de Escritura, ni es apropiado para la buena educacion de nuestros Hermanos Estudiantes. V. R. vea si esto tiene fundamento, y cumpla con su obligacion, poniendo otro Maestro en su lugar, si se verifica lo que se me ha avisado... »

XIII

Du même au même. — Rome, 31 octobre 1653.

« ...Mucho se deve estimar el afecto grande con que el señor Obispo de Huesca ha dado veinte mil Ducados al colegio de Graus que nos ha fundado, y mil mas cada año para la Fabrica, con lo demas que para en adelante offreze su Illustrissima. Doi licencia para que V. R. nombre Revisores como se suele de las Meditaciones espirituales que ha compuesto el P. Balthasar Gracian.. »

XIV

Du même au même. — Rome, 31 octobre 1653.

«...A V. R. le notan (no se si tendrá bastante fundamento), que es facil en prometer lo que le piden los Nuestros y los Seglares, y despues no lo puede cumplir ; pues admite facilmente combites y passeos y se detiene mucho en las visitas de los Colegios, aunque si es necessario no se puede condenar. Tambien reparan que V. R. cede con facilidad en algunas ocasiones, llevado de su natural suave. »

XV

Du même au même. — Rome, 20 juin 1654.

«...El colegio de Tarazona está mal acomodado de Hermanos Coadjutores porque, segun dizen, los que tiene son viejos y achacosos ; y tras esto añaden que les han embiado al Hermano Pedro Navarro enfermo e inutil, que aunque paga sus alimentos Çaragoza es de grande embarazo en vn colegio pequeño : piden tambien que les embien vn Hermano de buena salud. Considere V. R. la necessidad que representan y no dexe de consolarlos si es possible, porque parece está de su parte la razon... »

XVI

Du même au même. — Rome, 4 juillet 1654.

« Cum saepe contigerit posterioribus hisce annis, ut Nostrorum Libri publice proscripti fuerint a S. Congregatione Indicis vixque prodeat nunc Catalogus Librorum prohibitorum, in quo confixum non appareat opus alicuius ex Societate cum non levi dedecore nostro, hinc magna me sollicitudo subijt de remedio. Et habita deliberatione, cum P. P. Assistentibus aliud nunc praesentius non occurrit, quam ut Provinciales singuli serio et graviter inculcent omnibus Revisoribus in Provincijs suis ut libros quos censendos acceperint, non leviter aut perfunctorie expediant, sed attente atque accurate perlegant, nihil favori, aut amicitiae (quae intercedere forte posset) tribuant, sed bonum commune Societatis prae oculis habeant, et quibusvis privatis rationibus anteferant, nec ullas opiniones laxas, exoticas, aut etiam novas, praesertim in materia morali, absque perdiligenti examine praetereant ; alioqui, si libri postea prohibeantur, ipsi Censores suae oscitantiae pœnas dent. Nollem equidem cogi ad aliud remedium propositum ab ipso Sanctissimo Domino Nostro Innocenti X congregationi nostrae Generali octavae inter alia nimirum ; *vt qui Libros edere*

cupiunt in quavis Europae parte teneantur eos prius ad Generalem mittere ut ille judicet an expediat eos prodire. Nollem, inquam, ad hoc compelli, quia satis praevideo difficultates inde nascituras, et a dicta congregatione suae Sanctitati humiliter expositas; sed si Revisores in Provinciis defuerint suis officijs cogar certe ad avertenda tam gravia incommoda, et vt menti suae Sanctitatis melius satisfiat, libros omnes maioris momenti, et quibus periculum vllum inesse poterit ne proscribantur huc censendos evocar. Reverentia Vestra haec communicet omnibus in Provincia sua, referatque in Librum Ordinationum maioris momenti, et denique commendet me Deo suis sanctis sacrificijs. Romae 4 Iulij 1654.

Reverentiae Vestrae Servus in Christo

Goswinus Nickel. »

XVII

Du même au même. — Rome, 13 octobre 1654.

« ... Los Revisores de las meditaciones del Santissimo Sacramento que ha compuesto el P. Balthasar Gracian, las aprueban, y assi yo doy licencia para que se puedan imprimir... » Dans la même lettre il est question du P. Martin de la Naja, qui était arrivé à Rome porteur de plusieurs lettres. Ce Père devait remplir les fonctions de Pénitencier espagnol à Lorette.

XVIII

Du même au même. — Rome, 12 mai 1655.

Cette lettre latine revient sur le danger des publications de Pères Jésuites trop légèrement autorisées.

XIX

Goswin Nickel au Provincial d'Aragon Jacinto Piquer. — Rome, 24 mars 1656.

« ... Tambien reparan algunos que el P. Preposito es muy desigual con sus subditos, y favorece en demasia a los Valencianos y muestra hazer poco caso de los de Aragon, y destas cosas refieren casos singulares... »

XX

Du même au même. — Rome, 12 mai 1657.

« Pax Christi. Reverende in Christo Pater. Querelae graves ex varijs partibus ad nos allatae etiam ab externis de nimia laxitate opinionum quas subinde docent et typis imprimunt aliqui ex nostris in rebus moralibus, impellunt nos, ut has ad omnes Provincias conscribamus. Nam etsi anno 1654. die 4 Iulij, monuerimus librorum Reuisores inter alia, ut diligenter attenderent ad sententias laxiores tamen quia undique hoc ex capite impetimur ab Adversarijs, qui studiosé corradunt quidquid possunt huiuscemodi ex nostrorum libris, et simul collecta protrudunt in publicum ad aspergendam nobis inde aliquam si possunt maculam, ideo de consilio P. P. Assistentium uisum id est iterum et explicatius inculcandum.

Enimuero uix ullum hodie argumentum est in quo licentius exultant Iansenistae et alij obtrectatores nostri, putantes sibi amplam hinc suppeditari segetem carpendi nos, et apud populum traducendi, ut propterea magna cum cautela et ciocumspectione necesse sit, ut in hisce materijs nos geramus, ne scilicet demus occasionem ijs qui uolunt occasionem, et ex hoc capite uituperetur ministerium nostrum. Certe deuitandum nobis summopere scopulum istum monuit olim Summus Pontifex Paulus Vs quando Patribus septimae Congregationis Generalis ad pedes Suae Sanctitatis petendae benedictionis causâ prouolutis, nominatim, et seriò commendauit, prout refertur in Actis Congregationis hisce uerbis : *vt ea diligentia in librorum editione, et eorumdem recognitione adhiberetur, ne plura facile ad probabilitatem reuocarentur ; id quod videretur incommodare posse Ecclesiae Dei et bono publico.* Idem inculcarunt alij quoque in eadem Sancta Sede successores, quos ne committendam censerent nobis solis Academiam aliquam, metus quidam a nouis et laxis opinionibus (quarum vulgo amantes credimur) non parum deterruit. Mitto dicere nonnullos nostrorum libros multorum annorum vigilijs elaboratos, non sine dedecore nostro proscriptos fuisse a Sacra Congregatione Indicis quia omnibus id notissimum est.

Quocirca vehementer cupio atque adeo omnes obsecro in Domino, ut quo affectu feruntur singuli erga felicem progressum nostrae Societatis, eodem complectantur etiam hoc a quo ille plurimum dependet. Dicunt aduersarij Doctores nostros dum nimium tribuunt humanae speculationi, non satis consulere fidelium pietati ; recedere nos multum a Laudata seueritate maiorum nostrorum in dirigendis conscientijs ; laxare uiam uitijs, corrumpere mores, dum studio placendi poenitentibus multa facimus probabilia et licita, quae olim, ut illicita, audiebant, et nominatim in materijs de duello, de homicidio, de calumnia, usura, simonia, et id genus alijs. Iactant in nos illud Isaiae : *Erunt qui beatificant populum istum seducentes, et qui beatificantur praecipitati*, et hinc non paucos aiunt timoratae conscientiae viros non audere concredere suas conscientias nobis, quos tanquam medicos mallent salubriter seueros, quam periculose blandos.

Haec et eiusmodi plura illi : sed auertat Deus ne unquam mala simul et

uera possint de nobis spargere. Conemur nihilominus, omnibus quibus possumus modis, calumnijs hisce omnem causam praecidere. Meminerimus quod suis omnibus praescribit S. P. N in Constitutionibus, p. 4 c. 5 § 4 : scilicet : *Sequantur in quauis facultate securiorem et magis approbatam doctrinam*, et p. 8. c. 1. K. *qui studiorum cursum iam peregit quoad eius fieri possit doctrinae in Societate communiori se accommodet*. Et cum scopus doctrinae omnium in Societate, uti monet idem S. P. N. initio cap. 5. p. 4. *sit suis et proximorum animis Dei fauore aspirante prodesse*. Sectemur in praxi sententias utiles potius quam iucundas, et in dirigendis conscientijs tam uoce, quam scripto, studeamus prodesse proximo magis quam placere.

Denique Censores librorum sui muneris iterum et saepius tanquam in re grauissima commonemus, ut in recognoscendis operibus sibi commissis diligentissime attendant ad sententias laxiores, considerentque non tam quid speculatiue dici aut defendi qveat, quam quid in praxi usurpari conueniat, et si forte dubitare eos de opinione aliqua contigerit, prius ad nos de illa referant, quam librum suis calculis comprobent. Gratia Domini Nostri Iesv Christi sit cum omnibus. Commendo me uicissim omnium sanctis orationibus et Sacrificijs. Romae, 12 Maij 1657. — Seruus in Christo Reuerentiae Vestrae. — Goswinus Nickel. »

XXI

Du même au même. — Rome, 20 mai 1657.

« ... No ignorarà V. R. los empeños grandes del colegio de Zaragoza ni la causa dellos pues le ha visitado ; ruegole que le assista efficazmente aplicando los medios necessarios. En la visita aurà entendido V. R. quan poco fruto se saca de la licion de Escritura, y si la culpa està en el Maestro ò en los Discipulos, y aurà procurado corregirla ; y el gran descuido que av en dicho colegio de acudir y seruir a los Enfermos del ; si lo que se escriue fuesse verdad, cierto que seria digno de muy graue reprehension, y no dudo sino que la aurà dado V. R. si ha visto se han descuidado en cosa tan propria de la caridad de nuestra Compañia. Quexanse que el Ministro es negligente ; si la quexa es fundada V. R. le auise, y que cuide que los Hermanos Estudiantes guarden la regla de hablar en latin... »

Il résulte d'autres lettres que la situation financière de cette maison était fort difficile, en raison du nombre des étudiants qu'elle recevait.

XXII

Du même au même. — Rome, 20 mai 1657.

« ...De los Hermanos, quando los hazen predicar en Refitorio, dizen que les auisan mucho antes, dandoles mas tiempo del que se acostumbra para aparejar el Sermon, con dispendio de los estudios. V. R. dé orden que no se altere el estilo, que siempre ha auido, conforme a la regla 54 del Retor; y atienda a que no vsen de lenguage extraordinario y que huela a vanidad, ò poco espiritu; y esto lo digo tambien por nuestros Predicadores, y porque ay quien auisa que algunos necessitan de ser auisados y corregidos en esta parte... »

XXIII

Du même au même. — Rome, 15 juin 1657.

« ...Materia es de consuelo que en la visita del Colegio de Çaragoza, no aya hallado V. R. cosa considerable que remediar, y que esten alli tan en su punto la observancia, ministerios, estudios, y Missiones; V. R. agradezca de mi parte al P. Manuel Hortigas las que ha hecho, y le anime a que prosiga a gloria de Nuestro Señor: y lo mismo desseo haga V. R. con todos los que exercitan frequentemente tan santo ministerio. Pues los Maestros de Gramatica y de Theologia cumplen con su obligacion, no ay que temer las amenazas de quitarnos las Escuelas de Humanidad; y si Su Magestad no viene en que se funden en Vniversidad aquellas tres Catredas de Artes que intenta fundar el Señor Obispo de Tervel para los Padres Dominicanos, como espera V. R. sin duda crecerà mas el credito de nuestras opiniones, quitando la contradicion y oposicion de los tres Catedraticos... »

« De los Colegios de Huesca, Tarazona y Graus poco ay que dezir, pero mucho que agradezer y alabar el cuidado de los que los tienen à su cargo, la observancia, ministerios y exercicios de oracion y devocion que se han introduzido en el de Huesca y Graus, y las Missiones que se hazen en ellos... »

Il parle aussi de la situation défavorable du collège de Graus et demande qu'on arrête les travaux jusqu'à ce qu'on ait pu aviser.

XXIV

Du même au même. — Rome, 16 mars 1658.

« ...Harto manifiestos son los indicios, que ay para creer *sine formidine* que el, Autor de aquellos Libros 1ª, 2 y 3 parte del Criticon es el P. Balthasar Gracian y V. R. hizo lo que devia, dandole aquella reprehension publica, y un ayuno a Pan y Agua, y privandole de la Catedra de Escritura, y ordenandole que

saliese de Çaragoza y fuesse a Graus. Si el tiene juizio, y temor de Dios, no ha menester otro freno para no escrivir, ni sacar a luz semejantes libros que el que le ha puesto V. R. de precepto y censura : pues se sabe ya que no ha guardado el que se le puso, quando saco dicha 2ª parte, conviene velar sobre el, mirarle a las manos, visitarle de quando en quando su Aposento y papeles, y no permitirle cosa cerrada en el ; y si acaso se le hallasse algun papel o escritura contra la Compañia, o contra su govierno, compuesta por dicho P. Gracian, V. P. le encierre y tengale encerrado hasta que este muy reconocido, y reduzido, y no se le permita mientras estuviere incluso tener Papel, Pluma, ni Tinta ; pero antes de llegar a esto, assigurese bien V. R. que sea cierta la falta, que he dicho, por la qual se le ha de dar este castigo ; para proceder con mayor acierto será muy conveniente que quando ay tiempo, oiga V. R. el sentir de sus Consultores, y despues nos vaya avisando de lo que ha sucedido y de lo que ha obrado : el valernos del medio de la inclusion, ya que otros no han sido de provecho es medio necessario y justa deffensa de nuestra Compañia, a la qual estamos obligados en conciencia los Superiores della... »

XXV

Du même au même. — Rome, 13 mai 1658.

Cette lettre avertit Jacinto Piquer que son successeur sera le P. Gines Vidal.

XXVI

De Goswin Nickel au Père Gines Vidal. — Rome, 13 mai 1658.

Par cette lettre Nickel avertit le P. Vidal qu'il est nommé Provincial d'Aragon, et il ajoute :

« Solo quiero dezirle dos cosas La 1ª que sin faltar à la obligacion de su officio procure V. R. moderar la efficazia de su natural, reprimiendolo en quanto lo dicta la razon y caridad, y tratando a sus subditos con el agrado y suavidad que nos enseña y ordena el Instituto de la Compañia... »

XXVII

Goswin Nickel à Jacinto Piquer, Provincial d'Aragon. — Rome, 10 juin 1658.

« ...El P. Balthasar Gracian ha sentido mucho la penitencia que se le ha dado, y me pide licencia para passarse a otra Religion de las Monacales, ó

Mendicantes : no le respondo a lo del transito, pero le digo quan merecidas tenia las penitencias, que se le han impuesto, por aver impresso sin licencia aquellos Libros, y por aver faltado al precepto de santa obediencia, que se le avia puesto ; y porque el refiere lo que ha trabajado en la Compañia, y las Missiones, que ha hecho, tambien se lo agradezco, y despues añado lo que he dicho. V. R. nos avise del estado y disposicion deste sugeto, y si ha avido alguna novedad, despues de lo que escrivi del en la 5 carta de Marzo, aprovando el justo rigor, con que avia sido tratado, y privado de la Catreda de Escritura. »

XXVIII

Du même au même. — Rome, 10 juin 1658.

« ... En otra carta repite V. R. varias cosas que me ha escrito, como la expulsion del Hermano Gaspar Peñarosa ; el desorden escandaloso del Hermano Miguel Monge ; la impression de los Libros del P. Balthasar Gracian y penitencia que se le dio ; las censuras de los Revisores del Libro *De Fide* etc.

« Tambien aprobè el castigo que se le avia dado al P. Gracian, y añadi, que se velasse sobre el y no se le permitiesse cosa cerrada ; que se le visitasse el Aposento, y papeles de quando en quando, y que hallandosele alguna cosa contra la compañia ò contra su modo de govierno, compuesto por dicho Padre, fuesse encerrado, y no se le concediesse tener Papel, Tinta, etc. »

XXIX

Du même au même. — Rome, 16 juillet 1658.

« ...Acerca de lo demas, que toca al colegio de Çaragoza, solo digo, que me he consolado grandemente con el fruto, que han hecho con sus Sermones el P. Manuel Ortigas en Monreal, y el P. Balthasar Gracian en Alagon ; solo reparo en este, que tratando de passarse a otra religion, y siendo de las calidades, que no ignora V. R., no es conveniente ocuparle en semejantes ministerios, en conformidad de lo que se ordena en el *Capo. 12. ordin. Gener. de dimittendis.* La penitencia que se le dio la merecia por la *3a parte del Criticon* que imprimiò contra el precepto que se le avia puesto... »

Il résulte d'une lettre du 24 août, de Goswin Nickel à Jacinto Piquer, que les lettres auxquelles il répond le 16 juillet, sont datées de janvier, avril et 20 mai.

XXX

Goswin Nickel au P. Gines Vidal, Provincial d'Aragon. — Rome, 14 février 1659.

Cette lettre répond à six autres datées du 6, du 21, du 24 octobre, du 26 et du 29 décembre précédents. On y lit : « ...El nombramiento del Retor de Tarazona irà presto.:. »

XXXI

Du même au même. — Rome, 22 mars 1659.

« ... Han passado por Loreto y se llevan en su compañia al P. Martin de la Naja, el qual por falta de salud, no ha podido proseguir en el officio de Penitenciero... Con esta embio la Patente de Retor de Tarazona para el P. La Naja. V. R. se la darà à su tiempo y quando huviere cumplido su triennio el P. Joseph Fernandez. »

XXXII

Du même au même. — Rome, 26 juillet 1659.

« ...Lo que yo escrivi a V. R. cerca de la respuesta que avia salido al *Criticon* del P. Gracian, lo avisaron diversas personas, diziendo que el Autor era el P. Paulo de Rajas, y no Don Lorenzo Mathev, Juez de la Audiencia civil de Valencia, y lo colegian, no solo del estilo, sido de otras circunstancias, y principios, que tenian para dezirlo. V. R. no me dize, que haya hecho diligencia ninguna para averiguarlo, y se contenta con escrivir que es publico en Valencia, que dicho Don Lorenzo es el Autor, y que puso su nombre en *Anagrama*, y que no lo niega. Supuesto, que yo encarguè a V. R. que hiziesse diligencias en orden a averiguarlo, las devia hazer, y avisarme en particular las que avia hecho, para que se pudiesse dar satisfacion, à quien se hà quexado de lo mal que tratan en dicha respuesta à vna Familia principal de Huesca ; que por esto di yo orden a V. R. que lo averiguasse ; no dexe de hazerlo, ni de avisarme... »

XXXIII

Du même au même. — Rome, 16 janvier 1660.

« ... Estoy en lo que avisa V. R. del P. Paulo de Rajas que no fue autor de

Libro que se estampò contra aquel otro del *Criticon*; y que no se ha podido escusar el permitir que se imprimiesse con los demas sermones de las fiestas de Santo Thomas de Villanueva, el que predicò el P. Magino solo en Barcelona; pero mejor huviera sido que se huvieran observado nuestros ordenes... »

APPENDICE IV

DE PARTIBUS VITÆ. — Ad Petrum Borgiam, Montesianae militiae magistrum.

SATYRA V

Borgia, vive modo, melior dum labitur aetas.
Postera non nostra est, si verum haec fabula narrat.
Iuppiter orbe novo terras lustravit ut uni —
Cuique daret leges animanti, et tempora vitae.
Ergo vocans asinum: « Te nasci fecimus, inquit,
Ne fatum ignores, ut dolia, ligna, farinas
Accipias facili tergo, atque in tecta reportes.
Tot vives annos, quot sunt in mense dies. — Tot ?
Tam graviter ? Placeat viginti tollere. — Tollo. »
Deinde canem aggressus sic inquit: « Tu vigil esto
Tectorum custos, hortos pecudesque tuere
Non tibi; lustra manent te septem et semis. — Ad hoc me
Tot lustris oneras? Deme illinc quinque. — Libenter. »
Simiam item accersens: « Tu, dixit, vivito nulli
Apta ministerio, fer semper grandia collo
Vincula, nunc pueris, nunc gesticulare puellis,
Nec moriare prius, quam impleris olympiades sex. —
Sed tam ridicule ? Satis est pars tertia. — Sit sat. »
Denique compellans hominem Rex ille deorum
Sic ait: « En terras, en aequora, quicquid ubique est
Omne tuum est, tu larga manu tibi gaudia carpe,
Dum licet, aeternus non es, tantummodo cernes
Triginta autumnos: hic vitae terminus esto. —
O Pater, hocne aequum est? Post tot data munera vitae
Hanc vitam tantae plenam dulcedinis arctas?
Quod canis atque asinus, quod tempus simia non vult
Da mihi. — Do facilis, sed tali lege, dies ut
Illorum vivens, illorum fata sequaris. »

Hinc homo ter denos cum nondum venit ad annos
Cantat, amat, donat, semper gaudere paratum
Pectus habet, sequitur pompas, convivia, ludos,
Morborum ignarus, curarum funditus expers.
Nimirum vivit sua tempora. Cum tamen itur
Ulterius paulum atque asini jam vivitur aevum,
Nil oneris fugimus, nihil evitamus acerbi,
(Ut res hic, illic partas, censusque novos ad
Tecta reportem ?) memores natûm atque nepotum.
Quinquaginta annos cum vita attingit et ultra
Progreditur, canis est aetas atque ejus avarum
Vivimus ad morem, jam non augemus, ut ante,
Sed servamus opes, et nobis parta negamus,
Extremum vitae est quod Simia sponte reliquit.
Et misero transcriptum homini est. Hinc ora manusque
Sulcatus rugis, aevoque ligatus et annis
Non facti est dictive capax, non aptus ad ullum
Vel belli, vel pacis opus, tantummodo parvis
Neptibus indulget, gaudet mulcere nepotes,
Illorum irridit nugas, ridetur et illis.

(OPERVM POETICORVM IACOBI FALCONIS VALENTINI Montesianae Militiae equitis eiusdemque ordinis Praefecti loco, ac nomine. Philippi II Regis His. Poëtae, et Geometrae clarissimi. Libri Quinque. Ab Emmanuele Sousa Coutigno Lusitano amici famae studioso collecti, in volumenque redacti, atque eiusdem cura, & impensa typis mandati. Mantuae Carpetanorum. Apud Petrum Madrigalem. Anno M. DC. — Folio 60, verso.)

Voltaire, dans son *Dictionnaire philosophique*, à l'article « Homme », écrit :

C'est un bel apologue que cette ancienne fable du premier homme, qui était destiné d'abord à vivre vingt ans tout au plus : ce qui se réduisait à cinq ans en évaluant une vie avec une autre.

L'homme était désespéré ; il avait auprès de lui une chenille, un papillon, un paon, un cheval, un renard et un singe. « Prolonge ma vie, dit-il à Jupiter ; je vaux mieux que tous ces animaux-là : il est juste que, moi et mes enfants, nous vivions très longtemps pour commander à toutes les bêtes. — Volontiers, dit Jupiter ; mais je n'ai qu'un certain nombre de jours à partager entre tous les êtres à qui j'ai accordé la vie. Je ne puis te donner qu'en retranchant aux autres... Çà, je veux bien t'accorder quelques années de plus, en les ôtant a

ces six animaux dont tu es jaloux, à condition que tu auras successivement leurs manières d'être. L'homme sera d'abord chenille, en se traînant comme elle dans sa première enfance. Il aura jusqu'à quinze ans la légèreté d'un papillon : dans sa jeunesse la vanité d'un paon. Il faudra dans l'âge viril qu'il subisse autant de travaux que le cheval. Vers les cinquante ans, il aura les ruses du renard ; et dans sa vieillesse il sera laid et ridicule comme un singe. C'est assez là en général le destin de l'homme. (Édition Moland. T. XIX, p. 373-374.)

APPENDICE V

Extrait de la dédicace de Vidania en tête du *Tratado de la moneda iaqvesa...* (1681).

« Lorenzo Gracian, hermano del P. Balthasar Gracian. en el Discreto, en el « hombre de todas horas » y carta á Don Vincencio Iuan de Lastanosa, fol. 343, col. 2 del tomo II de sus obras, le llama discretísimo... Y en la dedicatoria del *Heroe*, que se ve en la edicion de 1637, le dice : « Sucedeme oy en este primer pino del discurso, sino brinco de la discrecion, lo que a vn aprendiz de hombre que se arriesga a vnos brazos abiertos. Yo aprendiz de ingenio acudo al Maestro con este, no rasgo sino borron, para que cogiendole v. m. entre su agudeza y juicio, lo castigue y reforme, que despues ossara llamarse el correcto Heroe, el discreto culto, el varon raro. Ea galan de la cultura, el amartelado de la curiosidad, para cuyo gusto compitieron la naturaleza a prodigios y el arte a milagros, en esse culto camarin retrete de la curiosidad, donde no entra sino lo muy perfecto, merezca vn rincon entre tantas curiosidades esta del ingenio, digo despues que por muy emendada sea muy propria de v. m. — Anticipe entre los primores el de la curiosidad para este puesto, por no sacarle de su Turquesa. Sea, señor, espejo v. m. de tan brillante prenda, y pudiera ser aquel del Faro por moderna maravilla. Es la curiosidad sainete del saber, acicate del ingenio, y sin ella vn varon corre equivocacion con los brutos. — Solian ser los ilustres progenitores de v. m. Cancelleres de los Reyes de Aragon (sea testimonio coronado vna carta del Rey Don Pedro el Quarto.) Faltaron antes Reyes de todo Aragon, que en su nobilissima Casa de Lastanosa meritos de servirles. Desocupado v. m. de real empleo, no por falta de caudal, si de materia, ha transformado el archivo de los Reyes en Panteon de Heroes, en efigies, en monedas y en historias. Toda la Casa de v. m. es vn *non plus vltra* del gusto, su camarin alcazar de la curiosidad, su libreria esfera de la agudeza, su jardin eliseo de la primavera. Y sobre todo en Consorte y sucession echa el resto de su favor el Cielo, que guarde a v. m... De Calatayud y Agosto 1637. »

INDEX

DES PRINCIPAUX NOMS PROPRES

C

D

E

F

G

H

I

J

L

TABLE DES MATIÈRES

TABLES

DU TOME XXIX

1913

I. TABLE PAR NUMÉROS

NUMÉRO 75 — SEPTEMBRE 1913

NUMÉRO 76 — DÉCEMBRE 1913

II. TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

III. PLANCHES HORS TEXTE

Le Gérant : M.-A. DESBOIS.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

GOYA

















GOYA



35





GOYA





GOYA



38













37



GOYA



GOYA



30







Bibliotheca hispanica

I. — Comedia de Calisto z Melibea (Unico texto auténtico de la *Celestina.*) Reimpresión publicada por R. Foulché-Delbosc................ 10 pesetas.

II. — Vida del soldado español Miguel de Castro (1593-1611), escrita por él mismo y publicada por A. Paz y Mélia.................... 15 pesetas.

III. — La vida de Lazarillo de Tormes, y de sus fortunas y aduersidades. Restitución de la edición príncipe por R. Foulché-Delbosc....... 5 pesetas.

Tirage sur grand papier du Japon (nos 1 à 25)................................ 25 pesetas

IV. — Diego de Negueruela. Farsa llamada Ardamisa. Réimpression publiée par Léo Rouanet.. 4 pesetas.

V, VI, VII, VIII. — Colección de Autos, Farsas, y Coloquios del siglo XVI, publiée par Léo Rouanet. Les quatre volumes................ 60 pesetas.

IX. — Obres poetiques de Jordi de Sant Jordi (segles XIVe-XVe), recullides i publicades per J. Massó Torrents........................... 4 pesetas.

Tirage sur grand papier du Japon (nos 1 à 12).................................... épuisé

X. — Pedro Manuel de Urrea. Penitencia de amor (Burgos, 1514). Reimpresión publicada por R. Foulché-Delbosc..................... 5 pesetas.

XI. — Jorge Manrrique. Coplas por la muerte de su padre. Primera edición crítica. Publícala R. Foulché-Delbosc........................ 5 pesetas.

Tirage sur grand papier du Japon (nos 1 à 25)................................ 20 pesetas.

XII. — Comedia de Calisto z Melibea (Burgos, 1499). Reimpresión publicada por R. Foulché-Delbosc.......................... 12 pesetas 50 cént.

Tirage sur grand papier du Japon (nos 1 à 25)............................... 50 pesetas.

XIII. — Perálvarez de Ayllón y Luis Hurtado de Toledo. Comedia Tibalda, ahora por primera vez publicada según la forma original por Adolfo Bonilla y San Martín.. 5 pesetas.

XIV. — Libro de los engaños z los asayamientos de las mugeres. Publícalo Adolfo Bonilla y San Martín............................. 5 pesetas.

XV. — Diego de San Pedro. Carcel de amor (Sevilla, 1492)... 5 pesetas.

Tirage sur grand papier du Japon (nos 1 à 12)............................... 25 pesetas.

XVI, XVII. — Obras poéticas de D. Luis de Gongora, publicadas por R. Foulché-Delbosc................................... Sous presse.

XVIII. — Spill o Libre de les Dones per Mestre Jacme Roig. Edición crítica con las variantes de todas las publicadas y las del Ms. de la Vaticana, prólogo estudios y comentarios por Roque Chabás.................. 20 pesetas.

XIX. — Johan Boccaci. Decameron. Traducció catalana publicada, segons l'unic manuscrit conegut (1429), per J. Massó Torrents........ 20 pesetas.

Les volumes de la *Bibliotheca hispanica* sont en vente à NEW YORK (The Hispanic Society of America), à BARCELONE (Librería de « L'Avenç », Rambla de Catalunya, 24), et à MADRID (Librería de Victoriano Suárez, Preciados, 48).

CONDITIONS ET MODE DE PUBLICATION

La *Revue Hispanique*, fondée en 1894, paraît tous les trois mois ; elle forme chaque année deux volumes de six cents pages chacun.

Le prix de l'abonnement à l'année courante est de VINGT FRANCS pour tous les pays faisant partie de l'Union postale. Aucun numéro n'est vendu séparément.

Le prix de chacune des années antérieures est de VINGT FRANCS.

La *Revue Hispanique* annonce ou analyse les livres, brochures ou périodiques dont un exemplaire est adressé directement à M. R. Foulché-Delbosc, boulevard Malesherbes, 156, à Paris.

Tout ce qui concerne la rédaction et les échanges de la *Revue Hispanique* doit être adressé à M. R. Foulché-Delbosc, boulevard Malesherbes, 156, à Paris.

Tout ce qui concerne les abonnements doit être adressé :

pour l'Amérique, à M. le Secrétaire de *The Hispanic Society of America*, Audubon Park, West 156 th Street, New York City;

pour l'Europe, à la librairie C. Klincksieck, 11, rue de Lille à Paris.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS